ANDRÉ LAVACOURT

LES FRANÇAIS DE LA DÉCADENCE

roman

GALLIMARD

Table of Contents

I. INFORMATIONS
II. LE BLANC DU BON MARCHÉ
III. LA PROFESSION DE FOI DU BASSIN DES MUSES
IV. UN HEUREUX ÉVÉNEMENT
V. PREMIÈRE LETTRE DE MACLELLAN - DÉBUT D'UN ROMAN D'ESPIONNAGE DANS LA MANIÈRE LA PLUS CLASSIQUE
VI. LE MÉNAGE DES GRANDS PRINCIPES
VII. INSTITUTION DU COQUANDOUILLE
VIII. LE BONHEUR-DU-JOUR DE Mme DE LAMBALLE - L'ANTIQUAIRE DELATRE ET LA FLEUR DES CORPS GRAS
IX. PROMENADE DE CAZENAVET SUR UN BOULEVARD DONT RÊVE LE MONDE
X. UN CAS DE CONSCIENCE
XI. M. PELOT À LA CELLE-SAINT-CLOUD
XII. AIMER, BOIRE ET VOLER
XIII. SOIRÉE DANS UNE AMBASSADE
XIV. LE MYSTÈRE MANDRUSSE-DUQUERT
XV. UNE GRÈVE POUR RIRE
XVI. DEUXIÈME LETTRE DE MACLELLAN - UNE MAISON DU BOULEVARD BRUNE
XVII. ...SURGI DU FOND DES ÂGES
XVIII. ILLUMINATION TORCHECULATIVE ou COMMENT L'ESPRIT VIENT AUX PAUVRES TYPES
XIX. LE SANG DES AUTRES
XX. LES SEPT ANS DE LA GAMINE
XXI. CORRESPONDANCE OFFICIELLE
XXII. DE LA FAUTE DE PERSONNE
XXIII. VINGT-TROIS HEURES TRENTE AU BOIS DE BOULOGNE
XXIV. TROISIÈME LETTRE DE MACLELLAN - ÉTRANGES FAÇONS DE M. BERNARD
XXV. QUI C'EST-Y QU'C'EST ?
XXVI. UN ÉCRIVAIN DISTINGUÉ

XXVII. LES AMOURS CONTRARIÉES
XXVIII. DAMNÉS DE LA MER ET PETITS POISSONS
XXIX. À QUOI RÊVENT LES JEUNES FILLES
XXX. UNE CRISE EN PERSPECTIVE
XXXI. APOLOGIE DES DAMES ROMAINES
XXXII. UNE PETITE BOUTIQUE BIEN TRANQUILLE
XXXIII. LE PASSAGE DES POLYVALENTS
XXXIV. FÊTE DE LA VICTOIRE
XXXV. QUATRIÈME LETTRE DE MACLELLAN - VINS ET FROMAGES
XXXVI. DES EFFETS ET DES CAUSES
XXXVII. INVENTION DU SUPERLAVOR
XXXVIII. LE TRIOMPHE DE FLORE
XXXIX. LES VOIES DU DESTIN
XL. NOUVELLE LETTRE DE MACLELLAN - INQUIÉTANTE CONCLUSION D'UNE AFFAIRE D'ESPIONNAGE. MAIS EN EST-CE BIEN LA CONCLUSION ?
XLI. CONSIDÉRATIONS HORIZONTALES SUR LA POLITIQUE, L'ÉLOQUENCE ET L'AMOUR
XLII. MANDRUSSE, AS-TU DU CŒUR ?
XLIII. UNE AUTRE ESPÈCE DE RÉFUGIÉS
XLIV. « PHÈDRE », LA SÉRIE NOIRE, LA BELLE AMOUR ET LE TRUC DES GANTS
XLV. LE DESTIN S'ARRÊTE
XLVI. LA FAMILLE TUYAU-DE-POÊLE
XLVII. BREUIL EN VISITE CHEZ UN FARCEUR
XLVIII. COMBINAZIONE
XLIX. L'ÉLÉGANCE AUX CHAMPS
L. LES DÉFENSEURS DE L'INNOCENCE
LI. JOYEUX NOËL
LII. PLUSIEURS RECETTES DE MORT VIOLENTE
LIII. LE JOUR DE RÈGLES EST ARRIVÉ
LIV. LE NOIR, LE BLANC ET LE ROUGE
LV. L'ANGOISSANTE QUESTION BIFTECK
LVI. LES SOUCIS DE LA COLONELLE
LVII. HOMMAGE À HÉGÉSIPPE SIMON
LVIII. UN DÉJEUNER EN FRANCE

LIX. AUTRE LETTRE DE MACLELLAN
LX. LE COUP DE MARLY
LXI. LA VILLE BOUGIE
LXII. TRACTATIONS
LXIII. LA PREMIÈRE RIDE
LXIV. PETIT GUIGNOL DEVIENDRA GRAND
LXV. UNE BELLE FAMILLE FRANÇAISE VAINCUE PAR LE MALHEUR
LXVI. CHARMES INCONTESTÉS DE Mme DES AUBELS
LXVII. UN CONTRAT
LXVIII. SI L'ON DOIT SUPPORTER UN MONDE INACCEPTABLE
LXIX. JEU DES GENDARMES ET DES VOLEURS
LXX. PRIÈRE POUR UN MONDE À VENIR
LXXI. LES DIAMANTS DE LA TANTE HORTENSE
LXXII. PROMENADE D'UNE JOLIE FILLE, D'UN DÉSERTEUR ET D'UN TÉNIA
LXXIII. M. BONAVENTURE ORDONNE UN FESTIN
LXXIV. UNE AFFAIRE SÉRIEUSE
LXXV. L'APPRENTI SORCIER
LXXVI. RIEN QU'UN SEUL CRIME ET PUIS LA GLOIRE
LXXVII. UN CURIEUX PROJET DE VACANCES
LXXVIII. JARTEAUD CONSPIRE
LXXIX. LA CRIMINELLE
LXXX. LA MACHINE À FAIRE PÉTER LE MONDE
LXXXI. LA PAGE DES SPORTS
LXXXII. POUR UN ŒIL LES DEUX YEUX ; POUR UNE DENT : TOUTE LA GUEULE
LXXXIII. COMÉDIES ET PROVERBES
LXXXIV. ENCORE LA PAIX, DÉJÀ LA GUERRE
LXXXV. CENT QUATRE-VINGT-DOUZE ANS APRÈS LA PRISE DE LA BASTILLE MONTMÉDY LIBÉRÉ
LXXXVI. ÉLOQUENCE MILITAIRE
LXXXVII. ART DES BATAILLES ET ART TRAGIQUE
LXXXVIII. ICI PARIS
LXXXIX. LE DÉSASTRE DE RETHEL
XC. UN PLAFOND PEINT

XCI. LA TRICOTEUSE
XCII. DERNIÈRE LETTRE DE MACLELLAN - LES AVANT-GARDES RUSSES SONT À CHATEAU-THIERRY
XCIII. FERNAND S'EN VA-T-EN GUERRE
XCIV. LE CAMION DE LA DERNIÈRE CHANCE
XCV. TRAVAUX RUSTIQUES
XCVI. LES PLAISIRS ET LA MORT
XCVII. LA COLLATION IMPROVISÉE
XCVIII. MALHEURS DU SOLDAT CHEVAL IL FAUT SAUVER MARLY
XCIX. LES DERNIÈRES VINGT-QUATRE HEURES DE LA VIE D'UNE VIEILLE DAME
C. ... OU DORMENT LES DIEUX MORTS

Cent chapitres, plus de cinquante personnages principaux ont été nécessaires à André Lavacourt pour brosser cette fresque de la France en 1973. La VIIème République agonise dans l'indifférence, attendant inerte, l'invasion orientale qui va la balayer tout à fait. Mais, dit l'auteur, les États meurent plus de leurs injustices internes que des guerres perdues, les vices et les cruautés dressent trop de gens contre les pouvoirs qui veulent les maintenir.

Dès lors, il suffit parfois d'un homme exceptionnel pour changer le cours des choses. C'est le cas dans ce roman. Dieu, pense l'auteur, récompensera peut-être les siens, mais les siens seront des monstres tant que nous nous ferons de Lui une « idée extérieure ».

Un espion et un terroriste, ou plutôt leur rencontre, leur collision sert de détonateur dans cette histoire : une enveloppe jetée dans une boîte aux lettres, et l'Europe explose. Mais qui se représente encore ce que fut l'écroulement de Byzance ?

Dans ce premier livre, André Lavacourt, qui a quarante-cinq ans et qui, selon ses propres termes « exerce une profession libérale au Sahara », donne une œuvre vaste, puissante. Ses yeux, exercés à la lumière brutale du désert, tentent anxieusement de percer l'avenir, celui de la patrie, celui des hommes et celui de Dieu.

ANDRÉ LAVACOURT

LES FRANÇAIS DE LA DÉCADENCE

Gallimard

© Librairie Gallimard, 1960.

I

INFORMATIONS

— Au quatrième top, il sera exactement 6 heures.

Six heures. Il est 6 heures à notre montre « Suratomic Sampeyre ». Avez-vous une montre « Sampeyre » ? Non ? Alors, achetez dès aujourd'hui la montre qu'il vous faut. « Sampeyre Suratomic », c'est la technique suisse au service de l'industrie française. Et n'oubliez pas que :

« Sampeyre est sans reproche. »

Bonjour, mes chers auditeurs, bonjour.

Voici notre première émission de la journée.

Aujourd'hui samedi 26 août 1972. Le soleil s'est levé à 4 h. 59. Il se couchera à 18 h. 45. Durée du jour : 14 heures et 46 minutes. On fête les Zéphyrin. Saint Zéphyrin, pape, régna de 199 à 217 au temps de Septime Sévère. Il engagea avec l'auteur berbère Tertullien un débat sur la pudeur qui est resté célèbre. Le *De pudicitia* est dans toutes les mémoires.

Les Zéphyrin sont doués d'un pouvoir de séduction presque irrésistible. Une vive intelligence leur confère le don des sciences. Ils souffrent d'une tendance à l'instabilité, tout spécialement dans leurs amours. Couleur astrale : rouge opéra. Pierre bénéfique : la malachite.

Voici maintenant notre bulletin d'informations. Au micro :

— Stéphane Pussier.

— Ferdinand Croche.

— Peu de nouvelles ce matin de Madagascar où un accrochage près de Fort-Dauphin a tourné à l'avantage de nos troupes. On attend toujours la réponse des chefs insurgés à la proposition du gouvernement français, qui leur a été transmise par la Croix-Rouge, d'échanger cent dix-huit prisonniers. La nouvelle selon laquelle ces prisonniers auraient été égorgés n'est pas confirmée. Près de Majunga, une section française tombée dans une embuscade a mis en fuite ses adversaires.

Mgr Encorpis, archevêque de Rhodes et chef de l'armée de libération nationale, a catégoriquement démenti l'information d'origine gouvernementale publiée hier et annonçant que dix partisans avaient été tués. Le prélat a, tout au contraire, fait savoir que ses adversaires avaient eu quatre cent deux morts et vingt-trois prisonniers.

— Ne fermons pas le dossier des troubles et de l'agitation sans noter que le Conseil des ministres qui s'est tenu hier soir à l'Élysée, en présence de M. Profiterol, président de la République, s'est occupé des moyens de faire cesser rapidement le terrorisme politique et la criminalité juvénile. Une commission va être créée qui étudiera cette question sous ses multiples aspects. On prête, par ailleurs, à M. Vrain-Lucas, président du Conseil, l'intention, dès la rentrée parlementaire, de saisir l'Assemblée d'un projet de loi qui donnerait au gouvernement le moyen de lutter plus efficacement contre la jeunesse délinquante.

Abordons maintenant le domaine de la politique intérieure. M. Mandrusse-Duquert a pris la parole à Lyon pour exprimer, une fois encore, son opinion sur le conflit de Madagascar. « On voudrait, s'est écrié le député de Cahors, nous faire voir dans cette guerre une lutte pour la conquête de l'uranium. On voudrait y mêler plusieurs puissances étrangères ! Non ! L'ascension vers la liberté de la population malgache n'a pas d'autre cause qu'un irrépressible appétit de justice ! » Fréquemment interrompu par les cris de : « Traître ! » « Vendu ! », et par d'autres violentes injures, M. Mandrusse-Duquert n'a pu terminer son exposé.

Vivement applaudi par ses amis politiques, il a cependant été légèrement atteint à l'arcade sourcilière gauche. Après avoir reçu des soins dans la pharmacie la plus proche, l'éminent homme d'État a pu regagner son hôtel sans difficulté.

Autre réunion, mais plus calme, à Valenciennes, où M. Emmanuel Frotte, député du Nord, a exalté, devant ses électeurs, l'œuvre sociale de la Septième République, et s'est élevé au cours de sa conférence contre ceux qu'il appelle « les révisionnistes impénitents ». Rappelant que la Constitution de la France avait été changée ou modifiée dix-huit fois depuis la fin de la dernière guerre, l'orateur a mis en doute la sincérité de ceux qui reprochent à des institutions qui ne datent que de 1969 de n'avoir pas encore porté tous leurs fruits.

Pour compléter ce tableau des activités nationales, voyons quels sont les faits marquants de la journée d'hier. Eh bien, dites-nous, Ferdinand Croche, que s'est-il passé en France, pendant ces dernières vingt-quatre heures ?

— Commençons par les affaires sociales. Dans le conflit qui les opposait aux Charbonnages de France, les mineurs du Nord ont obtenu satisfaction ainsi que vous avez pu l'apprendre par nos précédentes émissions, et ont, en conséquence, estimé qu'ils pouvaient reprendre le travail. Cette rentrée, qui s'est effectuée ce matin, n'a donné lieu à aucun incident. Par ailleurs, le personnel des théâtres lyriques a décidé une grève d'avertissement pour lundi. Enfin, les dockers du port de Marseille ont cessé le travail pour protester contre l'envoi d'armes à Madagascar.

Deux informations littéraires :

Une mauvaise nouvelle nous parvient de Nice où l'on annonce la mort, survenue cette nuit, de Mme Patricia Startex. Le grand écrivain s'est éteint après une courte maladie. Mme Startex avait obtenu en 1963 le prix Nobel pour l'ensemble de son œuvre. Mêlant en une puissante synthèse le sentiment du divin et les préoccupations sociales, Patricia Startex a traité de

l'amour non sans quelque audace. Aucun problème des sens ne lui est étranger. La cérémonie funèbre aura lieu lundi à la cathédrale de Nice.

Toujours dans le domaine des lettres, un procès bien parisien en perspective. M. Fontbrune, juge d'instruction, a en effet décidé d'inculper l'éditeur Soupire après la publication par la maison qui porte son nom des écrits du marquis de Sade. « L'Union des familles françaises » que dirige Mme Bèze, ancien ministre, ayant décidé de se porter partie civile, on apprenait dans la soirée qu'un autre parlementaire, également ancien ministre, M. Caudal-Denfert, a pris la même décision au nom d'une autre société : la « Ligue pour la protection de la jeunesse ». On sait, en effet, qu'une certaine rivalité oppose ces deux associations. À vous Stéphane Pussier.

— En ce qui concerne les faits divers, une bombe a été lancée hier dans un café de la rue Legendre. Il y a six morts. La police a ouvert une enquête.

Les recherches entreprises pour retrouver l'abbé Panoplie, le monstrueux curé de Sainte-Colombe, sont maintenant couronnées de succès. Le prêtre indigne a été arrêté près de Blaye alors qu'il tentait, sous la menace d'un revolver, de dévaliser une commerçante. On sait qu'on a retiré, à ce jour, cinq cadavres de femmes du jardin du presbytère de Sainte-Colombe. Cette macabre liste est-elle close ? On ne le saura pas avant quelques jours. L'abbé Panoplie a déclaré ne relever que du tribunal de Dieu. Mgr de Lamotte-Brûlé, archevêque de Bordeaux, célébrera dimanche une messe d'expiation et a ordonné des prières spéciales dans toutes les paroisses de son diocèse. Maintenant, Ferdinand Croche, n'avons-nous rien de nouveau en ce qui concerne l'économie ?

— Si. Encore une opinion à porter au dossier déjà chargé de la mine d'or de la Maroufle. On se souvient que, dans sa déclaration d'investiture, M. Vrain-Lucas, président du Conseil, avait déclaré : « Nous n'imposerons pas au contribuable un fardeau inutile. Nous n'accorderons le soutien de l'État français qu'à des affaires rentables. » On s'était alors accordé à voir,

dans cette phrase, une allusion aux difficultés financières de la mine de la Maroufle, mince affaire en elle-même, mais qui a fait couler beaucoup d'encre. Les passions se réveilleront-elles à la rentrée ? On assure que M. Mauret-Demors, ministre de l'Économie nationale, demanderait à ses collègues du gouvernement de reconsidérer leur position. De son côté, un ancien président du Conseil, M. Jules Cazenavet, écrivait hier dans un article intitulé : *Sauvons la Maroufle*, la phrase suivante : « Dépensons l'argent de la France pour extraire l'or du sol de France ! »

— Nous avons, tout à l'heure, dit un mot du théâtre à propos des grèves en cours. Ajoutons une nouvelle purement artistique : Mlle Valentine Riviera, dont les démêlés avec la Comédie-Française ont suscité de récentes polémiques, a débuté hier, dans le rôle de Célimène. Follement acclamée par les uns, huée par les autres, Mlle Riviera semble, en définitive, avoir gagné cette difficile partie.

Enfin, pour en finir, une nouvelle d'ordre sportif : Par 3 buts à 0, les Cadets de Chalosse ont estoqué la Vendéenne.

Vous venez d'entendre notre premier bulletin d'informations. Prochain bulletin à 11 h. 30. Nous vous prions d'écouter maintenant notre chronique ménagère par Béatrice Dupont. Cette émission vous est offerte par Floria, la margarine des rois ; composée des corps gras les plus purs, Floria ménage votre santé, car Floria est pasteurisée. À vous Béatrice Dupont.

— On notait ce matin aux Halles un considérable arrivage de harengs. Nul doute qu'on ne trouve tout à l'heure sur les marchés et chez les détaillants cet excellent poisson à des prix raisonnables. Je conseille donc de le faire figurer aujourd'hui sur la table familiale. Si vous le voulez bien, mes chères auditrices, nous allons préparer ensemble un hareng à l'impériale. C'est une délicieuse recette.

Vous prenez un hareng...

II

LE BLANC DU BON MARCHÉ

M. et Mme Bonaventure ouvrirent puis replièrent soigneusement les douze serviettes et la nappe de linge basque. Ils posèrent le tout sur la table de bois blanc et, d'un commun accord, sans s'être consultés, ils fondirent en larmes. Puis ils s'embrassèrent. Ceci était un divertissement qui, depuis belle lurette, ne leur apportait plus de satisfactions bien remarquables. Mme Bonaventure avait toujours souffert d'une haleine un peu forte et itou son mari dont les deux dentiers mettaient en réserve une partie de ses repas. Il en résultait un certain manque de volupté dans les baisers matrimoniaux. Mais n'était-il pas raisonnable, qu'après cinquante ans de mariage, les ardeurs amoureuses eussent cédé le pas à de moins fracassantes passions ?

— Oh ! Ernest, si tu savais...

— Oui. Je sais...

Ce qui inondait de larmes la vieille figure ridée de Mme Bonaventure, c'était un souvenir : celui du jour où, trente-cinq ans plus tôt, elle avait rapporté du Bon Marché (Le Blanc du Bon Marché est sans rival) ces douze serviettes et cette nappe.

C'était le bon temps, le temps des joies faciles et des projets réalisés. M. et Mme Bonaventure ne se souvenaient qu'avec un serrement de cœur du pavillon dans la banlieue, des petits enfants qui criaient et de la chienne basset qu'on appelait plaisamment Ernestine. Tous les matins, M. Bonaventure, levé à l'aube, enfilait un pardessus confortable et se rendait chez Perrier et Fils où il était fondé de pouvoir. Il ne rentrait que le soir. Sa femme et sa fille Edmée s'occupaient, elles, d'astiquer les meubles « modernes », de faire la cuisine et d'élever les enfants qui étaient difficiles.

Toutes les fins de semaine, on voyait arriver le gendre Adrien, et Edmée, pendant deux jours, perdait un peu la tête, oubliait tout, cassait la vaisselle, paraissait timide et bizarre. Puis, le lundi matin, le gendre qui était voyageur de commerce, repartait dans sa petite voiture et Mme Edmée Plouvier, née Bonaventure, redevenait une mère parfaite, une fille accomplie, une indiscutable femme d'intérieur.

C'était le bon temps, mais, somme toute, ça avait plutôt mal fini. D'abord, on n'avait tout de même pas une situation brillante. C'est très joli d'être fondé de pouvoir chez Perrier et Fils (Engrais en poudre « Le Moderne »), mais M. Bonaventure aurait dû être patron ; il aurait dû vivre à Paris, sa femme aurait dû avoir une bonne et ne s'occuper que de l'empêcher de courir et de voler.

Tout le mal venait d'un placement mauvais quand, quelques années après leur mariage, les deux amoureux avaient jugé bon de mettre toutes leurs économies chez un banquier nommé Oustric. C'était une tradition. Leurs parents, déjà, avaient participé de toutes leurs forces au cadeau que la France avait fait aux Russes de dix-sept milliards de francs-or.

« Comme ça, disait alors le brillant troisième de Perrier et Fils, nous sommes tranquilles pour nos vieux jours. »

Il s'était trompé puisqu'on n'avait pas mieux à faire, en 1972, que d'aller vendre au brocanteur avide une douzaine de serviettes et une nappe usagée, la dernière à dire le vrai.

Les deux vieillards regardèrent ensemble le paquet informe :

— Il faudrait le ficeler...

Ils le firent sans courage.

— Dépêche-toi, Ernest. C'est samedi et, demain, le marchand ne sera pas là.

— Oui, oui...

Puis ils s'assirent l'un en face de l'autre, sur les deux mauvaises chaises de paille qui étaient toutes défoncées et qu'on n'aurait jamais, c'était certain, les moyens de réparer. Mme Bonaventure se souvenait avec précision, avec une netteté de technicolor, du jour de janvier où elle avait dit à son mari :

— Ernest, il faut penser à acheter du linge pendant l'Exposition de Blanc.

Ernest avait protesté pour la forme, mais, enfin, il s'était passé tant d'événements depuis l'emprunt russe, Stavisky et Mme Hanau, qu'on avait remonté le courant. On vivait presque à l'aise dans l'euphorie de l'après-guerre, la vraie, la grande, la seule, celle pendant laquelle tant et tant de milliers d'hommes étaient morts à Verdun, et M. Bonaventure, fondé de pouvoir chez Perrier et Fils (Engrais en poudre « Le Moderne »), avait tout de même largement les moyens d'envoyer sa femme au Bon Marché acheter trois paires de draps, trois services de table et des torchons en quantité. C'était le bon temps.

Ça n'avait pas duré. La vieillesse était venue, et aussi une autre guerre qu'on n'attendait pas, à laquelle on ne croyait plus, et qui avait sonné le glas d'une famille émergée de Verdun, de la faillite russe et du franc Poincaré. Jamais la vieille femme ne s'était remise d'une dépêche qu'elle avait reçue en juillet 1944 et qui, d'un seul coup d'un seul, avait amputé les Bonaventure de la fille, du gendre, et des deux moutards. Jamais non plus elle ne pardonnerait aux Alliés ce bombardement terrible qui, sous prétexte de faire des niches aux Allemands, avait envoyé dans un monde meilleur une infinité de Français qui n'avaient rien fait d'autre que de ne pas se défendre contre l'envahisseur.

Maintenant, il y avait longtemps qu'on avait vendu le pavillon 13 de banlieue, la salle à manger prétentieuse, la bague de la tante Perrochon (un carat et demi), et tout le monde était mort, y compris la chienne Ernestine

dont, du reste, on n'aurait plus su quoi faire, eu égard au prix qu'atteint aujourd'hui le moindre poireau. On vivotait à Chaville.

Quand je pense, las ! au bon temps,

Quelle fut, quelle devenue...

aurait pu dire Mme Bonaventure. Mais, eût-elle lu Villon, que les attendus de la Belle Heaulmière lui fussent restés très étrangers. Elle n'avait aucune chance, elle, de donner aux filles de joie les conseils de son expérience.

III

LA PROFESSION DE FOI DU BASSIN DES MUSES

Dimanche. Près du mont Valérien, que déshonorait un lotissement pauvre, ils poussèrent la porte d'un café qui s'appelait Zanzi-Bar. La bière tiède sentait l'eau de vaisselle et une affiche souillée par les chiures de trois ou quatre années de mouches vantait les mérites d'un apéritif disparu.

— Mon vieux, dit Jarteaud, ça commence mal, ton excursion aux plus nobles jardins du monde. Jamais je ne croirai qu'on les atteint par un chemin pareil !

— Eh bien, répondit Breuil, tu as tort. Le Grand Roi, quand il allait à Marly, ne traversait pas, lui non plus, que des jardins à la française. Et puis, en outre, tu n'es pas le Grand Roi.

— Pas pour l'instant. On reprend de cette ambroisie ? J'ai encore soif.

Trois jours auparavant, Breuil, sur le boulevard Saint-Michel, s'était jeté dans Jarteaud :

— Comment ? Tu es à Paris !

— Non. C'est mon double. Moi, je t'aurais écrit pour te dire que je revenais, que mon ministre bien-aimé avait enfin, il y a huit jours, fait droit à ma demande et que j'exerce désormais mes talents de postier-prodige derrière un guichet de la rue Vignon. Actuellement, j'en sors. Breuil, tu es un affreux sale Juif, mais je suis heureux de te rencontrer.

— Je subodore que tu continues à être antisémite ?

— Et comment !

Ils avaient passé une demi-heure dans un café et Breuil avait dit à Jarteaud :

— Tu aimes toujours autant marcher ?

— Oui.

— Tu es libre dimanche ?

— Toujours, oui.

— Tu veux que nous fassions une balade comme au temps du camping et des vertes années ? Je te propose Marly. Ça te va ?

— Droit au cœur. Combien de bornes ?

— Dix-huit. Bien entendu, nous faisons le tout sur nos pieds de derrière. On ne sort guère des forêts. C'est épatant. On partira vers midi, après avoir bouffé. D'accord ?

— D'accord.

Maintenant, appuyé au comptoir, Breuil regardait le profil de son ami.

— Tu commences vraiment à ressembler à un employé des Postes.

— Ah ?

Ce n'était pas exactement vrai. Jarteaud faisait plutôt penser à une manière de Torquemada.

— Qu'est-ce que tu as fait à Limoges pendant un an et demi ?

— Je me suis emmerdé. Et toi, où en es-tu de tes études ?

— Finies. À part ma thèse, je suis médecin ; parfaitement apte à appliquer le séné, la rhubarbe, les sangsues et les clystères. Ai-je besoin de te dire que la médecine est bien la chose du monde qui est le plus loin de moi ?

— Ça te fait quel âge, maintenant ?

— Vingt-cinq ans. Et toi ?

— Vingt-six.

Ils renoncèrent à commenter ces constatations par des propos faussement plaisants. Tous deux ressentaient cruellement la fuite de leurs années. Ils repartirent, croisant, de temps à autre, les petits employés du dimanche, des couples surchargés d'enfants, des amoureux guindés.

Jarteaud, vraiment, n'était pas beau garçon. Breuil remarqua qu'il avait encore maigri, que ses yeux qu'il lui avait toujours connus profondément enfoncés dans les orbites lui donnaient maintenant une expression méchante.

— Qu'est-ce que tu regardes ?

— Tes cheveux.

— Oui. Ils sont raides. Je ne les coifferai jamais. C'est pour ça que je les porte si courts.

— Ça ne va pas tellement mal avec ta tête de mauvais ange.

— Dis donc, Breuil, comment as-tu vécu depuis que je t'ai quitté ?

— Plutôt mal, mais guère plus mal qu'avant.

Ils n'avaient de famille ni l'un ni l'autre et les études de Breuil avaient toujours fait à Jarteaud l'effet d'une stupéfiante jonglerie financière.

— Enfin, comment t'es-tu débrouillé ?

— Mais, comme toujours ! Une bourse, comme tu le sais, le secours juif ensuite, et puis des petits à-côtés.

— Tu as vécu de tes charmes ?

— Moi, j'aurais peut-être encore accepté, mais je crois que les clients n'auraient pas voulu. J'ai fait de tout, mon vieux ; j'ai lavé des voitures la nuit et j'ai représenté des pommades contre l'eczéma.

— Ça ne t'a pas mal réussi. Tu es plutôt rondelet.

— Tu vas encore me dire que j'ai une gueule de Juif !

— Je ne te le dirai pas. Tu le sais aussi bien que moi. Prends garde, tout de même, à ne pas grossir comme un cochon.

— Tu n'es pas fatigué de marcher ?

— Non. Je suppose que toi non plus. Par conséquent, passons. Qu'est-ce que tu comptes faire ? Je ne te vois pas en médecin.

— Et moi, tu crois que je me vois en médecin ?

Il pouvait être quinze heures. Ils rencontraient maintenant des maris chauves et bedonnants, des femmes grasses chargées de bijoux. Près de la Malmaison, les abords du parc s'ornaient de dames majestueuses.

— Elles sont dégueulasses, dit Jarteaud. Elles sont plus gonflées de nourriture que des oies périgourdines. Encore, leur insuffisance hépatique ne tournera-t-elle jamais en galantine truffée. Et puis d'abord, elles sont trop. On ressent, à voir cette foule horrible du dimanche, l'impérieux besoin d'une bombache sur Paris...

Alors Breuil comprenait que son ami n'était plus tout à fait le même, plus exactement le joyeux compagnon d'autrefois, que son ironie commençait à se prendre au sérieux. Il en ressentait un certain malaise.

— Il y a, dit-il, un autre chemin. Il passe par les bois, auprès du pavillon du Butard.

— Qu'est-ce que c'est que ce Butard ? Un rendez-vous de chasse, n'est-ce pas ?

— C'était un baisodrome. Un ravissant baisodrome. Ça a la taille d'une maison de garde-barrière, mais les gens de cette époque-là s'y entendaient en fait de proportions.

— Breuil, tu es toujours intoxiqué par l'Histoire de France. Alors, on y passe à ton Putard ?

— Butard. Non. Ça nous ferait un trop long détour. Par contre, si tu veux bien, nous allons prendre, au-dessus de Bougival, un petit chemin qui se balade dans des terrains vagues et qui me plaît beaucoup. Il domine, au pied de l'aqueduc de Marly, une boucle de la Seine que je trouve assez belle.

Mais ils n'y passèrent pas. Le chemin avait été barré et le paysage se hérissait d'écriteaux comminatoires : « Défense de... », « Il est interdit de... », « Sous peine de... ». Il y en avait partout.

— Tant pis, dit Breuil. Nous prendrons par la route.

— Dis donc, c'est tout l'effet que ça te fait, à toi ? Tu regardes ces écriteaux en te disant que c'est embêtant et tu n'y penses plus ? Eh bien, moi, la froide malfaisance de ces sales gens me convulse, m'outre, et me fout des vents. Non, mais essaie de te représenter le sentiment du bonhomme qui, possédant ce champ dans le goût décombres et démolitions, a l'idée de l'interdire ! Qu'est-ce que tu crois que ça lui ferait de nous laisser

passer par là ? Pense-t-il que nous emporterions les boîtes de conserves et les trognons de choux ? Ces écriteaux, vois-tu, c'est l'image même de la France hargneuse et stupide : « Défense de... »

— Oui, oui...

— Je te trouve tiède. Mon opinion, c'est que cette méchanceté mesquine est très grave. Actuellement, pour ces mauvais petits croquants, posséder quelque chose, ce n'est pas tant le plaisir de l'avoir que celui de l'interdire aux autres. Avoir une cabane à lapins, un pavillon misérable ou un terrain comme celui-ci, ça ne les amuse que s'ils peuvent défendre quelque chose. Ils légifèrent sur un tas d'ordures et sur trois cailloux.

— Jarteaud, je ne demande pas au propriétaire d'un terrain vague ou d'un gourbi à Bougival de m'éblouir par son sens social et par son altruisme.

— Non. Mais, quand cette méchanceté s'étend à tout un peuple, ça me paraît devoir conditionner toutes ses réactions.

— On n'a pas l'air d'avoir bon caractère à Limoges. Ne pleure pas. Nous allons remonter un peu et nous prendrons un chemin qui domine la machine.

— Il ne va pas pleuvoir ?

— Je ne crois pas. Mais c'est ennuyeux qu'il ne fasse pas beau.

— Il ne fait jamais beau.

Au haut de la côte, les tuyaux plongeaient en pente vertigineuse.

— Je sais déjà, dit Jarteaud, qu'il ne reste plus rien de la machine de Louis XIV.

— Non, rien du tout. Ce n'était pas des compresseurs comme maintenant. C'était des bacs de bois sur des chaînes également en bois. Si nous avions le temps, je te montrerais, dans la petite construction d'où sortent les tuyaux, un tableau du XVIIe siècle qui représente cet ahurissant travail. Tu sais qu'à la mort du Grand Roi il courait dans Paris un tas de pamphlets où on lui reprochait tout ce qu'il avait fait de mal et même le reste. J'en ai retenu un, mais je ne t'en citerai qu'un vers : « La Seine courroucée chevauchant sur les monts... » Avoue que c'est d'une jolie veine. Ça vaut le « poignard qui, du sang de son maître.... ».

Il s'aperçut que Jarteaud ne l'écoutait pas, qu'il regardait, au-dessous d'eux, la longue descente des tuyaux.

— Je crois que ça a épaté les contemporains bien plus encore que Versailles ou Marly. À ceci près, ça devait être embêtant. Le bruit était tellement formidable, qu'à plusieurs lieues autour, on ne s'entendait plus.

Ils avancèrent encore.

— Tiens, voilà le petit château où a vécu la du Barry. Elle essayait de se faire oublier quand elle a été dénoncée par son nègre qu'elle avait tiré de l'esclavage. C'est ici que les sans-culottes sont venus la chercher pour lui couper le cou. Moi, je suis partisan de remettre les nègres en esclavage rien que pour ce cou-là.

— Oui, Breuil. Et les Blancs aussi. Somme toute, tu es assez calé. Ça ne t'embête pas de faire le guide ?

— Tu me répètes inlassablement que je suis Juif. Eh bien, c'est un plaisir extrêmement juif que d'expliquer quelque chose à un esprit distingué qui l'ignore.

— Ravi pour l'esprit distingué et navré que tu sois Juif.

Ils passèrent sous l'aqueduc, débouchèrent enfin devant un porche que décorait un motif usé.

— Voici, dit Breuil, le début des jardins. Mais, si tu veux, nous n'entrerons pas par là. De là-haut, tu auras une vue d'ensemble bien autrement saisissante et j'ai l'intention que cette balade soit pour toi un petit peu mémorable.

Passée la grande grille, l'allée, tout de suite, descendait ferme.

— Curieux, dit Jarteaud, quand on est habitué à Versailles ou à Vaux, de voir un jardin à la française dans un terrain si accidenté ! Je ne suis pas sûr qu'il n'y ait pas là un timide essai de retour vers « ces monts affreux ».

— Hum... Je ne crois pas. J'ai plutôt idée que ce paysage devait plaire par ce qu'il a de composé, bien plus que par ses vallonnements. En fait, c'est, je crois, la perfection du jardin classique. J'en viens à penser qu'on ne comprend bien les deux grands siècles français que quand on connaît Marly. C'est ça qui concrétisait toutes les idées d'élégance et de mesure de cette époque-là et la symétrie a joué un tel rôle que le roi à fait abattre une colline qui tombait au milieu de la perspective comme des cheveux sur la soupe. Depuis, on l'a remplacée par un pont de chemin de fer, histoire de cochonner un peu l'ensemble. Tu vois, ces petits murs au milieu de la pelouse, ce sont les fondations du château. C'est de là qu'on a la vue la plus belle. Hein ? Qu'est-ce que tu en penses ? ça n'a pas l'air de t'emballer.

— Je ne sais pas. Évidemment, ça a l'air d'un champ. Je pense que c'est difficile pour nous de trouver d'emblée ça prodigieux. Un beau paysage, en 1972, c'est forcément à base de Mer de Glace ou de baie de Villefranche, toutes choses qu'auraient détestées ceux qui ont choisi ce site. Il y a là-dedans une sorte de douceur calculée qui ne nous heurte pas assez. La bourgeoise qui bée d'aise devant une peinture de pergola fleurie avec montagnes à l'horizon pourra très bien traverser ça de bout en bout sans rien

ressentir qui lui rappelle une émotion esthétique. Oui... C'est tout de même très beau...

Il faisait gris. Jarteaud, planté tout droit sur un bloc de marbre, suivait de l'œil la lente dégringolade des bassins où se reflétait le ciel immense et triste. Breuil lui dit :

— Non, tout de même, comment osent-ils ? Je veux dire : comment les pieds-plats des deux derniers siècles ont-ils osé laisser Marly en venir à un état pareil ? Il est vrai qu'ils avaient bien osé tout démolir pour commencer ! Curieux, cette rage avec laquelle les révolutions s'attaquent aux choses. La révolution, c'est toujours un peu le gosse qui s'est cogné dans la porte et qui lui fout des coups de pied.

Le regard noir de Jarteaud erra dans l'espace avant de se fixer :

— Breuil, on ne fait pas une révolution pour substituer une administration à une autre. On la fait par rage, par envie et par méchanceté. La révolution, c'est une haine longtemps étouffée qui explose. Quant à ce qu'elle change, c'est accessoire.

Un jour mou s'étendait sur le squelette désolé du parc. Ils descendirent vers le grand bassin qui, de près, paraissait interminable, le vent d'été n'agitait, au-dessus d'eux, que les plus hautes branches, ils croisèrent des ménages qui n'en finissaient plus de digérer le rôti dominical, des enfants qui tentaient de blesser à coups de pierres des oiseaux batailleurs.

— Veux-tu qu'on s'asseye ici ? demanda Breuil.

Un banc presque en bon état dominait un trou rond qui avait dû être un bassin.

— Un drôle d'endroit, Breuil. Le banc serait bien placé si l'on n'était pas gêné par le vide qui l'entoure. Tu n'as pas l'impression, toi, que tu vas tomber à la renverse, dans toute cette immensité ? Je suis sûr qu'autrefois ce banc ne s'adossait pas ainsi à du vent.

— Tu as raison. Ceci, c'est le bassin des Muses. Il était orné d'un immense jet d'eau qu'on voit sur diverses gravures. Les arbres, tout autour, s'arrondissaient en clairière bien sage et les troncs étaient cachés par des buis taillés très haut. Les neuf statues nichaient dans des renfoncements du feuillage. Après la comédie, on y servait des collations en plein air.

— Très bien. Toi, au moins, tu connais ton sujet.

— Un peu.

— À quoi penses-tu ?

— Je pense à ce que pouvaient bien être les sentiments des types qui se trouvaient ici il y a trois cents ans. J'imagine, sans trop d'effort, ce bassin des Muses. Avoue pourtant qu'il y faut de l'invention ! Ceux dont je te parle ont assisté dans le bosquet du Théâtre à une représentation quelconque. Ensuite, ils sont venus s'asseoir. On leur sert des gâteaux au miel et des sorbets. Ils sont aussi lâches, aussi malfaisants que nous le sommes aujourd'hui. Peut-être plus encore. Aucun crime ne les effraie beaucoup. Cette cour de Louis XIV, j'ai idée qu'elle a atteint un des sommets de l'immoralité. Mais il y a quelque chose que nous ne pouvons même plus imaginer.

— C'est-à-dire ?

— Une impression de certitude, d'absolue confiance, qui est, je crois, le trait dominant du siècle et en colore toutes les secondes. Ces gens-là se sentent au milieu du monde. Rien ne les menace. Tout durera plus

longtemps qu'eux. L'ordre des choses ne saurait changer que pour leur apporter des plaisirs nouveaux. Ils ne doutent pas.

Tout à l'heure, ils se sont écartés pour laisser passer l'homme qui résume le sort de tous les autres. Il y a bien les batailles qu'on perd et qu'on gagne. Ça tient, dans leur vie, le rôle des faits divers dans la nôtre. C'est un élément de la joie de vivre. On peut se livrer en toute quiétude à ses penchants, à ses vices, à ses talents, à toutes les industries qu'on veut. L'avenir extérieur est assuré. Ceci est le haut lieu du monde, dont tout dépend. Rien n'y peut faillir. Je ne sais pas si je m'exprime bien. J'ai peur de ne pas être fichu de te transmettre à quel point cette impression me frappe. D'ailleurs, elle ne me frappe que par opposition à l'inquiétude qui est la nôtre. Si l'inquiétude existait déjà, elle était renfermée dans le cœur du maître. Mais je pense qu'il devait participer, lui aussi, de la certitude universelle. Est-ce que tu crois que je dis des sottises ?

— Un peu, mais continue tout de même.

— Je suis en train d'inventer une scène de cinéma symbolique. Voilà : Nous sommes deux représentants, encore assez jeunes, d'un pays qui a conduit les autres. Nous sommes en train de discuter de la grandeur française. Où ? Sur un banc démoli au milieu d'un paysage désolé qui a été le siège même de cette grandeur déchue. Eh bien, je ne suis pas cinéaste, mais j'essaie de traduire ça en images : Les deux petits Français parlent du temps où se décidait ici le sort du monde connu. Un travelling arrière en légère plongée : derrière eux, le parc se découvre. Les grandes lignes n'ont pas changé. C'est toujours ordonné avec une noblesse jamais atteinte, mais ce sont des ruines. Alors l'appareil recule. Je ne sais pas comment mon photographe s'arrangera de ça. Peu à peu on découvre le grand canal, les bassins vides, la terrasse qui domine la vallée. L'appareil recule de plus en plus et, finalement, nous ne sommes plus que deux petits points ridicules et nous continuons à parler de la France dans le bassin des Muses du parc de

Marly. Mais il n'y a plus de bassin des Muses. Il n'y a plus de parc de Marly. Quant à la toute-puissance de la France, c'est une idée qui fait rire.

— Trois sur dix, monsieur Breuil. Et, pour clore ce scénario dépouillé d'originalité, nous ajouterons un effet de neige à la Cocteau.

— J'aimerais mieux la pluie, le brouillard qui recouvre tout, pendant que, sur l'écran, apparaît en grosses lettres le mot « Fin ». Évidemment, ça n'est pas très nouveau...

— Bien, dit Jarteaud. D'abord, je te remercie de m'avoir montré ça. Je m'étonne d'avoir attendu si longtemps pour y venir. De plus, je t'accorde ceci : c'est éperdument beau. Éperdument ne colle pas, parce qu'il s'agit là d'une forme de beauté si sérieuse et si raisonnée qu'elle échappe à un adverbe aussi échevelé. Une beauté qui, peut-être, ne nous est plus immédiatement sensible, mais, enfin, qui est certaine. Je ressens très bien, comme toi, que nous sommes dans l'endroit le plus français de France. Or, je vais te dire quelque chose qui servira de conclusion à notre promenade d'aujourd'hui : Je hais la France. Je hais les Français. Je souhaite à ce pays et à ses habitants toutes les souffrances possibles.

— Un rien... Merdalore !

— Breuil, tais-toi. Je te vois, de ce que je viens de te dire, plus étonné que scandalisé. Tant pis pour toi et pour le feu bassin des Muses : il faut que je vide mon sac. Pas question de vouloir prouver. Pas question de savoir si j'ai tort ou raison. Je t'expose ce que je pense. Et, d'abord, je te confie un secret : Tu y crois beaucoup, toi, à cette année et demie passée à Limoges ? Tu aurais tort. Je n'étais pas à Limoges. J'étais en prison.

Je continue sans m'inquiéter de tes réactions. Je te raconterai mes histoires tout à l'heure ou jamais. Laisse-moi parler tranquillement. D'abord,

une remarque : les gens qui font, comme toi, profession d'aimer ce pays, ressentent le plus souvent, en fait de patriotisme, une sorte d'amour rétrospectif qui confine à la nécrophilie. J'ai voulu te dire ça une dizaine de fois. Ça me chatouillait la langue pendant que tu m'expliquais la construction de la machine ou le système d'adduction des eaux. Je comprends à peu près qu'on soit attaché à cet aspect très caractérisé d'une civilisation qui a produit ce que nous avons devant les yeux. Mais, enfin, ce n'est plus d'elle qu'il s'agit. Ton abominable France actuelle, où la moitié de ce qu'on peut faire est défendu et le reste obligatoire, ne me paraît pas de nature à provoquer l'enthousiasme.

Je ne te laisse pas parler. Je pense que tu te fiches de mes opinions et que, pour l'instant, la question qui te tarabuste, c'est la suivante : Qu'est-ce qu'il est allé faire en prison ? Bien franchement, est-ce que tu ne t'en doutes pas ?

— Alors, c'était vrai ?

— Évidemment, c'était vrai. Je ne t'en ai pas parlé davantage parce que c'était une chose qui ne pouvait pas t'intéresser. Et puis, je trouve ça trop simple et trop naturel pour avoir envie de m'en vanter.

— Enfin... Ça ne met pas tout le monde en prison !

— Il y a, chez nous aussi, des hypocrites et des lâches.

— Je me demande si...

— ...s'ils n'ont pas raison ? Non. On n'a jamais raison de mentir. Tu ne te demandes pas non plus pourquoi j'ai choisi d'être un petit employé des Postes alors que j'aurais pu, peut-être, accéder à une situation mieux payée ? Je vais te le dire : parce que j'ai prévu, dès la fin de mon enfance, qu'il risquait de m'arriver des pépins qui, dans la plupart des métiers libres, auraient facilement tourné au chômage définitif. Aussitôt repérés, nous

sommes chassés de partout. J'ai donc préféré une petite situation avec la sécurité que donnent les métiers administratifs. Tu vas voir que je m'en suis bien trouvé.

— Jarteaud, mon vieux, je suis désolé...

— Sois désolé d'appartenir aux forcenés de la morale juive. Pour moi, la prison m'a beaucoup servi.

J'ai trouvé moyen de me faire arrêter pour avoir fait la chose du monde qui m'était précisément la plus naturelle, la plus dénuée d'intentions coupables. On m'a foutu treize mois à l'ombre pour des raisons qui sont celles des autres mais qui ne seront jamais les miennes et que je me refuse définitivement à comprendre et à adopter. C'est comme si on voulait me forcer à avoir les yeux bleus quand je les ai marron. La morale judéo-chrétienne a construit une civilisation inhumaine dont il se trouve que j'ai été la victime. Mais je ne suis pas une lavette. Je me vengerai, Breuil, je me vengerai.

— De qui ? À qui en veux-tu ? Aux Juifs ? Aux Chrétiens, aux Français ?

— Je ne sais pas. Je hais les Français à cause de leur sale pudeur qui sent le vieux fromage et le dessous de soutane. La France est le pays du monde le plus franchement hostile à une sexualité naturelle. Or il est évident que, ma patrie, c'est l'ensemble de mes frères. Ça ne peut pas être le pays de Mme Bèze ou du député Caudal-Denfert. Ma patrie, c'est ceux qui me ressemblent. La France, elle, est une ennemie. Tout à fait entre nous, je crois très maladroit, quand on est un pays si menacé, d'organiser, par méchanceté pure, une cinquième colonne à l'intérieur de ses frontières. Je pense que mes semblables devraient avoir assez de force d'âme pour lutter par tous les moyens contre leurs tortionnaires, pour faire à tout instant tout ce qu'ils peuvent pour leur nuire. Il faut démolir le rouleau compresseur. Il faut désamorcer la machine infernale. Il faut surtout qu'on nous paie le mal

qu'on nous a fait. Et, s'il existe des gens comme moi qui entrent dans le jeu de cette société-là, s'il y en a quelques-uns qui collaborent avec l'ennemi, j'espère que les meilleurs de nous leur appliqueront un jour, et le plus tôt possible, le traitement qu'on doit aux traîtres, aux renégats, aux salauds, aux agents doubles et aux espions : le merveilleux traitement du docteur Guillotin.

— Jarteaud, tu me fais peur.

— Tu me trouves trop violent ? Je ne le suis pas assez. Pendant treize mois, j'ai eu le temps de mesurer mes sentiments. La vertu de la prison ; ça a été de me donner le calme qu'il faut pour réfléchir. Pour réfléchir sur tout ce qui m'intéresse sur le monde et les hommes, sur notre façon de vivre et notre morale juive.

— Qui n'est pas juive, mais chrétienne.

— Oui...

Il hésita, reprit :

— Voilà : Le christianisme, au début, était fondé sur la non-résistance au mal. C'est surtout là-dessus que je me suis fait des idées.

— Lesquelles ?

— Les plus banales : la non-résistance au mal, c'est une prime aux méchants.

— En effet, ça n'est pas neuf.

— Ce qui est neuf pour moi, c'est que je le ressens avec violence. Cette règle morale, c'était une si énorme sottise qu'on n'a jamais pu l'appliquer avec honnêteté. Voir les lieux communs sur la férocité de l'Église quand elle était toute-puissante.

— Qu'est-ce que tout ça, ça peut bien te faire !

— Bon. Je t'avoue tout de suite ma faiblesse ; je crois au progrès. Je crois à la fin du mal. Ou, plutôt, à la possibilité de la fin du mal. Merci de n'avoir pas eu le petit sourire condescendant du blasé de sous-préfecture à qui on ne la fait pas. Et c'est parce que je crois que la fin relative du mal, je veux dire du mal humain, est possible, que j'ai confiance dans ma recette.

— Qui est ?

— Le merveilleux traitement du docteur Guillotin, la bombe dans l'autobus, le rail dévissé. J'en passe et des meilleurs.

— Tu ne penses pas ça, Jarteaud. Ou alors, tu n'es plus le copain que j'ai connu.

— Comme si on connaissait jamais quelqu'un ! Et puis cette morale-là, au fond, ça devrait être la tienne. Sans, bien entendu, les terreurs juives pour fausser la vue du mal. C'est le plus vieux des principes : Œil pour œil, dent pour dent. Ce qui est insuffisant entre parenthèses. Comment ne vois-tu pas que le méchant n'a peur que de ses propres armes, qu'il rigole des arguments et des systèmes ! C'est qu'il s'accommode du mal, lui ! Ne pas lui résister, c'est déjà, montrer de la complicité. La force des salauds n'est faite que de notre faiblesse.

— Tu m'as déjà dit ça.

— Je te le dirai encore. Il faut tuer les dieux en nous.

— Je te trouve déjà plus habitable. Venge-toi des dieux et fous la paix aux Français.

— Ce sont les Français qui m'ont attaqué. C'est en leur nom qu'on m'a institué criminel. Je me vengerai, Breuil. Sûrement.

Breuil haussait les épaules. Jarteaud n'y prit pas garde.

— Et pourtant, si je cherchais bien, je leur trouverais une excuse : les Français sont des femmes.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ceci, qu'il suffit à un de mes semblables d'ouvrir un hebdomadaire, de regarder une vitrine ou de parler à quelqu'un pour être scandalisé à vomir par la lubricité de ces cochons-là. Ils ne pensent qu'à froisser des dentelles, qu'à respirer de la poudre de riz. S'ils embrassent une bouche, ils la veulent dessinée artificiellement et colorée de graisse dégoûtante. Ils ont volé aux femmes tous leurs défauts et jusqu'à leur physique. Ils en ont le gros derrière, les jambes courtes et la figure ronde. Depuis quelques années, ils ont, de plus, acquis une certaine faiblesse féminine dont les femmes n'ont plus trace, mais qui est devenue un de leurs caractères dominants. Veux-tu un exemple ? La guerre. On ne peut plus faire la guerre aux Français. Ils courent trop vite. Encore un petit effort et les soldats français finiront par avoir des menstrues.

Tu dois deviner à quoi je pense. Avant tout, bien entendu, à la guerre de Madagascar qu'ils perdront faute de courage, aux guerres coloniales, mais surtout à leur dernière grande équipée. C'est bien loin, 1940, mais regarde donc tes bouquins : quand on a eu besoin de l'armée française dans les Ardennes, on l'a retrouvée à Perpignan.

— Jarteaud, tu es un vilain cafard. Tu te fais de la France une idée trop étroite. La France, c'est bien d'autres choses. C'est, par exemple...

— Le taudis, la crasse, l'alcool, la paresse, la goinfrerie, l'indiscipline, le banditisme et les discutailleurs de café. D'ailleurs, je t'accorderai encore quelque chose : tout ça, ce n'est pas français, c'est latin. Pour moi, chaque fois que j'ai affaire à un Latin, je me demande : « Ça ira chercher dans les combien ? » Parce qu'il n'y a pas de Latin désintéressé. Un Latin qui

embrasse sa vieille grand-mère se dit toujours un peu : « C'est pour quand, cet héritage ? » Paradoxalement, cette soif monstrueuse de l'argent et des combines ne s'accompagne d'aucun sens pratique. Ils n'ont de goût que pour les discussions byzantines. Ajoutons-y le vin rouge pour lequel ils en ont aussi. Mauvais, malheureusement.

— Jarteaud...

— Oui.

— Tu es devenu méchant.

— Je l'espère bien. De plus, je ressens cruellement la tristesse d'appartenir à la plus laide des races blanches. J'aurais bien aimé être beau comme un autre. Comme un Américain, comme un Allemand, comme un Berbère. En tous les cas, je veux rester un homme. Je veux me venger des idées et des gens qui m'ont fait tant de mal. Je veux bombarder la machine qui a écrasé ma jeunesse. Ce sera peut-être fâcheux pour mon confort. Tant pis. En ce qui concerne la France, elle va être colonisée un de ces jours. Au moment de la catastrophe, compte sur moi pour mal défendre mes persécuteurs. Compte sur moi pour entourer toute cinquième colonne des soins les plus tendres et les plus assidus. Et pour foutre le camp au dernier moment. Ça va de soi.

Le soir tombait. Dans le parc détruit, les derniers promeneurs s'espaçaient. Une humidité froide commençait à monter du sol.

— Oh ! dit Jarteaud, ces Français, je les hais, je les hais, je les hais...

— Je sais. Tu l'as déjà dit. À la fin, tu radotes. Et tu deviens emmerdant.

— J'espère vivre assez vieux pour assister à l'écroulement de ce pays-là.

— Et moi pour te faire quitter ces idées ridicules. Moi, je vais te dire ce que je hais : le sectarisme, la violence, les vilains cafards, les aigris...

— Ah !

— Et aussi les menaces en l'air et les discours de matamore.

— Ce ne sont pas des menaces en l'air...

— Tu me fais rire. Je crois bien que ta rage de vengeance me fait découvrir d'un seul coup toutes les vertus du christianisme !

Il y eut un bruit de sonnette et un gardien qui paraissait d'époque leur fit, de loin, des signes désespérés pour leur indiquer qu'il allait fermer. Breuil, découragé, ne parlait plus. Il fut surpris que Jarteaud résumât, comme pour lui-même, mais, cette fois-ci, d'une voix très douce :

— Pour un œil, les deux yeux. Pour une dent, toute la gueule...

En partant, ils longèrent le miroir terne du canal par un mauvais chemin qu'encombrait un convoi de wagonnets rouillés. Avant de passer la grille, Breuil se retourna, regarda longuement le paysage triste, un nuage qui, dans le crépuscule, émergeait de la colline, les hautes herbes en touffes dans les bassins ruinés et, dressés vers le ciel souillé, de grands cyprès funèbres.

Le Roi-Soleil avait fait ça. Seulement, voilà : il était mort.

IV

UN HEUREUX ÉVÉNEMENT

Mme Eugène Pichegru, née Léontine Bobet, donna du coude un grand coup dans le ventre de son mari et déclara :

— V'là qu'ça vient.

Le ronfleur se retourna, grogna, se rendormit la bouche ouverte, et Léontine le gratifia d'un nouveau coup de coude :

— Eh ! Pichegru !

Il se réveilla pâteusement.

— V'là qu'ça vient. Tu comprends ? V'là le petit qui vient.

On couchait à onze dans la chambre. L'air était plein des parfums organiques distillés par la famille. Il s'y mêlait une note plus corsée qu'à l'ordinaire parce que Léontine avait fait des choux la veille. Tout le monde sait bien que les choux, ça fait péter mauvais.

Il y avait des enfants partout. Au milieu du plancher, une vieille paillasse servait à trois personnes : à la fille aînée, Josiane, qui allait avoir treize ans, et aux deux garçons qui suivaient : Eugène et Roger. Seul Victor, le dernier né qui avait un an et un bec de lièvre, régnait sur un lit : le berceau qui avait servi aux neuf enfants et qu'il allait, les jours suivants, céder au dixième pour aller coucher par terre comme tout le monde.

Léontine Pichegru n'en était plus à s'émouvoir d'une naissance. Elle se hâta pourtant parce qu'elle savait son temps de plus en plus mesuré et qu'elle avait été récemment fort effrayée en lisant dans *L'Humanité* l'histoire

d'une femme qui avait accouché dans l'autobus alors qu'elle se rendait à l'hôpital.

Par-dessus sa chemise, qui était verte de pisse, elle enfila quelques hardes et prit sous le bras le paquet qu'elle avait préparé d'avance : le linge qui servait à ses nouveau-nés. Elle regarda l'heure : cinq heures et, brusquement, s'inquiéta :

— Lundi. C'est-y pas la grève des autobus ?

Non. C'était celle du métro. Une veine : elle y allait par l'autobus. Avant de partir, elle se ravisa encore :

— Faut que je prends des forces.

La veille, avant de savoir, elle avait acheté deux biftecks de cheval. Elle en mangea un tout cru qu'elle arrosa d'un litre de vin rouge et claqua la porte en annonçant :

— Je m'en vas !

Les enfants chuchotaient et Josiane, qu'on s'accordait à trouver très en avance pour son âge, expliquait à Eugène émerveillé les péripéties d'un accouchement. Elle glissait entre ses jambes le poupon de caoutchouc qu'elle tenait d'une bonne œuvre et pérorait, avantageuse :

— Tu vois, ça sort par là.

Pichegru, qui n'aimait pas à être réveillé au milieu de la nuit, se releva sur le coude pour gueuler :

— Bougre de bon Dieu ! Tu vas la fermer, oui ou non ? Et ta garce de mère qu'a encore oublié la lumière !

La petite se leva pour tourner le commutateur pendant que son père se répandait encore en menaces :

— Je t'apprendrai, moi... Tu vas voir !

L'enfant se tut. Elle ne pouvait pas ignorer qu'il commençait à avoir du goût pour elle, qu'il aimait, depuis quelques mois, à la fesser longuement, si bien qu'elle songeait :

— Vrai, j'aimerais mieux qu'il me saute un bon coup ! Comme ça, après, on serait tranquilles.

Pichegru ne travaillait guère, estimant que l'État doit aux pères de famille une compensation sérieuse à l'effort qu'ils font pour lui. Il produisait donc le plus d'enfants possible et, selon son opinion, ce résultat-là en valait beaucoup d'autres. Quant à Léontine, elle avait depuis longtemps renoncé à se plaindre. C'était elle qui faisait vivre la famille. Elle ne travaillait pas non plus, mais ses grossesses suffisaient à tout. Chaque année, son ventre s'emplissait d'un nouveau fœtus qu'elle évacuait ordinairement vers le début de l'automne. Au début, elle avait un peu rechigné à l'ouvrage :

— T'es rien vache, Pichegru ! Tu peux donc pas te tenir ?

Il avait répondu avec pertinence :

— De quoi qu'on vivrait ?

Parfois, elle hasardait une timide suggestion :

— Tu pourrais peut-être travailler...

Pichegru n'était pas de cet avis :

— C'est du pas sûr...

Il entendait par là que le travail ne nourrissait guère son homme et qu'il était par trop aléatoire de compter sur un salaire éventuel pour assurer l'entretien d'un ménage.

Alors Léontine s'était résignée. Sans trop d'ennui d'ailleurs. Les Allocations familiales payaient bien et les enfants sortaient maintenant sans difficulté. Ils ne coûtaient pas cher ensuite. Elle ne manquait jamais de vin rouge ni de biftecks.

À sept heures du matin, Josiane sortait de sa paillasse et préparait le café. Les enfants n'avaient droit qu'à du marc, ce qui lui donnait double peine. Ce matin-là, elle songea :

— Chic ! On est un de moins !

Ça ne faisait plus que dix bols à laver.

Cependant Léontine s'était rendue à l'hôpital et elle avait retrouvé avec enthousiasme l'atmosphère qu'elle aimait. La salle de travail exhalait une bonne odeur de liquide amniotique et ses deux voisines de lit étaient amicales et loquaces à souhait. Le malheur voulut qu'elle n'eût pas le temps d'en profiter. Ses contractions se précipitaient au point qu'elle jugea utile d'en faire part à l'infirmière :

— Qu'est-ce que ça me tire !

Elle se mit à geindre un peu. Dans ces circonstances-là, tout le monde sait bien qu'on geint.

Et elle geignait bien plus encore une heure plus tard, tandis que, sous le regard blasé de l'interne, la sage-femme lui appuyait sur le ventre en recommandant :

— Poussez pas, ma petite ; poussez pas !

Ici, l'affaire se prolongeait plus qu'on ne l'eût souhaité. Mme Pichegru soufflait et les contractions lui faisaient jaillir entre les fesses une large nouille de merde. Puis elle élimina encore un énorme ver blanc, une femelle d'ascaris qui n'était pas morte et bougeait encore dans le bassin.

— Écartez bien les cuisses, disait la sage-femme.

L'enfant jaillit avec une telle violence qu'il se retrouva au bas du lit, vaguement retenu par son cordon. Léontine pleurnicha :

— Ça y est ! Je suis encore déchirée ! Ça alors, c'est pas de veine ! N'est-ce pas, monsieur l'interne, que je suis déchirée ?

Cependant la sage-femme s'empressait, elle passait un doigt dans la gorge du môme, lui instillait des gouttes dans l'œil et Mme Pichegru questionna :

— Qui c'est-y, celui-là ?

L'autre tenait l'avorton par les pieds, lui tapait sur le derrière et annonçait sans conviction :

— Une belle petite fille...

C'était là une nouvelle excessivement propre à réjouir Léontine. Léontine voyait loin. Elle songeait que, dans dix ans, les gosses allaient se mettre, un à un, à devenir majeurs. De quoi vivrait-on alors ? Les garçons, eux, ne rapportaient rien. D'abord, il y avait le service militaire et puis, les hommes, c'est rien que des égoïstes. Tandis qu'il y aurait longtemps moyen de faire travailler la fille. Sans se l'avouer précisément, elle eût volontiers envisagé de caser une fille ou deux à des affameurs du peuple. Vendus, comme on sait, aux Américains, ces gens-là brassent les dollars par millions. Une seule fille bien employée pouvait nourrir toute la famille.

Il fallait bien qu'elle y pensât. Pichegru, lui, ne prévoyait rien. Toute son ambition se limitait au bifteck-pommes-frites. C'était cela qui lui plaisait et, quand il était de bonne humeur, il en donnait même un peu aux enfants. À preuve qu'au fond, c'était plutôt le bon gars.

La sage-femme n'arrivait pas à ranimer la petite fille qui restait violette et ressemblait à un crapaud. Alors, une peur panique s'empara de Mme Pichegru :

— À va pas mourir, au moins ?

Elle entrevoyait déjà des catastrophes qui fondaient sur elle en cascade : les allocations supprimées, l'enterrement ruineux, la scène effroyable que lui ferait Pichegru. Pichegru qui ne la battait le plus souvent qu'avec une modération bienveillante, mais qui devenait terrible pour peu qu'il se mît en colère..

Elle se rassura vite : l'enfant commençait à crier. Elle annonça :

— V'là le reste.

De fait, le placenta commençait à baver et tout rentrait si vite dans l'ordre que l'interne ordonna :

— C'est fini. Ramenez-la dans la salle.

Ce qui était le plus charmant de l'affaire. La salle : le dernier salon où l'on pouvait causer. De nouveau, Léontine se sentit de la sympathie pour sa voisine qui était laide et qui s'épuisait en hémorragies. Cette dame en était à son premier enfant, juste un début de carrière, et elle serrait contre elle le fœtus à demi mort en déplorant :

— J'ai mon lait qui vient pas.

Elle voyait Mme Pichegru fort experte en la matière. Elle s'informa des suites obstétricales :

— Et quoi qu'arrive, ensuite ?

Léontine décrivit à la jeune femme les merveilles du ventre et l'enchaînement remarquable des circonstances gynécologiques :

— Et d'abord, ça coule en blanc. Un peu comme qui dirait du crachat...

— Ça serait-il pas plutôt comme du pus ?

Par un souci d'exactitude et de la propriété du langage, Léontine réfléchissait :

— Non. Comme du crachat, mais, quand ça mousse. Des lochies, que ça s'appelle. Et ensuite, il vient des pertes jaune verdâtre.

À côté d'elle, la petite fille vagissait un peu, remuait les lèvres, puis restait de longs instants immobile, tandis que l'autre continuait :

— Faut vous dire que, moi, ça a toujours coulé depuis mon premier rapport que j'ai eu à l'âge de seize ans. Et, vous me croirez si vous voulez, mais j'ai des pertes qu'elles sont justement dans les vert...

Léontine finit par s'endormir. Elle eut des rêves paisibles. Tout ça, c'était de l'argent bien facilement gagné.

V

PREMIÈRE LETTRE DE MACLELLAN DÉBUT D'UN ROMAN D'ESPIONNAGE DANS LA MANIÈRE LA PLUS CLASSIQUE

Mardi 29 août 1972.

Ma chère Betty,

Continuez, je vous prie, à m'écrire en français. Ou, plutôt, continuez « de » m'écrire. Je vous expliquerai plus tard cette subtilité grammaticale. Ainsi ne cesserez-vous pas de vous perfectionner dans une langue que, d'ailleurs, vous possédez passablement bien. Comme, pour ma part, je sais beaucoup plus de français que la plupart des Français, je n'aurai pas de peine à être pour vous un très suffisant professeur. Je crois, sans forfanterie, qu'il n'y a pas beaucoup d'Américains dans mon cas. C'est, vous le savez, la raison qui fait que je suis ici.

Vous me direz que j'aurais dû vous écrire une longue lettre plus tôt, quand je n'ai su que vous griffonner quelques mots sur des cartes ; que, depuis quinze jours... Non. Sur ce dernier point, je ne vous croirai pas. Mon temps a été si bien rempli que je ne l'ai pas vu passer. Sachez, du moins, que Paris n'est pas la ville des célibataires et qu'il n'est pas de minute que je ne songe à votre absence. Mais enfin, ces deux semaines (dix-huit jours exactement) ont été surtout occupées par des soucis d'installation et par des prises de contact dont j'ai cru ne jamais voir la fin. Difficultés décuplées par ce qu'on appelle ici la période des vacances. Vous souveniez-vous qu'un

mois par an la France s'arrête de vivre ? Quand vous étiez à Rochefort, vous avez dû assister à cette ruée vers la mer.

On ne trouve plus personne. Les bureaux sont fermés, les magasins en sommeil. Les gens qu'on va voir sont toujours absents. Ceci est d'autant plus incompréhensible que les grandes chaleurs de New York et de Chicago sont inconnues. Paris est une ville sans grands froids et sans canicule bien pénible. Je crois que c'est par jeu que les Français s'amusent à se jeter tous en même temps sur leurs routes étroites et leurs plages encombrées. C'est illogique, c'est inexplicable, mais qu'importe ! Ce peuple aimable et charmant aurait bien tort de se piquer de logique. Ce n'est pas là sa vocation. On vit en France pour ce plaisir de vivre dont Paris fut longtemps la capitale ; je ne songe pas à m'en plaindre.

Pensez-vous, ma chère, vous rappeler Paris ? Je gage que vous ne reconnaîtriez plus aujourd'hui la ville où nous avons fait ce si court voyage qui sera sans doute pour moi l'un des plus beaux de ma vie. Avouons sans ambages que, ayant grandi en France, nous n'en connaissions pas moins extrêmement mal Paris. On m'avait tant et tant répété que c'était la plus belle ville du monde que j'avais un peu fini par le croire. Mais nous étions ensemble. J'avais donc des excuses. Tout est beau et précieux quand je vous sens auprès de moi. Les Français ont la religion de Paris. Vous pouvez leur dire qu'ils sont laids, qu'ils sont bêtes, que la France est pourrie, que leur gouvernement est composé de coquins. Il y a bien des chances pour qu'ils vous approuvent, surtout sur le dernier point. Mais n'allez pas glisser un mot contre Paris : ils vous éborgneraient.

Donc, gardez pour vous ce que je vais vous dire, comme, d'ailleurs, tout ce que je vous dirai : la réputation de Paris est très surfaite. Elle vit sur des souvenirs qui datent du second Empire et de la Belle Époque des Français. Paris est une ville triste, mieux située que Londres, beaucoup moins bien que Casa, plus belle que Berlin, beaucoup moins que Rome. Moyen terme entre New York et Pompéi, elle n'a pas su choisir ni se décider. C'est une

ville noire où tout le monde habite sur une cour. À huit heures du soir, on s'y ennuie à mourir. Les maisons y sont ridiculement basses, les rues étroites. On n'y voit ni femmes élégantes ni belles voitures. Les Champs-Élysées, dont les Français sont si fiers, sont sinistres, la nuit venue. Montmartre est un peu moins lugubre, mais dangereux. Je vous en reparlerai.

J'ai mille choses à vous dire et ne vous les dirai pas parce que je ne vous écris qu'une lettre utilitaire, afin que, quand vous serez assise dans votre grand fauteuil jaune (que je renonce, par amour pour vous, à trouver horrible), vous puissiez vous faire une idée de ce qu'est ma vie lointaine. Que je vous dise encore, avec un certain manque de pudeur et de retenue, que je suis à tout instant un peu triste de devoir me passer de votre proche présence, puisqu'il est bien certain qu'il n'y aura jamais d'ami, de distraction, ni de travail, qui pourront remplacer une compagne telle que vous. Maintenant, j'en viens à des petits faits précis. Vous intéresseront-ils ?

J'ai vécu quelques jours dans l'hôtel des Champs-Élysées dont je vous avais donné l'adresse. C'est un des bons hôtels de Paris. J'ai d'abord tenté de trouver, par mes propres moyens, un appartement dans un quartier amusant comme le quartier Latin ou Montparnasse. J'aurais pu chercher dix ans sans rien obtenir, mais l'ambassade, qui a le bras plus long que moi, m'a logé — et très bien — dans l'immeuble dont je vous donne ci-dessus l'adresse et où vous pouvez, dès aujourd'hui, m'écrire. La rue de Tilsitt est à vingt-cinq mètres de l'Étoile. De mon cinquième étage, j'aperçois l'Arc de triomphe, l'avenue Foch, et un bon bout de la place. L'appartement est un peu vieillot, mais j'en ferais aisément quelque chose d'agréable si vous veniez m'y voir. J'arrangerais même la cuisine, si vous le désiriez.

Pour l'instant, je mange chez un collègue. Je me méfie des restaurants français. Roosevelt répétait que le meilleur ambassadeur qu'ait eu la France, c'était sa cuisine. Je ne suis pas de cet avis. Jamais je ne m'habituerai à toutes ces sauces, à toutes ces graisses et à cet ail. Un jambon de Virginie à

la cassonade ferait horreur aux gens d'ici, mais ils mangent à tous leurs repas des choses infâmes et répugnantes. Quant au vin, leur poison national, ils en absorbent de plus en plus. Il résulte de tout cela des tas de conséquences. D'abord, on ne peut rien faire l'après-midi. Les Français digèrent. Ensuite, ils sont beaucoup trop gras et beaucoup trop rouges, lourds, mal à l'aise, épais et désagréables. Le premier devoir d'un sage gouvernement serait de les rationner sévèrement. Et aussi de leur supprimer les grenouilles, les escargots, et certains fromages qui sont une injure à la dignité d'homme. Par bonheur, nous avons des magasins où on ne vend que des choses venues d'Amérique. Vous vous doutez, ma chère Betty, que je n'aurais pas idée d'acheter un œuf français.

J'ai été reçu hier soir chez le général Wheeler. Ce grand chef des armées occidentales est un homme très simple et très gai qui a l'air d'un gosse vieilli. Il a une femme charmante dont je suis tout de même obligé de dire qu'elle est tout à fait laide. Mais elle est si gentiment laide qu'on en vient vite à l'aimer. Ils s'installent, eux aussi. Ce leur sera plus difficile qu'à moi. Ils habitent, à quelques kilomètres de Paris, dans un endroit qui s'appelle La Celle-Saint-Cloud, une sorte de vieille bâtisse qu'ils ont l'intention de remettre à neuf et de meubler des trouvailles qu'ils feront chez les antiquaires. Tout cela sera plein de microbes, mais ils s'en moquent. En attendant, ils vivent dans un campement, ce qui ne les a pas empêchés de m'inviter hier soir. J'ai passé, je l'avoue, une soirée agréable. On a parlé tout à fait comme on parle à Paris, c'est-à-dire sans aucun sérieux. On était à dix mille lieues des difficultés de l'Alliance atlantique, de la menace russe et du problème de Madagascar.

Quant à mes relations avec notre ambassade, elles sont quotidiennes. À ce sujet, je crois pouvoir vous dire maintenant quelques petites choses dont je n'avais pas jugé utile de vous informer. Le fait que moi, citoyen américain, je sois exactement bilingue, et que la culture française me soit même bien plus familière que la nôtre, pouvait fort bien justifier le choix qu'on a fait de moi pour ce rôle mal défini « d'informateur » que je viens

remplir ici. Mais vous vous souvenez que, ce choix établi, on m'a convoqué à de nombreuses reprises à Washington et que j'ai même été reçu deux fois par le Secrétaire d'État en personne. On m'a décoré du titre d'attaché d'ambassade, ce qui est au moins étrange, puisque je n'avais, jusqu'alors, abordé aucun des échelons de la carrière diplomatique. Il ne m'était pas difficile de suivre la petite enquête discrète qu'on menait à mon sujet. On voulait savoir si j'étais un Américain normal ou un transfuge français passé en Amérique. Ceci parce que j'étais né à La Rochelle, pendant ce que les communistes appellent « l'occupation américaine ». On m'a posé une foule de questions. J'avais eu le malheur de dire que j'avais appris le français bien avant l'américain. On s'est demandé pourquoi, alors que c'est la chose la plus simple du monde : Dans le petit pays où l'armée a fini par envoyer mon père, il y avait une école française et pas d'école américaine. Le fait que j'aie épousé une femme également née en France, et dont la vie avait été un peu semblable à la mienne, a demandé, lui aussi, des explications innombrables. Ensuite, on m'a fait suivre des sortes de cours pour m'initier à mon nouveau travail. Vous savez tout cela.

Mais ce que vous ne savez pas, ce sont les propos étonnants qui m'ont été tenus par une très haute personnalité dont vous n'aurez aucune peine à découvrir le nom. Je ne blâme pas cet homme qui appartient à une vieille famille républicaine du Maine de raisonner toujours en citoyen américain. Je suis, pour ma part, bien décidé à ne jamais faire autrement. Il m'a tout de suite paru que ses idées sur la France étaient au moins réservées pour ne pas dire hostiles. C'était encore son droit. Mais il me déplaît que, ces idées, il n'ait paru les fonder que sur des arguments enfantins. Voici un ministre qui conduit la politique américaine, qui tient dans sa main la paix, la guerre et les alliances. Or, la France est, tout de même, encore, un des grands pays du monde. Chose plus importante, c'est un pays dont nous avons absolument besoin, ne serait-ce que pour servir de tampon et amortir le premier choc dans une guerre éventuelle. Depuis le déclin de l'Angleterre, c'est le seul rempart de l'Occident. Les choses qui touchent à la France sont donc pour nous capitales. Or, cinq minutes de conversation me permettaient facilement

de voir que cet homme ne cessait de parler de ce qu'il ne connaissait pas. Il me devenait évident alors que sa politique était un dangereux système d'idées préfabriquées, sans rapport avec la réalité... Je vous avoue qu'au sortir de la première audience qu'il m'a accordée, j'ai été tout près de renoncer à la situation très inespérée qui m'était offerte et qu'il ne s'en est fallu que d'un fil que je lui demande de me réintégrer derrière le petit bureau dont on m'avait sorti. J'y étais du moins en paix avec ma conscience. Je suis venu cependant parce que j'ai espéré pouvoir servir à quelque chose.

Dieu merci ! j'ai été rassuré par ma première visite à notre ambassadeur. Nous pourrions lui reprocher bien des choses, et d'abord, son irréligion. Il a adopté, des façons de vivre françaises, la moins recommandable. Vous n'êtes pas sans savoir que les Français ont oublié tout christianisme. Ils vivent comme des sauvages. C'est une chose que je ne puis admettre.

Malgré cela, Douglas Kelly est, à cet endroit-là, un excellent élément. Il ne m'a pas caché, ce que je savais par avance, que c'est lui qui avait voulu un « informateur » tel que moi. Il dit être las de ces agents qui ne peuvent ouvrir la bouche en France sans qu'on les sache américains. C'est à lui que j'aurai surtout affaire et c'est à lui que j'adresserai mes rapports. Ceci me plaît assez.

Il m'a longuement parlé de nos erreurs dans les pays européens. Elles sont toutes dues, dit-il, au manque d'information directe, de contact avec les autochtones. Il souhaiterait que ses services adressassent au Département d'État autre chose que des rapports académiques. Il a évoqué devant moi l'affaire de Suez, celle des pétroles du Sahara, d'autres encore, et il m'a parlé avec une liberté d'expression tout à fait estimable. Mais je ne l'avais pas attendu pour mesurer la scandaleuse insuffisance de nos connaissances en ce qui concerne les problèmes du vieux monde.

Qui donc, par exemple, se souvient aujourd'hui chez nous de la vieille affaire de Suez ? Sans doute, même pas vous, ma chère. Ça s'est passé il y a environ quinze ans, vers 56 ou 57, je ne sais plus. L'Amérique avait

soutenu, contre la France et l'Angleterre, un dictateur du Moyen-Orient. L'Angleterre ne devait jamais s'en relever. Surtout, c'est de ce temps-là que date pour nous la fin de l'amitié française et, en conséquence, la fin de l'assurance où nous pouvions être d'avoir, pour appui solide en Europe, un pays dont on peut dire tout ce qu'on veut, mais dont la situation géographique est incomparable. Je ne cesse d'en parler autour de moi, mais il ne semble pas que les Américains aient bien pris conscience d'un événement si grave. La fragilité de l'alliance française semble laisser froids la plupart d'entre eux. Nos compatriotes croient toujours qu'on les aime pour eux-mêmes. Je ne sais rien de plus dangereux qu'une conviction semblable.

Or, la situation actuelle est de nouveau grave pour une raison qui doit vous paraître bien lointaine et bien futile puisque vous la voyez de notre petite maison qui est si calme et que rien ne menace. La guerre de Madagascar s'éternise. Quelles que soient vos sympathies (ce sont aussi les miennes) pour le mouvement nationaliste malgache, il faut avouer qu'il ne joue pas un bien grand rôle. La guerre de Madagascar, c'est l'uranium de Madagascar. La fusion nucléaire n'est pas près de remplacer la fission. On aura encore longtemps besoin d'uranium.

Vous vous demandez ce que ceci vient faire dans la politique américaine et je vais vous répondre : Neuf Français sur dix accusent l'Amérique d'armer les rebelles. « L'Amérique, disent-ils, soutient l'indépendance des peuples parce qu'elle se moque de leur évolution et qu'elle veut s'emparer de leurs richesses locales. Quand il n'y a pas de richesses naturelles, il n'y a pas d'indépendance. » Ai-je besoin de vous dire que je ne crois rien de cela ? Mais il est malheureusement certain que, depuis vingt ans, aucun pays n'a accédé à l'indépendance sans que des sociétés américaines ne mettent la main sur ses productions importantes. Vous voyez d'ici quel argument pour nos ennemis ! Vous comprenez donc : on m'a fait venir ici pour contribuer à cette guerre psychologique qui se poursuit dans l'ombre et parce que certains s'aperçoivent enfin que des renseignements sur le moral des

populations sont au moins aussi importants que des renseignements sur des armements nouveaux ou des mouvements de troupes. Washington dirige tout à son idée, mais est de plus en plus inquiet de la vague d'anti-américanisme qui soulève le monde. La sincérité, la violence, la profondeur de ce mouvement ne sont pas niables. Or, l'anti-américanisme ça s'appelle le communisme. Washington va-t-il reconnaître quelques-unes de ses erreurs ?

Ceci dit, ma chère Betty, je pense que les Français perdront la guerre de Madagascar. D'abord, parce qu'ils ne la font qu'à regret et sans y consacrer les moyens nécessaires. Ce peuple ne regarde jamais en face les désastres qui le menacent. Peut-être aussi le nombre et la gravité de leurs défaites ont-ils réussi à les décourager. Je n'en sais rien. Je vous dirai ça plus tard.

Me voici donc installé en France, dans ma situation genre Mata-hari. En France et, qui plus est, à l'ambassade. Non. Ne criez pas à l'invraisemblance ! Aucun pays ne se donne plus la peine de séparer diplomates et agents de renseignements. C'est seulement dans les livres que les espions sont encore des personnages mystérieux. Toutes les ambassades sont des centres de renseignements. Tout s'y passe presque au grand jour. Ceci vient de ce que les secrets d'État n'existent presque plus.

Si vous en vouliez une preuve, je vous raconterais une petite histoire récemment arrivée et dont je vous garantis la parfaite authenticité. Elle aura, du moins, le mérite de vous divertir.

Ceci s'est passé en Allemagne. Un Allemand, surveillé depuis longtemps, a été arrêté, jugé pour trahison. Il avait adressé à Moscou, par les services diplomatiques, des renseignements considérés comme « de la plus haute importance ». Or, il a bien fallu l'acquitter, et savez-vous pourquoi ? Parce qu'il n'a eu aucune peine à prouver que, si le rapport était de lui, les informations auxquelles il se référait lui avaient été fournies par la presse ou par des publications autorisées. Apprenez, ma chère Betty, que, parmi celles-ci, figuraient l'annuaire des téléphones et l'horaire des chemins

de fer... Vous voyez donc qu'on peut aujourd'hui ouvrir un bureau d'espionnage comme on ouvre une agence immobilière.

La vraie petite guerre se fait entre nous. J'appartiens, vous le savez, au service de renseignements du State Department. Nous sommes à couteaux tirés avec les gens de cette momie qu'on nous a ressuscitée : l'Office of Strategic Services. Alors que nous sommes au mieux avec ce qui reste des anciennes organisations anglaises, par exemple le M.I.5, encore un ressuscité.

Je vous écris avec une liberté totale qui implique de votre part une obligation : brûlez mes lettres sitôt lues. En chemin, elles ne risquent pas de se perdre puisqu'elles voyagent par la valise, mais détruisez-les. La certitude où je suis que vous le ferez me permettra de vous raconter toutes mes aventures. Je vais commencer tout de suite :

Hier, nous avons vu venir à l'ambassade le député Poulet. C'est un membre important d'un grand parti français, le Mouvement social chrétien. Pour l'instant, il n'est plus ministre, mais il espère bien l'être de nouveau d'ici peu. C'est un homme ridicule. Il est poudré, parfumé, porte des talons hauts et partage son temps entre la politique et la cour qu'il fait à toutes les actrices connues. On m'assure qu'on le rencontre bien plus souvent dans les couloirs de la Comédie-Française que dans ceux de l'Assemblée nationale.

Il est arrivé avec un air de conspirateur et il s'est trouvé que j'étais là quand un de mes collègues l'a reçu. Je vous répète ce que je viens de vous dire, qu'il n'est pas ministre et n'exerce donc aucune fonction officielle. Il nous a raconté la petite affaire suivante :

La Sûreté du Territoire (c'est le F.B.I. français) court depuis longtemps après un certain Trampel qui serait un agent russe particulièrement dangereux. Or, on a arrêté un tout petit margoulin qui a déclaré se nommer Trampel. On s'est très vite aperçu qu'il mentait, voulant sans doute couvrir le vrai.

Il n'avait pas de pièce d'identité, mais on a trouvé sur lui un papier en code, très court. Il a assuré ne pas pouvoir le traduire. C'était peut-être vrai. Les policiers ont voulu le faire parler ; si bien voulu qu'il s'est tu pour toujours. Il paraît qu'il a eu une syncope. Admettons-le.

Restait le papier qui a fait le tour de tous les bureaux français du chiffre sans qu'on arrive à y comprendre quoi que ce soit. Quand il a été bien certain que les Français donnaient leur langue au chat (connaissez-vous cette expression ?), le papier inutilisable est venu, je ne sais comment, entre les mains de Poulet qui, après deux séjours au Quai d'Orsay, est resté un personnage assez considérable pour être ici bien accueilli. Poulet nous priait de voir si nous ne pouvions pas, nous autres, essayer de comprendre.

Bien entendu, le texte a été désocculté en quelques heures. C'était une adresse, boulevard Brune (un boulevard périphérique de Paris). On a rendu son papier à Poulet qui est parti en frétillant.

Or, comme je suis un homme curieux (c'est désormais mon métier), je me suis posé diverses questions :

Pourquoi ce cryptogramme nous est-il arrivé par le canal de Poulet ?

Que va-t-il en faire ?

Enfin, que trouvera-t-on à cette adresse ?

Je me propose de suivre, d'aussi près que je le pourrai, l'enquête des services français. Et, si je ne puis rien savoir d'assez précis, je m'essaierai moi-même au jeu du détective Œil-de-Lynx. Il se peut même que j'aille faire un tour boulevard Brune. Cette affaire, c'est peut-être ce que les vieilles gens d'ici appellent « un avertissement du Ciel ». De toute façon, ma chère amie, je vous tiendrai au courant.

VI

LE MÉNAGE DES GRANDS PRINCIPES

Calme, heureux, le corps libre, et dégagé de constipation, M. Pelot descendait le boulevard Magenta. Il y était venu tôt pour y chercher des tissus, mais le marchand en avait demandé bien trop cher et M. Pelot était parti sans rien acheter. Le métier d'artisan tapissier laisse quelques loisirs. Il louchait sur les boutiques.

À vrai dire, de toutes les sortes de boutiques, deux seulement l'intéressaient : celles qui, de près ou de loin, lui rappelaient son métier, et puis surtout les pharmacies. Quand on a le malheur d'avoir une santé délicate, rien n'est plus naturel que de s'occuper des remèdes. Il s'estimait un grand malade. Il souffrait de constipation.

Aussi sa vie n'était-elle pas dans son travail, dans ses rêves ou dans ses amours. Elle était dans ses intestins.

La veille, il avait consulté le bon docteur Campine. Des médecins, il en avait essayé vingt avant de découvrir celui-là qui traitait par les plantes, s'occupait d'homéopathie et pratiquait l'acupuncture à ses moments perdus. Le docteur Campine approuvait chaudement toutes les idées du tapissier. On trouvait dans son salon d'attente, qui était modeste, des revues populaires de vulgarisation médicale et des publications naturistes où il y avait beaucoup de femmes nues. De plus, c'était un jeune et il recevait au-dessous du tarif des Assurances sociales, afin de couler la concurrence et d'activer la pratique. Ainsi, chaque fois qu'il se soignait, M. Pelot gagnait un franc. Il se soignait minutieusement. Voler l'État, ce n'est pas voler, surtout depuis que les impôts ne servent plus, c'est connu, qu'à engraisser des politiciens qui se nourrissent de la sueur du peuple.

Or, le tapissier venait de tomber en arrêt devant un grand placard bariolé qui envahissait toute la devanture d'un pharmacien et qui était bien fait pour captiver l'attention : un agent y levait son bâton blanc, l'air modérément féroce, en tout cas impérieux. Au-dessous de lui, on lisait :

« Halte ! »

Puis, en plus petites lettres :

« Halte au défaitisme hépato-biliaire ! »

Le mot de défaitisme avait ici une acception fâcheuse pour un homme qui se déclarait pacifiste, qui n'avait pas peur des idées, et pour qui le défaitisme était une chose toute naturelle et nettement méritoire. Le défaitisme s'opposait au militarisme, au colonialisme sanguinaire, à la rage de puissance et au fascisme belliqueux. Était-ce à dire qu'il existât un militarisme hépato-biliaire ? Non, évidemment. Il faudrait y réfléchir. La suite traitait d'un médicament pour le foie : les petites pilules Grindor.

Pour l'instant, il n'avait pas besoin de petites pilules Grindor. Le docteur Campine avait prescrit un excellent produit. La veille, après une discussion serrée, savant et malade avaient porté leur choix sur un remède puissant : « Le Déconstipant des Familles, formule spéciale de l'abbé Pêche. »

Et le tapissier était allé. C'était cela qui lui donnait cette démarche légère, ces petits pas froufroutants. Constipé depuis trois jours, il avait essayé en vain les plus réputés des produits naturistes : les pruneaux, le melon, la courge dans du lait, mais rien n'était venu à bout de rétablir l'harmonieuse ordonnance de ses fonctions intérieures avant le bon remède du bon docteur Campine. On ne doit se servir des drogues qu'avec la plus grande réserve, mais le produit paraissait sérieux. Bien que les curés soient ordinairement uniquement occupés de faire des violences aux Enfants de Marie, il y avait parmi eux de véritables saints qui avaient seulement le tort de s'être fourvoyés dans la religion. Témoin l'abbé Soury qui avait rendu la

jouvence à des quantités de femmes et pour qui les règles n'avaient plus de secrets.

Ainsi la science du docteur Campine, la piété de l'abbé Pêche, et le bon vouloir du malade avaient reçu leur récompense : M. Pelot était allé dans la perfection. Il était allé en cascade, en tourbillon, en arrosoir, en corne d'abondance, en jet d'eau, en rivière, en fusée, en canon. Il avait le corps libre.

Ce qui n'était tout de même pas une raison pour négliger sa santé à venir. Cette affaire de défaitisme hépato-biliaire méritait un examen sérieux. Mieux vaut prévenir que guérir.

Il hésita à entrer pour demander des renseignements. Il ne le fit pas. C'était un timide qui craignait de se voir entraîné à des dépenses inconsidérées. Il décanterait lentement ses idées hépato-biliaires. Ceci valait mieux que de courir acheter n'importe quoi comme ces fous qui se précipitent sur le premier remède venu au risque de se détruire l'intestin.

— Moi, estimait le tapissier, je vois, je me renseigne et je juge.

Avec une nuance de regret, il quitta le bâton blanc de l'agent du dessin et s'engouffra dans le métro pour regagner l'appartement sombre qu'il occupait depuis huit ans rue Vercingétorix. On songerait ensuite aux petites pilules Grindor.

Quand, trois quarts d'heure plus tard, il poussa la porte, sa femme lui vola dans les plumes :

— Tu pouvais pas rentrer plus tôt ?

Mme Pelot était une Irlandaise façon Bavaroise, triste et caméliforme, affligée d'une irrémédiable laideur et d'une intelligence incertaine.

— Y a l'Américain qu'est venu. Celui que tu dois faire des rideaux pour lui...

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Il t'a trouvé un gros travail.

— Chez un patron ?

— Non. Chez un officier. En banlieue. À La Celle-Saint-Cloud. Paraîtrait qu'il y a de l'occupation pour des mois et des mois !

— Pourquoi ne s'adresse-t-il pas à une grande maison ?

— Il a pas dit.

— Il reviendra ?

— Demain, même heure. Tâche d'y être, cette fois-là !

L'air sentait toujours une aigrelette odeur de renfermé. Le désordre était chronique. Il y avait de la poussière partout et la petite Suzanne qui allait avoir sept ans pleurait et criait beaucoup plus que de raison. M. Pelot, qui tenait l'intelligence en haute estime et s'en estimait largement pourvu, avait admis une fois pour toutes que sa femme était sotte. En outre, il n'aimait pas les femmes au-dessus de dix ou onze ans. Il s'ennuyait chez lui.

L'appartement était modeste. On y faisait cuire toute la journée des tas de choses à la vapeur dans une passoire en émail qui ne voyait l'eau que rarement.

C'était la grande idée du ménage, le seul point, au demeurant, sur lequel les époux s'entendissent toujours : il fallait manger naturel et la cuisson par la vapeur conservait les principes.

Il y avait deux sortes d'aliments : les corps purs et les corps chimiques. Jusqu'à une date toute récente, on n'avait mangé que des corps purs. C'était la santé. Puis des fabricants sans scrupules avaient vendu des corps chimiques. Tout était maintenant si falsifié que la marche de l'humanité souffrante vers le progrès intestinal en était gravement compromise. En particulier, les familles n'allaient plus. Pour le tapissier, s'il allait une fois tous les deux ou trois jours, c'était bien tout...

Les corps chimiques étaient extrêmement pernicieux. Ils avaient causé des tas de maladies, comme par exemple le cancer qui est dû aux engrais et aux casseroles d'aluminium.

Avec le temps, le ménage s'était constitué une doctrine culinaire obligatoire, sans appel, et rigide comme une religion. On ne parlait guère que de ça, et aussi de cette déplorable habitude qu'avaient les infidèles de manger sans savoir et de détruire les principes. On s'était pénétré des ouvrages d'un monsieur solennel que les Pelot appelaient entre eux le professeur Bourdon. En famille le soir, on en lisait parfois un passage, afin que la vérité s'introduisît dans les rêves et qu'on en digérât au mieux la substantifique moelle.

Pourtant, il se posait une angoissante question : Fallait-il être végétarien ? M. Pelot tendait à croire que oui. — Le professeur Bourdon n'était-il pas formel ? — Mme Pelot s'y opposait avec vigueur. La viande contient des principes dont la suppression entraîne l'anémie, la tuberculose et les pâles couleurs.

Ainsi s'écoulait, dans le petit appartement de la rue Vercingétorix, une existence tranquille où tous les bruits du monde n'arrivaient qu'étouffés et où il semblait que les grands problèmes de l'époque atomique fussent la cuisson des légumes verts et l'évacuation des intestins trop lents.

Tout cela allait changer bientôt, mais le tapissier ne s'en doutait pas encore et l'Irlandaise ignorerait, sa vie durant, le biais par lequel son timide

mari allait entrer dans la très grande histoire.

Ce mari qui, pour l'instant, réfléchissait avec effort et soupirait découragé :

— C'est loin, La Celle-Saint-Cloud !

Mme Pelot ne répondit pas. Elle souffrait, elle aussi, des entrailles et, quelque régime qu'elle eût suivi jusque-là, elle n'avait jamais atteint à l'idéal de sa vie intestine, au pyramidion de ses désirs inassouvis, à l'espoir de ses nuits sans sommeil : la selle exacte et parfaite et moulée comme au tour, façonnée comme un rêve et remplie d'harmonie.

VII

INSTITUTION DU COQUANDOUILLE

— Garçon, un demi ! Comment ? Encore une promenade à pied ?

— Pourquoi pas ? Dis donc, Jarteaud, tu ne regrettes pas, toi, nos sorties d'autrefois ?

— Oh ! autrefois... Il y a trois ans !

— Il me semble qu'il y a un siècle. Au fond, je me demande si mes plaisirs les plus vifs ne datent pas du temps du camping quand j'avais dix-sept ou dix-huit ans.

— Oui... Non... Plutôt les longues balades de l'hiver. N'empêche que, depuis Marly, j'ai les pieds qui me rentrent dans le corps.

— Nous ne sommes que mercredi. Ça sera fini demain ou après-demain. Je te propose, dimanche, une expédition contre Fontainebleau. On partira de très bonne heure le matin — car ou train, comme tu voudras — et, arrivés là-bas, on filera d'abord sur Samois ou Fontaine-le-Port. Ensuite, on ira...

— On ira où on pourra. Je te fais confiance. Dis donc, c'est la grève de quoi, dimanche ? Remarque que, cette expédition contre Fontainebleau, je préférerais tout de même l'entreprendre par une belle journée glacée d'hiver quand il faut une heure de marche pour se réchauffer, et que chaque expiration s'agrémente d'un petit nuage.

— Navré, mais la maison Breuil ne fournit pas encore une saison sur catalogue.

— Navré de même. Et ça ne t'ennuie pas de te promener dans des bois avec un repris de justice ?

Breuil voulut éviter de devenir brusquement sérieux, n'y réussit pas, enchaîna :

— Tu te doutes bien que, depuis trois jours, je ne pense plus qu'à ça.

— Sur le mode tragique ?

— Non. J'ai fini par adopter la conclusion que j'ai tant braillée en salle de garde : « Il vaut mieux rire et s'enculer que de ne pas rire et de s'emmerder. »

— Toujours délicieusement spirituel. Le tout, n'est-ce pas, c'est de rire...

— Jarteaud, il ne faudrait vraiment pas que tu ailles te fabriquer une mentalité de hors-la-loi...

— Tu es bien bon ! Je l'ai depuis bien longtemps, la mentalité de hors-la-loi ! Crois-tu que j'aie attendu la tôle pour ça ? Si tu veux que je te donne des précisions...

— Non. Somme toute, je ne veux pas. D'abord, ta vie privée, comme on dit, c'est ton affaire. Ensuite, si nous entreprenions une conversation là-dessus, nous aurions à refondre toutes les idées que nous avons l'un sur l'autre. Nous le ferons sûrement mais plus tard et peu à peu. J'ai déjà assez de peine à t'imaginer sous ta figure nouvelle.

— Oui ?

— Oui. Et, tu sais, je voudrais encore ajouter quelque chose. Je ne sais pas comment le dire... Voilà : Je... je te comprends très bien.

— Une clairvoyance bien digne d'éloges !

— Ne te fiche pas de moi. Je voudrais que tu saches que, malgré la différence de nos goûts, je suis très sincèrement et de tout cœur avec toi... C'est peut-être parce que je suis Juif, mais d'abord, il me paraît naturel de prendre parti pour toutes les races persécutées. Et puis, il y a beaucoup de gens en France qui pensent comme moi.

— Dieu les garde !

— Une dernière chose avant que nous cessions d'en parler : en entendant dimanche tes diatribes contre la France, je me disais que la France est un des seuls pays où certains aient pu prendre publiquement parti contre cette injustice-là. Il faut donc que je te demande quelque chose : comment juges-tu les Français qui te défendent ?

— Comme des coquandouilles.

— Connais pas.

— Je veux dire qu'ils me défendent du bout des lèvres. Ensuite de quoi, ils vont voter pour Henri Caudal-Denfert qui s'est rendu célèbre par sa loi sur la pudeur. Et ils adhèrent à l'association de Mme Bèze.

— Mais il y a des Français qui font tout ce qu'ils peuvent !

— Sans succès malheureusement. Peu de chance pour ton argument, mais l'impuissance législative est précisément une caractéristique de notre chère patrie. Maintenant, si tu permets, on va parler d'autre chose. De ce que tu voudras, de n'importe quoi. Qu'est-ce que tu penses de Fort-Dauphin ?

— J'en ai vu une ou deux photos. Je crois que c'est très beau.

— As-tu lu les journaux de ce soir ?

— Non.

— Eh bien, j'ai le plaisir de t'apprendre qu'aujourd'hui, 30 août 1972, les Français ont évacué Fort-Dauphin.

— Pourquoi ?

— Comment, pourquoi ? Mais pour se replier sur des positions préparées à l'avance, donner une nouvelle impulsion à l'élan de nos admirables troupes, et assurer ainsi la victoire imminente.

— Somme toute, nous sommes en train de recevoir une pile.

— Et soignée. Il est bien entendu que tu m'en vois charmé.

— Je t'en prie, Jarteaud, cesse de jouer au vilain cafard sectaire et tranche-montagne. Pense que ces positions préparées à l'avance, ça veut dire des cadavres plein les champs, des tripes au soleil et des mutilations horribles.

— Vous en verrez d'autres ! Ces cadavres défendaient le peuple qui m'a foutu en tôle.

— Ils n'y pensaient pas.

— C'est un tort. Il fallait y penser. On ne saurait trop conseiller aux Français de penser. Il serait congru qu'ils pensassent. En attendant, je ne puis voir dans tes étripés que les soldats de Mme Bèze.

— Même ceux qui sont semblables à toi ? Car, enfin, il y en partout. Il y en avait sûrement dans les gens qui ont été tués à Fort-Dauphin.

— Oh ! pour ceux-là, leur cas est simple. Tu sais déjà ma façon de voir : Ce sont des traîtres et je me réjouis démesurément qu'ils soient devenus des cadavres.

— Jarteaud, tu continues à me faire peur. Il y a dans tes yeux enfoncés une lueur cruelle, goût Robespierre. Et d'abord, comment fais-tu pour avoir un regard si noir avec des yeux qui ne le sont pas ?

— Ah ! toi, je t'en prie, pas d'arguties sur mon physique. Que je te dise, une fois pour toutes, que je trouve ma peau indigne de moi. J'y suis mal à l'aise et je méritais mieux. Mais, après tout, c'est peut-être celle de l'homme que je suis.

— Méfie-toi. Ça aussi c'est une tentation dangereuse. Tu te complais un peu dans ton rôle de petit damné.

— Moi ? Mais pas du tout !

— En tout cas, de victime.

— Tu crois ? C'est que je ne vois pas comment on peut, dans mon espèce, ne pas paraître « ennemi des familles, favori de l'enfer, courtisan mal renté »...

— Fous-nous la paix avec Baudelaire que tu cites un peu trop. Jarteaud, tu es un méchant homme.

— Monsieur, j'eusse voulu ne pas l'être. J'étais né pour la tendresse. Mais toi, tu es un coquandouille.

— Encore ! Enfin, qu'est-ce que c'est qu'un coquandouille ?

— Mais je n'en sais rien !

— Tu reconnais parler sans savoir ?

— Évidemment, c'est un mot que je viens d'inventer.

— Tu inventes un mot et tu ne sais pas ce qu'il veut dire ?

— Non. Je compte sur toi pour m'éclairer sur ce point.

— Tu te fous de moi, oui ou merde ? Tu prétends me faire digérer la responsabilité de tes conneries ?

— D'abord, je vous prie, monsieur, de cesser vos grossièretés. Du moins quand il vous est donné d'entretenir des personnes délicates. Ensuite, puisque vous refusez tout effort et que l'embellissement de la langue française vous est indifférent, veuillez me laisse déniaiser quelque peu cette cervelle que vous avez obtuse et bornée. Je disais donc qu'un coquandouille...

— Mot dont vous ignorez le sens...

— Et vous aussi, monsieur !

— Évidemment ! Oh ! Cette injustice est par trop scandaleuse ! Vous avez une âme de Borgia.

— Si vous m'interrompez tout le temps, je ne vois pas le moyen de continuer.

— Nullement nécessaire, vous êtes trop ennuyeux. Écoute, mon vieux, je te propose un effort commun pour définir le sens, l'étymologie, l'historique et tous les autres caractères du coquandouille et de la coquandouillerie.

— Coquandouillerie n'est pas français.

— C'est ce que nos travaux vont avoir à préciser. Mais commençons par l'orthographe. Littré l'écrit C, A, N, n'est-ce pas ?

— C'est exact. Et Robert Q, U, A, N. Cette forme est plus moderne et semble aujourd'hui admise par tous les bons auteurs.

— Truisme, mon pauvre ami. Il y a longtemps que coquandouille s'écrit par un Q.

— Pardon. On trouve dans Tertullien *cocandouillus* par un C.

— Mais, nom de Dieu, parlons-nous français ou latin ? Et qui oserait citer Tertullien comme une autorité ? Nous ne tiendrons pas compte de l'orthographe latine. Sauf, bien entendu, pour la langue ecclésiastique et pour l'usage sacré. Témoin l'encyclique pontificale : « Omnibus cocandouillorum animis... »

— Du bas-latin, mon ami. *Latinus cuisinissimus*. Tiens, tu t'échauffes pour rien. Garçon ! Un siphon pour asperger Monsieur.

— Tu veux m'asperger, traître !

— Non pas. Je suis occupé et te prie de t'asperger toi-même.

— Plus souvent que je vais user mon eau de Seltz. Merdalore.

— Tout ça ne nous dit pas le contenu réel, la valeur humaine et profonde du mot coquandouille.

— C'est qu'il faudrait d'abord se décider à procéder par ordre et créer un état civil.

— Impossible. La famille Coquandouille constituant la majeure partie de nos compatriotes, pour ne parler que d'eux, ce serait le travail de toute une vie alors que ce café ferme dans vingt minutes.

— Il est clair, du reste, qu'il ne saurait y avoir aucun rapport entre Jules Braquemart, archiviste-paléographe-amateur à Saint-Bertrand-de-Comminges et le baron Adhémar Pinaud de Coquandouille, président-directeur-général de la Compagnie des Pétroles du Berry. Il y en a bien

moins encore entre ces deux derniers et Panais Auguste, ouvrier chez Renault.

— Ça crève les yeux. Encore n'avons-nous pas parlé de la branche américaine qui est très importante. Que dis-je ! Qui seule compte.

— Cet antipatriotisme m'exaspère. Je ne nie pas l'importance de la branche américaine, mais ce n'est pas une raison pour oublier l'apport des Coquandouille à notre France éternelle.

— Pas plus que pour passer stupidement sous silence les hauts faits d'Arthur B. Cocan Doyle, président des États-Unis d'Amérique.

— Tout ceci ne nous dit pas ce que pense un coquandouille.

— Mais c'est évident. Il pense au respect de l'Académie de Médecine, à l'évangélisation des peuples de la Lune, à...

— Je t'en prie. Ne mettons pas les académies contre nous.

— Mais il les respecte. Surtout celle que je viens de citer.

— Ce n'est pas vrai. Il aime les guérisseurs.

— Disons qu'il adopte à ce sujet une attitude nuancée ; que sa large intelligence réunit, dans une puissante synthèse, les diverses branches de la thérapeutique.

— Il achète Floria, la margarine des rois.

— Il possède une salle à manger en ronce de noyer verni.

— C'est le jeune ménage. Les parents avaient une salle à manger Henri II.

— Une question, je te prie : Adhémar Pinaud de Coquandouille, le magnat des Pétroles du Berry, n'a tout de même pas une salle à manger Henri II ! Cette question artistique me préoccupe au plus haut point.

— Avec raison, je te l'accorde. Le baron Pinaud a une salle à manger gothique.

— Vraiment ?

— Comme je te le dis. Et il explique à ses invités qu'elle a appartenu à Charlemagne.

— Tu vas trop fort. Tu gâches le métier.

— En tout cas, moi, je suis décidé à prendre la défense de cet homme intègre qui a reçu, chez les Jésuites de Vannes, une excellente éducation chrétienne et qui a épousé, peu après, Mlle Weil-Schrerber, dont le père dirigeait déjà les Pétroles du Berry.

— M. Weil-Schrerber est mort récemment, laissant une grosse fortune.

— Il est mort muni des sacrements de l'Église.

— Si bien que Dieu le conduisit illico dans son saint Paradis où, depuis lors, il s'emmerde à hurler.

— Je te prie de cesser tes grossièretés. Pour la deuxième fois. Revenons à Adhémar. Comment est-il ?

— Un peu gras et court de jambes, mais toujours vêtu avec une extrême élégance. À dire le vrai, il est plus large que haut. « Monsieur est un peu fort », lui dit son tailleur...

— Il n'en trompe pas moins sa femme.

— Avec sa secrétaire... Avec sa secrétaire. Ne va rien exagérer. Ce n'est pas un homme à bousculer les usages. Ce n'est pas un fanfaron de scandale.

— Ses idées politiques ?

— Plus libérales qu'on ne croit. Il faut vivre avec son temps, que diable ! Et ce n'est pas à un si puissant brasseur d'affaires qu'il convient de prendre des positions extrêmes. Il faut ménager l'avenir. Avec ces Russes, n'est-ce pas...

— Son état de santé est mauvais. Il souffre du foie. Il prend des pilules pour maigrir, mais elles lui donnent tant d'appétit qu'il fait cinq repas par jour. Ah ! j'oubliais : il a des hémorroïdes.

— Dis-moi, qu'a-t-il fait de grand pour la patrie ?

— Du polo, quand il était jeune. Il était champion. Dernièrement, il a fait tuer son chien qui mordait le facteur. Il faut dire que le facteur était père de famille. Le chien aussi, du reste.

— Bien. Bien. Mais il me déplairait que la famille Coquandouille se cantonnât dans le milieu des grands bourgeois.

— Pardon. Nous en avons une infinité de petits. Ainsi, Jules Braquemart...

— Jules Braquemart ne m'intéresse pas. Par contre, j'accueillerais avec faveur quelques précisions sur Panais Auguste, dont tu as bien voulu m'entretenir. Il travaille chez Renault, n'est-ce pas ?

— Il n'y travaille plus.

— Comment, mais tu viens de me dire...

— Oui, mais pendant que nous parlions, il est tombé malade. Il est à l'assurance...

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Rien du tout, Dieu merci ! Mais il n'allait pas laisser sa femme faire toute seule ses confitures. Surtout avec ses mauvaises jambes. Alors il est allé voir un médecin marron qui lui a donné dix-sept jours de repos. Contre une rétribution raisonnable. Le docteur Coquandouille a de grandes charges de famille et doit, contre son gré, composer quelque peu avec la morale déontologique.

— Jour de Dieu ! Ainsi vous prétendez que le docteur Coquandouille est un praticien malhonnête !

— Euh... Je n'ai pas exactement dit ça...

— Si, vous l'avez dit. Et en propres termes, encore ! Vous mentez. Vous êtes un méprisable calomniateur.

— Oh ! si vous le prenez sur ce ton-là...

— Brisons là, monsieur.

— En effet, Finissons-en. J'allais vous le demander.

— Je vous tiens pour un va-de-la-gueule.

— Moi, je vous tiens pour un peu-de-chose.

— Je ne vous connais plus.

— Tout l'honneur est pour moi.

— Adieu, monsieur.

— Adieu.

— Et, du reste, le café va fermer. Garçon ! Ça fait combien ?

VIII

LE BONHEUR-DU-JOUR DE Mme DE LAMBALLE
L'ANTIQUAIRE DELATRE
ET LA FLEUR DES CORPS GRAS

Quand Delatre eut enlevé son bec-de-cane, la boutique, dans l'ombre, apparut plus grande, plus malveillante, sinistre.

Il n'alluma pas parce qu'il venait encore de la pièce du fond qu'il appelait son bureau un reste de clarté mourante. Une fenêtre au verre dépoli y donnait sur un étroit fond de cour qui suait toute l'année une humidité triste. Ce soir, il était près de sept heures. Août allait finir. Toute la journée le ciel avait été grisâtre.

Il se laissa tomber dans une petite bergère. Il était fatigué, bien qu'il n'eût rien fait d'autre que d'attendre les clients qui, comme toujours, n'étaient pas venus.

Il pouvait, de son prétendu bureau, surveiller l'avenue Bosquet. Certains passants s'arrêtaient devant la vitrine. Ils regardaient surtout des petites choses : une faïence, un bibelot quelconque. Peu d'entre eux paraissaient s'intéresser aux meubles. Il avait cependant quelques jolis fauteuils, un coffre de bateau qui était amusant ; il avait surtout le catastrophique bonheur-du-jour dont il allait crever. Mais ça, c'était toute une histoire.

La boutique était belle, bien située, d'une taille raisonnable. Elle ouvrait sur l'avenue une large devanture. Elle se signalait aux curieux par une enseigne ancienne dont il avait été fier et par le nom qu'il lui avait donné : « Au temps des rois. » Le nom convenait bien plus à ses vues politiques

qu'au genre d'antiquités qu'il vendait. Depuis des éternités, il n'achetait plus de XVIIIe. C'était beaucoup trop cher. Il s'en consolait en pensant que les bois clairs de Charles X et de Louis-Philippe dataient aussi d'un temps des rois. Et puis, maintenant, il s'en fichait, du nom, de la boutique et de tout. Il perdait courage. Plus question de changer quoi que ce soit dans le magasin, et le nom moins que tout le reste, puisqu'il était en faillite.

Ou qu'il allait l'être. L'improbable client qui, demain, pousserait peut-être la porte n'avait aucune chance de le renflouer au-delà de vingt-quatre ou de quarante-huit heures. Quand quelqu'un venait, c'était toujours pour une facture.

Il avait reçu dans la journée deux lettres recommandées. L'une émanait des Allocations familiales qui le mettaient en demeure de payer des excentricités incroyables, l'autre était un rappel d'une quelconque caisse de retraite qui veillait paternellement sur ses vieux jours. Les cotisations étaient obligatoires, comme tout le reste, mais comment pourvoir à la retraite quand on ne pouvait suffire aux dépenses quotidiennes ?

Le matin, un fournisseur était venu faire une sorte de scandale. C'était un long refoulé jaunâtre, un tapissier qui s'appelait Pelot, qui ne travaillait pas trop mal et avait seulement le défaut d'ennuyer tout le monde en racontant ses maladies qu'il détaillait avec amour. Delatre, autrefois, lui avait donné du travail. Il l'avait ensuite adressé à un Américain qui payait fort bien, un certain MacLellan, mais il était hors d'état de lui régler maintenant la réparation des deux fauteuils Empire qui ornaient sa vitrine.

Il en avait assez de cette lutte quotidienne qui ne le mènerait jamais à rien, de cette vie où les catastrophes financières lui gâchaient tous les instants. Il se rappelait alors qu'il avait quarante-cinq ans et qu'il n'avait rien réussi.

Pourtant, pour lui comme pour un autre, il y avait eu des années d'enthousiasme. C'était dix ans plus tôt, quand il avait ouvert la boutique,

une boutique qui, enfin ! était à lui. Il avait entrevu une vie facile et libre parmi les belles choses qu'il aimait. Il ne pensait guère à la richesse. Il n'envisageait qu'une honnête aisance. Elle suffirait au bonheur d'un célibataire à Paris.

Très vite, il avait fallu déchanter. Peu de clients étaient venus et les feuilles d'impôt avaient commencé à pleuvoir. On n'était plus « au temps des rois ». On en était à celui des Assurances sociales et des Allocations de grossesse. Delatre, qui ne s'imaginait que sous l'apparence d'un homme élégant aux expressions distinguées, en venait à pester grossièrement :

— Vacherie de République !

Il eût souhaité rester convenable, mais la colère l'étouffait.

Les Français n'achetaient plus d'antiquités. Ils avaient assez à faire à payer l'État. Restaient les étrangers. Chaque année, vers juin ou juillet, débarquaient à Paris ce qu'on appelait dans la profession « les acheteurs américains ». Ce n'étaient pas des amateurs. Ils achetaient pour revendre, mais ils achetaient beaucoup et Delatre, en deux mois, couvrait tous ses frais de l'année.

Ça avait duré longtemps et puis, en 70, il y avait eu une grève qui, pendant six semaines d'été, avait paralysé le pays. Des cheminots aux ramasseurs d'ordure, personne n'avait travaillé. Les étrangers n'étaient pas venus. Les hôteliers avaient fait faillite comme tout le monde et Delatre avait accumulé un déficit qui n'était plus résorbable.

Dernier jour d'août. Dehors, la nuit était tombée. Il ne venait plus de la fenêtre de la cour que la clarté des nuages parisiens et Delatre se faisait à lui-même des réflexions vengeresses :

— Un crétin. Voilà. Je suis un crétin ! Je me suis imaginé des bêtises. J'ai cru qu'on pouvait encore vendre des belles choses. Aux électeurs de

Mme Bèze ou de Mandrusse-Duquert, il faut vendre du faux rustique ! Ils n'achèteront même pas le dernier de mes compotiers anciens. Ils lui préféreront toujours la marchandise de Prisunic. Qu'est-ce que j'attends pour aller faire les marchés avec un déballage de vaisselle à la peau de noix !

Depuis cette grève de 1970, il dansait sur la corde raide. Ça aurait pu durer longtemps encore. Mais maintenant c'était fini, parce qu'il avait fait une énorme gaffe.

— Au fond, je ne dois pas avoir le sens du commerce...

Il finit tout de même par donner la lumière. L'électricité n'était pas payée, mais, pendant le mois d'août, la compagnie n'envoyait pas ses notes. Il ne recevrait pas la sienne avant quelques jours.

Il se leva ; tournant en rond dans la boutique, il remarquait pour la millième fois que tout était à repeindre. Bien entendu, pas question ! Si jamais il faisait une affaire, il faudrait avant tout donner un acompte aux Allocations familiales. Après, on pourrait songer à acheter une paire de chaussures ou, tout au moins, à aller chercher, chez le cordonnier, celles qui y étaient depuis plusieurs mois.

Le responsable, la cause assurée de sa faillite imminente ornait le milieu du grand mur du fond. Le spectacle, du reste, en était agréable.

L'opération catastrophe remontait à avril. Elle avait commencé par une affaire intéressante, à vrai dire la seule qu'il eût faite de l'année. Il s'en souvenait fort bien. C'était le 28 avril. Il y avait donc quatre mois, presque jour pour jour. Il avait vendu un salon vénitien qu'il trouvait horrible et dont il pensait ne jamais se défaire. L'acheteur avait payé comptant et Delatre, qui ne voyait pas souvent tant d'argent à la fois, avait filé en banlieue pour n'y pas manquer ce qu'il croyait bien devoir être la bonne affaire de sa vie.

Deux mille deux cents francs lui auraient permis de tenir le coup pendant un certain temps. Au lieu de les garder, il avait acheté le meuble qu'il avait devant lui et qui se révélait invendable.

Il l'avait mis dans sa vitrine. Les gens, pour la plupart, ne le voyaient même pas. Alors, sur le bonheur-du-jour où les marqueteries mouraient en rose fané parmi les bronzes éteints, il avait posé un discret écriteau :

« Riesener, 1783.

Ce meuble a appartenu à la princesse de Lamballe. »

Du coup, quelques curieux étaient tout de même venus. Il y en avait de toutes sortes, et d'abord des imbéciles :

— C'est-il bien du vrai, au moins ?

Il y avait les marchands de bestiaux :

— Je reviendrai si je me décide. Je vais peut-être prendre du moderne...

Il y avait même eu un savant :

— On ne connaît pas de bonheur-du-jour de Riesener !

Et puis il y avait aussi des fantaisistes :

— Vous n'auriez pas le même en plus simple ?

Delatre aurait beaucoup souhaité avoir le même en plus simple. Il aurait enfin vendu quelque chose, alors que, depuis des mois, il n'avait plus le sou

et que l'épicière d'à côté, qui lui faisait crédit, commençait à se répandre en réflexions aigres-douces.

Devant un miroir il se demanda si tant d'ennuis ne finiraient pas par se peindre sur son visage. La glace lui renvoya l'image d'un homme maigre, plutôt grand, à l'aspect encore passablement jeune en dépit des épaules qui se voûtaient et des deux rides amères qui, de chaque côté de la bouche, se dessinaient dans des joues creuses. Ses cheveux restaient très noirs. Ils étaient plus bouclés qu'ondulés. Au temps de sa jeunesse, ses amis se moquaient de lui :

— Ça fait bien plus artiste...

Il y avait aussi Levaut, un copain qui, pendant des années, l'avait appelé « ma poulette frisée ». Ce temps-là était loin et Levaut, maintenant, ne se signalait à lui que par sa mort horrible.

Levaut, qu'il ne voyait guère, mais qu'il connaissait depuis bien plus de vingt ans, avait vécu sans douter du monde et sans désespérer. Ç'avait été un homme très petit, nerveux, plutôt laid, mal bâti, qui toujours débordait d'énergie brouillonne, de projets sans nombre et de combinaisons impossibles.

Lui aussi, autrefois, avait voulu tenir boutique d'antiquités. Il s'y était débattu comme un pou dans un tonneau de moutarde, n'avait pas fait d'affaires et finalement avait ouvert, auprès du marché aux puces, un petit étal de brocanteur.

Toute sa vie, Levaut avait été un brave type, toujours prêt à rendre service, toujours gai, se fiant toujours à son étoile qui ne lui jouait que des tours pendables.

Un matin, des inspecteurs étaient tombés chez lui :

— Vous avez des montres ?

Il en avait tout un stock et les policiers, en reconnaissant des montres volées, l'avaient accusé de recel et l'avaient arrêté.

Il avait dû crier, se défendre, peut-être même engueuler les flics. On l'avait battu pour le faire avouer. Delatre avait, le jour même, appris qu'il était mort.

L'heure s'avançait. Il n'avait pas faim. Il s'installa dans son bureau, le journal devant lui.

C'était un journal du soir. Quatre colonnes y signalaient l'arrestation de l'égorgeur de la rue Mouffetard. Il y avait aussi un discours menaçant du ministre russe de quelque chose, un soulèvement communiste dans les Indes, mais c'était en troisième page. On annonçait à Cannes l'arrivée de Valentine Riviera.

Mais ce qu'on voyait d'abord en ouvrant le journal, c'était une suite de dessins. Ils occupaient tout le bas de la troisième page. Ils y triomphaient sans effort des difficultés françaises à Madagascar, des démentis formels aux bruits de dévaluation. C'était une courte histoire.

Les paroles des personnages figuraient sur le dessin même. Elles leur sortaient de la bouche par un petit fil qui s'élargissait en une sorte de nuage. Devant un décor d'usine, deux ouvriers aux figures de boxeurs s'entretenaient de gastronomie, une gamelle sur les genoux.

— Oh ! mais, dis donc, disait l'un d'eux, elle est bonne cuisinière, ta femme ! Il est fameux, ton bourguignon !

— Tu te trompes, Fernand, répondait l'autre, Éliane ne savait pas un mot de cuisine quand nous nous sommes mariés !

— Est-ce possible ? Mais comment ?

— Mais, mon pauvre Marcel, c'est tout simple, aujourd'hui ! Dis donc à ta femme d'employer Floria ! Floria est un mélange de corps gras absolument purs et, mieux que cela (la suite était écrite en capitales), pasteurisés !

Le dernier dessin représentait un épicier qui délivrait à une jeune femme un cube étincelant, non sans préciser :

— Oui, madame. Votre mari a eu raison de vous recommander Floria, la margarine des rois. Floria est si pure que c'est le secret de la bonne cuisine. Et quelle économie !

Ce que l'antiquaire admirait dans ce dessin, c'était un parti pris de sottise qui crevait les yeux. Il se rendait brusquement compte de ce que cette sottise avait de calculé. C'était une forme d'intelligence et d'adaptation à l'époque. Elle lui avait manqué.

Il se trouvait fini, vidé, stupide depuis que les soucis d'argent, les difficultés de toutes sortes, la terreur du fisc et des contrôleurs avec l'incessante angoisse qui en résultait l'avaient fait sombrer dans le cafard et dans les idées fixes.

Tout au contraire, rien n'empêchait d'imaginer le père de Floria comme un homme libéré qui, ayant pris le parti de se foutre gentiment de ses contemporains, pouvait vivre à son gré en artiste, en homme du monde ou, à tout le moins, en honnête homme du siècle. C'étaient de pareilles gens qu'il eût voulu nombreux dans sa boutique d'antiquités. Or, ils n'étaient pas très nombreux. De moins en moins nombreux. Infiniment moins qu'il n'eût fallu pour faire vivre, en France, ceux qui se cramponnaient à un monde disparu.

Ces gens-là, frais, souriants, reposés, arrivaient dans la boutique avec la certitude heureuse du monsieur qui peut acheter ce qui lui plaît. L'antiquaire, éperdu d'angoisse, trouvait encore au fond de lui-même

l'énergie qu'il fallait pour jouer, devant le client riche, le rôle de l'optimiste à qui sourit une vie aisée.

Plus tard, l'homme béni du Ciel se faisait soigner les dents. Il débarquait dans un cabinet dentaire illustre. Le dentiste était usé par son métier. La fatigue physique et nerveuse le poussait au bord des larmes. Mais il se redressait, souriait, s'efforçait à mille prévenances, tandis qu'il pensait :

« Ce soir, je pourrai payer la semaine de l'infirmière ! »

Car, tout comme la boutique d'antiquités, comme celle du tailleur ou du marchand de vaisselle, ce cabinet dentaire vivait d'acrobaties impossibles. Tout ce qui respirait quelque soupçon de luxe finissait toujours par s'écrouler en irrémédiable déconfiture.

Delatre avait laissé tomber le journal. Il rêvait. Maintenant, il imaginait un orgueilleux palace sur la Côte d'Azur ou ailleurs. On n'y voyait guère de Français, mais M. Floria, lui, pouvait y descendre. Tout, ce qui, de Brest à Strasbourg et de Marseille à Dunkerque, faisait doucement faillite, tout ce qui n'avait plus les moyens d'acheter du beurre, lui versait une petite obole pour contribuer à lui offrir trois pièces sur mer avec balcon. Floria était si pur ! Et, non seulement pur, mais, mieux encore : pasteurisé. C'était cela le plus important.

Bien sûr, le palace ne durerait pas éternellement. Propriétaire, directeur, personnel, tout le monde essayait d'en vivre et personne n'y réussissait. On y simulait la prospérité. On y souriait. Rien n'était payé. Tous les huit jours le personnel tenait des conférences et menaçait de se mettre en grève. On comptait pour sauver l'affaire sur l'arrivée du Maharajah de Kahpore ou sur Poussa bey. S'ils venaient, ils laisseraient assez d'argent pour tenir encore six mois.

L'homme libre y débarquait, sans vaine ostentation, mais dans un luxe de bon goût. Il s'installait devant la mer. La vue y était belle. Il trouvait la

vie douce.

Pourquoi, alors, ne pas imaginer M. Floria ouvrant un petit livre, par exemple un Virgile... Non. Plutôt un Valéry, à cause du paysage. Il en relisait quelques vers, bien qu'il les sut presque par cœur :

Salut, Divinités, par la rose et le sel !

Et les premiers jouets de la jeune lumière,

Îles !

Oui. C'était un Valéry. Il le lisait devant la mer où des îles incolores se confondaient avec le ciel.

Puis, comme tout de même il demeurait un homme d'affaires, il prenait un plaisir délicat à combiner un slogan dont la stupidité l'enchantait :

Floria,

Fleur des corps gras,

Vous fait, ma foi,

Des plats de roi !

Il riait des pauvres types qui, en cet instant même et partout à la fois, lui achetaient sa saloperie. M. Floria (un homme fin et lettré, on venait de

l'établir) ne pouvait avoir que mépris pour la canaille sensible à ses annonces. Il était donc juste que ces couillons l'eussent enrichi. C'était bien fait pour eux. Le Ciel, à leur naissance, les avait pourvus pour la vie du don de médiocrité. Jusqu'à leur mort, ils boiraient du mauvais café, ils achèteraient la fleur des corps gras, ils boufferaient de la crème en poudre et, quand ils verraient Versailles, ils regretteraient leur pavillon de banlieue, son toit rouge et sa cigogne en céramique. C'était ainsi. La France s'était enlisée dans la vulgarité. C'était une nation de petites gens.

M. Floria regardait le soleil transformer les montagnes en flamboyantes ombres chinoises. « Le soleil se coucha et la mer devint violette. » Or, il reprenait son poème :

Ô sœurs ! Dans la rumeur des ceintures de mer...

C'était le moment du courrier. La direction du palace décachetait une lettre du secrétariat de Son Altesse. Le maharajah ne viendrait pas. Il passerait l'été à Capri.

Et tout dans l'hôtel allait continuer à marcher quelques mois. On espérerait encore un miracle, mais les miracles n'arrivent jamais. Le fisc ferait vendre l'immeuble. On y installerait un préventorium inutile pour les enfants des prolétaires ou des bureaux pour la Sécurité sociale.

Aucune importance. L'homme riche irait ailleurs, dans un autre hôtel dont le personnel ne serait pas payé non plus et dont le directeur aurait les mêmes sueurs froides. Il n'était pas menacé, lui ! Floria était si pur ! Et puis, surtout, pasteurisé !

Delatre revint sur terre, y retrouva la grande misère des faux riches. Il y avait peu d'industriels à la conscience assez élastique pour réussir en

France. Il y avait, par contre, une foule de braves gens qui auraient voulu, eux aussi, profiter de la vie, juste un peu, avant de mourir.

Alors, il se replongea dans ses idées familières : Tous les malheurs actuels venaient de la horde de croquants sans caleçon qui affermaient la République, qui s'occupaient actuellement à liquider Madagascar avant de s'attaquer à la métropole. C'étaient leurs bavardages, leur incapacité à réaliser quoi que ce soit, leur mépris des non-députés qui avaient mis la France à genoux et les Français en faillite. Il se sentit aigri, découragé surtout par la marche des événements dans lesquels sa vie s'était inscrite.

Il ne pensait pas que cela maintenant pût changer en France. Il détestait, des politiciens, tout ce qu'ils pensaient, tout ce qu'ils défendaient, des combines de Mandrusse-Duquert aux scrupules douteux de Mme Bèze, et il n'avait aucune confiance dans les républiques, d'autant qu'il en avait eu plusieurs tuées sous lui. La France changeait de constitution tous les huit jours. Quand l'une d'elle était supportable, on s'en débarrassait et toutes étaient faites contre quelqu'un, jamais pour la France. La Septième République vivotait dans la pagaille et la médiocrité. On songeait à la huitième, et Delatre se remémorait une réflexion chère à sa jeunesse turbulente :

« A-t-on idée d'être en République, quand on est la France ! »

IX

PROMENADE DE CAZENAVET SUR UN BOULEVARD DONT RÊVE LE MONDE

Quatre cent soixante tonnes de merde s'écoulaient chaque jour dans les égouts de la ville de Cannes, mais la publicité du Syndicat d'initiative insistait plutôt sur les fleurs. « Cannes, la ville des fleurs et des sports élégants. » Pour ce qui est de la merde, elle s'écoulait si bien qu'elle resurgissait en face d'un hôtel, dessinant sur l'eau tranquille et bleue un grand nuage brunâtre. Il en résultait, pour les nageurs, la possibilité de gober quelque étron. Ceci sans forfanterie, sans effort, sans passions excrémentielles, mais subrepticement, en douce, et comme par façon de larcin furtivement fait.

Le président Cazenavet marche à petits pas sur la Croisette. Depuis qu'il a fait, trois ans plus tôt un infarctus du myocarde, il s'appuie sur une canne, il ne sort plus sans elle. Parfois, quelqu'un le reconnaît. Il entend des chuchotements :

— C'est Cazenavet. Un député socialiste. Tu te souviens, l'histoire de la Maroufle...

L'été s'avance. Comme les autres, il voit poindre à l'horizon la fin des vacances, mais la rentrée parlementaire n'est prévue que pour octobre. Et puis, pour l'instant, il n'est pas ministre.

Cazenavet vient de passer trois semaines merveilleusement reposantes. Il s'est logé, au fond de la ville, dans un hôtel de second ordre, mais confortable et bien tenu. C'est cela qui convient à son âge et à ses goûts. Sans être riche, il jouit d'assez d'argent.

Même pour un vieillard, la vie à Cannes est un enchantement. Cette vue est belle. Le temps est doux. Pour l'instant, il lui revient des souvenirs de collège : « Je vais à Cannes. On dit *ad Cannas* ou *apud Cannas*... » Il fait vraiment très beau. Il pense des choses faciles.

Elles sont très loin les années de collège de Cazenavet. Elles remontent au petit début du siècle, au temps des cheveux et des chevaux. Il appartenait à une famille de bons bourgeois, mais il a toujours été mal vu par ses professeurs. Il affichait déjà un socialisme attendri directement issu de *Crainquebille* et des *Misérables*. Ces idées aberrantes désolaient sa famille, mais elles l'ont tout de même hissé jusqu'à trois présidences du Conseil et à dix-sept ministères.

Ce qui gâche un peu sa promenade, c'est cette large tache sombre qui commence tout près de lui et qui paraît s'étendre jusqu'aux îles de Lérins. Est-ce que le Masque de fer voyait ça de sa fenêtre ? Non, mais il s'en serait foutu. Cazenavet, lui, ne s'en fout pas.

Bien sûr, il continue à croire à une société plus logique, à un monde meilleur, à la promotion de l'homme. C'est tout de même moins facile d'y croire devant cette tache-là. Autour de lui passent des jeunes gens peu vêtus, des femmes élégantes. Tous paradent, riches de sourires, de petites manières et de mille inventions pour se mettre en valeur, pour ne douter que des autres. Cazenavet en éprouve une sorte de serrement de cœur. On n'a encore rien dit, rien écrit sur l'indignité de l'espèce. Il faudra bien tout de même que quelqu'un quelque jour s'en mêle !

Au fond, quelqu'un s'en est déjà mêlé : le christianisme primitif. Le président qui est anticlérical n'aime pas cette idée-là.

Il y a des moments comme ça, où il se demande si tous les gens qu'il croise ne sont pas fous, des moments où il rêve qu'il les arrête et qu'il leur dit :

« Vous êtes indignes. Votre race est damnée. Ne vous flattez plus de vos airs conquérants. Sous vos oripeaux ruineux, on sait ce qu'il y a et c'est horrible. Vous pourrissez sur place. Vous êtes, du haut en bas, bourrés de choses ignobles. Réveillez-vous. Avouez ! »

Il est onze heures. C'est le plus bel instant de la côte. L'Esterel, bleu dans la lumière divine, semble flotter sur la mer irréelle. Alors Cazenavet songe que nous vivons dans un monde où tout est faux, maquillé, trafiqué, et que cet effort des hommes pour se cacher les dieux, c'est peut-être au fond leur justification. Et, tout à coup, il se sent très vieux.

Cazenavet est d'âge à se souvenir d'une foule d'événements que la jeunesse ne connaît pas : la guerre de Suez, celle d'Algérie, celle de 40 et, bien plus loin, celle de 14. Sa vie, liée à la France, s'affaiblit avec elle. Il était déjà un vieux politicien quand ont commencé les malheurs de la patrie. En ce temps-là, la France régnait sur plus de cent millions d'hommes. Elle régnait, c'était bien cela son tort. Elle a voulu gouverner les peuples comme on le faisait au temps des conquêtes. Elle ne leur a rien laissé voir de sa nature profonde. Elle les a régis sans brutalité, mais sans âme, sans cœur et sans amour. Bien heureux encore quand la France ne s'est pas accommodée des monstruosités locales et n'a pas transigé avec les pires coquins. Aujourd'hui, on peut voir ce qu'elle a perdu à vouloir cesser d'être elle-même. Elle y a perdu soixante millions d'hommes et des richesses incalculables. Le parti de Cazenavet, s'il avait été au pouvoir, eût sans doute réussi à rallier tant d'incertains à une civilisation faite comme pour eux. À Madagascar, il va maintenant falloir conquérir par la guerre les âmes que l'on n'a pas su se concilier dans la paix. Et si l'on refait ensuite les mêmes erreurs, la même révolte recommencera. Ainsi ceux qui meurent là-bas chaque jour seront morts pour rien. Joli travail, en vérité !

Cazenavet se désole de la nouvelle qui s'étale aujourd'hui sur tous les journaux. C'est encore, c'est comme toujours, une mauvaise nouvelle pour la France : l'évacuation de Fort-Dauphin.

Il faut cependant que les Français gagnent cette guerre de Madagascar. Un échec serait le début d'une épouvantable série de crimes et d'injustices. Pour Cazenavet, le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes n'est rien d'autre qu'une sottise insoutenable. Qui ferait le plus sûrement le bonheur des Boschimans ? Un gouvernement boschiman ou un gouvernement suisse ? Et ceux qui soutiennent cette folie ne sont pas même désintéressés. Napoléon III n'était pas sincère. L'Amérique raciste l'est bien moins encore. S'il revient au pouvoir...

Il repense à l'Amérique. Des flots de dollars pleuvent sur les rebelles malgaches. Les mitrailleuses françaises sont américaines ; les mitrailleuses malgaches le sont aussi. Cette stupide Amérique qui ne comprend rien du tout comprend fort bien son intérêt. L'Amérique, c'est Carthage. Les intellectuels y sont Anglais, les savants Allemands, les techniciens Français, les gangsters Italiens. Seuls les dollars sont du pays. Ils le sont trop.

Cazenavet déteste Amérique et Américains. Il les déteste dans toute la mesure où un politicien si habile peut détester quelque chose. Il enrage de la part que prend le veau d'or-dollar dans la vie de son pays. C'est que, depuis la perte de la Communauté, la France manque de bien des choses : d'argent, de caoutchouc, de charbon, de fer. Raison de plus pour tirer du sol français tout ce qu'on peut en tirer. Jusqu'au-delà du possible. C'est la raison qui lui a fait adopter, dans l'affaire de la Maroufle, une position catégorique. Il l'exprimait encore voici quelques jours dans un article qui fera sans doute du bruit.

Il se remémore les aventures de cette mine pour rire qui, dans la banlieue de Clermont-Ferrand, a jadis extrait un tout petit peu d'or. Vers le début du siècle, des malins ont constitué une société, ont obtenu la concession minière et puis ont fait faillite. La mine n'était pas exploitable. Elle ne l'est toujours pas, mais la société actuelle a longtemps très bien vécu. À défaut d'or, elle extrayait du papier : les subventions gouvernementales. Ceci jusqu'au jour où un ministre aux abois a entrepris

de ne plus payer. Depuis, on se bat entre parlementaires pour ou contre la mine d'or sans or.

De cela, Cazenavet se moque. Il n'a jamais prétendu que la Maroufle fût de nature à enrichir des actionnaires innombrables. Tout ce qu'il pense, c'est que de l'or français, c'est tout de même une richesse supplémentaire pour la France. C'est lui qui a fait tomber le dernier ministère en persuadant les socialistes de voter contre le gouvernement qui refusait la subvention.

Il ne voit plus la tache brune qui, pourtant, s'étale sur trois cents mètres de mer, coupée en tranches verticales par les troncs des palmiers. Il ne pense plus des choses faciles. Il sent un peu son cœur et il s'assied à l'ombre, sur un banc, sa canne entre les jambes. Deux petits voiliers passent près de la rive. D'ici, on entend des voix jeunes qui, d'un bord à l'autre, s'interpellent et rient. Mais le président n'est pas gai.

Il ne peut pas ne pas songer qu'il arrive au bout de sa carrière, qu'il y arrive mal et quand la maison craque. Où est le temps de sa jeunesse, la certitude absolue, les lendemains sans peur ? Où sont les nations triomphantes ? Le lion britannique a, pour le moins, les pattes cassées. L'Angleterre n'est plus une grande puissance. L'Italie est communiste. La France, faible et isolée, se débat dans des difficultés inextricables. La constitution est stupide.

Où est le Paris d'autrefois ? Paris-ville-lumière, Paris-reine-du monde ? On s'y égorge toutes les nuits. Malgaches, Algériens, réfugiés politiques s'entretuent depuis des années. Sans compter les gamins qui jouent du revolver à l'âge où, lui, il jouait aux billes.

Le terrorisme irrépressible, la criminalité juvénile, la puissance française effondrée, voilà le passif de son temps, du temps que lui, Cazenavet, vient de passer sur la terre. Et l'actif ?

Il voudrait être juste : Ces gens qui se promènent devant lui ne sont pas tous des milliardaires. L'ascension des humbles, l'égalité économique, c'est bien tout de même un résultat. Il peut en être fier, car il est dû à son parti.

L'un des voiliers a empanné juste devant l'autre et ce sont de nouveau à bord des hurlements de joie, de cordiales injures. Ceux-là sont heureux. Et les autres ?

Hum... La France est le pays le plus socialiste de l'Europe, mais elle l'est du bout des lèvres et sans conviction profonde. Le droit à une vie un peu plus large a été arraché aux requins, de haute lutte et dans des combats difficiles qui ne sont pas tous finis. Au fond, tous les patrons de France voudraient ressusciter l'époque de Germinal. La relative aisance des autres, ils la supportent. Ils ne l'ont jamais acceptée.

Malgré tout, Cazenavet sourit parce qu'il songe que l'appui des catholiques est venu porter beaucoup d'eau au moulin socialiste. Vers les années 60 à 65, toutes les punaises de sacristie se sont muées en défenseurs du peuple. Cela non plus n'était pas sincère. L'Église reste, à ses yeux, le parti de l'Inquisition, celui qu'on a toujours trouvé à la droite des puissants. Depuis quarante ans, les curés essaient d'effacer sur leurs mains le sang de la guerre d'Espagne. Ce leur sera plus dur qu'à Lady Macbeth.

Force lui est, tout de même, de songer à quelques catholiques supportables. Par exemple, ses amis les Fontbrune. Il paraît qu'ils ont un neveu curaillon quelque part en banlieue. Tout ce que demande Cazenavet, c'est de ne jamais rencontrer le curaillon chez le juge Fontbrune.

Pendant qu'il rêve devant la mer, une femme élégante, parmi bien d'autres, mais plus que bien d'autres, s'est promenée sur le port d'une démarche légère. Maintenant, elle va vers la pointe, attentive à donner d'elle un spectacle enchanteur. Elle y réussit. Cette femme élégante, c'est Valentine Riviera, sociétaire de la Comédie-Française depuis quelques semaines. Un nom prédestiné pour faire un tour sur la Croisette.

Son médecin lui a ordonné de l'exercice. À Paris, elle se lève tôt pour une actrice. Le matin, quand il fait beau, elle laisse sa voiture à Armenonville et elle marche à pied jusqu'à la Cascade. Les hommes d'un certain âge disent que c'est une vieille peau, mais les jeunes garçons l'admirent et quelques-uns, parfois, lui demandent sa signature. Elle a toujours sur elle quelques photographies.

Elle avance, comme soutenue par les ailes de tous les sentiments qu'elle inspire, déployant le drapeau de son nom ridicule qu'elle porte haut et solide, jeté aux ricaneurs comme le défi arrogant d'une noblesse hors de saison, mais avec laquelle elle s'est si bien identifiée qu'elle ne se souvient qu'avec une condescendance discrète de la Marie Taupin qu'elle était autrefois.

Où qu'elle aille, il est inévitable que Valentine Riviera fasse confluer vers elle les hommages masculins. Elle en profite intensément, compose son personnage et tire, de ses grands yeux étonnés, de son demi-sourire et de son air faussement timide, tout le parti possible. Il y a trente-cinq ans qu'elle sait être jolie, mais sa beauté n'a jamais été si assurée que ce matin, dans le beau soleil que tamisent les palmiers. Souvent, dès l'après-midi, la fatigue s'appesantit sur elle en début de bajoues, en grimaces contraintes. Elle le sait et, cent fois par jour, elle guette, devant son miroir, l'image — Dieu merci, lointaine ! — de sa future déchéance. Fille d'une concierge de la rue Lepic, elle témoigne, par toute sa vie, de ce que la beauté peut offrir et du parti qu'une femme habile peut en tirer. Elle en sait aussi la fragilité.

Ce qui l'embête, pour l'instant, c'est une puce au cul. Elle voudrait bien la gratter, mais allez donc faire ça en public, juste au milieu de la raie !

Elle marche d'un pas souple. Elle sourit. Un gamin en vélo se retourne, siffle et commente :

— Un rien ! Mince de châssis !

Cazenavet regarde sa montre. Il va être l'heure d'aller déjeuner. Mais il continue à songer à Fontbrune qui est catholique et pourtant son ami.

Les religions, en général, et le christianisme, en particulier, lui paraissent entachés d'un défaut majeur : être tout à fait à côté des questions qui intéressent l'époque. Quand elles veulent s'y adapter, elles ne le font que très mal et pour la seule raison que les prêtres veulent que les religions vivent. Les prêtres ? Oui. Mais largement aidés en cela par l'imbécile crédulité des foules.

Il bute sur ce qu'il vient de penser. Il ne voudrait pas se contenter de cet athéisme à bon marché qui ne tient aucun compte de la vieille angoisse humaine. Les religions ont été inventées en un temps où tout, pour l'homme, était inexplicable. Ces fables ont fait ce qu'elles ont pu pour composer, du monde, un aspect cohérent. Comme elles étaient un peu magiques, elles affirmaient, du même coup, que la nature avait cessé d'être ingouvernable. On se mettait bien avec le Dieu et, si l'on avait été sage, on obtenait tout ce qu'on voulait.

Cazenavet, lui, n'aime pas les dieux. Il n'a pas envie de les caresser dans le sens du poil. Ces gens lui paraissent intellectuellement des enfants. Encore s'agit-il d'enfants vicieux, envahissants et mal torchés.

Mais il n'a pas envie de bouffer du curé, du rabbin ou de l'iman. Notre intelligence de ce qui nous entoure n'a pas cinquante ans. En 1972, nous savons ce qu'est l'univers, ce qu'est la lumière, ce qu'est la matière et ce qu'est l'électricité. Nous le savons, ou, enfin, nous devrions le savoir. La connaissance a davantage progressé dans les cinquante dernières années que pendant tous les siècles qui se sont écoulés jusque-là. Mais l'homme moyen continue à ne pas savoir grand-chose et n'a assimilé que fort peu des notions nouvellement établies. Plus tard, ses dieux actuels lui paraîtront des démons d'abord et des crétins ensuite. Mais il ne faut pas lui enlever les fables dont

il est fait. Cazenavet se représente avec force les raisons des hommes qui voyaient dans le ciel une boule rouge ou des clous dorés au-dessus desquels se promenaient les anges. Comme ils devaient avoir peur ! « Et Ruth se demandait... » Il y avait de quoi se poser des questions ! « Quel Dieu, quel moissonneur... » Horrible tout ça !

Il y songe encore quand arrive l'actrice. Il est d'une époque (la belle !) où l'on savait aimer les femmes. Il ne pense pas que les femmes d'aujourd'hui soient, de loin, aussi désirables que l'étaient celles de sa jeunesse, mais il les aime toujours. On ne se refait pas. En celle qui s'avance, il admire ce qu'un auteur de son temps appelait « la royauté du port ». Il se doute bien que cette peau fraîche, que ces belles lèvres entrouvertes, que ce regard lumineux sont le résultat d'un long effort, mais pourquoi tenir à le savoir ? Le plaisir de vivre consiste à cueillir les roses et non point à s'occuper du fumier dont elles tirent leur essence. Des idées malpropres, dans ce beau matin-là, seraient vraiment inacceptables. Après tout, cette tache brune, sur l'eau, miroite au soleil exactement comme le reste.

Les femmes passent très vite. Beaucoup d'hommes se retournent. Valentine Riviera avance précédée d'un nuage d'amour, des ondes d'admiration, de désir ou d'envie qui se bousculent autour d'elle. L'aura monte, descend, vibre, envahit la Croisette.

Cazenavet se lève, appuyé sur sa canne. Il arrive à la hauteur de l'actrice. Ils se croisent et passent. C'est tout à fait normal : ils ne se connaissent pas.

Jamais M. le président Cazenavet ne réalisera l'horreur de la condition d'homme. Il est peut-être mieux que ce ne soit pas son affaire. Il ignorera jusqu'à sa mort, qui ne saurait plus beaucoup tarder, qu'il était, lui aussi, du temps des religions, des croyances et des dogmes. Peut-être ce matin aurait-

il entrevu quelque nouvelle idée du monde si Valentine Riviera n'avait pas fait sa petite promenade.

Le vieillard s'en va. Il pense qu'il a bien tort de s'en faire quand la vie est si douce. La France, dont il s'occupe, se passera très bien de lui, Tout le monde sait bien que Dieu est Français.

X

UN CAS DE CONSCIENCE

Au moment de frapper à la porte du juge, le commissaire Olivier hésita. Il avait le trac comme s'il n'eût découvert qu'alors la vieille hostilité qui existe entre ces deux sortes d'hommes destinés à vivre ensemble : les policiers et les magistrats.

Le juge s'appelait Fontbrune. Il le connaissait bien, mais il lui eût fallu le connaître autrement. En quatre ans de vie presque quotidienne, ils n'avaient jamais eu que des rapports polis. C'étaient ces rapports-là qui empêchaient tout naturel et qui créaient entre eux un mur infranchissable. Il s'en apercevait juste quand il aurait voulu s'adresser à lui avec une sincérité totale et avec des mots simples.

Il s'éloigna de la porte, s'offrit le temps de fumer une cigarette. Il avait longuement préparé cette entrevue et ne savait plus quoi dire, comme si tous ses mots lui eussent échappé brusquement.

C'était tout de même trop bête ! Il n'avait rien fait. Il était là contre son gré pour couvrir les sottises d'un subordonné qui ne lui était rien et qu'il considérait comme une brute imbécile.

Or, c'était sur lui que retombaient tous les ennuis. L'inspecteur coupable de cette énormité n'était rien d'autre qu'un voyou très quelconque. Il eût fait un impeccable bandit, n'était l'idée qu'il avait eue d'entrer dans la police.

Le juge Fontbrune était un homme du monde bien qu'assez peu sociable et passablement distrait. Il vivait entre une femme intelligente et laide, une fille adoptive, deux gros chiens de chasse et d'innombrables œuvres d'art. Il ne voyait que fort peu de gens, s'habillait comme une gravure de modes du

1er janvier à la Saint-Sylvestre, s'exprimait avec simplicité en phrases que rehaussaient des prétérits sans nombre. Il faisait avec application son métier de juge d'instruction, mais ses délinquants l'occupaient assez peu. Il leur préférait ses pots à fleurs et ses soupières. Il lissait à tout instant une petite barbe courte.

La dernière fois qu'Olivier était allé chez lui, il avait trouvé poli d'admirer un vase rouge qu'il ne connaissait pas. Fontbrune lui avait dit :

— Vous avez du goût. C'est un Bellevue du XVIIIe siècle. Il n'y a que Sèvres pour avoir atteint chez nous à cette richesse de couleurs, mais la somptuosité de Sèvres est achetée à trop grand prix. On n'y retrouve rien de cette simplicité charmante, tellement plus française, malgré le décor chinois qui n'arrive même pas à se prendre au sérieux ! Et puis, c'est de la terre ! Pas de la porcelaine, pas même de la faïence !

C'était à cet homme-là qu'il allait falloir expliquer la navrante affaire du voleur de montres.

Ce Fontbrune avait eu vraiment la vie trop facile. Un juge d'instruction plane quand les policiers passent leur vie à se colleter avec des crapules. C'est injuste !

C'était injuste, mais c'était. Le commissaire revint à la porte.

Il frappa. La voix cria : « Entrez ! », et il se trouva devant le juge ne sachant pas encore ce qu'il allait lui dire.

Fontbrune tendait une main soignée, désignait un fauteuil et refermait, comme à regret, une revue d'art dont la couverture représentait un secrétaire à colonnettes.

— Que puis-je pour vous, Olivier ?

Le magistrat s'enfonçait dans son fauteuil. Il s'appuyait la joue sur deux doigts ; un geste vaguement décadent qui déplaisait au commissaire.

— Je viens vous parler du voleur de montres.

— Levaut ? Bien. Bien... Qu'y a-t-il de neuf ?

Le geste était celui d'un écrivain du début du siècle que le policier avait parfois vu à la devanture des librairies. Il avait un nom dont il ne se souvenait plus, mais qui avait l'air d'une incongruité. Il n'avait pas lu ses œuvres. Il ne lisait rien. Le juge allait droit au but :

— Il n'a rien avoué, n'est-ce pas ?

— Non, justement, et...

— Vous ne m'en voyez guère surpris. Si vous voulez mon opinion, l'accusation manque d'étoffe. Je suis persuadé que ce pauvre homme n'a rien à se reprocher.

— Mais...

— J'ai longuement examiné son dossier. Je sais qu'on a trouvé chez lui tout un lot de montres volées, mais n'oublions pas, s'il vous plaît, que c'était son métier d'en vendre et d'en acheter.

— Je voulais vous dire...

— Je suis à vous, Olivier. Je vous écoute à l'instant. Mais qu'il me soit tout de même permis de vous dire que je n'ai rien vu dans ce dossier qui ne puisse recevoir une explication simple. Il faudrait que ces brocanteurs fussent des phénix pour qu'il ne leur arrivât jamais rien !

Le juge réfléchit, continua en se regardant les ongles :

— Voyez-vous, la prétention de la loi de rendre l'acheteur responsable de la provenance de ce qu'il achète est une prétention abusive. Il se trouve que mes goûts me mettent fréquemment en rapport avec des brocanteurs plus ou moins antiquaires. Ces gens-là sont honnêtes, à quelques fort rares exceptions, mais ils vivent précisément de rechercher les occasions. La loi ne leur fait pas un crime d'acheter pour cent francs une pièce rarissime qui vaut un million. Mais on leur demande d'être, à tout instant, des détectives infaillibles et de reconstituer par le menu l'histoire de la moindre assiette des origines jusqu'à nos jours. Je penserais, comme un autre, que la loi est folle si je ne discernais très bien la raison d'une disposition de cet ordre : le législateur s'est occupé de nous donner une arme contre le voleur reconnu. Il sous-entendait que c'était à nous de découvrir la vérité. J'ajouterai que toute la jurisprudence de ces trente dernières années tend à nous faire appliquer l'esprit de cette loi beaucoup plus que sa lettre. Pour en revenir à ce pauvre homme, je suis d'avis que nous eussions été sages en lui laissant la paix. Ce n'est pas lui le vrai voleur et il y a quelque injustice à continuer à le poursuivre pour un vol qu'il n'a probablement ni su ni soupçonné.

— C'est justement...

— Je vous écoute.

— Il y a eu un accident.

Le juge ne quitta pas sa pose. Elle devait lui être familière, mais il se tut.

— Voilà... C'est ce que je venais vous dire... Il y a eu un accident...

— Ah !

— Un accident pendant l'interrogatoire.

Les deux doigts quittèrent la joue, se reposèrent un instant sur le bureau, puis saisirent un coupe-papier. Fontbrune regardait Olivier avec une fixité

gênante.

— On l'a interrogé de nouveau hier soir et...

Les mains fines jouaient avec le coupe-papier. Le juge le considérait comme s'il eût été la chose la plus grave du monde. Il finit par dire, d'une voix très changée :

— Racontez-moi cela, je vous prie.

Une attitude qui ne facilitait pas les choses. Le commissaire se gratta la gorge :

— Voici : deux de mes inspecteurs se sont relayés pour l'interroger.

— Pendant longtemps ?

— Pendant huit heures, je crois.

— Vraiment ?

— Oui, vous savez, c'est l'habitude...

— Ah !

— Et alors, il a eu une syncope.

— On a beaucoup de syncopes dans vos locaux. On n'a pas appelé de médecin ?

— Euh... Non. Ils ne pensaient pas que c'était grave.

— Je vois. Somme toute, il est mort.

— Oui...

Le coupe-papier atterrit brusquement sur la table :

— Monsieur le commissaire !

C'était un titre que le juge ne donnait jamais. D'ordinaire, il disait « Olivier », ou, quelquefois, « commissaire ».

— Monsieur le juge...

— Monsieur le commissaire, dites-moi la vérité !

— Mais je vous la dis !

— À peu près. Que lui a-t-on fait, pour le faire avouer ?

— Est-ce que je sais !

— Ce qu'on fait chez vous d'habitude ?

— Je pense...

— C'est trop, monsieur le commissaire, beaucoup trop ! Donnez-moi des détails.

Olivier se mit à parler rapidement :

— Je n'en sais rien. Je n'étais pas là. Et si vous voulez mon avis, j'en ai marre de couvrir des crapules et des imbéciles. Ce crétin d'inspecteur qui était là quand il est mort...

— Et qui s'appelle, je vous prie ?

— Broutard.

— Ce Broutard, disions-nous, que vous désapprouvez mais que vous laissez faire... Continuez.

Dans son bureau, le commissaire faisait montre d'une autorité fracassante. Ici, il se trouvait tout petit garçon. C'était un sentiment qui témoignait chez lui du respect de la magistrature et des pots de fleurs en Bellevue.

— Somme toute, il s'agit d'un assassinat ?

— Si on veut...

— Je précise : d'un assassinat commis par des policiers dans les locaux de la police et sur la personne d'un innocent. Eh bien, monsieur le commissaire, je vous félicite. Nous voici sur les bras une originale aventure !

Olivier aurait bien voulu expliquer au juge d'instruction que les policiers ont autre chose à faire que de s'exciter sur les coloris des terres cuites à décor chinois, que la quotidienne fréquentation des illégaux et des criminels leur confère une façon spéciale d'en user avec leurs douteux clients, que, pour eux, tout accusé est un présumé coupable et qu'il faudrait que les défenseurs de l'ordre prissent à cœur de laver leur linge sale en famille et d'éviter les scandales.

— Vous devinez, je le suppose, ce que les journalistes vont tirer de cette inopportune syncope !

— C'est fait. Les journaux d'hier soir en ont déjà parlé.

— De mieux en mieux, monsieur le commissaire.

— Vous n'avez pas lu de journaux ?

— Si, mais je les ai mal lus. Je ne me suis intéressé qu'à l'affaire de Fort-Dauphin.

— Monsieur le juge, j'étais venu pour...

— Je sais. Ne vous donnez pas la peine. Vous êtes venu pour me faire prendre ma part de cet « accident », comme vous le dites. Cet euphémisme me ravit. Par malheur, je ne vois pas du tout ce que je pourrais faire. À ne rien vous cacher, monsieur, j'ai quelque respect pour l'état que j'exerce. Je crois que la dignité qu'on reconnaît ordinairement aux magistrats ne résisterait pas à des arrangements avec leur conscience. Je suis au regret de vous faire savoir que ceci me paraît mériter une enquête minutieuse. Mes vœux vous y suivront.

Olivier ne voulait pas si facilement se laisser faire. Un peu d'éloquence lui revenait :

— Vous ne pensez pas qu'on pourrait étouffer ça ?

— En aucune façon.

Le commissaire se lançait à l'eau : il n'était pas possible que les erreurs de l'autorité fussent livrées en pâture à des irresponsables toujours à l'affût du sensationnel et du scandaleux...

— J'attire votre attention, monsieur le juge, sur les inconvénients qu'il y a à laisser déconsidérer la police. Est-ce qu'il ne vaut pas mieux remettre de l'ordre en douceur que de faire un esclandre ? Ce Broutard, je l'aurai à l'œil, mais vous savez bien que la police ne se fait pas avec des gants blancs. Vous ne pensez pas que c'est un cas de conscience ?

Il parla longtemps. Quand il se tut, il lui sembla que Fontbrune s'adoucissait un peu :

— Écoutez, commissaire : Je ne crois pas que je sois jamais autorisé à couvrir un crime. Évidemment, je pourrais dire que ce Levaut a tenté d'attaquer un inspecteur, qu'il a pu s'emparer d'une arme... En forçant un peu les charges qui pesaient contre lui, le tout en viendrait à paraître explicable. Mais ce serait malhonnête et je ne veux pas le faire.

— Vous savez, vous ne le ressusciterez pas !

— Je vous rappelle que mon rôle est d'informer la Justice et non pas de protéger les assassins. Toutefois, quelques-uns de vos arguments me paraissent considérables. Voici donc ce que je peux faire : J'ai accès par un de mes amis qui est ancien ministre au cabinet du garde des Sceaux. Je vais lui demander de me recevoir. Maintenant, Olivier, laissez-moi, s'il vous plaît. Je souhaite me retrouver seul pour réfléchir à cette affaire.

XI

M. PELOT À LA CELLE-SAINT-CLOUD

Il faisait très beau à La Celle-Saint-Cloud le vendredi 1er septembre, quand M. Pelot sonna à une porte de jardin qu'il avait eu beaucoup de mal à trouver.

À travers la grille de fer, la maison paraissait belle. Ç'avait dû être, vers le milieu du XIXe siècle, un petit château bourgeois. Maintenant, en dépit du résultat de décades d'incurie, la construction illustrait, par son élégance un peu lourde, le temps des fortunes solennelles et des certitudes infrangibles. Deux soldats américains stationnaient devant la porte. Il y en avait d'autres dans le jardin.

Une grosse négresse vint ouvrir. Elle portait un tablier brodé qui gardait encore les plis du dernier repassage.

— *What are you seeking for ?*

Elle ne devait pas aimer ce grand homme minable et timide qui tranchait certainement sur la moyenne astiquée des visiteurs qu'on recevait ici.

Il le sentait. Il en était vexé. D'autant qu'elle ne le faisait pas entrer et qu'elle questionnait à nouveau :

— *What is the matter ?*

On a beau avoir des sentiments progressistes et vouloir la paix à Madagascar, on n'aime pas que des nègres viennent chez vous vous parler l'étranger. Si bien que M. Pelot estima lui donner une leçon méritée :

— Je ne cause pas l'anglais.

Or, ce n'était pas vrai. Le tapissier avait vécu cinq ans en Irlande dans un milieu mêlé où l'on ne parlait qu'anglais. C'était au temps de sa petite enfance et des malheurs européens. Il ne savait pas un mot de grammaire. Il n'avait jamais ouvert un livre. Il parlait l'anglais aussi aisément que le français. Après ça, qu'il ne s'exprimât pas tout à fait comme la reine, c'était une affaire de peu de conséquence.

Il le parlait assez pour s'apercevoir que la grasse négresse avait un pittoresque accent de La Nouvelle-Orléans qui escamotait les *r* et mélangeait de bouillie tous les mots qu'elle prononçait.

« Si je voulais, songeait-il, je lui apprendrais, à celle-là, à me causer l'anglais... »

Il n'aimait pas les étrangers.

— Je suis le tapissier. Je viens de la part de M. MacLellan.

Avait-elle compris ? Elle faisait un geste pour le faire entrer, mais il acceptait seulement de passer la grille, s'arrêtant dans le jardin, tandis que la grosse femme remontait en haletant les marches d'un petit perron.

Pelot n'était pas de bonne humeur. En dépit de méritoires efforts, le spectre affreux de la constipation surgissait à nouveau dans le ciel serein de sa liberté retrouvée. Il n'osait plus user du « Déconstipant des familles ». La découverte de l'abbé Pêche le laissait incertain de lui-même et du monde, et gravement remué par les horreurs du doute. Le remède avait deux fois de suite réussi mais beaucoup trop bien. Une voie d'eau s'était ouverte dans ses intestins. Des diarrhées arrosoiriformes occupaient ses jours et ses nuits.

Il regardait distraitement la maison, s'apercevait que les boiseries avaient été repeintes, qu'on avait réparé le toit et qu'on dessinait dans le jardin des plates-bandes qui n'avaient pas encore de fleurs.

Un peu de temps passa, puis une femme rousse, plus trop jeune et qui paraissait folle, s'élança par la grande porte, leva le bras en l'air et lui cria :

— Hello !

Puis, comme il ne savait quoi faire, elle ajouta gentiment :

— Venez vite, cher tapissier !

L'avant-veille était tombé chez lui un Américain pour lequel il achevait un petit travail. C'était un vague diplomate ou quelque chose d'analogue qui s'appelait MacLellan.

— Mes rideaux sont prêts ?

— Pas tous.

— J'ai un grand travail pour vous.

MacLellan avait expliqué que des amis à lui venaient de louer à La Celle-Saint-Cloud une maison délabrée, mais jolie, qu'ils entendaient remettre à neuf et meubler à leur idée. Il y avait beaucoup à faire. Il faudrait travailler sur place et, sans doute, pendant des mois. Quand il avait posé la question qui l'inquiétait :

— Pourquoi ne s'adressent-ils pas à une grande maison ?

L'Américain avait répondu par une autre question :

— Est-ce que ça vous intéresse ?

Il avait fallu un quart d'heure de parlotes et, quand il avait accepté, MacLellan avait expliqué :

— Il faut quelqu'un d'honnête que je puisse recommander. Puisque maintenant vous acceptez de venir, je vais vous dire qui sont mes amis. Il

s'agit du général Wheeler et de sa femme. Elle est un peu maniaque, mais très gentille. Au demeurant, elle a du goût.

Même pour un esprit avancé, c'était une chose flatteuse. Ainsi, lui, petit artisan tapissier, il allait avoir affaire au grand chef des armées atlantiques et ceci pour longtemps. Pour de la veine, c'était de la veine...

Pour se faire bien voir, il avait été sur le point d'ajouter :

— Et vous savez : je sais l'anglais !

Mais il s'était retenu à temps : toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire.

Une telle idée n'était pas venue à MacLellan. Devant le diplomate, Pelot n'avait jamais songé à faire montre de ses connaissances pour la raison que l'Américain parlait français beaucoup mieux que lui. Maintenant, il pensait que ces Américains n'avaient peut-être pas envie qu'on comprît leurs conversations.

La femme rousse le guida dans la maison qui présentait un extraordinaire aspect. C'était encombré d'objets hétéroclites, de fauteuils qui n'avaient que le bois, de lits démontés. Une chaise à porteurs ouverte était posée sur le côté. Sur une table de cuisine on avait hissé une harpe dorée.

La générale traitait Pelot comme son meilleur ami et lui expliquait dans un jargon bizarre beaucoup de projets désordonnés :

— Et alors, nous voulons ici des rideaux pauvre femme...

— Bonne femme.

Elle riait :

— Bonne femme. C'est le même.

Il se demanda encore s'il fallait lui dire qu'elle pouvait parler sa langue et, une fois de plus, il se retint. D'abord, il avait expressément déclaré à la négresse qu'il ne connaissait que le français.

Elle le guida de pièce en pièce, parlant trop vite et mélangeant tout. Il fallait recouvrir des fauteuils anciens, installer des rideaux invraisemblables, monter des stores et des tentures. Il s'aperçut qu'elle avait réfléchi aux moindres détails et, qu'en dépit de son flot de paroles, elle savait très bien ce qu'elle voulait. Pour savoir comment elle réagirait, il lui lança :

— Y en a pour six mois !

Elle rit parce qu'elle s'en doutait. Elle expliqua avec difficulté, que ça n'avait pas d'importance, que, pourvu qu'on commençât par l'essentiel, il fallait qu'il prît son temps. Elle ne souhaitait qu'une chose : que tout fut exécuté selon ses directives et qu'elle en surveillât jusqu'aux moindres détails. C'est pourquoi elle avait voulu avoir quelqu'un chez elle, afin qu'elle pût, à tout instant, le diriger dans son travail. Dans des limites raisonnables, la question d'argent ne se poserait pas. Elle savait, par M. MacLellan, qu'il travaillait bien. Elle était sûre qu'ils s'entendraient.

— Vous venez ici chaque matin, tout le jour. Et vous mangez, dans le cuisine, chaque déjeuner.

Une heure plus tard, Pelot avait conclu le meilleur engagement de sa vie tapissière. Il allait, avec le remboursement des voyages et divers autres frais, se faire des journées de près de soixante francs. C'était le Pérou. Il commencerait le surlendemain.

Comme elle le raccompagnait jusqu'à la porte d'entrée, il remarqua, en levant la tête, qu'il n'aurait pas la place de poser, entre le haut de la fenêtre et la corniche de plâtre, la cantonnière qu'on lui demandait. Elle le vit perplexe :

— *Any trouble ?*

— Non, non...

Elle allait poser une autre question, mais elle s'arrêta stupéfaite :

— Vous comprenez anglais ?

Mais il avait pris sa décision et ce fut d'une voix toute naturelle qu'il répondit :

— Non. Pourquoi ?

Puis, après un temps :

— Je parlais tout seul.

XII

AIMER, BOIRE ET VOLER

En dépit des supplications de la colonelle et des fureurs de son guerrier de père, Gilbert Joliveau sortait tous les soirs. Il avait d'abord filé une fois par semaine, puis plusieurs ; maintenant, c'était une chose prévue et personne ne pouvait deviner l'heure à laquelle il rentrerait.

Le temps des fessées et des gifles était révolu depuis assez d'années pour que ni père ni mère ne s'opposassent plus à ces escapades. La seule chose qui les inquiétât dans ces sorties nocturnes, c'était un probable (et second) échec au bachot d'octobre.

En ne songeant point aux sévices, ils avaient hautement raison. Ils ne fussent point venus à bout des passions du jeune homme. Mais le colonel avait tort quand il expliquait à sa soupirante femme :

— C'est une coquine qu'il a par là... Une histoire de femme. À dix-huit ans, c'est bien normal !

Ce n'était pas une histoire de femme, mais une histoire d'hommes, au sens précis que le jeune garçon donnait à ce mot. Selon son opinion, un homme (on disait aussi « un dur ») portait en permanence un revolver au creux de l'aisselle. Il en usait abondamment au moindre signe de résistance. Un homme vivait de coups de main et de coups de poker. Il était louable qu'il fût un peu maquereau.

Alors, la nuit, Mme Joliveau inquiète interrompait les ronflements du colonel pour lui dire à mi-voix :

— Amédée...

— Euh...

— Amédée, réveille-toi !

Amédée ouvrait un œil, considérait le visage épais que couronnaient des bigoudis, s'éveillait, maussade :

— Qu'est-ce que c'est, encore ?

— Gilbert vient de rentrer. Je l'ai entendu. Il est quatre heures...

— Laisse-le donc, ce petit. C'est de son âge !

— Je te préviens que ton fils est en train de mal tourner. Comme tout le monde dans ta famille. Comme ta tante Hortense qui est une grue...

— Tous les garçons tournent mal. Si je n'avais pas mal tourné, tu serais encore demoiselle.

La colonelle rougissait dans l'ombre à ce rappel de son passé. Elle souffrait de voir que son fils se comportait comme un rameau aberrant de l'arbre familial et n'avait aucune place définie dans son système d'idées.

— Tu vas voir qu'il va encore échouer !

Sa conception de la vie avait, jusque-là, reposé sur quelques bases inébranlables : la pudeur, la grossesse, la religion, les enfants, le gigot du dimanche, la peur du cancer et comment que c'est ardu de se conserver le corps libre.

— Enfin !

Elle soupirait profondément, elle fouillait dans les draps pour y retrouver un chapelet perpétuellement perdu ; le colonel ronflait de nouveau, et tous deux ignoraient que, lorsqu'il s'endormait si tard d'un profond sommeil de jeune animal, leur fils continuait à vivre une vie

merveilleuse qui n'était que hold-up, poursuites en voiture, meurtres parfaits, kidnappings et défouraillages.

— Ça se passera, disait le colonel.

S'il avait su comment, il n'aurait pas dormi.

Pour Gilbert Joliveau, la vie ne commençait qu'à neuf heures du soir. Sitôt terminé le repas familial :

— Je vais travailler, disait-il.

— Où donc ?

— Chez un ami.

On lui demandait, sans conviction :

— Tu ne passeras donc jamais une soirée avec nous ?

— Tu parles ! Pour entendre la copine qui me casse les oreilles avec son piano !

— Je te défends de parler de ta sœur de cette façon-là !

— C'est d'accord. Je les mets !

La petite Cécile s'asseyait au piano et Gilbert, en partant sur la pointe des pieds, faisait effort pour ne pas voir les regards désapprobateurs qui l'accompagnaient. Il sautait dans le métro : du boulevard Morland à la rue de Bruxelles.

Place Clichy, il se hâtait. Avant de monter chez Pitard, il poussait la porte du bistrot d'en bas :

— Il est pas là ?

— Il remonte tout juste, monsieur Gilbert !

Pitard habitait une sordide mansarde. Il y vivait seul et ne nettoyait jamais, parce que, disait-il :

— C'est pas pour rester... Tu parles, un septième étage, avec mon gigot froid...

C'était le nom qu'il donnait à sa jambe droite depuis qu'une opération lui avait soudé l'articulation du genou.

— Alors t'es encore à la bourre ! Y a une plombe que je t'attends !

Il ne déplaisait pas à Gilbert que Pitard, qui avait trois ans de plus que lui, fît preuve d'impatience. Il s'asseyait dans cet endroit sale qu'il aimait. Il s'efforçait, inutilement d'ailleurs, de cacher à Pitard l'affection et le mépris qu'il éprouvait pour lui.

— C'est mes vieux qu'en finissaient plus de becqueter.

— Quoi ? T'es libre ou pas ?

— Attends un peu que ça réussisse !

Inlassablement, tous les soirs, ils discutaient du grand projet, en prévoyant tous les détails :

— On commence par une boutiquière. Quelque chose de peinard. Une vieille taupe toute seule derrière son comptoir. On lui fait son fric et on la ficelle.

— Ça peut rapporter.

— Même si ça ne rapporte rien, c'est toujours utile. Ça nous fait la main. Ensuite, on verra grand. Ça, je te le jure !

Pitard, qui avait grandi dans l'orphelinat où l'avait placé l'Assistance publique respectait en Joliveau l'intellectuel et le savant. Le fait que le fils du colonel se fût présenté au baccalauréat provoquait, chez le rustique voyou, une admiration vaguement superstitieuse. Pitard prétendait gagner sa vie comme mécanicien, mais il la gagnait mal et mécanisait peu. Son principal souci était d'être en chômage, afin d'avoir la paix pour pouvoir songer à un travail sérieux. Mais il y songeait sans méthode et son esprit s'égarait dans les délices imaginées :

— Qu'est-ce qu'on va se taper, comme gonzesses, quand on aura réussi !

La viande féminine faisait sur lui grande impression et c'était un goût que Joliveau n'approuvait pas. Il était né pudique :

— Pitard. Ne rêve pas ! Je parie que tu as encore bu !

— Quoi ? Comme d'habitude !

Gilbert Joliveau, qui détestait l'alcool, s'inquiétait de ce que Pitard en avalât plus que de raison.

— Gilbert !

— Quoi ?

— Je crois qu'on les tient !

— Quoi ?

— Les feux.

— Non !

Tout ce qu'ils disaient était fort bien, mais leurs plus hardis projets risquaient de demeurer lettre morte s'ils ne réussissaient pas à se procurer des armes.

Ils avaient cent fois examiné l'affaire. Évidemment, le premier coup, celui de la vieille, on pouvait à la rigueur le tenter avec un de ces revolvers factices qu'on vend librement, chez les armuriers, mais ils répugnaient tous deux à cette contrefaçon de la vraie virilité. D'autant, qu'au lendemain de la première agression, le problème se poserait avec la même acuité.

— Je t'ai parlé de Fernand ? Un dur, mon vieux, un vrai truand !

Gilbert Joliveau réfléchit :

— Fernand ? Oui, peut-être. Me souviens pas...

— Un gars qu'il travaille aux abattoirs.

— Tu sais, s'il travaille...

— Mais y travaille plus. Il est toujours en chômage ou bien alors à l'assurance. Faut te dire qu'il est tubar. Y tousse tout le temps. Seulement, s'pas, nous on s'en fout qu'y soit tubar. On l'emmerde.

— Et les feux ?

— Justement. Y va en avoir un pour chacun de nous.

En dépit de cette promesse, Gilbert montrait peu d'enthousiasme :

— Tu ne crois pas qu'il va vouloir faire le caïd ?

— On fera gaffe. Les caïds, ça sera nous. Faudra même le tenir sérieux pour pas qu'il se croie !

— Mais c'est vrai qu'il aura les feux ?

— Je te dis que c'est sûr !

— Cher ?

— À l'œil. Tout ce qu'il demande, c'est qu'on s'en serve ensemble, au moins la première fois.

— Tu sais, je voudrais le voir d'abord.

— Quand tu veux. J'y ai parlé de toi. J'y ai dit, pour la rombière dans sa petite boutique.

— Alors il ferait le coup avec nous ?

— Oui. À part égale. Tu comprends, c'est pour les débuts. On en reparlera.

— Oui. On en reparlera.

Joliveau, avant de le connaître, se méfiait de cet intrus qui lui enlevait Pitard, ce Pitard qui avait un mètre soixante-dix-huit, des mains d'orang-outan, qui roulait des épaules comme un pirate classique et que le premier venu réussissait à mettre en laisse. Pitard, naïf comme un gosse, abruti de superstitions excentriques, croyait toujours tout, ne se méfiait de personne.

— Heureusement que je suis là !

— Quoi ?

— Rien, rien... On prend un pot au bistrot du dessous ?

— Si tu veux.

Il allait encore chercher à s'enivrer. Pour une fois, ça n'avait pas d'importance. La joyeuse nouvelle des revolvers méritait bien d'être arrosée.

— C'est drôle, Gilbert.. T'as pas l'air content, pour les flingues.

— Je serai content quand on les aura.

— Puisque je te dis...

— Oui, oui...

Pitard levait les épaules, se plantait devant une glace, un petit peigne à la main. Il ne se lavait guère, mais se peignait beaucoup. Ses cheveux s'ordonnaient en larges ondes travaillées avec art. On y admirait, au-dessus du front, une coque idéale, parfumée à la rose et luisante de brillantine.

— Alors, tu descends ?

— T'es pressé ?

— Oui.

Gilbert Joliveau ne jugea pas utile d'expliquer pourquoi. Pitard ignorait tout des devoirs de vacances et de la préparation d'un examen. Il n'aurait pas compris que Gilbert, tant qu'il était dans sa famille, continuât à jouer au collégien ni qu'il eût à rentrer chez lui pour y bâcler en vingt minutes un ennuyeux devoir de français.

Il en savait le sujet par cœur et se le répétait en quittant la mansarde. C'était vraiment la chose la plus idiote du monde :

« En art, dit André Gide, il n'y a pas de problème dont l'œuvre d'art ne soit, à elle seule, une suffisante solution. Dites si c'est votre avis et ce qu'il faut en penser. »

XIII

SOIRÉE DANS UNE AMBASSADE

La pièce : étroite et triste. Au-dessus de la table du conférencier une ampoule pendait au bout d'un fil. Mais Trampel ne s'était pas assis. Il marchait de long en large. Il ne faisait aucun geste inutile.

C'était le portier qui présidait. Il était assis dans un grand fauteuil. Tous ceux qui se trouvaient là savaient bien que c'était lui le grand personnage de l'ambassade.

Il pouvait y avoir quinze personnes. Son Excellence devait venir, mais était en retard.

Elle arriva vers le milieu de la causerie, se glissa sur la pointe des pieds jusqu'à un divan poussiéreux qui décorait le fond de la pièce, s'y laissa tomber lourdement. Trampel lui fit un léger signe de tête avant de poursuivre :

— Tous les hommes aspirent à la liberté politique. Tous veulent être traités sur le même pied que ceux qu'ils admirent ou qu'ils envient. Le monde entier vit en parasitisme sur ces idées-là. Ça ne durera pas parce qu'elles sont inapplicables. Il nous faut donc en profiter rapidement.

Nous allons parler de la France. La France est entrée, par sa faute du reste, dans un imbroglio d'idées dont elle a si peu de chances de sortir qu'elle se déchirera pour tenter de trouver une réponse à ses faux problèmes. Cette réponse n'existe pas.

Quelqu'un l'interrompit :

— Peut-on savoir les idées auxquelles tu fais allusion ?

— Certainement. D'abord, l'égalité de tous les hommes n'est et ne sera jamais qu'un leurre. On ne peut pas soutenir qu'un Zoulou vaut un Russe. Quand on le soutient, on a une mauvaise conscience et, comme on le sait, on se laisse battre. Cependant, toutes les organisations internationales font semblant de considérer ceci comme une certitude. Autre élément de l'imbroglio en question : le droit des peuples à se gouverner eux-mêmes. Ça n'est pas possible et ça n'est pas juste. Pas possible parce que les petits peuples devront alors jouir de la même liberté que les grands. En France, dix provinces vont se découvrir une vocation nationale en attendant que les habitants de Passy et de Ménilmontant en aient assez d'obéir aux édiles du quatrième arrondissement. Enfin, ce n'est pas juste parce qu'il est intéressant de promouvoir le gouvernement des meilleurs et que tous les peuples n'ont pas apporté au progrès une contribution égale. Les Pygmées, livrés à eux-mêmes, se gouverneront mal et constitueront un danger pour les autres.

La France aurait pu vivre dans ces contradictions et faire semblant de croire à ses principes si elle n'avait pas entrepris, alors qu'elle répandait ces erreurs, une politique d'expansion. Ses responsables se sont vite aperçus qu'il était impossible d'accorder aux demi-sauvages les mêmes prérogatives qu'aux Français évolués. Toute leur histoire coloniale au XIXe siècle et au début du XXe est faite de leur impuissance à faire coexister des idées qui se fracassent dès qu'elles se rencontrent. Ainsi, après avoir proclamé l'égalité universelle, les Français se sont-ils vus contraints de créer divers degrés de sous-citoyenneté. Les sous-citoyens se sont révoltés.

Il est exclu que la France puisse trouver une solution à des problèmes qui n'en comportent aucune, mais il ne l'est pas que son penchant, au fond très vif à l'égalité, ne lui permette de calmer les revendications les plus vives. Si elle y parvenait, l'établissement du système que nous préconisons serait remis à une date qui pourrait être éloignée.

Nous avons reçu mission d'utiliser, au profit du collectivisme, les courants profonds qui se manifestent dans les pays occidentaux. Puisqu'il

n'est question, ce soir, que de la France, il résulte de ce que je viens d'exposer que nous avons le devoir :

Premièrement : d'attiser, dans toute la mesure du possible, les nationalismes locaux.

Deuxièmement : d'empêcher ou de retarder toute solution apparente ou réelle des problèmes intérieurs.

Ce sont là les deux impératifs dont nous ne devons pas nous éloigner. Il faut que nous les ayons toujours présents à l'esprit, afin de ne pas risquer de perdre de vue le but à atteindre au profit d'un apaisement apparent. Je m'explique par un exemple : les « irrédentismes » locaux dont je viens de vous montrer l'intérêt, peuvent, une fois satisfaits, revêtir une forme politique très éloignée de celle pour laquelle nous combattons. Nous pourrions alors être tentés de nous rapprocher d'un point de vue national français, surtout si la France venait à montrer des sympathies pour notre bloc oriental. Je pense que vous avez assez bien suivi mon exposé pour reconnaître que ce serait là une faute grave. Les mouvements nationaux de libération sont à encourager, même s'ils adoptent pour un temps un aspect fasciste ou monarchiste, ou ce que vous voudrez.

Quant à la situation politique française, notre parti est devenu ici assez efficace. Sa situation à l'Assemblée est désormais assez importante pour qu'on puisse voir en lui l'arbitre véritable des combinaisons parlementaires. Cependant, le Parti communiste français n'est pas sûr et il serait excessif de compter sur lui pour un changement de régime. C'est lui qui a fait adopter la Constitution de la Septième République en 1969.

Les militants doivent songer à tout instant que nous luttons pour l'établissement d'un système et non pas pour obtenir le succès de tels ou tels principes. Les Occidentaux ont à nous proposer des principes, mais ont failli quand il s'est agi d'édifier un système. Au demeurant, et sans nous exagérer l'importance de divergences de vues qui pourraient être modifiées

par la suite, il est nécessaire de noter que nous ne pouvons reconnaître à peu près aucun des principes occidentaux. Ces principes, tels qu'ils ressortent de la Déclaration des droits de l'homme, par exemple, seront mieux encore résumés dans la phrase suivante du discours de Gettysburg :

« Nous tenons pour évidentes ces vérités que tous les hommes ont été créés égaux et dotés par leur Créateur de certains droits inaliénables. Parmi ceux-ci, la vie, la liberté et la poursuite du bonheur. » J'ai cru bon de vous citer ce passage qu'apprennent par cœur les écoliers américains. Vous ne serez pas sans remarquer que pas un seul mot de ce texte n'est acceptable pour nous, que pas un seul mot ne peut être admis si l'on désire l'édification de la patrie socialiste. Il importe de souligner, au risque de me répéter, que le système communiste est un tout qui ne peut s'embarrasser d'aucun principe humanitaire.

Il importe au plus haut point que les militants soient parfaitement dégagés des préjugés habituels. En particulier, les idées d'honneur et de charité ne sauraient être qu'excessivement préjudiciables à notre cause. La guerre contre le capitalisme doit être menée avec un degré sans précédent de dureté. Vous devez infuser aux exécutants dont vous avez la charge le mépris des conceptions périmées. Je sais qu'une telle manière de voir les choses est au-dessus de la compréhension de la plupart, mais les ordres doivent être exécutés. Ceux qui ne se plieraient pas aux directives devraient être liquidés.

Ces prescriptions prendront toute leur importance quand la guerre aura officiellement éclaté. Nous aurons l'occasion d'en reparler. Mais, dès maintenant, je puis vous dire que, la plupart des pays socialistes n'ayant pas ratifié les conventions de Genève et de La Haye, les violations du droit international sont, de ce fait, licites et ne doivent être jugées que par les résultats obtenus.

Notre règle absolue, à nous autres, agents actifs, est la suivante : Nous devons nous montrer, dans les rapports courants, loyaux, honnêtes et

fraternels envers ceux qui concourent à notre but commun et seulement envers ceux-là. Ce qui peut arriver, hors de nos groupes, ne doit ni nous attendrir ni nous révolter. Que les nations vivent, prospèrent ou meurent de faim, ceci ne nous intéresse que dans la mesure où elles sont esclaves de notre système.

Quelqu'un, de nouveau, interrompit Trampel :

— Et si l'attitude à adopter est discutable ?

— Il faut en référer à l'autorité supérieure. Le mot « discutable » est, en lui-même, le ferment des déviationismes. Pour ma part, je ne discute jamais avec personne.

Le portier, après la conférence, donna le signal des applaudissements. Puis il se retira. Il avait un rapport à finir. Ce fut l'ambassadeur qui entraîna Trampel dans son bureau. L'ayant fait asseoir :

— Je regrette, dit-il, de n'avoir pu assister au début de cet exposé. Ne te montre pas trop en sortant. As-tu quelque chose à me dire ?

— Rien pour l'instant.

— Personne en vue, du côté de La Celle-Saint-Cloud ?

— Personne.

— Somme toute, fiasco complet.

— Oui.

— C'est ennuyeux parce que le temps presse.

— Je ne ferai jamais d'imprudence. À moins, bien entendu, que ça en vaille la peine. Si tu estimes un jour que le temps de la prudence est dépassé, il te suffira de me le dire. Tu n'es pas sans savoir l'histoire de Vierny.

— Vierny ? Ah ! oui, je sais !

— Un sous-fifre sans envergure qui, dernièrement, s'est fait arrêter sous le nom de Trampel.

— Tu t'en fous puisque ce n'est pas ton nom.

— Je te prie de ne pas le savoir.

— Pourquoi a-t-il donné celui-là ?

— Parce que je lui avais fait la leçon. Si ça avait pris, ça aurait beaucoup facilité nos affaires, mais c'était un imbécile.

— Il est mort, n'est-ce pas ? Alors n'en parlons plus.

— En ce qui concerne l'État-Major atlantique, je n'ai encore personne en vue.

— Dommage. À part ça, des noms nouveaux ?

— Un seul. Sans grand intérêt, je crois. Un musulman qui monte une cellule terroriste.

— Il a l'étoffe qu'il faut pour ça ?

— Je n'en sais rien. C'est un médecin. Il est déjà allé en tôle.

— Hum... Mauvais. Fais-moi quand même une petite note.

Trampel sortit de sa poche une feuille pliée en quatre.

— La voilà.

— Merci.

Son Excellence déplia la feuille :

— Il nous faudrait une photo. Voyons ça ; comment s'appelle-t-il, ton bonhomme ? Mostefa ? L'ennuyeux, c'est qu'il ait déjà fait de la prison. Enfin, c'est ton affaire. As-tu quelque chose à me demander ?

— Oui. Je voudrais qu'il ne prenne pas à un ahuri quelconque l'idée de s'occuper de Joliveau.

— Joliveau ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un colonel du Service de renseignements. D'abord, je ne le crois pas très dangereux, et puis, tout ce qu'on tenterait contre lui m'obligerait à reprendre toute l'enquête sur ce service, enfin, je veux dire, sur ce bureau-là. Il ne faudrait tout de même pas nous prendre pour la police ! Nous ne sommes pas universels, nous autres ! Nous manquons de personnel et de moyens. Je suis d'avis de lui laisser coincer un agent ou deux parmi ceux qui ne savent rien. Ça lui fera croire qu'il fait un travail utile. Quant au déclenchement des opérations, je ne te demande pas de me le dire si tu le sais, mais...

— Je t'arrête tout de suite. Il nous manque encore beaucoup de renseignements. Tout à fait entre nous, je n'y compte pas avant quelques mois...

Tu y croyais, toi, à la guerre cette année ?

XIV

LE MYSTÈRE MANDRUSSE-DUQUERT

Henri Caudal-Denfert, auteur d'une loi sur la pudeur, s'essuya les lèvres au-dessus desquelles traînaient encore des moustaches de vin rouge et, comme il embrassait distraitement sa femme :

— Où vas-tu, dit-elle, mon Riri ?

Il était superflu de lui demander à nouveau de ne pas l'appeler son Riri. Elle le ferait toute sa vie, comme elle l'avait fait bien avant leur mariage, bien avant qu'il réussît, bien avant qu'il songeât seulement à devenir député. Il lui répondit d'un ton rogue :

— Chez Brocheteau, le président du parti.

— C'est vrai, dit-elle. Tu me l'avais dit, mon Riri.

C'était samedi, le jour de sortie de la bonne. Mme Caudal-Denfert débarrassait elle-même la table frugale. Le député la laissa haletante et geignarde, traînant à travers les pièces son ventre pointu et son souffle court. Il jeta un coup d'œil à la pendule de la cheminée. Il avait le temps. Brocheteau n'attendait pas ses amis avant dix heures du soir.

— Au revoir !

— Au revoir, mon Riri !

Il ne quittait jamais sans soulagement son appartement de la rue Faidherbe, ses enfants maladifs qui avaient l'air de grosses larves blanchâtres, et sa femme éternellement enceinte. Il était loin de porter une affection spéciale à cette grosse Normande dont l'entre-cuisse poilue laissait

échapper quelquefois des enfants, souvent des glaires et toujours des odeurs. Seulement, c'était sa femme et il avait trop le souci des respectabilités qui président aux carrières pour se permettre autre chose que les sentiments les plus généraux. L'idée de l'amour physique ne l'avait jamais effleuré. Elle lui eût fait horreur.

Dehors il retrouva l'air humide des soirées parisiennes, les trottoirs sonores, la flamme dansante des éclairages, et aussi l'angoisse qui ne le quittait guère.

Brocheteau avait insisté pour qu'il vienne. On allait, ce soir, discuter d'un sujet épineux. C'était une réunion presque clandestine. « Il ne s'agit pas que Mandrusse aille en apprendre quelque chose ! » Il n'était pas possible que la vraie autorité morale du parti n'y soit pas présente...

— Eh bien, et vous, mon cher président...

— Oh ! moi, vous savez bien que je ne suis bon qu'aux coups de gueule !

C'était un peu vrai et Brocheteau, qui était haut comme une porte et qui pesait cent dix kilos, terrorisait amis et ennemis politiques par ses colères tonnantes.

Il avait demandé avec un peu de malice :

— Mme Bèze sera là ?

— Ah ! oui... J'oubliais que vous ne l'aimez guère. Enfin, quand on est du même parti pourtant...

Brocheteau avait fait quelques difficultés et avait finalement promis qu'elle n'y serait pas.

Le président habitait rue Saint-Maur, presque à la hauteur de la Roquette. C'était une promenade d'un tout petit quart d'heure. Caudal-Denfert, en avance, continua jusqu'à la rue du Chemin-Vert, atteignit le square Gardette et ne sut plus quoi faire. Le petit jardin clos semblait provincial en dépit du roulement des voitures à cent mètres de là et de son bistrot minable où s'enivraient des sidis. Il regarda de nouveau sa montre. Il ne pouvait pas sonner chez Brocheteau avant un quart d'heure au moins. Il s'assit sur un banc.

Une fois de plus, on attendait de lui qu'il vaticinât d'un ton prophétique, qu'il terrassât des hydres. Il le ferait, comme toujours. Personne ne devait savoir que Caudal-Denfert, maigre, longiligne, la voix cassante et le regard méprisant, vivait dans l'inquiétude, touchant peu par goût au fond des problèmes, mais en cultivant douloureusement les apparences.

Or, comme toujours, il avait peur. On se réunissait pour parler de Mandrusse-Duquert. Il allait y avoir un petit nombre de gens, probablement tous députés. C'était dangereux. Avec Mandrusse-Duquert, il fallait jouer serré. Ce petit Juif commençait à inquiéter sérieusement l'Assemblée, où il se vantait d'avoir introduit des procédés nouveaux et qui l'étaient en effet.

Mandrusse, depuis peu député de Cahors, avait la passion de l'espionnage et des procédés policiers. On savait avec certitude qu'il colligeait des notes précises sur la plupart de ses collègues. Il était parti de l'idée que députés et ministres devaient avoir, comme tout le monde, un cadavre dans leur placard. Il en avait conclu qu'un coup d'œil dans chaque placard lui ferait gouverner l'Assemblée. Jusqu'ici, c'était faux. Ça pouvait à chaque instant devenir vrai.

Il ne voulait pas penser au sujet qui l'inquiétait. Il y pensa pourtant, se demanda ce que ferait Mandrusse s'il apprenait quelque chose.

Mais apprendre quoi ? N'était-il pas en paix avec sa conscience ? Cette femme qu'il allait voir une ou deux fois par semaine était-elle sa maîtresse,

oui ou non ? Non ! Alors ?

Elle n'était pas sa maîtresse, mais c'était bien pis ! Il n'allait chez elle que dans une sorte d'état second et rougissait ensuite de ce qu'il lui demandait. C'était honteux et ridicule, mais quand il sortait, tout courbatu, de chez elle, ses terreurs, ses inquiétudes, ses angoisses avaient disparu comme par enchantement. Jamais, à l'Assemblée, il n'était si brillant que ces jours-là. Il arrivait tout droit d'une séance plus violente encore qu'à l'ordinaire le soir où il avait, de haute lutte, arraché le vote de la loi qui portait son nom.

Mais, pour l'instant, il s'affolait en songeant à Mandrusse :

« S'il apprenait ça ! »

Ses lèvres, déjà minces, se pinçaient à l'idée que des imbéciles iraient croire que ça lui plaisait !

Et toutes les peurs venaient ensemble : Est-ce que Mandrusse-Duquert qui paraissait faire de l'espionnage le grand soutien de sa politique n'allait pas avoir un émissaire chez Brocheteau ? Dans ce cas, il s'acharnerait avec une particulière violence sur ceux qui auraient assisté à cette réunion...

Ainsi Caudal-Denfert passait-il par des alternatives de lâcheté ignoble et de violences effrénées. À la tribune, on connaissait surtout ses violences. Lui, il vivait dans ses terreurs.

Un quart d'heure plus tard, dans le salon sombre de Brocheteau, sa loquacité lui était revenue. Il y avait là Verjus, Mirette, une petite femme dont il avait oublié le nom et qui était député d'un département breton. On attendait Poulet qui était en retard comme à l'ordinaire et Verjus eut soin de choisir un silence pour dire à mi-voix :

— Il refait tout son maquillage...

Mme Brocheteau, distraite, indifférente, effacée, venait, avec un sourire contraint, de pousser devant chacun une tasse de café tiède, puis elle avait disparu et, dans le fond de l'appartement, on l'entendait qui se disputait avec un gosse. C'était toujours Verjus qui tenait la vedette. Il racontait maintenant une histoire de théâtre :

— ...alors, comme elle poussait la porte, Valentine Riviera a trouvé Régina Marcy dans les bras de Poulet !

— Non !

— Mais si ! Mais si ! Elle l'a pris, si j'ose dire, la main dans le sac...

On riait beaucoup.

— Et alors, qu'a-t-elle dit ?

— Elle l'a giflé !

— Qui a-t-elle giflé ? Régina Marcy ?

— Mais non ! Poulet ! Ensuite, elle est partie pour Cannes toute seule comme une grande fille. Enfin, il paraît qu'avec Poulet c'est fini. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

Vers onze heures, quand il fut bien évident que Poulet ne viendrait plus, tous redevinrent sérieux. Brocheteau commença par les rassurer.

— Nous sommes entre nous. Chacun de nous peut avoir dans les autres une confiance totale. Puisque nous sommes ici pour parler de Mandrusse-Duquert, parlons-en librement. Je crois que le plus utile serait de savoir exactement ce qu'il veut...

Ce fut encore Verjus qui l'interrompit en riant :

— Mais... le pouvoir !

Ensuite, tout le monde parlait à la fois :

— Alors qu'en fera-t-il ?

— Moi, j'ai idée que...

— Justement, dit quelqu'un. J'ai idée qu'il ne veut pas le pouvoir pour lui-même, mais dans un but précis et qui doit être tout à fait au point. Est-ce que... Enfin, puisque nous sommes entre nous, est-ce qu'il ne serait pas l'agent d'une puissance étrangère ?

— Mais laquelle ?

— Mais non, voyons !

— Mais si !

— C'est impossible !

— Il n'a pas besoin d'argent. Depuis son mariage, il est riche...

Verjus redevenait sérieux :

— Aucune des grandes puissances n'a un intérêt visible à la politique de Mandrusse. Il semble vraiment que son indépendance soit totale. Il ne veut pas que la France cède quoi que ce soit à l'Amérique...

— Sauf Madagascar !

— ...et il a toujours proclamé bien haut qu'il n'était pas communiste.

— Pardon. Il veut aller à Moscou !

— Vieille chanson ! Il y a vingt chefs de parti qui veulent s'entendre avec l'U.R.S.S. et chasser chez eux le communisme. Une utopie qui plaît aux électeurs.

Brocheteau interrompit ; il riait :

— Pas aux miens. Pas aux miens...

— Pour en revenir à l'Amérique, il attaque l'impérialisme américain dans tous ses discours.

— Alors ?

— Alors je crois qu'il veut seulement dans le pays la plus grande audience possible.

La voix de Caudal-Denfert venait brusquement d'interrompre toutes les autres. Verjus tenta bien une réflexion :

— Il a des idées de pouvoir personnel !

— Mais évidemment ! Quelle question ! A-t-il jamais caché qu'il était partisan d'un régime présidentiel puissant ? La vraie question n'est pas : « Veut-il le pouvoir ? », mais : « Qu'en fera-t-il ? » Nous savons très bien que trois mois de gouvernement Mandrusse coûteront à la France plus cher qu'une guerre perdue.

— D'autant qu'on la perdra quand même...

La petite Bretonne exprima, d'une voix pointue, un avis qui fit rire :

— Après tout, peut-être pense-t-il ce qu'il dit !

— Mais il soutient les idées les plus contradictoires ! Il promet n'importe quoi !

— Si bien que le plus mauvais tour à lui jouer serait peut-être de lui confier le pouvoir.

— Ah ! mais non !

— Vous voulez un Robespierre ?

Pour la première fois, des gens qui, toute leur vie, avaient parlé de démagogie, qui l'avaient souvent pratiquée pour leur part, se scandalisaient d'une propagande démagogique. Caudal-Denfert reprit son public en main.

— Il dit le contraire de tout ce que disent les autres pour se trouver une clientèle. Il n'a aucun programme...

— Et l'organisation scientifique ?

— Il a dit cela ?

— Oui. Il y a quinze jours : « Je crois à une organisation scientifique du monde. » Le mot lui-même est une sottise qui fait appel au crédit que les foules accordent à la science. Il eût beaucoup mieux traduit sa pensée en parlant d'une « organisation logique du monde ». Seulement, c'était moins commercial. Voyez-vous, il y a des moments où je me demande si cette fureur de détruire que montre Mandrusse a vraiment un but. Peut-être ne cache-t-elle au fond rien d'autre que la vieille haine d'un petit Juif blessé dans son orgueil ou dans ses convictions.

— C'est invraisemblable.

— Je ne dis pas le contraire.

Mirette demanda si les petites fiches où Mandrusse consignait des scandales faisaient partie de l'organisation scientifique. Cette fois-là, personne ne rit.

— En tout cas, il est indispensable que, dans le prochain ministère, notre parti....

— ...refuse toute participation si Mandrusse a un portefeuille. Bien sûr.

On promettait cela sans y croire. On savait bien que personne ne refusait. C'était important parce que l'Assemblée se lassait du ministère Vrain-Lucas dans lequel on n'avait vu d'abord qu'une anodine combinaison de printemps et qui tenait depuis près de six mois. Son remplacement s'imposerait bientôt.

Vers deux heures du matin, la réunion chez Brocheteau ressemblait au Conseil-tenu-par-les-rats. Très tard, on se sépara sur des résolutions énergiques : il fallait surveiller Mandrusse-Duquert, obtenir sur lui quelques renseignements capables de le faire se tenir tranquille.

En rentrant chez lui par les rues désertes, le grand maître de la pudeur française n'était pas optimiste : ce démon de Mandrusse-Duquert continuerait longtemps encore à terroriser l'Assemblée.

Caudal-Denfert en avait des sueurs froides. Il se promit, le lendemain, d'aller voir son amie.

XV

UNE GRÈVE POUR RIRE

Caudal-Denfert était à peine au lit que Breuil et Jarteaud sortaient du leur presque en même temps. Ils habitaient très loin l'un de l'autre, mais, la veille au soir, ils avaient convenu :

— On met le réveil à cinq heures. On prendra le premier train.

C'était le 3 septembre. Il ne faisait pas beau, mais prodigieusement beau. On se souviendrait longtemps à Paris de ces journées de chaleur. Le thermomètre était monté à trente-deux et les journaux annonçaient que c'était le record du mois de septembre depuis plusieurs années.

— À croire, disait Jarteaud, que Dieu s'est endormi ou qu'il voyage sur une autre planète. Un dimanche où il fait beau ! C'est invraisemblable !

À six heures, ils s'étaient rencontrés à la gare de Lyon et Breuil avait demandé :

— Tu as du fric ?

— Pas beaucoup.

— Moi non plus ; ça va être dur.

— Pas tellement. Nous allons prendre un aller et retour. Comme ça, nous serons au moins sûrs de rentrer. Et, si nous dépensons tout le reste, ça n'a aucune importance.

À l'horizon, le soleil était une grosse boule rouge. Le train s'était traîné dans la banlieue interminable, puis sur les rives étincelantes du fleuve.

Breuil faisait des comptes :

— Le dimanche, l'aller et retour n'est tout de même pas très cher. Nous pouvons nous en tirer très bien si nous mangeons en plein air. Au restaurant, ça serait un peu juste.

— C'est un peu juste de toute façon.

— Tant mieux. Ainsi goûterons-nous dans leur plénitude les joies qu'on éprouve à se sentir délivré de la tyrannie de l'argent...

— Ce m'est une joie fort habituelle.

— Je prends bien part. Nous achèterons du saucisson comme tout le monde...

— Non, Breuil. Tu peux te le foutre au cul.

— Quoi ?

— Enfin, tu sais bien que je ne mange pas de viande !

— Ah ! oui. C'est vrai. Quel emmerdeur ! Au fait, pourquoi ne manges-tu pas de viande ?

— Parce que c'est un crime.

Dans la vieille ville souriante ou dans les chemins de la forêt, ils avaient passé une journée magnifique. Vers le soir, la chaleur décrut. La foule heureuse des beaux dimanches envahissait les terrasses des cafés.

— C'est toi qui as les billets ?

— Oui, oui. On s'en va vers la gare ?

— Ce qu'il y a de bien, dit Breuil, c'est que la chaleur paraît te rendre aimable. Tu n'as encore engueulé personne. Tu ne m'as régalé d'aucun discours vengeur. Tu n'as pas fait sauter la terre. On te nous a changé...

— Pas tant que ça. J'allais te faire une réflexion furieuse.

— Ah !

— J'allais te dire que ces gens me dégoûtent. D'abord, ils sont trop. Ensuite, il y a trente-six façons d'être débraillé, mais la leur est horrible. As-tu compris pourquoi la plupart des gens du Nord ont la chaleur dégoûtante ?

— Et ceux du Midi ?

— Beaucoup moins. J'ai idée que, dans n'importe quelle ville méridionale, il te faudrait du temps pour dénicher quelque chose d'aussi ignoble dans son genre que la grosse toutouille suante qui, devant nous, traîne son cul bas jusqu'à la gare. Tiens. Dépassons-la. Aussi bien n'a-t-elle aucune chance d'y arriver jamais. Elle sera morte avant, de pléthore et d'épuisement. Elle aura éclaté, ce dont je me consolerai.

— Ne la regarde pas.

— Je ne la regarde pas. Je la vois. C'est encore trop. Et le type, là-bas, avec ses bretelles crasseuses pour retenir son pantalon mal taillé ! Hein ! Il est croquignolet, celui-là !

— Oh ! tu m'embêtes !

— Et l'autre, plus loin, qui a mis un mouchoir sous son chapeau pour se protéger la nuque, de crainte, sans doute, que ses moyens intellectuels ne viennent à en pâtir.

— Bien. Je note que ça n'est pas ton genre. Au fait, quelle sorte d'homme préfères-tu ?

— Ça t'intéresse ?

— Dis que je suis urbain comme pas deux.

— Celui qui sait le plus de latin.

— Alors celui-là n'a qu'à se faire au doigt.

— Répugnant personnage !

— Vous en êtes un autre.

Avant d'atteindre la gare, ils firent à nouveau le compte de leurs richesses :

— Nous avons dépensé presque tout. Est-ce que tu as de quoi manger demain ?

— J'ai mon restaurant pour étudiants. Je paie une fois par mois. Et toi ?

— J'emprunterai de l'argent à un copain.

Ils recomptèrent minutieusement :

— Nous avons nos billets de retour et des tickets de métro pour l'arrivée à Paris. Donc, si le train ne part pas tout de suite, nous avons encore de quoi prendre à une terrasse devant la gare un apéritif royal.

— Impérial. Ici, c'est plus indiqué. Pas d'objection contre ce projet. Seulement, je tournerai le dos aux gens. Ils sont trop moches.

Ils arrivaient en vue de la gare. Ils comprirent qu'il s'y passait quelque chose en voyant la foule qui attendait, hésitante.

— Une veine, dit Jarteaud, c'est la guerre ! Comme le disait en 1914 le regretté cardinal Baudrillart : « La voici enfin, la guerre purificatrice ! »

Après tout, le monsignor pouvait bien avoir des vues semblables aux miennes.

— Sur les Français ?

— Ou, encore, dans d'autres domaines. Sait-on jamais !

Ce n'était pas la guerre. C'était une grève. Ils le comprirent parce que, déjà, des gens déçus retournaient sur leurs pas, les uns accablés, d'autres furieux, mais sans conviction. On ne se met pas en colère contre un orage ou un tremblement de terre. À peu près seul, un gros homme enrageait. Il parlait à la cantonade, se souciant seulement d'être entendu et de hurler :

— Ah ! les vaches ! Ah ! les salauds ! Ah ! les porcs ! Mais bon Dieu de bon Dieu ! quand donc se décidera-t-on à en fusiller une douzaine ! Ils sont tout de même trop malfaisants.

En passant, Jarteaud lui dit :

— Vous ne saviez pas ?

Un employé, malgré quelques criailleries, vint fermer les portes de la gare, puis, de l'intérieur, il colla contre la vitre un écriteau manuscrit sur lequel on lisait :

PLUS DE TRAINS AUJOURD'HUI

— Qu'allons-nous faire ? dit Breuil ; nous n'avons plus assez d'argent pour prendre le car !

— Heureux hasard ! Il n'y avait aucune chance pour que le car puisse ramener à Paris la foule qui se serait entassée dans tous les trains de la

soirée.

— Alors ?

— Alors j'ai une idée.

— C'est ?

— D'aller, de toute urgence, prendre l'apéritif.

— Imbécile ! C'est tout ce que ça te fait ?

— Ça m'a fait beaucoup autrefois. Maintenant, ces choses-là ne m'épatent plus. Je les attends. Mieux que ça : je crois que je sais à peu près l'ordre dans lequel elles se produiront. Toi, tu n'arrives pas à comprendre que la France, qu'on appelle abusivement une démocratie, est en fait une dictature. Une dictature à deux dictateurs : les syndicats et les administrations. En attendant, allons prendre le pastis. De ce côté-là, pas de déception à prévoir.

Breuil, en levant la tête, considéra avec stupéfaction une suite de petits nuages roses qui paraissaient vouloir monter à la conquête du ciel :

— Il ne va tout de même pas se mettre à pleuvoir !

Jarteaud avait tenu parole : il tournait le dos aux saucissonneurs :

— Crainte que tu n'éprouverais pas si tu t'occupais de ton pastis au lieu de lever la tête en l'air.

Au-delà de la figure méphistophélique de Jarteaud, Breuil apercevait les bois noirs sur lesquels s'appesantissait un crépuscule interminable, l'avenue presque déserte, et une boutique étroite au rideau de fer baissé sur laquelle on lisait :

GALERIES DE LA FORÊT

puis, en plus petites lettres :

FOURNISSEUR DE MM. LES SPORTIFS.

Il n'y avait presque plus de voitures. La légère ivresse de l'apéritif l'avait fait naviguer loin de la sale affaire qui leur arrivait. La crainte de la pluie, l'y plongea de nouveau et, pour la dixième fois, il demanda :

— Qu'est-ce que nous allons faire ?

Il n'attendait aucune réponse. Il fixait, comme s'il eût voulu l'hypnotiser, la devanture des « Galeries de la forêt ». Ils étaient à soixante kilomètres de chez eux, sans argent et sans moyen de rentrer.

— Jarteaud !

— Oui.

— Qu'allons-nous faire ?

— Je n'en sais rien, mon ange. Je n'en ai pas la moindre idée. Accessoirement, je m'en fiche. Si tu es capable de marcher à pied, je crois que c'est le moment de le faire.

— Tu es fou ! Soixante bornes !

— Alors, tu peux également rester ici en attendant la fin de la grève. Généralement, ça ne va guère au-delà de quinze jours.

— On pourrait faire du stop...

— Compte là-dessus et bois de l'eau. Il y a vingt mille Parisiens qui vont essayer ce soir de revenir de Fontainebleau en stop. Connaissant la joie que montrent les Cadillac quand on les arrête, tu peux mesurer tes chances.

Breuil tourna la tête. À l'intérieur de la gare, par-delà la balustrade, un cheminot monté sur un banc discourait pour un petit groupe.

— Il pourrait bien, dit Jarteaud, se mettre à pleuvoir tout à l'heure...

— Décidément, tu n'en rates pas une !

— Oui. C'est la conséquence d'un vœu.

On n'entendait pas les paroles du cheminot. Il était trop loin. Par contre, on entendit, quand le discours fut fini, le petit groupe excité qui hurlait *l'Internationale*.

— Tout de même, dit Breuil, ils sont trop égoïstes. On sent trop le plaisir qu'ils éprouvent à faire une sale blague à tous ceux que le beau temps a attirés ici. D'ailleurs, c'est idiot. Ils finiront par se faire haïr de tout le monde.

— Je n'en suis pas si sûr. Il n'y a rien comme une belle injustice pour provoquer le respect et l'obéissance. Les coquandouilles...

— ...par un Q.

— Comme tu le dis, ...courbent le dos en attendant que ça se passe. Entre nous, du reste, il n'y a, pour recevoir les coups, qu'un âne bien battu.

C'est l'âne mal battu qui proteste. Et puis, les contemporains ont un sens très net de leur impuissance.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que tout se passe actuellement comme à la fin de l'ancien régime.

— Mauvais exemple. Tu avoueras que, comme protestation populaire, on ne fait guère mieux. On t'a expliqué comment il a fini, l'ancien régime ?

— Mais certainement : par la Restauration.

— Sectaire !

— La similitude est étonnante. Personne ne discutait alors le bien-fondé des supériorités politiques. Il fallait être Voltaire pour se plaindre qu'on le bâtonnât et le peuple d'aujourd'hui n'est pas très voltairien : « C'est bien triste, mais c'est comme ça... » Comme en 89, il y a maintenant trois classes dans la société ; ce ne sont pas les mêmes, voilà tout.

— Je m'en fiche. Ça m'est égal. Quelles classes ?

— Eh bien, les ouvriers, les fonctionnaires et le tiers état. Le tiers état, ce sont les couillons : ceux qui payent.

— Tout ça est bel et bon, mais ne me dit pas ce que nous allons faire.

— Breuil, ton inquiétude juive est insupportable. Ce que nous allons faire, je n'en sais rien, mais ce que nous devrions faire, je vais te le dire : nous devrions déclarer la guerre aux nouvelles féodalités et, avant tout, à la classe ouvrière. Mieux que ça, je prédis le plus grand succès au premier qui prendra la tête d'un mouvement contre les profiteurs du régime, je veux dire les ouvriers sans impôts, les fonctionnaires sans travail, les damnés de la rue Mouffetard.

— Qu'est-ce qu'elle t'a fait la rue Mouffetard ?

— Tu n'y es jamais allé, non ? C'est à vomir, à te faire moine, à te suicider ! Le peuple en proie à sa passion de la nourriture. Ça n'est pas rabelaisien, c'est atroce. On ne sait rien de la France quand on n'a pas vu la rue Mouffetard.

— Eh bien, ça y est ! Nous en sommes au discours vengeur !

— Bien sûr ! Je crois que tous les malheurs actuels ont leur source dans la rue Mouffetard. Ils sont tous à base de fureur digestive, la pire des choses. En France, le mouffetardisme s'est élevé à la hauteur d'une catastrophe nationale. Cette invraisemblable gloutonnerie, non seulement ça fait enfler démesurément les pétards français, mais ça obstrue les cervelles, démolissant ainsi le bas et le haut.

— Jarteaud, tu es un peu trop réactionnaire pour mon goût.

— De l'espèce de ceux qui demandaient l'abolition des privilèges. Tu peux toujours rigoler. Ce qui me console, c'est que tu rigoles un peu moins quand tu ne peux pas acheter ce dont tu as envie parce que le fric a filé aux allocations de grossesse ou au déficit des administrations grévicoles. Ou encore quand tu vas à pied parce que les cheminots se reposent, quand tu ne peux pas te loger parce que les lapinières rouges ont tout envahi...

— Tu m'empoisonnes, mais, comme je n'y couperai pas, dis-moi quand même ce que tu veux faire.

— Avant tout, remettre au travail ceux qui, sans doute par ironie, s'intitulent les travailleurs et qui, quand ils ne sont pas en grève, ce qui est rare, fournissent environ le tiers du boulot d'un coiffeur, d'un vétérinaire ou de l'épicier du coin. Et puis, je ne m'en tiendrais pas là. Je ne peux pas oublier que, depuis cinquante ans, ces ouvriers ont mis la France en coupe réglée, qu'ils ont, une fois pour toutes, posé en principe qu'ils ne prendraient

aucune part aux difficultés du pays, que tout leur était dû, qu'ils n'avaient, eux, qu'à recevoir, et les autres qu'à donner ! Et tu voudrais que ça n'entraîne aucune représaille ! Il faudra bien un jour que les profiteurs paient. Je souhaite l'avènement du communisme parce que le premier soin du communisme, quand il s'empare d'un pays, c'est de mettre les ouvriers en esclavage.

— Oui. Et les autres aussi.

— Et les autres aussi. Tant pis. Je n'aime pas les lâches. Quant à toi, je voudrais savoir quelle sympathie tu ressens pour ces sales bourgeois qui n'ont jamais su, les eunuques, devant le chantage des syndicats, que courber le dos. Je propose de foutre coupables et victimes dans le même sac et le sac dans la Seine, les uns parce qu'ils sont méchants et malfaisants, et les autres pour être aux méchants complaisants !

— Ça, c'est de la chance ! Enfin, une citation qui n'est pas de Baudelaire !

— Qui te l'a dit ?

— Jarteaud, tu bafouilles et tu déraisonnes. Je crois qu'on pourrait, à la rigueur, admettre quelques-unes de tes idées, mais tu les dessers par tant de violence. Il n'est que trop vrai que la classe ouvrière a montré, ces dernières années, beaucoup d'égoïsme et d'incompréhension. Mais tu oublies de remarquer que cet égoïsme faisait suite à des siècles d'exploitation forcenée. Avoue que ça l'excuse.

— Je n'avoue rien du tout.

— Alors cesse de me casser la tête. Maintenant, pour le caractère, la bonne humeur et la beauté du teint, je te recommande de te purger. C'est un conseil d'ami et l'avis d'un médecin !

— Tu parles ! J'exige, avant de me plier à cette ordonnance, de provoquer une consultation avec un autre médecin plus sérieux.

— Il n'y en a pas.

— Pardon. J'en connais !

— Tiens, tiens, Jarteaud ! Tu connais des chers confrères ?

— Euh... oui. J'en connais un.

— Tu ne m'avais pas dit ça. Il est installé à Paris ?

— Il n'est pas installé.

— Allons bon ! Voilà que tu refais ta vilaine gueule de cafard. Il a quel âge ?

— Vingt-huit ans.

— Et il s'appelle ?

— Mostefa. C'est un rat.

— Et tu l'as connu...

— Oui. En prison.

La nuit tombait très vite. Depuis quelques minutes, l'éclairage livide d'un lampadaire trop faible dessinait sur le sol, devant les « Galeries de la forêt », un cercle de lumière.

— Dis donc... Il était en prison pour...

— Non. Pas du tout. Pour une histoire de terrorisme. Tu veux le connaître ?

— Ah ! non ! J'ai assez de toi comme terroriste amateur !

Jarteaud baissa la voix :

— Celui-là n'est pas un amateur.

— Jarteaud !

— Oui.

— Tu vas te mettre à fréquenter des criminels ?

— Tu me reprochais l'autre jour de menacer sans agir. Eh bien, tu vois. J'agis. Souviens-toi de ce que je te disais : « Pour un œil... »

— Je t'en prie ! Je sais la suite. Et puis d'ailleurs, je m'en fous. Je voudrais savoir comment rentrer.

— Aucune idée là-dessus. On pourrait peut-être prier sainte Épurasie des Connettes, mais, comme tu es Juif, j'ai bien peur que ça ne soit pas efficace. As-tu, toi, une idée meilleure ?

XVI

DEUXIÈME LETTRE DE MACLELLAN
UNE MAISON DU BOULEVARD BRUNE

Vendredi 8 septembre 1972.

Mais non, ma chère Betty, je ne pense pas que votre français soit mauvais. Je vous renvoie, comme vous me l'avez demandé, votre lettre corrigée, mais je ne le ferai plus. Ceci donnerait à notre correspondance un ton d'enseignement et de sérieux que je ne lui souhaite pas. Je n'ai déjà l'esprit que trop sérieux. Je n'ai que trop tendance à vous ennuyer.

Je vous écrivais récemment que je vous servirais de professeur. Hélas ! J'en viens à me demander si vous aurez beaucoup besoin de parler français. Ce pays est si menacé, son sort est si peu assuré et la situation des Américains si chancelante que je ne sais si vous pourrez m'y rejoindre dans quelques mois comme nous l'avions prévu. Et puis, la langue française est-elle si nécessaire ? Partout dans le monde elle cède le pas à l'anglais, au russe, voire à l'arabe. Pour moi, je suis un phénomène. Si je ne l'étais pas, on ne serait pas venu me chercher. On aurait trouvé, plus près des ambassades, quelqu'un de plus instruit des habitudes diplomatiques.

Ceci dit, je continue à vivre agréablement à Paris. Ce n'est pas d'hier que je me suis fait aux manières françaises et, comme il ne viendrait à personne l'idée de me prendre pour un Américain, j'entends un peu partout de bien curieuses réflexions. Je vous en parlerai peut-être un jour, mais force m'est bien de reconnaître que nous avons ici bien plus d'ennemis que je ne le pensais. Hors la profession hôtelière, nous sommes partout exécrés. Ces jours-ci, tous les Français nous attribuent leur honteuse défaite de Fort-

Dauphin. Je rédige à ce sujet des rapports aussi circonstanciés qu'il m'est possible. Je ne sais si on en tiendra compte.

Vous le voyez donc, ma chère amie, je suis un peu découragé. Nous nous sommes ruinés pour des gens qui, peut-être, n'en valaient pas la peine. J'en viens à me dire certains jours que la France, sans les Français, serait un pays charmant. J'ajoute qu'ils ont donné à leur dernière République une forme ridicule. Je tiens la septième pour la plus mauvaise. Évidemment, ce que je viens de vous dire est un peu une boutade. Malgré cela, je ne cesse de me faire la réflexion suivante : « Si moi, qui parle parfaitement leur langue et qui ai été élevé comme eux, je n'arrive pas à comprendre les Français, qui donc, chez nous, y arrivera ? »

Personne, je le crains. Je suis de plus en plus frappé par l'opposition que je découvre entre l'Ancien Monde et le nôtre. Aucune de nos façons de voir ne peut passer l'océan. Ces gens qui aiment les nègres (beaucoup de Français sont noirs et personne n'y fait attention !), qui ne croient pas en Dieu et amènent des chiens dans les restaurants, peuvent nouer avec nous des liens d'intérêt, mais ne seront jamais qu'intéressés.

Jour après jour, je retouche l'image un peu conventionnelle que je me faisais de ces petits hommes. N'allez pas croire que je les déteste, mais sans doute vaut-il mieux que je n'aille pas leur expliquer les raisons de mon goût pour eux. Ce qui peut nous inciter à excuser leurs vices, c'est qu'ils sont pittoresques, anachroniques, extraordinaires, imprévisibles et illogiques. Illogiques surtout, en toutes circonstances, illogiques comme à plaisir.

J'entendais, voici quelques jours, à l'ambassade, quelqu'un se plaindre de leur inconséquence. Eh bien, si quelque chose pouvait me les rendre vraiment sympathiques, ce serait leur aptitude à toujours agir « au rebours du bon sens ».

Voulez-vous un exemple ? Deux exemples ? Cent exemples ? Tenez : en voici toujours un. J'en rirai dix ans.

La ville de Marseille manquait d'eau. On a donc décidé d'y amener les eaux du Rhône qui ne tarit jamais. On a tout mis en œuvre pour assurer le succès de l'affaire, et puis, on s'est aperçu que le projet coûterait vraiment un peu cher à cause de la distance à laquelle il faudrait aller établir le captage. Un malin a trouvé le truc et, pour faire des économies, — à vrai dire peu importantes par rapport à l'ensemble des travaux — on a modifié le plan initial. On est allé chercher non les eaux du Rhône, mais celles de la Durance. Ça a tout de même coûté des sommes fabuleuses. On a fait, comme toujours en France, beaucoup de banquets, beaucoup de discours et on a distribué beaucoup de décorations.

Et Marseille manque toujours d'eau parce qu'on avait, entre temps, oublié que la Durance est à sec six mois de l'année...

Ils sont toujours comme ça. L'exécution leur fait oublier le but. Pour moi, je me déclare sans force pour faire, d'histoires comme celles-là, autre chose que de rire. Iriez-vous, ma chère amie, chercher, dans notre précise Amérique, un seul exemple d'une fantaisie si bouffonne ?

N'est-ce pas qu'elle est belle, mon histoire ? Et, surtout, n'allez pas croire que ceci ait, le moins du monde, de conséquences fâcheuses. N'allez pas plaindre les gens de Marseille. Ils manquent d'eau depuis deux mille cinq cents ans. Si on leur en avait donné, ils n'auraient pas su quoi en faire. Ils ont un petit vin qu'ils adorent et ils ne se lavent jamais.

Ce que je vous raconte là n'est pas chose remarquable. Tout est de la même veine. Imaginez que, ces jours derniers, un bateau a coulé à trois cents mètres de la côte, en sortant de Saint-Nazaire. Il était chargé de sucre et, quelques heures plus tard, des caisses et des caisses et encore des caisses de sucre sont arrivées au rivage. Vous pensez bien que les gens du pays ont mobilisé tout ce qu'ils possédaient comme moyen de transport pour aller récupérer du sucre.

Ils n'ont rien récupéré du tout. Ils ont trouvé sur place des douaniers qui surveillaient les caisses. On s'était aperçu que ce sucre-là n'avait pas payé la douane, Alors les douaniers sont restés là, le sucre a fondu ; ils sont partis.

Je persiste à trouver charmante leur éternelle inadaptation aux réalités. Par malheur, ils ont aussi des côtés moins sympathiques. D'abord, ils ne sont pas aimables. La hargne d'un flic, d'un employé des postes ou d'un gendarme français n'a guère d'équivalent dans le monde. Est-ce là le souvenir que vous avez gardé ?

Je relis ma dernière lettre (j'en garde toujours le double) et ceci m'amène à vous parler d'une aventure dont je vous avais déjà dit le début. J'en ai fait une affaire personnelle et j'y attache un intérêt qu'elle ne mérite probablement pas. J'ajoute que je ne suis pas ici pour m'occuper de ces sortes de choses et que mes supérieurs désapprouveraient très certainement mon initiative. Disons donc que je joue au détective amateur cher à nos romanciers et ne cherchez pas, à mon attitude, d'autre raison que le hasard, puisque aussi bien, c'est lui qui m'a fait me trouver là quand cette histoire a débuté.

Vous avez compris qu'il s'agissait de l'arrestation, puis de la mort, du faux Trampel.

Ma dernière lettre est du 29. Nous sommes le 8. Ce n'est pas en si peu de jours que j'ai pu faire grand-chose. En fait, je n'ai rien fait du tout.

Mais j'ai tout de même réussi à comprendre quelque chose. Vous souvenez-vous que je me demandais pourquoi c'était Poulet qui nous avait porté ce mot ? Poulet n'est pour l'instant rien d'autre qu'un simple député. Eh bien, ce n'est pas un mystère, mais la raison, que je ne soupçonnais pas, en dit long sur la France actuelle.

Ce Poulet est un homme ridicule, mais ce n'est pas un sot. C'est un partisan assez convaincu et, je crois, désintéressé (ils ne le sont pas tous) de

la nécessité de notre alliance. Savez-vous pourquoi, au moment où on allait classer l'affaire, il s'est fait confier ce bout de papier ? Tenez-vous bien, ma chère : parce qu'il n'avait pas confiance dans ses compatriotes pour mener à bien une enquête sérieuse.

C'est sans doute l'explication que j'aurais le moins aisément soupçonnée, mais c'est la bonne.

Il faut vous dire que, malgré l'apparente multiplicité des partis politiques (on en fonde un ou deux par semaine, et ceux qui existent se divisent à l'infini), il n'en existe, en France, que deux : le parti russe et le parti américain. Poulet appartient au parti américain et c'est nous qu'il est venu trouver parce que, des gens qu'il croyait susceptibles d'entreprendre une enquête, c'est nous qui avions le moins de chance d'appartenir au parti russe... C'est simple, mais il fallait y penser.

Je mens peut-être en affirmant qu'il n'y a que deux partis. Il se peut qu'il s'en fonde actuellement un troisième qui serait le parti français. Il se cristallise autour d'un petit député remuant et avide d'honneurs qui s'appelle Mandrusse-Duquert. Mais ce Mandrusse est un personnage assez mystérieux pour qu'on ne puisse encore savoir ni ce qu'il veut au juste ni ce qu'il compte faire.

J'en reviens à Poulet. Il croit la D.S.T. largement noyautée par les agents russes. Je crois qu'il se trompe. Mais comment ne pas l'excuser ? Ces Français de 1972 se méfient tous les uns des autres. Ils vivent dans la terreur de rencontrer l'espion d'en face. C'est la Russie de 1916.

Cette feuille, vous le savez, portait une simple adresse : 174, boulevard Brune. J'y suis allé. J'ai trouvé une grande maison, ni très belle ni très laide, d'une architecture assez courante ici et qui n'est déjà plus celle du baron Haussmann et des époques suivantes. (Vous connaissez cela : ce fond solide de l'architecture parisienne : des dômes, des balcons, des marquises ; des constructions sombres et prétentieuses, mais, somme toute, assez belles.)

La maison dont je vous parle était d'un modèle plus simple, elle remontait à une époque où le bâtiment hésitait entre le fer, le ciment et la pierre. Le principal ornement des murs était fait de ces briques blanches qu'on voit aussi chez nous et qui confèrent à ces maisons-là un aspect plutôt pauvre.

Il y a deux corps de bâtiment : l'un sur le boulevard, l'autre, perpendiculaire, sur cour. L'immeuble est gardé par une concierge, comme il en existe encore beaucoup à Paris, mais j'ai tout de suite remarqué que la concierge ne pouvait surveiller ni l'entrée principale ni celle de la cour. De là à supposer que c'était précisément cette particularité qui avait fait choisir l'immeuble, il n'y avait qu'un pas.

Vous allez me dire : « Et les Français ? » Eh bien, les Français ne nous communiquent pas les résultats sans importance ou qu'ils jugent tels. Ils estiment n'avoir pas à nous tenir au courant de la marche de l'enquête parce que l'affaire n'a pas de raison d'intéresser l'ambassade. Ce serait vrai si l'on n'avait pas prononcé le nom de Trampel (à coup sûr, un faux nom). Ce Trampel nous préoccupe au moins autant que les Français, si ce n'est plus. Je pense donc qu'un de mes collègues suivra l'affaire et que nous continuerons à connaître les résultats qu'ils obtiendront. S'ils en obtiennent...

Je dois avouer que, pour l'instant, ils ont procédé d'une façon habile. Au lieu de faire ce qui venait à l'esprit, c'est-à-dire de surveiller la maison, ils ont tenté de savoir qui était le faux Trampel, celui qui s'est fait arrêter sous ce nom et qui est mort si bizarrement pendant son interrogatoire. Ils y ont réussi.

Une seule chose à noter : les grands-parents de ce garçon étaient Russes : ils s'étaient réfugiés en France peu après la guerre de 14. À part ça, rien. Il s'appelait Vierny, il était électricien, il avait vingt ans. S'il affichait quelques sympathies communistes, il ne serait venu à l'idée de personne qu'il pût aller jusqu'à prendre une part active dans une organisation

agissante. Mais le fait qu'il sût le nom de Trampel et qu'il ait tenté de se faire passer pour lui, montre, à mon avis, deux choses : qu'il y appartenait, et depuis peu. Si ç'avait été plus ancien, l'entourage en eût soupçonné quelque chose. D'où je conclus que, de ce côté, on ne trouvera plus rien.

Restait la maison du boulevard Brune. Que pouvais-je faire ? Un policier aura peut-être la maladroite idée d'aller d'emblée interroger la concierge. Je n'avais pas même cette ressource. Jusqu'ici, je n'ai rien fait d'autre que de regarder la maison. Mais je l'ai bien regardée et, je vous décrirais, ma chère amie, sans la moindre hésitation, le dessin des rideaux brodés (qu'on voit aux fenêtres françaises et qui sont ordinairement si laids). Il y a un carreau cassé au sixième, on a refait les peintures extérieures d'un appartement de la cour. Au-dessus de la porte d'entrée, on lit une inscription : « J. Bouchot, Arch., 1939. » Ce ne sont pas là des découvertes.

La seule chose qu'on pourrait noter, c'est qu'il y a, sur la façade du boulevard, un appartement vide. Il n'y a pas d'appartements vides dans ce Paris où l'on construit trois chambres quand on fait cinq bureaux. Mais nous ne sommes que le 8 septembre et beaucoup de Parisiens sont encore en vacances. Ça ne veut rien dire.

Vous voyez, ma chère Betty, que je continue à m'acharner. Vous me savez têtu et souvent pour des raisons moins excusables. À vrai dire, ça m'amuse. Nous verrons ce qu'il adviendra de cette affaire. Peut-être en sortira-t-il quelque chose. Peut-être rien du tout. Qui pourrait le dire ?

Ce pays est plein de toutes les sortes de fous. Croiriez-vous qu'hier, dans une salle déserte du musée du Louvre, je me suis fait accrocher par un homme qui m'a expliqué qu'on n'avait, jusqu'ici, rien compris au christianisme, que le Christ n'avait probablement jamais existé, que c'était une fable juive, uniquement chargée d'une valeur de symbole... Il me tenait par le revers de mon veston, m'assurant que les Évangiles, c'était avant tout l'affirmation qu'on pouvait tuer les dieux... que tout cela s'éclairerait pour moi si je consentais à reconnaître que Dieu, c'est la communion des

hommes... Comme je lui reprochais son impiété, il m'a retourné le compliment. Il estimait que le Dieu des chrétiens actuels n'était rien d'autre qu'une excuse à leurs dérèglements et qu'il était temps d'aller l'enterrer « dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts »...

Je ne me suis débarrassé de ce fou que difficilement. Il a dit m'avoir jeté un sort et que la vérité se révélerait à moi... Vous le voyez, ma chère, je ne m'ennuie pas toujours !

XVII

...SURGI DU FOND DES ÂGES

— C'est toujours pareil, dit Léontine furieuse. Si qu'ils ne feraient pas attendre, ils seraient pas contents. Mais, aujourd'hui, alors !

La petite cour était sombre, bordée de hauts murs sans fenêtres où le crépi dégradé s'ornait médiocrement de quelques dessins de briques. Septembre s'avançait. Les matins devenaient froids. Une file d'une trentaine de personnes s'étirait sur les pavés inégaux que les ondées de la nuit faisaient encore briller.

Derrière Mme Pichegru, une grosse femme approuva :

— Trois semaines que je viens tous les jours. Eh bien, j'ai jamais attendu comme ça !

Bien qu'elle fût d'une constitution solide, Léontine se remettait mal de l'heureux événement qui, un mois plus tôt, avait embelli sa famille.

— Je me sens faible, disait-elle. Faut du sang.

Elle venait quotidiennement aux abattoirs pour en chercher, mais continuait à se trouver faible.

Elle précisa sa pensée :

— Pour sûr qu'ils sont à dormir, là-dedans !

— Z'avez raison, dit la grosse femme.

— Je m'évanouirais qu'il y aurait rien pour m'étonner. Et c'est eux qu'ils seraient responsables !

Sa faiblesse datait du jour où, à l'hôpital, une sage-femme indifférente avait regardé l'avorton avant de déclarer :

— Une belle petite fille...

Depuis, la belle petite fille continuait d'être un avorton mais sa mère se plaignait sans cesse ; la connasse coulait à cette dame et c'était un ennui qu'elle supportait impatiemment. Elle se troublait parfois de la crainte de vieillir, se demandant si son retour de couches n'allait pas tourner au retour d'âge. Justement, comme pour charmer l'attente, elle se confiait à la grosse femme :

— C'est rapport à votre âge, répondit celle-ci.

Léontine était perdue dans ses réflexions :

— Savoir... dit-elle.

— Si, si... Je connais ça. C'est le sang qui cherche à se placer.

À propos de sang, il ne venait pas. Mme Pichegru attendait depuis près d'une heure, sa cafetière à la main. L'autre avait une casserole. Elle ne devait pas habiter loin. Devant, le grand voyou pâle n'avait qu'une chope à bière. Il avait l'air d'une araignée ; il était follement maigre ; il avait les joues rouges. Il toussotait sans arrêt, à voix très basse, un peu honteux.

— Cha ne va pas, cha, dit Léontine.

Quand elle était en colère, elle reprenait l'accent de son village natal qu'un beau souci d'élégance lui faisait d'ordinaire éviter. L'araignée se retourna :

— Des jours, dit-il, ils tuent pas facilement. Y a des bêtes, des fois, qu'elles résistent.

— Vous croyez ?

L'araignée eut le sourire indulgent du grand savant qu'on interroge sur ses travaux :

— Pouvez me croire ! Je suis du métier.

— Ah ! vous m'en direz tant ! Alors, pourquoi que vous venez là ?

— Pour me remonter, madame, vu que je suis en chômage.

Un instant se passa encore, avant qu'au rythme lent des pensées de Léontine ne survînt une nouvelle précision :

— De ce temps-là ! Et mes pauvres jambes qu'elles peuvent seulement plus me porter !

— Justement, madame. Faut du sang. Y a que d'attendre.

— Faut du sang, reprit en écho la femme rouge. Sans ça, moi, je ne tiendrais pas. Témoin ma défunte mère qu'a vécu jusqu'à quatre-vingts ans et plus, rien qu'à venir ici. D'ailleurs, c'est bien recommandé par les docteurs.

— Et puis, dit l'araignée, faut dire que c'est pas mauvais au goût...

Il avait, pour dire ça, un tout petit rire un peu grivois qui s'acheva dans une quinte de toux. Cependant, la grosse femme insistait :

— Monsieur qu'est du métier, il dira bien que c'est recommandé par les docteurs !

— Sûr, dit le scientifique. Et le sang de cheval, c'est lui qu'est le plus fort.

Cependant, Léontine, rêveuse, laissait pleuvoir des apophtegmes :

— Ah ! la médecine, c'est le plus beau des métiers. Seulement, voilà : c'est une étude. Tout le monde peut pas...

De nouveau, elle s'abîma dans ses réflexions, tandis que l'autre s'inquiétait :

— Et moi que j'ai personne pour garder ma loge !

Pendant un instant, elles s'entretinrent encore de leurs maladies, mais la concierge en revenait toujours à sa loge :

— Autrefois, c'était moins astreignant. J'avais mon plus jeune avec moi.

Léontine tint à montrer une curiosité polie :

— Et où qu'il reste, maintenant ?

— Il est parti soldat depuis trois mois. Même qu'ils veulent l'envoyer à Madagascar. Si c'est pas honteux ! Ça va donc pas finir, cette guerre-là ?

On ne pouvait pas toucher à Madagascar sans émouvoir, chez les Pichegru, des sentiments libérateurs :

— Ça va changer. Moi, je vous le dis !

La concierge n'y croyait pas trop :

— On sait pas quand...

— Quand les Soviets ils seront là.

En l'absence d'une réponse, elle ajouta encore :

— Et pourquoi qu'on leur a pris leur pays, hein, à ces gens de Madagascar ?

Mais la concierge n'était pas douée pour la politique. Elle triomphait plus aisément dans le compte rendu des catastrophes :

— Y a rien que des malheurs, ces temps-ci. Vous avez vu, madame, qu'est-ce qui se passe chez les Grecs ?

Elle faisait allusion au tremblement de terre d'Ithaque que les journaux annonçaient en gros titres.

— Paraîtrait qu'y a déjà mille morts. Et puis que ça continue !

Ça n'intéressait pas Léontine, parce que c'était dans les pays.

Au fond de la cour, une voiture s'arrêta qui offrait un peu l'aspect d'un catafalque pour enterrements à bon marché. Un boucher en fit descendre un cheval assez beau, promena sur l'assistance un regard lourd de satisfaction, puis tira vers le hangar le cheval qui renâclait et poussait des hennissements affolés.

Un frisson délicieux avait parcouru ce qu'un écriteau bien placé appelait « la queue d'attente ». (« Prière de se ranger à sa place dans la queue d'attente. Tout le monde sera servi. ») La concierge soupira :

— Pas de danger qu'on a du sang comme celui-là ! Ils vont le garder pour eux !

— Vous pensez ! dit Léontine. Sûr que celui-là, il me remonterait !

Car elle ne doutait pas que trente ans de pertes rouges, blanches, jaunes-verdâtres, de lochies, de trichomonas, de fausses couches et de gonocoques ne finissent un jour ou l'autre par céder au sang de cheval. Elle ne guérissait pas, mais, à en gober le plus possible, elle connaissait des plaisirs qui valaient bien la santé. Beaucoup plus haut dans l'échelle sociale, des dames neurasthéniques et des collégiens pâles en prenaient en ampoules, parfumé à la framboise. Mais alors, la satisfaction en était moins sensible.

Il passa encore un quart d'heure au bout duquel la concierge et Mme Pichegru communiaient dans une étroite amitié. Elles avaient épuisé pour un temps le chapitre des pertes. Elles en étaient au mal qu'on éprouve à se faire payer dans les bureaux.

— C'est comme je vous le dis, exposait la concierge : trois mois de retard qu'ils ont pour mon aide aux familles de mobilisés !

— Eh bien, et moi !

Elle sortit un papier. Il était adressé à Bobet, Léontine, épouse Pichegru. Elle le lut avec colère et sans ponctuation :

« Madame,

« J'ai l'honneur de vous informer que je ne puis, à mon vif regret, vous régler la somme que vous me réclamez pour remboursement de vos frais hospitaliers pendant la période du 13/12/70 au 5/1/71. En effet, ce dossier de remboursement ne m'a pas été transmis en temps utile. Veuillez agréer... »

— Plus souvent, ajouta-t-elle, que je vais me laisser faire ! Pour sûr, j'y vais la semaine prochaine et j'y fais une colère comme jamais !

L'araignée la considérait depuis un instant. Il parut hésiter, puis finit par lui dire :

— Vous restez pas rue du Niger ?

— Si.

— C'est pas votre jeune fille qui s'appelle Josiane ?

— Vous la connaissez ?

— Oui, je la connais. Moi, je reste rue du Sahel. Vous lui donnerez le bonjour de Fernand.

Léontine ne s'étonnait pas. Tout le quartier connaissait sa fille.

— Depuis tout à l'heure, je me disais : « Ça serait-y pas Mme Pichegru ? »

De dessous la jupe de la mégère montaient des odeurs énormes. Elles se mêlaient, dans l'air, au parfum sucré du sang qui envahissait tout. Il vint de l'intérieur un long hurlement qui fut écouté avec approbation.

— À mon idée, dit la concierge, ils tuent mal, aujourd'hui. C'est rapport à ça qu'on attend. Pas vrai, monsieur Fernand ?

Mais Fernand ne l'entendait pas. Les yeux fermés et une main dans la poche, il était agité de petites secousses qu'il s'efforçait de déguiser. Puis il pâlit brusquement.

Quand il revint à lui :

— C'est pas trop tôt ! dit-il. Les voilà qu'arrivent avec leurs baquets !

Alors la file d'attente éclata brusquement. On se ruait sur le sang qui fumait dans les seaux. C'était un goût violent, surgi du fond des âges.

Et bien vivant quand même.

XVIII

ILLUMINATION TORCHECULATIVE
ou
COMMENT L'ESPRIT VIENT AUX PAUVRES TYPES

Encore un dimanche. « Un des derniers », pensa Delatre.

Il le pensait sans trop d'aigreur. Quand il avait fermé sa porte, il se sentait plus libre, moins menacé. Aucun client ne viendrait. Et après ? Il n'en venait presque jamais. Quand quelqu'un entrait dans la boutique, c'était toujours pour lui demander de l'argent.

Le soir, le dimanche, il cessait de craindre. Alors, tapi dans sa chambre ou dans l'étroit bureau, il remâchait ses déceptions. Quelque apaisement lui venait maintenant de l'imminence de l'issue. Le temps des luttes était passé, et, du même coup, celui des inquiétudes. Il ne serait pas le premier ! n'est-ce pas, à faire faillite !

Aux jours heureux de l'avenir souriant et des espoirs fous, il avait tiré de ces deux pièces un appartement agréable. Bien qu'elles ouvrissent sur une cour triste, elles lui étaient un lieu d'asile. Chaque année, il se disait :

« L'année prochaine, je refais le papier... »

C'était fini. Il n'y aurait plus d'année prochaine. À l'âge où les autres s'installent confortablement dans une vie établie, il allait, lui, rentrer dans l'aventure. Mais quelle aventure ? Connaîtrait-il encore les assurances de la jeunesse ?

Le matin, il s'était levé presque joyeux. En faisant le tour par le couloir, il était sorti jusqu'à la rue.

— Beau temps, pour la saison, avait dit la concierge.

Elle ne lui parlait plus guère depuis qu'elle prévoyait sa prochaine déconfiture, mais le léger soleil lui rendait belle humeur.

De fait, après plusieurs jours de grisaille et d'ondées, il semblait que le ciel se fut décidé à sourire. Une brume très légère montait des trottoirs, transparente et dorée. Elle luttait avec les derniers restes de la nuit et la concierge observait encore :

— Le fond de l'air, elle est fraîche...

Delatre pensait :

« Je vais sortir. N'importe où. Ne plus rester ici... »

À l'étage au-dessus, une radio entrait en transes. Gueulée par des haut-parleurs, une messe solennelle affligeait toutes les oreilles de la maison. Delatre reconnut du Bach. Ç'aurait pu être un match de foot. Non, il ne resterait pas là. Il allait sortir. Où ?

Il pensa aux forêts que les derniers jours de septembre illuminaient sans doute de couleurs enflammées. Mais quelle forêt ? Fontainebleau ? Non. Fontainebleau était trop loin. Chantilly aussi. Alors Saint-Germain ? Marly ? Plutôt Saint-Germain. Marly sentait la mort.

Il fit vivement son compte. Le métro jusqu'à la gare : presque rien. Le train aller et retour... Peut-être un demi ou un café à une terrasse devant le château. Il s'aperçut que c'était impossible. Il n'avait pas sur lui assez d'argent pour ça. Sur lui... ni nulle part, d'ailleurs !

À cela s'ajoutait la crainte de rencontrer des gens riches et connus.

— Vous ici, cher monsieur ! Et à pied ! Mais où donc avez-vous laissé votre voiture ?

Il en avait eu une, au temps de ses débuts, dont il pensait dire plus tard : « Mes débuts difficiles », mais qu'il savait maintenant sa plus heureuse époque. Elle était vieille et il l'avait vendue quatre ans plus tôt sans trop d'ennui en se promettant : « J'en achèterai une plus neuve ! » Mais, bien entendu, il n'en avait jamais eu d'autre. Il s'en tirait, auprès de ses clients, en leur jouant, comme toujours, la comédie du bonheur :

— Non. Je n'ai pas de voiture. Je déteste conduire.

— Mais voyons ! Prenez un chauffeur. Où avez-vous la tête ?

Il se déclarait frappé du conseil, mais il ne le suivait pas. Il se serait contenté d'aller en chemin de fer jusqu'à Saint-Germain.

Saint-Germain... La vieille Citroën... Il évoquait là des souvenirs qui le turlupinaient. Dans quelle nuit se perdaient-ils ? Dans quels temps révolus ? Dix ans ? Quinze ? Sur la grand-place de Saint-Germain, il dînait parfois dans un petit restaurant dont l'humilité s'ornait le soir de toutes les parures d'un paysage aimable que rehaussaient des prétentions à l'élégance. La cuisine y était quelconque, plutôt bonne. Il avait, presque chaque fois, une jolie fille à inviter et le garçon qui le connaissait lui tendait la main, l'air jovial :

— Ça va toujours, monsieur Delatre ?

Était-ce déjà si loin, tout ça ? Se pouvait-il que ces beaux soirs d'été ne fussent plus pour lui qu'un souvenir cruel ?

En dépit de la modestie du lieu, il y venait ce que Delatre appelait alors « des gens convenables », les seuls à ses yeux qui vécussent d'une existence réelle. Il s'y trouvait proche de ceux qu'il aimait.

Il y avait renoncé comme au reste : c'était trop cher. D'année en année, le patron, submergé d'impôts, abruti d'assurances sociales et de cotisations forcées, augmentait ses prix dans l'exacte mesure où diminuait sa clientèle.

Il n'irait pas aujourd'hui, ni là, ni nulle part. Il n'irait même pas prendre un train de banlieue. C'était trop cher pour lui. Le restaurant était trop cher. Le train était trop cher. La vie était trop chère.

Les heures du beau dimanche se traînèrent interminables et vides, coupées de petits soucis, d'occupations banales. Le « dernier avis » du percepteur lui accordait huit jours. Il en restait quatre, mais il relut le papier rose sans y attacher beaucoup d'importance. « Dernier avis avant saisie. » Un naïf, ce percepteur, s'il croyait se payer en saisissant tout ça !

C'était à se demander si l'on pouvait manger autre chose que des nouilles ! Il en était gavé. Il en fit cuire pourtant, se contenta d'y goûter, puis essuya les opalines de la devanture. On sonna vers trois heures. À travers la porte du couloir, il demanda :

— Qui est-ce ?

C'était Edwige. Elle arrivait, contente comme toujours, du moins en apparence, en dépit d'ennuis et de chagrins qui étaient du même ordre que ceux de l'antiquaire et auxquels s'ajoutaient depuis peu les incartades de Gaston, un garçon banal qu'elle croyait aimer parce qu'elle n'en avait guère vu d'autre d'aussi près.

— Bonjour ! J'ai vendu un foulard !

Elle vivait d'une industrie minuscule et qui n'offrait aucun avenir. Elle peignait des étoffes et les proposait ensuite à des acheteurs avides.

— Et Gaston ?

Edwige ôta ses lunettes, mais elle ne pleurait pas, bien que son visage fût devenu grave. Elle ne voulait que les essuyer :

— Il dit qu'il va se marier. Ça n'est peut-être qu'une menace...

— Qu'est-ce qu'il veut donc ?

— Il voudrait que ma mère lui donne sa maison de La Charité-sur-Loire. Je crois qu'alors c'est moi qu'il épouserait...

Presque aussitôt elle changea de ton :

— Ne me parlez plus de ça ! Regardez plutôt ce que je vous apporte !

De son sac elle tirait une bouteille :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Du porto. J'espère bien que vous allez m'en offrir.

— Ce n'est guère l'heure...

— Mon cher, il faudrait savoir si nous menons la vie d'artiste ou si nous sommes esclaves des conventions bourgeoises. Débouchez-moi ça.

Déjà, elle cherchait des verres, les disposait sur un plateau.

— Devinez donc à qui vous devez cette largesse !

— À l'acheteur de votre foulard.

— Oui, mais qui est-ce ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Vous vous doutez bien qu'il s'agit d'un homme riche pour qu'il m'ait été possible de me lancer dans cette folie alcoolique... C'est Bidart.

— Bidart ?

— Celui à qui vous avez vendu vos fauteuils vénitiens.

— Vous le connaissez ?

— Mais perdez-vous la mémoire ? C'est vous-même qui m'avez donné son adresse après la vente des fauteuils. Il m'avait dit : « Revenez dans quelques mois. » Voilà : j'y suis retournée. Dites-moi, on peut vous raconter des choses malpropres ?

— Dites-moi : me prenez-vous pour une enfant de Marie ?

— Eh bien, devinez ce qu'il fabrique !

La brave fille se plantait devant lui, ses jambes un peu courtes légèrement écartées, puis, la tête renversée, elle éclatait de rire :

— Du papier hygiénique !

— Ah !

Delatre ébauchait un léger sourire. Il n'aimait pas beaucoup qu'on plaisantât de ces choses-là. Mais Edwige était lancée :

— Il était de bonne humeur. Complètement ivre, je dois le dire. Il m'a raconté toute sa vie.

— Comptez-vous, chère Edwige, me rapporter le tout ?

— Je résume. Il a commencé comme chiffonnier...

— Il fallait bien cela pour m'acheter mes fauteuils vénitiens !

Edwige partit après vingt heures.

— Vous ne voulez pas finir mes nouilles ?

— Merci mille fois. J'en ai aussi.

Elle expliqua qu'elle ne dînerait pas, mais que, sans doute, elle veillerait tard. Elle avait une idée amusante pour un service de table à fleurs. Elle voulait l'exécuter tout de suite :

— Si je laisse une idée dans ma tête, elle s'ennuie toute seule et s'en va ailleurs...

Elle riait toujours. Il la fit sortir par la porte de la boutique, la suivit des yeux dans l'avenue où elle s'en allait un peu lourde, pas très bien faite, oscillant sur ses petites jambes. C'était bien fâcheux qu'elle ne fût pas jolie. Il ne voyait plus de jolies femmes. Jamais. C'est que les jolies femmes n'aiment pas les fauchés.

Dans sa chambre, il s'ennuya. À la tête du divan qui lui servait de lit il prit un bouquin, s'efforça de suivre les phrases en ahanant comme les enfants. Inutile. Ça ne l'intéressait pas. Tous ces écrivains connus vivaient dans un musée de cire. L'époque leur échappait. Les gens dont ils parlaient n'existaient plus depuis trente ans. Les plus jeunes étaient illisibles. Ils se complaisaient dans l'ordure. On n'avait pas écrit depuis Anatole France.

Il essaya d'un roman policier. Il l'avait déjà lu mais n'en gardait aucun souvenir. Les personnages ne s'y distinguaient guère. C'était sans importance. Ils étaient morts avant qu'on les reconnût. Alors, il tourna le bouton de la radio, ce devait être l'heure des nouvelles.

Il se trompait. C'étaient des résultats sportifs. Saint-Dizier avait écrasé Marseille. Coquart avait pulvérisé le record de Courtecuisse.

Savait-elle, Edwige, en lui portant ce vin dont elle n'avait pas pris deux doigts, qu'elle allait lui être ce soir si utile ? Sûrement pas et lui non plus ! Il s'en versa un grand verre.

Il crut entendre un bruit, entrouvrit la porte qui donnait sur le magasin. C'était un chien perdu qui regardait passionnément à l'intérieur. Comme il se levait pour aller voir, le chien s'enfuit. Alors il éteignit sa lampe et soudain se sentit très seul. Il n'y avait plus d'autre vie dans son rez-de-chaussée que le petit cadran lumineux du poste et que la voix artificielle qui ferraillait pour des millions d'oreilles.

Les sports étaient finis. C'étaient maintenant des réclames et la speakerine s'étendait — à combien de francs la minute ? — sur les charmes d'un lotissement de banlieue. Pour un prix dérisoire, on y jouissait de satisfactions enthousiasmantes : eau, électricité, voirie terminée dans un an, primes à la construction, gare à vingt minutes. On pouvait s'adresser sur place, ou encore au cabinet immobilier Fonciera où l'on était, de neuf à vingt heures, assuré du meilleur accueil. Et la voix tentatrice concluait dans des roucoulades : « Cabinet d'affaires Fonciera, cabinet d'affaires qui vous séduira. »

L'avenue Bosquet était à peu près calme. À quelques pas de l'immeuble, un réverbère éclairait, à travers les glaces, l'intérieur de la boutique où les meubles anciens semblaient s'éveiller à une vie de fantômes. Dans l'autre pièce, la radio s'épuisait en trompettes. Il s'assit ; dehors, le trottoir luisait faiblement d'une clarté lugubre et désespérée. Il songea que les allocations allaient bientôt se manifester. Il ne les avait pas payées depuis plus d'un an.

Les trompettes n'étaient qu'un intermède. Elles se turent. Un homme vantait maintenant les mérites d'un médicament populaire.

« Halte ! s'écriait-il. Halte ! »

Puis, après un changement de ton :

« Halte au défaitisme hépato-biliaire ! »

Ici, la voix prenait un ton confidentiel :

« Vous n'êtes pas constipé. Vous vous croyez constipé. »

Les petites pilules Grindor guérissaient par les plantes : citron, cerise et boldo. La voix devenait de plus en plus insinuante :

« Le citron est stomachique, bilifuge, astringent et stimulant. Le boldo est lénifiant, balsamique et fluidifiant. Enfin, la cerise, diurétique, béchique et dépurative... »

Delatre se demandait comment les auditeurs n'en venaient pas à penser qu'ils avalaient toute l'année du citron et des cerises sans être pour autant dépurés, lénifiés et stimulés. Du coup, il en avait assez. Il retourna au poste, chercha autre chose, écouta quelques répliques d'une pièce où les acteurs commentaient d'une voix ampoulée un déchirant chagrin d'amour. Ceux-là faisaient leur métier avec plaisir, regrettant seulement qu'il n'y eût personne pour applaudir à leurs grimaces. Nulle part il n'y avait de musique et tout cela était à pleurer.

Boutique et appartement n'étaient toujours éclairés que par l'avenue. Une femme qui marchait vite s'arrêta brusquement pour regarder les opalines. Elle se pencha pour les distinguer mieux. Ça devait l'intéresser. Entrevit-elle à l'arrière-plan la figure immobile et anxieuse de Delatre ? Elle repartit comme effrayée.

L'antiquaire regardait sa vitrine, puis le bonheur-du-jour, puis les fauteuils Empire et tout cela lui semblait nouveau. Que s'était-il imaginé ? D'où sortait-il ? Il n'y avait rien à faire de ces vieilleries. C'était beau, mais le pays s'était définitivement enlisé dans la balourdise. On inonderait la France de petites pilules Grindor. Le lotissement miteux se couvrirait de

pavillons à toits rouges. Personne ne protesterait contre le meurtre de Levant. Personne n'achèterait le meuble de la princesse de Lamballe.

Seule, dans ce monde-là, payait la farce. Il s'acharnait en vain. Il se liait à une façon de vivre qu'il trouvait charmante, mais qui n'avait plus le moindre attrait pour des contemporains qui se tapaient sur les cuisses en apprenant que Lille avait vaincu Paris.

Était-ce son âge qui lui interdisait de s'accoutumer à l'époque ? N'était-elle pas odieuse à quantité de jeunes gens ? Impossible qu'il ne s'en trouvât pas pour songer qu'elle faisait fausse route, qu'à se vautrer dans une sottise aussi convenue et acceptée elle compromettait gravement les chances de bonheur qui restaient aux hommes.

Pourquoi cela le touchait-il plus aujourd'hui qu'un autre jour ? Il n'avait rien découvert de nouveau. Rien ne ferait que la France actuelle ne soit pas le pays de la médiocrité organisée, des petites gens, de la camelote et du faux chic. Et il prétendait leur vendre de belles choses !

Il alla jusqu'à la cuisine, attrapa presque à tâtons la bouteille de porto, revint s'asseoir dans la boutique. Mais il se releva tout de suite pour marcher de long en large. Il songea :

« Ça ne sert à rien de m'énerver... »

Dans le clair-obscur, un miroir lui renvoya l'image hallucinante d'un visage de cafard. Mais il faillit en rire :

« J'ai vraiment la tête d'un monsieur qui a des ennuis ! »

Quel mauvais chemin n'avait-il pas suivi ! Car, enfin, certains réussissaient dans l'antiquaille ! Un nom lui vint tout de suite à l'esprit : Filhao. C'était une manière de vague Portugais, un peu Juif et très Levantin, largement coupé d'Arménien, à moins que ce ne fût de Croate ou de Moldo-Valaque, qui ne se cachait guère de signer Jacob un grand nombre de

chaises quelquefois anciennes, mais toujours sans valeur. Delatre le considérait comme un forban, ce qui était grave, et comme passablement ignare dans sa profession, ce qui l'était plus encore. Le seul côté sympathique qu'il lui connût, c'était d'avoir acheté pour une tapisserie d'Arras un ouvrage de dame du XIXe siècle qu'il venait, disait-il, de revendre au général Wheeler. Il l'avait payée un prix insignifiant. Ainsi une tapisserie d'Arras dans le goût Filhao devenait bien plus simple à vendre que le moindre fauteuil Louis-Philippe.

Il vida son verre sans y penser ; le souvenir lui revint de Bidart, l'acheteur de ses fauteuils. Il le revit tel qu'il était entré chez lui, épais, presque obèse, mais jovial et satisfait avec ses joues rouges striées de marbrures violettes, son front bas, ses mains courtes. Toute l'habileté du tailleur n'avait rien pu contre sa silhouette pataude. Cet ancien chiffonnier faisait fortune en fabriquant du papier hygiénique. Il y avait là-dedans un certain degré d'humour noir.

Et tout ce monde-là réussissait, y compris le pharmacien-gangster qui ravageait les hépatiques. Filhao ne savait pas reconnaître une tapisserie : il réussissait. L'ancien chiffonnier montait une industrie indigne : il réussissait. Lui, Delatre, il faisait faillite. Mais alors, que lui manquait-il donc ?

Car il lui manquait quelque chose ! L'intelligence ? Non. Le goût du risque ? Celui d'entreprendre ? Non plus. Il en avait souvent montré plus que sa part. Alors ?

Sur le mur, une tache de lumière éclairait une gravure ancienne dont il relut soigneusement le titre et la dédicace : « Vüe du bassin des Muses dans le jardin roïal de Marli. » Sa pensée s'égara vers le parc horrible de Marly, défiguré comme un cadavre de supplicié. Son aspect véritable était ici et non pas dans les quelques hectares ravagés qui vivotaient entre des pavillons. De grosses lettres s'étiraient en arabesques contournées : « À Madame. » Delatre, dont tout le système d'idées dérivait d'émotions

esthétiques, rapprochait ses insuccès du dessin qu'il avait sous les yeux et il en tirait quelque consolation. Sur le boulevard Barbès, des cultivateurs pouvaient bien acheter des meubles par douzaines. Les fantômes de Marly étaient plus jeunes qu'eux. Ils riaient à l'Abreuvoir du va-et-vient des soldats à panache et, penchés sur l'eau calme du bassin des Muses, ils accueillaient le reflet d'un siècle où les dieux eux-mêmes s'étaient civilisés à la cour du Grand Roi.

La soirée s'avançait. Ce devait être l'heure de la sortie des théâtres, parce que, sur l'avenue, les taxis se faisaient plus nombreux. Delatre hésita à tenter encore une expérience radiophonique, certain que ce serait encore des cabinets Fonciera, des chansons pour garçons-bouchers ou d'autres Coquart écrasant Courtecuisse.

Non. C'était une chanson en effet, mais scientifique. Elle traitait des malheurs d'une jeune personne frappée par un cruel microbe et la chanteuse à la voix éraillée insistait lourdement sur des effets qui paraissaient lui faire parler « de la tuberculo-aux-œufs ». Delatre tourna le bouton, se resservit un grand verre, le but.

Et ce fut au fond de ce verre qu'il trouva la réponse à la question qu'il se posait, l'explication de sa faillite, et l'espoir d'une vie meilleure.

Mais comment, diable ! ne s'en était-il pas rendu compte ? Ce qui lui manquait, c'était le goût de mal faire !

Il se répétait cela et une petite phrase s'imposait à lui : « J'ai toujours tout fait trop bien. » Son vice, c'était celui des fabricants de cathédrales, des ouvriers de l'ancienne France. Il avait toujours donné trop de soin à tout : une sûre recette pour ne rien réussir. Est-ce que cet indécent chiffonnier s'était beaucoup préoccupé de cette industrie ridicule ? Non. Il devait s'en moquer, comme le père de Floria, la margarine des rois, comme le pharmacien-gangster, comme tout le monde.

« J'ai toujours tout fait trop bien ! » L'auteur de la chanson tuberculeuse ne devait pas avoir de préoccupations semblables, pas plus que le marchand de biens au grand cœur qui lotissait pour si peu d'argent d'aussi miraculeux terrains.

Il se demanda s'il était encore d'âge à entreprendre quelque chose. Récemment, dans un hebdomadaire, il avait lu un article : « La vie commence à quarante ans. » Eh bien, il les avait... depuis quelques années. Voilà tout. Pas de raison de s'imaginer que sa vie à lui était finie quand celle des autres commençait ! Un tel défaitisme était plus grave, et de beaucoup, que ce défaitisme hépato-biliaire, si victorieusement combattu par les petites pilules Grindor. La preuve ? Mais, justement, les petites pilules Grindor qui, complètement inconnues un an plus tôt, devaient apporter à leur inventeur des satisfactions matérielles nullement méprisables. Pour réussir, à celui-là, il lui avait fallu un an. Et le marchand de papier immonde, combien lui avait-il fallu, à lui ?

« Somme toute, songeait l'antiquaire, si c'était moi, je serais riche dans un an... »

Une fois de plus, l'avenue retournait au silence. Parfois un taxi. On l'entendait venir de loin dans une sorte de sifflement, passer, puis disparaître. Les derniers autobus se traînaient dans un gros roulement. Même les radios de la maison avaient fini par s'endormir.

« Si c'était moi... »

Bien sûr, il ne fabriquerait jamais de petites pilules Grindor. Il eût fallu pour cela un diplôme de pharmacien, mais il y avait mille autres choses à faire. Une fois décidé qu'on se fichait de ses semblables...

« ...puisqu'on vend tous les jours à des tas de gens des tas de choses qui ne valent rien ! »

Il ne pourrait pas fabriquer de remèdes à la chienlit, mais rien n'était plus simple que d'inventer un produit courant. Quoi ? par exemple.

Son imagination butait sur le papier hygiénique de Bidart. Il pensait au parti qu'il aurait pu tirer d'une idée semblable au temps de l'École des Beaux-Arts. À dire le vrai, c'était énorme et ça impliquait accessoirement une vue spéciale du monde qui commençait à ne pas lui déplaire.

Il devait être tard. Comme il y pensait, une lointaine horloge sonna un seul coup. La demie de minuit ? Une heure ? Il était temps d'aller au lit.

Tout cela ne résolvait pas le problème du percepteur. Il sentait pourtant qu'il s'était fait des réflexions capitales ; c'était l'industrie de Bidart qui les lui avait suggérées. De ces réflexions-là, il était comme illuminé. Il les croyait de nature à transformer sa vie. C'était comme si le temps des Beaux-Arts fût tout à coup revenu.

« Après tout, je ne suis pas si vieux que ça... »

Delatre avait toujours professé que la grossièreté du langage va de pair avec celle des sentiments, mais ce qui lui revenait maintenant à l'esprit, c'était le jugement que cette brute de Filhao portait sur ses contemporains :

— Il faut leur vendre des carottes. Ils les bouffent. Ils les chient. Ils en rachètent...

XIX

LE SANG DES AUTRES

Mostefa expliquait qu'on ne devait mettre dans les plats que la main droite.

— Ensuite, Jarteaud, ça te plaît, le *méchoui ?*

— Je ne mange pas de viande.

— Ah ! oui, c'est vrai ! Si tu ne veux pas manger de mouton, il ne faut pas venir au restaurant arabe. Allons, pour une fois...

— Ni pour une fois ni pour mille. Tu sais bien ce que j'en pense. Si on commence à transiger, à biaiser et à finasser avec la morale qu'on proclame, on n'a plus qu'à faire semblant de s'accommoder d'une autre. Au nom de quoi, alors, protesterait-on contre celle qui vous révolte ?

— Jarteaud, la plupart des gens...

— Je ne suis pas la plupart. Je hais les compromis entre le bien et le mal.

— Bon. Ne t'énerve pas. Veux-tu du poulet aux olives ? Je crois que tu manges des oiseaux...

— Oui. Ce sont des bêtes abominables, horriblement méchantes et chéries des saints carnivores. Donc d'accord pour le poulet aux olives. *Houara.*

— Tiens, tu sais encore ça ? C'est de l'arabe marocain.

— Je sais les cinquante ou soixante mots d'arabe que tu m'as appris en tôle. C'est tout.

— Un bon conseil : perfectionne-toi. Dans dix ans, il y aura, dans le monde, deux sortes d'hommes : ceux qui sauront de l'arabe et ceux qui n'en sauront pas.

— Un conseil en vaut un autre. Apprends du latin.

— C'est une langue de curés. Tu aimes le christianisme, maintenant ?

— Beaucoup. C'est une religion à base de vin. Ce qui m'ennuie dans l'islam, c'est l'eau. À propos, j'en veux, moi, du vin.

— Cochon ! *Hallouf !*

— Essaie de me faire croire que tu n'en bois plus !

— Tu ne me croirais pas. Mais, en public, ça me gêne un peu. Je boirai dans ton verre et j'en laisserai un plein d'eau devant mon assiette. Tous les Musulmans font comme ça.

— Alors, tu es devenu un petit médecin de quartier ?

Ils ne s'étaient pas revus depuis Melun, mais ils s'écrivaient régulièrement. Ils avaient été libérés à quelques semaines l'un de l'autre, mais Mostefa venait seulement de revenir à Paris.

Il expliqua que son cabinet n'était pas à lui, qu'il remplaçait pour un an un confrère gravement malade :

— J'habite chez lui, rue Lecourbe. Tu peux venir si ça t'amuse. Un appartement tout noir et qui sent mauvais. C'est triste, mais je m'en fous. Tiens, voilà le poulet. Tant que le garçon est là, je commande du couscous.

Ça te va ? Je t'apprendrai à le rouler. Avec la main droite. La gauche n'est pas faite pour ça...

Jarteaud regardait la figure aux paupières trop lourdes, aux yeux noyés dans un cerne bistre. Depuis la prison, Mostefa avait grossi.

Il était tard. La salle se vidait de ses rares clients.

— Tu sais, ça me fait tout de même rudement plaisir de te revoir.

Il était sincère et pourtant s'étonnait de ce que cet homme qu'il avait vu vivre toutes les secondes pendant plusieurs mois, dont pas une servitude physique, pas une petite misère ne lui était restée ignorée, se fut soudain transformé en ce bourgeois bien vêtu qu'il avait auprès de lui. Il pensa : « Comme on redevient vite étranger l'un à l'autre ! Quelle civilisation sera donc jamais fraternelle ? » Peut-être Mostefa ressentait-il cela aussi. À brûle-pourpoint, il lui dit :

— Tu n'as pas l'impression que c'est maintenant que tu es prisonnier ?

Mostefa comprit. Il sourit :

— La colonisation par la cravate...

— Elle est plus grave qu'on ne croit. Elle me paraît le fil à la patte du Parisien. Un honteux signe de servitude. Quelque chose comme le collier du chien...

— D'accord. Mais je ne me vois pas allant visiter les malades du couillon que je remplace avec un serwal orange et le turban des rois d'Arabie ! Déjà, entre eux, quand ils me voient, ils se confient :

— C'est un bicot...

Il avait été condamné pour tentative de démoralisation de l'armée. Avec quelques camarades, dont fort peu étaient musulmans, il avait, pendant deux ans, expédié des lettres incendiaires aux soldats d'Afrique. Il s'était ruiné en timbres et ça n'avait servi à rien qu'à le faire coffrer. C'était un peu naïf. Mais c'était tout de même à ça que Jarteaud pensait en lui demandant :

— Et maintenant, qu'est-ce que tu vas faire ?

— À propos de...

— Oui.

— Je ne vais pas faire. Je fais.

— Déjà !

Jarteaud sourit un peu. Il savait bien que Mostefa ne pouvait pas vivre sans conspirer, mais il ne le croyait qu'à moitié :

— Qu'est-ce que tu fais ? Tu jettes des bombes ?

— Pas encore, mais ça va venir.

— Ah !

Au-dessus d'eux, une lanterne de cuivre répandait, par des verres de couleur, une lumière sans joie. Le patron du restaurant vint leur demander si le repas leur plaisait. Mostefa, qui allait boire, reposa précipitamment son verre. Quand il fut parti :

— On en était aux bombes. De toute façon, ça ne sera pas inutile. Maintenant, il se peut que les Russes fassent le travail pour nous...

À Melun, leur temps s'était passé en discussions passionnées. Dix fois par jour ils avaient démoli la France et la civilisation chrétienne. C'était plus difficile à réaliser pratiquement.

— Tu y crois beaucoup, toi, à la menace russe ? Je la voudrais beaucoup mise à exécution, mais j'ai peur que ce soit un peu le serpent de mer.

— Je ne crois pas. D'abord, je te fais remarquer que ce serpent de mer est extrêmement visible.

— Tu ne crois pas au bluff pur et simple ?

— Non.

— Pourquoi ? La politique russe est très tortueuse. Elle s'accompagne depuis toujours d'un machiavélisme enfantin.

— Écoute : comme personne ne menace la Russie, les Russes auraient un avantage certain à cesser leur surarmement. La vérité, c'est qu'ils remettent l'amélioration de leurs conditions de vie au lendemain de la conquête totale de l'Europe. C'est ce qu'avait fait Hitler avec ses canons qu'il préférait au beurre.

— Mais il y a vingt ans qu'ils montrent les dents !

— Voilà le point sur lequel j'ai, peut-être, quelques idées intéressantes. Il y a vingt ans qu'ils montrent les dents, mais il n'y a pas six mois qu'ils menacent de mordre. Je crois savoir ce qui les empêche d'arriver ici demain matin !

— Comme tu y vas ! Attends au moins que nous ayons fini de dîner !

— Tu veux du *cadaïf ?*

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Une espèce de pâtisserie orientale. Ça n'a rien à voir avec l'Afrique du Nord. Je crois que c'est turc.

— En avant pour les turqueries. Et pour la guerre ?

— Eh bien, voilà : l'Italie est communiste. L'Angleterre ne compte plus beaucoup. Tout se résume à ceci : En cas d'attaque de l'Europe, que fera l'Amérique ?

— Elle jure qu'elle volera au secours de la Justice outragée.

— C'est ça qui me paraît un bluff pur et simple. L'Amérique est liée à tous les pays du monde par une multitude de pactes inutilisables. À la moindre tension internationale, ils se révèlent d'abord inapplicables et ensuite contradictoires. Tous ces engagements sont caducs depuis que les Russes ont des fusées. Alors, les Russes ne croient pas que les Américains vont se suicider pour les beaux yeux des Français ou des Allemands, encore moins des Belges ou des Hollandais.

— Tais-toi. Tu parles trop fort.

— Oui. Tout ça pour te dire qu'il est très douteux que l'Amérique défende l'Europe, ou du moins qu'elle la défende au-delà d'un certain point, au-delà d'un petit baroud d'honneur. Les Russes croient qu'ils peuvent attaquer, mais ils n'en sont pas sûrs. Il se peut, après tout, que l'Amérique tienne ses promesses. La Russie ne veut pas risquer ça. Donc, pour elle, tout le problème est le suivant : Comment les États-Unis vont-ils réagir ? Tu te rends compte que c'est un problème angoissant.

— Et toi, qu'est-ce que tu en penses ? Pardon. Je te pose là une question idiote. Ce que tu en penses n'a aucune importance. Ce qui serait intéressant, c'est que tu saches quelque chose. Or, bien certainement, tu ne sais rien.

— Non, je ne sais rien. Mais il y a...

Le patron revenait à la charge. Ils commandèrent du café pour avoir la paix.

— Il y a un plan de défense atlantique.

— Et qui le connaît ?

— À peu près personne. Le plan en question doit être écrit noir sur blanc dans une quelconque armoire du Pentagone. Ça n'est pas là que les Russes iront le chercher.

— Et le commandement atlantique d'ici ?

— Le commandement atlantique d'ici est composé de militaires européens auxquels Washington ne dit que ce qu'il veut bien leur dire. Ce sont des adjudants. Mais il y a un homme en Europe qui doit savoir à quoi s'en tenir, c'est le général Wheeler. Si les Russes trouvaient moyen de mettre la main sur lui...

— Il leur raconterait des blagues.

— Non, mais tu plaisantes ! On peut aujourd'hui faire dire à un bonhomme tout ce qu'il sait de A à Z. C'est justement un sport dans lequel les Russes sont passés maîtres. J'ajoute qu'on n'aura sans doute même pas besoin du type. Il doit y avoir un dossier. Eh bien c'est ce dossier que recherchent tous les services d'espionnage russes.

Jarteaud se tut un instant, puis :

— Tu m'as l'air assez bien renseigné. Comment en es-tu venu à penser tout ça ?

— Rien de mystérieux. Tu te doutes que, pour mon affaire actuelle, je suis en rapport avec beaucoup de gens... Non. Ce ne sont pas des ministres ni des politiciens-vedettes. Leur nom ne te dirait rien. Trampel, le prince Romarovno, ça ne te parle pas à l'âme, n'est-ce pas ?

— Non. Je voudrais savoir ce que vient faire là-dedans M. Mostefa, docteur en médecine.

— Exactement rien. Mais tu vois que le déclenchement de la bagarre étant, dis-tu, remis aux calendes, il n'est pas déraisonnable que M. Mostefa affirme dès maintenant des positions qu'on songera plus tard à consolider.

— J'en reviens alors à ma première question. Où en es-tu de tes projets ?

— Pas mécontent.

— Ça prend quelle forme ?

— On parlera de ça. Ton café est déjà sucré.

— Mostefa ! Est-ce que tu te méfies de moi ?

Il ne répondit pas tout de suite. Il tournait sa tasse sans cuiller. Il ne leva pas les yeux sur le dur visage de Jarteaud, puis :

— Je te demande pardon, Jarteaud. Je viens de me conduire une seconde comme un veau. Non, je ne me méfie pas de toi. Si peu, que je viens de te lâcher deux noms importants. Tu me demandes quelle forme ça prend et je te réponds : Ça prend la forme du terrorisme.

— Ah ! Vous fonctionnez déjà ? Il y a tous les jours dans Paris cinq ou six morts...

— Ce n'est pas nous. Pas encore. Nous sommes en octobre depuis deux jours. Je ne pense pas que nous puissions démarrer avant trois mois au moins, ce qui nous met au début de l'année prochaine. Imagine que nous manquons d'exécutants.

— Bien sûr.

— Je dois bien rencontrer une sorte de crétin... Devine où ! Au bois de Boulogne à onze heures du soir !

— Tu te feras arrêter pour ce que tu n'auras pas fait !

— Oh ! tu sais, c'est dans huit jours. Je n'irai peut-être pas...

— C'est un assassin diplômé ?

— Presque. Il est tueur aux abattoirs. Et actuellement en chômage. Je peux lui offrir du travail ! Tu vois Jarteaud que je te raconte tout.

— J'espère bien ! Dis donc, Mostefa...

— Oui.

— Les gens comme nous ont besoin de croire à l'amitié. Ce sont les autres qui peuvent s'en passer. Pas nous. Je voudrais tout de même te rappeler qu'on m'a collé dans ta cellule quand je suis arrivé en tôle. Tu te souviens du mot que j'avais entendu : « On va le foutre avec un crouille. Ça ne le changera pas ! »

— C'était plutôt gentil de leur part. Ça t'intéresse d'être des nôtres ?

— À première vue, non. Mais ça m'intéresserait d'avoir des précisions sur vos buts, vos moyens et votre organisation. Tu sais bien que je veux me venger !

— Il me semble que nous pourrions t'en fournir les moyens.

— C'est que je voudrais que le but soit le mien. Donc, pour l'instant, je ne réponds ni oui ni non. Une chose est certaine à mes yeux, c'est qu'il faut faire quelque chose. Et je ferai quelque chose, tu sais... sûrement...

Mostefa regarda Jarteaud. Il savait bien qu'il disait vrai.

XX

LES SEPT ANS DE LA GAMINE

— Sept ans, c'est l'âge de raison. Quand tu auras sept ans, on fera une petite fête et, ensuite, il faudra toujours te conduire comme une grande personne....

C'étaient là, justement, des idées de grandes personnes. La petite fille, elle, n'avait jamais pensé qu'il lui suffirait d'accomplir ses sept ans pour devenir, d'un seul coup, radoteuse et embêtante comme l'étaient les adultes. Mais l'idée de la petite fête la réjouissait prodigieusement.

L'anniversaire tombait le 10 octobre à minuit, mais, dès le matin, Mme Pelot, Irlandaise, s'agitait dans l'appartement. Les circonstances inclinaient à la bombance et aux largesses. Le tapissier gagnait bien sa vie, mieux encore qu'il ne l'avait supposé. Ces Américains n'étaient pas avares.

Il les avait prévenus de la fête. Ce jour-là, il n'irait pas à La Celle-Saint-Cloud. Les rideaux de la générale resteraient en plan. Elle continuerait à s'asseoir sur des chaises de cuisine devant des bergères anciennes qui n'avaient ni sièges ni dossiers.

L'argent avait miraculé le ménage, et la vie, rue Vercingétorix, paraissait plus facile. Un seul point noir : il ne paraissait pas que les petites pilules Grindor, enfin expérimentées, fussent en passe de faire effet. Selon la dose, diarrhée ou constipation persistaient à ravager les intérieurs du tapissier.

Mais c'était fête ! À onze heures trente, Mme Pelot, qui avait soutenu contre une mayonnaise un combat malheureux mais héroïque, émergea de ses casseroles rouge et surexcitée pour aller revêtir, devant l'armoire à glace, une robe de mousseline imprimée qui ne dissimulait point, bien au

contraire, l'abondance de ses formes. Puis elle habilla la petite Suzanne. L'enfant pleura quand on lui dit de s'asseoir, de rester tranquille et de respecter sa belle robe.

— Tu ne vas pas pleurer le jour de tes sept ans ! Fais attention à ne pas te salir...

Pelot n'avait pas de famille, et celle de sa femme, qu'on connaissait peu, habitait l'Irlande et n'en sortait jamais. On n'avait pas d'amis non plus et c'était mieux ainsi. Ils eussent écarté la famille des règles de vie qui lui étaient chères.

Il y avait des fleurs sur le buffet sombre aux sculptures compliquées (à « pointes de diamant », disait Mme Pelot) ; une faveur nouvelle, de couleur violente, enrichissait l'araucaria.

On se mit à table à midi. Suzanne, avec des hurlements de joie, trouva sur son assiette une boîte d'aquarelle. Les verres du beau service étincelaient sur la nappe blanche. Par contre, les assiettes, récemment sorties du placard, étaient mal essuyées. Mme Pelot était un peu myope et sa fille lui fit remarquer :

— Maman ! Il y a, sur l'assiette, plein de poussière toute grasse !

L'interpellée, vaporeuse de mousseline pervenche, torchonna prestement, puis porta sur la table un plat d'œufs à la mayonnaise. Mais la sauce avait tourné et la responsable expliqua ce malheur par l'imminence de ses affaires :

— C'est demain que je vois, dit-elle, ou, peut-être, après demain...

— Maman, dit la gamine, est-ce que je vais voir aussi, maintenant que j'ai sept ans ?

Mme Pelot avait fait de la cuisine. C'était une occupation qui ne lui était pas familière. Elle y réussissait sans exagération. Aux œufs succéda un poulet à la vapeur. Elle en avait pris la recette dans une revue de culture physique qu'elle achetait pour la petite. Puis elle y avait ajouté une sauce naturiste qu'on fait avec des amandes blanchies pilées dans du miel et relevées de citron.

— C'est dégoûtant, dit la petite fille.

— Tais-toi. Tu ne sais pas. Tu n'as que sept ans !

À la vérité, ce n'était pas parfaitement bon, mais Mme Pelot n'en était pas moins fière. Elle avait eu peu d'occasions de comparer et d'étudier des raffinements gastronomiques. Et puis, ça lui était égal.

On buvait ordinairement de l'eau. Comme celle de la ville était trafiquée par les conseillers municipaux et farcie de produits chimiques, on en achetait de naturelle à l'épicier du coin et la boulangère en faisait des gorges chaudes, assurant qu'elle aussi savait faire de l'eau de source avec celle du robinet. L'Irlandaise ne la croyait point.

En l'honneur du grand jour, on avait aussi du vin et il y aurait même, après le dessert, une gâterie rarissime et qu'on ne connaissait pas. Ça s'appelait, paraît-il, de l'hydromel ; un produit naturiste.

En attendant, M. Pelot débouchait religieusement la bouteille de bordeaux fantaisie :

— Pas plus d'un doigt pour Suzanne !

On l'avait choisi blanc parce que c'est plus sain. Le vin rouge resserre, alourdit l'estomac et prédispose aux rhumatismes. Celui-là était excessivement sucré mais, dès le premier verre, M. et Mme Pelot en ressentirent les fortifiants effets.

— Ça me fait tourner la tête, dit-elle en riant.

Le tapissier pensait la même chose. Ça n'était pas désagréable. Il se découvrait des forces toutes nouvelles pour affronter la vie. Six mois de travail au moins en perspective à La Celle-Saint-Cloud, pas mal d'argent, une fille de sept ans et une constipation qui finirait bien un jour par céder...

— Avec le régime...

Pour l'instant, il lui faisait une sérieuse entorse, au régime ! En se servant à nouveau de vin, Mme Pelot riait très fort, la petite fille était calme. La famille trouvait la vie belle.

Le repas se termina par un gâteau. On savait, par les travaux du professeur Bourdon, que peu d'aliments sont aussi pernicieux que les gâteaux du pâtissier. On l'avait acheté quand même, non sans quelques débats de conscience, parce qu'on avait trop à faire pour préparer un entremets et parce que ce n'est pas tous les jours que la gamine a sept ans. Il débordait de crème au beurre qui n'était peut-être que Floria. La petite ne se souvenait pas d'avoir jamais mangé quelque chose d'aussi bon.

On avait remplacé par du vrai café l'orge grillé de tous les jours, bien que le tapissier estimât :

— Ça me donne des battements de cœur.

Ce qui était une calomnie. Le café de sa femme était trop clair pour cela.

Et ce fut ensuite que la tapissière apporta sur la table une petite bouteille en annonçant triomphalement :

— L'hydromel !

Pelot y porta les lèvres :

— Oh ! mais c'est fort !

— Oui, c'est fort. Mais c'est naturel et sain. C'est fait avec du miel.

Or, c'était un peu ce petit verre d'hydromel qui allait provoquer, aux dimensions planétaires, une effroyable catastrophe. Mais les pièges divins sont incompréhensibles et les chemins de l'avenir nous sont toujours cachés.

De l'exécrable fatalité qui poursuit tous les hommes, ce petit verre allait être un terrible instrument. Dans l'incertitude où nous sommes des effets et des causes, les plus sages se méfient. M. Pelot, lui, ne se méfiait pas. Il ne reconnaissait pas, derrière la bouteille, le hideux visage du destin qui riait. Il ne le reconnaîtrait jamais. Il n'était pas taillé pour l'anxiété. Son métier, à lui, c'était plutôt la tapisserie.

Un serein optimisme flottait sur la salle à manger bourgeoise. L'artisan, stupéfait et ravi, sentait poindre dans les replis secrets de ses intestins réveillés les prodromes de péristaltismes heureux. Il souriait au plafond, puis se versait encore un grand verre d'hydromel.

Ça ne pouvait pas faire de mal. C'était tout ce qu'il y a de naturel.

XXI

CORRESPONDANCE OFFICIELLE

Mardi 10 octobre 1972.

L'Administrateur de 2e classe

TÉTARD-JEGEN Hector,

Chef des Services du Personnel

de la Caisse primaire de Sécurité sociale,

12, rue Bourde, à Paris,

à

Monsieur le DIRECTEUR GÉNÉRAL

des Services du Personnel de la Sécurité sociale de la Seine.

Sous couvert de :

Monsieur le DIRECTEUR

de la Caisse de Sécurité sociale,

12, rue Bourde, à Paris.

Sous couvert de la Voie Hiérarchique.

Objet. — Demande d'attribution d'un grillage métallique pour la protection des employés collaborant à cette Caisse.

Référence. — Votre réponse n°128 AB 730 629 ZN/XB 40 à ma lettre C 224 du 18 écoulé.

Comme suite à notre correspondance récente et spécialement à Votre lettre citée en référence, j'ai l'honneur de solliciter à nouveau de Votre Haute Bienveillance l'attribution d'un grillage pour la protection des Personnes physiques collaborant à la bonne marche des Services que mes fonctions m'appellent à diriger.

Lors d'une audience que Vous avez bien voulu m'accorder il y a dix-huit mois, j'avais respectueusement attiré Votre attention sur les dangers encourus par mes collaborateurs et par moi-même, lors des discussions multiquotidiennes qui se produisent ici.

J'ai le regret de Vous rendre compte de ce que le nombre et la gravité de ces incidents n'ont fait que s'accroître depuis notre conversation.

C'est ainsi, qu'hier encore, mademoiselle MASCOMBILLE, commis-adjoint de 3e classe au Bureau des Litiges, a été injuriée, molestée, et finalement blessée, par la postulante d'un remboursement que nos Services avaient, à bon droit, jugé abusif.

Cette postulante, Léontine BOBET, épouse PICHEGRU, n°242 634 223 78 32, demeurant rue du Niger, à Paris-XIIe, a cru bon d'engager, avec la préposée, ci-dessus référée, une discussion dont le caractère passionnel ne manquera pas de vous frapper.

Comme la Victime, mademoiselle MASCOMBILLE, âgée de 49 ans et titularisée le 3 octobre 1949, des services de laquelle je n'avais jamais eu

qu'à me louer, faisait pertinemment remarquer à la prétendante que le Dossier de remboursement :

1° n'avait pas été constitué dans les délais prévus par l'Arrêté ministériel du 3 octobre 1963, modifié par le Règlement intérieur du 18 juillet 1967,

2° manquait de six pièces principales et de première nécessité pour l'établissement du Rapport sur les Droits à remboursement,

3° remontait à une date, qui, de toute façon, le rendait périmé,

toutes assertions qui se sont révélées exactes à la suite de l'enquête que j'ai personnellement dirigée,

la postulante s'est littéralement jetée par-dessus la balustrade improprement appelée « comptoir » qui sépare la foule des collaborateurs de notre Maison, et a porté à mademoiselle MASCOMBILLE des coups multiples et violents.

Bien qu'atteinte à la main droite, à l'oreille gauche et à l'épaule, celle-ci, n'écoutant que son courage, a projeté le Dossier, objet du litige, à la figure de son agresseur, dans le but de lui faire cesser ses violences. Je précise que ce dossier n°242 634 223 78 32 n'a pas atteint son but et est allé s'écraser contre le mur.

C'est alors que la femme PICHEGRU Léontine, se précipitant à nouveau par-dessus le comptoir, a arraché à mademoiselle MASCOMBILLE la layette de laine rose à laquelle elle travaillait et l'a lancée, à l'autre bout de la pièce, sur le bureau de madame TROUSSETTE qui a poussé un cri, non sans accompagner cette voie de fait d'une expression hurlée, dont le pittoresque m'a paru devoir être noté :

— J'm'in fous, mi, d'chin tricot.

expression dont l'humour involontaire m'a paru manifeste, mais qui n'a été que médiocrement ressenti par l'infortunée Victime.

De semblables incidents se produisant journellement, voire plusieurs fois par jour, du fait des forcenés auxquels nous avons trop souvent affaire, rendent difficile et dangereux l'exercice de leurs fonctions par mes subordonnés.

Je précise que mademoiselle MASCOMBILLE s'est vu, à la suite de cette agression, ordonner un repos de trois semaines par monsieur le docteur MICHETON, praticien intègre, compétent et universellement estimé. Par ailleurs, l'absence d'une employée aussi active et zélée sera cruellement ressentie par mes Services.

J'ai donc, à nouveau, l'honneur d'attirer Votre attention sur la demande que j'ai précédemment formulée d'un grillage métallique et de haute résistance, destiné à préserver mes subordonnés de la foule furieuse et injustement revendicatrice.

XXII

DE LA FAUTE DE PERSONNE

Après le repas de la fête, M. Pelot était allé avec une facilité surprenante. Madame son épouse, qui écoutait à la porte des chiottes et recueillait les bruits, triompha sans pudeur :

— C'est ma sauce naturiste. C'est extra.

C'était plutôt l'hydromel dont les heureuses conséquences ne cessaient point de se poursuivre.

On dut prestement enlever la belle robe de Suzanne. Elle s'essayait au coloriage et elle avait déjà de la peinture jusqu'aux yeux.

— Ça ne fait rien, dit sa mère. Ce sont des couleurs sans danger.

Elle n'eût point juré cependant que ces couleurs ne pussent cacher quelque piège chimique, mais elle n'était plus en mesure de s'en indigner. Tout lui était amical et elle finit par s'aller foutre au pieu en déclarant :

— J'ai le sang lourd.

Or, son mari ne souffrait pas du sang lourd. Il se jugeait en pleine forme.

— Je vais acheter des clous dorés, dit-il. D'ailleurs un peu d'air, ça me fera du bien.

— Tu rentreras tard ?

— Je ne sais pas. Ça dépend...

Elle n'insista pas et il enfila un imperméable. Elle ignorait qu'il commençait à rêver d'orgies babyloniennes, de bacchantes éperdues et de festivités priapiques où il se conduisait, au milieu des pépées, comme Hercule chez les cent vierges. Ce ne sont point des choses qu'on raconte à sa femme, surtout quand elle est mère, Irlandaise et naturiste.

— Au revoir, dit-il.

Dehors, il fut surpris par la douceur de l'air. Il le fut plus encore de se trouver si à l'aise, si content de lui-même. C'était comme s'il avait eu dix ans de moins. Il lui venait vraiment des idées peu courantes, des idées de sa jeunesse qu'il était en train d'oublier. Cela, c'était inquiétant et il pensa :

« Je ne vais pas recommencer... »

Du temps qu'il n'était pas encore obsédé par ses maladies, le tapissier avait de ces envies-là. Il savait bien comment elles lui venaient puisque c'était toujours pareil, mais il s'effrayait de retrouver, lancinantes, des passions innommables qui s'étaient endormie depuis bien des années.

L'envie commençait par une sorte de chaleur et par l'impression que le cœur battait beaucoup plus vite. Puis il ressentait, et cela c'était le plus durable, une sorte de vide, de néant dans le ventre. Plus bas, il ne se passait rien. Cette envie, au début, n'était pas physique.

Pelot avait toujours été à peu près impuissant et ni lui ni sa femme ne s'en plaignaient beaucoup. N'avaient-ils pas, malgré tout réussi à fabriquer Suzanne ? Et elle était bien faite ! Ne venait-elle pas d'avoir l'âge de raison ?

Le tapissier se promit bien de ne pas céder. Il savait le danger de cette amusette-là : de six mois à trois ans. Ça ne valait pas la peine et, au fait, ça ne l'amusait pas du tout.

Ça ne l'amusait pas, mais ça le tarabustait. Il dut bien s'avouer qu'il n'était sorti que pour ça et que les clous dorés dont il avait parlé n'étaient rien d'autre qu'un prétexte.

Son désir montait par bouffées. Il commençait à en trembler. Il pensa qu'il fallait rentrer au plus vite. Ça passerait sûrement comme toujours. Ça allait passer.

Il s'arrêta, ébaucha un retour en arrière. Il n'y avait qu'une chose à faire : aller se coucher comme sa femme. Qui sait ! Elle lui ferait peut-être oublier son envie !

Cette idée lui souleva le cœur. Avec une acuité brûlante, il se mit à songer à une petite fille. Elle n'avait pas de visage. Pourtant il savait qu'elle avait dix ans. Pas encore de seins, non plus, ni de poils au pubis. Il s'ouvrait, entre ses jambes, quelque chose de bien blanc qui avait l'air d'un abricot. Aucun rapport avec la moule gluante et baveuse dont se contentait Mme Pelot. C'était une brave femme, mais pas faite pour l'amour.

Était-il donc un enfant pour devoir ainsi se méfier de sa propre nature ? Que risquait-il à marcher dans Paris ? La marche est hygiénique, c'est bien connu. C'est régulateur. Même Bourdon le reconnaît. Il n'avait qu'à se fixer un but vraiment lointain, qu'à y aller à pied et il y arriverait si fatigué qu'il n'aurait plus envie de rien. C'était d'une logique écrasante.

Mais quel but ? Il n'eut pas à réfléchir : « Le collège Chaptal ! »

L'idée lui en était trop vite venue pour qu'il ne devinât pas que c'était bien là qu'il voulait aller. Il se mentait. Il s'était menti en sortant chercher des clous, menti en se disant qu'il allait rentrer, menti en feignant d'ignorer où il allait alors qu'il le savait fort bien et il se mentait encore en prétendant que la marche arriverait à le calmer. Il se mentait surtout en se leurrant de l'espoir qu'il allait éviter de retourner dans son vice.

Quoi ? Mais qu'allait-il penser là ? Après tout, il était dans la foule, sur un trottoir de Paris, allant et venant comme faisaient tous ceux qui circulaient autour de lui ! Rien ne le menaçait tant qu'il n'avait rien fait. Rien ne le menaçait encore. Il était toujours le même homme qu'hier : un bon père, un bon mari, et qui jouissait de l'estime (nuancée) de sa concierge.

Rue de la Gaieté, il fut un instant distrait par l'animation et le spectacle des boutiques. C'était ce qu'il lui fallait : de la vie, des passants et le bariolage amusant des vitrines. Rien d'autre. Puisqu'il avait décidé de traverser Paris à pied, il serait distrait de ses folies bien avant d'arriver jusqu'au collège Chaptal.

Il s'était arrêté sans y penser devant l'étalage d'un chapelier. Tout près de lui, une voix timide murmura :

— Monsieur, s'il vous plaît...

Puis, comme il se retournait :

— La rue de Médéa ?

C'était une très petite et très vieille dame qui marchait en s'aidant d'un parapluie antique. La voix humaine, la voix vivante, fit à Pelot l'effet d'une douche glacée. Il n'avait jamais regardé les chapeaux. Il était perdu dans son obsession et il lui fallut un temps d'effort pour réaliser que la vieille lui posait une question et qu'il devait y répondre.

— C'est que je ne suis pas de Paris, voyez-vous, monsieur, et puis...

Et puis, en le regardant, elle prenait peur tout à coup et s'en allait aussi vite qu'elle le pouvait en clopinant sur ses trois pattes.

Ensuite, ce fut lui qui eut peur. Avait-il vraiment une si drôle de tête ? Pouvait-on vraiment lire sur son visage le désir dont il était dévoré ? Il

fallait faire quelque chose. Il fallait que quelqu'un l'aidât parce que son affolement tournait à la panique.

Comme il atteignait le boulevard Montparnasse, il se heurta à une église. Il détestait les curés mais, après tout, il n'était pas nécessaire de les aimer pour visiter les monuments. Ils appartenaient à l'État. On pouvait être juif ou musulman, ou rien du tout et avoir du goût pour l'architecture sans sombrer pour cela dans l'obscurantisme. Le calme d'une église était chose appréciable et il avait bien le droit de s'intéresser aux arts.

À dire le vrai, les questions d'architecture ne lui étaient guère familières. Ses connaissances n'allaient pas au-delà de fauteuils et rideaux. Il ne savait au juste ce qu'il fallait penser de cette église. Peut-être était-elle tout à fait remarquable.

« C'est du roman », se dit-il.

Il se scandalisa d'être tellement pusillanime. Qu'avait-il besoin d'entrer dans une église ? Et pourquoi aujourd'hui plus qu'un autre jour ? Ce n'était pas sérieux.

Il y entra cependant et trouva que son idée était bonne. C'était calme. Les bruits du boulevard arrivaient un peu éteints. Il se demanda ce que, là-dedans, il allait faire de lui.

La nef à prières était à peu près vide. Il y avait, devant l'autel, l'inévitable vieille toupie de service qui marmottait ses patenôtres en chatouillant son chapelet. Un bedeau changeait des cierges. Son pas, sur les dalles, résonnait longuement.

Le tapissier s'assit. Il éprouvait une espèce de jouissance à faire quelque chose de nouveau et d'inattendu. Si bien qu'il finit par se mettre à genoux.

« Tant qu'à faire... »

C'était un jeu, mais qui semblait lui réussir. Il ne pensait plus à aucune petite fille et son angoisse diminuait à vue d'œil.

À moins qu'il ne se suggestionnât et qu'il ne préférât se persuader que tout allait pour le mieux...

L'église avait un nom de métro. Elle s'appelait « Notre-Dame-des-Champs ». Est-ce qu'une prière à cette déesse ne serait pas efficace pour arranger les affaires ? Au fond, pourquoi pas ? Tant qu'il y était... Personne ne le saurait ! Il avait connu autrefois des prières, mais il n'était pas sûr de bien se les rappeler.

— « Sainte Marie, mère de Dieu... »

Mais il y avait autre chose avant ça. Ça ne débutait pas ainsi. Il se souvenait très bien de la fin :

— « Maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il. »

Comment était donc le début ?

— « Sainte Marie, mère de Dieu... »

Non. Ça n'était pas ça.

Une femme entra. Elle était sans âge et tenait sa fille par la main. Toutes deux vinrent s'agenouiller deux ou trois rangs devant Pelot.

Ça y est ! Il avait trouvé ! Ça commençait par :

— « Je vous salue, Marie, pleine de grâce... »

Oui, mais après ?

La gamine avait une robe claire dont l'étoffe se tendait sur ses petites fesses rondes. Il n'y avait plus de Marie-pleine-de-grâce, de refuge contre

les tentations. Il y avait la raie des fesses de l'enfant et l'horrible envie qui lui tordait le ventre. Il se leva précipitamment, faillit renverser la chaise et le prie-Dieu, courut presque jusqu'à la sortie. Il l'avait échappé belle ! Au fond, l'église, c'était de la blague.

Dehors, il éclata de rire, tout seul au milieu du trottoir, et des passants se retournèrent. Avait-il été bête !

Et d'abord quelle idée de vouloir tant se défendre ! Il en avait assez ! Après tout, il ne menaçait personne et les petites filles moins que tout autre. Ce dont il avait envie, il l'avait fait cent fois dans sa jeunesse et il n'avait jamais eu d'ennuis ! D'ailleurs, céder à son penchant, c'était se calmer presque aussitôt.

Il voulait aller jusqu'au collège de filles ? Eh bien, il irait jusqu'au collège de filles ! Que signifiait cette rage de se considérer comme une moule, d'avoir peur de son âme ? Et, pour commencer, pour se prouver qu'il était libre, il allait faire ce qui l'effrayait d'habitude : il allait entrer dans un bistrot.

Il le fit et commanda d'une voix ferme :

— Une fine à l'eau !

Il ne savait pas au juste ce que c'était qu'une fine à l'eau. C'était fort comme l'hydromel, au demeurant très mauvais. Mais oui ou non, est-ce qu'il était majeur ?

Quand il quitta le bistrot, il lui parut que le monde avait changé. C'en était fini des timidités. Une chaleur exquise habitait tous ses membres. Seulement ses idées n'étaient pas claires, pas avouables non plus. Il marchait d'un pas assuré, mais il n'était pas lui-même très assuré.

À Saint-Sulpice, il prit le métro. On n'avait pas idée, quand on était un homme, de s'amuser bêtement à se fatiguer. Et pourquoi, grand Dieu ? Parce

qu'on était lâche, parce qu'on crevait de frousse, parce que...

Il s'aperçut qu'il parlait tout seul et, qu'assise en face de lui, une femme le regardait curieusement. Décidément, c'était le jour ! Il faisait peur aux gens. Eh bien, que les gens aillent se faire foutre ! On sait bien ce que valent les gens !

L'heure s'avançait certainement. Il n'avait pas de montre. Est-ce qu'il n'allait pas arriver trop tard ?

Mais trop tard pour quoi ? Maintenant qu'il avait décidé de faire ce qu'il voulait, il n'était plus sûr d'en avoir envie.

À la correspondance de Saint-Lazare, un distributeur de sucreries lui renvoya son image. C'était celle d'un homme rouge dont le front se fendait en hauteur de deux grandes rides inquiètes. Son aspect le surprit. À l'ordinaire, il était pâle, plutôt cireux.

La correspondance était longue. Était-ce bien la peine ? Et s'il allait se faire prendre ! Il descendit à Villiers. C'était un endroit où il n'était pas venu depuis bien longtemps. La nuit commençait à monter du sol, mais très haut au-dessus des maisons grises où s'effaçait la lumière, un Sacré-Cœur irréel et lointain flamboyait encore dans le soleil et s'accrochait aux nuages. Pelot marchait vite.

Rien n'avait changé dans le quartier et, de loin, il compta :

— Une... Deux...

On n'avait toujours pas enlevé ces deux-là. Mais c'était la troisième qui était la meilleure et, d'ici, on ne la voyait pas.

Était-ce un hasard, un conseiller municipal facétieux ou une chance providentielle qui avait permis que fussent installées trois pissotières à la

sortie du lycée des filles ? C'étaient là des questions que le tapissier ne se posait pas.

Il croisa distraitement la première. Elle ne valait rien, beaucoup trop loin et bien trop fréquentée. « Celle du théâtre » eût été mieux, mais elle avait le défaut contraire : elle faisait juste face à la sortie du collège. Les enfants la croisaient par paquets, souvent accompagnés de professeurs ou de leur mère. Pourvu qu'on n'ait pas enlevé la troisième !

Elle y était ! Il la vit de loin, à l'entrée de la rue de Rome. Il ne discutait plus.

Il fit les cent pas, très énervé, sur le boulevard. Il voulait assister à la sortie des écolières et il n'eut guère à attendre. Il n'était pas là depuis dix minutes que la porte du collège s'ouvrit et se mit à vomir des flots de gamines bruyantes. Alors, il courut presque jusqu'à la vespasienne. Il avait l'air d'un jeune homme très ému qui se hâte vers son premier rendez-vous.

Il s'installa dans une loge, mais près de l'entrée et bien en vue. Il transpirait, claquait des dents, puis sifflait doucement pour attirer l'attention des petites filles qui passaient. Il avait ouvert son pantalon et, tragique, il leur montrait ce qu'il en sortait. Depuis bien des années, il n'avait pas connu de sensation si délicieuse.

Très peu d'élèves firent attention à lui. La plupart ne le voyaient pas. D'autres se retournèrent sans comprendre. Quelques-unes rirent : les dessalées, et lui tirèrent la langue en lui criant des gros mots qui le choquèrent.

Et puis, tout à coup, un homme qu'il n'avait même pas vu se précipita sur lui, le coinça dans l'édicule :

— Police ! Tu es fait...

Il redescendait brusquement sur terre, mais l'autre ne lui laissait pas le temps de réfléchir :

— Tes papiers ou je cogne !

M. Pelot bégayait et il fallut que le flic l'aidât à sortir de son portefeuille une vieille carte d'identité dont les coins étaient déchirés. Il ne la regarda pas, la glissa dans sa poche, claqua des doigts. Un autre policier sortit de l'ombre et tous deux encadrèrent le tapissier :

— Allez, dégueulasse, en route !

Ils avaient peur de le voir s'enfuir. En traversant la rue, l'un d'eux tendit son bras pour l'empêcher de bouger.

— Pas de blague, hein ! Sans ça je tire. Des saloperies comme toi, y en a toujours trop...

Le tapissier ne bougeait pas. Il était vert de peur. C'en était fini de l'excitation de l'hydromel. Il était épouvanté d'avoir fait quelque chose de mal, mais il aurait voulu qu'on le laissât s'expliquer, qu'on lui donnât le temps de réfléchir, de trouver ses mots.

MM. les policiers auraient sûrement compris. Ils auraient bien vu que c'était malgré lui, que ce n'était pas de sa faute... Rien n'était jamais de la faute de personne.

XXIII

VINGT-TROIS HEURES TRENTE
AU BOIS DE BOULOGNE

— Et où c'est, demanda le soldat, qu'il t'a donné rendez-vous, ton type ?

Fernand regarda, dans l'ombre, la jeune et déjà lourde silhouette. Le soldat s'appelait Charron. Il faisait son service quelque part en banlieue. Le tueur le connaissait depuis longtemps, mais mal.

— Je viens de te le dire : où qu'on est.

— Y trouvera jamais.

— Y trouvera. À présent, tu ferais mieux de la boucler. On entend que toi, ici.

Charron se tut. Il n'était pas habitué à discuter les ordres de Fernand dont la prestigieuse profession l'éblouissait. Autour du fourré, le bois vivait d'une existence secrète que manifestaient seuls un bruit furtif, une ombre évanouie aussitôt qu'aperçue. La nuit était assez claire, mais l'automne parisien tombait sur les épaules en humidité froide. Fernand toussa.

— Fernand !

— Encore !

— Fernand, j'ai les flingues...

— Parle plus bas.

— Trois sept soixante-cinq. Comme tu m'avais dit. Faudrait que tu me les prends vite. Tu comprends : je les ai par le magasin d'armes, mais, tout de même, ça vient de la caserne, et où que je les planque, c'est pas très sûr. Quand c'est que tu en as besoin ?

— Sais pas encore.

— Qui c'est, tes copains ?

— Ça t'intéresse ? T'en connais un : Pitard. Celui qu'a le gigot froid.

— Et tu fais un coup avec eux. Méfie-toi. Avec sa patte qui traîne...

— T'occupe pas...

— Bon, bon... Moi, ce que j'en disais, c'était seulement pour dire...

Le militaire était épais et rougeaud. Sur ses cheveux que poissait une brillantine forte en odeur, il avait disposé un petit calot coquin, de travers, trop petit, façon hôtesse de l'air. Fernand jugea poli de s'informer des nouvelles, bien qu'il n'eût pas très vif le goût des belles manières :

— Ça travaille pas, ce soir ?

Le guerrier eut un rire vengeur :

— Comme si ça travaillait ! Ça travaille jamais plus. Quelquefois un peu le samedi ou le dimanche... Mais, tu parles, un mercredi ! Même que je me demande pourquoi que je viens là !

— Gueule pas si fort.

— Bon. Je dis plus rien.

Il le fit un instant et les lampions de l'avenue de Longchamp, dont la lumière n'arrivait que tamisée par les feuilles dansantes, attachaient à sa

massive figure des marbrures de cadavre. Il reprit :

— Toi, t'as de la veine que t'as trouvé quelqu'un !

Fernand ne répondit pas. Il écoutait, cherchant à discerner quelque part un bruit de feuilles remuées, à en distinguer le frottement ténu du roulement des voitures plus loin, vers la Cascade. L'avenue n'était pas à cent mètres et, en dépit de tous les règlements de police, les voitures y roulaient à cent à l'heure. Il en vint même, à un moment, les longs hurlements d'un chien écrasé. Du fourré, on entendit le choc, puis les cris horribles de l'animal et le bruit du moteur qui reprenait sans s'arrêter. Le chien hurla longtemps, amenant un mince sourire sur les lèvres de Fernand. Il aimait passionnément la souffrance et il ne se souvenait jamais sans une délicate émotion des délices qu'il avait éprouvées, tout au long d'une enfance campagnarde, à crever l'œil des lapins. Comme les passions de Charron étaient bien différentes, il se contenta de remarquer, flegmatique :

— Un clebs de rectifié !

Puis il en revint à son industrie galante :

— Heureux encore que je soye mineur !

Fernand regardait sans comprendre les traits que, déjà, l'âge alourdissait. L'autre précisa :

— Jusqu'à la fin du service ! Tu connais pas ça ! On appelle ça la loi Caudal-Denfert. Alors comme ça, le type qui marche, comme il sait ce qu'il risque ; dès que tu te fâches, il les allonge. Et pas qu'un peu !

— Caudal-Denfert, c'est pas un ministre catholique ?

— Qu'est-ce que ça te fait qu'il soye catholique, si qu'il t'aide à te faire des ronds ?

Un vent léger dispersait les effluves de la « Véritable brillantine aux fleurs ». Au-dessous d'elle, reparaissait celle de Charron. Son odeur était faible, mais urinaire et tenace. Fernand, lui, sentait le fromage.

— Si qu'il venait, ton mec...

— Y viendra.

— Bon, mais, si qu'il viendrait, on serait bien cons de pas en profiter !

— Moi, je te dis, trancha Fernand, que ce type-là, il fait sérieux.

— Et moi, je te dis que c'est une pédale. Quoi qu'il ferait, à cette heure-là ; ici ? Et puis d'abord, comment qu'il est ?

— Sais pas. Je l'ai vu qu'ici.

Au grognement de Fernand, le soldat comprit qu'il eût mieux fait de se taire, mais il était lancé :

— Si tu dis qu'il fait sérieux, tu penses bien qu'il veut pas d'histoires ! Alors tu le laisses tirer sa culotte ; ensuite, tu sors ton couteau et il donne tout ce qu'il a...

Fernand soupirait et il était difficile de discerner s'il déplorait le manque de moyens intellectuels de son compagnon ou s'il n'exprimait pas l'ennui d'une existence monotone et sans grands desseins. Puis il conclut :

— Tu me fais chier.

— Chapeau !

— On verra bien.

Ils restèrent un long moment silencieux dans l'ombre et Fernand toussa encore :

— Tu peux compter que, si c'est une pédale, il ira pas crever loin ! Des gars comme ça, moi...

Il se vantait. À vrai dire, il n'avait tué personne. Non que l'envie ne lui en fût jamais venue, mais il craignait les tribunaux qui sont souvent sévères avec les assassins ordinaires. Mais tuer les douteux promeneurs du Bois était déjà beaucoup moins grave et l'on pouvait compter sur toutes les indulgences. Il se voyait disant aux jurés :

— C'est plus fort que moi. Quand je vois qu'un mec est une pédale, je le casse...

Pour l'instant, il se tournait vers le soldat :

— Charron...

— Oui ?

— Quand le type sera là, tu te planques dans un coin. Tu te montreras que s'il y a du pet.

— T'as les foies ?

— Non, mais il est drôle, ce gars-là.

Il secoua la tête pour affirmer de nouveau :

— C'est pas une pédale...

Bien qu'il vécût souvent des formes aberrantes de l'amour, Fernand se montrait, sur la question des mœurs, d'un rigorisme exemplaire. Il s'était constitué une morale qu'il observait minutieusement. Elle était tout entière fondée sur la défense des dames et sur le respect qu'on doit au beau sexe. La gloire des maquereaux de Pigalle l'éclaboussait de ses fastes et, s'il eut atteint à de semblables sommets de la perfection morale, il s'y fût montré

sévère et jaloux comme un seigneur du Moyen Âge. Mais la chance, jusqu'alors, ne lui avait point souri : il demeurait sans gonzesse.

Or, son imagination lui représentait de plus en plus souvent une de ses jeunes voisines. Il rêvait de nuits auprès d'elle. Elle s'appelait Josiane Pichegru et commençait d'être gironde.

En attendant, il s'envoyait, de temps à autre le soir, une bonniche attardée, mais il était retenu, dans ses débordements, par les nécessités de son petit trafic nocturne. En dépit de ses prétentions, Fernand, maigrement doué, du reste, par la nature avare, ne jouissait que de faibles moyens. Il en souffrait dans ses amours tout autant que dans ses bénéfices et il enviait, bien qu'il les méprisât, un grand nombre des truqueurs du Bois. Si ceux-là tenaient souvent les promesses qu'ils faisaient aux clients d'un soir, quitte à les rançonner par la suite, c'était moins parce qu'ils manquaient des scrupules moraux dont s'honorait Fernand, que parce qu'ils ne craignaient pas qu'un coup tiré par-ci par-là leur fît perdre, pour une occasion ultérieure, la possibilité de recommencer. Quand Fernand avait déchargé, il ne pouvait plus rien faire de huit jours et se sentait tout chose. Il s'en tirait en mettant son extrême réserve à baiser sur le compte de sa vertu.

— Fernand !

— Oui.

— Y a quelqu'un qui vient.

C'était vrai. Ce n'était pas un homme, mais deux qui avançaient dans les taillis en se parlant tout doucement.

— Ils te cherchent.

— J'y vais. Planque-toi.

Charron disparut, comme aspiré par la végétation. On entendait maintenant la voix des deux hommes. L'un d'eux disait à l'autre :

— Il n'y est pas...

— Vous êtes sûr de l'endroit ?

— Oui. Et de l'heure aussi.

— Dites, Trampel...

— Ne m'appelez pas par ce nom-là.

— Pardon. Mon bonhomme n'a pas l'air d'être venu. Ne restez pas ici. J'ai eu tort de vous y amener.

— Vous avez eu raison. D'ailleurs, je viens ici tous les mercredis à minuit.

— Tiens ! Mais qu'y faites-vous donc ?

— J'y rencontre des gens que je ne veux pas voir ailleurs.

— Somme toute, comme moi ce soir ! Au revoir.

— Oui. Au revoir.

Fernand se leva, toussa, marcha vers l'homme qui, maintenant était seul, et lui tendit une main molle que l'autre ne prit qu'avec une hésitation.

— Bonjour !

Un rayon de lumière vint éclairer la figure de Mostefa qui se retira vivement, tandis que Fernand pensait :

« Merde ! C'est un crouille ! »

Il lui décernait quand même un sourire commercial, mais Mostefa comprit son intention et l'arrêta d'un geste :

— Je ne viens pas pour ça. J'ai à vous parler. Je vais vous proposer une affaire qui rapporterait beaucoup plus que ce que vous faites. Beaucoup plus. Mais d'abord, quelques mots : Vous travaillez aux abattoirs, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Vous aimez votre métier ?

Une heure plus tard, Fernand appela.

— Charron ! Charron !

— J'arrive.

— Où que t'es ?

Mostefa venait de partir. Il se faisait, sous le front crispé de Fernand, un considérable travail. Charron arrivait :

— Alors, c'était pas une pédale ? J'ai vu que vous étiez à parler.

— Il m'a proposé quelque chose.

— Quoi ?

— Peux pas dire...

— Ah ! bon. T'as accepté ?

— Sais pas encore. Je lui ferai réponse la semaine prochaine ici. Seulement...

— Quoi ?

— Oh ! rien, mais, pour ce travail-là, il paie pas bezzef. C'est que c'est casuel, ce qu'il me propose ! Et pas qu'un peu ! Je crois que je vais lui dire non... Et d'abord, c'est un crouille et, moi, j'aime pas les crouilles.

Comme le soldat respectait son silence, Fernand dit tout à coup :

— T'as pas un crayon ?

— Si.

— Et un bout de papier ? Donne-les.

Charron les tendait déjà. Fernand s'avança vers un endroit éclairé, puis, dans le creux de sa main, il écrivit en lettres appliquées et maladroites :

« M. Trampel. Tous les mercredis à minuit, derrière la Cascade. »

Il enfonça le papier dans la poche de son veston, puis proposa :

— On se tire ?

XXIV

TROISIÈME LETTRE DE MACLELLAN ÉTRANGES FAÇONS DE M. BERNARD

Jeudi 12 octobre 1972.

Ma chère Betty,

Vous voilà faite au goût français. Les allusions de votre dernière lettre aux plaisirs de Paris sont tout à fait dans la manière d'ici. Je ne vous en félicite qu'à moitié, n'ayant, pour le libertinage, aucun penchant, même littéraire.

Mais en aurais-je, ma chère Betty (à Dieu ne plaise !), que je ne saurais le satisfaire ! À l'encontre de tout ce qu'on vous a raconté, Paris est la ville la plus honnête du monde et les folies sexuelles y sont pourchassées comme nulle part ailleurs. Je ne puis comprendre pourquoi on a fait à la seule capitale vraiment pudique que je connaisse une si fâcheuse réputation. Le « Gay-Paris », même sans tout ce que ce mot comporte d'équivoque, n'existe pas. Il est mort en 1930 et, pour ma part, je ne le regrette pas, ou, du moins, je ne le regretterais pas si, par malheur, cette ville, si édifiante dans les questions de mœurs, n'était une caverne en d'autres domaines. Passé minuit, il n'est pas prudent d'y sortir. On s'y ferait égorger.

De mauvais esprits prétendent que la police a trop à faire à pourchasser les courtisanes pour s'occuper des assassins et je ne vous cite qu'avec un peu d'indignation une réflexion entendue l'autre jour :

« Les décadences se font toujours sous le signe de la vertu. Quand les hommes publics font des gaffes, ce sont les filles publiques qui vont en prison. »

Passons, ma chère amie, à d'autres sujets. Je commencerai, si vous le permettez par vous parler de moi et par vous annoncer que j'en ai fini d'être piéton, ce qui, même à Paris, rend la vie impossible. J'ai acheté une Chevrolet : ce qui ne fait pas honneur à mon sens de l'originalité. Ceci, qui, chez nous, montre à peine une petite aisance, me fait ici passer pour un nabab, parce que les Européens sont sevrés de vraies voitures. Il y a cinquante ans que l'Europe n'a pas réussi à fabriquer une automobile. On les remplace par des sortes de mécanismes légers qui tiennent beaucoup plus du moulin à café amélioré que d'autre chose. C'est que les gouvernants français n'ont pas résisté à la tentation de grever d'impôts délirants l'essence que nous leur vendions autrefois pour si peu d'argent.

J'ai cependant pensé un instant à acquérir une voiture française. J'y ai renoncé, non pas à cause de l'absence des commodités qui passent à nos yeux pour les plus indispensables, mais à cause du danger. Les engins que les Français appellent des autos sont de très sûrs instruments de mort. Une voiturette faite en tôle à tuyaux atteint le cent dix à l'heure. Il n'y a ni châssis ni défense d'aucune sorte. Si vous touchez un trottoir, vous êtes cul-de-jatte. Et, comme la France fabrique beaucoup de ces saletés-là, les accidents de la route sont, en France, les plus fréquents et les plus meurtriers du monde. Ces Français, au lieu de jouer aux petits ingénieurs, feraient beaucoup mieux de planter des pommes de terre. Ainsi peut-être éviteraient-ils la camelote.

Pour inaugurer ma voiture, j'ai tout de suite eu une panne. J'étais avec un certain Harding, dont je ne sais si je vous ai parlé. C'est le bras droit du général Wheeler, bien qu'il ne soit que lieutenant. Nous étions sur une petite route et nous avons eu toutes les peines du monde à trouver des Français pour nous pousser.

Je relis ce que je viens de vous écrire et je vois que j'ai réussi à vous faire un rapport sur l'industrie automobile en France. Vous le voyez, chère Betty, je serai toujours aussi ennuyeux.

Je ne pense pas trop ce que je viens d'affirmer. Je me dis que ce serait faire injure à une femme comme vous que de ne lui parler que de fadaises. Si jamais l'idée vous vient de vous intéresser à de plus légers sujets, choisissez de plus légères gens. Quant à moi, je vous tiens en assez haute estime pour vous parler de choses sérieuses.

Comment, d'ailleurs, ne le ferais-je pas ! La crainte de la guerre tourne ici à l'idée fixe. On en vient à ne plus penser qu'à ça. Mais que sait-on, dans notre calme Amérique, des dangers que court l'Europe ? Tout, me direz-vous. Oui. Tout et rien. Moi qui suis plongé, par force, dans cet affreux pourrissoir qu'est la France d'aujourd'hui, je suis inquiet, vraiment inquiet. Si je voulais user des comparaisons météorologiques qu'affectionnent les ministres, je vous dirais que je vois s'amonceler l'orage et que je ne discerne pas, chez les Français, la moindre envie de s'en garer.

Je dois, dans une quinzaine de jours, dîner chez un ministre français qui s'appelle Mauret-Demors. Je l'ai rencontré l'autre soir chez les Wheeler que je vois beaucoup et qui m'adorent parce que je leur ai envoyé le tapissier de leurs rêves. Ce ministre me paraît un phraseur, mais c'est sûrement un homme intelligent. Je tâcherai de le faire parler de ce qui m'intéresse.

Ce qui m'intéresse, vous le savez, c'est tout d'abord la menace russe. Non, cette menace n'est pas un fonds commun réservé aux exercices journalistiques. Ce n'est même pas un danger. C'est une certitude. Je ne vois pas par quelle aberration un esprit raisonnable pourrait se dissimuler le fait que la Russie ne veut plus attendre. Avec le corollaire que ça comporte : une attaque imminente. Vous vous doutez que je recueille, soit à l'ambassade, soit au quartier général des renseignements précis. Ils sont effrayants, mais ce qui m'effraie, bien plus encore, c'est de constater que nos dirigeants ont, de toutes ces questions, une conception inadmissible.

Vous allez me demander laquelle. Je vous réponds :

L'Amérique s'imagine de bonne foi que la France va se défendre. Or, ceci est tout à fait exclu. Les Français, pour leur défense comptent uniquement sur nous. Quand ça les intéresse, ce qui est rare.

La France n'a plus aucun ressort et ne montre plus le moindre instinct de conservation. Songez que, en Indochine, en Algérie, ailleurs, chaque fois qu'un communiste tuait un Français, il y avait en France, un Français sur trois pour trouver qu'il avait bien fait.

Deuxième erreur de notre commandement : la centralisation de toutes les défenses entre les mains d'un seul homme. J'aime beaucoup le général Wheeler. Je lui reconnais quelques-unes des qualités qui font les grands militaires : l'esprit de décision, la vue claire et nette des choses immédiates, l'art de ne pas rêver. Mais je crois que ces qualités vont finir par nous nuire. Ce sont elles qui on persuadé Washington de lui conférer des responsabilités monstrueuses. Comme on n'a confiance en personne et que cette France est bourrée d'espions, on a tout concentré entre les mains de Wheeler. Comment ne pense-t-on pas que, s'il disparaissait, notre défense disparaîtrait aussi ? Puisse l'avenir ne pas justifier mes craintes !

Ainsi, vous le voyez, l'Amérique défend une Europe qui n'existe plus et elle la défend seule.

Quant aux Français, ils sont finis. Ce peuple, qui se fait battre à plate couture par les Malgaches, ne peut pas songer à résister aux Russes.

Je pense que vous savez les nouvelles : les troupes français ont trouvé le moyen de se faire encercler dans Ambositra. On se demande pourquoi, à chaque guerre, les Français se font encerclé quelque part. Il y a eu Dunkerque, il y a eu Dien-Bien-Phu ; il y a maintenant Ambositra. Ils ont de nouveau commis la folie de masser le plus clair de leur corps expéditionnaire dans une vallée qui est, me dit-on, de partout entourée. Et,

comme ils ont peur que la défaite ne soit pas assez spectaculaire, ils amènent des renforts.

Ces réflexions sont plutôt moroses. Si j'y adjoins un commentaire personnel sur le tremblement de terre d'Ithaque, vous serez en droit de penser que je ne suis pas gai aujourd'hui. Eh bien, vous vous tromperez parce que ce que j'ai à vous raconter maintenant est charmant, mais mon histoire drôle commence mal.

Vous n'êtes pas sans savoir, ma chère Betty, que l'île d'Ithaque s'est à demi perdue dans la mer. Vous avez, comme tout le monde, lu ça dans les journaux et il faut avouer que c'est assez horrible. L'île chargée de légende, celle où la douce Pénélope attendait, en filant, le retour du voyageur, a perdu, en trois jours de tremblement de terre, une partie de sa superficie et presque toutes ses constructions. Au fond de l'eau : le port, les temples de marbre qu'on construisit sous Périclès et les falaises qui avaient vu revenir Ulysse et ses marins. Les habitants du rivage n'ont guère eu le choix qu'entre la mort par écrasement et la mort par noyade dans le raz de marée qui a suivi. Est-ce que, de notre petite maison, on peut imaginer ça ? Peut-on essayer d'en transporter l'idée dans la vie américaine ? Le réveil au milieu de la nuit avec la légère inquiétude de sentir dans le sol quelque chose d'anormal. Puis le bruit sourd qu'on dirait venu du centre du monde, le bruit qu'on n'a jamais entendu. Un instant de silence et la maison bouge un peu, bouge davantage, et finalement bascule au milieu des hurlements de terreur.

Mais elle a tenu le coup.

Pour cette fois-ci... Tout le monde s'habille en hâte. Pourvu que ça ne recommence pas !

Ça recommence, et de plus belle. Les femmes ont sorti les enfants. Les chiens hurlent de partout. On a oublié les bijoux ! Comme tout est calme, quelqu'un s'élance pour aller chercher des colifichets sans valeur. C'est à ce

moment-là que le bruit souterrain reprend comme un coup de canon fantastique. Un geste à la fenêtre qui penche. L'homme a trouvé les bijoux. Il va sauter. Les chiens hurlent toujours.

Il ne sautera pas, car la maison a sauté avant lui. Elle s'abîme dans un nuage de poudre sale. Les chiens ont cessé de hurler.

Élevez ça à l'échelle d'une île entière, d'une des grandes îles grecques. Essayez de restituer à tout cela les couleurs de la chose vécue. Et maintenant, demandez-vous comment, dans un si grand malheur, les gouvernements étrangers ont réagi. Eh bien, c'est très simple :

L'Amérique a envoyé sur place la sixième flotte au grand complet. Même s'il y avait là quelque désir de propagande, c'était une merveilleuse organisation mise au service des Grecs.

L'Angleterre, toute malade qu'elle est, a envoyé un certain nombre des bateaux de la Home Fleet. Ils ont été sur place au troisième jour du tremblement de terre. On n'était pas sûr que tout fût bien fini.

Et la France, direz-vous ?

Ma chère Betty, j'ai beau être habitué aux façons de faire des Français, il y a de leurs inventions que je ne devinerai jamais. La France a fait savoir au gouvernement grec qu'elle mettait à sa disposition le vieux croiseur *Montluc* dont on fêtera certainement un de ces jours le centenaire. Alors, précipitamment, on a sorti le croiseur en rade de Toulon.

Depuis lors, on fait à bord, de dix heures à midi et de deux heures à cinq heures, des exercices de sauvetage pour les noyés d'Ithaque. Il y a quinze jours que ça dure. On pense être prêt pour la prochaine secousse. S'il n'y en a pas, ce n'est tout de même pas la faute des Français !

Mais non, ma chère amie, je ne risque rien à jouer les détectives ! Qu'allez-vous supposer ? M'imaginez-vous, bourré de documents secrets et

crachant le feu par des tas de revolvers ? Ma petite enquête est beaucoup plus simple. Elle n'a consisté, jusqu'ici, qu'à réfléchir et qu'à me promener. C'est pour cela qu'elle n'avance pas, sans doute !

Ou, enfin, qu'elle avance peu ; car vous allez voir que j'ai tout de même appris quelque chose et que mes soupçons, bien loin de flotter à la dérive, convergent maintenant vers un seul point. Je vous ai dit que les services français se sont acharnés à tirer quelque chose de Vierny, le conspirateur pour rire qui s'était fait arrêter sous le nom de Trampel.

Je vous ai dit également qu'à mon avis ils n'en tireraient rien et j'ai été bon prophète. Ce pauvre garçon devait être embrigadé depuis peu dans les rangs communistes, n'en avait pas parlé autour de lui et n'avait pas, vous vous en doutez, rédigé ses mémoires.

Donc, de ce côté-là, rien. Quant à la maison du boulevard Brune, elle a été, m'a-t-on dit, surveillée pendant quinze jours et sans qu'on y ait remarqué quoi que ce soit d'anormal. De cela, je suis moins assuré. Il se peut que les policiers chargés de l'affaire soient eux-mêmes communistes. Il se peut qu'ils aient cédé à une tentative de corruption ; je vous ai déjà dit qu'ici tout était possible.

C'est parce que je me méfiais de la bonne foi des enquêteurs et de leur zèle que je ne leur ai pas fait part de ce tout petit début de curiosité que je commençais à éprouver pour un appartement de cet immeuble. J'avais remarqué un appartement toujours fermé, vous le savez, et comme c'est rare à Paris, j'avais noté le fait, sans y attacher une attention exagérée.

Je vous avais fait part de cela, mais ma lettre remonte maintenant à plus d'un mois. C'était alors la période des vacances pour encore quelques Parisiens ; mais septembre a passé et les volets sont toujours fermés.

Cette remarque que j'avais faite était, j'en conviens, peu de chose. Mais je savais qu'il me fallait trouver quelque anomalie dans cette maison et je

m'accrochais à ce que je pouvais. J'étais donc fermement décidé à tirer, de la toute petite remarque que j'avais faite, tout le parti possible et à ne pas abandonner mon semblant d'enquête avant une explication plausible de ces volets fermés. Je ne vois pas là une naïveté. Je ne pense pas qu'on obtienne bien souvent quelque chose sans beaucoup d'acharnement et de méthode. Vous me savez tenace.

Vous allez voir que mes efforts sont, en partie, récompensés, mais cette lettre est déjà longue et je résume ; voici donc ce que j'ai fait :

Je suis allé voir la concierge. Vous n'ignorez pas que j'aurais préféré l'éviter, mais je n'avais plus le choix des moyens. Et puis, que pouvais-je faire d'autre ? La D.S.T. française semblait se désintéresser de tout cela. D'ailleurs, je ne m'imaginais guère allant trouver les uns ou les autres pour dire : « J'ai vu un appartement fermé. Ça me paraît louche. Mettez tout en œuvre pour tirer ça au clair... » On m'aurait ri au nez.

La concierge m'a bien reçu. Je craignais que, déjà interrogée, et sans doute maladroitement, elle ne se méfiât. Il n'y a pas paru. Il est vrai que ce que je lui ai dit était bien la chose la plus simple du monde. J'ai poussé sa porte comme on fait dans les maisons de Paris en demandant de l'air le plus naturel :

— Monsieur Trinquedal ?

J'avais choisi à dessein, dans l'annuaire des téléphones, un nom impossible. La bonne femme m'a regardé :

— Monsieur quoi ?

— Trinquedal.

— Personne ici de ce nom-là.

Le contraire m'eût étonné, mais c'est moi qui ai montré de la surprise :

— Pardon, mais... Au cinquième, à droite...

Et ce que j'attendais, ce que j'avais préparé et prévu est arrivé ; elle m'a répondu :

— Au cinquième, à droite, c'est M. Bernard.

Vous avez compris, ma chère, que le cinquième à droite, c'était l'appartement vide. Moi, j'en savais déjà beaucoup et comme mon esprit marchait vite, je me disais que ce nom avait quelque chance d'être un faux nom. Bernard, c'est comme Dubois ou Moreau. Il y a beaucoup de Français qui s'appellent Bernard, sans que ça ait l'air du nom passe-partout comme Durand ou Dupont. On se fait beaucoup moins remarquer en s'appelant Bernard qu'en s'appelant Trinquedal ou ce que vous voudrez d'analogue ! Cependant, j'ai sauté sur la perche qui m'était tendue :

— Bernard ? Mais je crois bien que c'est un ami de M. Trinquedal !

Je ne risquais pas grand-chose. Encore une fois, Bernard est très courant. Ensuite, la chance (je n'y crois pas) m'a souri, parce que la bonne femme me répondait :

— C'est bien possible... Quand il vient, c'est toujours avec tant de monde...

— Je vais quand même monter chez M. Bernard...

Elle a ri :

— Ça fait huit jours qu'on l'a pas vu...

Je vous fais grâce du reste de cette conversation. Voilà l'essentiel : il y a depuis un an, dans cette maison, un certain M. Bernard qu'on ne voit presque jamais. Il vient là le soir et toujours avec des tas de gens. Il lui arrive également de loger des amis pendant quelques jours. Somme toute,

dit la concierge : « Il arrive, il s'en va, sans qu'on sache pourquoi. » Il dit qu'il est voyageur de commerce. Évidemment... Mais il paraît qu'il est mal vêtu et « peu soigné de sa personne ». C'est un détail intéressant, car les voyageurs de commerce sont ordinairement des gens qui pensent beaucoup à leur tenue. Comme j'essayais d'avoir quelques précisions sur son physique, la concierge a paru se méfier :

— Votre ami, ça serait pas un petit gros qui n'a qu'un bras...

Croyait-elle, cette pauvre femme que j'allais me jeter dans un si simple piège ! Je lui ai répondu que M. Trinquedal n'était pas des plus gros et qu'il avait ses deux bras. Elle a paru rassurée.

Je n'ai plus appris grand-chose par la suite. Du reste, je ne voulais pas m'attarder. Il est à peu près inévitable que ma conversation soit rapportée au vrai ou faux Bernard. Elle l'inquiétera. C'est inévitable également. Il se dira que le truc que j'ai employé est le plus classique des procédés policiers. Je veux qu'il puisse croire que j'étais réellement à la recherche d'un M. Trinquedal. Qu'il s'en convainque en apprenant que je n'ai pas insisté.

Eh bien, ma chère Betty, je ne suis pas mécontent de moi. Je crois qu'on peut, sans imagination excentrique, admettre qu'il y a, très probablement, dans cet immeuble un lieu de rencontre pour de quelconques irréguliers. Comme l'adresse nous a été donnée par quelqu'un dont nous savons les attaches et les sympathies, nous savons du même coup ce que sont ces irréguliers. Il n'est pas impossible que ce Trampel y soit mêlé.

Maintenant, que vais-je faire ? Je n'en ai pas idée.

XXV

QUI C'EST-Y QU'C'EST ?

Peu de passants sur le boulevard Voltaire. Joliveau n'arrive pas et, devant le ciné où tout le monde est entré depuis longtemps, Pitard et Fernand commencent à s'énerver. Tous deux ont longuement regardé les photos du film. La fille blonde semble excitante. Pour les noix et les roberts, elle ne craint personne. Ce doit être une Américaine.

Mais ce qui plaît à Fernand, c'est le titre : *Le Couteau parle*, un titre qui suffit à provoquer chez lui un petit frisson de plaisir. C'est sûrement beau à voir.

Fernand a du goût pour les couteaux et, plus encore, pour ce qu'on fait avec. Il ne s'en est jamais servi que contre des animaux, mais c'est déjà bien agréable. Aussi a-t-il insisté pour qu'on vienne ici plutôt qu'ailleurs.

Fernand méprise un peu les flingues. Utiles, les flingues, on doit le reconnaître, mais c'est un procédé qui ne demande pas d'adresse et qui fait peu saigner. Il pense souvent au plaisir délicat qu'il aurait à enfoncer un couteau dans un ventre. Il faut tourner ensuite, tout le monde sait ça. Faute de cette précaution, le cave peut s'en tirer, mais c'est là la finesse. Tout cela demeure à l'état de rêveries. C'est un garçon pratique, il ne veut pas d'histoires.

Près de vingt-deux heures ! Pitard clopine sur sa jambe raide. Il semble excédé, questionne :

— Quoi qu'il peut faire ?

Fernand se contente de hocher la tête :

— Ah ! nom de Dieu...

— Faut pas jurer comme ça, Fernand...

— Hein ?

— Ça porte jamais chance.

Il se tait parce qu'il sait bien que Pitard a de la religion, mais il n'en pense pas moins. Ce Joliveau qu'il ne connaît pas et dont le dabe est colonel, c'est jamais qu'un bourgeois. On peut pas compter sur.

Gilbert Joliveau arriva peu avant l'entracte et tout d'abord il s'excusa :

— Pas pu plaquer mes vieux avant...

— Quand même, t'attiges !

— Attends qu'on fasse du boulot sérieux, que je les plaque pour de bon !

Pitard fit les présentations avec urbanité :

— Je te présente M. Gilbert. Qu'on doit travailler avec.

Comme ils se serraient les mains, Pitard exulta :

— T'as vu le coup d'Ambositra ! Y sont faits comme des rats. C'est fini, la sale guerre !

Fernand convint que c'était fini, bien que cela pût encore durer. Joliveau remarquait que les cheveux de Pitard sentaient aujourd'hui la violette. Il savait que la coque idéale embaumait surtout quand son ami voulait cacher une excessive odeur d'alcool.

« Il a encore bu », songea-t-il.

— Qu'est-ce qu'on fait ? On entre tout de suite ou on attend le film ?

— Y a des attractions ?

— Oui. Une chanteuse.

Fernand fit une grimace :

— Vaudrait mieux d'abord qu'on prend un glass dans un tapis...

Pitard fit remarquer qu'il s'agissait de choses sérieuses et qu'il valait mieux se trouver, après le spectacle, un café tranquille.

— Alors y a que d'y aller...

Pitard prit les billets. Cependant, l'étudiant regardait Fernand qui le dépassait d'une demi-tête. Il fut surpris de le voir si maigre, les pommettes rouges, le nez coupant, et il se rappela que le tueur était tuberculeux. Juste à ce moment, Fernand toussa.

Fernand, lui, ne regardait pas Gilbert. Il avait déjà jugé le jeune homme bien mis qui avait des cils trop longs dans un visage de fille. Un petit gosse de bourgeois qui voulait s'émanciper. Il pouvait bien travailler avec ces deux-là, mais il faudrait leur laisser faire les choses dangereuses. Fernand n'aimait pas à se mouiller. Il n'était pas très courageux.

Toute la salle trépignait quand ils y pénétrèrent. On en était aux dernières séquences d'un passage des actualités sur la guerre de Madagascar. Des soldats à grands chapeaux s'avançaient en souriant sur l'écran, tandis que de la salle électrisée fusaient des hurlements :

— À mort ! Au poteau !

Quelqu'un cria plus fort que les autres :

— Y verront ça, quand y reviendront !

Pitard avait introduit ses index dans ses commissures de lèvres pour siffler plus fort. Il était agité de tremblements nerveux.

Une ouvreuse à cheveux gris les conduisit à leurs places :

— Vous êtes ensemble ?

— Dis donc, la vieille, on n'est pas des lopes !

Ils rirent beaucoup de ce mot d'esprit.

Pendant qu'ils s'asseyaient, l'écran s'était relevé, la scène s'éclairait et Pitard à voix presque haute demandait à Gilbert :

— Dis donc, t'avais pas un examen ces jours-ci ?

— Si.

— Ça a marché ?

— Non.

— Qu'est-ce qu'ils vont dire chez toi ?

— Je leur ai rien dit encore...

Les « Chut ! » fusaient de toutes parts. Une chanteuse comique déchaînait les rires de la foule. Ils la regardèrent et rirent aussi. Elle gonflait le ventre pour indiquer qu'elle était enceinte et reprenait en s'agitant :

Qui c'est-y qu'c'est

Qui m'a fait ça ?

C'est-y Julot

Ou bien Toto,

C'est-y Dédé,

Sinon, qui ça ?

Gilbert Joliveau était alors bien loin de se demander si l'œuvre d'art était, aux problèmes de l'art, une suffisante solution. Il s'amusait comme tous les autres. Il trouvait cela d'un goût parfait.

Mais le grand film les déçut. Il n'y avait qu'un meurtre. Encore prenait-on soin d'éclipser la victime assez vite pour qu'on n'en profitât que fort peu. Il y avait surtout des fesses, des poitrines provocantes et du nu surtout, du nu à n'en plus finir, du nu à faire bander Mme Bèze.

Si bien qu'ils sortirent avant la fin. Tandis qu'ils étaient en quête d'un café, Pitard dit à Fernand :

— Alors, t'as les joujoux ?

Il lui fit signe de se taire :

— Comme ça, sur moi ? Non, mais tu rêves !

— Je veux dire chez toi.

— Non, pas chez moi. Mais c'est tout comme.

— Deux sept soixante-cinq ?

— Oui. Plus un pour moi.

— Avec les grelots ?

— T'inquiète pas pour les grelots. J'en aurai toujours tout autant que j'en veux.

— Quand c'est que tu les donnes ?

— Quand on sera pour s'en servir.

XXVI

UN ÉCRIVAIN DISTINGUÉ

Roger La Chattière, en ouvrant, ce matin-là, son journal, eut d'abord une satisfaction bien douce. Il était huit heures du matin et il prenait du chocolat. Maintes fois, il avait essayé de ne pas tremper son croissant dans le liquide, estimant avec les Anglais que c'était une habitude excessivement inélégante. Mais il le faisait quand même, lorsqu'il était seul. On fait, quand on est seul, une foule de choses pas du tout élégantes. Le tout est de n'y pas penser, au moins de n'en pas parler.

Il ouvrit son journal à la page 3. Les deux premières ne l'intéressaient pas beaucoup. On n'y parlait que de crimes et d'une « résistance héroïque », quelque part à Madagascar. Ce dont il était avide, c'était de la rubrique intitulée : « Les lettres et la vie. » Et, plus encore, depuis trois semaines, depuis qu'il avait publié son nouveau roman.

L'article y était et il pensa :

« Enfin ! »

Puis il lut attentivement :

« *Noblesse d'amour*, par Roger La Chattière. M. Roger La Chattière, qui publie ce mois-ci aux Éditions de la Dune son nouveau roman : *Noblesse d'amour*, nous surprendra une fois de plus par le brio et l'élégance de son style prestigieux, tout autant que par la sûre et pénétrante analyse des sentiments qu'il nous expose.

« *Noblesse d'amour* est l'angoissante histoire d'un conflit de devoirs. Ce qui en fait l'originalité, c'est qu'il s'agit, si nous osons nous exprimer ainsi, d'un devoir d'amour. Ce nouveau livre baigne tout entier dans la chaude

lumière de deux passions également pures et également contrariées. C'est dire qu'on ne trouvera, chez les personnages, que les sentiments les plus nobles, sentiments que la jeune héroïne, Aline de la Flégère, pousse jusqu'au sacrifice de son bonheur et même, à la fin du roman, jusqu'au sacrifice de sa propre vie.

« Disons tout de suite que nul n'était plus désigné pour traiter ce sujet difficile, que l'auteur de *Charmereine*, dont l'art élégant et délicat, atteint ici à une profondeur peu commune.

« Les premières réactions montrent que ce livre vient à son heure et que le public commence à se lasser de la fange et de l'ordure dans lesquelles se complaît une génération d'écrivains abêtis. *Noblesse d'amour* marque un tournant dans l'évolution de la littérature contemporaine. On ne saurait trop s'en réjouir. »

C'était de son vieil ami Paul Poirier qu'il méprisait cordialement, mais dont il devait bien reconnaître qu'il avait dit là des choses justes et sensées. Il est vrai qu'il les lui avait rabâchées vingt fois au cours du dîner qu'il lui avait offert. C'était bien le moins que Poirier, qui avait une vie dissolue et qui ne pouvait pas recevoir chez lui, rendit les politesses d'une façon ou d'une autre !

Il s'en était, au demeurant, assez bien tiré. Si tous les quotidiens avaient parlé du roman sur ce ton-là, son succès eût été assuré. Par malheur, il y avait eu d'autres échos ! Ce gros porc de Charles Grandjean n'avait-il pas écrit en propres termes, à propos de *Noblesse d'amour* : « Cette littérature à l'eau de roses ferait vomir un canard. »

Le chocolat refroidissait dans la tasse et il s'était formé une peau ridée à la surface. L'écrivain n'y prenait pas garde et, son journal sur les genoux, il songeait à l'article injurieux de l'immonde Grandjean. Il le savait à peu près par cœur :

« Ainsi, s'écriait le critique, pendant que se posent aux hommes des problèmes plus graves que tous ceux qu'on a débattus jusqu'ici, pendant que le monde actuel s'écroule de toute part et prend dès maintenant des allures de préhistoire, pendant que tout est remis en cause, jusqu'à l'existence même de notre planète, il y a des romanciers qui, ayant un éditeur et des lecteurs, ne trouvent rien de plus urgent ni de plus nécessaire que de disséquer en trois cents pages d'insignifiantes niaiseries à propos de la vie sentimentale d'une jeune fille inventée par eux ! »

Il y en avait vingt lignes et cela finissait par :

« Je souhaite à ces sornettes une totale absence de lecteurs. »

C'était une exécution. La Chattière pensa de nouveau :

« Grandjean est un porc. »

Encore celui-là avait-il le mérite d'écrire quelque chose, mais que dire du nombre de critiques qui semblaient — au bout de trois semaines ! — se désintéresser complètement du livre et de son auteur ! On lui avait même rapporté le propos de Duval-Picard, confiant à un de ses amis :

« Qu'est-ce que tu veux que j'en dise ? C'est con comme la lune ! »

Sur le plan pratique, ça n'était pas grave : Duval-Picard n'avait pas de lecteurs. Mais, ce qui rendait son attitude révoltante, c'est qu'à défaut de lecteurs il avait de l'appétit. Quand il avait tenu ce propos indécent, il devait avoir encore dans le ventre le poulet que La Chattière venait de lui offrir et dont il avait repris trois fois. C'était répugnant !

Hélas ? c'était un fait : *Noblesse d'amour* démarrait mal. « On n'en serait pas là si l'on avait pu recevoir convenablement un mois plus tôt ! » L'écrivain estimait que la vie d'un romancier est surtout faite d'obligations mondaines et que c'est une précaution élémentaire que de recevoir la presse quelques jours avant la sortie d'un livre. Il avait juste fallu que

Mme La Chattière fût malade à ce moment-là, qu'elle partît en Touraine pour se reposer chez sa mère et que les critiques, un peu mufles comme toujours, eussent trouvé tout naturel d'oublier les cocktails ruineux qu'on leur avait offerts à Dieu sait combien d'occasions !

Il en était écœuré. Il en renonçait à son chocolat. Si cela continuait, un jour viendrait où la question d'argent se poserait pour lui comme pour une foule de plumitifs galeux.

Pas encore son cas, heureusement ! Mais l'honnête aisance qui lui venait de ses parents, il n'allait pas la dissiper pour des critiques ingrats ou perfides ! Il s'était tracé une règle inflexible : Les réceptions, les dépenses extérieures, tout ce qui sert à paraître, à affirmer sa place, à empêcher qu'on vous oublie, tout ça doit être payé par les droits d'auteur.

Or, voici que ces droits d'auteur venaient à lui manquer. Et ceci, juste au moment où il fallait multiplier les manœuvres savantes, recevoir, sortir, être partout à la fois, exciter les bonnes volontés, corriger les mauvaises, se dépenser, voler, s'agiter, « ainsi qu'un général qui court en chaque endroit faire avancer ses gens et hâter la victoire ». On allait, pour la première fois, prendre l'argent du prochain cocktail dans le fonds commun du ménage ! Ceci pour essayer de remonter la pente fatale où s'engageait la littérature française. Jolie époque, en vérité !

Il y avait bien la fortune plus que rondelette des parents de sa femme. Elle n'avait pas l'air de venir vite. Le vieux grigou ne se décidait pas à mourir et belle-maman faisait le projet de visiter Tahiti ! Honteux !

Il se souvenait encore d'un coup de téléphone qu'il avait reçu un jour à minuit. C'était de la vieille Mme des Chartons. Il ne pouvait se souvenir sans colère de cette femme et il enrageait :

— Une horrible taupe ! Une garce ! Une fleur de pochetée ! Un bordel ambulant qui trompe son vieux général de mari depuis un demi-siècle avec

tout ce qu'elle rencontre. Il est vrai que le général est gâteux depuis plus de temps que ça ! Et ça veut faire des mariages, en plus ! Saloperie !

Elle avait fait le sien, pourtant. Quelques jours avant ce fâcheux coup de téléphone, elle lui avait parlé d'une jeune fille du monde, très décente et parfaitement élevée, juste comme doit l'être une jeune fille, en précisant seulement :

— Elle sent un peu mauvais de la bouche, mais c'est momentané. Elle vient de souffrir de l'estomac...

Il s'en foutait. Est-ce qu'on s'occupe de l'odeur des gens qu'on épouse ?

La jeune fille décente et gastralgique était devenue Mme La Chattière. Ceci parce qu'un soir Mme des Chartons avait appelé en disant :

— Ne m'en veuillez pas de vous téléphoner si tard. Je viens d'apprendre une nouvelle... mais une nouvelle... Non, franchement, je ne pouvais pas attendre à demain pour vous la communiquer. Je suis trop heureuse !

Il avait protesté que l'appel tardif ne le dérangeait pas du tout, s'était enquis de la nouvelle.

— Voilà : je sors d'une soirée. Savez-vous ce que j'ai appris ? Le père de la jeune fille... Vous saviez déjà qu'il a une grosse fortune... Oui, eh bien, mon cher, il a soixante-dix ans et du diabète ! Un diabète affreusement grave. Oh ! je suis si heureuse pour vous ! Si heureuse...

La garce ! Il y avait douze ans de ça et le vieux M. Meyer, qui avait maintenant quatre-vingt-deux ans et toujours le même diabète, fleurissait comme un bouton de printemps et présidait à titre honoraire une fédération sportive ! De quoi pleurer. Ou se tordre ! Pendant ce temps-là, on était en train de bouffer la grenouille.

Il marcha jusqu'à la fenêtre, admira derrière le rideau de tulle la lumière d'octobre qui tombait du ciel sombre. Il se demanda :

« Il y a pourtant des romans qui se vendent ! Pourquoi ? »

Des tas de noms lui venaient à l'esprit. C'étaient des écrivains célèbres. Mais l'un était un ignoble inverti, l'autre un fou, la troisième une sauteuse de corde arrivée par erreur, et tous étaient des cochons.

Et il y avait aussi des exemples plus modestes. Témoin cet ami d'enfance qui lui disait à huit ans :

— Je serai un grand écrivain...

Pendant des décades, il n'avait réussi à rien. Il n'avait pas les moyens, lui, de recevoir des gens influents et il avait crevé de misère jusqu'à plus de trente ans. Roger La Chattière lui concédait quelques qualités de style et l'en félicitait, persuadé que le style est le principe de toute littérature.

Ce qu'il ne pouvait admettre, c'est que ce raté eût soudain entrepris de tirer à cent mille le jour où il avait commencé à écrire ce qu'il appelait « des romans d'anticipation scientifique ». Il n'y entendait goutte et écrivait n'importe quoi. Quand on ouvrait un de ses livres, le moins qu'on eût à craindre, c'était que les Martiens débarquassent sur la terre. Mais, avec ça, il entretenait sa femme et ses trois mômes. Encore un cochon.

Le monde était peuplé de cochons. Quant à la littérature, c'était fini. On ne réussissait plus que dans le commerce.

XXVII

LES AMOURS CONTRARIÉES

Fernand prit Josiane Pichegru par le bras, se serra contre elle et lui dit :

— Tu me plais, tu sais... Tu ressembles à ma frangine...

L'enfant trouva le compliment douteux et prit le parti de se taire. Le tueur paraissait savoir très bien où il l'emmenait, suivait des rues qu'elle connaissait : rue du Gabon, rue Montera. Elle songeait :

« Ce coup-ci, ça y est. Pour sûr qu'il va me baiser. »

C'était une éventualité qui n'éveillait chez elle aucune idée agréable. Mais la nécessité lui en paraissait inéluctable.

Fernand avait tourné à droite. Au-delà, le boulevard Soult s'étendait, triste et sordide, dans la nuit d'arrière-saison. Les voitures n'y faisaient plus le bruit haché des voies étroites. Elles venaient de loin, passaient très vite, puis la longue aspiration décroissait pour aller se perdre dans la vague rumeur qui monte du sol à Paris.

Josiane se demanda si elle devrait, comme sa mère, quitter avant l'aube le taudis familial pour se rendre à la maternité par le premier métro. Elle ne serait pas si bête. Elle n'attendrait pas que les choses en viennent là. Elle trouverait bien quelqu'un d'obligeant pour lui mettre une sonde en temps utile.

Fernand marchait vite. La nuit molle était humide. Il ne faisait ni chaud ni froid. Elle demanda :

— Où que tu nous mènes ?

Il ne répondit pas, continua de remonter le trottoir désert ; des arbres découpaient, dans la lumière du gaz, leurs squelettes rachitiques où quelques feuilles se maintenaient encore.

Un chien les suivit longtemps. C'était un bâtard humble et clopinant, dont les longues oreilles pendaient mélancoliquement le long de la tête. Il devait être perdu et il essaya, un temps, d'attirer leur attention, puis, quand il vit qu'il n'y parviendrait pas, il se contenta de les suivre à un mètre, la tête basse, fidèlement. Il devait croire qu'il allait retrouver un maître. Alors, Fernand le chassa d'un grand coup de pied dans les côtes en précisant :

— On devrait-y pas les ramasser, ces sales clébards !

L'enfant n'avait pas d'opinion.

— Pour quoi en faire ?

Mais Fernand savait ce qu'il disait :

— Y a les savants qu'en ont besoin pour des espériences...

Le chien était parti en hurlant. Plus loin, une maison en construction montait, haut dans la nuit, sa carcasse de ciment. La palissade de planches s'avançait sur l'asphalte, tout entière revêtue d'une affiche bariolée qui vantait les mérites d'une huile d'arachide. Le tueur s'arrêta :

— Viens...

Une autre aurait pensé que ça ne l'amusait pas, qu'elle préférait rentrer, mais Josiane n'était pas assez sûre que ce qu'elle avait à donner eût de la valeur. Elle préférait donner tout et tout de suite. C'était une modeste.

Elle regardait la palissade où une jeune femme parfaitement belle et cinq fois grandeur nature versait de l'huile dans une salade immense avec le sourire d'un chat qui fait dans la cendre.

— Alors, tu viens, oui ?

En se glissant derrière les planches, ils se cognèrent dans deux messieurs furtifs qui s'excusèrent à voix basse :

— Pardon... Oh ! pardon...

Il s'assura qu'il n'y avait plus personne, poussa la fille dans un coin noir. En passant sa main calleuse sous les chiffons de l'enfant sale, il disait :

— T'es bath ! T'es vraiment bath !

— Fernand, dit-elle, fais gaffe à ton doigt. Tu me fais mal.

Alors, il ouvrit son pantalon, la contraignit à s'agenouiller :

— Vas-y.

Elle ne savait pas que ça pouvait se faire. Léontine et Pichegru ne jouaient jamais à rien de semblable. Pourtant, elle ne s'en étonna pas, rabattit la peau comme une grande fille et retrouva dans le goût aigre et sucré du fromage l'odeur même qu'elle connaissait à Fernand.

Elle s'activait moins maladroitement qu'il n'eût cru, s'enhardissait.

— Continue. Ça vient.

Ça ne venait pas du tout et il songeait :

« Quand on pense qu'il y en a, qu'ils gagnent des fortunes à ce qu'on leur fait ça ! »

L'enfant s'essoufflait, s'interrompait pour respirer. Malgré son manque d'expérience, elle comprenait très bien que quelque chose n'allait pas. Elle s'arrêta pour demander :

— Elle devient pas plus dure que ça ?

Fernand s'excusa :

— C'est rapport que j'ai mangé du veau. Le veau, c'est tout en lait. Ça fait tomber les forces. Y a rien de plus pire.

Il mentait. Ce n'était pas le veau, mais un petit gros très maniéré qui, l'avant-veille au bois de Boulogne, alors qu'il quittait son ami Charron, lui avait payé dix francs le même travail. Il avait plus de métier que Josiane. Il était arrivé à ses fins et Fernand ne lui en gardait aucune reconnaissance :

— Saloperie de vieille !

Comme elle donnait des signes de fatigue, il tenta de lui remonter le moral :

— Faudrait pas croire que je peux pas. À preuve que ma frangine, qui me fait ça des fois, ça marche toujours et, pardon !, en vitesse, encore !

Elle en avait mal aux mâchoires. Elle aurait voulu que ce fût fini, mais elle se réjouissait :

— Tant mieux ! Y pourra rien me faire.

Il ne pouvait rien, en effet. Il n'y arrivait pas et tenta un dernier effort :

— Attends voir.

Il saisissait entre ses doigts le médiocre instrument et l'agitait avec frénésie. Mais Josiane savait que ce ne serait pas pour ce soir. Elle lui jeta :

— Pour dire que c'est long à venir, on peut dire que c'est long à venir !

Des pas tranquilles martelaient le macadam de l'autre côté de la palissade. Des agents sans doute, qui faisaient une ronde ; Fernand n'y prit

pas garde. Un éclairage oblique filtrait entre les planches, éclairait les doigts plats et courts aux ongles innommables et le bout de chair mollasse qu'ils secouaient en tous sens. Le tueur crut enfin tenir le succès :

— Vas-y, ordonna-t-il. T'arrête pas...

Elle recommença sans conviction, s'aperçut tout de suite que le résultat était le même :

— La voilà qu'elle redevient tout mou.

Alors elle se releva, lui jeta en plein visage :

— Autant dire que t'es pas un homme. T'es bon qu'à tousser !

Il voulut la gifler, mais, déjà, elle était dehors et lui criait des injures. Il la suivit en rattachant ses vêtements :

— Je te dis que c'est le veau... Si j'aurais pas mangé du veau...

— Des clous !

Sur le trottoir, il tenta de l'attirer près de lui, lui glissa dans l'oreille :

— Tu me plais bien, tu sais...

Mais, comme elle s'éloignait de lui en crachant par terre, il s'aperçut qu'il avait d'elle un goût violent et exclusif. La fille se hâtait, seule, sous les réverbères neurasthéniques en relevant sur son cou un petit fichu miteux. C'était quand même dommage de ne pas pouvoir faire ça plus d'une fois tous les huit ou dix jours !

Il était furieux et il passa sa rage sur un chat errant en lui lançant un caillou qui lui brisa les reins.

XXVIII

DAMNÉS DE LA MER ET PETITS POISSONS

« Aussi loin d'un dirigisme totalitaire que d'un libéralisme périmé, le gouvernement... le gouvernement... »

La suite ne venait pas et c'était bizarre, car Mauret-Demors, assis dans le grand fauteuil de son bureau ministériel, faisait une chose qui lui plaisait beaucoup.

Il avait toujours préparé lui-même ses discours parce qu'il aimait à composer et parce que l'éloquence lui était naturelle. C'était une anomalie peu commune et les soins amoureux qu'y mettait M. le ministre de l'Économie nationale étaient bien de nature à étonner le préposé qui, à travers les fluctuations de la politique, écrivait depuis trente ans tout ce que disaient ses supérieurs. À la longue, l'initiative de Mauret eût peut-être risqué de le réduire au chômage. Il se consolait en pensant :

« Ça ne durera pas. »

Et, de fait, le ministère Vrain-Lucas commençait à battre de l'aile et lassait, par sa persistance, les plus patients des députés.

Mauret-Demors regarda sa montre. Il fallait se hâter car, à dix heures, il attendait un membre influent du parti catholique : Poulet. Il ne savait pas pourquoi on le lui dépêchait, mais c'était sûrement pour un service ; Poulet plaisait par son élégance et ses façons vieille France.

Il venait de trouver la fin de sa phrase et elle lui paraissait si heureuse en sa simplicité qu'il la relut à haute voix. On citait toujours Jaurès ou Briand. Il n'était pas certain que ces gens-là le valussent. Il s'écoutait parler, s'appliquant à mettre à son accent la chaleur qui fait vibrer les foules dans

les banquets de sous-préfecture. Le discours de Narbonne se présentait bien :

« Aussi loin d'un dirigisme totalitaire que d'un libéralisme périmé, le gouvernement persistera dans la tâche qu'il s'est fixée : entreprendre sans aventurer, persévérer sans s'obstiner. »

C'était le vrai plaisir de son ministère comme ç'avait été celui de toute sa vie. Il aimait les nobles manifestations oratoires et le choix des idées lui importait moins que l'ordonnance des mots. Par contre, il s'entendait peu aux affaires économiques dont la nécessité d'une combinaison l'avait autrefois bombardé ministre et où il stagnait maintenant depuis des années. C'était sans importance. Le personnel faisait le travail. Les affaires économiques, c'étaient toujours des milliers de tonnes d'acier inutilisables, du vin que personne ne voulait boire et dont on faisait de l'alcool qu'on ne savait où mettre et des vers à soie qui avaient le teint pâle et demandaient des subventions. Les discours qu'on prononçait aux inaugurations et dans les banquets étaient, eux, des réalités. Ils donnaient fière idée des politiciens. La parole était d'or.

On lui annonça Poulet à dix heures et quart. Poulet, qui était l'homme le moins ponctuel du monde, semblait tenir l'exactitude pour plus triste et plus ennuyeuse qu'un dentier mis de travers. L'envoyé du Mouvement social chrétien apparut souriant, riche de petits saluts plongés, poudré jusqu'aux yeux et répandant autour de lui un aimable parfum de chypre. On l'avait longtemps dit pédéraste, mais il était seulement putain. Mauret-Demors l'accueillit avec la cordialité qu'il montrait à chacun et la bonne humeur qui lui était devenue une seconde nature. De toute apparence, il recevait dans l'enthousiasme le plus cher de ses amis, mais les formes extérieures de l'amour dont il était prodigue ne l'empêchaient pas de penser :

— Qu'est-ce qu'il peut me vouloir, cet empaillé ?

Il se donna l'élégance de parler cinq minutes de choses indifférentes. On dit un mot de Madagascar :

— Pour ma part, expliqua Mauret-Demors, j'estime que le commandement militaire sait ce qu'il fait. Le repli sur Ambositra obéit à d'habiles considérations stratégiques. Personne n'attaquera un pays pareil qui ne dispose d'aucune richesse et qui n'est rien au point de vue militaire. Je gage que les rebelles vont s'en moquer. Mais, j'oubliais, mon cher : quel bon vent vous amène ?

L'élégant catholique, qui, par ailleurs, était athée, toussota pour s'éclaircir la voix, pinça, par habitude le pli de son pantalon.

— Voilà, dit-il, je viens vous voir de moi-même. Je ne suis mandaté par personne. Ne m'en veuillez pas de préciser, mon cher ministre, que je n'en suis pas moins soucieux des intérêts de mon parti.

Les trois phrases constituaient trois évidents mensonges. Mauret-Demors, qui jouissait pour tous les partis catholiques d'une aversion naturelle et d'un mépris spontané, protesta qu'il lui était très cher et que, bien qu'il n'y appartînt pas, il avait pour tous ses membres l'estime la plus vive et, pour beaucoup d'entre eux, une sympathie profonde. Il s'étendit sur le rôle que ce grand parti du bon sens français avait joué depuis sa fondation ; il assura que son action avait donné au pays mieux qu'un visage : une âme nouvelle, qu'il faisait entendre un des plus beaux accents de la septième. Il parlait de la République.

— Tenez, un exemple entre mille : la loi Caudal-Denfert. Elle n'aurait pas été possible sans vos amis.

— Oh ! beaucoup d'entre eux ont soulevé des objections...

— Je le sais. Je le sais. Mais venons-en au sujet de votre visite.

Il comprit tout de suite que c'était une affaire compliquée. Poulet la rendait plus embêtante encore par ses digressions incessantes, par ses lenteurs, par l'habitude qu'il avait de tourner autour du pot en s'humectant le pourtour de la bouche d'une langue rouge et gourmande.

— En bref, finit-il par dire, je voudrais, mon cher ministre, attirer votre bienveillante attention sur une corporation particulièrement touchée par le marasme actuel, je veux dire les pêcheurs du Croisic.

Il commençait par une gaffe majuscule. La stagnation de l'argent, l'arrêt quasi total des affaires, l'augmentation régulière des faillites, les malheurs de la France, n'avaient pas leur place ici. On n'en parlait jamais. On évitait d'y penser. Mauret-Demors estima :

— Quelle gourde !

...cependant qu'il enchaînait :

— Je vous écoute. Poursuivez, je vous prie, cet intéressant exposé.

— Vous le voyez : je m'adresse ici moins à l'ami qu'au ministre. Je ne vous ferai pas l'injure de douter que vous connaissiez les difficultés du Croisic. Ce port vivait jusqu'ici de deux industries : les parcs à huîtres et la sardine. Si les parcs à huîtres qui sont exploités par une demi-douzaine de mareyeurs richissimes ne sont pas menacés, il en va tout autrement de la courageuse industrie de la pêche. Vous n'ignorez pas que ces malheureux pêcheurs ont été réduits à la plus atroce misère par le départ des sardines.

Mauret, solennel, approuva de la tête, tout en songeant :

« Persévérer sans s'obstiner. » Ce n'est pas mal. Ici, je mettrai la main sur la poitrine : « J'ai le devoir (devoir avec un fort accent sur « de ») de dire la vérité à la vaillante population narbonnaise. Ce n'est pas dans une ville qui a donné le jour à Machin qu'on peut acheter une passagère estime au prix du mensonge et de la dissimulation ! »

Il chercherait dans le *Guide bleu* un nom pour remplacer « Machin » au paragraphe : « Narbonne a vu naître... » Rien ne touchait davantage les provinciaux qu'un rappel de leurs gloires locales.

Cependant, Poulet s'étendait et le ministre l'approuvait gravement. Quelquefois même, il l'écoutait un instant avec un incommensurable ennui et toutes les marques de l'intérêt le plus vif.

— C'est un fait, se lamentait le député catholique : nos eaux se dépeuplent. Comme les estivants de nos plages, les sardines gagnent les eaux chaudes...

Mauret-Demors rit poliment. À midi et demie, il devait déjeuner chez Lapeyrouse avec la belle Mme Renaud. Elle n'était plus très jeune et elle avait un sentiment pour lui. C'était flatteur. On ne se rappelait pas qu'un politicien d'avenir eût jamais échappé à ses entreprises galantes :

« Elle a la moitié de l'Assemblée et tout le Sénat dans sa manche. Autant dire que je vais passer à la casserole ! »

Poulet, qui se flattait d'être un artiste, fit une discrète allusion au *Pauvre pêcheur* de Puvis de Chavannes. Il brodait un peu, usant d'arguments divers. Il évitait, par contre, de faire savoir qu'un pêcheur du Croisic gagnait en une saison à peu près autant qu'un instituteur en deux ans.

— Ces malheureux, poursuivit-il, sont, eux et leurs familles, dans une situation tragique. Sans la généreuse initiative du député Frotte...

Il étendit les mains comme Jésus devant Lazare :

— Oui. Je sais. Il n'est pas des nôtres. Mais est-ce une raison pour ne pas lui rendre justice ?

Puis il s'humidifiait de nouveau les lèvres d'un coup de langue un peu cochon.

— Donc, disais-je, sans la généreuse initiative du député Frotte, l'homme des allocations triplées, près de mille familles croisicaises seraient réduites à la misère.

« Tant qu'à baiser Mme Renaud, songeait Mauret-Demors, autant vaudrait la baiser de bonne grâce. Si j'ai l'air de faire le sucré, ce sera peine perdue et elle m'en voudra. Il faudra prendre deux petites pilules dès les hors-d'œuvre. »

Après la sénestrogyrie chez les bivalves, la chose dont il se foutait le plus au monde, c'était bien certainement la pêche du Croisic et les sardines en balade. Il hocha la tête :

— Je dois avouer que la situation me paraît grave. Mais, dites-moi, mon cher, avez-vous un remède ?

— Je précise à nouveau, insistait Poulet qui avait avec Mauret des rapports très quelconques, que je m'adresse non pas à l'ami dont j'apprécie pourtant au plus haut point les qualités du cœur, mais au ministre. Il me paraît utile, juste...

Il se mouillait encore les lèvres.

— ...nécessaire, que le gouvernement prenne en main le redressement d'une situation douloureuse. Vous me demandez, mon cher ministre, quel soulagement apporter à ces victimes. Eh bien, je vais vous le dire. Ce sont ces héroïques pêcheurs eux-mêmes qui nous ont offert le remède. Leur courage passe, vous le savez, toute imagination. Puisqu'ils ne peuvent plus pêcher la sardine dans leurs eaux...

Mauret tira quelque effet d'une interruption qui lui parut circonstanciée :

— Damnées sardines !

— ...ils acceptent, mieux, ils proposent, de pêcher le thon au lieu de la sardine. Que dites-vous de cela ?

Mauret-Demors s'attristait. Ça n'allait pas être drôle de s'envoyer Mme Renaud qui devait être de feu et dont l'amour pour les ministres survivait à trois générations politiques.

— Hélas ! Le thon requiert, outre des bateaux spécialement conçus, un long exil à des milliers de kilomètres des côtes, une ardeur inlassable, un courage de tous les instants !

« Qu'est-ce que je viens fiche au milieu de tous ces poissons ? » se demandait le ministre.

Il le sut bientôt :

— Ai-je besoin de vous faire remarquer combien la misère actuelle de ces pauvres gens tranche cruellement sur l'énormité des sommes qui seraient nécessaires pour armer une flotte de thoniers ? Il y a, je vous l'ai dit, un millier de familles dans le besoin. Un millier de familles, ça fait environ cent vingt-cinq bateaux. Mais un bateau vaut vingt mille francs au minimum !

Mauret, sentant la pointe, fit lui-même le total :

— Ça fait deux millions cinq cent mille...

— Exactement.

— Hum... Vous m'avez parlé, tout à l'heure, des intérêts de votre parti. Je vous avoue que je ne vois pas...

— Vous ne voyez pas ! Mais vous oubliez que, notre pauvre ami Fondemant étant mort, il s'agit de renouveler, dans la Loire-Atlantique, un siège de député !

« La vache ! songea le ministre. Le voilà enfin qui découvre ses batteries. Quel temps perdu ! »

— Vous n'ignorez pas non plus, poursuivait avec chaleur le député bienodorant, que nous sommes là-bas merveilleusement placés. Les convictions religieuses de la population sont inébranlables. Mais il importe, comme le font nos journaux et surtout l'*Almanach du marin breton*, de contrer sans faiblesse la propagande communiste.

Il y avait, en fait de propagande, celle des amis de Mauret qui présentaient eux aussi un candidat, le docteur Coing. Si Poulet espérait tomber sur une mazette, il avait tort ! Évidemment, Coing était un imbécile et, chose plus grave, il couchait avec la femme du maire. Ce serait dur de le faire passer. On était moral en diable, au Croisic. Il ne s'agissait pas d'y faire l'amour de travers. Mais que le principal concurrent de Coing vint précisément demander à lui, Mauret-Demors, de lui faciliter la tâche, c'était tout de même un peu fort ! Il interrompit l'homme au chypre :

— Somme toute, vous voudriez que votre candidat puisse promettre aux pêcheurs un crédit nouveau de deux millions cinq cent mille francs ?

— ...apportant ainsi, à la majorité, un député de plus.

Le ministre pensait que ça en ferait surtout un de moins pour son parti.

— Et puis, enfin, n'oublions pas les vieux principes. Nous savons fort bien l'un et l'autre qu'il faut multiplier les fonctionnaires et les subventionnés si nous voulons de bonnes élections. Fonctionnaires et subventionnés sont les soutiens de nos grands partis. Je dirai presque : du régime !

Le tapé hésita sur le choix d'un argument, attrapa au vol l'affaire de la Maroufle et s'y maintint fermement :

— Oui. Oui. Je vois. On ne peut pas laisser ce siège entre les mains des communistes, mais comment demander dans la même semaine un financement de deux millions et demi alors que j'en ai déjà demandé avant-hier exactement autant pour la mine de la Maroufle ! Que mon collègue des Finances va, sans doute, me refuser, notez-le bien. Il faut attendre... temporiser...

Poulet s'indigna :

— Attendre ! Mais l'élection est dans huit jours ! Ce que je vous propose, c'est une manœuvre de dernière heure ! Dans huit jours le communiste sera élu. Il n'y a pas un instant à perdre ! Ah ! pourquoi Fondemant est-il mort !

— Oui, pourquoi ? Mais, mettez-vous à ma place : ça ferait cinq millions dans la même semaine !

Poulet balaya l'objection d'un geste large et parfumé :

— Est-ce que ça compte ? Ce n'est même pas ce que la Sécurité sociale dépense pour envoyer les gens en vacances dans les stations thermales ! Vous avouerez que les bateaux sont plus utiles que les vacances. Et qui sait, d'ailleurs, si l'air très pur du large, en rétablissant la santé des Croisicais, ne permettra pas à la Sécurité sociale de réaliser de substantielles économies ?

— Attention, collègue. Il y a la commission du budget !

Poulet était sensible au terme de collègue. Il y tenait depuis qu'il n'était plus aux Affaires. Mais quelque chose n'allait pas :

« C'est raté, songeait-il. Il n'a pas compris que son député franc-maçon n'avait aucune chance et il va me refuser mes deux millions et demi. Qu'est-ce que ça peut lui faire ? »

L'entretien se poursuivait. Mauret-Demors regardait sa montre :

« Dans une demi-heure, Mme Renaud sera chez Lapeyrouse. Si je lui donnais un coup de fil ? »

Il y renonça en songeant que le mieux serait de flanquer l'importun dehors.

— Alors, mon cher ministre, vous refusez ?

— La mort dans l'âme. Je mesure les conséquences électorales d'un semblable refus. Je les déplore. Je sais d'avance les difficultés qu'il nous réserve...

Il n'en savait rien du tout encore, mais en raccompagnant à la porte le parfumé Poulet, il s'adressa des reproches :

« Je suis un âne. Pour aller rejoindre la mère Renaud et me débarrasser de lui, je viens de risquer de me faire un ennemi. Je devrais bien savoir qu'un homme politique ne dit jamais non... »

XXIX

À QUOI RÊVENT LES JEUNES FILLES

Tout d'abord, elles s'embrassèrent assez tumultueusement pour faire se retourner les passants du boulevard. Ensuite de quoi, elles s'engueulèrent :

— Midi et quart ! Tu n'es pas folle de me faire attendre tout ce temps-là !

— Tu sais, Monique, c'est samedi, alors...

— Tu aurais pu y penser plus tôt ! Si ce n'était pas que je ne t'ai pas vue depuis un mois...Tu te rends compte, devant cette palissade...

Évelyne, nullement émue, regarda la palissade. Il y avait eu là un grand magasin qui n'avait pas fait d'affaires et que la société propriétaire avait fait incendier pour toucher l'assurance.

— Eh bien quoi ! On ne t'a pas enlevée ?

— Si tu crois qu'on vous enlève comme ça ! J'en ai des choses à te dire, tu sais. D'abord, j'ai changé de bureau et puis...

Évelyne trouvait son amie Monique un peu changée. Derrière elle, sur une affiche rouge, une photo mal reproduite représentait un visage rongé d'angoisse au-dessous duquel on lisait :

« Monthétard. Soi-même en personne,

Dans ses chansons contre la guerre. »

— Dis donc, tu ne crois pas qu'on pourrait aller parler dans le bistrot qui est là ? Et puis je m'en fiche, de tes histoires de bureau. Parle-moi de ton mariage.

— Et le tien ?

— Je suis décidée. J'épouse le percepteur.

— Je crois que tu es folle !

Elles baissèrent la voix pour traverser le comptoir, puis s'assirent dans la « salle », sur des banquettes de velours. Le garçon vint, fit semblant d'essuyer la table de son chiffon crasseux :

— Qu'est-ce que ça sera, pour ces demoiselles ?

— Je ne sais pas. Un jus de fruit. Et toi ?

— Un café crème et des croissants. Tant pis si j'engraisse. D'ailleurs, maintenant, ça m'est égal. Je suis casée.

— Raconte-moi ton histoire d'antiquaire. L'autre jour, au téléphone, je n'ai rien compris du tout.

— C'est facile de te raconter ça au téléphone quand la standardiste entend tout ! Écoute...

— Dis-moi au moins comment tu l'as connu !

— Tu ne devinerais pas où. Au cinéma. Comme ça. Oh ! il a été plus que correct... Alors...

— Il te va ton nouveau tailleur. Mais je n'aime pas les poches. Comment t'a-t-il abordée ?

— Tu te doutes que j'avais pris mon air de petite fille. Avec, tiens, mes yeux comme ça... C'est tellement bête les hommes ! Je vais te raconter une histoire... J'ai tout de suite vu que c'était quelqu'un.

— C'est vrai qu'il est installé place Vendôme ?

— Enfin, tout près.

— Tu sais, moi, je me méfierais. Tu es bien sûr qu'il a de l'argent ?

— Non, mais je t'en prie ! Toi qui épouses un percepteur...

— Justement. Moi, je sais où je vais.

Aucune des deux n'ignorait que la jeunesse et la beauté qui résistent à bien des choses se dissolvent dans les ennuis d'argent comme un fleuve dans la mer.

— Parce que, tu sais, Monique, eh bien l'argent, dans un homme, c'est tout !

— Pour ça, je suis de ton avis. Ne pas savoir chaque mois comment on paiera le gaz, c'est plus affreux qu'une jambe cassée !

Le garçon revint, apportant avec le café pâle et le jus de fruit synthétique deux masses compactes de farine dont, par habitude il précisait :

— Deux bons croissants au beurre... Le tout, c'est un franc vingt.

— Et toi, ton percepteur ?

— Je t'en parlerai. Mais finis-en avec ton antiquaire. Comment s'appelle-t-il ?

— Filhao. Il est très moche, mais ça marche. Imagine qu'hier, il m'a embrassée dans le cou. C'est la première fois.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Petite sotte ! Ce qu'il fallait faire. Je lui ai passé les bras autour du cou, je lui ai souri et, ensuite, je l'ai repoussé doucement avec la main, tu sais, comme si je regrettais.

— Oui, c'est très bien. Il s'en tient là ?

— Pour l'instant. Sais-tu, ensuite, ce qu'il m'a demandé, ce crétin ? Si j'étais une vraie jeune fille ! Est-ce assez drôle ! Je crois que j'ai été très bien. J'ai suffoqué d'indignation, sans parler, bien entendu. Et puis je me suis mise à pleurer. Alors il est tombé à genoux et m'a demandé pardon de m'avoir soupçonnée. Est-ce que tu crois ça, toi, qu'un homme, ça peut être si bête ? Non, mais tu vois ça ! Un vieil Arménien retors qui roule tout le monde et que je mets dans ma poche avec trois grimaces ! Et toi, tu ne me dis rien de ton percepteur. Qu'est-ce que tu en fais ?

— Un mari, ma fille. Il n'y a rien d'autre à en faire.

— Comment est-il ?

— Comme rien. Comme un homme. Il m'épousera quand je voudrai. Je me fais un peu prier pour le tenir solidement.

— Et tu vas te laisser épouser !

Évelyne leva les épaules :

— Il le faut bien. Je ne peux plus y arriver, tu sais. Avec ce que je gagne... et ma mère sur les bras...

— Comment ? Elle ne travaille toujours pas ?

— Penses-tu ! Elle cherche du travail en priant tous les saints du paradis de ne pas en trouver. Quand on a la veine d'avoir pour fille une poire comme moi, on ne s'amuse pas à travailler !

Il y eut un long silence. Monique, à travers l'entrée du café, regardait la ferraille tarabiscotée d'un métro, les voitures et, plus loin, la vitrine d'un coiffeur. Celui-là faisait ce qu'il pouvait pour faire croire à son succès. Au-dessous du nom : « Fernand Saint-Yves », on lisait, presque en aussi grosses lettres : « Créateur de la mise en plis à la framboise. » Monique pensait qu'elle pourrait bientôt s'offrir une mise en plis à la framboise. Elle dit :

— Tu es sûre qu'en cherchant...

— Je ne pourrais pas trouver mieux.

— Pourquoi pas ? Un commerçant, par exemple...

Évelyne éclata de rire :

— Ils sont tous en faillite. D'ailleurs, à Paris, les gens ne sont qu'en surface...

— Il y en a quand même qui réussissent.

— Qui réussissent à tenir le coup ; oui. Et pas pour longtemps. Tiens, si tu veux mon avis : tu fais une gaffe. Ton antiquaire, ça me paraît douteux.

— Comment ? Il est installé près de la place Vendôme !

— C'est bien ce que je dis ! S'il était installé à Belleville, j'arriverais peut-être encore à y croire, mais là, ça me paraît fichu. Ne te laisse pas épouser avant de savoir exactement ce qu'il a. Prends des renseignements sérieux. Il y a des agences qui ne font que ça.

Monique réfléchit un instant. « On ne prend jamais trop de précautions. » Mais elle secoua la tête :

— Je ne comprends pas. Tu me désapprouves d'épouser ce Filhao et toi, tu te contentes d'un percepteur !

— Tu es une sentimentale, Monique. Mais ne vois-tu pas que la situation d'un fonctionnaire suit toujours toutes les augmentations ? Ils n'ont même pas besoin de se mettre en grève.

— Oh ! pardon. Ça arrive.

— Et après ? Le gouvernement commence par refuser pendant huit jours et ensuite il accorde tout ce qu'on veut. D'ailleurs, qu'est-ce que ça peut faire ? C'est le bourgeois qui paie. Seulement, les bourgeois, à mon avis, ça ne s'épouse pas.

Monique était abasourdie :

— Ce n'est pas la conception que j'avais de la vie...

— Et, en plus, il y a la retraite, et les allocations familiales, et...

— Mais, est-ce qu'il te plaît, au moins ?

Évelyne la regarda comme sans comprendre.

— Enfin, d'après ce que tu dis, il n'a pas l'air très bien...

Elle prit le parti de rire de nouveau :

— Mais je m'en fiche, de ça, ma petite ! Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? Tu sais, qu'ils soient beaux, qu'ils soient laids, qu'ils soient vieux, qu'ils soient jeunes, propres ou sales, c'est toujours ennuyeux et dégoûtant. Et d'abord, ils sont tous laids.

— Mais non. Pas tous.

— Oh ! bien sûr. Un Danois ou un Norvégien...

— Oh ! Évelyne, un Américain !

— Ma petite Monique, ne soyons pas folles. Nous n'avons aucune chance de trouver un Danois ou un Américain. Donc, il faut nous marier. Autrement, nous travaillerons toute notre vie. Moi, j'épouse un percepteur laid et ridicule parce qu'il y a la retraite. Ça me fait mes vieux jours assurés. Pour ce à quoi tu penses, j'essaierai de le dresser à aller voir des filles.

— Alors, il te quittera.

— Alors, pour divorcer, c'est lui qui aura tort et il me fera une rente. Et puis, il ne me quittera pas parce que j'aurai des enfants.

— Comment, tu aimes les enfants, maintenant ?

— Pas plus qu'autre chose. Mais, dis-moi, Monique, tu sais ce que ça peut rapporter les enfants ? Moi, je te conseille d'en avoir.

— Aucun danger avec Filhao. Il est trop vieux. Mais j'aime mieux ça qu'un jeune. En imaginant le pire, il n'ira guère au-delà de dix ou quinze ans. Et après, je serai libre. Toi, avec tes mouflets, tu seras toute déformée.

— Qu'est-ce que ça me fait ! J'aurai de quoi vivre.

— Moi, ça me dégoûte un peu toutes ces tumeurs qui nous poussent dans le ventre. Il faut te dire, Évelyne, je suis si maniaque, pour ces affaires-là. Il y a tellement de choses qui me soulèvent le cœur... Alors, tu comprends, les enfants... Et puis ça fait mal quand ça passe.

— Ça me fera moins mal que d'aller travailler tous les jours à neuf heures. Et puis, enfin, je te répète : ça rapporte, et sérieusement. À partir du

quatrième, tu peux en vivre. Et à partir du huitième, tu es riche. Bien entendu, tu ne leur fais pas de la fine cuisine. Avec des pois cassés et des lentilles, tu t'en tires six jours sur sept.

— Oh ! Évelyne, tu penses à tout, mais tu me fais un peu peur...

— Tu te doutes que j'ai fait mon calcul. D'ailleurs, je vais te prouver ce que je te dis. Nous allons calculer ce qu'on peut toucher au bout de cinq ans et, ensuite, au bout de dix ans. Tu n'as pas un crayon ?

— Non.

— Voilà. Tu ne penses à rien. Tu seras toujours la même ! C'est à croire que tu ne sais pas compter ! Garçon !

— Mademoiselle ?

— Donnez-moi de quoi écrire, s'il vous plaît.

XXX

UNE CRISE EN PERSPECTIVE

Poulet n'avait pas perdu de temps. Avant quatorze heures, tandis que Mauret-Demors attaquait avec la belle Mme Renaud un gratin de langoustines, il était rue de Berri au siège du Mouvement Social Chrétien :

— Brocheteau est là ?

— M. le président vous attend.

Il l'attendait en effet, non sans anxiété :

— Alors, la subvention ?

— Ratée.

— Comment, ratée ? Tout à fait ?

— Hélas, oui.

Il raconta sa visite dans un langage orné, perdit son sujet, y revint, l'oublia de nouveau, le retrouva. Cependant, Brocheteau tapotait la table de ses doigts rageurs en murmurant d'une voix très douce :

— Bordel à cul de pompe à merde ! Ah ! la vache de vache de peau de vache !

L'élection du candidat M.S.C., il n'y fallait plus songer. Coing passerait, ou peut-être le communiste. Le poulain du parti n'aurait eu de chances que s'il avait pu dire aux bonnes gens du Croisic :

— Votez pour moi. Vous aurez des thoniers à l'œil.

Un thonier rapportait dix fois plus qu'un bateau de pêche ordinaire qui, pourtant, était grassement rentable. Malgré tout, les sympathies des pêcheurs allaient aux communistes. Les communistes n'avaient pas l'air de messieurs de la ville. À cent mètres, dans le brouillard, on devinait qu'ils avaient de la merde au cul. C'étaient des fils du peuple. Avec eux, on se sentait comme en famille. En outre, le candidat avait remplacé la propagande électorale par des projections de films soviétiques qui enthousiasmaient les Croisicais. C'était aussi beau que ce qu'on voyait le soir au cinéma Sélect et, en plus, c'était gratuit. En couleur, en relief, est-ce qu'on savait en quoi !

Brocheteau poursuivait des pensées homicides dans le nuage de chypre que dégageait Poulet. Tout se résumait en quatre mots :

« Pas d'argent. Pas d'électeurs. »

Il jetait rageusement sur le tapis la cigarette qu'il venait d'allumer. Le tapis n'en était plus à ça près.

— Et ce cochon de Mauret-Demors, ce réactionnaire de gauche qui refuse deux pauvres petits millions et demi ! Et pourquoi ? Pour ne pas gâcher les chances de son candidat qui est un con, vous m'entendez, Poulet, un con. Un con comme, même à l'Assemblée, on n'en trouve pas des foules !

— Vous avez raison. Mauret-Demors lui-même n'en disconviendrait peut-être pas...

— Bande d'enculés ! Mais, nom de Dieu de nom de Dieu, qu'est-ce qui nous a pris de laisser passer à l'Économie un ministre pareil !

Brocheteau jouissait d'une réputation de dynamisme hautement justifiée. C'était lui qui, près de quinze ans plus tôt, avait eu l'idée géniale de

transformer chaisières et curés de campagne en propagandistes de gauche. Il interrogea :

— Enfin, vous ne vous trompez pas. Vous êtes bien sûr que c'est raté ?

— Plus que sûr, hélas !

Il le regarda, soupçonneux :

— Vous vous y êtes bien pris, au moins ? Oui... Enfin, je vous fais confiance.

En cinq minutes sa décision était arrêtée :

— Je vous fiche mon billet que, le cochon, il ne l'emportera pas en paradis ! Je vais leur foutre dans les pattes une interpellation sur la Maroufle dont ils se souviendront !

Poulet prenait son temps, expliquait que c'était impossible, qu'il s'était trop engagé pour que son parti pût se lancer dans une opposition de cet ordre.

Le président rigola :

— Non, mais vous me prenez pour un enfant de chœur ! Vous pensez bien que je vais faire faire le boulot par un autre !

Il pensa tout de suite à Boutencourt, un député communiste qui comprenait les choses.

— Vous allez voir que je n'ai pas les deux pieds dans le même sabot, moi. Je lui casse le morceau, à Boutencourt. Et pas plus tard que tout de suite ! Pouvez me faire confiance !

Il regarda l'heure :

— Je lui téléphone.

Il composa le numéro. Boutencourt était un excellent communiste, mais on l'accusait de compromissions diverses et il avait été, par deux fois, invité à faire son autocritique. On n'avait jamais mis en doute son désintéressement et on avait eu raison. C'était un gros homme excessivement vicieux et qui avait, une ou deux fois par an, une aventure policière. L'affaire s'arrêtait toujours à la porte du quai des Orfèvres, quand il se nommait. Comme il n'était pas assez sot pour ne pas prévoir un accident toujours possible, il acceptait, sans le moindre intérêt apparent, de rendre service à n'importe qui, estimant avec raison qu'il pouvait bien un jour ou l'autre avoir besoin de n'importe qui.

Poulet avait tiré de sa poche une cigarette de fille de joie. Il avait soin d'arrondir gracieusement les lèvres en en chassant la fumée. Au téléphone, le président vociférait :

— Il paraît que Mauret-Demors voudrait avoir une subvention ! Vous pensez bien que les chômeurs de la mine, il s'en fout comme d'une guigne ? Ce qu'il voudrait sauver, ce sont les actionnaires qui vivent d'exploiter ces malheureux types...

Les nécessités de son argumentation l'empêchaient de préciser, ce qu'il n'ignorait pourtant pas, que les derniers actionnaires s'étaient ruinés à remettre incessamment de l'argent dans une entreprise qui n'était guère viable au début et que les grèves et les exigences du personnel avaient achevé de rendre inexploitable. Boutencourt soutiendrait tout ce qu'on voudrait à la tribune. D'autant qu'on lui mettait les points sur les I :

— Et je n'ai pas besoin de vous dire, que si, dans un but de morale, vous vous décidiez à interpeller sur ce sujet, vous pouvez compter sur l'appui de mon parti et sur ma reconnaissance personnelle. Cela va de soi.

Quand il raccrocha, il se frottait les mains :

— Poulet, dit-il, le ministère est foutu. C'est moi qui vous le dis ! Qu'est-ce que vous voyez aux Finances, pour la prochaine équipe ?

XXXI

APOLOGIE DES DAMES ROMAINES

Quand il était descendu dans la rue vers treize heures, Breuil avait été surpris de voir les trottoirs presque déserts. Un soleil aigre d'arrière-saison illuminait ce dimanche-là. Peut-être les Parisiens en avaient-ils profité pour aller voir, dans la campagne, les dernières couleurs dorées d'une végétation mourante. Ou bien, tout simplement, attaquaient-ils le rôti en famille.

Le métro lui parut interminable. (Jarteaud habitait rue de la Tour.) Il se demandait s'il n'aurait pas mieux fait de changer de ligne à l'Étoile. C'était la première fois qu'il venait chez son ami et il était déjà en retard.

La maison n'avait pas d'ascenseur. Jusqu'au sixième, l'escalier ciré s'ornait d'un tapis rouge. Au-dessus, c'était du bois blanc.

Le couloir des chambres de bonnes était sombre. La minuterie ne marchait pas. Comme il allumait son briquet pour lire les numéros, une porte s'ouvrit. Jarteaud l'appela :

— J'ai reconnu ton pas. Entre.

— Bonjour. Mais tu es bien ici !

La pièce était mansardée. Pourtant, au fond, une fenêtre assez large ouvrait sur des toits au-delà desquels étaient des arbres.

— Le bois de Boulogne. Rien de moins. Avec de la chance, une longue-vue et des talents acrobatiques, tu distingues le mont Valérien.

— Je le vois très bien sans rien de tout ça. On y va ?

— Comme tu veux. Assieds-toi tout de même deux minutes. Je t'ai fait du café.

C'était tout en longueur, assez pauvrement meublé, d'une propreté méticuleuse. Jarteaud lui tendait une tasse :

— Ça peut te paraître d'une certaine sécheresse architecturale. J'ai l'intention, sitôt fortune faite, d'y ordonner des travaux. Dix-huit colonnes de marbre et un plafond à caissons et sculptures dans la manière de Versailles.

— Excellente idée. Si tu n'avais jamais que des projets si innocents, je t'approuverais beaucoup. En tout cas, c'est le moins déraisonnable que tu aies fait depuis longtemps.

— Les autres aussi sont en bonne voie.

— Bravo. Explique-moi ça. As-tu miné la tour Eiffel ? Tires-tu le canon sur l'Élysée ?

— Ça viendra, Breuil, ça viendra.

— Tais-toi. Tu me gâches ce café qui vaut beaucoup mieux que toi. Alors, et ce mont Valérien, on y va ?

— Bien sûr. Où irait-on le dimanche après-midi si ce n'était au bois de Boulogne ? Ça aura, du moins, l'avantage de finir mieux qu'à Fontainebleau.

— Ça n'a pas si mal fini puisque nous avons trouvé un camion.

— À deux heures du matin, à Essonnes, et sous la pluie. Comme performance joyeuse, tu pourrais citer mieux.

Ils sortirent, retrouvèrent dehors le silence du beau quartier lugubre, puis, dans les allées du Bois, la foule endimanchée sous le soleil humide.

— Tu connais le chemin ?

— Bien sûr.

Tous deux étaient redevenus sérieux.

— Jarteaud ?

— Oui.

— Tu vois toujours ton raton terroriste ?

— Oui. Mais je n'en ferai rien du tout. Je crois que je n'ai pas l'esprit d'équipe...

— J'espère que tu ne feras rien d'aucune façon. Et, d'ailleurs, je ne vois pas ce que tu pourrais faire. Il n'y a pas de jeune garçon qui n'ait voulu détruire la planète.

— Pour se contenter, vingt ans plus tard, de six enfants et d'un bureau de tabac à Landivisiau. Mais tu sais, Breuil, je ne suis pas comme tout le monde, moi.

— Si, tu es comme tout le monde. Tout le monde veut se venger. Révolutionnaires et terroristes sont généralement de braves types qui veulent punir les autres de n'être pas parfaits. Quelle naïveté !

— Breuil, je crois que... c'est difficile à dire. Je crois que... que nous ne sommes pas maîtres de notre destinée. Tu n'as jamais pensé qu'Hitler eût peut-être préféré cultiver son jardin ?

Il changea de sujet :

— On va prendre à gauche. Il y a, le long du ruisseau, un petit chemin très tranquille et qui, du reste, est joli.

— Il faut tout de même avouer que c'est une fameusement belle chose que le bois de Boulogne !

— Enfin, que ça le serait, sans la décoration de mémères débordantes et de satyres valétudinaires. As-tu entendu la radio ce matin ?

— Non.

— Moi non plus. Je l'écoute pour savoir les nouvelles d'Ambositra.

— Évidemment. Mais je ne peux pas penser à ça sans un serrement de cœur. Je ne t'en parle pas parce que je sais bien que tu t'en réjouis.

— Je me réjouis surtout de voir les Français faire des choses folles. As-tu jamais regardé une carte de Madagascar ? Est-ce que tu te souviens de la guerre d'Indochine ?

— Oh ! la guerre d'Indochine ou celle de Crimée...

— Les Français, en voie d'être cernés, avaient trouvé bon de s'enfermer dans un endroit indéfendable. Eh bien, sans être un stratège de première grandeur, je te prédis que le réduit d'Ambositra aura précisément le même sort.

— Ils n'attaqueront peut-être pas.

— Je te demandais à l'instant si tu avais jamais regardé une carte de Madagascar. Le filon d'uranium traverse l'île de part en part.

— Et il passe à Ambositra ?

— Tout juste. Tu te doutes que la possession de Fort-Dauphin ou de Fianarantsoa, tout le monde s'en fout, tandis que tout ce qui grouille autour

de cette guerre de Madagascar va s'attaquer à ce qui l'intéresse. Personne n'a envie de conquérir des prairies à buffles. Allons bon ! Voilà encore des gens !

— C'est loin le mont Valérien ?

— Pas tellement. Nous allons traverser par la passerelle. Ensuite, ça monte assez vite. Heureusement, parce que tous ces dimanchards me débecquetent...

— Oh ! ne te fais pas d'illusions. Tu les débecquetes aussi. Nous sommes trop sur la terre. Nous sommes trop en France et trop à Paris.

— Nous sommes surtout trop laids. Et puis cette symbiose homme-femme me fait une horreur que je ne peux pas t'exprimer.

— Il me paraît assez naturel que tu sois misogyne.

Jarteaud le regarda d'un drôle d'air.

— Non. Je déteste l'impureté, mais je ne me crois pas misogyne. Non, j'ai beau m'interroger, je ne crois pas... Vraiment pas. J'ai même envie d'ajouter : bien au contraire...

Ils arrivaient à la Cascade :

— Tu vas te faire écraser. À quoi penses-tu ? Suis-moi.

— Je pense à ce que tu viens de me dire. Vois-tu, ce qui me gêne, dans tous ces corniauds qui se baladent autour de nous, c'est le côté sexuel de l'affaire : un homme, une femme. Un homme, une femme. Ça me gêne. C'est bien le mot qu'il faut. Comme si la camarade qui travaille près de moi au bureau me montrait son derrière. Comme si je la surprenais en train de pisser. Tu comprends ça ? Non ? Tant pis. Je ne peux pas supporter tous ces esclaves de la reproduction accouplés deux par deux. On sent tellement

qu'on ne les a collés ensemble que pour qu'ils se montent dessus ! C'est répugnant, c'est horrible... Si encore ils en avaient honte ! S'ils faisaient toutes les saletés qu'ils font, discrètement, comme ils vont aux cabinets ! Mais ils plastronnent ! Ils s'en font gloire, et si le bonhomme que nous avons devant nous échappe tout à l'heure à l'utérus qui lui a été confié par le maire et le curé, il ira au bistrot raconter à ses copains des histoires salées. Selon la classe sociale du monsieur, ce sera dans le goût poético-éthéré, dans le goût vieille galanterie française ou dans le goût ordure pure et simple. Ça me révulse à tel point que je trouverais beaucoup plus propre une excitation à propos d'autres fonctions. Il me semble que ce qui est horrible dans ce besoin-là, c'est que sa satisfaction nécessite deux individus, le rapprochement dans le cochon. Tiens ! je préférerais, qu'au lieu d'avoir glorifié la reproduction, on se soit excité à propos d'autres fonctions. Par exemple, la défécation ; que les théâtres, les journaux, la littérature, ne parlent que d'aller chier, dissèquent avec finesse les moindres des sentiments défécatoires.

— Ça sentirait plus mauvais.

— Je n'en suis même pas certain. Tu sais ce que ça sent les chattes ? Surtout quand elles bavent ? Et les prépuces fromageux ? Et le pipi réchauffé dans les poils du pubis ? Les vêtements collants ? Et, encore une fois, je trouverais mille fois moins sale le programme que je viens de te tracer que le spectacle que nous avons sous les yeux : tous ces ménages qui se promènent : une quèquète, un vagin ; une quèquète, un vagin ; et ainsi de suite. Horrible !

« C'est qu'il faut te dire, Breuil : j'ai une déformation très ennuyeuse et très gênante. Quand je vois tous ces couples, je ne peux pas faire autrement que de les imaginer en plein fonctionnement. Ce n'est pas beau.

— Justement. C'est le miracle de l'amour. Nous ne nous voyons pas. Nous ne voyons pas ceux que nous aimons.

— Drôle d'idée, cette justification du mariage et de l'amour par la cécité. Oh ! ça n'est pas mal trouvé : l'homme prête son activité et son argent, la femme sa connasse et ses talents culinaires. De l'agitation des parties basses de ces deux personnes procèdent les pires turgescences utérines. Tiens, regarde-les, s'engendrant en famille, s'extrayant les uns des autres comme les tubes d'un télescope. Oh ! la famille issue du système chrétien me fait horreur, horreur, horreur !

— Jarteaud, la famille, il faut bien qu'elle existe...

— Oui, mais sous sa forme antique, tahitienne, musulmane, voire sous une autre à inventer. N'as-tu jamais pensé que cette façon d'aimer les femmes était — comment te dire ? — efféminant ? Que cette intoxication par le vagin était incompatible avec la virilité ? Oh ! je suis sûr qu'il y a des tas d'hommes pour le ressentir. Breuil, pense à un peuple guerrier, n'importe lequel : tiens, les Vikings ou, si tu veux...

— Les Romains, tout simplement.

— Les Romains. D'accord. Est-ce que tu les imagines mêlant à toutes leurs conversations des allusions grivoises ? Riant aux dessins libidineux de nos hebdomadaires ? Ou bien, simplement mariés, avec le côté eunuchoïde que le mariage a pris chez nous ? Est-ce que tu te représentes les soldats de Gengis Khan ou de Sidi Oqba se promenant le dimanche après-midi en poussant la voiture d'enfants ? Je suis très frappé, pour ma part, par le côté castration du mariage, presque aussi frappé que par son côté impureté triomphante. Je ne connais pas de cochonnerie plus cochonne qu'une cérémonie de mariage.

— Je renonce à chercher pourquoi.

— Parce qu'un mariage, ça consiste à réunir des spectateurs pour leur expliquer une saloperie : « Mais oui, monsieur, il va me la mettre. Parfaitement. Maman est ravie. Ça lui rappelle le bon temps. N'est-ce pas,

maman ? — Mais oui, bien sûr. Allez, ma chère enfant, va te faire sauter ! Si ton pauvre grand-père était là, il te bénirait. Il te voit du Ciel, en tout cas. Et vous, mon gendre, qu'en pensez.. vous ? — Que ça va barder, madame. Et pas qu'un peu ! Je m'en vais lui péter la charnière, à votre fille. Comme je vous le dis ! Et, pour se laver l'affaire ensuite, c'est peau de balle et balai de crin. Avec moi, sitôt fini, ça recommence. Comme ça que je suis. Oui, madame ! Surtout quand j'ai mangé du poivre. — Le cher enfant ! Dieu vous bénisse ! Pour moi, je vous aime déjà comme un fils. Dites-moi, est-ce qu'elle est bien grosse, au moins ? »

— Jarteaud, tu es un cochon.

— C'est toi le cochon. Toi qui te plais dans un monde où la femme accompagne l'homme comme la miction accompagne la défécation. Dis donc, j'ai soif.

— On aurait soif à moins !

Ils avaient traversé la Seine sur une passerelle de fer.

— Je crois qu'on peut boire ici.

Ce n'était pas un café comme les autres, mais une grande construction plate toute en verrières qui avait dû passer, au début du siècle, pour un endroit élégant. Crépis et peintures devaient dater de la construction. Au-dessus du fronton ornementé où souriait une tête de femme immense, des lettres disposées en demi-cercle proclamaient le nom cocasse de l'établissement : « Au Missouri. »

La femme de pierre qu'entouraient des motifs de violons et de flûtes portait un chignon brioche et toute la façade était traversée d'une inscription prometteuse : « Salons pour noces et banquets. »

— Ça me plaît, dit Breuil. Ça fait penser à Seurat ou à Claude Monet. On prend un demi ?

— Et comment !

Autrefois, l'immeuble devait donner directement sur la berge. C'était facile de l'imaginer couverte d'herbe et de fleurs des champs. Maintenant, le quai surélevé cachait la vue du fleuve. Breuil dit :

— Ce que ça devait être rigolo, l'époque de ce machin-là !

— Je t'en fiche ! Douze heures de travail par jour. Une bêtise ambiante à nulle autre pareille et Verdun pour finir !

— Mais, Jarteaud ! Après Verdun, il y a eu *Phi-Pipi*, Mistinguett et *Paris-reine-du-monde*. Non, non. C'était une belle époque. Les époques sont belles quand elles sont sûres d'elles !

— Elles sont belles quand on les aime.

La salle était immense, toute décorée de glaces biseautées aux contours excentriques comme on en voit sur les manèges des foires.

— Bière blonde, hein ?

— Oui. Deux demis !

Et, au-dessus du comptoir en zinc, une peinture qui ne rappelait ni Seurat ni Monet figurait au naturel un paysage tropical qu'admiraient, en s'appuyant sur leur pépin, des dames aux chapeaux fleuris.

— Sublime, Jarteaud. On s'y croirait !

Sur la peinture même couraient des portées de musique contournées en rubans. On lisait, au-dessous des notes, les paroles d'une chanson : « Tout le long, le long du Missouri... » Le garçon chauve apportait les demis.

— Marrant, dit Jarteaud, l'idée que les Parisiens de cette époque-là se faisaient du Missouri. Ils n'aimaient que ce qui est faux. Ils n'aimaient que

les apparences.

— Oh ! Jarteaud, dit Breuil, si tu voulais bien un jour, toi aussi, aimer un peu les apparences ! Si je pouvais faire quelque chose pour t'apprendre un peu le bonheur de vivre !

Jarteaud se mit à rire.

— Je ne crois vraiment pas que ce soit pour cette vie-ci ! Mais je ne me trouve pas très à plaindre !

À l'intérieur aussi des motifs sculptés représentaient des femmes aux chignons ridicules.

— Tu vois, fit observer Breuil, que l'intoxication par le vagin, comme tu le dis élégamment, ça ne date pas d'hier.

— Non. La femme-poupée, la femme-joujou, c'est une idée de Juif. Ça n'existait pas dans l'antiquité, mais c'est tout de même ancien... C'est extrêmement injurieux pour les femmes. Je ne les comprends pas de supporter ça.

— Demande donc aux Américaines si elles ont envie de renoncer à leur dictature !

— Je m'en fous. Je les déteste. Elles sont en train de féminiser horriblement le peuple américain. Elles sont l'arme secrète de la Russie. Parce qu'on ne fera plus rien de l'homme qui commence à aimer la femme artificielle, la femme préparée. Et, dans ce domaine, la femme américaine me paraît imbattable.

— Oh ! je les crois très pratiques.

— Elles le croient aussi, mais elles se trompent. Quand une femme commence à superposer à son vrai visage un masque fait de colorants, de

pâtes et de matériaux divers, quand elle vit dans l'idée fixe de coloniser les hommes, elle est devenue un joujou.

Ils continuèrent à parler en sortant du café.

— Non, dit Jarteaud, je ne crois pas que le rôle des femmes, ce soit d'amuser les hommes.

— Alors, puisque tu réformes la société dans la moindre de tes phrases, dis-moi ce qu'il faut faire des femmes.

— Leur donner la maison, le gouvernement de la famille et des biens, la direction des enfants et des affaires pratiques.

— Je vois. La femme au foyer. L'argument chaussette.

— Exactement le contraire : le foyer à la femme. Je voudrais que la femme fût traitée dans le monde actuel sur un pied d'égalité totale et non pas comme une amusette. Ceci nous éviterait le spectacle honteux que nous avons vu cet après-midi.

— C'est un éloge des dames romaines ?

— Oui, somme toute. Parce que, tu sais, Breuil, tous ces ménages de tout à l'heure...

— Quoi ?

— Ils avaient l'air de s'ennuyer.

XXXII

UNE PETITE BOUTIQUE BIEN TRANQUILLE

Pitard suivait de l'œil une fille qui n'était plus jeune et dont les épaisses varices transparaissaient sous les bas grossiers. Elles étaient plusieurs qui, criardes, inquiètes et peintes sans adresse, arrivaient ici tous les soirs vers dix heures pour prendre un dernier verre avant de s'en aller une à une sur les trottoirs luisants, désespérées et courageuses, croyant encore à on ne sait quoi.

Gilbert Joliveau qui arrivait regarda le voyou, puis la fille. Il lui dit : « Tu n'as pas honte ? », et il s'assit.

C'était un petit bistrot qui ressemblait à tous les petits bistrots. Il y avait peu de monde : des amoureux indifférents, un gros homme qui s'enivrait devant son journal de courses. Pitard lisait *l'Équipe*.

— Qu'est-ce que ça sera, pour ces messieurs ?

Le garçon, jeune, pâle et lointain, portait des lunettes rondes et il semblait que, sur ses épaules voûtées, pesât tout l'ennui du monde.

— Un grog, et toi ?

— Un grog aussi.

— Deux grogs pour ces messieurs !

— Qu'est-ce que tu as, Pitard, à rigoler tout seul ?

Le garçon revint. Quand il eut posé ses deux verres sur la table, il se rendit compte qu'il était barbant et il retourna vers le comptoir pour y rêver

à ses amours. Avec une tête pareille, ça devait donner lieu à des difficultés.

Pitard était en pleine forme. Tellement en pleine forme que Joliveau avait pensé en le voyant :

— Il a encore un verre dans le nez...

Et qu'il l'avait affectueusement questionné :

— Tu t'es encore saoulé la gueule ?

Il se demanda pourquoi l'irascible voyou ne protestait pas. Mais l'humeur était au beau fixe et il se contenta d'affirmer :

— Non, mais t'es folle, Marie !

— Quoi ? Tu me prends pour un autre !

— Et ton examen ?

— Raté.

— Je sais. Mais tu l'as dit à tes vieux ?

— Oui. Ils ont râlé comme des poux.

Ils en vinrent aux choses sérieuses :

— Tu sais, Gilbert, je suis vachement content...

Il se frottait les mains :

— J'ai trouvé ce qu'on cherchait : une petite boutique bien tranquille.

— Non ? Pourquoi ne le disais-tu pas ? Quelle rue ?

— Rue de Saussure. Tu connais ça ?

Depuis plusieurs jours, Pitard consacrait ses journées à explorer les quartiers calmes du nord. Jusque-là ses recherches avaient été très décevantes.

— Qu'est-ce que c'est que ta boutique ?

— Une sorte de librairie-mercerie.

Joliveau fit la grimace :

— Pas très excitant... J'aurais préféré une alimentation ou, est-ce que je sais ? un photographe, un horloger...

— Non. Le photographe et l'horloger, ça n'a pas un rond.

— Et la librairie-mercerie, alors !

— Pour ce qui est de l'alimentation, on ne peut pas y toucher. C'est plein de clients à n'importe quelle heure. Et puis quoi ? Charcuterie ? C'est toujours un homme. Boucherie ? aussi. Boulangerie ? Il y en a plusieurs. Y a guère que quelques épiceries qui sont tenues par des femmes seules, mais les clients, ça va et ça vient. On va pas commencer par se coltiner avec un type...

— Bien sûr...

Pitard affirma avec force :

— Remarque que je m'en balance, moi, du mecqueton. Mais c'est toi qu'as dit... Moi, j'en ai vu d'autres !

Il laissait entendre, chaque fois qu'il le pouvait, qu'il en avait vu d'autres, mais il ne précisait pas en quoi consistait son expérience. Il rappela le garçon :

— Du même !

Le louchon réfléchit :

— Qu'est-ce que c'était pour Monsieur ? Du vin rosé, n'est-ce pas ?

— Un grog, eh, tronche !

C'était chez lui un signe de bonne humeur. Ce devait être l'heure de l'entracte dans les cinémas du quartier parce qu'une petite foule envahissait le comptoir.

— Rue de Saussure, tu connais ça ?

— Vaguement.

Pour quelques francs une machine richement décorée offrait aux mélomanes une musique de leur choix. Elle gueulait effroyablement et l'amateur enthousiaste remettait trois fois de suite le même disque.

— L'avantage, tu vois, c'est que c'est face à la gare.

— Quelle gare ?

— C'est-à-dire : pas une vraie gare. Je crois que c'est des dépôts de la S.N.C.F. T'es casse-pied, toi, avec tes questions.

— Quoi ? Je fais mon boulot. On est ensemble, ou pas ?

Il donnait à cette expression quelque tendresse, un peu comme le font les amants. Mais Pitard ne s'en doutait guère et Joliveau ne le savait pas non plus.

— Alors, écoute, Gilbert : en face, y a rien qu'un grand mur avec écrit dessus : « Défense de je sais pas quoi. » D'afficher, peut-être.

— Des boutiques à côté ?

— Y en a pas lerche. À droite, c'est comme un genre terrain vague et, à gauche, un hôtel de crouillats. Ces tôliers-là, tu sais ce que c'est : ça veut pas d'histoires, je te jure qu'ils feront pas de zèle !

— Et l'immeuble ?

— Tout fauchemane et compagnie. À l'heure qu'on y sera, ça travaille ou c'est au chômage pour la signature.

— Et la bonne femme, c'est une vieille ?

— Tu parles ! Au moins cinquante piges !

— Es-tu sûr qu'elle soit seule ?

— Tiens ! J'y ai demandé. Je suis pas sinoque !

L'étudiant montra quelque frayeur :

— Comment ? Tu es entré ?

— Et pourquoi que je m'en serais privé ? Elle fait les journaux. J'y ai acheté un canard !

— Alors, elle te reconnaîtra.

— Qu'est-ce que ça fait ? Même qu'elle dirait qu'elle m'a vu une fois avant, ça change quoi ?

— D'accord. Mais, tout de même, ça n'est pas prudent..

— Et comment, alors, que j'aurais pu savoir si elle avait pas un jules dans l'arrière-boutique ?

— Bien sûr... Il ne doit pas y avoir beaucoup d'argent là-dedans !

Pitard ne répondit pas et l'étudiant se replongea dans ses pensées. Il était entendu une fois pour toutes qu'on faisait ça pour l'amour de l'art.

Ils convinrent qu'ils iraient le lendemain même, et, cette fois, tous les deux, examiner la disposition des lieux et régler les derniers détails. On en profiterait pour fixer l'heure de l'agression, mais, de toute façon, c'était imminent.

— Et Fernand ?

— Je le vois demain matin. J'y dirai.

Au fond, la technique opératoire était d'une simplicité enfantine. Ça devait réussir. En plein après-midi, dans les heures creuses où ces boutiques-là sont vides, deux jeunes gens sortant d'une voiture se présentaient chez la vieille pour acheter n'importe quoi. La bonne femme fouillait dans ses tiroirs. Quand elle se retournait, elle voyait les revolvers fixés sur elle. Elle avait forcément peur et donnait tout de suite la caisse. Pitard, pour l'instant discrètement ivre, mais toujours gai, résumait la situation en affirmant :

— C'est du billard !

Restait la question de la voiture à laquelle Joliveau n'avait pas à penser. C'était l'affaire personnelle de Pitard. Il la revendiquait. Non seulement il s'estimait un spécialiste qualifié, mais il comptait sur un succès qu'il affirmait facile pour consolider une bonne réputation.

— T'as déjà fait ça ?

Il levait les épaules pour indiquer qu'une telle question était stupide. Il consentit cependant à raconter des anecdotes parce qu'il était content. Une fois, des copains et lui, ils étaient allés jusqu'à Rouen avec une voiture volée près des Champs-Élysées. Ils avaient emmené des pépées. On avait fait un

repas soin-soin dans une hostellerie et on s'était tirés sans lâcher un radis, en disant qu'on allait aux gogues. C'était la belle vie.

— Et pour l'ouvrir, la bagnole, t'as une clé ?

Il le pria de bien vouloir s'occuper de ses affaires, mais fit connaître qu'il possédait un jeu de clés auquel rien ne résistait. Ce qui était plus sérieux, c'est ce qu'on ferait ensuite de la voiture.

— On l'arrêtera à droite en montant vers Asnières.

— Comment ? De l'autre côté de la rue ?

— Oui. C'est un petit ennui, mais il faut pouvoir filer en vitesse. Si on va vers l'intérieur de Paris, nous risquons d'être stoppés à un feu rouge. Au contraire, en partant vers la banlieue...

— Y a un signal à la porte d'Asnières.

— On le brûlera s'il est au rouge, ou alors, on tournera à droite.

Donc, tout était au point. Fernand ferait le guet devant la voiture en maintenant les portes ouvertes. Le coup fait, les deux garçons s'y engouffreraient et on démarrerait à l'américaine. On avait décidé qu'on ne ficellerait pas la vieille, mais qu'on se contenterait de l'enfermer dans son arrière-boutique. Ce serait suffisant.

— Ensuite, dit Pitard, je prends le volant et on file...

Joliveau l'arrêta :

— Non. C'est moi qui prends le volant.

— Eh bien, mince, alors. Pourquoi ça ?

— D'abord, à cause de ta jambe raide. Et puis, ensuite, parce que tu es trop nerveux.

Il céda parce qu'il savait bien que c'était vrai. On n'avait plus grand-chose à se dire. On pouvait s'abandonner à toutes les douceurs de l'imagination. Joliveau sortit un plan :

— Où est-ce ?

Le doigt de Pitard chercha des noms de rues, hésita, ne se fixa nulle part.

— Comment ? Tu ne sais pas où c'est ?

Pitard ne se fâchait pas. Il s'excusait au contraire :

— C'est forcé que je lis pas comme toi qu'as fait des études...

XXXIII

LE PASSAGE DES POLYVALENTS

On franchissait une première porte, celle de la rue, puis une seconde, et on se trouvait dans une cour au fond de laquelle on lisait sur un grand atelier vitré :

ÉTABLISSEMENTS CERVEL

Puis, en lettres déjà plus petites :

LESSIVE CERVEL.

SAVON CERVEL.

Et il y avait encore au-dessous, mais cette fois-là presque illisible, une inscription annonçant que les Établissements Cervel étaient une société à responsabilité limitée au capital de dix mille francs.

En pénétrant dans l'atelier, on se heurtait à la secrétaire : une vieille taupe à lunettes :

— Vous désirez ?

— Je voudrais voir M. Cervel.

— C'est de la part de qui ?

— C'est de la part de moi. Dites-lui que c'est son ami Delatre.

— Bien. Je vais voir.

Elle s'éloignait digne, sèche, un peu vexée. À travers plusieurs cloisons de verre, on la voyait perdre peu à peu couleur et relief, et disparaître enfin tout à fait, derrière un vrai mur.

L'atelier était assez grand et Delatre savait qu'il constituait la totalité des « Établissements Cervel ». Auprès de l'entrée, on avait séparé par des menuiseries vitrées un certain nombre de bureaux. Il ne semblait pas qu'ils fussent occupés. Au-delà, derrière des planches jointes comme on en voit dans les bateaux, il devait se passer quelque chose, car on entendait le bruit régulier d'une machine.

La secrétaire revint, entraîna l'antiquaire dans le dédale de verre, puis, poussant la porte, annonça :

— M. Delatre.

— Bonjour, Delatre, comment vas-tu ?

Pour Cervel, il y avait, à coup sûr, quelque chose qui n'allait pas. Il avait vieilli et son crâne se déplumait.

— Et toi ?

— Très mal. Merci.

— Qu'est-ce qui va très mal ? Ta femme ? Tes gosses ?

— D'abord ma femme, oui. On va l'opérer d'un rein et les médecins me préviennent qu'il n'est pas sûr qu'elle s'en tire.

— Oh !

— Et puis autre chose de plus grave encore. Enfin, je veux dire, de presque aussi grave... Je te parlerai de tout ça.

— Je suis navré de ce que tu m'annonces. Il y a longtemps qu'elle est malade ?

— Pas mal de temps. Parle-moi de toi et de ta boutique d'antiquités.

— Et tes gosses ?

— Ils sont dans une école chrétienne. Il y a des mois qu'on ne t'a pas vu à la maison et puis, tout à coup, tu arrives sans crier gare. Qu'est-ce qui se passe ?

— Moi, c'est moins grave. Il se passe que je viens te taper.

Cervel était un petit homme rondelet, mais nerveux dont les doigts s'agitaient incessamment. Collés dans un ordre impeccable, des cheveux rares couvraient mal son crâne blanc. À chaque instant il passait l'index sous son col qui, d'un modèle ancien, devait lui serrer le kiki. Il avait l'air embêté :

— Tu viens me taper ? Eh bien, toi, on peut dire que tu tombes bien !

— Attends ! Je ne viens pas te demander dix francs pour m'aider à payer mon gaz. Je viens te vendre un meuble.

— Oh ! je t'en prie ! Je passe mes journées à jeter dehors des rapaces qui veulent me vendre des aspirateurs ou m'assurer contre ne sais quoi. Ah ! non, pas toi !

Il regarda l'antiquaire. Il paraissait vraiment inquiet.

— Delatre, j'ai de gros, de très gros ennuis. Et pas seulement avec ma femme. Dis-moi vite ce que tu as à me dire. Je te parlerai de moi, ensuite. Mais je te préviens d'avance que je n'ai aucune possibilité d'acheter ton meuble.

— Eh bien, c'est gai !

Le ton démentait la phrase. Cet espoir-là aussi s'évanouissait.

Le matin, Delatre avait eu une idée : il l'expliqua :

— Voilà : d'abord le percepteur veut me saisir. Il aurait dû le faire le 20 septembre. J'ai obtenu un délai de trois mois. Nous sommes le 25 octobre. Il n'en reste même plus deux, je n'ai pas la moindre chance d'obtenir un nouveau délai. Donc je suis en faillite.

— Un de plus ! Et pourquoi es-tu en faillite ?

— Pour deux raisons. D'abord, parce que je ne vends plus rien. Ça, c'est la principale. Ensuite, parce que j'ai fait une gaffe.

— Explique.

— Il y a quelques mois, j'ai cru montrer beaucoup de malice en achetant un meuble deux mille deux cents francs. Au lieu de les garder pour tenir le coup.

— Tu en es là ?

— Tu ne t'en doutais pas ?

— Alors de quoi vis-tu ?

— De dettes. Je n'en suis pas à deux mille, mais à dix francs près. Je vis au jour le jour, et je ne vends à peu près plus rien. De temps en temps, quelques bibelots et c'est tout. Donc, je vais purement et simplement

déposer mon bilan. Le pire ennui, c'est que ma comptabilité est mal tenue et qu'il faut en faire une de toutes pièces, ce qui suppose un comptable. Tu te doutes que je n'ai ni les moyens de payer un comptable, ni la moindre idée de la façon dont on fait ça.

Le bureau donnait, non sur la cour centrale, mais sur une autre plus petite encore, dont on apercevait le dallage grisâtre à travers les rideaux fatigués.

— Et tu venais me caser ton dernier meuble ?

— Pas le dernier, mais le seul intéressant. Comme nous parlons tout le temps, tu ne m'as pas laissé te donner les détails. Voilà comme je te l'ai dit, j'ai fait une vente de plus de deux mille francs et j'ai acheté un meuble magnifique. C'est un bonheur-du-jour que Riesener avait fait pour la princesse de Lamballe.

— Oui. La princesse de Lamballe, je connais ça... Tu es certain de l'origine ?

— Fais-moi la grâce de croire que je connais mon métier. Je viens de te dire ce que je l'avais payé. J'étais persuadé que j'allais le vendre un prix fou.

— À ton avis, ça vaut combien ?

— Rien. Cinq mille ou cinq francs. Ou cent mille francs. On ne peut pas fixer de valeur à quelque chose que personne ne veut acheter. Mais moi, j'espérais bien en tirer plusieurs fois l'argent que j'y avais mis.

— Et tu voulais me le vendre !

— Ce que je l'ai payé. À ce prix-là, j'ai des confrères qui me l'achèteront. J'aurais préféré le caser à toi, d'abord, parce que c'est une bonne affaire et, ensuite, parce que ça m'ennuie qu'on sache ma situation chez les antiquaires.

— Oui. C'est surtout ça. Comment l'appelles-tu, ton ébéniste ? Riese... quoi ?

— Riesener.

— Il me semble que je connais ça. Ça n'est pas un bonhomme qui faisait des meubles dans le genre pièce montée ?

— C'était dans le genre pièce montée quand il travaillait pour la reine. Mon meuble est beaucoup plus simple. Du reste, j'en ai une photo.

Il la tira de son portefeuille et Cervel poussa un petit sifflement, non qu'il y connût quelque chose, mais parce qu'il avait reçu beaucoup d'éducation.

— Ça paraît fameux. Tu sais, j'aime autant te dire que je ne suis pas très ferré dans tes vieilleries. Mais enfin, ça doit être bien. Mieux que ça, même.

Delatre faisait l'article :

— Et la photo en noir ne donne pas idée des teintes. Les marqueteries sont merveilleuses.

— Je le crois bien ! Dire qu'en d'autres temps, j'aurais pu m'acheter ça ! Enfin, mon pauvre ami, je n'en veux pas de ton meuble. Parce que, vois-tu, j'ai, moi aussi, des difficultés.

— Ça ne marche pas ?

— Je n'en suis pas au même point que toi parce que, moi, j'ai des réserves. Mais, toutes proportions gardées...

À travers la porte de bois mince, on distinguait, au loin, le bruit régulier de la machine.

— Les bâtiments sont à toi ?

— Non. Je ne suis que locataire. Il vient de m'arriver un malheur irrémédiable.

— C'est-à-dire ?

— Un contrôle fiscal ; il y a deux mois. Ça, c'est comme la mort de quelqu'un qu'on aime. On ne réalise pas tout de suite. Il faut du temps pour évaluer l'ampleur de la catastrophe.

Il semblait maintenant qu'il fût heureux d'avoir trouvé quelqu'un qui l'écoutât.

— Ils sont venus cinq ou six fois. Tu me parles de comptabilité. Eh bien, dis-toi, Delatre, que la mienne était savante.

— Mais fausse ?

Il fut un temps avant de comprendre.

— Évidemment, fausse ! Avec quoi voudrais-tu que je vive ? J'ai eu pendant longtemps une comptable qui ne faisait que ça : de la fausse comptabilité, mais parfaite. Du moins, je le croyais. Eh bien, ces cochons-là ont tout de même trouvé moyen de me coincer.

— Et ils t'ont collé une amende ?

— Vingt mille francs. Où veux-tu que je les prenne ? Parce que, je n'en suis pas au même point que toi, je n'ai tout de même pas les vingt mille francs. À beaucoup près... À beaucoup près ! Je n'ai même plus de voiture.

— Il ne se vend pas, ton savon ?

— Le savon est une blague. Il n'y a pas de savon Cervel. C'est un savon que j'achète à Marseille et que je mets sous un emballage spécial. Je gagne

douze pour cent dessus et encore ça ne durera pas parce que le fabricant commence à trouver que je n'en vends pas assez et que ça n'a pas d'intérêt.

— Et la lessive ?

— La lessive, c'est autre chose. C'est un mélange de deux ou trois produits. Un mélange que nous faisons nous-mêmes.

— Ici ?

— Ici. Tu entends le mélangeur. Seulement ça nous revient trop cher à cause, justement, du savon.

Cervel jouait avec une règle et il donnait de grands coups sur le buvard.

— Tu sais que nous sommes en société. Ce qui implique des impôts ahurissants. Le personnel...

— Bien ?

— Si on veut. Comme tous les salariés. Ils donnent un peu de travail contre énormément d'argent. La seule chose qu'ils comprennent réellement, c'est la nécessité des augmentations.

— Combien sont-ils ?

— Douze, dont quatre employés et huit ouvriers. Je veux dire que, maintenant, il en reste douze. Mais douze fois des charges sociales, ça fait très cher. Très cher... Voici le résultat : quand j'ai payé les vrais impôts, les charges sociales et les impôts déguisés, il me reste un bénéfice de sept pour cent. Ça te dit quelque chose ?

— Ça me dit quelque chose. On doit très bien pouvoir vivre avec un bénéfice de sept pour cent.

— Ça dépend de ce qu'on vend. Moi, je ne vends plus rien parce que je ne peux pas soutenir la concurrence des grosses boîtes qui font une publicité énorme. J'ai tout de même plus de chance que toi parce que je fais un bénéfice. Si tu veux tout savoir, ça fait un peu plus de dix mille francs par an.

— Ça ne vaut pas le coup.

Sur la tête chauve de Cervel, la lumière avare de l'automne parisien accrochait un reflet dérisoire.

— Bien sûr : ça ne vaut pas le coup. Je continue parce que je ne sais rien faire d'autre, mais que puis-je répondre quand les polyvalents viennent me dire de payer une amende de vingt mille francs ? Tu me prends pour un nabab ?

— Ne m'engueule pas, Cervel. Je ne suis pas polyvalent.

— Ils se sont dit que je pouvais sans doute les trouver. Il est vrai que j'ai les apparences qu'il faut avoir pour faire une dette pareille. Mais, ensuite, de deux choses l'une : ou bien je continue à voler le fisc et je risque une nouvelle amende que, cette fois-là, je n'aurai plus aucun moyen de couvrir, ou bien je ne fraude plus et je ne peux plus vivre, parce qu'alors, chaque paquet de lessive me coûtera plus cher que je ne le vends. Je te demande à nouveau : que veux-tu que je fasse ?

— Faillite.

Cervel changea de ton :

— Tu en parles à ton aise. Tu es seul, toi ! Pour moi, j'ai une femme et deux gosses. Et puis, ma femme... Oh ! je ne croyais pas la tromper en lui disant de mettre son argent dans mon industrie... On va m'accuser d'avoir boulotté l'argent de la famille, d'entretenir une danseuse. Est-ce que je sais ! Si ma femme meurt, on va éplucher mes comptes.

Il ajouta comme pour lui-même :

— Il est vrai que j'en hériterai...

— Au fait, Cervel, aux dernières élections, tu as voté pour la République, n'est-ce pas ?

— Allons bon ! Voilà ton idée fixe qui te reprend ! Mais tu nous ennuies avec ta politique ! La politique n'a rien à voir là-dedans. Le temps de la politique est passé. Comment peut-on avoir l'esprit assez peu pratique pour s'intéresser à des sottises pareilles ? Toi tu es un artiste, un imaginatif, une espèce de poète. Je te parle moi, de réalités. Il n'y aura bientôt plus que des Républiques dans le monde et c'est heureux, du reste, parce que ça nous permet un contrôle et une relative liberté. Et comment pourrais-je ne pas être républicain ? Oublies-tu que je suis un peu parent d'Henri Caudal-Denfert ?

Chaque fois qu'il parlait, sa bouche, en grimaçant, découvrait des dents trop longues.

— Il paraît justement que le gouvernement va tomber. Je crois que le cousin a quelques chances. À un bal de l'Élysée, il y a quelques mois, il a fait danser deux fois Mme Profiterol. Et puis j'admire beaucoup son sens de la famille. Remarque bien que je me moque de tout ça : mon problème à moi est d'une autre espèce. Il se résume ceci : ou ne pas frauder et je fais faillite, ou frauder et je me fais prendre. C'est-à-dire que je fais également faillite. C'est le problème de quelques millions de Français aujourd'hui. Ça m'intéresse un peu plus que de savoir le titre qu'on donne au chef de l'État ! Si Caudal-Denfert formait le cabinet... évidemment...

— Ce que tu appelles ton problème n'en est pas un puisqu'il n'y a pas de solution possible. En clair, les productions Cervel ne sont pas viables. Tu vois que j'ai beau être un poète, je vois les réalités. Celle-ci crève les yeux : tu as tort de chercher à te défendre. Il faut laisser tomber.

— Quelle sottise ! Et ensuite, j'irai chanter dans les cours ?

— Du moins, chanter ne te coûterait rien. Tandis que la fabrication de lessive, c'est seulement un moyen de t'occuper. En fait, chaque fois que tu vends un paquet, tu plonges dans l'argent mis de côté aux temps heureux.

— Hum...

— Si, puisque, si tu ne fraudes pas, ton paquet te coûte et que, si tu fraudes, tu paies une amende. Tu viens de le dire.

— Hélas, tu ne sais pas tout : il n'y a plus beaucoup d'argent à retirer. J'arrive au bout de mon rouleau. Une société peut emprunter, tu le sais. Or, nous avons tellement emprunté sur notre propre capital qu'il n'en reste plus grand-chose. Mes beaux-parents, ma femme et moi, nous avons remis plusieurs fois de l'argent dans la boutique. Cela fait, à la maison, l'objet de scènes effroyables. J'avais cru qu'un peu de publicité...

— Elle n'a pas rendu ?

— Presque pas.

— C'est que ta publicité était mal faite.

— Non. C'était une publicité de bon goût et qui ne choquait pas.

— Et qui n'attirait pas non plus. Il te reste ta maison de Samois ?

— La maison de Samois ? Hum... Elle est hypothéquée au maximum.

Delatre, qui était le contraire d'un homme d'affaires, assenait à l'industriel des certitudes définitives :

— Pourtant, tu continues avec la vague idée que tu vas pouvoir frauder encore et que tu ne te feras pas prendre.

— Bien, oui. Somme toute, c'est ça.

— Or, ça n'a pas une chance sur mille de réussir parce que, maintenant, les polyvalents te surveillent. Ils vont être à l'affût de la moindre dissimulation.

— Remarque qu'ils n'ont pas intérêt à me faire faire la culbute.

— Je ne crois pas que ce soit l'intérêt qui mène le monde.

— Tu ne vas tout de même pas me dire que ça leur fait plaisir !

— Si. Je vais te le dire.

— Tu déraisonnes.

Il haussa les épaules tandis que Delatre reprenait :

— J'étais venu pour t'extraire deux mille balles d'un joujou qui vaut dix fois plus. Je m'aperçois que tu es beaucoup plus en faillite que moi. Tu es à la tête d'un passif de vingt mille francs, sans compter les hypothèques et ce que tu dois par ailleurs. Tu n'auras jamais aucun moyen de couvrir tout ça. Tu ne peux même pas vendre la boîte. Elle n'est pas vendable.

L'argumentation portait au point que Cervel s'était pris le front dans les mains :

— C'est bien à toi de me dire ça quand tu n'es même pas fichu de bazarder tes vieilleries.

— Je crois que je saurais vendre ta lessive.

Cervel ricanait :

— Je voudrais t'y voir !

Mais Delatre changea de sujet :

— Donc, les impôts et les charges payées, il te reste sept pour cent en fraudant.

— Environ.

— Le produit te coûte cher ?

— Oui. À cause du savon.

— Il faut le supprimer.

— Impossible. Ça ne mousserait plus.

— Si. Tu mettrais dans ton mélange ce produit tiré du pétrole et dont je ne sais pas le nom. Il mousse énormément et ne coûte presque rien.

— Mais tu rêves, mon pauvre ami ! La lessive Cervel est un produit presque centenaire !

— Voilà l'erreur. Tu ne veux pas t'adapter. Tu veux faire en 1972 le commerce qu'on pouvait faire en 1872.

— Note que je n'ai même pas de quoi engager de nouveaux frais et que, s'il me fallait acheter un produit nouveau, je ne pourrais pas le payer.

— Tu le paieras dans trois mois et, dans trois mois, tu auras peut-être gagné beaucoup d'argent.

— Cesse de ne m'offrir que des solutions impossibles. Offre-moi quelque chose de pratique et je le fais tout de suite.

— D'accord. Voici une offre pratique : cède-moi ton affaire.

— Hein ?

Delatre, en venant, était entré dans un bistrot pour y boire du café. Parce qu'il avait un peu d'argent sur lui, il avait ensuite demandé du cognac. Il n'en avait pas l'habitude et c'était peut-être maintenant le cognac qui parlait car, évidemment, ce n'était pas lui qui affirmait avec assurance :

— Cède-moi ton affaire. Tu n'en tireras rien et tu ne feras, en la gardant, qu'aggraver ta faillite. Chaque jour que tu passes à essayer de sauver quelque chose qui n'est pas sauvable, compromet ton avenir et celui de ta famille. Tu ne peux pas garder la lessive Cervel parce qu'elle ne rapporte rien et tu ne peux pas la vendre pour la même raison. Toute ton astuce consiste à essayer de te cacher la réalité de la catastrophe qui s'avance. Tu vas te la cacher encore un petit moment, et puis tu feras une culbute irrémédiable. Tandis que moi... Pourquoi me regardes-tu avec ce regard affolé ?

— Il y a de quoi !

Delatre avait dépassé toutes ses timidités :

— Ton affaire est une société à responsabilité limitée. Outre toi, qui d'autre en fait partie ?

— Je te l'ai dit : mes beaux-parents, ma femme et moi, nous sommes les seuls. J'ai quatre-vingts pour cent des parts.

— Tu en gardes vingt. Tu me vends les soixante pour cent qui restent. Je te devrai donc, puisque le capital est de dix mille francs, six mille...

— Et les acquisitions, et le matériel et...

— Nous verrons ça plus tard. Pour l'instant, je te parle des parts et de rien d'autre. De ces six mille francs, je te verse la moitié tout de suite, le reste dans un an. Si ça t'amuse, tu introduis une clause spéciale stipulant que, si je ne te paie pas en temps utile, les parts vendues te reviennent sans indemnité. Ensuite...

— Écoute, Delatre, je crois que tu as la fièvre. Tout à l'heure, tu m'affirmais que tu n'avais plus d'argent et que...

— Je n'ai plus d'argent, mais j'ai toujours le bonheur-du-jour de la princesse de Lamballe. Je l'avais acheté pour faire un bénéfice. Tant pis. Il eût fallu attendre. Moi, je ne peux pas. Je ne l'ai pas vendu cette saison, et, comme il n'y a plus des tas de Français pour pouvoir mettre dix ou vingt mille francs dans un meuble, il me faudrait compter sur les Américains de l'année prochaine. Je n'ai pas le temps. L'année prochaine, j'aurai été saisi et vendu depuis belle lurette. Dans ces conditions, il arrivera que mon chef-d'œuvre de Riesener filera pour deux mille francs à l'hôtel Drouot. J'aime mieux, pour le même prix, le vendre moi-même. À ce prix-là, Filhao me le prendra demain matin si je le lui propose ; en liquidant de la même façon tout ce que j'ai chez moi, je trouverai bien encore mille francs. Je te les donne. Je t'achète la moitié de tes actions. Je prends les dettes à mon compte.

— Tu es fou. Voilà : tu es fou.

— J'ajoute que tu me laisses la direction totale de la boîte. Toi, tu iras faire de l'aquarelle dans la nature.

— Tu dis tout ça sérieusement ?

— Quelle question ! Je te fais, une fois de plus, remarquer que tu ne risques pas de compromettre ta situation. Elle est trop désastreuse pour ça. Enfin personne ne t'offrira trois mille francs comptant plus autant dans un an d'une affaire en faillite. Ni trois mille francs, ni trois mille sous.

— Je comprends de moins en moins.

— Tu vois bien que j'ai une idée. À tort ou à raison, j'estime pouvoir faire remarcher ton affaire.

— Alors que tu ne sais même plus vendre tes antiquités ! Mais, mon pauvre ami, tu n'y connais rien. Une industrie comme la mienne, comme toutes les industries, du reste, demande autre chose qu'une idée. Elle demande avant tout des qualités de direction et d'organisation dont tu ne sais pas l'ABC.

— Crois-tu ? Ces qualités-là, on les prend au sérieux quand on n'en a pas d'autres. On se les exagère à plaisir pour se donner de l'importance. Avec un peu de bon sens et un comptable actif, n'importe qui peut faire marcher n'importe quelle entreprise moyenne.

— Tu dis des sottises.

— J'ajoute que les souvenirs de chacun, pour ne pas parler de la littérature, sont pleins d'histoires d'aventuriers qui font marcher une industrie alors qu'ils n'y entendaient rien. Je crois même remarquer que les grandes réussites, en affaires, sont rarement acquises par les voies traditionnelles.

— Delatre, je ne te vendrai pas mon affaire.

— Pourquoi ?

Il leva les épaules, une fois de plus :

— C'est à croire que tu n'es pas dans ton état normal !

— Espérons-le. Mon état normal n'est pas flatteur pour moi. Pourquoi ne veux-tu pas de ma proposition ? Enfin, je ne vois pas ce que tu peux espérer d'autre.

— Mais, même si je n'espérais rien, je serais tellement certain que tu ne peux pas réussir... Ça ne ferait qu'aggraver les affaires.

Delatre l'interrompit très doucement :

— On ne peut plus les aggraver.

— On dirait que tu t'acharnes à tourner le couteau dans la plaie.

— Me répondras-tu enfin ? Qu'est-ce que tu espères d'autre ?

— Je n'espère pas. Je crains...

De loin, venait toujours le bruit obsédant de la machine. C'était une suite de quatre coups que séparait un silence. L'entendait-on toute la journée ? C'était régulier comme le roulement d'un train.

— Voilà : Je t'ai déjà dit que ma femme allait être opérée. On m'a malheureusement prévenu que ça pourrait tourner mal. Tu te doutes bien que je ne le souhaite pas, mais, enfin, puisqu'il faut y penser, je me dis...

— Qu'à quelque chose, malheur est bon !

— Oh ! non. Enfin, oui... Bien sûr, la pauvre femme, je ne lui souhaite aucun malheur ! Mais, tu sais, ces histoires de rein... Toujours des traitements et des cures thermales... Ce n'est pas une vie. Or, nous sommes mariés sous le régime de la séparation de biens. Elle a fait un testament en ma faveur. D'autre part, elle est fille unique et, malheureusement, ses parents ne seront pas éternels. Alors, qu'est-ce que tu veux ? si un accident arrivait, je me dirais que nous finirons tous par mourir... Je me dirais que c'est Dieu qui a préféré la rappeler à lui. Dieu sait mieux que nous ce qu'il nous faut...

XXXIV

FÊTE DE LA VICTOIRE

Pitard se désolait qu'on n'eût pas amené de femmes. Il en connaissait justement trois ou quatre qui n'avaient pas froid aux yeux et qui marchaient sans faire d'histoires. Mais Gilbert Joliveau avait insisté pour que l'unité de la bande ne fût point altérée par la présence de grognasses. Si l'on voulait de la fesse, on en trouverait sur place.

L'unité de la bande n'était rien d'autre qu'un prétexte. À la vérité, il avait horreur des péchés de la chair et des sentiments qu'elle inspire. Il détestait les femmes. Il n'aimait que les revolvers. Pitard qui ne partageait pas ces vues puritaines avait cédé, un peu déçu, parce que le temps n'était pas aux disputes, parce que tout allait bien, et que l'avenir se révélait enthousiasmant.

Le coup de la rue de Saussure avait réussi de façon merveilleuse. Tout avait marché comme sur des roulettes, et, alors qu'on avait d'avance accepté de ne travailler que pour l'amour de l'art, ne songeant qu'à roder la machine et qu'à sceller, par un premier essai, la fondation du gang, on avait fait huit cent trente francs.

On avait bénéficié d'une chance inespérée. La boutique était miteuse et la vieille, lors de l'attaque, portait une robe de laine qui devait bien avoir dix ans.

Elle n'avait pas crié, mais, en voyant les revolvers, elle était devenue toute raide comme on l'avait prédit, et son visage avait pris une pâleur de cire. Elle avait tout juste trouvé la force de lever le doigt pour montrer le tiroir et pour faire signe que l'argent était là.

Puis elle s'était mise à trembler en voyant que Gilbert s'emparait du paquet, parlant tout bas, d'une voix saccadée qui écorchait les mots. Elle disait que cet argent ne lui appartenait pas, qu'elle faisait de mauvaises affaires et qu'elle avait emprunté pour payer ses impôts. Elle offrait de le prouver en montrant un avis de saisie reçu huit jours plus tôt. C'était un papier rose. Il était dans le tiroir. Si ces messieurs emportaient l'argent, on allait sûrement la saisir, elle qui était si vieille et n'avait rien pour vivre. Elle avait déjà bien eu de la peine à ce qu'un usurier acceptât de lui avancer huit cents francs et elle avait dû signer une reconnaissance de mille. Certainement, ces messieurs ne voulaient pas lui faire tant de mal. Simplement, ils étaient jeunes et ils voulaient s'amuser. Elle comprenait ça. Elle savait bien ce que c'était. Elle avait l'âge d'être leur mère et même leur grand-mère. La jeunesse n'était pas vraiment mauvaise, c'étaient les journalistes qui faisaient croire ça. N'empêche que ça ne serait pas bien de lui prendre son argent. Si on savait ce que ça représentait pour elle ! En tout cas, ils pouvaient lui faire confiance. Ils n'avaient qu'à laisser le paquet dans le tiroir. Ce n'était pas elle qui irait jamais prévenir la police. Elle les remerciait d'avance. Elle voyait bien qu'ils la comprenaient...

Si elle avait fini par se taire, c'était, à coup sûr, bien longtemps après leur départ. Elle avait dû en avoir un coup de sang, la rombière, de voir son fric s'envoler ! Ils en avaient fameusement ri.

Une heure plus tard, quand ils avaient abandonné la voiture, Pitard avait proposé :

— Samedi 28, on fait une bombe !

Il connaissait, à la Marne, un dancing où l'on s'amusait ferme. On y pourrait canoter, l'après-midi, s'il faisait beau. Le soir, on mangerait des moules et des frites, puis on danserait jusqu'à l'aube en buvant tant qu'on voudrait. Il y avait de belles filles.

On y était et, en effet, on avait fait du canot pendant deux heures, sous le ciel bas que salissaient d'épais nuages. Longtemps Pitard s'était montré d'humeur charmante avec toujours le mot pour rire. Chaque fois que la conversation tombait, il reprenait d'une voix forte une chanson dont il ne savait que quelques paroles. Il les répétait inlassablement :

Ah ! vraiment, répondit sa sœur,

Tu fais ça bien mieux que papa.

Il riait de si bon cœur que les autres riaient aussi, ce qui lui donnait du courage pour s'attaquer au refrain :

C'est la fa-mille Tu-yau d'poêle...

Gilbert avait raconté à sa mère une histoire de surprise-party et elle lui avait glissé dix francs :

— Ne les dépense pas tout de suite. Si tu dois raccompagner des jeunes filles chez elles, tu seras bien content de pouvoir payer le taxi...

Pour l'instant, il ne savait quoi faire de lui. L'établissement s'appelait : « Chez pépère. » C'était une suite de baraquements à toits de fibro-ciment au-dessus desquels des panneaux de bois décorés de peintures représentaient les plaisirs du lieu : la danse, la rivière, la gastronomie. Il y avait aussi un jardin qui finissait vers le nord dans une plaine déserte où l'on voyait des restes de cultures émergeant des décharges. Quelques arbres,

réunis par des fils électriques, laissaient pendre des lampions de papier que le vent déchirait depuis plusieurs mois. Les dernières feuilles étaient tombées. On devinait qu'octobre finirait dans la pluie.

Gilbert Joliveau qui ignorait les dancings et les bals s'ennuyait d'autant plus qu'il ne dansait pas. Il ne buvait pas non plus et ne savait quoi faire. Fernand, lui, avalait des flots de vin sans en paraître incommodé. De temps en temps, il s'en allait tout seul, mains dans les poches, jusqu'à la Marne.

Celui-là ne parlait guère. Il ne cherchait pas à se rapprocher de ses amis. Plusieurs fois, dans l'après-midi, il avait fait le tour des baraquements pour lier connaissance avec les cuisinières. Elles étaient deux, affairées, expliquant qu'elles préparaient un repas de mariage pour le lendemain et que jamais elles ne seraient prêtes. Il avait proposé de les aider en tuant poulets et lapins. C'était son métier. Il s'y entendait dans la perfection.

Pitard, cependant, tournait autour des filles. Elles étaient nombreuses, désœuvrées et criardes, faussement gaies et cherchant surtout à ce qu'on les remarquât. La nuit venue, le voyou avait emmené au bord de l'eau une campagnarde aux grosses pattes rouges.

— ...pour prendre le frais, disait-il.

Longtemps après, il était rentré triste et, s'installant au bar, il avait commandé :

— Un grog.

Puis, en riant cette fois :

— Bien tassé ; comme pour une noce...

L'étudiant n'aimait pas ces manières-là.

Il était onze heures du soir. Pitard avait été gai, puis sombre, puis de nouveau gai. Maintenant, il était complètement ivre et voulait boire encore. Gilbert tentait de l'en empêcher, n'y réussissait pas et descendait jusqu'à la berge. Fernand était quelque part du côté des cuisines.

Le matin seulement, on avait partagé l'argent de la rombière et Gilbert, qui gardait la tête froide, se demandait combien il en resterait à l'aube. Ça n'avait aucune importance. Un des avantages de la vie qu'on inaugurait tenait à ce que les ennuis d'argent n'y existaient jamais.

Deux femmes passèrent, légèrement saoules qui, en le voyant, s'exclamèrent :

— Ce qu'il est beau ! On dirait une fille ! T'as vu les cils ?

Il remonta vers le bar, pensant qu'il lui appartenait d'arracher son ami à cette dégradante passion de l'alcool. Il ne savait jamais s'arrêter et, chaque fois, ça finissait par des colères et des scandales.

Pitard était seul, juché sur un tabouret, regardant fixement, droit devant lui, sans rien voir. Quand Gilbert l'aborda, il l'écarta du geste pour n'avoir pas à interrompre son rêve. L'étudiant tenta de le rappeler aux réalités.

Il s'y efforçait en vain quand arriva une femme de l'Armée du Salut qui tendit son journal :

— Pour les vieux, s'il vous plaît...

Le voyou tira dix francs de sa poche. Elle remercia chaleureusement puis, quand elle vit qu'il était ivre, elle s'éloigna gênée.

— Tu ne vas pas rester là ?

— Je suis malade.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Mon gigot froid qui me tire.

— Viens dehors. L'air te fera du bien.

Gilbert, quand l'autre se retourna, vit un regard injecté de sang. Il sentit que Pitard brûlait de lui envoyer son poing dans la figure mais le voyou changea d'idée, se contentant de demander au barman :

— Combien ?

— Quatre-vingts francs.

Il voulut boire une dernière fois, mais son geste était incertain. Le verre, en tombant, fit un bruit insolite.

— T'en fais pas, tronche, c'est du verre blanc !

Il lui tendit un billet de cent francs, prit distraitement la monnaie puis la reposa sur le comptoir et, trouvant que le pourboire était insuffisant, il ajouta encore dix francs. Le barman empocha vivement.

— Tu en as bu pour quatre-vingts francs ?

Il répondit qu'il ne savait plus, qu'il avait commandé sans compter et Gilbert l'entraîna dehors.

— Sortons, mon vieux. Ça pue, ici.

C'était vrai. Trop d'endroits poilus et d'ouvertures intimes avaient, depuis trop d'heures, répandu dans l'air les effets de leur échauffement. À l'extérieur, un brouillard froid montait de l'eau noire qui faisait danser, sur l'autre rive, les lumières pâles des réverbères.

— Je suis malade, redit Pitard.

— Ce n'est rien. Ce n'est rien...

— Je suis pas malade, non ? Je vais dégueuler que je te dis ! Tiens, regarde-moi ça !

Il s'appuya vite à un arbre, mais il serait tout de même tombé si l'étudiant ne lui avait tenu la tête. Il ne cherchait pas à se cacher. Il faisait, au contraire, le plus de bruit possible.

— Dis-le encore, que je suis pas malade. Hein ! Ose le dire !

Entre ses hoquets, il essaya de parler. Il en voulait au barman :

— Bougre de salaud, d'enviandé, de vache...

Il ajouta l'injure suprême :

— Qu'est tellement lâche... Qu'est tellement lâche...

Il ne dit pas pourquoi le barman était lâche et il se laissa conduire jusqu'à un banc. Il ne dégueulait plus, mais il sentait mauvais et voulait à tout prix embrasser l'étudiant.

— Jamais j'oublierai ce que t'as fait pour moi, ce soir... Jamais ! Parce que, tu vois, Gilbert, si je t'avais pas, eh bien...

— Allons, tais-toi. Ça va comme ça.

— ...dans la Marne que j'irais !

Il pleurait à grands coups, s'attendrissant sur lui-même :

— J'ai jamais eu d'ami sur la terre. Y a rien que des vaches ! Rien que des vaches...

Gilbert Joliveau ne songeait pas à répondre, mais les paroles du voyou lui causaient un âpre plaisir.

— J'aime que toi, Gilbert. Toutes les grognasses, je les emmerde !

Comme l'étudiant se permettait un petit rire, Pitard, l'air brusquement mauvais, s'approcha tout près de lui :

— Pourquoi que tu ris, hein ? C'est peut-être pas vrai que je les emmerde ?

Il était sur le point de frapper son ami quand un hoquet le surprit de nouveau ; il n'eut que le temps de se pencher. En se relevant, il se reprit à pleurer, se plaignant de n'avoir pas eu de famille et d'avoir été trouvé, tout môme, dans une poubelle.

C'était du reste faux, mais il conservait, dans son immense ivresse, le goût inné du mélodrame sentimental, du larmoiement à dix-neuf sous, du romantisme de la crapule.

XXXV

QUATRIÈME LETTRE DE MACLELLAN
VINS ET FROMAGES

Mardi 31 octobre 1972.

Ma chère Betty,

Merci de votre longue lettre et, puisque vous dites ne souhaiter, en fait de réponse, que le résumé des questions françaises, je commence par là, ce qui ne m'empêchera pas de vous entretenir, à la fin de ma lettre, de choses plus personnelles.

Le réduit d'Ambositra tient toujours, bien que sans espoir ; le gouvernement Vrain-Lucas vit ses derniers jours et j'ai dîné chez un ministre. Voici les nouvelles. Comme vous me dites, par ailleurs, vous passionner pour mon petit roman d'espionnage et comme je ne veux pas du tout que, pour trouver la suite, vous lisiez ceci à toute allure, je préfère vous décevoir dès maintenant : je ne sais rien. Je n'ai rien de neuf à vous annoncer et je ne sais s'il se passera jamais quoi que ce soit. Je crois que nous nous y prenons mal.

Je vous écrivais le 12 en vous racontant mes tribulations boulevard Brune et ce que j'avais appris de l'énigmatique M. Bernard. Deux ou trois jours plus tard, je réussissais à convaincre nos services de la nécessité de faire surveiller la maison. Cela n'a guère été facile. Tout ce qu'on acceptait de faire, c'était de prévenir la D.S.T. Je ne le voulais à aucun prix. Je me

suis débattu comme un diable et, finalement, j'ai eu gain de cause. Je vous épargne les détails.

Mais voici, justement, où le bât me blesse : l'homme qui doit exercer cette surveillance est un vieux Français retraité qui ne m'inspire qu'une confiance très limitée. On ne lui demande rien d'autre que de se promener et de passer des heures et des heures dans les cafés d'en face. (Vous savez que Paris est la ville des cafés, il y en a à toutes les portes.) Sans être très féru de littérature policière, je l'aurais souhaité fait autrement !

Et puis nos services agissent sans discernement dans le recrutement de ces informateurs. En ce qui concerne celui-là, on le paie pour faire ce travail et on feint en même temps de croire que personne d'autre ne peut le payer. Comme s'il devenait brusquement désintéressé, sitôt son argent touché ! Je trouverais déjà cela ridicule dans un autre pays. Mais, de plus, nous sommes en France. Et le désintéressement des Français, je vous avoue que je n'y crois pas trop. Le plus désintéressé des Français l'est beaucoup moins qu'un gangster de chez nous. C'est qu'il y a, dans le goût des Français pour l'argent, un côté sordide qui atteint à la valeur d'une caractéristique nationale. Aucun rapport avec le goût sain de la réussite et de l'ascension sociale. Ils ne songent à s'enrichir que par des histoires d'amour, de mariage ou d'héritage. Il n'y a plus, en France, que les Juifs pour croire que l'argent se gagne en faisant des affaires.

Vous voyez le rapport avec ma petite enquête : c'est la faiblesse de nos services d'avoir à utiliser des Français. Pour un travail de cet ordre, je crains que les sommes élevées que nous leur donnons ne fassent qu'accentuer le penchant morbide qu'ils ont pour les combines.

Cependant, cet homme nous a signalé quelque chose d'utile. Il semble que les réunions du vrai ou faux M. Bernard aient lieu le mardi soir. Il y viendrait sept ou huit personnes, pas plus. Nous ne pouvons pas savoir si Trampel en fait partie puisque nous n'avons de lui aucune description.

Mardi prochain... (Je suis en train d'écrire des âneries. C'est aujourd'hui même. Je me croyais plus jeune d'un jour) un de mes collègues de l'ambassade doit accompagner l'indicateur français. Il doit y être actuellement puisque je vous écris avant de me coucher. Je regarde ma montre : onze heures du soir. J'ai encore mille choses à vous dire.

Que je vous parle un peu de moi, maintenant ! J'ai fait, hier soir, une chose fort sale : j'ai mangé, non seulement de la cuisine française, mais du fromage. Et beaucoup.

Je ne crois pas vous avoir parlé de Neighbors. C'est un peintre américain qui vit à Paris depuis plus de dix ans. Il m'est tombé sur le dos à l'heure du dîner, voulant à tout prix m'entraîner au restaurant. Je lui ai dit que je ne mangeais pas de choses françaises et, comme il insistait, j'ai demandé s'il prétendait me faire aimer le fromage ou les escargots, les grenouilles ou la cuisine à l'ail ! Il m'a pris au mot en m'offrant de choisir. Je me suis rabattu sur le fromage pour éviter de plus grandes catastrophes.

Neighbors m'a conduit dans une sorte de boutique qui est aussi un restaurant. On y vend et on peut y manger tous les fromages français (il y en aurait près de quatre cents) et la plupart des autres. Nous avons donc fait un repas où tout était au fromage. Ça ne m'a pas paru très mauvais, sauf l'odeur qui était horrible, mais je me méfiais. Le danger de la France, c'est qu'elle oblige toujours à tout reconsidérer et c'est une attitude que je condamne. On commence par le fromage et on finit par la religion. Entre nous, je vous avouerai cependant que j'ai fini par m'y accoutumer et que j'étais en passe de ne plus penser que tout cela était pourri et répugnant. Après tout, il se peut que tout, sur la terre, soit répugnant et que nous ne le sachions pas. Ce serait affreux. Enfin, bref, je me suis laissé faire par Neighbors. Je n'ai refusé que le vin et j'ai demandé de la limonade, ce qui a provoqué des rires étouffés à la table voisine. Les Français sont, avec nous, facilement insolents. Ils pensent que nous ferions mieux de rentrer chez nous. Ils ne nous aiment pas. Je vous ai déjà dit qu'ils nous rendent

responsables de leurs défaites de Madagascar, dont la plus grave est imminente.

Le réduit d'Ambositra se défend et nous savons mal dans quelles conditions. Je ne crois pas que cette résistance puisse maintenant durer beaucoup. Par ailleurs, personne ne comprendra jamais pourquoi l'État-Major avait concentré là tout ce qui lui restait de forces. Après la prise de la ville, personne ne pense sérieusement que le corps expéditionnaire puisse encore se maintenir ailleurs.

Je rédige toujours les rapports qu'on me demande : plusieurs ont porté, ces temps derniers sur les réactions populaires à la guerre de Madagascar. Pour bien faire, il me faudrait répondre que ces réactions sont inexistantes. Les Parisiens s'occupent du dernier scandale qu'a provoqué Valentine Riviera ou des chances qu'a le ministère de se défendre contre une interpellation progressiste sur la mine de la Maroufle. Mais ils se moquent tout à fait du bel entassement de morts et de blessés que doit être Ambositra.

Vous avais-je dit, ma chère, que je devais dîner avec Mauret-Demors ? C'est un homme qui fera son chemin si la République et la France font le leur, éventualités du reste incertaines. De ce repas, vendredi soir, je suis sorti un peu attristé, un peu effrayé, un peu inquiet, et pas surpris le moins du monde.

En m'y rendant, je me demandais de quoi pouvaient bien parler les responsables français quand ils n'étaient plus en public. Il me paraissait inévitable que leur conversation se ressentît du désenchantement de leurs innombrables échecs. Je me disais : « Qu'ils paradent devant leurs électeurs, passe encore. Mais quelle tête font-ils quand ils sont chez eux ? » Il y avait là une dizaine d'hommes en place, bref, des gens qui, partout ailleurs, seraient sérieux. Mais nous étions en France...

Personne ne peut ignorer que le gouvernement Vrain-Lucas, dont fait partie Mauret-Demors, va tomber ces jours-ci. S'il se tirait jamais de ce débat à l'Assemblée, ce ne serait qu'un sursis : les députés n'en veulent plus. J'étais donc assuré que j'allais trouver mon hôte inquiet. Je me suis tout de suite aperçu qu'il ne souhaitait pas plus qu'un autre que les ministères s'éternisassent. Ceci m'a mis à l'aise, j'en avais besoin.

Je savais bien que tout ce monde-là était un peu forban et un peu incapable. Je ne m'attendais pas à ce qu'ils eussent le sérieux et la compétence de nos ministres, mais je ne m'attendais pas non plus à les voir me dire : « Bonjour, monsieur. Je suis un crétin et je conduis la France à la catastrophe. Voulez-vous que nous passions à table ? » Ni, non plus, à ce qu'ils me demandent à qui appartiennent les Nouvelles-Hébrides. Ce n'est donc pas cela qui m'a surpris.

Par ailleurs, je n'étais pas sans me rappeler que je représentais tout de même pour eux un pays pour lequel ils éprouvent, sous les dehors d'une amitié officielle, une hostilité foncière, mais dont ils attendent absolument tout, y compris les moyens de continuer à sévir. Vous allez voir que tous les convives des Mauret-Demors ne me savaient pas Américain et ce qu'il en est résulté.

Ceci dit, ma chère Betty, j'ai cependant trouvé le moyen d'être surpris. Je ne vous dirai aujourd'hui que mes premières impressions. Il y en a une que je réviserai peut-être, mais qui, pour l'instant, m'obsède : ils vivent dans un œuf. Ils sont à dix mille lieues des vrais problèmes. L'urgence des choses ne leur apparaît pas. Il y a une expression populaire française que vous ne connaissez probablement pas, mais que je ne résisterai pas au plaisir de vous citer : « Ils ne sont pas dans la course. » Ce sont les Français eux-mêmes qui ont appelé « la maison sans fenêtres » le bâtiment de leur Assemblée.

Sans croire réellement que j'aie percé à jour tous les secrets de ce peuple décevant, je me flatte d'avoir fait quelque progrès dans sa connaissance.

Peut-être me trompé-je, peut-être m'arrive-t-il ce qui arrive lorsqu'on apprend une langue étrangère : À la troisième leçon du cours, vous imaginez tout savoir et vous vous demandez quelles connaissances vous pourriez bien encore acquérir. Et puis, vous essayez de lire une revue dans la langue nouvelle et vous découvrez que vous n'en savez pas un mot.

Mme Mauret-Demors est aimable. Elle était la seule à faire figure de femme du monde. Une femme du monde qui reçoit la famille de son garde-chasse. Vous avez assez longtemps habité la France pour voir ce que je veux dire.

Tous les invités appartenaient plus ou moins au milieu parlementaire. Encore une fois, ma chère Betty, je n'espérais pas des propos prodigieux. J'aurais, d'autre part, compris qu'ils refusassent devant moi de parler politique ou que ça ne les amusât pas.

Or, on n'a parlé que de ça et on en a parlé... bizarrement. Non pas sottement, mais bizarrement. Il s'est dit, à ce dîner, un certain nombre de choses habiles et bien trouvées, mais tous ont parlé de politique comme on parle à Paris de littérature, d'art, de la mode ou du théâtre ; bref, comme d'un jeu, et c'est bien un jeu, en effet, que cet éternel divertissement français de comparer les idées, de les adopter, de les abandonner, de les reprendre, d'en changer comme de chemises. Cette habitude a l'avantage de dépouiller les folies les plus folles de tout caractère explosif. Mais ce plaisir de bonne compagnie n'a vraiment rien à voir avec le gouvernement d'un État. Il devient proprement dramatique quand il s'agit d'un État aussi menacé que l'est la France actuelle. Quand ces beaux discoureurs s'apercevront-ils que leur maison flambe ?

Le repas était à base de sauces compliquées. Vous savez ce que j'en pense et combien je préférerais à tout cela des hot-dogs et du coca-cola, mais l'amour de la mauvaise cuisine est si inné chez les Français que ça a donné lieu à un incident qui a mis la maîtresse de maison au supplice.

On avait fait les présentations comme on les fait toujours : vous savez qu'on ne sait jamais à qui on parle, puisqu'ici on n'appelle pas les gens par leur nom. Donc, on m'avait, à mon arrivée, poussé vers une jeune femme qui m'avait tendu une main indifférente et qui s'est trouvée à table juste à côté de moi. Riez donc, ma chère Betty, de cette mésaventure, car voici ce qui s'est passé :

Elle parlait d'une voix très haute. Je ne sais comment elle en est venue à dire un mot des Américains, mais je me suis immédiatement aperçu qu'elle me prenait pour un Français. J'aurais dû la détromper tout de suite. Je ne l'ai pas fait et il en est résulté qu'au milieu d'un court silence voici ce qu'elle a lancé (je rapporte fidèlement) :

— Une des choses qui m'ennuient le plus, chez les Américains, c'est qu'ils ne sachent pas manger...

Tout le monde lui faisait des signes, mais elle ne les voyait pas. Elle a continué :

— Évidemment, dans un endroit où on sert du bifteck-frites, il n'y a pas grand mal à bousculer l'ordonnance d'un repas ou à choisir des vins idiots. Autrement, c'est un peu scandaleux.

Bien entendu, tout le monde écoutait et Mme Mauret-Demors a tenté de protester :

— Mais non... Mais non...

L'autre était très sûre de son fait :

— Si, si... Un Américain qui mange, c'est assez bien l'équivalent d'un roi nègre qui s'habille. Le martini-dry avec le rôti, ça m'a l'air singulièrement proche du corset sur le smoking. C'est de la même veine.

Je passe sur la suite. C'est Mauret-Demors qui a tout réparé en feignant de rire. Je préfère vous conter ce qui s'est dit après le café. On a parlé de Mandrusse-Duquert. Je pense que vous savez qui c'est. C'est un politicien qui fait état de pacifisme et d'idées progressistes. Au fait, je me souviens vous avoir écrit qu'il était sans doute le seul à raisonner comme un Français. Il soutient souvent des idées contradictoires, mais personne ne le remarque dans ce pays où on peut avancer n'importe quoi avec la certitude de trouver des quantités d'admirateurs enthousiastes. Pour l'instant, il voudrait que les Français abandonnent Madagascar et ce n'est pas déraisonnable puisqu'ils n'ont plus rien d'autre à faire. Mauret-Demors ne l'aime pas et s'exprime sur lui avec une liberté totale.

— C'est une chose inouïe, disait-il, que cette rage hébraïque de détruire qui ravage Mandrusse. Je me demande si c'est tout à fait inconscient, si cet horrible petit homme n'en veut pas sérieusement à la France, comme il en veut, du reste, à tout et à tout le monde.

On lui a fait remarquer que Mandrusse avait des chances de faire partie d'une des prochaines combinaisons et Mauret a changé brusquement de sujet.

Le nouveau sujet, ça a été Henri Caudal-Denfert. Je ne pense pas que vous en ayez jamais entendu parler. C'est un personnage humoristique. Mme Mauret se tenait alors fort heureusement dans un petit salon avec la plupart des femmes. Il n'en restait qu'une avec nous, qui s'estimait assez politicienne, bien qu'elle ne soit rien ni à l'Assemblée ni ailleurs. Je savais déjà qui c'était. On l'a appelée pendant vingt ans la belle Mme Renaud et on continue à lui donner ce titre alors qu'elle n'est plus ni belle ni Mme Renaud. C'est une de ces femmes comme il y en avait beaucoup en France autrefois, comme il en reste encore quelques-unes, qui papillonnent par goût autour de la politique et dont l'influence n'est pas toujours négligeable. Elles ne sont au fait rien d'autre que les arrière-petites-filles des

femmes conspiratrices et empoisonneuses de la Renaissance italienne ou du Grand Siècle ici.

Il paraît que le député Caudal-Denfert, auteur d'une loi sur la pudeur, bénéficie actuellement, dans le domaine des mœurs, de la réputation la plus fâcheuse. L'horrible mère Bèze, qui est sa principale concurrente au parti catholique, glisse discrètement à tout le monde la copie d'un petit rapport de police en recommandant : « Au nom du ciel, n'en parlez pas ! » Elle a maintenant fait jurer le secret à la moitié de l'Assemblée et tout le monde finit par être au courant des orgies de Caudal-Denfert.

La « belle Mme Renaud » s'est penchée vers moi en me demandant : « Est-ce que vous savez ? » J'ai fait l'innocent pour voir comment elle se tirerait de me raconter des choses qui ne sont pas racontables, mais elle s'en est fort bien sortie. Elle doit connaître son petit discours par cœur. Elle aussi a dû courir tout Paris.

Mme Mauret est arrivée avec un plateau de je ne sais quoi. Elle n'a pas entendu notre conversation, mais seulement un mot un peu leste de Mme Renaud sur Caudal-Denfert. Elle a souri, puis ajouté :

— En tout cas, il y a quelque chose qu'on ne peut pas lui refuser : c'est son attachement à la famille !

Car il s'est fait une spécialité des choses qui touchent à la famille. Vous pourriez penser que la famille est une institution qui se défend fort bien toute seule depuis le début des âges, mais, en France, c'est devenu une affaire électorale parfaitement capable d'assurer une clientèle solide. Caudal-Denfert est là-dessus en lutte ouverte avec ce vieux serpent de Mme Bèze.

Quelqu'un a pris sa défense. C'était un vieux monsieur qui doit être sénateur, mais dont j'ai oublié le nom :

— Qu'il s'agisse de retraites, d'allocations, de bonnes mœurs ou de protection de la jeunesse, sa ligne de conduite ne varie pas. Il place très haut cette cellule sociale qu'est la famille...

L'allusion aux mœurs avait provoqué des petits rires. Mauret, très à l'aise, discourait à la ronde, travaillant ses phrases comme à la tribune. C'est un homme qui parle bien. Mais pas toujours comme vous allez le voir.

Il était tard. Autour de Mme Mauret-Demors, les femmes faisaient de la musique. Le sénateur continuait :

— Je n'en veux pour preuve que sa loi sur la pudeur.

Une femme commençait à chanter avec une terrible voix de seringue, le sénateur est parti l'écouter et tous ceux qui étaient autour de moi se sont gaussés de ce qu'il venait de dire. Mauret-Demors ne soignait plus du tout ses phrases :

— Mais elle est idiote sa loi sur la pudeur. D'abord, elle est devenue la providence des maîtres chanteurs et des professionnels de la débauche ; ensuite, elle a des conséquences plutôt marrantes.

Il s'est tourné vers moi :

— Est-ce que vous savez, par exemple, qu'un soldat n'a plus le droit de faire l'amour ?

Il s'est assuré qu'à l'autre bout du salon sa femme interprétai avec émotion le grand air de la *Tosca*, que toutes les autres l'écoutaient, et il m'a dit :

— Car, enfin, de deux choses l'une : ou bien le soldat fait l'amour (il a usé d'un mot bien plus grossier) avec des femmes majeures, ou bien il le fait avec des mineures. Dans les deux cas, c'est sévèrement punissable. Si la femme est mineure, ça relève du tribunal pour enfants et de la maison de

correction ; si elle est majeure, elle risque bel et bien les deux ou trois ans de prison qui sanctionnent les détournements d'enfants...

Je n'ai pas eu le mauvais goût de lui demander s'il avait voté la loi en question. Par ailleurs, pour ma part, je ne trouve pas cette loi si stupide que cela.

Je voudrais maintenant vous parler...

J'interromps ma lettre. Je viens d'avoir un très court coup de téléphone. On m'appelle à l'ambassade. C'est à propos de cette affaire de la maison du boulevard Brune. Il a dû se passer quelque chose d'extraordinaire. Si je ne peux pas achever ma lettre, je l'enverrai telle quelle et vous écrirai dès que possible. Tout ceci est décousu. Pardon.

XXXVI

DES EFFETS ET DES CAUSES

Pelot vivait depuis trois semaines dans une inquiétude de tous les instants et ne cessait de se répéter :

« Je vais devenir fou ! »

Son aventure de la rue de Rome obsédait toutes les secondes de ses journées. La nuit, un sommeil difficilement obtenu offrait un court répit, mais le matin venait vite et le laissait seul avec son angoisse dont plus rien, pendant des heures, n'arriverait à le distraire. Il s'éveillait le cœur serré et, pendant quelques instants, il cherchait dans sa mémoire le lourd souvenir qui l'oppressait. Puis il se rappelait que ce n'était pas un rêve, mais bien l'abominable, la terrifiante réalité.

Sa femme, cependant, commençait à s'inquiéter :

— C'est le gâteau du pâtissier !

— Peut-être...

Il savait, lui, que ce n'était pas cela, mais l'idée fixe qui l'habitait tout entier depuis les heures horribles qui avaient suivi son arrestation. Pourtant, les policiers du quai des Orfèvres n'avaient pas montré de méchanceté particulière. Seul, de tous ceux qu'il avait alors rencontrés, l'inspecteur — il s'appelait Broutard — avait pris plaisir à s'acharner sur lui :

— Compte sur moi pour te saler !

Au regard des autres, c'était la routine. Un très jeune homme boutonneux avait recueilli son témoignage : une dizaine de phrases

entrecoupées de cris et de larmes :

— Je vais me suicider !

Le jeune homme fumait un tabac âcre, dont l'odeur emplissait la pièce :

— Ils disent tous ça.

Puis, tapait à toute allure une demi-page d'aveux spontanés que le tapissier avait signés sans y jeter un coup d'œil.

— On va me garder ici ?

— Pensez-vous ! Ça passera en justice dans six mois ou un an !

— Et avant ?

— Vous serez convoqué de temps à autre.

— Par l'inspecteur Broutard ?

— Une ou deux fois. Ensuite, par le juge d'instruction.

Il venait de recevoir la première de ces convocations : « Vous voudrez bien vous présenter le mercredi 1er novembre... »

Ç'avait été toute une histoire pour dissimuler la lettre.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je te montrerai ça tout à l'heure. Une facture de tissus...

Ça avait pris parce que Mme Pelot, dans la cuisine, s'affairait alors à préparer un plat naturiste qui avait le goût de lavement. Une bénédiction voulait qu'elle ne soupçonnât rien encore. Le soir du quai des Orfèvres, il

était rentré très tard chez lui, décomposé, claquant des dents, et elle l'avait facilement cru quand il lui avait dit :

— Je suis malade. Je me suis assis sur un banc. Je pensais que j'allais m'évanouir...

C'était presque vrai. Il avait voyagé dans Paris comme un homme ivre, titubant, sans trop savoir ce qu'il faisait.

L'Irlandaise avait poussé des cris : c'était la faute du pâtissier dont tous les sales gâteaux étaient à base de corps chimiques. Elle l'avait bien dit !

Or, à quinze heures, ce supplice allait recommencer. À La Celle-Saint-Cloud, il avait raconté n'importe quoi. Ça n'avait pas d'importance. Plus rien n'avait d'importance. Mais, sans se plaindre encore, les Américains commençaient à trouver qu'il en prenait à son aise et travaillait moins bien.

— C'est vous le satyre ? Allez, ouste ! Je n'ai pas de temps à perdre !

Le tapissier sursauta. Il n'y avait pas une minute qu'il était arrivé quai des Orfèvres et il ne s'attendait pas à ce qu'on le reçût si vite. Il se demanda pourquoi l'inspecteur ne le tutoyait plus, attribua cette distinction à la solennité du lieu. Le policier, d'ailleurs, n'en était pas plus aimable pour ça.

Pelot avait préparé tout un discours. Cette fois-ci, il allait s'expliquer. L'autre le coupa tout de suite :

— Expliquer quoi ? Vous avez fait le con. Maintenant, faut payer. Vous imaginez tout de même pas qu'on va vous laisser faire ?

Il en avait la colique. Il eût fallu dire à l'inspecteur que tout cela s'était fait malgré lui, que le satyre qui avait montré sa queue dans une pissotière à des gamines indifférentes n'avait aucun rapport avec le mari timide de

Mme Pelot, avec le père économe de petite Suzanne, avec l'artisan soigneux. Mais il ne trouvait pas ses mots et Broutard s'en foutait.

— Je vous ai fait venir pour vous poser encore quelques questions avant de transmettre le dossier.

Il n'osait plus rien dire. La peur le rendait muet, mais son regard devait quémander une explication car le flic ajouta :

— ...au juge d'instruction.

Il ne savait pas exactement ce que c'était qu'un juge d'instruction. L'organisation du droit et de la justice lui avait toujours paru d'une complication sans bornes et il s'y était d'autant moins intéressé qu'il n'avait jamais imaginé qu'il pût avoir un jour à s'en préoccuper.

— Vous êtes marié ?

C'était une question qu'on lui avait déjà posée le jour du drame et, le surlendemain, un monsieur modeste et correct était venu dans la loge demander sur lui quelques renseignements. Il avait été discret, du reste, et s'était fait passer pour un patron qui s'informait de l'honnêteté d'un employé éventuel.

L'inspecteur parut surpris d'apprendre que le tapissier avait une fille :

— Eh bien, c'est du joli ! Enfin, ici, on voit ça tous les jours... Vous travaillez ?

— Oui.

— Où ?

— C'est-à-dire...

— Vous ne travaillez pas régulièrement ?

— Non. Je suis artisan à mon compte.

— Autant dire chômeur !

Comme tout cela était compliqué ! Il se passa la langue sur les dents avant de débiter d'un seul coup :

— J'ai du travail pour six mois au moins !

— Où ça ?

— En banlieue. À La Celle-Saint-Cloud.

— Chez des particuliers ?

— Oui. Des Américains.

— Je vois...

L'inspecteur ricanait avant de se taire brusquement, puis de regarder Pelot bien en face :

— Ah !

Il baissa les yeux, parut écrire quelque chose, mais il n'écrivait pas. Il faisait des traits informes sur son buvard.

— Ils s'appellent comment, vos Américains ?

— C'est le général Wheeler.

L'inspecteur accusa le coup. Il avait eu un petit choc et Pelot, pour troublé qu'il fût, venait de s'en apercevoir. Le policier jugea bon de grommeler :

— Oh ! vous savez, ça, on s'en fout. Qu'est-ce que vous faites chez eux ?

— Ils arrangent une vieille maison. Ils ont acheté des tas de meubles anciens et ils en achètent encore. Je refais toute la tapisserie.

— Seul ?

— Oui. Seul.

— Depuis quand y êtes-vous ?

— Depuis le début de septembre.

— Ils sont comment, avec vous ?

— Aimables. Je vois surtout Mme Wheeler.

— Et le général ?

— Il vient déjeuner.

— Ils parlent anglais entre eux ? Oui, évidemment.

— Oui.

Il y eut un temps. Broutard réfléchissait :

— Ils sont vraiment gentils avec vous ?

— Très gentils. Et puis ils savent que je travaille bien. Sauf ces jours-ci, parce que...

— Oui. Bien sûr...

Le ton avait changé, et non seulement le ton, mais les intentions. Le tutoiement recommençait ; il paraissait presque affectueux.

— Et tu dis que tu en as pour six mois ?

— Oui, parce que...

— Tu y manges ?

— Le matin.

— Où ça ? À la cuisine ?

— À l'office. Avec les bonnes.

— Elles parlent français, les bonnes ?

— Un peu. Sauf la cuisinière.

Avant de poursuivre, il hésita un instant, mais ce n'était plus le moment de faire des cachotteries. Surtout pas à l'inspecteur.

— Mais moi, je les comprends... Je parle très bien l'anglais...

— Nom de Dieu !

— Oui. Et eux, ils ne croient pas que je les comprends. Je ne leur ai rien dit, au début, parce que la cuisinière m'avait mal reçu. Maintenant, je n'ose plus...

— Mais c'est bien vrai que tu en as pour six mois ?

— Oui.

— Pendant six mois tu mangeras tous les jours à l'office ?

— Oui.

Pelot n'était guère versé dans les subtilités psychologiques, mais il sentait qu'il se passait quelque chose et que ce quelque chose lui était favorable.

— Alors personne ne sait que tu parles anglais ?

— Personne.

Pourquoi l'inspecteur posait-il plusieurs fois les mêmes questions ? Et quelle importance tout cela avait-il ?

— Dis donc, Pelot...

Le policier allait dire quelque chose, mais il se ravisa. Le tapissier sentit que c'était le moment de poser timidement une question :

— Qu'est-ce qu'on va me faire ? Je vais aller en prison, n'est-ce pas ?

Or, le terrible inspecteur Broutard devenait soudain presque amical :

— D'abord, tu seras convoqué par le juge d'instruction. Ça, je ne peux pas l'éviter puisque j'ai annoncé l'arrivée du dossier.

— Et ensuite ?

— Oh ! ensuite...

L'inspecteur souriait franchement :

— On ne voudrait tout de même pas te faire perdre ta place. Surtout que tu as une petite fille. Ça s'arrangera peut-être...

— Non ! Vous croyez ?

— Attends, attends, je ne dis pas...

Trop d'émotions s'étaient succédé ce jour-là. Le dernier retournement coupait la parole à Pelot.

— Tu sais, Pelot, dans la police, c'est comme ça. On passe son temps à arranger des affaires... Remarque que, pour la tienne, je ne peux rien dire encore.

— Mais vous croyez que...

— Je vais voir ce que je peux faire. Reviens dans huit jours. Oui, par exemple, dans huit jours à cette heure-ci. Il se peut que, d'ici là, tu sois convoqué par le juge. C'est toujours de vieux idiots. Dis-en le moins possible et ne te bile pas trop. Et puis, si tu veux me croire, ne lui parle pas trop de notre conversation.

— Vous croyez que ça peut s'arranger ?

— Ça pourrait peut-être s'arranger ; encore une fois, je vais voir ça. Ah ! un dernier mot : personne, à La Celle-Saint-Cloud ne doit savoir que tu parles anglais. Personne, hein ! personne ! Sans ça, mon vieux, je ne réponds plus de rien. C'est bien compris ? Allez, au revoir. À la semaine prochaine. D'ailleurs, par la suite, j'espère qu'on se reverra. Ça me fera plaisir. Au revoir.

Pelot quitta la pièce abasourdi. Il se demandait ce qui s'était passé.

XXXVII

INVENTION DU SUPERLAVOR

Au moment de porter le déjeuner à ses lèvres, Delatre reposa brutalement la tasse, courut au téléphone :

— Allô ?

De la petite pièce où il se trouvait, on voyait la cuisine et, sur le réchaud, le café qui continuait à fumer.

— C'est toi ? J'avais peur qu'on t'ait coupé le téléphone.

— Ça vient, ça vient. Aie confiance !

C'était Cervel. Le fabricant malheureux de savon et lessive que son nom illustrait, ne paraissait pas déborder de satisfaction.

— Ne plaisante pas. J'ai à te dire des choses graves. Qu'est-que tu fais ?

— Moi ? Je déjeunais. Pourquoi ?

Il était huit heures quinze. Delatre le savait parce qu'il avait le cadran devant lui.

— Je voulais dire : « Qu'est-ce que tu fais aujourd'hui ? » Je voudrais te voir.

— Très volontiers. C'est urgent ?

— Urgent... je ne dis pas... Mais le plus tôt serait le mieux.

Cervel ne devait pas être normal. À tout instant, il se grattait la gorge comme pour retrouver un son de voix convenable.

— Enfin, demanda Delatre, que se passe-t-il ? Et, d'abord, comment va ta femme ?

— Merci. Merci... Ah ! mon pauvre ami !

— Quoi ? Elle est...

— Mais non ! Qu'est-ce que tu vas chercher ? On l'a opérée le 27. Elle se porte comme un charme. Elle a vingt ans de moins ! Alors qu'elle avait reçu les sacrements !

— Allons, tant mieux !

— Mais oui, tant mieux... Évidemment, tant mieux... Bien sûr... Bien sûr...

— Alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Mais rien ne va ! Et d'abord, sais-tu ce qui arrive ? Mon personnel est en grève ! Dans une si petite entreprise ! Qui pourrait croire ça ?

— C'est très ennuyeux. Tu permets, un instant ? Conserve l'appareil.

Il posa le sien sur la table, alla dans la cuisine éteindre le gaz sous le café qui bouillait.

— Allô ?

— Oui, je suis toujours là.

— Tu ne veux rien me dire au téléphone ?

Il y eut, au bout du fil, un nouveau raclement de gorge.

— Après tout, pourquoi pas ? Tu... Tu te souviens de la proposition... folle, oui vraiment folle, que tu m'avais faite l'autre jour ? Je suppose que c'était une plaisanterie, que tu disais cela sans y penser...

— Non, non. Je parlais très sérieusement.

— Une intention qui ne me paraît guère raisonnable ; mais, enfin, c'est ton affaire.

— Si je comprends bien, tu es d'accord ?

— Oh ! n'anticipons pas... Remarque que je te téléphonais surtout pour avoir de tes nouvelles, pour savoir comment tu allais. À propos, tu l'as toujours le meuble de Riesener ?

— Riesener. Je l'ai toujours. J'ai vu Filhao qui me le prend pour deux mille cinq cents.

— Parfait. Je réfléchissais justement que je pourrais, à la rigueur, envisager tes propositions sous réserve d'un petit arrangement des conditions. Quoi qu'il en soit, je serais heureux de te voir.

— Qu'est-ce qu'ils te demandent tes employés ?

Cervel retrouvait d'un seul coup et son aisance à parler et son timbre normal. C'était pour se lamenter :

— Ah ! mon pauvre ami, ne m'en parle pas ! Vingt-cinq pour cent d'augmentation ! Simplement ! Se mettre en grève dans une entreprise comme la mienne ! C'est inouï ! Là-dessus, le chirurgien de ma femme me réclame mille trois cents francs, la clinique sept cents. Et maintenant qu'elle va mieux, elle prétend me faire payer. Mes beaux-parents l'ont persuadée de mes crimes : je la ruine à petit feu et ça ne date pas d'hier...

— Ce qui fait que tu ne serais pas mécontent de leur jouer un tour de ta façon.

— Ma foi, je ne dis pas non, mais la vraie raison, c'est que je suis lassé de tant de difficultés. D'ailleurs, je suis moi-même assez malade et...

— Qu'est-ce que tu as ?

— Le surmenage, sans doute. Les soucis. Le médecin parle à mots couverts de dépression, si je ne me repose pas. Tu vois que c'est grave... Au fait, quand puis-je te voir ?

— N'importe quand. Ce matin, si tu veux.

— Tu fermerais ta boutique ?

— Même pas. Je vais appeler une fille que je connais et elle viendra s'asseoir ici en attendant un client problématique.

— Si elle est libre !

— Elle l'est presque toujours. Elle peint des étoffes qui sont très jolies, mais qu'elle ne vend pas facilement. C'est mon amie Edwige. Tu sais bien...

— Ah ! oui. Une fille que je n'ai pas voulu voir parce qu'elle vivait avec un certain Gaston avec lequel elle n'était pas mariée.

— C'est ça. Son Gaston l'a plaquée et elle a du vague à l'âme. De venir ici lui changera les idées. Pour moi, j'arrive chez toi vers dix heures. Ça va ?

— Très bien. Je t'attends.

Une journée crevante ! Delatre, arrivant en effet vers dix heures, avait trouvé l'industriel inquiet, désordonné, passant par de courtes phases

d'excitation et, au demeurant, effondré. Comme la secrétaire ouvrait toujours la porte :

— Tiens ? Elle n'est pas en grève, celle-là ?

— C'est la seule. Voilà, j'ai réfléchi à ce que tu m'as dit l'autre jour. Il se peut que tu aies eu raison.

— Est-ce ce que je t'ai dit qui t'a décidé ?

— Oui et non. C'est surtout le besoin de détente. Par ailleurs, et tout à fait entre nous, je suis persuadé que, quand tu te seras aperçu des détails de l'affaire, tu voudras, toi aussi, t'en débarrasser. Si bien que j'ai l'intention de ne te faire qu'une vente conditionnelle. Tu t'engages, au bout d'un an à m'acheter mes autres parts ou sinon...

— Je te rends les miennes. Je suis d'accord. Tu comprends, j'espère, que ce que j'en fais, c'est surtout pour te défendre contre toi-même, eu égard à notre vieille amitié.

— Oui. Oui.

— Tu ne me reprocheras pas de ne pas t'avoir prévenu !

— Je ne te reprocherai rien du tout.

— Parce que, ne te fais pas d'illusions : ça durera quelques mois et tu m'écriras que tu t'étais trompé. Je reprendrai mes parts et ensuite...

— Ensuite ?

— Je refilerai le tout à un naïf quelconque en lui faisant croire que j'ai dû partir précipitamment pour raison de santé et que mon remplaçant a gâché l'affaire. Je te prie de bien noter que je ne te prends pas en traître !

— On verra bien. Nous n'allons pas recommencer cette discussion. Et toi, pendant ce temps-là, qu'est-ce que tu vas faire ?

Edwige devait être arrivée. Après avoir, comme toujours, trouvé la clé chez la concierge, sans doute essuyait-elle les faïences tout en écoutant à la radio les chansons attendries dont elle ne se lassait pas.

— Ce que je vais faire... Euh... Je n'y ai pas beaucoup pensé jusqu'ici, mais imagine que... — oh ! c'est un simple hasard — on me propose la direction technique d'une affaire de savon dans le Midi. La sous-direction, exactement...

— À Marseille ?

— Oui. À Marseille.

— Ce n'est pas ton marchand de savon qui te propose ça ?

— Bien... C'est-à-dire... Oui, en fait, c'est mon marchand de savon. Ça t'ennuie ?

— Mais non, voyons ! qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?

Aucun des deux hommes n'avait songé à déjeuner. À dix-huit heures, Delatre avait si peu fini qu'il prenait la décision de revenir le lendemain. Tant pis pour Edwige et pour ses foulards de soie peinte !

La grève du personnel laissait désert le hangar qu'assez drôlement Cervel appelait tantôt « l'usine » et tantôt « les bureaux ». Seule la secrétaire, antique et vénérable, errait, comme perdue, dans sa robe de serge usagée avec, pour les moindres choses, des gestes d'archevêque célébrant une messe solennelle.

Toute la journée l'antiquaire avait erré de part et d'autre des cloisons vitrées qui eussent évoqué pour lui un décor de serre, n'était la lumière

malade, l'humidité, et le silence anormal du fond de cour que troublait seulement, de loin en loin, les cris d'un marmot ou d'un chien prisonnier. Les « Établissements Cervel » n'effectuaient qu'un travail très simple. Trois produits qu'on recevait de différents fournisseurs composaient la lessive. Une machine brassait le tout, mais le dosage se faisait à la main. Quant à l'empaquetage, s'il n'était pas réellement automatique, du moins la plieuse-remplisseuse était-elle moderne. Elle aurait pu débiter bien avantage. Quant au savon, il ne nécessitait qu'un travail insignifiant.

La comptabilité posait à Delatre un bien autre problème. Depuis le matin, Cervel n'avait cessé de répéter :

— Tu ne t'en tireras jamais !

Ou encore :

— Tu ne sais pas le premier mot de ces questions-là !

Il poussait des soupirs, levant les yeux au ciel, en entendant son ami qui ne s'affolait pas lui répondre :

— Je ne crois pas que les questions de comptabilité nécessitent un génie prodigieux. J'ai cru remarquer que les comptables manquent très souvent d'un génie prodigieux. Et, jusqu'à nouvel ordre, ça ne m'intéresse pas...

— On se demande ce qui t'intéresse !

— Une multiplication que j'ai faite.

— Explique-toi.

— Voilà : Il y a, en France, au bas mot, dix millions de familles. Chacune fait, en moyenne, une lessive par semaine. Ça fait cinq cent vingt

millions de lessives par an. C'est-à-dire, pratiquement, cinq cent vingt millions de paquets de lessive. Or, le nombre des produits en concurrence n'atteint pas quinze ou vingt. Je vais être follement large et compter cent. Chacun d'eux doit donc vendre cinq millions de paquets par an. Si chaque paquet me rapporte dix centimes, je dois gagner cinq cent mille francs par an. Comme j'ai tout compté par défaut, comme il y a le savon, l'exportation, et peut-être un petit bénéfice supplémentaire quand je serai mieux organisé, je ferai par an mon million.

— Avec des si...

— Il n'y a pas de réalisation qui n'ait commencé par un si. Dieu s'est dit un jour : « Si je fondais la terre ! »

— Ah ! je t'en prie ! Explique-moi plutôt pourquoi, moi, je vendais si peu mes produits ?

— Parce que tu vendais trop cher et ne faisais pas de publicité. C'est la raison pour laquelle je ne vends pas mes antiquailles et c'est aussi pourquoi le coiffeur du coin ne deviendra jamais riche. On reparlera de tout cela demain. J'espère bien que tout ton monde sera toujours en grève ?

Cervel eut un rictus amer :

— Oh ! sur ce point, rassure-toi !

— Tant mieux. Comme ça, nous serons tranquilles !

En le raccompagnant à la porte, il lui toucha l'épaule :

— Je voudrais savoir par où tu prétends commencer.

— Par changer le nom du produit.

— Tu veux changer les paquets ! Nous en avons dix mille d'avance ! Et puis, je n'en vois pas la nécessité. Sais-tu seulement combien ça va te coûter de faire faire de nouvelles boîtes ? Qui paiera ça ?

— Je n'en sais rien. Mais vois-tu, la « Lessive Cervel », ça n'est pas excitant.

— Comment ! Mais c'est le nom donné par mon grand-père !

— J'ai la tristesse de te répéter que ton grand-père ne m'excite pas.

L'industriel était dégoûté :

— Tu deviens grivois. Après tout, fais donc tout ce que tu veux. Je préfère que ce soit toi qui fasses faillite. Mettons que je m'offre des vacances. Mais, dis-moi tout de même la géniale trouvaille de ton esprit fertile...

— Ne sois donc pas rageur et sarcastique. Aide-moi, au contraire. Je voudrais un nom un peu ridicule.

— On se demande pourquoi !

— Rien. Une idée comme ça. D'abord, je soupçonne mes futurs clients d'être, dans leur ensemble, moins sensibles à l'ironie que M. de Voltaire. Je ne détesterais pas me moquer d'eux. Qu'est-ce que tu dirais de la lessive C.D.Q. ?

— Que c'est indigne !

— Peut-être un peu appuyé, en effet. Cherchons quelque chose d'un peu moins sensible. La lessive D.S., par exemple. Je ne parle pas de la lessive D.T., dont le nom nuirait à la vente une bonne partie de l'année. Trouves-tu ça bien ?

— Non, je ne trouve pas. Et même, à ne rien te cacher, tout cela m'agace un peu.

— Bien. Je vais chercher autre chose. À demain.

— À demain.

Delatre rentra content chez lui. Aucune des difficultés n'était à la hauteur de ce qu'il avait imaginé. Et puis, il semblait que la vieille secrétaire — elle s'appelait Mlle Margat — fut très au courant de toute la routine commerciale. Il y avait des chances pour que se fît toute seule la plus grande partie du travail.

Il se promit, le lendemain, de questionner longuement Mlle Margat. Plusieurs fois dans la journée, il avait eu l'impression que la vieille fille s'inquiétait de voir s'entasser les dettes et les engagements. Elle connaissait à coup sûr beaucoup mieux les « Établissements Cervel » que leur propriétaire. Celui-là, il le jugeait maintenant sans indulgence :

« Un brouillon de la pire espèce : un brouillon sans imagination ! »

Quand, vers vingt heures, l'antiquaire poussa la porte de son magasin, Edwige l'accueillit avec un visage désolé :

— Je n'ai rien vendu !

— Ça n'a plus aucune importance.

— Vous ne croyez pas que vous vous montez la tête un peu vite ? Tenez : voilà le courrier de la journée.

Il lui fallut un effort pour surmonter le petit serrement de cœur que lui causait d'habitude l'aspect des enveloppes. Il tria : Le gaz. Une lettre rédigée sous une forme comminatoire. Un club qui réclamait sa cotisation et (ça il l'attendait) : la mise en demeure des Allocations familiales. « Monsieur,

constatant que vous n'avez pas satisfait aux obligations de la loi du... » Il poussa le tout dans le tiroir, jeta au panier deux prospectus et la *Revue de la famille française* que, sans aucune raison valable, on persistait à lui adresser. En faisant sauter la bande, il aperçut sur la couverture l'impossible gueule de raie de Mme Bèze et la revue rejoignit d'urgence les prospectus inutiles. Pour finir, il parcourut la lettre d'une bonne femme qui « se trouvant momentanément un peu gênée, serait heureuse de lui céder dans de bonnes conditions quelques beaux meubles de famille »... Elle était veuve d'un avocat et remerciait d'avance de l'attention qu'il donnerait à sa lettre. Le principal était que le percepteur n'eût pas envoyé de commandement.

— Edwige, j'ai encore un coup de fil à donner. Vous permettez, n'est-ce pas ?

— Oh ! je permets tout. Seulement, voilà : on ne me demande rien.

Ils étaient assez vieux amis pour qu'elle pût se permettre une plaisanterie semblable. Elle rit sans gaieté et, pendant qu'il appelait Filhao, elle s'approcha d'une gravure, se collant le nez sur le verre parce qu'elle était très myope.

— Quand nous serons riches, il faudra qu'un jour vous m'emmeniez à Marly... Filhao n'est pas chez lui ?

— Ça ne répond pas.

— Vous ne savez pas ce que j'ai appris ? Ce vieux forban va se marier. La pauvre femme, n'est-ce pas !

— Je sais. Je l'ai vu il y a deux jours. Edwige, je vais faire fortune.

— Quand ?

— Très vite. Pour commencer, vous allez dîner avec moi. Je vous offre des nouilles.

— Comme toujours. Si vous voulez un bon conseil : achetez donc de temps en temps des coquillettes. Ça changera !

— Mais c'en sont, ma chère Edwige !

— Alors, je ne résiste plus. Elles sont à crédit, je pense ? Ce sont les meilleures.

En dépit d'une gaieté très artificielle et que rien ne justifiait, Edwige avait de toutes choses une vue pessimiste. Elle connaissait les nouveaux projets de Delatre et s'en inquiétait un peu :

— Vous êtes certain de n'avoir pas de fièvre ? Quel est l'âne qui a pu vous mettre dans la tête des idées pareilles ?

— C'est vous, ma chère !

— Quoi ?

— Oui. L'autre jour, quand vous m'avez parlé de Bidart.

Dans la cuisine, elle remplissait d'eau une casserole et ouvra tous les placards :

— Où est le sel ?

Puis elle revenait à son premier sujet :

— Avec quoi ferez-vous de la publicité ? Vous n'avez pas un sous !

— Avec des dettes d'abord. Ensuite, avec un ou deux galopins que je vais envoyer dans les boutiques pour engueuler le marchand quand il ne vendra pas ma lessive.

— Drôle d'idée !

— Une idée à moi. Je vous expliquerai. Vous ne connaissez pas de galopins ?

— Hélas, non ! Je verse les pâtes ? L'eau bout.

Il ne répondit pas, mais la regarda, ravi :

— Ça y est ! J'ai trouvé !

— Quoi ?

— Le nom du produit. Je vais appeler ça le « Superlavor ». Hein ! Est-ce assez sot !

Il exultait, mais son rire tourna en grimace :

— Oh ! J'ai mal aux dents !

Puis de nouveau :

— Je suis ravi !

— Vous êtes ravi d'avoir mal aux dents ?

— Non. D'avoir découvert le Superlavor. Pour le reste, il faut tout de même que j'aille chez le dentiste.

— Il est bien, votre dentiste ?

— Oh ! non ; c'est un pignouf. Mais, pour l'instant, je n'ai pas les moyens d'aller chez un autre.

— Voulez-vous me faire croire que vous avez les moyens d'aller chez celui-là ?

Elle riait encore, comme elle riait toujours, en installant, sur la table de la cuisine, un couvert plus que simple.

— Mais vous me croirez sûrement si je vous dis qu'il me fait crédit. Je crois qu'autrefois il habitait dans votre quartier.

— Comment s'appelle-t-il.

— Schatz. Vieille noblesse française.

— Connais pas. Venez à table. Vous n'êtes donc plus royaliste pour aller chez lui ?

— Plus que jamais. Je vous fais remarquer que je suis à table. Et pour la gueuse, on la pendra.

Edwige admirait chez Delatre un dynamisme tout nouveau, mais elle lui voyait aussi des poches sous les yeux et, comme c'était une très bonne fille, elle avait honte de ce qu'elle pensait :

« C'est très joli la vie de bohème, mais ça ne va bien qu'à la jeunesse. »

Elle s'en alla deux heures plus tard, serrant sous son bras un bouquin de Patricia Startex, qu'elle venait de lui emprunter parce qu'il était bourré de sentiments religieux et d'obscénités colossales.

XXXVIII

LE TRIOMPHE DE FLORE

— Attention, tu vas tomber !

— C'est ma foi vrai. Merdalore.

— Il n'y a pas de quoi !

La rue était une fondrière qu'étoilaient par endroits mille petites flaques de boue. Le temps s'assombrissait. Breuil releva le col de son pardessus :

— On continue ? Il va sans doute neiger.

— Ça t'ennuie ?

— Non.

Au bout d'une sorte de village qui s'étalait en masures lépreuses, ils escaladèrent un talus glissant, se retrouvèrent encore dans un terrain vague que dominait au loin, de l'autre côté d'un canal, les hautes constructions d'une usine. Il semblait que des générations entières fussent venues ici pour vider des ordures et casser des bouteilles. C'était triste.

Cependant, Breuil plaisantait :

— Tu es bien sûr d'aimer toujours autant tes promenades du dimanche ? Même par ce temps-là ?

— Et comment ! Surtout par ce temps-là ! Dès qu'il fait beau, les routes de banlieue appartiennent à des coquandouilles que je ne veux pas voir.

— Qui, par exemple ? Tu ne veux voir personne.

— Est-ce que je sais ? Par exemple, Germinal Coquandouille, issu de parents progressistes bien qu'adultérins, qui est moniteur à l'association des « Fervents de la verdure » et qui compose des chants sociaux. Ou un autre. Ou tous les autres ! Tu m'embêtes avec tes questions !

Il l'attrapa vivement par le bras :

— C'est toi, ce coup-ci, qui vas tomber !

— Remarque que ça se porte : Ambositra va tomber. Le ministère va tomber. Pourquoi veux-tu que nous ne tombions pas ?

Ils avancèrent jusqu'à la berge. Tout le pesant ennui de l'automne du nord semblait s'écrouler sur l'eau grise. On ne voyait personne, sauf, de loin en loin, un chien maigre et craintif.

— Où sommes-nous ?

Breuil déplia de nouveau sa carte, indiqua de l'ongle un point précis :

— Le village là-bas, c'est Villeneuve. Le canal, c'est un bras de la Seine. Au-delà, c'est Saint-Denis.

Très loin d'eux, une famille apparut qui poussait sur la route une voiture d'enfant. C'était sur l'autre rive. Tout se noyait ici dans le silence du jour de repos, mais, dans les cafés du village, il devait déjà y avoir foule ; des hommes autour des tables poisseuses qui triomphaient en criant :

— Belote et rebelote et dix de der !

Tandis que leurs femmes dépoitraillées buvaient du rouge au comptoir en mélangeant des tas d'odeurs.

— Alors l'usine, là-bas, c'est...

— Gennevilliers. Toi qui te plaignais de ne pas connaître la banlieue nord, tu voudras bien considérer que je te conduis dans un endroit assez typique. Je trouve ça inestimable comme densité de misère et de tristesse.

Jarteaud ne répondit pas. La nuit bientôt allait tomber. Il faisait un peu froid.

Le terrain vague ne dominait pas de trois mètres la route et la rivière. Pourtant, on y surplombait un paysage étrange et désolé que cernait la Seine, avec au-delà, vers le nord, les ferrailles distordues d'une usine abandonnée. Jarteaud demanda :

— On va rentrer par Saint-Ouen ?

— On va rentrer par Asnières.

— Et, ensuite, on dîne dans un troquet ? Je t'invite !

— J'accepte. Je n'ai plus d'argent.

Il n'y fit qu'une rapide allusion :

— Tu m'as toujours connu des ennuis d'argent, mais cette fois-ci, je crois que c'est grave. Le secours juif me coupe les vivres puisque j'ai fini mes études.

— Alors ?

— Alors, il faut que je me trouve du travail de toute urgence.

— Tu pourrais faire un remplacement de médecin.

— Je n'aurais plus le temps de faire ma thèse qui me fait courir dans tout Paris. Je préfère me chercher autre chose, par exemple une représentation de laboratoire. J'ai déjà fait ça et ça ne m'ennuie pas trop. Jarteaud, paie-moi à dîner et ne t'occupe plus de ça. C'est dénué d'intérêt.

« Faulte d'arregent, c'est douleur non-pareille. » Tu vois que le mieux, c'est de ne pas y penser.

Il y avait toujours entre eux ce silence anormal que vint soudain percer dans le lointain l'interminable sifflement d'un train.

— Est-ce laid ! dit Breuil. Quand tu jetteras des bombes, commence donc par ici !

— Je ne m'attendais pas, mon cher, à te voir si vite me conseiller de jeter des bombes !

— Te le conseiller, pas question ! Je dis seulement qu'ici, tu auras des excuses.

— Oh ! je ne fais pas ce qui demande des excuses. Le tout est de savoir si le terrorisme en demande. Au fait, qu'en penses-tu, toi, du terrorisme ?

— Je lui reproche bien des choses, en particulier de n'être pas conditionné. C'est sa plus évidente faiblesse.

— Non, c'est sa force. C'est la revanche du surhomme sur la foule lâche et moutonnière. Tu vois que tu le chicanes sur ses résultats. Du point de vue de l'homme supérieur, ce sont les intentions qui comptent.

— Point de vue, au demeurant, très légèrement teinté d'un soupçon d'égoïsme. Si tu t'en mêles...

— Si je m'en mêle, compte sur moi pour y introduire des intentions pures !

— Je compte sur toi. En ce qui concerne les résultats, ils sont connus d'avance : c'est toujours la foule lâche et moutonnière, si habilement flétrie par toi, qui finit par avoir le dessus... Ce serait trop simple, si l'on

gouvernait par la force ! La force, ça n'a qu'un temps. Ensuite, tout recommence.

Jarteaud l'écoutait avec une extrême attention.

— Premier point : je marche sur ton ironie. Vos injures ne m'atteignent pas. Deuxième point : on n'a jamais rien recommencé. Les événements s'extraient les uns des autres et s'engendrent à tire-larigot comme les familles honnêtes. En fait, on ne sait pas du tout ce que serait une société sans surhommes puisqu'il n'y en a jamais eu, puisque toutes celles qu'on connaît ont flâné entre deux héros, ont poireauté de surhomme en surhomme en passant le temps comme elles pouvaient.

— Je commence à comprendre pourquoi tu n'es pas démocrate. Lors de notre balade à Marly — je ne suis pas prêt à l'oublier — j'avais surtout vu en toi un velléitaire et un furieux. Non, je ne m'excuse pas d'avoir pensé ça. C'était plutôt flatteur. J'en viens à te trouver très sérieusement dangereux. Je fais confiance, moi, au monde sans héros, j'attends tout de lui. Je sais à peu près ce que tu reproches à ce monde-là...

— D'être condamné aux moyennes, alors que ce sont les sommets qui sont remarquables.

— Pour ce qui nous occupe actuellement, traduisez : Hitler et les louches dictateurs du Moyen-Orient.

— Tais-toi. Je les préfère à la populace.

— Et tu n'as jamais pensé à la démocratie installée par la force ?

— Ça ne s'est jamais vu.

— Et Robespierre, alors !

— Tu crois ?

Jarteaud s'était arrêté. Il répliqua, moins sûr de lui :

— C'était un essai... Et puis ça m'est égal.

Mais il n'était toujours pas pressé de partir. Il suivait de l'œil le mouvement d'un gros nuage noir qui, très près d'eux, courait au ras des toits, puis se défaisait, se disloquait, et finissait en une lourde écharpe de fumée.

— Il faut que tu comprennes, Breuil, que ces questions-là sont capitales pour moi.

— Ah !

— Capitales et urgentes.

— Comprends pas pourquoi.

— Parce qu'on me sollicite d'adhérer à un groupement terroriste.

— Tu es fou ?

— C'est vrai.

— Je veux que tu me dises que ce n'est pas vrai, que tu ne va pas faire ça, que... J'admets tout ce qu'on veut, sauf ce qui touche à la vie. Je viens de prendre conscience de l'abîme qu'il y avait entre les idées désintéressées et les manifestations politiques. Je sais qui veut t'entraîner. C'est ton médecin, dont tu m'as parlé. Entre nous, un très banal assassin probablement... Tu ne vois pas que c'est un homme inférieur, ton héros ? plus cruel et moins réfléchi que les autres ? Tu ne vois pas qu'il y a en lui un ignoble mélange de férocité et d'enfantillage. Tu ne vois pas...

— Je vois tout ça.

— Alors tu penses comme moi ?

— Sur le dernier point seulement. Et c'est pourquoi je me désole du peu de clarté de mon jugement.

— Oh ! ce n'est pas affaire de jugement clair et de raison. C'est affaire de colère et de méchanceté profonde !

Une fois de plus, il prit son temps, leva le nez comme s'il évaluait à sa valeur exacte la menace d'une ondée.

— Non, Breuil, non. Je ne voudrais pas que tu croies cela. Jamais je ne ferai ce que ma morale n'approuve pas.

— Et que dit-elle à ce sujet, ta morale ?

— Elle est muette et je ne sais pas pourquoi. Enfin, elle est muette pour l'instant.

— Qu'elle le reste ! D'ailleurs, elle n'est nullement muette, mais tu la fais taire.

— Breuil !

— Je t'écoute. Tu marches dans l'eau.

— Ça ne fait rien. Breuil, on ne peut pas s'accommoder du mal. On ne peut pas l'admettre. Il faut le détruire.

— Ce qui ne peut te conduire qu'à un désir de destruction universelle. Ça, c'est l'affaire de Dieu, encore qu'il ait essayé plusieurs fois sans y réussir. Je n'oublie pas aussi que tu n'aimes guère notre Dieu juif.

— Cent mille fois mieux que le répugnant Dieu des chrétiens qui s'accommode du mal et transige avec lui quand il ne se vautre pas dans les horreurs et la souffrance. « A souffert sous Ponce Pilate ! » Par masochisme ? Par lâcheté ? Par impuissance ? Ou, sans doute, plus

simplement, par goût profond du mal. Je pense que Jésus avait dû lire Anatole France, cette espèce d'eunuque qui croyait que la pitié remplace la colère !

Breuil n'avait pas l'air d'entendre et Jarteaud regardait au loin dans le vague, là où un arbre mort, le seul, accrochait au ciel bas ses branches torturées d'où s'envola un oiseau lourd.

Une heure plus tard, alors que le jour achevait de finir, Breuil, en longeant l'usine à gaz, désigna de l'autre côté de la route tout une agglomération de baraques misérables :

— Je crois que ceux qui vivent dans ce décor-là ont quelques excuses à devenir alcooliques et resquilleurs. Au fond, le communisme, c'est peut-être tout simplement ça.

— Sans blague !

— Oh ! ce que j'en disais...

— ...n'est même pas très original. Ça fait maintenant partie du credo ouvrier : « Nous serions de tout petits doux moutons si vous nous faisiez des conditions de vie agréables... La caisse est au fond. » Tu parles ! Donne-leur donc une salle de bains et tu verras si c'est cela qui les empêchera de sentir mauvais !

— Jarteaud, tu souffres de perversions de l'odorat.

— Possible. À propos, je ne vois pas pourquoi les perversions sexuelles sont punies et pas celles de l'odorat. D'autant que les unes me paraissent souvent dériver des autres. Pour en revenir à ta fine observation, la vérité, c'est que ce décor qui te désole et te paraît voisin du monstrueux ne gêne absolument pas les gens qui y vivent. Ils en sont responsables.

— Quoi ? Mais, nom d'un chien, ce n'est tout de même pas un ouvrier ! C'est un patron qui a construit cette usine telle qu'elle est !

— Tu as quelquefois vu des ouvriers demander qu'une usine soit jolie ? Pourquoi le feraient-ils ? Le vin rouge, au-delà d'une certaine quantité, leur invente des décors bien plus beaux que toutes les usines du monde.

— Tu prononçais tout à l'heure un éloge du terrorisme à vous tirer des larmes. D'attendrissement, bien entendu. Te voilà devenu un bourgeois de 1880. Je tiens pour assuré que l'alcoolisme, c'est une conséquence et non pas une cause. C'est à nous de dire aux pauvres types qui s'étiolent dans ces taudis : « C'est laid, c'est sale, c'est triste. Une vie passée là est une insulte à la dignité d'homme... »

— Ça y est ! Ça ne pouvait pas rater ! Y crois-tu, toi, à la dignité d'homme ?

— Tu m'emmerdes et je continue : « Aidez-nous à mettre debout un monde d'où soient exclues de semblables hideurs. »

Car, enfin, Jarteaud regarde cette petite maison qui a l'air d'une cabane à lapins. Il y a des bipèdes qui y vivent. À combien ? je préfère ne pas le savoir. Il se peut qu'ils aient fini par s'y accoutumer. Comme un vieillard qui fait sous lui finit par prendre goût à l'odeur de sa merde.

Imagine maintenant que le propriétaire se dise : « Cette maison est extrêmement pauvre. Elle ne sera jamais moderne ni confortable. Mais je vais cependant essayer d'en tirer quelque chose d'acceptable. Pour commencer, j'ai tout de même les moyens de l'enduire d'une jolie couleur. Du blanc, par exemple, ou un ocre un peu clair. Ça ne me ruinera pas non plus de peindre les volets en rouge ou, tiens ! en marron et blanc qui ira bien avec l'ocre. Je ne suis toujours pas ruiné ? Profitons-en pour refaire un peu la clôture. Je tâcherai d'obtenir qu'à la belle saison les locataires y

fassent pousser des fleurs. S'ils en mettaient aux fenêtres, ce serait mieux encore. »

Ajoute à cela, Jarteaud, un petit peu de ce qu'il faut pour se laver et les habitants de la maison vont tout de suite devenir légèrement moins féroces, légèrement moins bestiaux. Il va leur pousser quelque chose d'humain.

— C'est fini ? Tant mieux. Je viens de te laisser débiter ton laïus auquel rien ne manque, ni la dignité humaine ni le joli couple floral. Voici mon opinion : c'est plus naïf que du Jean-Jacques. À propos, le bien-fondé de cette comparaison me frappe tout d'un coup : c'est avec des niaiseries de cet ordre que les gens du XVIIIe se sont laissé couper la tête. Ravissant, ton projet de petite maison perdue dans les fleurs ; l'ennuyeux, c'est que ce rêve idyllique n'a vraiment rien à voir avec les préoccupations des intéressés, qui sont purement et simplement de saboter la civilisation. Quant à ce qui la remplacera, on le sait par la Russie : une dictature policière à base de crapule, d'obscurantisme et d'alcool ignoble. Pense donc à ce qu'il doit être possible de tenir en cet instant même comme conversation en Russie. C'est cela la réalité et non pas ta villa perdue dans les pétunias roses.

Avec la nuit, le froid devenait plus vif. Breuil et Jarteaud avaient passé l'usine à gaz. Ils suivaient maintenant une étroite route pavée. Elle s'enfonçait tout droit dans l'ombre presque complète, au long de chaos informes où l'on ne distinguait pas grand-chose : des palissades, des tôles rouillées et, bien plus loin, une grue, la longue silhouette d'un pont.

— Tournons à gauche, dit Breuil. Par là-bas, c'est Colombes.

Ils marchaient en silence. Des pavés inégaux leur tordaient, à chaque instant, les pieds.

— Breuil, qu'est-ce que tu rumines ?

— Ce qu'il faudrait te dire pour t'amener à penser autre chose Je suis sûr que je le peux et, mieux que cela : que je le dois.

— Jolie phrase. De qui est-elle ?

— Tu n'exprimes jamais que des opinions de rhéteur. Tu convaincras peut-être le *vulgum pecus*...

— Oh ! Breuil !

— Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Un barbarisme épouvantable. Tu es un crétin. Tu es sans culture et tu ne sais pas un mot de latin. Je préfère encore la dissertation cucu-la-praline sur l'art des jardins.

— On dit topiaire, monsieur.

— Hein ?

— Topiaire, parfaitement. On dit l'art topiaire. Tu es un crétin. Tu es sans culture et tu ne sais pas un mot de français.

— Touché. Tu me démontrais que je n'avais que des opinions de rhéteur. Je cherchais un sabre, afin de m'en percer. N'en ayant pas sous la main, je t'adjure de continuer.

— Je ne sais plus où j'en étais. Oui. Tout ce que tu dis se tient très bien. Seulement, tu n'as pas de cœur. Tu es sec comme un coup de trique.

— Pas vrai. Son Excellence le Nonce me disait hier encore : « Nom de Dieu, mon cher fils, comme vous baisez bien ! »

— Ne fais donc pas le pitre. Les idées et les hommes t'apparaissent toujours comme des problèmes à résoudre. Tu sais déjà ce que j'en pense : Tout ça procède d'une confiance insensée dans la nature humaine. Tu

enrages qu'elle ne soit pas parfaite. En ce qui concerne la classe ouvrière, tu ne peux pas comprendre que des gens qui ont derrière eux des siècles d'oppression soient un peu grisés par l'idée qu'ils peuvent enfin...

— ...emmerder les autres. C'est ce que l'on appelle « les conquêtes de la démocratie ».

— Breuil, tu es un lâche.

— Vraiment ?

— C'est comme j'ai bien l'honneur de te le dire. Tu sens qu'on marche sur le pied et tu ne trouves rien de mieux à faire que de chercher des raisons pour justifier le mufle qui rigole de t'avoir fait mal. Jamais je ne trouverai belle une attitude semblable. On dirait que tu ne comprends pas qu'un humain laissé libre essaie de nuire au maximum jusqu'à ce qu'il ait trouvé quelqu'un pour le contrer.

— Espérons que tu trouveras.

— Tiens, revenons à ta petite maison poétique et un peu bébête de tout à l'heure. Sais-tu pourquoi le propriétaire ne l'a pas peinte ? Pourquoi il ne fera pas refaire la clôture que tu m'as décrite avec tant de talent ? Parce que, de cette immonde turne, il ne retire pas un sou. Il n'a même pas assez, avec ses loyers, pour arranger le toit. Ah ! tu crois que c'est par méchanceté qu'il n'a pas mis aux fenêtres des corbeilles de pélargoniums ? Eh bien, non. C'est parce qu'il n'en peut plus de payer des impôts extravagants, des assurances sociales, des allocations et toutes les saloperies que les ouvriers ont inventées pour être assurés de vivre même s'ils ne foutent rien, ce qui est leur plus grande occupation après le bistrot. Mets-les donc dans ton décor virgilien et ils resteront ce qu'ils sont : des fauves affolés de peur et sans défense contre les pires instincts de notre atroce espèce.

— Bien. Finissons-en, parce que nous allons arriver à Asnières et que nous ne pourrons plus parler. Voilà : demain matin, nous sommes nommés dictateurs, ou chefs d'État, enfin, ce que tu voudras. Est-ce que nous ne tenterons rien pour les habitants du bidonville de tout à l'heure ? Qu'est-ce que nous ferons d'eux ?

— Des esclaves. Il faut réduire en esclavage tous ceux qui ont une âme d'esclave. Et c'est encore le meilleur moyen de leur procurer ton éden floral, topiaire pour te servir.

— Je devine : « Article premier : Tous les prolétaires placeront à leur fenêtre une corbeille de pélargoniums. Article deuxième : Quiconque sera convaincu de n'avoir pas planté de pélargoniums aura la tête tranchée. »

— Bravo. Très bien ; Breuil, tu as tout ce qu'il faut pour gouverner les peuples.

— Hélas, Jarteaud, il y a des moments où je voudrais bien avoir ta belle certitude ! Je ne suis que trop sensible à tes raisons. Je ne vois que trop, dans la contrainte, le rempart du droit, de la morale et du progrès. Mais tu n'as pas raison. En te parlant, maintenant même, je suis en train de ressentir à quel point la force n'a jamais rien fait de durable. Il est bien certain que ton oukase ferait se couvrir de fleurs les environs de l'usine à gaz...

— Ce serait déjà quelque chose.

— Mais pour combien de temps ? Alors, vois-tu, une seule chose sera précieuse pour moi : le sentiment qui poussera un bonhomme, même s'il est seul sur cent millions, à planter sans contrainte le pélargonium, objet de nos soucis artistiques. Et tu sais bien que tu m'approuves un peu.

— Très vaguement.

— Il faudrait que ce soit assez pour que tu envoies au diable le gibier de potence qui veut t'entraîner dans une sale aventure. Qu'est-ce que tu vas lui

répondre ?

— Sais pas encore. Au cas où je lui répondrais que ça ne m'intéresse pas, devrais-je, à ton avis, attribuer ce résultat aux plantations de tes rêves et à tes discours d'une haute tenue topiaire ?

— Je te laisse juge. À propos, connais-tu le tableau qui s'appelle *le Triomphe de Flore ?*

— Non. Tu m'embêtes. Je ne sais toujours pas ce que je vais répondre à Mostefa. Je crois que je vais refuser son offre.

XXXIX

LES VOIES DU DESTIN

— Somme toute, dit Trampel, qu'est-ce qu'il a fait, ce tapissier ?

— Il s'est branlé dans une pissotière.

— Avec un autre ?

— Non. C'était pour se montrer aux petites filles qui sortaient du collège d'en face.

— C'est une excellente chose.

Ce n'était pas une plaisanterie. Il était extrêmement sérieux. Il répéta deux ou trois fois :

— Une excellente chose... Une excellente chose.

Aux temps glorieux de Montparnasse, le café avait dû regorger d'une clientèle enthousiaste. Il vivotait maintenant, à demi désert ; le nouveau venu prit Broutard par le bras pour l'entraîner dans un coin sombre :

— Venez ici. Nous serons au calme.

Le garçon s'approcha avant même qu'ils fussent assis. Il n'avait pas beaucoup à faire.

— Pour moi, dit Broutard, un cognac. Pour vous aussi ?

— Un café. Je ne prends jamais d'alcool. Alors, résumons-nous : En interrogeant un tapissier poursuivi pour outrage à la pudeur, vous apprenez

qu'il travaille chez le général Wheeler. Vous lui laissez entendre que vous pouvez étouffer...

— Oh ! je n'ai pris aucun engagement.

— Lui avez-vous fait connaître le prix de vos services ?

— Non. Pas encore. Je voulais vous voir.

— Vous avez eu raison. C'est évidemment le point délicat. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'est pas question que nous le prenions nous-mêmes en mains. Remarquez que, dans ce cas, vos intérêts seraient sauvegardés. Nous sommes réguliers. Mais, encore une fois, nous ne le pouvons pas. Il va donc vous appartenir de conduire tout seul une manœuvre délicate. Quelles sont ses idées ?

— Je n'en sais rien.

— Vous ne le lui avez pas demandé ?

— Non.

— Il le fallait. Pendant l'interrogatoire, c'était très facile.

— Oui, mais, si vous voulez mon opinion, je ne crois pas que ce soit le genre.

— Est-ce qu'il aime l'argent ?

— Très probablement. Comme tout le monde. Mais sans doute pas au point de...

— Je vois.

— Ce qui l'intéresse, c'est de ne pas aller en tôle !

Broutard riait grassement. Il était aussi lourd et sanguin que son interlocuteur était nerveux et maigre.

— Des condamnations déjà ?

— Non.

— Tant mieux. Comptez-vous réellement étouffer l'affaire ?

— Non, je ne l'étoufferai pas, mais je reculerai le jugement aussi longtemps que nous aurons besoin du type. Ensuite, je le laisserai tomber et il se débrouillera comme il pourra.

— Avez-vous transmis le dossier au juge d'instruction ?

— Pas encore, mais je vais être forcé de le faire parce que j'avais annoncé son arrivée imminente. Je ne savais pas qu'il était...

— Oui, oui. Ne perdons pas de temps. Et vous dites que vous serez cependant capable de reculer son passage en justice ? J'avoue alors que je ne vois pas ce que vous comptez faire. Subtiliser le dossier quand il sera chez le juge ?

— Même pas. J'assurerai qu'il y a un supplément d'enquête. Ça tiendra bien six mois. Il paraît qu'il n'y a, chez les Wheeler, de travail que pour six mois.

— C'est suffisant.

Trampel était brun. La dureté de ses yeux très pâles finissait par gêner l'inspecteur.

— Il est intelligent, ce tapissier ? Attention : j'ai peur que vous ne soyez pas très bon juge. Je crains que vous ne confondiez volontiers les

supériorités de l'esprit avec les diplômes ou la situation. Dites-moi, cependant, votre opinion.

Broutard ne se vexait pas. Il commençait à s'habituer aux manières de son interlocuteur. Il laissa tomber :

— C'est un cave.

— J'aime autant ça. Dans un rôle comme le sien, un homme intelligent serait peu utilisable. Après les six mois...

— Après les six mois, on s'en fout et on abandonne.

— Mais, bien entendu, puisque ce ne peut être pour nous qu'un agent occasionnel. À demi inconscient, de plus, j'imagine ?

— Pour l'instant, il ne se doute de rien. Il ne voit qu'une chose, c'est la possibilité que je lui ai fait entrevoir d'arranger son affaire.

— C'est vous qui l'avez arrêté ?

— Oui.

— Vous voyez, Broutard, quand je vous ai eu au bout du fil, je pensais qu'il s'agissait d'un convaincu qui nous aurait renseignés de son plein gré.

— Ah ! bien sûr, ça aurait mieux valu !

— Je ne dis pas cela. On change comme de chemise de convictions politiques. Pour moi, je préfère les agents qui travaillent par intérêt. Comme vous, Broutard.

— Mais vous vous trompez, je...

— Cessez donc de vous défendre. Je sais très bien vos sentiments. J'ajoute, une fois de plus, que je ne les désapprouve pas.

— Ça veut dire que vous aussi...

Trampel le coupa net :

— Ne parlons pas de moi. Pour en revenir à notre bonhomme, l'avenir dira quels services il peut nous rendre. Vous savez que votre avenir, à vous, en dépend bien un peu aussi. Vous auriez dû me donner plus de renseignements par téléphone. J'aurais réfléchi à ce que nous pouvions lui demander.

— Je me méfie du téléphone, même quand il n'y a plus de standardiste. Si j'avais pu vous écrire...

— Vous ne m'écrirez jamais. D'abord, tout flic que vous êtes, vous ne saurez jamais mon adresse.

— Si vous me donniez au moins un numéro de téléphone !

— Ce serait pareil. Ne vous inquiétez pas de ça. Je vous téléphone, moi, aussi souvent qu'il le faut. Pour le numéro, je puis vous le dire : c'est toujours d'une cabine publique.

— En tout cas, je me doute bien que vous ne vous appelez pas Trampel. C'est un nom inventé.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Inspecteur, occupez-vous donc de votre tapissier, vous vous en trouverez beaucoup mieux. Et puis, vous n'y perdrez pas, je vous assure. Au contraire, si vous veniez à vous poser trop de questions inutiles, vous risqueriez d'y laisser des plumes. Beaucoup ?

Broutard avait très bien compris. Il n'avait guère d'opinions sur cet homme, mais il en avait sur l'argent. Il le laissa poursuivre :

— Voyez-vous, la difficulté avec ces sortes de sujets, c'est d'en tirer des précisions. Tant qu'il ne saura pas ce qu'il fait, il dira des bêtises ou, au

mieux, ne nous donnera que des renseignements secondaires. Ce n'est nullement mon affaire et je n'ai pas à vous donner de conseils, mais je me demande s'il ne serait pas préférable de lui expliquer ce que nous attendons de lui.

— Non, parce que le jour où je lui annoncerais que je ne peux plus rien faire, il se vengerait de moi en se mettant à table.

Le regard éternellement fixe des yeux pâles eut, pendant quelques secondes, un très léger flottement. Il sembla même, au policier, que Trampel se permettait comme un tout petit début de sourire.

— Peut-être pas... Mais, après tout, c'est votre affaire ! Il est vraiment stupide, n'est-ce pas ?

— Je vous ai dit : C'est un cave.

— L'ennuyeux, avec les gens bêtes, c'est qu'on ne peut jamais compter sur eux. Ils ne distinguent pas leur propre intérêt. Ou alors, il faut qu'ils soient également méchants, ce qui ne doit pas être le cas de celui-ci. Je crains que vous ne soyez qu'à demi à la hauteur.

— Et moi qui croyais que vous alliez me féliciter !

— C'est fort peu dans ma manière. Je suis, bien entendu, satisfait que nous ayons, enfin, quelqu'un dans la place. Encore faut-il nous en servir adroitement.

— Nous avons sur lui un fameux moyen de pression !

Broutard riait de nouveau d'un épais rire de poitrine, mais Trampel secoua la tête :

— Plus apparent que vrai.

— Pourquoi ?

Il ne répondit pas, but son café d'un trait et posa une nouvelle question :

— Combien dure une enquête pour ces petits délits-là ?

— Huit ou dix mois. Ou moins. Je ne vois pas ce que vous voulez.

— Moi, si. Un boutiquier qui va faire faillite voudrait bien qu'une bombe écrase son immeuble. Tenez : pendant la débâcle de 1940 ne pensez-vous pas que les gens qui avaient une sale affaire sur les bras devaient se sentir plus tranquilles, trouver qu'à quelque chose malheur est bon ?

— Si.

— Imaginez maintenant que l'imminence d'un bouleversement devienne sensible à notre homme. Il se moquera de vos menaces.

— Vous croyez que...

De nouveau, un peu de vague dans le regard de Trampel. Ça devait lui tenir lieu d'un sourire.

— Oh ! je n'en sais rien... je ne suis pas le parti... Ne soyez pas trop pressé d'avoir de l'avancement, inspecteur. Je crois qu'on récompensera ceux qui auront bien travaillé pour nous. Voilà tout.

Trampel s'apercevait seulement qu'il avait bu son café. Il allumait une cigarette, puis, au moment de rentrer le paquet, en offrait une au policier.

— Écoutez, Broutard, je vais essayer de me résumer : Les renseignements que cet homme nous donnera de lui-même m'intéressent assez peu. Ne lui demandez pas de combien d'hommes est composée la garde de Wheeler. Nous le savons. Huit hommes. Qu'il dise tout de même ce qu'il sait. On essaiera d'en tirer quelque chose mais ce que je veux, ce

sont des réponses sérieuses et complètes à des questions précises. Quant aux procédés que vous emploierez pour les obtenir, c'est votre affaire et non la mienne.

— Ça va être difficile.

— Broutard, vous n'êtes pas payé pour des choses faciles. Obtenez par les moyens que vous voudrez les renseignements dont j'ai besoin.

— Quels renseignements ?

Encore un silence. C'était peut-être une hésitation. Avec le drôle de regard cloué dans l'inspecteur :

— Eh bien, tenez, par exemple, celui-ci : le général Wheeler va en Allemagne de temps en temps et ses déplacements ne sont jamais annoncés à l'avance. Que votre type se débrouille pour savoir, *primo* : quand le général se déplace ; *secundo* : où il va.

— Je me demande comment je vais faire.

— Ça vous regarde. Remarquez que, si j'étais à votre place, je sais, à peu près, comment je procéderais.

— Eh bien, dites-le !

Trampel parlait sans gestes, sans sourciller, sans cesser de regarder son interlocuteur. Il devait toujours être ainsi.

— Écoutez : très peu d'hommes acceptent de gaieté de cœur de se mépriser. Un traître intégral, celui qui vend des renseignements pour de l'argent, se méprise.

Broutard fit la grimace.

— À moins que son attitude ne lui soit dictée par un si profond dégoût de l'humanité qu'il n'imagine plus de dignité que dans la vengeance. C'est très rare et sans utilité pratique. Vous me suivez ?

— Très bien.

Trampel ne le crut pas.

— Corollaire : pour éviter de se mépriser eux-mêmes, la plupart des traîtres ne demandent qu'à croire qu'ils trahissent par conviction. Pourquoi ? Parce qu'on se trompe bien plus facilement qu'on ne trompe les autres. Ceci indique la marche à suivre : persuadez à votre type qu'il défend ses convictions.

— Mais il n'est pas communiste !

— Il le deviendra, et avec frénésie, si son communisme lui paraît une excuse à ce qu'il va faire pour nous. En d'autres termes, s'il lui évite la prison puisque c'est de cela qu'il s'agit.

— Il changera vite d'avis.

— Il faut tenir six mois.

Broutard ne semblait pas très convaincu :

— Bien. Je retarde son procès en lui faisant croire que ça va se tasser. Au bout des six mois, je lui annoncerai que je ne peux plus rien, que je regrette. Oh ! je n'aurai pas à prendre de gants ! Je crains tout de même qu'ensuite il ne raconte des tas de choses.

Broutard eut une nouvelle occasion d'observer, chez Trampel, la petite grimace énigmatique.

— Dans six mois, il s'en sera passé des choses !

— Oui ?

— Oui. Entre nous, je peux bien vous l'avouer : l'affaire est dans le sac et c'est pour bientôt.

Comme il se levait pour partir, il ajouta un mot méchant :

— Ce n'est pas le moment de nous faire des blagues !

XL

NOUVELLE LETTRE DE MACLELLAN. INQUIÉTANTE CONCLUSION D'UNE AFFAIRE D'ESPIONNAGE. MAIS EN EST-CE BIEN LA CONCLUSION ?

Mardi 21 novembre 1972.

Un très court mot, ma chère Betty, car je n'ai pas le temps de vous écrire longuement. Mais j'avais, il y a trois semaines, si vivement interrompu ma lettre que je vous dois bien de la finir. Vous savez, par mes courtes cartes, que je n'avais rien à vous dire, ou enfin presque rien... Maintenant que je sais le mot de cette énigme, je vais vous résumer les événements de ces trois semaines. Personnellement, je trouve tout cela follement inquiétant, mais, enfin, mon inquiétude n'a rien à faire ici.

J'aurais tout de même bien pu vous dire quelque chose : ce qui s'était passé le fameux soir où un coup de fil m'a appelé d'extrême urgence à l'ambassade. Vous comprendrez que ces cartes qui sont ouvertes et qui ne passent pas par la valise ne se prêtaient pas à ce genre de récits !

Quant à la chute d'Ambositra, elle date d'hier et vous devez déjà la savoir. Mais, l'ampleur exacte du désastre, ni vous ni moi ne la connaîtrons. On assure que les Malgaches n'auraient fait que trois cents prisonniers. Or, les Français avouaient avoir groupé dix huit mille hommes dans le réduit. Est-ce à dire que les autres aient été massacrés ? C'est plus que possible : probable. Je ne m'étends pas parce que, d'abord, on ne saura cela que plus

tard et, ensuite parce que je songe à une autre guerre qui arrive à pas de géant et qui m'affole infiniment plus.

Je mélange tout. Vous le devinez, je suis pressé. Mon « travail » qui était fait jusqu'ici d'observations et de promenades bien plus que de papiers, est devenu harassant parce que l'ambassade, enfin un peu agitée, voudrait que je sois partout, que je voie tout et que je décrive tout. Mes rapports me prennent sept à huit heures par jour, et chaque jour on me trouve une besogne nouvelle. N'a-t-on pas entrepris, depuis vendredi, de m'envoyer à La Celle-Saint-Cloud surveiller l'entourage du général Wheeler ! Enfin, Mme Wheeler m'offrira le thé. Elle me devra bien cette compensation !

J'ai encore commencé par la fin. Cette fois-ci, plus de digressions. Je vous fais une relation sèche des événements :

Le mardi 31 octobre, j'étais chez moi, le soir, occupé à vous relater des événements sans importance quand le téléphone a sonné. Je savais que deux de nos agents, un de mes collègues et un indicateur français, étaient en faction devant la maison du boulevard Brune où se tenait, dans l'appartement du prétendu Bernard, une réunion de nos adversaires. J'ai aussitôt abandonné ma lettre que vous avez reçue inachevée et j'ai filé. Je pensais qu'il était arrivé quelque chose à nos collaborateurs. Mais non. Il n'était rien arrivé. Ni à eux ni à personne. Simplement, ils avaient vu quelque chose.

L'Américain, vous le savez, venait pour la première fois. L'autre avait bien repéré les têtes des habitués. Mais c'est tout de même l'Américain qui a reconnu... Vous savez déjà la suite ; enfin, vous la devinez : un attaché de notre ambassade ! Rien de moins.

Quand je suis arrivé place de la Concorde, il se tenait une réunion dans le bureau même de Douglas Kelly. L'affaire était assez grave pour qu'on l'en ait prévenu tout de suite. On m'avait fait venir parce qu'on se souvenait que c'était mon acharnement qui avait déclenché cette enquête ; on m'en a

beaucoup félicité, ce qui était flatteur, et on m'a demandé mon avis, ce qui l'était plus encore. Ma foi, je l'ai donné.

J'ai d'abord insisté pour que personne ne soit mis dans le secret, pour que Clark (c'est l'attaché d'ambassade en question) ne puisse se douter de rien jusqu'au moment où nous déciderions de l'interroger et pour que soient précisées, autant que possible, ses activités passées et présentes. On m'a accordé le tout, sans doute parce que c'était de beaucoup le plus sage et, jusqu'aux premiers jours de la semaine dernière, Clark n'a rien soupçonné.

Ce répit nous a laissé le temps de faire, aux États-Unis, toutes les recherches nécessaires. Elles ont été décevantes. Clark avait vingt-huit ans, une vie paisible. On ne lui connaissait pas d'attaches avec des communistes. Il n'avait jamais fait de politique active. Il exprimait presque jamais d'idées.

Ceci m'a donné à réfléchir. Je me suis, pendant quelques jours, demandé s'il ne se serait pas mêlé d'une enquête analogue à celle ne j'avais menée, tout seul, moi aussi, mais c'était peu vraisemblable parce qu'il semblait un habitué de ces réunions du boulevard Brune et parce qu'il n'avait entretenu personne d'un intérêt spécial qu'il aurait éprouvé pour le Service de renseignements adverse. La vérité est tout autre et vous allez le voir.

Je résume et je me hâte. Il est dix heures du matin. Il y a plus d'une heure que je devrais être à La Celle-Saint-Cloud. Nous n'avions relevé contre notre attaché qu'une charge bien minime : il est avare. D'une avarice méthodique et volontaire comme on en voit en Europe. Il dépensait peu, il se faisait inviter ; quand il fallait payer, il avait toujours oublié son portefeuille. On sait maintenant pourquoi : il voulait quitter la civilisation. Il projetait d'aller vivre tout nu dans une île du Pacifique avec des sauvages et des sauvagesses. Une idée comme une autre... Il n'ira pas...

Mardi dernier, il y a donc exactement huit jours, nous avons attaqué. Quand je dis « nous », c'est une façon de parler parce que je ne m'en mêlais plus et j'en suis fort heureux. Tout n'est pas beau dans ce métier-là et nous

avons, ici même, des spécialistes du manque de douceur. Il y a des détails que j'aime autant ne pas vous donner. Pour moi, je tâcherai de les oublier. Je me contenterai de vous répéter ce que je viens de vous dire : il n'ira pas chez les sauvages. Il lui est arrivé un accident. On renvoie le corps en Amérique aux frais de l'ambassade.

Il a tenu trois jours et, vendredi, il s'est effondré et a donné tous les détails : Non, il n'appartenait à aucune organisation composée d'Américains. Il était le seul de l'ambassade à donner des renseignements. Il n'en a sûrement pas transmis d'intéressants pour la raison qu'il ne savait rien. (L'emploi qu'il exerçait, d'« attaché culturel », ne le faisait pas participer à tous les secrets présidentiels...) Il n'a vu Trampel qu'une fois. Nous savons par lui qu'il a les yeux bleus clairs et les cheveux bruns. C'est peu. Quant à la maison du boulevard Brune, elle vivait ses derniers jour comme office d'espionnage. On devait, mardi dernier, lui indiquer une autre adresse.

Alors, me direz-vous, pourquoi cette inquiétude ? C'est très simple : parce que nous savons depuis l'interrogatoire de Clark ceci : les Russes mettent tout en œuvre pour découvrir les intentions américaines en cas d'une guerre contre l'Europe. Ils veulent ce renseignement et ils le veulent d'urgence. Ils feront n'importe quoi pour l'obtenir.

Voilà le seul résultat positif de toute cette affaire dont je vous ai fatiguée dans ma correspondance. Mais voyez-vous bien la menace ? Elle est terrible. Car, enfin, ceci établit deux certitudes absolues :

Les Russes vont attaquer l'Europe.

Ils veulent connaître, avant de le faire, la réaction américaine.

Voilà, ma chère Betty, qui réduit à néant beaucoup de projet de beaucoup d'hommes. Il n'y a plus d'avenir pour ceux qu'une guerre menace et c'est la terre entière.

Que vous dirais-je d'autre ? Que je ne souhaite pas que l'Amérique se suicide pour l'Europe et que je suis convaincu qu'elle ne le fera pas ? Que cette obstination des Russes à se procurer un tel renseignement met en danger le général Wheeler ? Mais tout cela n'a plus d'importance.

XLI

CONSIDÉRATIONS HORIZONTALES SUR LA POLITIQUE, L'ÉLOQUENCE ET L'AMOUR

Après beaucoup d'auteurs classiques et d'orateurs sacrés, le ministre Mauret-Demors vient de découvrir et d'adopter dans le ravissement une formule éprouvée d'éloquence : « Avec plus de... que de... et plus de... que de... »

Le ministre, c'est beaucoup dire. Il ne l'est plus et s'en désolerait, n'était la consolation qu'il éprouve à forger, pour lui-même et à tout bout de champ, des phrases belles comme l'antique : « Nous combattrons pour notre idéal avec plus de foi que d'obstination et plus de justice que de ressentiment. » Ça ne veut pas souvent dire grand-chose, mais c'est bien joli. C'est le principal. Ça servira.

À part ça, le ministère est renversé et celle qui fut, tant d'années, la belle Mme Renaud se lamente. Un auteur jouissant de plus de goût littéraire la voudrait en pleurs, touchante et douloureuse. Elle est seulement bien emmerdée. Fort laide, au reste, pour l'instant. C'est qu'elle n'ignore rien, la pauvre, des travaux et des peines où la réduisent et sa situation politique et le penchant sans frein qui la conduit aux hommes d'État. Mais elle le déplore, car c'est une femme plus vertueuse qu'on ne croit. Elle se tourne sur l'oreiller :

— Enfin, m'expliqueras-tu comment il a perdu dix voix du parti Panais ?

— Le parti Panais ne l'aurait pas sauvé. Il n'a que dix-huit voix et il lui en fallait vingt-cinq. C'est cette saloperie d'Ambositra qui a fait du tort à mon collègue de la guerre.

Il se reprend et corrige :

— Enfin, à mon ex-collègue...

— Mon pauvre chéri ! Et ne pouvait-on pas leur demander, à ces gens d'Ambositra, de tenir jusqu'à la fin du débat au Palais-Bourbon ! Il me semble à moi que, quand on est assiégé depuis près de trois mois, on peut résister encore trois jours de plus. C'est de la mauvaise volonté.

— Oui... Oui... Mais c'est qu'ils sont presque tous morts.

Elle soupire longuement, car elle est bonne personne :

— Mon Dieu, les pauvres ! Mais c'est affreux ! Je n'y pensais pas. Et, du côté radical, comment se fait-il qu'il y ait eu tant de défections ?

L'oreiller n'est pas très net. Il abonde en rouge à lèvres et en taches de foutre. C'est que, de temps à autre, on le glisse sous les reins pour exécuter des figures. Mauret-Demors s'en passerait bien. Il n'est pas porté sur la chose, mais Mme Renaud connaît son travail. C'est une amoureuse consommée et elle n'a de leçons à recevoir de personne sur ce qu'il convient d'offrir aux ministres. Elle sait son métier.

Cependant, Mauret rêve à l'Assemblée et revit son échec avec, plus d'aigreur que de ressentiment et plus de surprise que de désolation :

— Si on m'avait dit que je me casserais la gueule sur la Maroufle !

La technique de la vieille artiste est, à dire le vrai, peu variée. Vingt politiciens, pour le moins, pourraient se décrire l'un à l'autre, sans en rien omettre, la suite infrangible et minutée de l'exercice amoureux perpétré dans la façon Renaud. Mais on n'a pas le temps de s'en lasser. Mme Renaud ne se plaît qu'aux ministres et les ministères durent si peu !

— Parce que je m'en fous, moi, de la Maroufle !

Ainsi, sur l'oreiller taché, agonise aujourd'hui une liaison honorable. Les députés ne sont pas entrés en transes. Il n'y a pas eu de séance orageuse, ni d'effets dramatiques, ni de ces grandes engueulades qui finissent en horions et qu'oublie de noter le *Journal Officiel*. Non. Le gouvernement Vrain-Lucas est tombé comme un fruit trop mûr ; il s'est mollement détaché de l'arbre fécond des Républiques, arbre éternellement refleuri où déjà bourgeonnaient cinquante ministères en puissance.

Mauret-Demors va perdre sa maîtresse, ce dont il se fout comme d'une guigne. La perte de son portefeuille l'ennuie déjà bien plus.

— Quel malheur, mon chéri ! Ah ! si je le tenais, ce Panais !

Si elle le tenait, elle lui ferait des choses. Au fond, la belle Mme Renaud a passé sa vie à se donner trop de peine. Elle croit que l'amour des ministres (Dieu merci, elle n'a jamais manqué de ministres !) s'obtient par le Tourbillon égyptien, la Tulipe renversée, le Petit Chemin de Fer japonais et l'Omnibus de Bordeaux. Elle a tort et parfois se souvient de ce que lui disait un vieux diplomate pour lequel — une fois n'est pas coutume — elle a eu des bontés :

— Ma chère amie, vous faites beaucoup trop bien les choses pour ces politiciens. La bassesse de leur extraction fait que ces gens-là, d'ordinaire, ne savent ni manger, ni boire, ni faire l'amour.

Elle repense assez souvent aux sages paroles de cette Excellence dont pleuvaient un peu partout une perruque, un sonotone ou un dentier. Peut-être, avec moins d'efforts, obtiendrait-elle des résultats égaux, mais il n'importe. Admettons qu'il y ait dans son cas, beaucoup d'orgueil professionnel et d'amour de la belle ouvrage. Au temps de la jeunesse de Mme Renaud, c'étaient des sentiment communs. Elle est d'époque à y avoir pris goût.

Elle sent, hélas ! s'éloigner d'elle le penchant délicat qu'elle avait pour Mauret ; les tendres emportements de son cœur dépendent des votes et de la majorité. Mais c'est une femme posée. Elle sait les ménagements qu'on doit quand l'amour meurt, lorsque tout est fini. Foin d'une poissarde qui jette les chaussons par la fenêtre aux cris de : « Je ne vous connais pas, monsieur ! » ou même de : « Va te faire voir, eh, sagouin ? » Mon Dieu, qu'il est donc plus élégant, plus urbain et plus digne, de se tourner, comme elle le fait actuellement, en susurrant, gamine :

— Embrasse-moi, mon trésor. Qui vois-tu pour remplacer Vrain-Lucas ?

Le ministre déchu l'embrasse comme les bonnes sœurs et tranche d'une voix forte :

— Profiterol appellera Cazenavet !

— Tiens ! Cazenavet ? Et pourquoi pas Mandrusse-Duquert ?

— Non. Mandrusse-Duquert, c'est un tour de valse au début pour rassurer les amis de Mme Bèze qui s'est toquée de lui. Je ne crois même pas qu'il se présente. Il n'a aucune chance.

— Caudal-Denfert ?

— Il est coulé. Tu penses que Bèze...

Et les deux amants éclatent d'un rire complice au rappel d'un sujet où se rejoignent l'amour et la politique. Caudal-Denfert est un incontinent et il est seul à ne pas savoir que tout le monde le sait.

— Et Poulet ?

— Euh... Il aura peut-être un ministère.

— Dis-moi, ce Poulet, c'est vrai qu'il aime les hommes ?

— Lui ! Mais tu es folle ! Tu ne sais donc pas qu'au Français...

— Je pensais que c'était un paravent. Alors pourquoi se peint-il comme ça ?

— Est-ce que je sais ! Parce que c'est son idée !

Problème sur lequel sécheraient plusieurs psychanalystes de valeur, mais que résout Mme Renaud :

— Enfin, je vois ça : il est lesbien.

Puis elle en revient à son idée :

— Cazenavet ? Tiens... Cazenavet... Par exemple...

Elle sourit à quelque souvenir.

— Mais pourquoi Cazenavet ?

— Parce que Vrain-Lucas est tombé officiellement sur la Maroufle et que Cazenavet a plusieurs fois fait savoir qu'il entendait sauver la mine. Tu te souviens de sa phrase : « Dépensons l'argent de la France pour extraire l'or du sol de France. »

— Crois-tu, toi, qu'il y ait de l'or ?

— Hum ! Il y en a eu. La mine est vidée et, même au temps où il y avait réellement un peu d'or, elle n'en était pas plus rentable. N'empêche qu'elle va procurer des rentes à Cazenavet... Pour que ça dure, il veut réformer la Constitution !

— Mais alors, toi, tu ne pourrais pas...

Mauret-Demors est fatigué parce qu'il a perdu son portefeuille et baisé deux fois. Il n'en réprime pas moins un soupir et répond calmement :

— Tu n'y es pas. L'interpellation Boutencourt, c'est de la couille. Souviens-toi de l'élection de Loire-Atlantique, il y a trois semaines.

— Oui, mon chéri. Coing a été élu.

— Non. C'est le communiste. J'avais refusé au candidat catholique une subvention qui lui aurait permis de passer.

— Je sais ; tu m'as dit ça un jour chez Lapeyrouse.

— Évidemment, j'ai eu tort. Mais je ne pensais pas que Brocheteau se vengerait de cette façon-là. Nous en sommes aux lois de la jungle. Ni plus ni moins. Et, par-dessus le marché, nous avons eu la chute d'Ambositra.

— Mais que vient faire Brocheteau ? C'est un communiste qui a interpellé.

— C'est Boutencourt qui fait tout ce qu'on veut en échange de petits services.

— C'est du joli ! Et tu ne te vois pas de place dans le cabinet Cazenavet ?

Il secoue la tête :

— Plus souvent que j'y mettrai les pieds !

— Mais tu n'es pas mal avec lui !

— Comme si j'étais mal avec des gens !

— Alors, qu'est-ce qu'il a, Cazenavet ?

Mauret se dit que Mme Renaud le fatigue, qu'elle le questionne avec plus de curiosité que d'intérêt et plus d'indiscrétion que de sympathie. Si bien qu'il tranche, pour que ce soit fini :

— Il veut sauver Madagascar. Il s'imagine qu'il y a une majorité pour s'occuper de Madagascar. Les types qui se compromettront avec Cazenavet auront contre eux Mandrusse-Duquert. Cette combinaison Cazenavet, c'est un piège à cons.

Alors Mme Renaud se tait et, langoureuse, elle le regarde.

XLII

MANDRUSSE, AS-TU DU CŒUR ?

Deux décembre. Austerlitz. Mais l'année 1972 n'est pas l'année 1805 et c'est là une circonstance dont se réjouit vivement l'âme orientale et retorse du député Mandrusse-Duquert.

Quatorze heures vingt. Où en était Napoléon à quatorze heures vingt ? Peu probable que l'Élysée puisse appeler si tôt dans l'après-midi. Mais Profiterol, tout président de la République qu'il est, oscille à tous les vents contraires. C'est une plume légère qu'il faut saisir au vol. Et cette chemise neuve, nom de Dieu ! Où est-elle, cette chemise neuve ?

— Germaine ! Germaine !

— Quoi ?

Ce n'est pas sa femme qui répond, mais la bonne, une souillon qui ne s'en fait pas et qui, du fond de l'appartement, crie à tue-tête :

— Alle est sortie !

— Ma chemise !

— Ça vient !

Mme Mandrusse-Duquert aurait beaucoup souhaité entretenir à Paris le vaste train de vie qu'elle a toujours connu chez ses parents. Les moyens du ménage lui permettraient aisément d'avoir des domestiques convenables. Elle a longtemps bataillé et Mandrusse eu beaucoup de peine à lui faire entendre qu'un politicien français devait afficher une vie simple et un maintien modeste. Non seulement l'actuelle maritorne lui convient

parfaitement, mais il ne se sentirait pas à l'aise dans une maison trop bien tenue.

Un peu énervé, le député de Cahors ! Il regarde sa montre toutes les cinq minutes. C'est que ce coup de fil a bien des chances d'être le couronnement d'une vie tout entière vouée à une seule idée. « Il faut que ça marche... Il faut que ça marche... Il le faut ! »

Mandrusse va accepter tout de suite, sans exclusive ni réticence. Ceci, non pas comme d'autres, pour s'entendre appeler « monsieur le président » toute leur vie par leur concierge, non pas pour toucher plus d'argent. Pour autre chose, que personne, pour l'instant, n'a besoin de savoir. Mandrusse est un politicien désintéressé. Ses ennemis prétendent que c'est à cause de la fortune des Duquert, les parents de sa femme. Ils ne le connaissent pas ! Ils ne savent pas que Mandrusse est l'homme d'un seul désir.

Quand on est convoqué à l'Élysée pour s'y voir invité à former le ministère, comment s'y présente-t-on, comment y parle-t-on. Et comment s'habille-t-on ?

Il le fait fort mal. Il a toujours l'esprit trop occupé pour cela. Et ensuite, une fois arrivé ? Il ferait exploser des constellations, mais il se sent timide comme une petite fille à l'idée de rencontrer le président Profiterol que, cependant, il connaît un peu puisqu'il a eu l'agriculture dans un ministère qui n'a fleuri que trois semaines. Profiterol, alors, pendant les réunions du Conseil, écoutait avec bienveillance et, s'il parlait peu, ne se privait pas de donner, en termes mesurés, son avis personnel. Il l'inquiétait.

La bonne au tablier un peu sale a fini par apporter la chemise. Il l'enfile sur sa peau poilue. Il se demande s'il prendra un caleçon neuf, mais non. C'est inutile. La petite tache au fond du sien est sans importance. Il serait surprenant que M. le président de la République allât y voir.

Les Profiterol sont des représentants moyens de cette bonne bourgeoisie française dont on ne peut rien dire, qui est honnête, digne, un peu jalousée, mais impeccable, et que Mandrusse déteste. Que la présidente ne soit pas une très jolie femme, c'est certain, mais ce n'est pas à elle qu'il arriverait, sous prétexte de saluer une reine, de s'asseoir par terre en faisant la révérence. Ils n'appartiennent pas à l'aristocratie, mais à mieux que cela : ce sont des gens bien élevés.

Le député de Cahors se regarde dans la glace, ce qu'il oublie très souvent de faire ; et, pour une fois, le résultat lui plaît. Le nœud papillon est si bien réussi qu'on le jurerait fait par un autre. Quant aux cheveux, largement gominés, ils découpent, dans son plumage de corbeau, une raie de premier communiant. C'est un petit homme chafoin, de taille médiocre. Son odeur habituelle est forte, presque uniquement faite de linge sale, avec, toutefois, une pointe de pieds.

Malheureusement, il est hideux et il le sait. Pour cela, rien à faire, c'est irrémédiable. Ses yeux bistrés d'Oriental, sa plate figure molle font partie de lui-même. Souvent il a pensé que, s'il eût été moins laid, il eût moins pris au sérieux le rôle qu'il s'est fixé.

L'Élysée n'appelle pas et, pour la centième fois, il refait son calcul :

« Avec dix voix M.S.C. et dix voix du parti Panais... »

Oui, il refait le calcul, mais le calcul est tout fait : ça ne va pas. Et ça ne peut pas aller sans le Rassemblement des Volontés françaises !

Ce Rassemblement n'a pas rassemblé grand-chose. Il n'a que vingt-sept voix, mais ce sont vingt-sept voix sans lesquelles ce qu'on appelle déjà le ministère Mandrusse-Duquert est fichu !

Les socialistes voteront la confiance. Il y a, chez les radicaux quelques défaillances à prévoir. Depuis qu'il rédige, le soir, des petites fiches sur ses

collègues, il aurait dû penser à ça ! Or, c'est précisément du côté du Rassemblement que son fichier laisse le plus à désirer. Demain, comme ceux des autres partis, les élus du Rassemblement se réuniront pour décider de la conduite à tenir. Ils écouteront Bavoux, leur vache à cloche, et ils finiront par voter comme lui.

Bavoux enterre, depuis vingt ans, une histoire d'abus de confiance. Quai des Orfèvres, son dossier a disparu lors de son élection. Si on pouvait exhumer ce cadavre, on tiendrait Bavoux, on tiendrait le Rassemblement, on tiendrait l'investiture.

« Et ensuite, en avant... »

Mais quelle idiotie, de tenir le pouvoir à portée de la main et de risquer un échec faute d'un dossier sur Bavoux !

Un bruit de pas dans le couloir. C'est Mme Mandrusse-Duquert et le claquement de ses talons hauts. Elle entre affairée, son chapeau sur la tête :

— Maurice ! On a téléphoné ?

— Non.

Il ne s'appelle pas Maurice, mais Mardochée. Il avait quatre ans quand ses parents, échappés d'un pogrom, l'ont hissé dans une charrette à bras surchargée de saletés qui faisait se retourner les passants.

Les passants riaient, mais la charrette a traversé une bonne partie de l'Europe. Pour un peu, elle aurait franchi la frontière française. C'est tout de même sans elle que les émigrés ont atteint Paris. Dans quel état !

Ce sont de vieux souvenirs, mais il vit avec, mais il vit pour eux. Qu'est-ce que fait Profiterol ? Il dort ? Mandrusse, lui, s'assied dans un fauteuil, plante entre ses dents curieusement petites et presque toutes gâtées une cigarette de tabac noir. Il ne s'attendrit pas. Ce n'est pas son genre, mais il

évoque des tas de souvenirs. Il va pousser la porte que sa femme, en partant, a laissée entrouverte.

La rue des Rosiers, d'abord, où des compatriotes, réfugiés eux aussi, avaient logé, pour un temps, la famille, l'escalier sale aux marches trop hautes, où il jouait avec d'autres gosses, tous plus ou moins comme lui échappés d'un ghetto. Toute la maison sentait les cabinets, la crasse et la cuisine kasher.

Quelle aventure et quel chemin parcouru ! Moins de quarante ans séparent le taudis oriental du palais de la Pompadour où tout à l'heure l'attendra Profiterol. Les événements s'ordonnent comme il l'avait prévu.

Bien que l'idée de la Pompadour ne lui soit nullement sensible, il lui serait, dans une conversation, facile d'en parler aussi bien qu'un amoureux du XVIIIe. Seulement tout ce qu'il sait lui reste extérieur et il n'en ressent rien, parce que c'est un pur intellectuel et qu'il n'a, de sentiment, que son appétit de vengeance, un sentiment que tant d'années de vicissitudes auraient tué chez un autre, mais ont, chez lui, exalté.

Avant de partir pour l'Élysée, il faudrait pisser bien à fond. Il oubliait toujours. Mais c'est avec de tels oublis qu'on perd le gouvernement des nations et des peuples. Témoin Napoléon III. La France serait encore un empire si, dans son poste avancé de Sedan, le maître avait été foutu de pisser sans effort. L'empereur pensait bien à sa défaite, à la perte du trône et de la France, mais tout cela était secondaire auprès des douleurs que causait sa cystite. Le triomphe de Bismarck était d'ordre urinaire.

Rue des Rosiers, on était entre soi. La vie était devenue plus dure quand toute la famille avait déménagé pour aller vivre en banlieue, le long d'un large boulevard bête auquel on accédait par une porte du nord. Les voisins n'étaient, eux, ni Juifs ni réfugiés. Ils détestaient les métèques et les insultaient inlassablement. Le vieux Mandrussovitch qui avait ouvert

boutique d'horloger n'avait jamais de clients et il confiait à sa famille qu'il n'avait pas, dans son pays, imaginé la France comme ça.

Le pauvre homme n'était pas beau. Il était court sur pattes, mal tenu, et muni d'un système pileux désordonné qui lui ressortait de partout. Mais il était méticuleux, ponctuel, d'une honnêteté hors de saison. Encore aujourd'hui, quand Mandrusse pense à son père (et il y pense incessamment), il ne trouve, pour le définir, pas de meilleur mot « qu'exact ». Un bon point pour un horloger. Mandrussovitch n'était jamais en retard, mangeait à heures fixes, veillait à la scrupuleuse observation du moindre précepte de la religion juive. Il était exact.

Un jour, le régime d'Hitler s'était installé dans cette folle Europe où l'on avait laissé des cousins, des beaux-frères, des parents innombrables. On s'inquiétait pour eux, mais ici on était tranquilles. La France de ces années-là était un agrégat de sociétés de pêche à la ligne. Dans un monde en feu, elle restait paradoxalement le pays d'un bonheur de vivre qui voulait ignorer l'époque. « Pourvu que ça dure ! » Les Français amollis faisaient risette à Hitler pour que la paix dure trois mois de plus. Si le Führer faisait fureur, c'était en partie grâce à eux.

Mandrusse était jeune, mais il avait commencé, malgré son âge, à se faire sur la France des idées spéciales. Au collège, où sa famille, saignée aux quatre veines, avait fini par l'envoyer, il était le souffre-douleur de tous ses camarades et s'était vite promis de ne pas pardonner les profondes, les inguérissables blessures que, chaque jour, on s'amusait à lui faire.

Mme Mandrusse rentrait en trombe :

— Le téléphone n'a pas sonné ?

— Non, non.

— Ah ! pardon... J'avais cru...

— Laisse-moi.

C'était le temps des pêcheurs à la ligne, le temps des mots croisés, mais c'était aussi celui des nationalismes agressifs, des ligues patriotiques qui triomphaient dans la bêtise et voulaient chasser tous les Juifs, le temps des Jeunesses Patriotes et de l'Action Française, des gamins à canne et à chapeau melon.

Auprès de ses copains, le jeune Mandrussovitch avait connu un seul succès. Celui-là datait d'une récréation dans la cour du collège, quand, furieux d'un caillou qu'il venait de recevoir, il avait, dans son jargon impossible, provoqué toute la classe. Il grimaçait parce que le caillou lui avait ouvert le front et qu'il souffrait beaucoup. Il saignait mais il n'avait pas geint, il n'avait pas pleuré, il avait regardé les petits fauves et leur avait hurlé :

— On la crèvera, votre sale France !

Un rire formidable avait secoué les murs vétustes du collège, mais ces enfants ignoraient ce qu'était l'obstination. Il eût voulu qu'ils fussent là aujourd'hui à l'attendre devant la porte du palais de la Pompadour et qu'il pût leur dire :

— Qu'en pensez-vous ?

Il avait fallu changer de collège. Aux cris de : « Vive La Rocque ! » le métèque avait bénéficié d'un passage à tabac soigné. L'horloger grondait :

— On se tient tranquille quand on n'est pas chez soi !

Hélas, on n'était pas chez soi, on ne l'avait jamais été et, un jour, on s'en était bien aperçu.

Il s'en souvenait comme de la veille. C'était un jour d'octobre. Un de ces jours où le bref été parisien prend des manières de vieille coquette pour

tenter de prolonger son règne. Il était justement dans la boutique et, dans le lointain, on apercevait, sur les quais de la Seine, trois arbres plus hauts que les toits et qui souriaient de leurs dernières feuilles. Un homme était entré, avait regardé son père :

— Police ! Vous vous nommez Mandrussovitch ?

— Oui.

L'exact horloger commençait à trembler, posait sur l'établi la loupe qu'il incrustait si bien dans son orbite qu'elle y laissait un cerne.

— Vos papiers ne sont pas en règle !

Il le savait bien, le pauvre. On était presque entré en fraude. Et le droit d'asile alors ? « Tout homme a deux patries, disait un vers célèbre, le sien et puis la France. » Il était dans sa seconde patrie, voilà tout.

Mandrusse revoit, ce soir bien mieux encore qu'à l'ordinaire, le sourire aigre de l'inspecteur. Très brun ; cinq ou six bagues ; sur son menton bleu une bonne couche de talc. On s'était demandé si c'était un vrai flic. On n'avait jamais rien su de lui.

— Il va falloir s'occuper de vous. Je reviendrai...

Il était revenu. Il revenait souvent et, quand il entrait dans l'horlogerie, la mère de Mandrusse, bien qu'à demi impotente, descendait l'espèce d'échelle pour coller son oreille à la porte et écouter passionnément.

C'était très grave. L'autorité française prétendait, paraît-il, reconduire aux frontières Mandrussovitch et sa famille. On discutait, on essayait de gagner du temps, jusqu'au jour où le policier avait pris l'horloger par l'épaule :

— Croyez donc pas qu'on me fait marcher ! On s'arrange, oui ou non ?

L'été 1938 finissait. Les journaux dénonçaient « le scandale de Munich ». On s'était arrangé jusqu'au début de 1939. Mais l'inspecteur, chaque fois, demandait des sommes énormes et revenait trop souvent. Il y prenait goût ; il était sans pitié et la grosse vieille Juive pleurait sans arrêt.

L'horloger, lui, ne pleurait pas, mais il négligeait son travail, restait des heures entières à regarder le mur sale, comme s'il le perçait et comme si, bien au-delà, il apercevait quelque chose de si terrifiant qu'il en restait cloué sur place.

Il n'y avait rien à faire. Dénoncer le maître chanteur, c'était se faire expulser sans délai et replonger dans les pogroms. On commençait à parler des camps de concentration.

Tout l'argent de l'horlogerie y avait vite passé, puis on avait vendu les pièces d'or que la Juive, depuis son mariage, portait cousues dans ses doublures. Il n'y en avait pas beaucoup.

Et, tous les quinze jours, toutes les trois semaines, on revoyait le policier véreux, le feutre élégamment rabattu sur l'oreille, la démarche nonchalante, un brillant vrai ou faux piqué dans la cravate. Chaque fois, on lui expliquait qu'il n'y avait plus d'argent mais il ne le croyait pas. D'ailleurs, il n'était pas brutal. Il avait l'air d'un huissier désolé d'avoir à exécuter un arrêt de saisie. Les supplications n'y faisaient rien. Quand on disait qu'on ne paierait plus :

— Alors, il faut faire les valises...

La mère de Mandrusse descendait à nouveau, boudinée dans son châle et dans ses soies criardes, un foulard autour de la tête :

— Par pitié...

— Je regrette. Je ne peux plus rien.

La cigarette du député de Cahors est depuis longtemps éteinte. Elle reste collée à sa lèvre épaisse. Il pense à autre chose.

... À l'avant-dernière visite de l'inspecteur ! C'était un samedi, le jour du sabbat. On n'avait pas le droit d'allumer de feu dans la maison, mais Mandrussovitch n'était plus en état de s'opposer à un sacrilège. Peut-être ne voyait-il même pas le policier qui fumait cigarettes sur cigarettes en l'écoutant répéter d'une voix monocorde !

— Je n'ai plus rien... Je vous dis que je n'ai plus rien... Je suis ruiné... ruiné...

L'autre s'en foutait. Il fumait toujours et il avait été assez maladroit, en frottant une allumette, pour mettre le feu à un tas de vieux papiers. Le minime incendie n'était rien par lui-même mais la Juive, qui assistait à l'entretien, avait poussé un cri, puis avait balbutié, affolée d'épouvante :

— Du feu le jour du sabbat ! Dans la maison ! Il y aura un malheur !

Elle disait vrai. Si vrai que, vers minuit, l'horloger qui ne dormait pas avait quitté le lit conjugal en disant à sa femme :

— Je descends à la boutique. J'ai à travailler.

Mais il n'avait pas travaillé. Il s'était logé une balle dans la tête et on l'avait trouvé à demi couché sur l'établi, d'où commença à s'écouler une longue rigole de sang.

Seize heures et quart. L'Élysée n'a pas encore téléphoné. L'après-midi va se passer à attendre ainsi, enfoncé dans une chemise raide que Profiterol veuille bien se décider. Mandrusse attend depuis 1939. Il attendra bien encore un moment. Il est peu superstitieux mais content cependant que son succès lui vienne un jour de victoire, un jour même de beaucoup de

victoires, car il y a encore le coup d'État du deux Décembre. Ce ne peut-être qu'un jour faste.

Donc, rien d'autre à faire que de se replonger dans ses souvenirs, que de se voir, trente-trois ans plus tôt, debout devant le cadavre, puis s'écartant un peu pour échapper aux lamentations rituelles, pour que sa mère ne voie pas qu'il n'exécute pas tous les mouvements prescrits. C'est qu'il peut faire, lui, autre chose que de crier. Il peut se faire un serment solennel, celui de se venger de cette France perfide et méchante et qui lui a fait tant de mal.

Trente-trois ans ! Il ne pensait pas alors aux moyens d'exécuter une telle entreprise. C'est plus tard qu'il a choisi la politique. C'est plus tard qu'il a enlevé de haute lutte un grand parti français. Plus tard qu'il a rétréci son nom, puis qu'il est devenu Duquert et riche tout à la fois.

Mais c'est aujourd'hui qu'il va devenir président du Conseil. Ces Français ne se doutent pas qu'ils ont, comme on disait autrefois, réchauffé un serpent dans leur sein !

Trente-trois ans ! Mais, pas un instant, pendant ces trente-trois ans, il n'a perdu de vue le but à atteindre. Son serment l'enchaîne et fait de lui un héros antique, un personnage de tragédie. Ce n'est plus le fils lourdaud et sale de l'horloger ! C'est Rodrigue, c'est Hernani !

Risible ! Car ceux-là n'ont pas le millième de l'acharnement dont bientôt on verra les effets !

Et Mandrusse pour qui la culture n'est qu'une ennuyeuse étude, mais qui retient tout ce qu'il a lu, exhume du fond de ses souvenirs de collège une phrase qui l'a longtemps irrité et qu'il considère maintenant comme un éloge du peuple juif : « Unissant une lâcheté ignominieuse à une obstination invincible, ils lassent à la fois l'amour et la haine. » Un souffle de victoire agite son cœur étrange : c'est aujourd'hui qu'il se venge, c'est tout à l'heure...

C'est même tout de suite, car le téléphone vient de sonner !

Mme Mandrusse-Duquert passe la tête par la porte, questionne à mi-voix :

— L'Élysée ?

Mais elle est déçue et elle referme tout doucement la porte parce que son mari qui lui fait « non » de la tête parlemente avec quelqu'un et demande :

— Mais, voyons, qui est à l'appareil ? Trampel ? Oh ! pardon. Non, pas encore.

Encore la porte qui s'entrouvre, la tête anxieuse :

— Qu'est-ce que c'était ?

— Rien. Une erreur.

Il prend son temps pour reposer l'appareil sur son fragile support, puis il lève le nez vers le mur où s'accroche un éphéméride à bon marché.

— Tu n'es pas inquiet de ce retard ?

— Non.

À nouveau, elle s'en va. L'éphéméride est d'une bonne taille. Il le lit soigneusement. D'abord en haut, en très petites lettres : « Sainte Aurélie. » Puis le chiffre énorme : « 2 décembre. » Enfin au-dessous, juste au milieu : « Austerlitz. »

XLIII

UNE AUTRE ESPÈCE DE RÉFUGIÉS

Bien qu'elle n'eût jamais pu acquérir de la langue française que des notions fort imprécises, Mme Schatz parlait beaucoup. Pour l'instant, elle se dépensait en amabilités, usant de toutes les ressources qu'elle pouvait tirer de sa courte personne, de sa figure poupine et de son élocution catastrophique. Les Schatz étaient, comme Mandrusse et bien d'autres, des Français de fraîche date, mais ils voyaient la France d'un œil bien différent.

En dépit de ses efforts, l'entretien restait froid.

— Voyez-vous, monsieur Breuil, une fête, c'est pour nous, véritablement, de vous voir !

Elle n'arrivait pas à savoir si elle devait traiter ce distingué, mais pauvre jeune homme en cousin, en visiteur ou en ami, et ne soupçonnait pas du tout qu'il était en train de se dire, tout en lui répondant poliment :

« C'est une chose formidable qu'on puisse faire des Français avec n'importe quoi ! »

Or, Breuil était le très réel cousin du dentiste Schatz, fils de cette demi-sœur de sa mère qu'elle avait quittée très jeune pour venir se marier en Alsace. Breuil se souvenait mal de sa mère, mais il savait bien que, depuis son mariage, l'idée ne lui était plus jamais venue qu'elle aurait pu ne pas être Française. Du côté Schatz, on l'avait longtemps jalousée, mais c'est tout de même vers la France qu'on avait fui quand, ailleurs, le sort des Juifs était devenu intenable. Mme Schatz connaissait beaucoup d'histoires antisémites. Des histoires russes, des histoires boches, et même aussi certaines histoires françaises. Elle n'était pas d'âge à avoir connu les nazis, mais on lui en avait

tant parlé qu'elle avait l'impression de s'en souvenir, qu'elle croyait réellement revoir son père emmené par des S.S. C'était avant l'époque des camps de concentration et des fours crématoires. Les beaux garçons minces et dorés qui portaient la chemise brune d'Hitler commençaient tout juste à se faire la main.

— Ainsi, monsieur Breuil, vous avez justement fini vos études de médecine ? Quand est-ce que vous gagnerez ?

Les petits nazis n'avaient ni emprisonné ni tué son père. Ils l'avaient emmené, avec beaucoup d'autres Juifs, sur la grande place de la ville. On les avait déshabillés, on les avait priés de bien vouloir monter tout nus dans les arbustes et de s'installer sur les branches dans un désordre agréable.

Mais, du matin au soir, pendant deux jours, ils avaient dû, sans s'envoler, pousser des cris d'oiseaux : « Cui-cui-cui. Cui-cui-cui. Cui-cui-cui... » Chaque fois qu'ils s'arrêtaient, ils recevaient un coup de bâton. Ainsi la place était-elle devenue une joyeuse volière, plus pépiante qu'une aube de forêt.

Breuil savait cela, et aussi comment, huit jours plus tard, la famille au grand complet avait débarqué à Paris, ne sachant pas un mot de français.

— Et que devez-vous obtenir lorsque la médecine, vous avez appris ?

Entre eux, ils avaient continué à parler un mélange de yiddisch et de toutes les langues slaves, mais ils essayaient de changer leur nom et faisaient, depuis des années, dans ce but, d'inutiles et incessantes démarches.

— Vous auriez mieux dû le dentiste faire, comme votre cousin.

Breuil répondait n'importe quoi. Il était au supplice et l'idée de passer tout un repas dans cet étouffoir l'épouvantait.

— J'espère de mon mari qu'il ne sera pas retard.

De temps en temps, on entendait, dans le petit appartement, les cris d'un patient, mais la cousine n'y prenait pas garde :

— Vraiment, vous auriez dû apprendre de faire le dentiste. C'est un bon métier. Ainsi Schatz...

Breuil se demandait ce qu'avait bien pu devenir l'adolescent benêt qu'il n'avait pas, en tout, vu dix fois dans sa vie.

— Nous vivons petitement à cause impôts, mais Schatz il gagne très bien... très bien...

Il la croyait sans aucune peine, tandis que son regard errait à travers la pièce. La maison était ancienne, le plafond bas n'avait pas été repeint et les chambranles des portes étaient un peu de travers. Le ménage y avait entassé des meubles en palissandre verni qui s'ornaient de bronzes étincelants, d'ors, de chromes et de glaces. Rien ne manquait à la parfaite harmonie d'un ensemble qui affichait, en ses moindres détails, un mauvais goût sans faiblesse.

— Lui-même, il vous dira, quand il vient...

Elle parlait sans arrêt. Sa voix douce, assez joliment colorée, eût mérité d'autres paroles. Breuil lui répondait, mais il avait l'esprit ailleurs :

— Dire qu'ils ont dépensé pour ces horreurs trois fois plus que pour acheter de belles choses ! On sent qu'ils préfèrent ce qui brille, ce qui est lourd, ce qui fait de l'effet. Pourquoi ? Mais, tout bonnement, parce qu'ils n'ont pas assez regardé. Leurs yeux n'ont pas eu le temps de s'habituer aux lignes simples et aux belles couleurs. Ils ont procédé comme le paysan de Fouilly-les-Oies qui, à la fête du village, va vers le manège le plus bariolé. Si la cuisine est de la même veine, en avant pour les grenouilles à la nage. Il y a de quoi devenir antisémite !

Mme Schatz faisait penser à un poste de T.S.F. qu'on a oublié d'arrêter. C'était mieux ainsi. Cela permettait à Breuil, pour le prix de quelques hochements de tête approbateurs, de se rappeler le sort de sa famille et de son espèce. Pour lui, il n'existait plus de problème de race et tous ces grands-pères qu'on pourchassait dans les ghettos, qu'on brûlait dans les fours ou dont on faisait du savon ne lui étaient exactement plus rien. C'était tout juste s'il n'avait pas envie de rire du vieux monsieur qui pépiait dans son arbre. Il n'était si grande horreur qui ne comportât un aspect grotesque. Était-ce l'influence de Jarteaud ? Le côté cruellement drôle du malheur le frappait de plus en plus. (Mon pauvre grand-père qui moussait si bien !) Mais non. Ni Jarteaud ni personne ne lui ferait jamais subir d'influence. Il était simplement arrivé que, dans la douceur de la vie française, son inquiétude de persécuté avait fondu tout entière. Et c'était justement là ce qui causait son petit malaise de ce soir : ses cousins traînaient encore derrière eux un vague relent de ghetto ; ils auraient bien voulu lui en refiler un peu. Peine perdue. Il se sentait tout à fait un Français comme les autres. Se demande-t-on si l'on descend d'un Franc, d'un Gaulois ou d'un Latin ? Et qui y avait-il donc dans la France actuelle pour s'intéresser encore à des histoires de Juifs ? Même Jarteaud n'y croyait pas ! Et pourtant, l'espèce de Jarteaud aurait dû souhaiter, elle, les criailleries d'autres minorités. L'espèce de Jarteaud n'avait pas encore trouvé de France pour souffler, pour se détendre et pour, dire : « Voici, nous sommes arrivés. »

Ce qui arrivait, et brusquement, c'était le dentiste. Comme sa femme, il était court, mais, de plus, chauve et rondouillard. Il tomba sur Breuil comme s'il l'avait quitté la veille. Il le complimentait bruyamment de tout : de sa santé, de son âge, de sa médecine. Il le prenait par les bras, l'écartait pour le regarder mieux puis le serrait de nouveau et le pressait sur son cœur, comme on fait dans les tragédies.

— Et alors ! On est cousins et on ne se voit pas ? Ah ! mais c'est mal ça !

Le discours commencé en français finissait dans la langue que Breuil avait le moins envie d'entendre ce soir-là. Il n'en parlait pas un mot.

— Tu ne sais pas yiddish ? Ça fait rien.

Il reprenait en français, un français affligé d'un accent terrible :

— J'espère que, maintenant que nous avons repris contact, nous allons nous voir souvent. Très souvent. D'abord, entre nous, les coudes on doit serrer. Alors, tu vis tout seul ? J'espère tu vas marier bientôt ! Si ne connais personne, tu as seulement le peine de me dire. J'ai tout sous la main et même avec fortune. Ton beau-père installera tout ce qu'il faut pour faire le docteur...

L'étudiant remerciait et il ne se fût pas senti plus mal à l'aise qu'en mille autres circonstances s'il n'avait été possédé par l'idée que ce petit homme grasseyant aux joues lourdes était réellement son plus proche parent, sa seule famille. À huit heures, on se mit à table. Il se demandait :

— Qu'est-ce que je vais pouvoir leur dire pendant deux heures ou deux heures et demie ?

Par bonheur, Schatz, presque aussi expansif que sa femme, tenait à lui seul toute une conversation. Il n'y avait pas de grenouilles à la nage. Il y avait un poulet aux herbes et une sorte de choucroute garnie de charcuterie juive.

— C'est ma femme qui fait. Elle a jamais pu se mettre à manger du porc. Même au restaurant, elle voudrait trouver la cuisine kasher.

Breuil dit que c'était excellent et il avait presque raison.

— Tu manges du porc, toi ? Tu ne crains pas les vers ?

Le dentiste était incertain de thérapeutique et de pathologie, mais il avait eu vite fait de renifler dans Breuil une manière de médecin et, tout en lui passant les plats, il l'entretenait d'hémorroïdes.

— Pourquoi tu ne t'installes pas ?

— D'abord, je n'ai pas le droit puisque je n'ai pas ma thèse. Ensuite, ça demande beaucoup d'argent.

— Mais, je t'ai dit...

— Et puis je ne crois pas que ce soit le moment.

Il y eut un silence pendant lequel la bonne humeur du dentiste s'effondra, coula à pic, reparut :

— Mais non... mais non... Ça s'arrangera. Allons, Sarah, tu ne vois pas : il plaisante !

Auprès de la table venait pourtant de se dresser un fantôme : celui du Juif errant. Il promettait de nouveaux départs, de nouvelles courses de pays à pays.

— Sarah, elle voudrait qu'on s'en aille en Israël.

Il soupira :

— Mais c'est dangereux !

Puis, après un silence :

— Alors, toi, il faudra tout de même te décider !

Il expliqua de nouveau qu'il lui fallait finir sa thèse :

— Ça prendra quelques mois. Si, ensuite, il ne s'est rien passé...

— Il ne se passera rien. Maintenant que Mandrusse il s'est fait chasser...

— Vraiment ?

— Comment, tu ne savais pas ? La radio elle vient justement de l'annoncer à six heures. C'est le Rassemblement des Volontés françaises, il a refusé qu'il vote pour lui. Mais tu sais, Mandrusse, c'est le pire, il peut nous arriver. S'il vient, moi je pars. Tu sais, je le connais !

— Pas possible !

Mme Schatz avait dû se donner beaucoup de peine et l'appétit de Breuil la remplissait de joie. Elle prenait à tout instant des morceaux dans les plats qu'elle lui glissait dans son assiette :

— Mais bien sûr, je le connais. Le diable, il vaudrait mieux que je connaisse ! C'est le diable, tu vois, vraiment le diable !

Il expliqua qu'ils avaient été condisciples autrefois dans un collège de banlieue. Mandrusse en avait été chassé pour propagande antifrançaise. Au lieu de jouer au volley-ball, il assurait à ses copains qu'il voulait tuer tous les Français.

— Tu sais, si un jour il vient au pouvoir, moi je vends tout ici et je m'en vais en Israël !

— Quel genre d'homme est-ce, ce Mandrusse ?

Il chercha une formule précise :

— Ça n'est pas un Juif comme nous.

Ce fut Sarah qui revint à la charge :

— Et pendant que la thèse vous n'avez pas encore, de quoi vous allez vivre ?

En dépit de ses travers bouffons, il voyait en elle une femme honnête et bonne. Il préféra ne pas lui mentir :

— Je n'en sais rien. Je crois que je vais me trouver dans une misère totale si je ne me trouve pas quelque chose très vite.

— Oh ! pauvre monsieur Breuil !

Schatz réfléchit, puis se frappa le front :

— Mais j'ai un client qui cherche un commis !

— Un commis ?

— Enfin, un démarcheur. Mais il faut qu'il soit très intelligent. Alors, toi, avec tes études, tu penses que...

Il pensait que, en effet. Il avait déjà représenté une pommade contre l'eczéma.

— Et alors ? Ça marchait bien ?

— Oui.

— Il faut, dès demain, tu vas voir mon client.

— Schatz il a raison, dit Sarah. Il faut dès demain son client vous allez voir !

— Je ne sais plus son adresse. Fais-moi penser à te donner avant que tu pars. Il s'appelle Delatre, il habite avenue Bosquet, mais le numéro je ne sais plus. D'ailleurs, je lui téléphonerai. Un antiquaire, que c'est.

Breuil qui n'aimait que les décors modernes se demandait ce qu'il pourrait bien faire chez un antiquaire, et ne se voyait pas proposant aux

bourgeois des vieilleries poussiéreuses. Le dentiste, lui, se faisait des réflexions :

« Et puis, tu sais, il doit être riche. Il me prend un bridge, tout en or. Le plus cher. Le grand luxe. »

Mme Schatz revenait de la cuisine, portant un gâteau à la crème.

XLIV

« PHÈDRE », LA SÉRIE NOIRE, LA BELLE AMOUR ET LE TRUC DES GANTS

En posant le pied sur le trottoir, une dame dit : « Il fait froid », plusieurs autres personnes expriment, derrière elle, une idée toute semblable. Ce manque d'originalité dans les vues provient du talent d'Éric Scotch.

Huit décembre, onze heures du soir. Le cinéma déverse, sur les Champs-Élysées, un plein chargement de spectateurs ahuris par deux heures de salle obscure et qui retrouvent, sans trop de plaisir, une vie réelle qu'ils étaient en train d'oublier tout à fait. Ça s'appelle, en anglais, *Topeka Trunk* et, sur la façade, des lettres d'un mètre de haut publient la traduction française : *Il y a des morts qu'il faut qu'on tue !* puis, en belle cursive orangée : « Un super-suspense. » On admire du même coup un train dans le goût Far-West et une aguichante personne blonde, généreusement retroussée.

Jarteaud prend Breuil par le bras, juste comme, hier au soir, faisait son cousin Schatz :

— Marchons un peu pour ne pas rester dans la foule. C'est vrai qu'il fait froid. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Euh... Je crois que j'en pense du bien, mais j'ai l'esprit de l'escalier. Tu sais ça. J'en penserai quelque chose demain matin, en admettant que ça en vaille la peine, ce qui n'est pas certain.

— Je crois que ça en vaut la peine.

— Dont acte. Je me dis que tu vas m'expliquer pourquoi et que je n'y couperai pas d'une proclamation prophétique, ce qui fait que je te case tout de suite mon avis. Je suis surpris de la médiocrité d'invention de tout ce qui fait des scénarios, des bouquins ou des pièces. À part quelques bizarreries, les personnages sont toujours très semblables à l'auteur. Quant à la masse des sombres brutes, des cochons et des monstres qui forment le fond d'une société, on ne les voit jamais dans les romans. Regarde donc ce gangster de ce soir. Mais c'est un homme d'excellente compagnie, malgré son grand chapeau et ses revolvers ? À croire que les gens qui inventent des histoires n'ont jamais vu de salauds. Quoi qu'ils écrivent, ils l'écrivent à l'encre rose.

— Et à l'entre-cuisses. Justement, je fais un certain mérite à cette histoire de train de ne laisser aux conventions libidineuses que la place la plus petite.

— Est-ce que tu te fous de moi ? Retourne-toi et regarde la poule sur la façade, avec la robe relevée jusqu'où je pense.

— Pense ailleurs. Tu me dégoûtes. N'empêche que, dans ce film, l'intérêt n'est pas là. Ça, tu vois, c'est la grande découverte du policier : on peut intéresser les spectateurs avec autre chose qu'une énigme clitoridienne. La littérature française est, depuis toujours, engluée dans des histoires de derrières. J'en excepte le *Discours de la méthode*, *la Cuisinière bourgeoise*, par Mme de Saint-Ange, et certains passages de *l'Esprit des lois*. À part ça, tout ce qui s'est écrit en France pourrait porter un seul titre « Coucheront-ils ? » Jamais, Breuil, jamais tu ne pourras comprendre l'horreur que ça me fait. Ces Français ne connaissent, du monde, que les grands problèmes du cul.

— Français et autres. Et puis, ça ou autre chose, tout est bon pour tenter de comprendre les humains.

— Non. Ça va ! Pas toi, s'il te plaît. On nous rebat les oreilles de psychologie. Tu sais, les personnages « campés » dans un roman. Entre

parenthèses, ce que ça peut m'agacer, cette expression... Alors toi aussi tu crois que la littérature vaut par les caractères ? Eh bien, tu peux te les foutre au cul, tes personnages en camping. La littérature vaut par l'exposé du monde et le reste, c'est du chienlit...

— Jarteaud !

— Parfaitement. Du chienlit...

— Jarteaud, est-ce que tu ne pourrais pas y mettre un bouchon ? Je commence à en avoir marre, du scandale en permanence. La moitié de l'avenue se retourne pour t'entendre !

— Bon, bon, je me tais. Et je n'en pense pas moins que le truc de ce soir était passionnant.

— Mais c'est mon avis.

— Alors, pas besoin de nous engueuler. Tu aimes, toi, le roman policier ?

— En voilà une question stupide ! C'est à peu près comme si tu me demandais si je préfère l'adjectif au pronom ou le tibia au fémur ! Au fond, je crois que je vois le sens de ta question. Ça pourrait se traduire de la façon suivante : « Est-ce que tu reproches à cette forme de littérature d'avoir fait pleuvoir sur la terre un si grand nombre de sottises, ou bien est-ce que tu l'excuses, au nom des quelques œuvres de valeur qui se réclament d'elle. » C'est ça, n'est-ce pas ?

— À peu près, sauf que je te trouve un peu chichiteur et bégueule. Il y a, dans ce domaine-là, d'authentiques chefs-d'œuvre.

— Si tu y tiens. Ce que tu m'accorderas, je pense, c'est que cette façon d'écrire a largement contribué à l'abrutissement des foules.

— Mais je ne t'accorde rien du tout. Et l'intoxication par le vagin, alors, ça n'a abruti personne ? Les gens qui aiment la mauvaise littérature iront la chercher partout et il est sans importance que l'auteur les intéresse au premier voyage des hommes dans Vénus ou aux malheurs d'une bergère enlevée par le roi de Poldavie. Il y a une clientèle pour les sornettes et nous n'y changerons rien. À part ça, je déclare préférer de beaucoup *Planète 23* dans la collection « Cauchemar futur » à *Violée par son légionnaire* dans la collection « Cœurs qui saignent ». Affaire de goût.

« Repense, s'il te plaît, au film de ce soir. C'est une histoire banale comme tout. Tu sais, dès le début, qu'il va y avoir un accident de chemin de fer. Il se trouve qu'une espèce de détective le sait aussi sans plus de détails. Tu ne trouves pas que c'est beau, d'avoir monté, d'après ce postulat, toute une histoire qui te tient deux heures dans une tension intense ? Parce que, n'est-ce pas, je t'ai vu : tu étais, comme moi, tellement anxieux de la séquence suivante que tu te penchais en avant en t'accrochant au bras de ton fauteuil. »

— Oui... Mais ça me paraît assez facile.

— Cette fois-ci, je crois que tu es fou. C'est très facile d'écrire au fil de la plume. On a toujours une idée qui s'enchaîne à la précédente et il me semble qu'un roman non policier doit pouvoir s'écrire dans un temps record. Le « policier », lui, est bâti. Quand je dis « policier », j'emploie ce mot-là faute d'en trouver d'autre. Dis si tu veux le roman d'action. De toute façon, tu me comprends. Ce roman-là est bâti pièce à pièce, de façon que chaque morceau ajoute quelque chose à l'ensemble et développe chez le lecteur un sentiment d'inquiétude ou de curiosité. L'auteur d'un « suspense », par exemple, ne peut absolument pas se permettre les digressions et les descriptions qui empoisonnent une bonne partie de l'autre littérature.

— Jarteaud...

— Oui.

— Combien, de fois as-tu laissé tomber un roman d'espionnage ou policier ou de science fiction pour un roman tout court ?

— C'est que le policier était mauvais. Je continue : Dès que l'auteur prolonge trop une conversation ou se répand en fioritures, le client crie à l'emmerdeur. Il faut qu'il progresse avec une stricte méthode et je pense avec Valéry que les contraintes sont beaucoup plus propres à provoquer des chefs-d'œuvre que la liberté effrénée. Tiens, je vais pousser mon idée jusqu'au bout : le roman policier, c'est, au fond, dans notre littérature, la seule chose qui puisse se comparer à la tragédie classique.

— Oh ! Merdalore !

— J'en connais même qui respectent les trois unités.

— Quelles trois unités ? Le mari, la femme et l'amant ?

— Tu es un cochon. Dis-moi ce que tu penses.

— Mais tu m'étouffes ! Il me faut au moins vingt-quatre heures, pour digérer la comparaison entre *Phèdre* et la Série Noire. Je t'en parlerai plus tard. Pour l'instant, je vais te glisser une idée qui m'est venue. Oui. Quelquefois, il m'en vient aussi. Un peu plus bourgeoises que les tiennes.

— Allons-y.

— Dans le film de ce soir, il y a trois crimes. Or, il est indéniable que l'auteur s'est complu dans la description de ces trois crimes. Avec beaucoup trop de soin. Il y a là-dessous un sadisme latent à peine dissimulé. Alors, je me dis ceci : « M. Jarteaud qui est un garçon évolué vient de me faire un long laïus sur les bienfaits de la littérature criminelle. »

— Mais pas des crimes.

— Ta gueule. « Vient de me faire, disais-je, un long laïus sur une littérature qui est quelquefois criminelle. Il n'a même pas touché un mot de cet aspect du film parce que ça ne l'intéresse pas et qu'il y cherche tout autre chose. » Ce qui me chiffonne, c'est ce qu'en penseront des spectateurs moins pourvus de vertus intellectuelles et davantage de passions inavouables. Écoute, ça n'est pas se comporter en vieille barbe que de s'inquiéter de la criminalité dans la jeunesse française. C'est un problème qui devient très grave, vraiment très grave. Tu penses comme moi ? Oui. Il me semble que, vu d'un quelconque pays à fixer, la jeunesse française doit apparaître comme complètement pourrie. Eh bien, je crains, je crains beaucoup qu'il n'y ait eu, ce soir, dans la salle, des types de notre âge attachés seulement aux coups de revolver qu'on voit dans ce film, des types pour qui ce sera...

— Un exemple.

— Pis que ça, une tentation. Voilà ce qui me vient ce soir à l'esprit. Une connasse comme la mère Bèze réagirait probablement, si elle découvrait ça, en faisant interdire le film.

— Elle ne le fera pas. Elle ne pense qu'aux fesses.

— Moi je ne demande pas qu'on interdise le film, mais je te pose cette question : « Est-ce que les gens auxquels on montre ça sont capables, comme toi, de s'intéresser au côté littéraire de l'affaire ? Bref, est-ce qu'on leur a donné l'armature intellectuelle (tu vois que je ne dis pas morale) qu'il faut pour être ici sensibles à autre chose qu'aux morts violentes ? Est-ce qu'ils vont y voir autre chose qu'une apologie de l'assassinat ? » À part ça, j'ai passé une soirée excellente. Je te signale également que les cafés vont fermer. Je t'offre un pot.

— Que se passe-t-il ? Tu as de l'argent ?

— Pas un rond, mais ça va venir. Je crois que je viens de trouver du travail. Chez un antiquaire.

— Qu'est-ce que tu peux faire chez un antiquaire ?

— Je vais vendre de la lessive. Non, ne rigole pas. Et puis je ne sais pas encore grand-chose. Je n'ai fait jusqu'ici que lui téléphoner. Il m'a donné rendez-vous. Il ne faisait plus d'affaires et il va vendre de la lessive. Tiens, j'aime beaucoup ce café-là. Il y a une table au fond, à droite. Ça te va ?

Le café était presque vide. À trois tables de là, deux jeunes filles, qui, elles aussi, sortaient du cinéma, s'entretenaient d'Éric Scotch :

— Ah ! ma pauvre fille ! quand je vois qu'il y a des hommes qui sont faits comme ça...

— Oui. Filhao ne te dit plus rien...

— Que tu es bête ! Tu sais bien pourquoi je l'épouse !

— Est-ce que tu t'es renseignée sur sa fortune ?

— Non. Mais tu sais, je suis sûre qu'il a de l'argent. Tiens, devant moi, il a acheté une espèce de commode. Eh bien, il a tiré deux mille cinq cents francs comme moi je tirerais de quoi payer ce café. Et encore, il était ravi. Il m'a expliqué que c'était le meuble d'une princesse et qu'il le revendrait dix fois plus. Alors, tu vois ! N'empêche que je préférerais Éric Scotch ! Pas toi, Évelyne ?

— Sûrement que, si je le rencontre, ça ne lui coûtera pas cher ! Mais il y en a un autre...

— Lequel ?

— Monique, tu n'as pas honte d'avoir les yeux qui brillent comme ça !

— Non mais, et toi !

Elles rirent parce qu'elles étaient entre elles et qu'elles parlaient d'amour.

— Tu sais, celui qui met la bombe sous le train... celui qui a les pantalons collants... Par contre, la fille, quelle horreur !

— Pour ça, je suis de ton avis. T'as vu la bouche ? On dirait je sais bien quoi.

— Oh ! Monique !

— Quoi ? Je dis la vérité ! Et l'histoire, ça t'a plu ?

— Oh ! moi, tu sais, je regarde pas ça...

Comme les deux messieurs du fond se levaient pour partir, Évelyne dit à Monique :

— Le plus petit, c'est un Juif. Tu aimes, toi ?

— Tu parles ! Avec Filhao... J'aimerais encore mieux le maigre.

— Oh ! tais-toi ! On dirait un loup ! Il me ferait peur, moi, ce type-là. Tiens, en voilà trois qui prennent leur table. Il n'est pas mal, le petit qui a des yeux de fille.

Les trois nouveaux venus s'installèrent à la table et, tout d'abord, ne parlèrent pas. Fernand se curait les dents avec le manche d'un bâtonnet, tout ce qui restait d'un esquimau ; il avait l'air de rigoler. Alors Joliveau demanda à Pitard :

— Tu le savais, toi, le coup des gants ?

Mais Pitard ne répondait pas, puis, pour dissiper la gêne, il disait après réflexion :

— T'as vu comment qu'elle est roulée, la môme ?

— N'essaie donc pas de changer de sujet. Tu le savais, ou tu le savais pas ?

Fernand jouait l'indifférence et le voyou sentait sur lui l'œil inquisiteur de son ami Gilbert.

— Oui, je le savais.

— Alors pourquoi ne l'as-tu pas dit ?

Il sentit que son silence le condamnait, qu'il perdait rapidement son prestige :

— On parlera de ça tout à l'heure.

— D'accord. Pourvu que ce soit ce soir.

Le grand corps de Pitard s'étirait ; il bâilla, puis :

— En tout cas, c'est fameux comme film. T'as vu la façon dont le gars fait dérailler le dur ?

Fernand parut sortir de son rêve et, plus réaliste, exprima une réserve :

— Fameux ! Mais dommage qu'à la fin il se fasse piquer !

Pitard balaya l'objection :

— Ça, c'est pour faire croire. Dans la vie, c'est pas de même...

— Es-tu sûr ? Pitard ?

— Je te le dis, qu'un mec qui a fait un coup comme ça, il peut dormir bien peinard. Il sera jamais pris.

— Sûr ? demanda Fernand.

— Puisque je te le dis !

Le silence retomba. Autour d'eux, la salle se vidait, une jeune fille qui partait décerna à l'étudiant un regard appuyé. Pitard voyait bien qu'il n'éviterait pas une explication et, juste à ce moment, Joliveau l'interpella sans lui cacher son inquiétude :

— Pitard !

Il fit signe qu'il écoutait.

— Dis-moi la vérité.

— Rapport à quoi ?

— Au coup des gants. Tu le savais ?

— Je t'ai dit oui.

Fernand vint à la rescousse.

— Alors pourquoi que tu nous as fait acheter des gants ordinaire ?

— T'inquiète pas.

— Ah ! non. Tu ne vas pas te défiler ! Réponds à la question de Fernand.

— Je répondrai si ça me chante. Qui c'est le chef ici ? C'est toi ou moi ?

Ils baissaient la voix et, de loin, on pouvait croire qu'ils parlaient de sujets sans importance.

Or, c'était important. Plus qu'important. Capital. L'attaque de la mercerie remontait maintenant à près de deux mois, exactement au 20 octobre, et sitôt passée la fête de la Victoire, on avait cherché autre chose. Pitard avait proposé diverses attaques et on n'avait rien fait du tout. Puis, comme l'argent manquait, on s'était mis d'accord sur une solution de facilité. On recommençait un coup très semblable à celui de la rue de Saussure, mais, cette fois-là, tout au fond de la lointaine rue Jeanne-d'Arc. C'était pour le surlendemain.

Ce n'était pas une femme, mais un vieillard à demi impotent. Comme il y avait de grandes chances pour qu'on doive fouiller tout l'appartement, Pitard avait recommandé :

— Faut qu'on ait tous des gants.

Fernand, qui n'en possédait pas, en avait acheté justement pour cela. Or, ne venait-on pas d'apprendre par le film de ce soir cette chose invraisemblable : les gants ne suffisent pas toujours à empêcher l'identification. Fernand et Joliveau avaient bien l'impression que Pitard, l'infaillible Pitard, venait de l'apprendre en même temps qu'eux.

Tous trois avaient suivi la scène avec une attention passionnée. Elle se déroulait dans un laboratoire. Ce film était américain, mais on savait qu'un laboratoire tout semblable existait au quai des Orfèvres. Joliveau, qui avait lu Simenon, affirmait que c'était dans les combles.

Ce que le cinéma leur avait offert ce soir, c'était une image autrement vivante que tous les romans du monde. Ils la reverraient longtemps.

Le policier, nerveux, marchait de long en large, son chapeau sur la tête, suivi par le mouvement tournant de la caméra, tandis qu'un vieillard qui

portait une blouse blanche sortait d'une boîte une paire de gants qu'il attrapait avec des pinces.

Ça avait commencé par un plan moyen, mais un travelling avant avait centré la scène sur les mains du vieillard. On l'avait vu glisser un instrument de métal dans chacun des doigts du gant de la main droite, écraser le tout contre une plaque de verre où il avait ensuite déposé des colorants avec une pipette.

Il y avait peut-être des gens pour qui tout cela avait paru bien long. Pour les spécialistes, c'était autre chose !

Le vieillard avait séché sa plaque au-dessus d'une flamme, l'avait examinée au microscope. Toute la salle avait vu l'image juste en même temps que lui. À travers la peau du gant, les gouttelettes de sueur avaient fait un dessin compliqué.

Finalement, le policier avait arrêté un suspect.

— Si tu l'aurais pas su, disait Fernand, y aurait que de le dire ! D'abord, parce qu'y a des inventions nouvelles, surtout chez les Amerlos.

— Tu peux te dire, Fernand, qu'y en a pas beaucoup qu'ils pourraient m'apprendre quelque chose !

— Alors, pour les gants, qu'est-ce qu'on fait ? On garde ceux-là qu'on a ?

— Et d'abord, expliqua Pitard, si que ça se passerait vraiment comme ça, tu crois pas qu'on te le dirait dans les films, non ? Tu crois tout de même pas que les poulets laisseraient faire. Faudrait que tu croies au père Noël !

Un tel argument frappa Joliveau qui souffrait pour Pitard. Il lui rendait confiance dans l'idole un instant ébranlée. Fernand, lui, n'avait pas tant de délicatesse :

— Alors, dis, puisque t'es si calé, explique-nous comment ça se fait pour de vrai !

— Je vous dirai ça quand il sera temps. C'est des affaires que je peux pas dire.

On fit semblant d'y croire, puis on parla du film.

— Qu'est-ce qu'il joue bien, le mecqueton !

— Qui ? Éric Scotch ?

— Oui. On croirait qu'on y est. T'as vu sa tronche pendant la bagarre ?

— Du tonnerre !

Ils faisaient allusion à un passage du film qui les avait enthousiasmés. À vrai dire, il y avait ailleurs une histoire toute semblable, mais seul Joliveau aurait pu s'en douter et, depuis son échec au baccalauréat, les souvenirs littéraires ne l'envahissaient pas. Éric Scotch se battait au couteau avec le chef d'une bande rivale. Le duel avait pour cadre une sorte de boîte de nuit. Il y avait foule, mais personne n'intervenait puisque c'était une affaire d'hommes.

Or, tandis que son ennemi s'énervait au point de finir par perdre la tête et faire une sottise, Éric Scotch continuait à sourire aux amis qui l'entouraient et à plaisanter avec eux. Il se contentait de se défendre en racontant une histoire drôle, puis, juste à la fin, quand il en arrivait à l'astuce, il se pliait en deux et tuait son adversaire. « À la fin de l'envoi, je touche. »

Cette scène-là, comme les autres, avait provoqué l'admiration de la bande. Les trois jeunes gens n'avaient pas cessé de s'identifier à l'acteur principal et, maintenant encore, derrière une table de café, ils continuaient à se représenter ce qu'ils auraient fait dans les mêmes circonstances. Nul

doute qu'ils n'eussent montré une telle maîtrise de soi, un si simple courage. Fernand demanda :

— Z'avez pas de sèches ?

L'affaire des gants avait été si sérieuse qu'on en avait oublié de fumer. Le tueur exhiba un paquet vide :

— Plus une !

— Avec ce que t'as, dit Pitard, tu devrais pas fumer tant.

— Et toi, avec ta jambe, tu te retiens de marcher ?

Joliveau les réconcilia en leur passant des cigarettes. Ensuite, il fouilla dans ses poches.

— Allons bon ! Plus d'allumettes !

Les autres aussi en cherchèrent et n'en trouvèrent pas.

— Y a que d'appeler le garçon, dit Pitard.

Cependant, Fernand s'énervait, sortait de ses poches des tas de débris qu'il étalait sur la banquette.

— Qu'est-ce que je disais que j'en avais !

Ils se passèrent le feu et Joliveau, pour en finir :

— Alors, dit-il, qu'est-ce qu'on fait, pour les gants ?

Pitard, qu'on n'attaquait plus, voulut bien discuter.

— Dis donc, on n'a pas nos empreintes, à la préfectance !

— Non, c'est un rêve ! T'as pas de carte d'identité ? Et puis, de toute façon, on les aurait un jour !

Fernand, d'un geste large, ramassait tout ce qui traînait sur la banquette et Pitard terminait la discussion d'un mot.

— Et puis, je m'en fous. On prendra des gants de caoutchouc. On s'en va ?

Joliveau restait à la traîne. Il n'en finissait plus d'enfiler son imperméable ; les deux autres sortaient :

— Attendez-moi !

— On t'attend dehors.

Il se tortillait un foulard autour du cou. Un papier traînait encore sur la banquette, il le ramassa et lut sans y penser :

« M. Trampel. Tous les mercredis à minuit, derrière la Cascade. »

Il se dit que ce devait être à Fernand et qu'il allait le lui rendre mais il était pressé, il le mit dans sa poche et n'y pensa plus.

L'affaire des gants, au fond, n'était pas tellement grave. En retrouvant dehors, les trois garçons n'en parlèrent plus. Ils vivaient une époque de grande certitude.

XLV

LE DESTIN S'ARRÊTE

Voici l'heure où le Destin s'arrête, regarde autour de lui et s'interroge :

« Alors, on continue ? »

Le Temps qui l'écoutait hausse les épaules et s'en va, mais le Destin hésite. Il n'aime pas les lignes droites. Ce serait un jeu pour lui que de revenir en arrière, tandis qu'il sait que, bientôt, ce ne sera plus possible.

« Alors, on continue ? »

Un pâle soleil d'hiver déclinait sur Paris.

Le jeudi 7 décembre, M. Mandrusse-Duquert monta à la tribune dès le début de l'après-midi pour y lire la déclaration d'investiture du gouvernement qu'il venait de constituer. Il fit trois allusions à la France éternelle, un pet qu'on n'entendit pas et six fautes de français. Ensuite de quoi, le Parlement l'envoya dans les roses. Le président très affaibli rentra chez lui pour se coucher.

Le dimanche 10 décembre, le Parti communiste français célébra, dans des réjouissances populaires, la libération d'Ambositra. Une manifestation, formée à la Bastille, voulut marcher sur l'Assemblée. Une pluie violente l'en empêcha.

Le jeudi 14 décembre, le gouvernement Cazenavet, se présentant devant le Parlement, y fut investi par une majorité de six voix. C'était un petit

succès, mais que personne n'attendait. Cazenavet, après le vote, confiait dans les couloirs :

— C'est un peu juste, mais je préfère une majorité décidée de six voix à une autre de deux cents mais incertaine. Celle-ci est peu étoffée, mais elle me paraît sûre.

Elle était tout, sauf cela, et Cazenavet le savait bien. Mais il savait aussi l'art de donner confiance et qu'on provoque le sort et les mauvais démons, rien qu'en prenant des airs penchés.

À son ministère, il manquait encore trois ministres. C'était une astuce. Le vieux politicien retors s'était dit que l'appât de ces trois portefeuilles réussirait sans doute à lui amener des indécis et servirait, en outre, à récompenser les ralliements de la dernière heure.

Cela n'était rien encore et, si blasés qu'ils fussent, les parlementaires n'étaient pas près d'oublier la dernière trouvaille, ahurissante de Cazenavet. C'était plus qu'un chef-d'œuvre de l'art politique : un exemple pour les générations de députés à venir. Voici ce que c'était :

Cazenavet parlait. Sa déclaration d'investiture déroulait dans un morne ennui la suite traditionnelle des lieux communs ministériels. Sur les bancs de l'hémicycle, on somnolait, on faisait des mots croisés, on jouait à des petits jeux. Et puis, tout à coup, on avait levé l'oreille. Morpions et Trafalgars avaient filé sous les pupitres.

— Le gouvernement, disait-il, fera tout pour montrer à ses amis dans le monde que la France est toujours une nation souveraine.

Ouf ! Les députés s'interrogeaient du regard, entrevoyant déjà l'absence des subsides américains, l'impossibilité de toute dépense nouvelle, les criailleries des électeurs, la fin des haricots et la mort du petit cheval, tandis

que Cazenavet, de son étroit perchoir, continuait posément, comme s'il ne se fût pas douté qu'il faisait un scandale :

— C'est que nous ne manquerons pas de nous souvenir des mauvais procédés dont la France fut victime, de la duplicité d'alliés qui nous ont trahis chaque fois que notre pays croyait pouvoir compter sur eux.

Les amis de Cazenavet s'affolaient :

— S'il prononce le mot « Amérique », nous ne pourrons plus voter pour lui !

Est-ce que le président devenait fou ? Parce que la suite, c'était de la folie pure :

— Ainsi, pour sauvegarder la fiction d'une alliance qui n'existe pas, avons-nous trop souvent relâché les liens d'amitié trois fois séculaires qui nous unissent aux pays de l'Est. Le gouvernement se propose d'entreprendre le redressement d'une situation si pénible...

L'effet de cette bombe tenait du prodige. En deux minutes, le fait-tout national s'était mis à bouillir. On hurlait de tous les côtés à la fois, tandis que Cazenavet, lointain, myope et distant continuait à arrondir des phrases que personne n'entendait.

Les députés communistes braillaient un hymne russe, mais ils ne s'étaient pas avisés de partir et moins encore d'arriver ensemble. Le tout avait fini dans une confusion indescriptible. On avait vaguement entendu le président qui profitait des intervalles entre les cris pour menacer de lever la séance et, parfois, on accrochait au passage des bribes du discours de Cazenavet.

— Le gouvernement ne négligera rien pour rétablir à Madagascar la paix française et le respect des libertés individuelles...

On avait compris que c'était fini, quand on avait vu le vieillard qui pliait ses papiers et regagnait son banc.

Une telle attitude laissait les députés désemparés. Personne ne s'y était attendu. Personne ne savait quoi faire. Il y avait bien eu une suspension de séance, mais les parlotes ne menaient à rien. On s'était engueulé dans les salles de réunion.

Résultat : Cazenavet avait perdu vingt voix M.S.C. et toutes celles du Mouvement Panais. Les communistes s'étaient abstenus, mais tous les petits partis qui vivotaient alentour avaient, comme un seul homme, voté pour la confiance. Cela faisait six voix de majorité. Le vieux renard avait d'avance minutieusement fait son calcul. Mandrusse, malade, n'était pas là, mais Loisiaux, son meilleur ami politique, étouffait de rage et explosait dans les couloirs :

— Incroyable ! Cette vipère va défendre Madagascar avec l'appui des communistes ! C'est monstrueux !

Il trouvait cela si monstrueux qu'il téléphona à Mandrusse-Duquert qui arriva en dix minutes, toujours malade mais de fureur.

— Et moi qui croyais qu'il n'avait pas une chance !

Verjus qui, depuis une heure, était ministre des Pensions, s'approcha de Mauret-Demors, seul à la buvette, et lui donna sur l'épaule une claque amicale :

— Quelle séance, mon cher ! Quelle séance !

— Ce n'est rien, répondait Mauret, ce n'est rien. Des communistes qui braillent, nous avons déjà vu ça bien souvent... Dites-moi. Vous ne pensez

pas que ce vote favorable de tant de progressistes puisse vous nuire pour le prochain débat ?

Les deux hommes firent ensemble quelques pas. Verjus pensait que Mauret-Demors devait commencer à regretter le portefeuille qu'on lui avait offert et qu'il avait refusé. Il reprit :

— Il est de fait que, six voix, c'est tout de même un peu juste. Mais n'oubliez pas que notre président n'a pas dit son dernier mot.

L'autre opina. Il était homme à sentir en quoi le dernier retournement de la situation révélait un as de l'art parlementaire. Il s'en désolait, souhaitant au ministère pour lequel il venait de voter des orages et des catastrophes. Il croisa les mains derrière son dos, fit quelques pas, puis reprit :

— Mais tous ces communistes, les estimez-vous un appui de valeur ?

Verjus s'approcha pour lui glisser à l'oreille :

— Je ne le dis qu'à vous : je crois qu'on envisage mieux qu'un soutien, une participation !

— Quoi ? Je ne vois pas Cazenavet replâtrant son cabinet !

— Cher ami, je ne crois pas trahir un secret en vous répondant : Il y a déjà pensé. Vous connaissez les sentiments de Cazenavet, son patriotisme, mais vous n'avez pas été sans remarquer, bien avant le coup de théâtre de tout à l'heure, les avances qu'il fait aux communistes. Eh bien, je ne vous cacherai rien, son but est d'obtenir la participation.

— Non !

Deux ou trois petits claquements de langue montraient les réserves de Mauret-Demors.

— Je n'aime pas les ministères retapés après coup. Ça fait toujours mauvais effet sur l'Assemblée.

— Mais non, il ne le retapera pas ! Il se contentera de créer quatre ou cinq ministères nouveaux pour les offrir aux progressistes. Avouez qu'un élargissement du ministère de ce côté-là serait fameusement souhaitable.

Mauret ne trouvait pas souhaitables les malices qui pouvaient faire durer le ministère.

— Je ne vois pas beaucoup d'avenir de ce côté-là. Les progressistes ont été surpris. Ils ont voté dans la confusion. Mais le Parti communiste va se reprendre. Il va voir qu'il a été dupé. Il va se rendre compte que, ce qu'on veut de lui, c'est qu'il couvre à Madagascar une politique conservatrice. Et alors...

— Vous oubliez, mon cher, l'affaire de la Maroufle ! Vous oubliez que, là-dessus, la position de Cazenavet est inattaquable. Voyez-vous les communistes attaquant l'homme de la subvention !

Mauret-Demors se permit un sourire :

— Il faut avouer que c'est bien joué ! Oh ! ne comptez pas sur moi pour mettre en doute les qualités parlementaires de Cazenavet. Elles forcent l'admiration. Elles signalent un maître ! Et vous dites qu'il veut les communistes ?

— Pas les vrais. De ceux-là, s'il obtient la neutralité, ce sera déjà beaucoup, mais il veut les para-communistes et, en particulier, le Parti progressiste...

— Peuh... Quelques voix !

— Les P.P. sont des communistes. S'ils se tiennent en marge du parti officiel des Russes, c'est pour des questions de personnes et de lutte

électorale. Leurs principes sont les mêmes et ce n'est pas quand l'État propose de payer des ouvriers qu'ils vont dire le contraire. Leur credo politique se résume à ceci : le bourgeois doit payer. Je ne dis pas, du reste, qu'ils aient tort. En ce qui concerne l'intérêt électoral, il vaut certainement mieux avoir l'appui de la classe ouvrière qui est en augmentation constante plutôt que celle des bourgeois dont le nombre diminue à vue d'œil. J'en reviens à la Maroufle : quand le boutiquier ou le coiffeur paie pour l'ouvrier, les communistes sont contents. Je vous répète que nous avons peut-être là l'occasion de tirer vingt voix de plus.

— Et cinq millions de moins !

— Les cinq millions passeraient tout à fait inaperçus dans un budget de soixante milliards. Et, du reste, il ne s'agit pour l'instant que de la moitié de cette somme. Et puis, quoi ? Ce ne sera tout de même pas la première fois que l'État subventionne une affaire désastreuse !

Ce qui rendait Mauret-Demors malade, c'était l'assurance de Verjus. Il se demandait quelle épingle il pourrait bien enfoncer dans son beau ballon. Il crut l'avoir trouvée :

— Bien sûr. L'État entretient beaucoup d'affaires qui ne sont pas viables. Mais ne croyez-vous pas que les gens qui fournissent un travail rémunérateur vont se lasser un beau jour de voir leurs bénéfices absorbés de cette façon-là ? Entre nous, et bien franchement, mon cher, n'avez-vous pas peur ?

— Peur de quoi ?

— Moi, j'ai peur et, entre nous qui sommes de vieux républicains, je peux bien vous avouer que ces tours de passe-passe m'inquiètent. J'ai très peur que des électeurs de plus en plus nombreux ne viennent à se dire : « Notre argent ne sert à rien. » N'oubliez pas que c'est de cela, et de cela seulement, qu'est mort l'Ancien Régime.

— L'Ancien Régime, on avait sous la main quelque chose pour le remplacer : la République. Avez-vous quelque chose pour remplacer la République ?

— Mais... il me semble : le communisme !

Ici, la discussion s'élevait, prenait un tour plus général :

— Nous y aurons notre place aussi. Le communisme, s'il s'installait jamais en Europe, ce qui d'ailleurs me paraît douteux, aurait un urgent besoin d'hommes de gouvernement. On fera appel à vous, mon cher.

— Sans doute avez-vous raison. Voyez-vous, ce qui nous sépare, c'est que vous ne pensez pas beaucoup à l'opinion publique. Moi j'y pense tout le temps !

Ils étaient seuls dans un coin sombre. Verjus s'arrêta brusquement :

— Vous me parlez d'opinion publique. Soit ! Je vous pose donc franchement cette question : « Croyez-vous qu'il soit bon, en fait d'opinion publique, de laisser se produire tant de faillites retentissantes ? La mine de la Maroufle est pratiquement en faillite. Les journaux s'en émeuvent. Que croyez-vous qu'en pensera le Français moyen ? » Je vais vous le dire, il songera : « Une faillite de plus ! » De là à penser que quelque chose est irrémédiablement vicié dans État, il n'y a qu'un pas. Au contraire, si nous remontons cette affaire, on songera que le gouvernement prend soin des intérêts du pays, qu'il fait effort pour lui conserver son capital, qu'il veut encourager le travail.

— Oui, mais vous ne m'empêcherez pas de penser au petit commerçant ou au pharmacien qui feront, eux, faillite à cause des impôts nécessités par la remise en marche d'une affaire des plus vaseuses...

— Mon cher ministre, nous nous égarons. Cette affaire de la Maroufle, c'est un don du ciel. Rien de moins.

Cependant, à vingt mètres de là, Caudal-Denfert assurait ses positions auprès de Mandrusse-Duquert qui, complètement rétabli, exhalait sa mauvaise humeur.

— Quelle imprudence, n'est-ce pas, cette allusion à Madagascar ! Il ne veut rien moins qu'isoler la France. Il nous fera perdre tous nos alliés. Et puis, d'abord, où trouverait-il l'argent pour la poursuite d'une guerre ?

Mandrusse, dans un semblant de sourire, découvrait entre ses dents cariées des prothèses dentaires en mauvais état.

— Qu'il le veuille ou non, la question de Madagascar est réglée !

Caudal-Denfert l'approuva. Cette histoire d'île et d'uranium, il la considérait comme une sorte de furoncle, une maladie bénigne, mais dont il fallait guérir au plus vite pour s'occuper de choses sérieuses. Il fit une allusion discrète au plus récent discours du député de Cahors.

— Il faut négocier, c'est de toute évidence. L'appui de nos alliés...

Ces propos aimables n'obtenaient qu'un succès limité. Caudal-Denfert, mal informé, ignorait que le discours auquel il se rapportait s'était fâcheusement terminé par une grande abondance de coups de pied peu occultes dont gardait encore la trace le fondement du député de Cahors. Mandrusse changea de sujet :

— Tout à fait entre nous, je ne crois pas à la durée de la combinaison Cazenavet et, puisque nous partageons, en dépit de l'éloignement de notre position officielle un grand nombre d'idées communes, je souhaite, mon cher, que nous ayons un jour l'occasion de faire quelque chose de concret. Qu'est-ce que vous diriez des Finances ?

Agréablement chatouillé par la proposition imprévue de finances concrètes, Caudal-Denfert protestait pour la forme :

— Mon Dieu ! Je ne dis pas non... Tout au plus, remarquerai-je, qu'il s'agit là d'un ministère qui demande quelque technicité, d'un ministère qui...

Il s'aperçut que le député des aventures avait cessé de l'écouter, qu'il voguait sur les flots de son imagination orientale. Il se tut, jusqu'à ce que Mandrusse reprît avec des mines de conspirateur :

— Je prends la Présidence et les Affaires. Vous avez les Finances et l'Économie. J'appellerai ça « le plan ». On remplit le reste avec des bouche-trous quelconques. Par exemple, Mirette à l'Agriculture et Plouck aux Anciens Combattants. Du reste, je fonde un ministère de l'Éducation chargé des questions religieuses de façon à rassurer votre grand parti. Je fous Mme Bèze à la Jeunesse et aux Sports. Notre époque est axée sur la vertu et sur la pudeur.

Caudal-Denfert l'interrompit avec un peu d'humeur :

— Ah ! mais, pardon ! La pudeur, c'est moi.

— Vous ne préférez pas les Finances ?

Ils en étaient là quand Cazenavet s'assit sur un banc de l'avenue Gabriel. Il avait, en quittant l'Élysée, semé quémandeurs et complimenteurs. Il avait répondu à quelques journalistes et enregistré pour la radio cinq minutes de magnétophone. Il avait prétexté une subite fatigue et quelqu'un, près de lui, avait dit presque à voix haute :

— Forcément... à son âge...

Or, ce n'était pas son âge qui fatiguait le nouveau président, mais la lourde charge des affaires publiques dont le poids lui était soudainement apparu.

Il pensa rentrer à pied. Le chemin était long jusqu'à son appartement du boulevard Péreire où il vivait seul et modestement dans un dernier étage avec une vieille bonne d'un aspect physique à décourager la calomnie.

Le temps justifiait qu'il baissât son chapeau et relevât le col de son pardessus. Depuis la veille, les journaux recommençaient à publier des photos du politicien oublié. Il semblait pourtant que personne ne le reconnût encore.

Il avait quitté le Palais-Bourbon, puis l'Élysée dans l'enthousiasme de la victoire. Dehors, l'hiver lui souffla tout de suite sur la tête le vent froid des réalités. Il était trop vieux pour avoir encore un avenir politique. Ceux qui gardaient un peu de ses idées avaient d'autres méthodes. Des centaines de gens pour le moins devaient en cet instant précis s'étonner de son habileté. Il savait bien, lui, ce qu'elle valait. Il pensa :

« Je fais semblant... »

C'est plutôt qu'il se survivait. Il fit quelques pas jusqu'à un autre banc. Il lui fallait un effort pour échapper à l'immense découragement qui fondait sur lui, mais rien ne pouvait l'empêcher d'avoir, de l'époque, une notion cruelle.

Tout cela avait commencé avec l'affaire d'Ambositra. Pour lui, ces soldats prisonniers d'un ennemi qui allait les détruire, c'était autre chose qu'un nom sur la carte. Légionnaires et tirailleurs avaient eu confiance dans la France et la France les avait abandonnés non pas par contrainte, non pas par faiblesse, mais simplement par mollesse, par lâcheté foncière et par indifférence à tout ce qui n'était pas un plaisir de l'instant.

Il marcha jusqu'aux boulevards, pensant que le mouvement le distrairait, mais il n'arrivait pas à s'intéresser à autre chose qu'à ses pensées.

Autour de lui, les passants s'agitaient, attentifs aux boutiques qu'emplissait déjà l'approche de Noël. Il se sentait tout d'un coup très vieux et très triste. Est-ce qu'il n'était pas fou en tentant d'intéresser à Madagascar les Français de cette époque-ci ? Ce qui les occupait, ce n'était pas Ambositra. C'était la trottinette du gamin. Et quand donc avait-on jamais pu défendre un pays avec une armée de pères de famille ? Grossesses et patrie se disputaient les mêmes hommes. Rien à faire contre ça.

Toutes les tristes certitudes qu'il tenait de sa vie de vieux célibataire lui tombaient à la fois sur la tête, avec le crachin tiède qui faisait briller les trottoirs. On l'avait flanqué à la barre d'un bateau qui coulait. Ces parlementaires n'étaient pour la plupart ni sots ni malhonnêtes, mais six cents hommes ne faisaient pas une volonté. Quand il y avait une décision à prendre, on ne trouvait plus personne.

Il était si déprimé qu'il s'assit dans un café. La soirée s'avançait. Il prit un apéritif, mais l'alcool ne pouvait rien pour lui.

Ce que les journaux appelaient pompeusement les « travaux » de l'Assemblée nationale était une mascarade où les plus stupides parlotes devenaient oukases dans l'indifférence et l'ennui. Les hommes qui avaient la responsabilité de la France avaient classé les escargots en dix-huit catégories et promulgué, pour la vente, des ordres que personne ne connaîtrait jamais. Mais ils se foutaient de Madagascar dont l'uranium, cependant, affolait les puissances. L'Assemblée, relâchée, n'arrivait plus à rien retenir, perdait huit cents lois par an.

Et l'étendue de ses devoirs l'effrayait. Que d'années faciles pendant lesquelles il n'avait considéré le métier politique que comme un divertissement auprès d'une machine qui tournait toute seule ! Elle menaçait de ne plus tourner.

Tout était à refaire, à commencer par la Constitution de cet Septième République. Pour éviter le « bonapartisme », on en était revenu aux pires jours de la Troisième ou de la Quatrième. Une fois de plus, les représentants de la nation avaient cédé à leur vieille et incoercible méfiance du pouvoir, avaient si bien émasculé le gouvernement qu'il n'existait plus. Ne pouvant être César, les plus infimes d'entre eux tentaient du moins d'être Brutus. C'était cette Constitution imbécile, bâclée dans la passion et dans les folies qui avait conduit la France où elle en était. Mais l'État seul souffrait d'une maladie grave. Les Français, eux, restaient ce qu'ils avaient toujours été : ingénieux, travailleurs, perpétuellement dans la misère.

Il y avait Madagascar, les grèves, la menace russe ; et voilà que ce lourd fardeau pesait maintenant de tout son poids sur ses débiles épaules de vieillard. Pourquoi lui ? lui, plutôt qu'un autre ?

Il marcha de nouveau, triste, bien fatigué. Il ferait tout de même plus que l'impossible... Oui, mais, plus que l'impossible, est-ce que ce serait assez ?

XLVI

LA FAMILLE TUYAU-DE-POÊLE

Il y avait maintenant près de quatre mois que Mme Pichegru avait accouché dans un déploiement démesuré d'odeurs et, depuis longtemps, elle ne doutait plus d'être à nouveau enceinte. Aussi ressentait-elle un fréquent besoin de fortifiants. Le matin, dès qu'elle avait enfilé quelques hardes sur la chemise grossière qu'elle ne quittait ni nuit ni jour, elle se précipitait en face de chez elle au Café du Progrès, dont le patron l'accueillait avec une feinte surprise :

— Déjà vous, madame Léontine !

Et il questionnait encore :

— Qu'est-ce que ça sera, ce matin ? bien qu'il sût d'avance qu'elle commanderait un double marc.

Pichegru, lui, se levait longtemps après et il lui arrivait parfois, non sans avoir tué le ver par un premier alcool, de faire un tour à pas comptés jusqu'au métro Picpus ou jusqu'à Saint-Mandé. Mais jamais il n'entrait dans un autre café. Il ne s'y fût pas trouvé bien.

Les enfants restaient seuls et c'était à Josiane d'enfoncer un biberon dans la belle petite fille qui avait l'air d'un singe, de torcher quelque peu les plus petits et de chasser les autres vers le trottoir ou l'école à leur choix.

Ce matin-là, elle était seule depuis neuf heures avec les trois derniers et Roger qui, de quatre ans plus jeune qu'elle, ne grandissait plus et ne paraissait pas la moitié de son âge. C'était un enfant calme, qui jouait toujours en silence et dont il semblait que le seul plaisir fût d'attraper des souris qu'il torturait ensuite avec le plus grand soin.

— Roger, essuie Victor ! Qu'il a plein de vomi dans son bec-de-lièvre !...

Léontine, en filant le matin, avait laissé sa fille en tête à tête avec un monceau de pommes de terre.

— Faut que tu nous fais des frites. Je ramènerai nos biftecks. Pour vous, les gosses, ça sera du mou.

Or, Josiane n'avait guère travaillé. Devant l'unique glace du logement, elle s'était, sous l'œil curieux de Roger, exercée à des expressions savantes, tour à tour passionnées, suppliantes, autoritaires ou mystérieuses. Bien que, de toute sa vie, elle n'eût pas vu dix films, elle estimait connaître dans les détails tous les secrets de la séduction cinématographique.

— Pour monter vedette, faut rien qu'un coup de pot...

Les pommes de terre demeuraient méprisées sur la table et Mme Pichegru multipliait ces soupirs et ces battements de cils auxquels les milliardaires ne résistaient jamais. Roger riait sous cape :

— Marrant. Josiane ; t'as des yeux de veau...

Elle ne l'écouta même pas. Elle avait remarqué avant lui combien ses grands effets séducteurs pâtissaient de la couleur rouquine et du petit nombre de ses cils.

— Faudra que je m'achète du noir.

Et elle se promit de voler à son père l'argent qu'il fallait pour acheter du cirage.

Elle fut tirée de ses occupations par le bruit de la clé qui tournait dans la serrure. Pichegru rentrait, admirablement soûl. Il était d'une humeur massacrante. Il avait le vin agressif.

— Pourquoi que t'as pas fait la cuisine ?

Elle protesta furieusement :

— Qu'é que t'as à dire ? Il est qu'onze heures !

— Je vas t'apprendre à me répondre !

Elle remarqua qu'il tremblait un peu et qu'il avait les yeux plus troubles encore qu'à l'ordinaire. Depuis la dernière naissance, la famille disposait d'un peu plus d'argent et Pichegru avait d'autant moins tendance à refréner son excessive passion de l'alcool que l'hiver était froid et qu'il ne faisait bon qu'au Café du Progrès. Il répétait en bégayant :

— Je vas t'apprendre, moi, je vas t'apprendre...

— Puisque je te dis qu'il est qu'onze heures !

Elle ne pensait pas qu'il la frapperait si vite. La première beigne tomba sur la tronche de cette jeune personne juste au moment qu'elle méditait les moyens d'éviter la tannée. Et comme elle savait les sentiments que son père entretenait pour elle, elle songea tout en se protégeant de son bras replié :

« S'agit pas que je reste seule avec lui ! »

Roger avait disparu. Elle devinait que les coups ranimeraient les passions de l'ivrogne. Il lui flanqua une nouvelle claque. Par habitude, elle lui cria : « Salaud ! » et s'écarta vivement.

« Si je reste seule avec lui, sûrement qu'y va me faire ! »

Et, de nouveau, elle tenta de lui échapper, mais il était trop tard. Elle avait à peine ébauché un mouvement vers la porte qu'il rattrapait prestement, la faisait virevolter et la ramenait à lui :

— Bougre de garce, va ! Je vas t'apprendre...

De sa voix pâteuse qu'embrumait l'ivresse, il répétait toujours la même chose :

— Je vas t'apprendre, moi. Je vas t'apprendre !

Déjà les coups commençaient à pleuvoir ferme. Il les flanquait à la volée avec une force herculéenne et il n'était pas douteux qu'il s'en délectât. Josiane poussait des hurlements dont retentissait la maison :

— Salaud ! Salaud !

Pourtant, elle savait que ses cris ne troubleraient personne dans cet immeuble qui résonnait aussi bien, à toute heure, des cris d'enfants battus que des hurlements de la T.S.F. et du bruit des scènes d'alcoolisme. Tant bien que mal, elle parait les coups de ses deux bras levés et son père, pour cogner plus à l'aise, lui réunit les poignets dans son énorme patte.

Il finit par se calmer, prit l'enfant par la taille :

— Pourquoi que t'es vache avec moi ?

Elle pleurait un peu, bien qu'experte en volées, mais tant d'injustice la suffoqua :

— Si c'est permis !

Puis elle se reprit à pleurer, cependant que l'ivrogne, qui avait changé d'idée, lui pelotait les fesses, articulant avec peine :

— On s'entendrait bien, tous les deux, pourtant !

Il la maintenait ferme, afin qu'elle ne s'échappât pas, mais il ne lui donnait plus que des petites claques amicales :

— Tu veux ? dis ?...

Brusquement, il s'était senti de bonne humeur, mais l'envie lui desséchait la bouche et lui faisait jaillir les yeux hors de la tête.

Non, elle ne voulait pas ? Elle était furieuse et se débattait comme un coq en colère dans toute la mesure que lui permettait la crainte de nouveaux coups.

— Tu vas me laisser, grand porc ?

Il insistait, la voix câline :

— Si tu voudrais...

Une fois de plus, elle essaya de lui glisser dans les pattes. Alors, il lui flanqua de nouvelles taloches. Il n'abandonnait pas son projet. Il devenait tout rouge :

— Pourquoi que tu voudrais pas ?

— Grand porc ! Une honte que je te dis ! Une honte !

Ils répétaient tous deux la même chose parce qu'ils n'avaient pas d'imagination et il la serrait de plus en plus près.

— Personne le saura !

— Eh bien, merde, alors ! J'y dirai, moi, à Léontine. J'y dirai tout. J'y cacherai rien !

L'ivrogne riait maintenant. Une dernière fois, il lui dit :

— Je vas te dresser...

Mais c'était par plaisanterie et, du reste, elle ne le croyait plus.

Elle avait raison. Il ne la dressait pas. Il l'allongeait plutôt sur le grand lit de ménage qu'on ne faisait jamais et dont les draps brunâtres exhalaient un lourd parfum. Alors, elle s'affola.

— Je le dirai si tu me fais, t'entends ! Je le dirai à tout le monde ! Et mes frites, alors ?

À dire le vrai, elle ne pensait pas que l'affaire fût d'une extrême importance, mais elle le haïssait parce que c'était son père, parce qu'il l'avait battue et parce qu'elle voyait bien qu'il allait réussir là où Fernand avait échoué. À ceci près, la bagatelle n'était tout de même pas une chose de première importance. Il fallait bien que ça arrivât un jour. Mais elle protestait pour la forme, pour les coups et pour la morale. Ce sont des choses qui se font, surtout avec son père, et quand on a de l'éducation.

— À quoi que ça sert que tu te défends ?

— Je te dis que t'arrêtes.

Il n'y songeait pas. Il s'agitait sur elle en lui montrant une figure bouffie. À ce moment, Josiane vit apparaître par l'entrebâillement de la porte l'œil curieux du petit Roger.

— Tu veux te sauver, grand sale !

La porte se referma, pas complètement toutefois. Josiane serrait les cuisses, mais Pichegru gagnait des centimètres. Il devenait de plus en plus rouge. À croire qu'il allait éclater. Brusquement, elle sentit qu'il avait gagné la partie. Elle fit une grimace.

— Tu me fais mal ! Oh ! que tu me fais mal !

Au demeurant, cela faisait beaucoup moins mal que les coups et ça avait, du moins, l'avantage qu'on n'en parlerait plus. Voilà qui était fait.

Dix minutes plus tard, Pichegru, avachi, cuvait sur le lit le vin de la matinée. Il ronflait, la bouche ouverte et Josiane s'essuyait d'un chiffon sale qu'elle avait trouvé sous le fourneau en protestant sans conviction :

— Faudrait voir, maintenant, que je soye pas enceinte !

Elle rajustait sa jupe miteuse. Il était temps de s'occuper de choses sérieuses.

« Et mes patates, songea-t-elle, qu'elles sont même pas pluchées ! »

Elle se sentait un peu coupable. En grand danger d'être battue. Par Léontine, cette fois.

XLVII

BREUIL EN VISITE CHEZ UN FARCEUR

— M. Delatre vous attend ?

Breuil trouva que la vieille taupe n'était pas sympathique.

— J'ai pris rendez-vous par téléphone.

— Dans ce cas, veuillez vous asseoir.

Elle disparut sans hâte. L'étudiant, en regardant les lieux, trouvait que ce hangar, que divisaient à mi-hauteur des cloisons vitrées, faisait penser à une volière, une volière triste. Était-ce donc là les « Établissements Cervel » qui fabriquaient le Superlavor ? Sur le seul mur plein qu'on apercevait, des photos de revues fixées par des punaises. Il faisait froid. Centré par une ampoule qui pendait à un fil, le plafond accusait par endroits de larges plaques d'humidité.

— Curieux. On jurerait qu'il n'y a pas un sou dans la boîte...

Breuil avait les pieds mouillés parce qu'il avait, pour venir, pataugé au long d'interminables trottoirs, dans la première neige de l'année. Il était un peu ému :

« Est-ce que je serais timide ? »

Quelle tête pouvait avoir ce Delatre qu'il avait entendu deux fois au téléphone et dont il savait qu'il sortait à peine d'une boutique d'antiquités ? Il eut la réponse quand il pénétra dans le bureau du nouveau directeur :

« Il a l'air d'un farceur... »

Or, Delatre avait plaqué sur ses deux rides profondes un sourire de triomphe assez exaspérant.

— Asseyez-vous. Je sais votre histoire. Mon dentiste m'a parlé de vous.

— C'est mon cousin.

— Je sais aussi. Je suppose qu'il a dû vous dire que je suis un nouveau venu. Quant à ce que je cherche, c'est vraiment assez particulier. Savez-vous ce dont il s'agit ?

— De faire de la représentation.

— Pas exactement. J'ai besoin d'un type intelligent et qui ait le sens de quelques nuances. Je lui souhaite aussi un certain sens de l'humour, mais il faudra qu'il garde ses réflexions pour lui. À ce prix-là, il s'amusera peut-être. Voici : vous êtes l'acheteur enthousiaste passionné de Superlavor.

— Moi, je veux bien, monsieur, mais je voudrais connaître le mode opératoire.

— Rien de plus simple : vous allez dans un certain nombre de boutiques, bazars, marchands de couleurs, épiceries, et vous demandez (si possible au patron) vingt paquets de Superlavor. Je ne vous envoie que dans les boutiques qui n'en vendent pas.

— Je ne vois pas le but de...

— Il s'agit de faire regretter au commerçant de ne pas tenir notre produit. Ensuite, de lui faire croire que les clients raffolent de Superlavor.

— Je vois. Pourquoi ne prenez-vous pas une femme ?

— Parce qu'on sait que toutes les femmes font leur lessive. Un homme intriguera davantage. Remarquez que vous demandez d'un coup vingt

paquets. On va penser que vous êtes le patron d'un lavoir automatique ou, tout au moins, que vous avez la responsabilité d'une collectivité quelconque. Quant à ce que vous lui direz ensuite, c'est votre affaire. Vous pouvez raconter à vos marchands les pires bourdes, je n'y vois aucun inconvénient. Je suis presque tenté de dire que les bourdes me seront agréables. Le principe est d'attirer son attention sur un produit qu'il ne connaît pas.

— Vous ne faites aucune publicité ?

— Je vais en faire, mais je démarre. Chaque soir, je vous demanderai de me rédiger sur chaque commerçant visité un petit rapport simple et clair. Mais n'oubliez pas que vous devez passer jusqu'au bout pour un acheteur. Si vous vendez la mèche, je vous fous dehors. Compris ?

— Compris.

— Huit ou dix jours après votre passage, nous envoyons un représentant. Grâce à vous, il saura quoi dire et les critiques qu'on lui fera. Cette deuxième phase de l'opération commerciale ne vous intéresse qu'en un point : vous serez payé sur les boîtes que vendra ce représentant. Je ne vous cacherai pas que je ne l'ai pas encore engagé. À la suite d'une petite annonce, j'en ai vu venir hier une vingtaine. La plupart ont été découragés par le fait qu'il s'agissait d'une affaire nouvelle. Sept restent en compétition, mais deux ou trois seulement me paraissent faire l'affaire. Dès que je me serai entendu avec l'un deux, je vous mettrai en rapport avec lui. De toute façon, vous aurez un droit de contrôle. Le nouveau comptable vous donnera là-dessus tous les détails nécessaires. Je vous paie un centime par boîte sur les trois premiers mois de commandes de chaque détaillant. Faites le calcul. Ce n'est pas un pont d'or, mais c'est honnête. Ce serait peut-être un peu juste pour un représentant de métier qui voudrait avec ça faire vivre toute un famille. Mais de toute façon, n'ayez pas d'inquiétude. S'il s'avérait que ces conditions ne sont pas satisfaisantes et qu'un réajustement s'impose, nous verrions cela ensemble. Je ne souhaite pas vous exploiter. Je souhaite

vendre mon produit. J'ajoute que je suis dans la mesure du possible, partisan des hauts salaires.

La neige avait repris. Dans l'étroite cheminée qu'était la petite cour, on la voyait descendre lentement, tout droit, en gros flocons fatigués.

— Le résultat dépendra principalement du nombre de commerçants que vous irez voir chaque jour. Je n'ai pas besoin de vous préciser que vous pouvez faire vos visites aux heures qui vous plairont. Vous organisez votre travail à votre guise. Je ne m'en mêle pas. Il paraît que vous êtes étudiant en médecine ?

— J'ai fini, sauf ma thèse.

— Je savais cela. Ce que je vous propose va vous changer, mais je crois que ce sera plus intéressant. Personnellement, je ne pense pas qu'il y ait encore beaucoup à tirer des professions à peau d'âne. Les membres des professions libérales sont en déconfiture. Ne pensez-vous pas ?

Jarteaud lui avait dit quelque chose d'analogue. Au lieu de répondre, il s'appliquait à chercher des traits communs à ces deux hommes.

— Alors, votre avis ?

— Je crois que ce travail me plaira. L'ennuyeux, c'est que je ne sais pas le moins du monde ce que je vais pouvoir leur raconter. Je tâcherai d'y penser...

— Racontez ce que vous voulez. Des bêtises. Ils adoreront ça. On ne se rend pas assez compte de l'abrutissement des foules.

Delatre ne se voulait pas ironique et Breuil n'appréciait pas ce ton cassant et sec. Était-il vraiment si sûr de lui cet antiquaire en rupture d'antiquailles ? Ou bien n'était-ce qu'un truc pour dissimuler une anxiété profonde, pour se tromper lui-même ?

Il fouillait dans un tiroir :

— Tenez. Regardez ce que je vais leur sortir !

Il avait pris en main un paquet de dessins qu'il rangeait en ordre sous les yeux du jeune homme.

— Ce n'est que le document. L'image, à la reproduction, sera réduite de moitié. Qu'en dites-vous ?

Breuil n'en disait rien du tout. Il regardait. L'ensemble allait faire, dans un journal, une bande dessinée. Deux très jeunes et très jolies femmes se faisaient face et l'une d'elles confiait à l'autre :

« Incroyable, ma chère ! Des savants ont réussi à incorporer à une lessive le merveilleux savon Cervel ! »

L'interpellée joignait les mains dans un geste extatique et ravi :

« Est-ce possible ? »

« Veux-tu en avoir la preuve ? Demande à ton épicier de te délivrer un paquet de Superlavor et tu verras que Superlavor lave, non pas comme les autres produits, mais SCIENTIFIQUEMENT ! Et, ceci, note-le, sans toucher à la fibre délicate du textile. Ainsi, sois moderne. Fais comme des milliers de femmes qui, chaque jour, adoptent Superlavor ! »

Delatre barra d'un trait de crayon les mots « incorporer à une lessive », pour les remplacer par « incorporer dans une lessive ».

— Qu'en pensez-vous ? dit-il. Ne jugez-vous pas cela tout à fait stupide ?

Breuil le regarda, s'aperçut qu'il ne riait pas.

— Euh... Eh bien, si vous voulez... Oui, c'est un peu stupide.

— Il faut cela. Je veux réussir à vendre de la lessive et non pas à faire triompher l'esprit. Il serait par trop injuste que l'idiotie fût réservée aux seuls idiots. Dites-moi, vous êtes Juif, n'est-ce pas ?

C'était gênant de ne pas savoir s'il plaisantait ou s'il était sincère.

— Oui, je suis Juif.

— Très bien. C'est cela qui m'a persuadé de répondre tout de suite à mon dentiste par l'affirmative.

Breuil n'aimait pas qu'on se mêlât de ça. Ni surtout qu'on s'en mêlât avec cette légèreté d'éléphant. Un peu suffoqué, il articula péniblement :

— Oh ! vous savez, je suis si peu Juif...

— Ça ne fait rien. Bon chien chasse de race.

Il aurait voulu protester, mais tout ce qu'il trouva, ce fut :

— Vous aimez les Juifs ? monsieur.

— Je préfère vous dire tout de suite la vérité : pas du tout. Mais les Juifs ont, dans les affaires, et surtout dans les petit affaires, un côté sordide et un manque de pudeur qui me conviennent parfaitement. Là où un Français...

— Je suis Juif et Français.

— Mettons. Là où un Français, disais-je, se drapera dans sa dignité et s'en ira vexé, le Juif insistera, suppliera, criera ou pleurera et, finalement, obtiendra ce qu'il veut. Vous êtes Juif et vous avez besoin d'argent, n'est-ce pas ?

— Vous étiez antiquaire, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Vos idées...

Il se mordit les lèvres pour ne pas ajouter la suite : « Vos idées ont l'âge de vos meubles. »

— Vos idées me surprennent...

Ce n'était pas ce qu'il avait voulu dire et il en avait honte. Il avait tout imaginé, sauf cet accueil-là. Il était horriblement pressé d'argent, mais ce n'était pas possible de supporter cela. Il fallait se lever et partir en claquant la porte.

Oui, mais aussi alors continuer les repas de cafés crème, traîner encore son unique paire de chaussures qui, maintenant, s'ouvrait en deux.

— Quand voulez-vous commencer ? Tout de suite ou après les fêtes ? Le 1er janvier tombe un lundi.

Il eût voulu être Jarteaud. Il s'entendit avec beaucoup de honte répondre :

— Je préférerais tout de suite...

— Bien. Ah ! j'oubliais... Cette façon de vous payer est sûrement illégale. Voyez ça avec le comptable. Qu'est-ce que vous avez à trembler ? Vous avez froid ?

— J'ai froid. Oui.

— C'est normal. Nous sommes chauffés par la maison, mais le chauffeur est communiste. Il éteint dès que baisse la température.

Quand il se retrouva dans la rue, Breuil se sentit découragé. Il s'était conduit comme un lâche. La misère, c'était plus que pénible : c'était dégradant.

Et bien sûr, il ne pouvait pas soupçonner qu'en ce même instant Delatre se disait :

« Mon nouveau personnage n'est pas au point. Il manque de souplesse et de naturel. Il vient de me faire aller trop loin. Voilà ce qu'il en coûte d'avoir été un pauvre type. La misère finit toujours par vous faire mal agir. »

Il se demanda si tout son système d'idées n'allait pas basculer. On verrait ça plus tard.

Le Superlavor démarrait en trombe. Le temps était venu des réalités. Ce petit Breuil paraissait un garçon très bien.

XLVIII

COMBINAZIONE

Du temps qu'elle était encore demoiselle et vierge comme pas deux, Mme Bèze s'appelait Fendart. Un joli nom qui avait été, illustre dans les milieux financiers. Elle était également fière de son prénom d'Isabelle et qui ne l'en eût approuvée ? C'était ce qu'elle avait de plus chouette.

Pour le reste, c'était tellement moche qu'on n'avait rien pu faire d'autre que de la marier à Bèze, un petit crevé riche, mais sans envergure.

Après s'être reproduit trois fois, le petit crevé, épuisé par l'effort, avait eu le bon goût de mourir et la veuve s'était retirée dans l'Aisne, au château de la famille, où elle avait continué à vivre, dans l'aisance et l'ennui, se souvenant toutefois de plus en plus souvent qu'elle était la fille unique du gouverneur Fendart, celui-là même qui, huit années durant, avait sauvé la Banque de France de trente-six mille difficultés et de beaucoup de ministres.

Elle s'était occupée de bonnes œuvres, puis de politique, et c'est ainsi qu'elle avait eu la surprise, sans avoir rien fait de grand pour la patrie, de se retrouver un beau jour député de son petit canton catholique. Elle avait mis les trois gosses en pension et, revenue à Paris, elle avait fait dans la vertu une carrière brillante, une carrière que le vice n'assurait plus en France.

Pour l'instant, elle marchait à travers sa chambre et, bien qu'elle fût seule :

— On verra bien, dit-elle tout haut, s'il ose le soutenir ! On verra bien !

Elle avait fait de la toilette. Pas la grande beauté, mais du soin et des fards. Le tout un peu de travers et pas très bien où il fallait parce qu'elle n'en

avait pas l'habitude, parce qu'elle était agitée et parce qu'elle jouait un grand coup, un coup qui ne devait pas, qui ne pouvait pas rater.

Cazenavet tenait depuis trois jours l'investiture. Il s'était comporté comme un mufle. Il n'avait même pas pressenti Mme Bèze. Ça ne faisait rien parce que Cazenavet n'irait pas loin malgré sa rouerie. Il était temps de s'occuper de la prochaine équipe de printemps et le ministère Mandrusse était fait sur le papier. Tout le monde savait ça.

Seulement, voilà : Mandrusse avait offert les Finances ou la Jeunesse, au choix, à Caudal-Denfert. Ce saligaud avait refusé les Finances et choisi la Jeunesse. Autant dire le ministère qui aurait dû échoir à Mme Bèze... Et ceci pour la seule raison que Caudal-Denfert était secrétaire de la « Ligue pour la protection de la jeunesse ».

Dieu merci, Mme Bèze connaissait le président !

Devant la glace, elle se coiffa de sa plus belle rotonde, jeta un dernier coup d'œil sur l'ensemble, vaporisa partout des senteurs enivrantes et se trouva satisfaite. Voilà qu'elle allait oublier le principal ! Le rapport ! Où avait-elle la tête ? Enfin, où était-il ce rapport ? Dans le secrétaire ?

Non, il n'y était pas. Devenait-elle folle ? Ah ! ils avaient bien de la chance, ceux qui pouvaient s'offrir le luxe d'une vie tranquille ! Il y avait des jours où elle avait envie de tout plaquer. Parfaitement ! de tout plaquer, et de s'en aller finir ses jours bien tranquillement dans son château de famille à Belpétard, dans l'Aisne. Ça finirait comme ça ! Enfin, ce rapport ne s'était pas envolé !

Elle le chercha dans son coffre et, là encore, ne le trouva pas. Le général devait déjà l'attendre. C'était un homme ponctuel. L'heure militaire. L'exactitude est la politesse des généraux.

Elle découvrit le rapport dans la poche du tailleur qu'elle portait, cria un ordre à la bonne, descendit l'escalier en tapant du talon, se demanda si elle avait ses clés (oui, elle les avait) et s'engouffra dans un taxi :

— Rue Las-Cases. Je vous arrêterai. Vite...

On allait voir ce qu'on allait voir ! Et après ce qu'elle allait faire, si le M.S.C. continuait à soutenir ce Caudal-Denfert, elle le quitterait le M.S.C. Parfaitement ! Elle irait chez Mandrusse-Duquert ou chez n'importe qui. Mandrusse le lui avait dit, qu'il serait ravi de l'accueillir.

C'étaient petits propos de dépit amoureux. Elle savait bien, au fond, qu'elle ne ferait rien de tout cela. Jamais ses électeurs n'admettraient qu'elle émigrât du vrai parti du bon Dieu dans celui d'une espèce de socialiste, Juif par surcroît et franc-maçon. Donc, il fallait réussir.

Elle tapa contre la glace :

— C'est ici. Arrêtez-vous !

Elle paya le taxi, entra en trombe dans l'ascenseur, s'aperçut qu'elle avait oublié l'étage et revint chez la concierge :

— Le général de Portentère ?

— Troisième à gauche.

En dépit d'un nom qui lui avait nui dans la carrière des armes, le général de Portentère restait, jusque dans la retraite, une belle figure de soldat. Mme Bèze l'avait connu, du temps qu'il supportait allègrement les fatigues du colonalat, l'âge ingrat des militaires, auquel il venait d'accéder dans tout l'enthousiasme de la soixantaine. Il avait, grâce à elle, accroché ses étoiles juste en même temps que sa retraite et, depuis lors, il présidait avec autorité et compétence la « Ligue pour la protection de la jeunesse », rival de celle que dirigeait Mme Bèze pour la seule raison que Caudal s'en mêlait.

Elle appuya sur la sonnette à s'en casser les doigts, s'essuya en ruade sur le paillasson à initiales, puis devint douce et souriante en entendant des pas. Elle entra, quand la bonne vint lui ouvrir, d'une belle démarche nonchalante :

— Le général m'attend...

Il la reçut dans son bureau où régnait pas mal de désordre et qui sentait le vieux tabac. Elle s'excusa d'être en retard :

— Au dernier moment, un gros propriétaire de ma circonscription... Je ne pouvais plus m'en défaire ! Ah ! général ! le métier de député n'est pas ce qu'on imagine !

Il assura qu'il n'avait rien de mieux à faire ; que, du reste, les femmes charmantes étaient toujours en retard. C'était une galanterie.

Mme Bèze, qui ressemblait à un cheval déguisé en guenon, se plaignit de Paris où l'on avait toujours trop de travail et pas assez de temps.

— Vous le savez, je suis une provinciale... La femme député d'un minuscule canton.

Le général protesta ; elle était, au contraire, parisienne jusqu'aux ongles. Les femmes célèbres ne pouvaient être que parisiennes.

Elle fut heureuse que la conversation prît un tour léger. Du temps qu'elle n'était ni célèbre ni député, les compliments des hommes lui avaient cruellement fait défaut. Maintenant qu'elle avait lié son nom à des tas de règlements moralisateurs, elle se demandait si les hommages qui l'entouraient étaient toujours bien sincères.

— Comment va la générale ?

— Elle est à Vernon, chez Mme de Bonneille.

— À Vernon, en cette saison-ci !

— Oui. Mme de Bonneille, la colonelle Joliveau et ma femme font un arbre de Noël. Ça leur donne un mal fou.

Elle s'informa aussi des enfants du général. Françoise qui finissait sa médecine avait accompagné sa mère. Les autres étaient mariés depuis bien longtemps et avaient eux-mêmes de grands enfants.

— Ainsi, dit-elle, vous êtes seul. Avouez que, pour le président d'une union familiale, c'est, pour le moins, paradoxal !

Ils rirent beaucoup de cette plaisanterie et il lui demanda si elle accepterait une tasse de thé. Elle avoua que ce serait avec plaisir, que, du reste, elle avait besoin de courage pour aborder sans rougir, le sujet de sa visite.

— Sans rougir ! Diable ! De quoi s'agit-il donc ?

Ils se turent parce que la bonne arrivait :

— Vous nous donnerez du thé, Fernande. Préparez le plateau comme lorsque Madame est là.

Mme Bèze avait repris la figure sévère qu'on lui connaissait à la tribune et dans les commissions. Plus question de minauder. Il fallait jouer serré. Elle se composa pourtant un sourire pudique et gêné :

— Ce qui m'amène est d'une nature si spéciale...

Le général, effaré, la regardait avec quelque inquiétude.

— Qu'est-ce que c'est ? Vous en parlez comme s'il s'agissait d'une affaire de mœurs !

— Mais c'est cela même, général ! cela même ! Malheureusement !...

— Je comprends de moins en moins ! Enfin, tout de même, ce n'est tout de même pas une histoire qui vous est arrivée à vous, sacrebleu !

Elle rougit :

— Ah ! je ne sais pas, général, si je ne préférerais pas...

— Nom d'un chien !

— Être accusée injustement, souffrir mille calomnies plutôt que d'être venue vous voir pour... Oh ! mon Dieu ! je n'ose plus vous dire, je...

— Enfin, que se passe-t-il ?

Elle se fit prier encore un peu, le temps qu'on apportât du thé et que le général, distrait, lui en emplît une tasse. Mais elle ne la but pas. Elle ouvrit son sac d'un geste un peu tragique et en sortit le papier.

— Voici un rapport de police. C'est strictement confidentiel. Lisez-le avec attention. Je l'ai obtenu pour vous, mais, ensuite, je vous demande de le détruire ou de me le rendre. Il ne doit tomber entre les mains de personne. En vérité, c'est... c'est une horreur...

Le général tenait Henri Caudal-Denfert pour le seul homme actif de sa ligue. Il l'admirait beaucoup d'avoir fait voter la loi qui assurait l'innocence prolongée de la jeunesse en donnant aux autorités une arme pour châtier les suborneurs, mais il était effaré de ce qu'il lisait :

— Ce n'est pas possible !

Mme Bèze s'était décidée pour une attitude moins parlementaire que féminine. Elle reposait la tête sur sa main droite en se cachant les yeux comme pour ne pas voir toutes ces turpitudes.

— Je ne puis vous cacher, général, la honte que j'éprouve à vous montrer tout cela.

Il ne lui répondait pas. Il lisait toujours et, quand il en termina, il donna sur la table un grand coup de poing furieux :

— Nom de Dieu !

Elle sursauta. Elle était député catholique.

— À qui se fier ! C'est insensé ! C'est fou !

C'était à lui d'être énervé. Il agitait des bras de pantin. Elle sentait l'affaire dans le sac.

— Vous le saviez ?

— Quoi, général ? Qu'il avait une maîtresse ? Oui... Enfin, je m'en doutais...

— Et aussi qu'il avait des vices pareils ?

— Il a bien fallu que j'en entende parler...

Elle eut, de nouveau, un petit rire saccadé :

— C'est que ça fait du bruit, ces choses-là !

Le général était outré :

— Notre secrétaire ! Un homme que je tenais pour inattaquable ! Encore, s'il se faisait fouetter par sa femme et dans un endroit isolé ! Mais ça. Oh ! Un député de notre parti !

Avec des mines de chatte et des petites manières, elle insista sur l'ampleur du scandale. Elle le décrivit avec soin, ajouta même quelques

détails de son cru. On ne parlait, à l'entendre, plus que de cela dans l'immeuble où le député Caudal-Denfert assouvissait ses passions abusives.

— Mais enfin, demanda le général, qu'en dit-on, au Comité directeur du parti ?

— Mais on ne le sait pas, général ! et, s'il ne tient qu'à moi on ne le saura jamais. Quelle honte ! n'est-ce pas ! Quelle honte !

La suite était un impromptu qu'elle avait mûrement préparé :

— Si j'ai voulu prendre votre conseil, c'est justement pour ne pas aggraver inconsidérément le bruit fait autour de cette affreuse affaire. Je ne ferai que ce que vous me direz de faire. À mon avis l'intérêt de notre parti comme celui de votre ligue est d'étouffer le scandale s'il en est encore temps. D'étouffer le scandale...

Elle ajouta à voix basse, mais lentement, car c'était au fond tout ce qui comptait pour elle :

— ... et de l'empêcher de nuire...

La bataille était tout de suite gagnée parce que le général disait :

— En tous les cas, sous un prétexte ou sous un autre, je le force à donner sa démission !

— Vraiment ?

— Et tout de suite.

— Vous ne craignez pas...

— Je ne crains rien du tout. Il n'est pas question qu'il reste un jour de plus secrétaire de la Ligue. Mais à qui se fier ! Grand Dieu ! À qui se fier !

Il se calma un peu :

— Je suis certain qu'il y a déjà une foule de gens qui savent cela. Ça peut se répandre comme une traînée de poudre !

Et, comme elle ne répondait rien :

— Enfin, tout de même, vous pensez comme moi, j'espère !

Elle soupira. Ce n'était guère l'affaire d'une femme de trancher des questions pareilles. Si elle était venue demander conseil au général avant d'en parler à âme qui vive, c'était bien parce qu'elle estimait que ce qu'il ferait serait bien fait..

— Oh ! le cochon ! dit-il, le cochon...

La douce chaleur intérieure qui suit les grands succès envahissait le cœur de Mme Bèze. Elle se contraignit à l'immobilité pour que sa joie ne transparût pas. Henri Caudal-Denfert n'étant plus secrétaire de la Ligue, ne serait pas ministre dans la combinaison de printemps.

C'est elle qui serait ministre ! Elle le croyait, du moins.

XLIX

L'ÉLÉGANCE AUX CHAMPS

Évidemment, ce n'était qu'un article, mais, en relisant son manuscrit, Roger La Chattière s'estima satisfait. Sans être fracassant, ni injurieux, ni révolutionnaire, c'était un de ces articles qui vous posent un homme. Tout le monde écrit sur la politique ou sur le spectacle, mais y a-t-il beaucoup de journalistes pour savoir parler des questions mondaines ? Ces cinq pages de machine nécessitaient le goût le plus fin, l'habitude de l'élégance, une éducation raffinée et la fréquentation des grands.

Roger La Chattière était heureux. Cela datait du 10 décembre, jour où il avait trouvé dans *Ça, c'est Paris* une critique dithyrambique de son roman *Noblesse d'amour*. On y lisait des phrases comme celle-ci : « Le regard léger mais profond que l'auteur laisse planer sur le délicat mystère du cœur des jeunes filles pose la question de savoir s'il ne nous faudra pas repenser toutes nos vues sur la philosophie chattirienne. »

C'était signé Jacques d'Artenet, et il revoyait en pensée la grosse petite femme qui se plaignait sans cesse de sa ménopause et de la vulgarité des écrivains actuels. Elle pouvait avoir un mètre cinquante-cinq et paraissait plus large que haute. Quelques semaines plus tôt, il l'avait invitée comme bouche-trou, lors d'un cocktail assez médiocre, et voilà qu'elle forçait la dose et que c'était elle qui publiait, sur son roman, la plus élogieuse des critiques. Est-ce que son élégance de bon ton n'avait pas séduit la vieille fille ? Non. Le livre était très capable de séduire tout seul.

Le style de Jacques d'Artenet n'était pas des plus fluides, mais comment reprocher à un quelconque journaliste de ne pas écrire comme La Chattière ! Et la joie de se savoir une philosophie chattirienne faisait passer sur bien des choses !

L'article qu'il relisait, il l'avait écrit en deux fois. Arrivé à mi-chemin, il avait dû changer de sujet. D'abord, il était question d'automobiles. Ensuite, de chiens. Mais l'esprit en était resté le même. Un grand vent d'élégance soufflait sur ses productions littéraires : il avait emporté les autos. Voilà tout.

Le changement avait été rendu nécessaire par l'incompréhension du directeur de la revue pour laquelle l'article avait été écrit. *Prométhée (le point de l'élégance masculine)* aurait dû défendre, non seulement la philosophie chattirienne, mais toutes les conceptions du talentueux auteur. Ouiche ! Allez-y voir ! Le directeur l'avait envoyé paître en levant les bras au ciel :

— Non, mais vous rêvez ! Croyez-vous que tous nos lecteurs soient des milliardaires ?

Il avait pris l'affaire de haut :

— Je vous demande de m'excuser. Je croyais vos lecteurs des gens du monde ou, à tout le moins, des gens d'un certain niveau social, à l'abri des difficultés matérielles.

— Mes lecteurs sont des gigolos qui achètent *Prométhée* parce qu'ils croient cela distingué. Ils veulent être traités comme des gars de la haute et qu'on leur parle à tout bout de champ de ducs et d'ambassadeurs. Du fait qu'ils ont la revue sous le bras, ils s'estiment des aristocrates. Mais ils ne veulent pas qu'on leur propose des dépenses impossibles. Si on leur dit, comme vous le faites, d'avoir une voiture pour chaque heure de la journée, ils estimeront que je me fous d'eux et ils achèteront *Bibi-Fricotin*, qui est, du reste, beaucoup plus drôle.

Alors, Roger La Chattière avait serré l'article dans un tiroir, ulcéré jusqu'au cœur et pensant, comme tous les écrivains, que « ça servirait plus tard ». Il s'en remémorait des passages :

« Il n'est pas harmonieux qu'une jeune fille, au-dessous de vingt ans, conduise elle-même une Cadillac ou une Oldsmobile. Qu'elle mène donc avec brio une décapotable qu'elle choisira d'une teinte claire, fraîche et légère comme elle. Un détail pittoresque, un accessoire inattendu, mais charmant, ajouteront à son talent de sports-woman un je-ne-sais-quoi de pimpant et de jeune. Et je ne compte encore pas l'originalité ironique ou touchante qu'elle aura vingt façons de montrer. À la gracieuse, la grâce ; aux puissants, la puissance ! »

L'article prétendait qu'on choisît la voiture en fonction de ses occupations :

« Pour le magnat de quelque affaire illustre, je ne l'imagine que dans un coupé. Un chauffeur impeccable et qu'on choisira de grande taille, appuiera sur la note juste. Mais, par pitié ! que le fils de famille, qui conduit trois jeunes filles rieuses au château de sa grand-mère pour la fête du village, ne les y mène pas en fourgon ! Que son choix s'arrête alors sur une voiture racée, mais pas trop lourde. Dans le creux de l'oreille, je la conseille fermée aux jeunes présomptueux. Qu'ils ne croient rien de ce que jureront leurs belles amies : les jeunes filles aussi pensent à leur coiffure ! Ah ! j'oubliais : une teinte claire pour promener des jeunes filles. Les teintes neutres des carrosseries et des garnitures ne conviennent qu'à l'âge mûr. »

Il était vraiment désolant qu'un tel sujet n'ait pas plu. Tout l'article était d'une heureuse venue et la chute en était aimable, amoureuse, adorable.

« Et ainsi serons-nous délivrés de spectacles bouffons comme celui dont je fus le témoin l'autre année sur la côte. Un élégant yachtman qui, pour visiter le marché coloré du petit port (vous ai-je dit que c'était les vacances ?) y était venu en Cadillac ! En vérité, j'en ris encore ! »

La Chattière s'enthousiasmait du caractère primesautier de sa manière d'écrire. Dix ans plus tôt, il avait raté le prix Putiphar d'un doigt. Il commençait à songer que le prix Nobel lui irait bien au teint. En attendant,

poussé par le directeur-propriétaire et rédacteur en chef de la revue, il avait refait le tout. Et les voitures étaient devenues des chiens.

« Je précise, écrivait-il, que je négligerai de parti pris tout attendu affectif, bien que je sois fort loin de les négliger. Un romancier sait que les désordres du cœur s'étendent parfois aux animaux et je connais une marquise qui promène en tous lieux un bâtard d'épagneul qu'elle assure adorer. »

Il entrait tout d'abord dans le vif du sujet : Comment harmoniser les chiens au paysage ? Comment les faire participer à l'ambiance, aux caractères du lieu ?

« Il est bien évident qu'il y a des cas faciles : devant le perron du rendez-vous de chasse, qui ne souhaiterait voir un ou deux pointers ou quelque setter irlandais de belle taille ? Le laverack est plus commun, mais il accompagnera parfaitement la tenue négligée du vieux garde. Enfin, pour les heureux qui chassent à courre, qu'ils laissent un peu errer à leur retour deux ou trois braques de la meute. Ce sont de ces erreurs dont peuvent seuls user les aristocrates. »

Il retombait dans la roture en conseillant ensuite :

« Devant la pelouse du château, je vois des lévriers, mais alors, là, rien qu'eux. Qu'ils soient couchés mollement sur l'épais tapis de votre pelouse et, surtout, qu'un diligent valet veille à la porte. Les imaginez-vous arrivant pendant le cocktail ? »

Son talent coulait de source parce qu'il tenait un sujet qui correspondait à sa nature profonde :

« À Paris, point de discussion : on ne doit supporter dans les appartements que les chiens de grande race et que ceux de petite taille. Skye terrier, King-Charles ; le caniche se reporte, mais royal. »

Le législateur des élégances avait tout prévu. L'article comportait des ordonnances pour tous les styles et pour toutes les heures.

« Un salon Louis XV ? Mais il y faut un carlin ! Qui ne le sait ? À moins qu'on ne veuille forcer la note et souligner par un détail d'une discrète ironie le caractère vieillot qu'on aura su créer. Dans ce cas, pas de doute : loulou ! Le loulou dans du Louis XV, c'est un sourire, c'est une espièglerie ! Mais attention ! Qu'on ne le voie pas ailleurs ! Vous savez qu'il est, en tous lieux, d'un « coco » à faire pleurer de rire ! »

Cette fois-là, le directeur de *Prométhée* s'était déclaré ravi. On ne pouvait nier que l'article fût vraiment dans la note du journal. Il en avait loué la manière souple et gaie.

« Pas de règles sans exception. Je connais une belle étrangère, femme de l'ambassadeur d'un grand pays ami qui ne paraît chez elle que suivie d'un immense danois : la force et la faiblesse ; la belle et la bête. C'est original et d'une invention précieuse. Mais attention ! Oh ! que de solécismes en vue dans une pareille grammaire ! »

À quatre jours de son investiture, le ministère Cazenavet laissait passer toutes les nouvelles et les quotidiens du matin annonçaient le massacre de presque tous les prisonniers d'Ambositra. Roger La Chattière s'en inquiétait peu, bien qu'il fît profession de patriotisme intraitable. C'est que, pour lui, le grand problème de cette journée, c'était de savoir si le loulou n'était pas plutôt un chien louis-philippard alors qu'il l'avait installé dans un salon Louis XV. Du reste, c'était une licence qu'il pouvait se permettre. Pour une fois, il dictait la mode.

Son âme apaisée fleurissait des sentiments aimables, naturels à un homme qui vient d'acquérir une philosophie chattirienne. Il inviterait Jacques d'Artenet au réveillon de la Saint-Sylvestre.

L

LES DÉFENSEURS DE L'INNOCENCE

C'était un vague secrétaire qui venait de frapper à la porte et qui murmurait, en s'inclinant avec un respect excessif :

— Monsieur le juge ; affaire Pelot...

Il s'attendait qu'on lui dît tout de suite de faire entrer le prévenu, mais Fontbrune l'arrêta du geste :

— Un instant...

— J'attends ici ?

— Merci. J'irai chercher ce Pelot moi-même. Le greffier est-il là ?

Qu'était-ce donc que cette histoire ? Il fit pivoter son fauteuil, chercha dans son classeur, n'y trouva pas d'affaire Pelot, puis réussit à découvrir le dossier dans un paquet qu'on avait, le matin même, déposé sur son bureau.

L'instruction n'aurait pas dû lui incomber, mais, avant de partir pour les fêtes, son collègue Jeanson lui avait passé une douzaine de chemises en lui demandant de s'en occuper :

— Si vous avez le temps... Ce sont des choses insignifiantes. J'ai débrouillé tout ce qui avait quelque importance. Je ne vous laisse que des niaiseries.

Le dossier était mince. C'était une banale histoire d'outrage à la pudeur, un bonhomme qui s'était fait prendre, alors qu'à l'entrée d'une vespasienne il

montrait aux petites filles de l'école voisine ce qu'il aurait beaucoup mieux fait de garder pour un usage plus domestique.

« Encore un idiot ! », pensa le juge.

Le nom de l'inspecteur le frappa. Qui était donc ce Broutard ? Il avait dû, tout récemment, avoir affaire à lui ou, en tout cas, en entendre parler.

Il tira du dossier les trois pièces principales. Il commença par la plus longue : c'était les aveux du prévenu.

« Je soussigné, Pelot, Marcel, né le... ». Oui. On verrait cela tout à l'heure... « Reconnais m'être rendu le mardi 10 octobre 1972 dans la vespasienne située rue de Rome, non loin du collège Chaptal... »

Il connaissait la recette : le plumitif qui tape à une allure de mitrailleuse un compte rendu de ce qui s'est passé et le tend ensuite au bonhomme affolé.

— Je te conseille de signer si tu ne veux pas aggraver ton cas !

Malgré la façon dont on les cuisinait, ces aveux-là constituaient le plus souvent un résumé passable.

« M'étant alors dévêtu, je m'installai de façon à être vu des enfants et jeunes filles qui sortaient de l'établissement et commençai à me livrer à la masturbation, ce qui eut pour effet de faire entrer ma verge en érection... »

Fontbrune ne pouvait s'empêcher de sourire. Cette littérature l'amusait encore, bien qu'il en eût une habitude qui remontait à plus de vingt ans.

« De plus, afin de satisfaire mon vice, je sortis de mes vêtements mes attributs virils et fis en sorte qu'ils pendent sur mon pantalon. »

« Ce style fleuri, pensa le juge, eût mérité : « qu'ils pendissent. »

Ce n'était pas tout à fait indigne de Courteline. Fontbrune se rappelait une phrase de Valéry : « De deux mots choisir le moindre. » La première des règles de tout ce qui s'écrivait à son avis.

« Je confesse être porté à l'exhibitionnisme et avoir pratiqué ce vice en d'autres circonstances. »

C'était signé : « Monsieur Pelot (Marcel). » Il passa au rapport du policier. Lui aussi rédigé dans une manière pompeuse :

« Nous trouvant le 10 octobre 1972 en service commandé et revêtu de la tenue bourgeoise, nous remarquâmes, près du boulevard des Batignolles, un homme qui se tenait à l'entrée d'un édicule et dont l'attitude nous parut suspecte... »

Voilà ! Il savait qui était Broutard ! C'était l'assassin du brocanteur. Sur les conseils du ministre d'alors, on avait, tant bien que mal, étouffé l'affaire, mais l'inspecteur avait été changé de service. Il semblait, en effet, que la chasse au satyre fût beaucoup plus dans ses cordes que les interrogatoires nuancés.

« Il me poursuit, ce Broutard... »

Le troisième papier était un rapport de police. On n'avait rien trouvé de particulier sur Pelot. Il n'avait pas de casier judiciaire et même pas de fiche à la préfecture. C'était un homme marié, père d'une petite fille. Il semblait qu'il eût agi sous l'empire de l'ivresse. On allait examiner cela. C'était le destin de Fontbrune que sa vie fût partagée entre de belles choses et de vilaines gens.

Fontbrune allait se lever pour faire entrer le tapissier quand on frappa de nouveau :

— Entrez !

— Bonjour, Fontbrune !

— Tiens ! Rossi ! Je vous croyais en Corse avec votre femme.

— Mais j'en arrive ? Oubliez-vous que nous sommes le 20 et que c'est lundi prochain Noël ? Je passerai les fêtes ici puisque j'ai une foule d'obligations. Je ne reprends le collier que l'année prochaine, mais je viens respirer l'air de la maison. Chez moi, il me manquait. Je vous dérange ?

— Vous ne me dérangez jamais. Comment vont femme et enfants ?

— On ne peut mieux. Les enfants sont ravis de n'être plus orphelins.

Le substitut Rossi était non seulement pour Fontbrune un ami de vingt ans, mais, en outre, un des seuls magistrats dont les goûts se rapprochassent des siens. Il peignait, non sans talent, du reste, et avait même eu quelques toiles exposées. Fontbrune reconnaissait en lui un des derniers représentants d'une race qu'il chérissait ; celle des grands bourgeois humanistes qui trouvaient assez normal d'exercer parfaitement leur fonction pour pouvoir s'en échapper parfois et demeurer, dans tous les domaines, des honnêtes gens du XXe siècle.

Ils parlèrent un instant de la Corse et de son climat d'hiver.

— Vous avez bien de la chance, mon cher, d'avoir retrouvé du soleil en cette saison !

— Hélas, c'était trop court. Je n'ai pris que le temps d'aller chercher ma femme. À propos, dès qu'elle aura vidé ses valises, je vous fais signe de venir dîner. Ça nous mènera bien jusqu'au lendemain des réveillons. Vous n'avez pas encore vu ce que j'ai fait l'été dernier. À mon avis, ce n'est pas trop mal. Je crois que je commence à savoir peindre un ciel. Enfin, vous me direz.

— Vous saviez déjà.

— On ne sait jamais peindre un ciel. Tant que nous nous baignons dans des flots d'art, dites-moi ce que vous avez découvert comme folies ruineuses.

— Comme si j'avais les moyens de m'offrir des folies ruineuses ! Mais j'ai peut-être raté un mouton à cinq pattes.

— Voyons ce mouton.

— Un bonheur-du-jour dont l'antiquaire voulait cinq mille francs. Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est pour moi beaucoup d'argent. Je l'aurais peut-être acheté quand même. Une de ces excentricités qu'on fait trois ou quatre fois dans une vie. J'ai eu peur de me faire gruger comme un gamin.

— Ah ! bon. Il y avait des doutes ?

— Bien sûr puisqu'il valait cinq mille francs et que je ne puis croire qu'on cède pour ce prix-là une semblable merveille. J'oubliais de vous dire que l'antiquaire l'attribuait à Riesener et assurait qu'il avait appartenu à Mme de Lamballe.

— Oui. Tout cela paraît douteux.

— D'ailleurs, la question ne se pose plus. J'y suis retourné avant-hier et j'ai trouvé dans le magasin une fille à lunettes qui m'a dit que le meuble était vendu. Il a dû en tirer une fortune.

— Oui, mais je vous approuve d'avoir hésité. Peut-être auriez-vous été bien inspiré en faisant venir un expert insoupçonnable. Dites-moi, mon cher, je vais vous laisser. J'ai vu que vous aviez à la porte un client sérieux.

— Oh ! non. Pas très sérieux. Ce sera réglé en un quart d'heure.

— De quoi s'agit-il ?

— D'exhibitionnisme. Et, bien entendu, devant un collège de filles.

— C'est un récidiviste ?

— Nullement. C'est un pauvre crétin. Je crois qu'il était ivre.

— Ivre ou non, j'espère qu'on lui fera passer cette sorte d'envie.

— Je le souhaite. Mais, vous savez, je ne sais pas si la justice y peut grand-chose...

— Vous en avez de bonnes, Fontbrune ! On voit bien, à vous entendre, que vous n'avez pas de petites filles !

— Mais Colette est ma fille, bien que par voie d'adoption !

— Elle a vingt ans ! Elle sait ce qu'elle fait. Mais voulez-vous me dire si, il y a quelques années, ça vous aurait fait plaisir qu'on lui montre... enfin, qu'à la sortie de son collège...

— Je vous réponds : non. Non, ça ne m'aurait pas fait plaisir. Mais je pense qu'il en aurait fallu plus pour violer Colette !

— Je vous trouve tiède. Et puis qui sait si un pareil spectacle ne lui aurait pas donné envie de... Je vous demande pardon...

Fontbrune souriait toujours, mais Rossi sentit qu'il l'avait un tout petit peu choqué.

— Rossi, vous savez que j'ai pour Colette toutes les faiblesses ! Je ne m'en suis pas moins efforcé de l'élever aussi bien que je l'ai pu. Je ne sais si j'y ai réussi. Ce n'est pas à moi d'en juger, mais, avant toute autre chose, nous avons tenté, ma femme et moi, de lui inculquer le respect d'elle-même et le sens de sa dignité ; qu'on appelait au XVIIe siècle : « Le souci de sa

gloire. » Alors, je veux croire que si, même toute petite, elle avait rencontré mon pauvre homme, elle serait passée en baissant les yeux.

— Mais oui.

— Et ceci, non pas par pudeur ni par crainte, mais par goût de la bonne tenue, parce que je lui suppose l'horreur de ce qu'on fait quand on perd la tête et qu'on se laisse aller, parce que...

— Bien, bien, je vous crois. N'empêche qu'il vaut mieux que ça n'arrive pas.

— Évidemment.

— Or, vous me parliez tout à l'heure comme si vous songiez à justifier...

— Non !

— Disons alors à excuser, dans une certaine mesure, le geste de cet individu.

— D'abord, il est bien entendu que ce n'est pas le juge d'instruction qui parle. Vous vous doutez que je vais instruire cette minuscule affaire avec l'unique souci de faire respecter la loi. Faites-moi l'honneur de ne pas avoir là-dessus la moindre hésitation. Ceci dit je ne puis m'empêcher de plaindre un peu ce pauvre homme. Sauf erreur, ce doit être un imbécile. Or, les paperasses que je vais rédiger risquent de l'envoyer en prison pour deux ou trois ans. Vous savez que les tribunaux sont impitoyables dans ces délits-là. Il a beau n'être pas récidiviste, il y a peu de chances qu'il obtienne le sursis. Je crains que, nous autres, nous ne perdions un peu de vu ce que représentent dans la vie d'un homme les peines de prison. Et je ne vous parle encore ni de sa fille ni de sa femme.

— Moi non plus, je ne perds pas cela de vue. Et il y a des jour où je me demande si le carcan, le fer rouge et les verges en place publique n'étaient

pas plus humains. Avouez-moi, cependant, que cette crainte de trois ans de prison est la seule chose qui retiendra peut-être, au moment du délit, d'autres satyres en puissance... Je vous ennuie ? Non ? Voulez-vous que je me sauve ?

Fontbrune fit non de la tête. Il passa de nouveau sa main dans sa barbe :

— Vous m'entraînez trop loin. Nous ne résoudrons pas en dix minutes l'éternelle question de l'utilité de la justice. Est-il vrai que le criminel recule devant la peur du châtiment ? J'incline de plus en plus à penser que nous agitons des sabres de bois. Il n'est pas jusqu'à notre horrible guillotine pour avoir cessé de faire peur. Au point que les crimes de jeunes sont devenus l'un des plus graves problèmes de notre époque. Vous le voyez, je ne crois pas que la justice puisse jamais pallier à l'insuffisance de la morale. Quand je vous parlais de mon satyre, je ne prétendais pas réformer le monde et je voulais seulement dire qu'il me rendait plus sensible « le pouvoir monstrueux de punir ».

— Vous êtes bien bon, Fontbrune. Je vous découvre aujourd'hui une mentalité de collégien. Je reconnais bien volontiers que la justice est une arme ébréchée, mais c'est la seule. Jamais les criminels ne se trouveront retenus par des considérations morales qui dépassent le plus souvent leur intelligence, leur éducation et l'espèce d'armature rigide que je vous félicite d'avoir inculquée à Colette, mais dont la plupart des parents se soucient bien trop peu.

— Écoutez donc, Rossi. Nous sommes tous les deux seuls dans ce bureau et il n'y a pas de microphone dans le radiateur. Ce que nous disons ne figurera dans aucun dossier. Alors, je vais vous exprimer une opinion toute personnelle et que je ne souhaite pas du tout voir se répandre : les délits d'ordre sexuel n'existent que par la répression. Non, je ne souhaite pas que vos filles, en rentrant du collège, rencontrent un satyre dans toutes les encoignures. Mais j'imagine assez bien une société où vos filles et la mienne considéreraient cela comme si banal qu'elles n'y feraient même pas

attention, qu'elles verraient mon satyre du même œil que le conducteur qui s'engage dans un sens interdit. Je crois que, vraiment, c'est cela qui serait moral et je ne considère pas sans un malaise tous les sentiments troubles attachés à des saletés qui devraient faire horreur à tout homme normal.

Rossi se mit à rire.

— Mon cher, je vous donne raison, si cela vous amuse, en ce qui concerne la société future. Mais pour l'instant, j'espère bien que vous allez me saler ce cochon.

— Je ne vais pas le saler. Je vais donner au tribunal de quoi appliquer la loi. Ceci ne m'empêchera pas de ne voir en lui qu'un pauvre type. Nous avons tous, au fond de nous-même, des tas de désirs scandaleux. Simplement, nous sommes assez astucieux pour savoir les remettre à leur place.

— Qui reste encore souvent très grande.

— Certainement. Ce qui importe, voyez-vous, c'est de se méfier de soi-même. « De régler ses désirs faisant tout son emploi. » Mon satyre, lui, ne s'est pas méfié. Il doit manquer de bien des choses qui l'auraient aidé dans cette lutte. Il a bu et il a trouvé tout naturel d'aller faire ce qu'il a fait. Mais vous pensez à autre chose...

— Oui. Je pense que, si nous continuons à discuter, nous serons encore là dans huit jours. Nous recommencerons à rompre des lances quand vous viendrez dîner, si nous y pensons encore. Ne m'oubliez pas auprès de votre femme. Quant à Colette, je suis tout de même content pour elle que les exhibitionnistes ne courent pas les rues.

Quand Rossi eut passé la porte, Fontbrune songea qu'il avait dit bien des sottises. La vérité était ailleurs. Toutes les répressions du monde ne pourraient jamais rien contre certains désirs. Il y avait là-dessus une phrase

de Gide dont il ne se souvenait plus. Elle était très simple et très belle. Elle exprimait l'idée que la faculté qu'ont certains de se contenir n'était due qu'à la faiblesse de leurs passions. Comment donc Gide disait-il cela ?

Il pensa encore que l'actuel Premier ministre, un homme qu'il admirait, lui avait conseillé d'oublier un assassinat, celui du prétendu voleur de montres. Personne ne lui conseillerait d'oublier la lamentable histoire dont il allait s'occuper. Il se promit, sans nuire à la justice, de ne pas se montrer trop féroce et sonna :

— Faites entrer le prévenu.

Fontbrune regarda Pelot quand il passa la porte :

« C'est bien cela, se dit-il. C'est un imbécile. »

LI

JOYEUX NOËL

C'est loin de Versailles, Chaville, quand on est très vieux, quand on a toujours un peu faim, et quand, la soirée du 24 décembre, au lieu de la belle neige qu'on voit sur les images, a couvert chaussée et trottoirs d'une sorte de boue diluée sur laquelle on glisse. Et puis, c'est difficile quand on est chargé.

Oh ! pas chargé, bien sûr, comme la plupart des gens ! M. Bonaventure ne porte qu'une bouteille et sa femme moins encore : un paquet de crêpes.

C'est loin de Versailles, Chaville. Les rues s'étirent interminablement : rue Saint-Symphorien, rue Joseph-Bertrand, rue du Général-Galliéni... Il y a belle lurette que la nuit est tombée. Les arbres de la forêt proche surgissent de partout, noirs, hostiles.

— Tu n'es pas trop chargé, Ernest ? Tu ne veux pas que je te prenne la bouteille ?

Ernest a pris depuis quelques années une petite voix fluette :

— Pas du tout... Pas du tout...

— Nous aurions dû rester pour la messe de minuit.

Or, c'était l'abbé Girard, lui-même, qui les avait poussés dehors :

— Vous n'avez pas besoin de messe de minuit ! Je ne veux pas vous y voir. Rentrez chez vous. Vous viendrez à la messe demain en vous promenant. Est-ce qu'on se balade au milieu de la nuit quand on a votre âge ? Et dans les bois !

Le jeune prêtre : un cou de poulet au-dessus duquel une tête mobile semble se dévisser.

— Monsieur l'abbé, je voudrais que vous sachiez... que nous sommes... enfin, que nous vous remercions... que...

— Remercier de quoi ? Non mais, est-ce que vous croyez que c'est moi qui vous l'offre, la bouteille de vin ? Mais, ma pauvre dame, je n'ai pas un rond !

— Et le paquet de crêpes ?

— C'est Sœur Agathe. Elle est folle. Je lui avais dit de faire un gâteau.

C'était tout de même l'abbé Girard qui avait organisé, à Versailles, cet arbre de Noël pour les vieux. Les Bonaventure devaient se rappeler plus tard tous les événements d'un jour si faste.

— Ne va pas te tordre le pied !

Il leur fallut deux heures pour arriver chez eux.

— Donne-moi la bouteille. Là. Referme la porte. Tu fais entrer du froid. Alors, on fait un petit réveillon, n'est-ce pas ?

— Mais tu ne vas tout de même pas veiller jusqu'à minuit !

Elle savait d'autre part que la bouteille le fascinait avec sa belle étiquette aux lettres dorées et que jamais il n'aurait le courage d'attendre à demain pour la boire.

— Dix heures, si tu veux. Mais pas minuit !

Ils en tombèrent d'accord. Il était toujours de son avis. Au temps lointain de sa jeunesse, M. Bonaventure avait été fort amoureux de sa femme, mais les années avaient passé et la chaude tendresse qu'il lui gardait se résolvait

en doutes et en remords. Il avait conscience de ne lui avoir pas fait la vie facile et douce qu'elle aurait méritée. Il s'en accusait, et souvent le reproche intérieur prenait un tour si obsédant qu'il en pâlissait :

— Qu'as-tu donc, Ernest ?

Il répondait invariablement : « Je n'ai rien », et elle n'en demandait pas plus de peur de l'agacer. Elle ne pouvait se dissimuler que le caractère de son mari changeait vite, comme si tant d'années creuses eussent choisi de le frapper toutes ensemble, d'un même coup.

— Elle t'a fatigué, cette marche ?

Il avait fait froid l'après-midi, dans la salle blanche et trop grande où l'arbre de Noël trônait au milieu des tables couvertes de cadeaux. Des scouts triaient tous les paquets pour y découvrir, à chaque tour de roulette, le numéro désigné par le sort.

— Non, non, je suis très bien...

Il restait comme toujours, doux, digne et résigné, mais il avait des heures entières de mutisme et de demi-absence. À ces moment-là, une grande indifférence l'envahissait et sa femme, arrêtant son travail, le regardait avec inquiétude et ne pouvait savoir qu'il se condamnait avec frénésie :

« Je n'ai su lui offrir qu'une vie insignifiante et voilà qu'elle a maintenant une vieillesse misérable ! »

Mais avaient-ils vraiment touché le fond de leurs malheurs ? Leur situation matérielle, déjà dramatique, n'allait-elle pas de nouveau s'aggraver ?

— Nous mangerons les crêpes devant le fourneau, n'est-ce pas ? Pour avoir chaud.

Peut-être la solennité eût-elle justifié qu'on s'installât dans l'autre pièce devant la cheminée qui ne servait jamais et que recouvrait, sur une étoffe éprouvée par trop d'ans, une quinzaine de photos.

— Comme tu voudras.

Les photos étaient mal encadrées, mais elles étaient loin de perdre pour cela la puissance d'évocation dont elles disposaient. Cette cheminée, c'était l'endroit du logement que préférait le vieillard. Il s'y abîmait dans une contemplation muette qui faisait resurgir par-delà les années, les fantômes d'une époque détruite. On y voyait Edmée, le gendre, les enfants, et aussi la chienne Ernestine qui semblait, comme les autres, sourire au photographe.

Or, tout ce monde-là était mort et, des corps si longtemps enfermés dans la terre, il devait ne plus rester grand-chose. M. Bonaventure s'absorbait dans son rêve. Il y passait de longues heures.

Souvent, à la fin de ces absences, il enfilait l'antique pardessus râpé pour lequel tous les soins étaient maintenant sans effet et il sortait une heure ou deux. Il ne montrait pas d'imagination dans ses promenades et refaisait chaque fois le même trajet, celui qui, par les bois de Fausse-Repose, le conduisait aux étangs de Ville-d'Avray. Il en atteignait la rive sud, sans jamais faire le tour, et revenait en longeant, du côté de Viroflay, des maisons pauvrettes qu'il regardait avec envie.

Quatre mois plus tôt, on avait vendu la dernière nappe au brocanteur, mais Mme Bonaventure étalait sur la table un grand papier bien propre, y disposait deux assiettes, deux verres ébréchés.

— Un réveillon comme chez Maxim's, Ernest.

Il rit poliment. Ses craintes, hélas, se précisaient ; un jour allait bientôt venir où toutes les privations du monde ne suffiraient plus à permettre une existence supportable.

Supportable ? Depuis bien longtemps, la vie n'était plus supportable !

— Je la débouche, cette bouteille ?

— À dix heures. Pas avant. De tout ce qui manquait, la perte du vin de table était celle que M. Bonaventure supportait le plus difficilement. On s'était d'abord passé de viande, puis de poisson. Maintenant les pommes de terre remplaçaient à peu près tous les autres plats et c'est à elles sans doute que la vieille femme devait de s'empâter, de se souffler, de paraître emplie d'une matière molle et blanchâtre. Quant aux ennuis intestinaux (vesses, flatulences et petits pets), il se pouvait aussi qu'ils n'eussent pas d'autre cause.

— J'allume le fourneau !

On n'est pas encore tout à fait misérable quand on jouit d'une belle cuisinière. Celle-ci n'était point neuve. Elle datait approximativement du premier quart du siècle et, petite, juchée sur de très hautes pattes, elle offrait à l'admiration un devant d'émail de différentes couleurs. Dressée à se nourrir uniquement du bois trouvé dans la forêt, elle s'en accommodait assez bien.

Il avait d'abord pensé à se chercher un emploi, de préférence assis, dans un domaine de son goût. Quelque chose comme gardien d'un petit musée tranquille, veilleur de nuit dans un magasin. Il aurait pu aussi conduire des touristes dans un monument à condition qu'il n'y ait pas trop d'étages à monter. On lui demandait :

— Qu'est-ce que vous faisiez, dans votre vie ?

Comme si, déjà, il était mort !

— J'étais fondé de pouvoir chez Perrier et Fils. Vous savez, l'engrais en poudre...

Non, ils ne savaient pas. Ils l'arrêtaient tout de suite :

— C'est réservé aux anciens militaires...

Il avait acheté des journaux, écrit des lettres et, quelquefois, reçu des réponses. Toutes demandaient d'indiquer l'âge. Il faisait de petits mensonges, se rajeunissait comme une vieille coquette. Mais il ne pouvait pas raisonnablement descendre au-dessous de soixante-treize ou soixante-quinze ans. Et alors, il ne recevait plus de réponse.

En devenant moins difficile, il avait rêvé d'une petite activité décente : la vente des billets de loterie. Hélas ! il y fallait une mise de fonds : l'achat de la guérite. Il rabâchait une pensée déprimante : « Il y a quelques années, j'avais encore les moyens de m'offrir la petite guérite. J'aurais dû y penser. »

Et c'était une nouvelle raison de se créer des remords.

Le temps pressait. Si l'on avait vendu jusqu'au moindre objet de valeur, on était logé. Or, M. Bonaventure qui, par économie, ne lisait plus que les journaux exposés sur les kiosques, avait appris le projet gouvernemental de relèvement des loyers. Il s'en inquiétait au-delà de toute mesure. Devrait-il voir sa vieille femme traîner les asiles de nuit ou coucher l'été sur les bancs des jardins publics ? Cette pensée lui serrait le cœur en dépit d'une réflexion en quelque sorte consolante :

« Ça ne sera plus pour bien longtemps. »

Et, certains jours, l'hiver surtout, quand un vent mauvais torturait les branches sans feuilles des bois de Fausse-Repose, quand il faisait froid et que les pommes de terre l'emmerdaient par trop, il se demandait si cette obstination à persister était bien justifiable et si sa femme et lui n'auraient pas plutôt dû chercher une forme de suicide expéditive et sans douleur. Mais comment faire ? Depuis des éternités, ils n'avaient plus le gaz, ce fluide d'État, si justement réputé pour ses vertus euthanasiques.

Il chassait ces idées et s'étonnait, plus tard, qu'elles eussent pu lui venir. Elles le choquaient comme un désordre et comme une incongruité. Dans son langage volontiers pompeux, se suicider, c'était avant tout « attenter à ses jours ». Cette considération d'attentat le déterminait : il ne se suicidait pas ; en dépit des raisons qu'il avait de le faire.

— Dix heures ! Je débouche ?

— Laisse. Laisse...

Mais il n'eut pas assez de force et elle dut lui prendre la bouteille des mains.

— Je mets les crêpes à réchauffer...

Le petit bois brûlait vite et il fallait souvent en ajouter. Mais le pièce était tiède. Il y avait longtemps que les deux vieux n'avaient pas bu de vin. Les premières gorgées leur versèrent des flots d'optimisme. Mme Bonaventure souriait dans son vieux visage tout ridé et son mari témoignait d'une énergie nouvelle :

— Il faut faire quelque chose. Et, d'abord, reprendre tout le problème à la base...

Elle hochait silencieusement la tête, ne voulant pas dire que ces fortes pensées passeraient à son avis avec le dernier verre de vin et elle rappelait avec indulgence :

— C'est ton mot, Ernest. Tu disais toujours cela au temps de Perrier et Fils ! Te souviens-tu des fiançailles d'Edmée ? Avions-nous ri !

— Et les Pontoiseau qui ne sont arrivés qu'après les hors-d'œuvre !

Souvenirs qui s'étirèrent comme un long serpent noir ; le venimeux serpent de leur vie qui, tel quel, leur plaisait.

— Et le jour du mariage ! Le fils Perrier qui a glissé dans le caniveau juste à la sortie de l'église !

Elle retrouvait dans sa gaieté le rire clair qu'il lui avait connu quand elle était jeune fille.

— Ce fils Perrier, tout de même ! Tu crois qu'il nous avait reconnus le jour où nous l'avions rencontré avec une grue ?

— À l'Exposition des Arts décoratifs ? Mais bien sûr qu'il nous avait reconnus. Seulement, il était avec une femme et il a préféré ne pas nous voir. Et puis, en 25, nous venions juste de nous marier. Il ne te connaissait pas encore. Peut-être aura-t-il cru que j'étais aussi en bonne fortune !

— Mon Dieu ! Les crêpes !

Une légère odeur de pâtisserie brûlée montait du fourneau que la vieille femme ouvrit vivement.

Sœur Agathe aurait fait des crêpes pour rien. Elles étaient brûlées et Mme Bonaventure, en dépit d'efforts valeureux, ne pouvait plus retenir ses larmes.

Les crêpes étaient perdues et la vie trop bête. On n'avait pas de veine.

LII

PLUSIEURS RECETTES DE MORT VIOLENTE

— Fernand Choirre, c'est vous ?

Il fit signe que oui. L'homme énorme et ventru, écroulé derrière un bureau gras de crasse, leva vers Fernand une face ronde, poupine, où brillaient étrangement deux petits yeux noirs et cruels.

— Vous voulez faire le tueur ?

— Oui.

— Vous avez des références ?

Il était rose comme un gros cochon. On le devinait expert au beaujolais et à la pelure d'oignon et, tandis que Fernand fouillait dans un portefeuille innommable, les paupières se plissèrent et les yeux cruels retournèrent à l'ombre.

— Dépêchez-vous.

— J'ai déjà fait le métier.

Il finit par trouver des papiers effrangés qui se déchiraient à l'endroit des plis.

— Il y a longtemps que vous êtes en chômage ?

— Oui, mais autrefois...

— Tiens, l'abattoir de Toulon... Vous n'êtes pas resté longtemps... Et Nantes, vous connaissez aussi ?

Il dépliait un à un les papiers, constatait que Fernand ne demeurait jamais plus de deux ou trois mois dans le même établissement.

— Je peux dire que j'en connais, des abattoirs !

— Je vois.

Le cochon savait bien que, dans cette profession-là, il ne convenait pas d'être difficile. Ses employés passaient du bureau de chômage aux abattoirs, puis partaient vers des destinées mystérieuses, revenaient et finissaient par se perdre définitivement dans la nuit de la grande ville. Il questionna :

— Vous aimez le métier ?

— Pour sûr !

La figure de Fernand s'était illuminée. L'autre le regarda un instant sans rien dire, avec plus d'attention. Ils commençaient à se comprendre.

— Moi, je suis fils de boucher.

Et il se tut de nouveau, retrouva pour un instant la douce atmosphère du charnier où il avait grandi, le frais parfum des cadavres ouverts, le sang coulant partout.

— On vous a dit ce que vous touchez ? L'horaire ?

— Oui.

— Vous êtes d'accord ?

— Oui.

— Vous savez qu'en cas d'absence non justifiée...

Un petit discours qu'il devait faire à tous les nouveaux venus. Fernand approuvait, mais ne l'écoutait pas, se repliant sur lui-même pour mieux savourer l'envigorante odeur de mort dont l'air était chargé. Elle lui donnait du courage pour aborder le principal :

— S'il vous plaît...

— Quoi donc ?

— Je voudrais vous demander quelque chose...

Le cochon donna quelques signes d'impatience.

— Eh bien, dites-le.

— Voilà, c'est rapport que je reste à Montrouge. Alors des fois, si ça vous ferait rien que je viendrais coucher ici...

— Oh ! ça...

— À Toulon, c'était pareil. Je restais loin. On me laissait coucher dans l'abattoir avec les bêtes.

— Oui. Vous êtes emmerdants à me demander tous la même chose. Vous savez bien que c'est défendu. Enfin, en principe... Quelquefois, je ferme les yeux.

— Et pourquoi que c'est défendu ?

Le cochon rigola :

— Vous avez la vérole peut-être...

— Sûr que non ! Je suis très sain.

— Moi, je dis pas non. Remarquez que je le fais pas pour tout Le monde. Mais les biques, par exemple, on peut pas les laisser seules avec les moutons. Ils les enculent. Ça serait rien, mais ils leur foutent la vérole, alors pour ceux qu'aiment la viande crue, ensuite, eh bien, ça ne va pas...

— Comme de juste.

— Bon. Couchez dans l'étable si ça vous amuse, mais ne faites pas de scandale. Quand voulez-vous commencer ? Voyons, on est le combien ?...

Il se retourna. Derrière lui, la date figurait en grosses lettres : 16 janvier.

— Demain, si vous voulez.

— Ça va. Demain mardi.

— Alors, je peux coucher ici, ce soir ?

— Je veux pas le savoir.

Fernand devinait bien qu'il ne resterait pas longtemps pour délicieux que pût être l'endroit. Il ne restait jamais nulle part. C'était plus fort que lui.

Or, une joie profonde l'habitait quand il se retrouva seul, plus tard, sur le boulevard de ceinture. Le salaire l'intéressait peu, mais il goûtait plus qu'à son prix la possibilité qui lui était donnée de coucher dans l'étable. Quelque plaisir que lui fournît l'égorgement des bêtes, il chérissait en elles toutes les possibilités de souffrance et de mort et n'en jouissait pleinement que dans les nuits passées auprès des condamnés.

Alors, il ne dormait guère. Il pensait ardemment au massacre prochain et s'en figurait avec précision les plus légers détails. Il enjolivait, du reste, le tableau, tentant d'y introduire aussi des supplications et des pleurs. Il n'était pas douteux qu'il aimât les bêtes. Enfin, ces nuits-là, il bandait sans effort,

sans recourir à des manœuvres ; comme un autre. Il sentit qu'il allait revivre.

Jarteaud monte vivement l'escalier, sonne trois coups bien espacés. Derrière la porte, une voix :

— Qui est-ce ?

— Jarteaud.

Mostefa ouvre et lui tend la main.

— Entre !

— Tu es seul ?

— Non. C'est pourquoi je n'aurais pas ouvert, si tu n'avais pas sonné comme convenu.

— Eh bien, si j'avais été un malade ?

— Oh ! le malade serait allé chercher un confrère. Il n'en manque pas.

Un salon de médecin pauvre. Mostefa a dit qu'il n'était pas seul, mais on ne voit personne et, des autres pièces, aucun bruit ne vient. Au regard interrogateur de Jarteaud, son ami répond par un sourire :

— C'est dans mon bureau...

Il pousse la porte et trois hommes sursautent. Mostefa les calme :

— *Ma Rhafouch...*

C'est du moins ce que comprend Jarteaud. Depuis Melun, il a un peu oublié les notions qu'il doit à Mostefa. Mais elles lui reviennent :

— *Houwa sahab diali... Houwa mamounn...*

Ils sont non pas trois, mais quatre. Le dernier qu'il n'a pas remarqué d'abord se tient au fond dans l'ombre. Il ne bouge pas, ne parle pas. Il regarde. Les trois autres ont repris leur travail. Qu'est-ce qu'ils font donc ?

Un violent éclairage tombe du plafond sur la table. (Ce doit être en temps normal le bureau du docteur.) Pour l'instant, on l'a traînée juste au milieu de la pièce et les trois hommes l'entourent. Un côté reste libre avec une chaise vide. Mostefa, quand Jarteaud a sonné, devait être assis là.

Sur la table, une bonne douzaine de réveils bon marché. Jarteaud s'approche. Les autres ne font plus attention à lui, pas plus que s'il n'était pas là. Il ne distingue que les tignasses noires, mais l'un d'eux a les cheveux si courts qu'on voit son crâne à travers. Mostefa dit :

— Tu comprends ?

Et il fait signe que oui, un peu épaté tout de même.

Cet éclairage brutal qui plonge dans l'ombre tout le reste de la pièce introduit quelque chose d'irréel dans le travail des mains lumineuses, comme un effet de cinéma. Et Jarteaud s'aperçoit qu'il se passionne pour ce travail-là.

Il n'a rien demandé. C'est Mostefa qui lui explique :

— L'explosif n'est pas ici. Ça, c'est le système de déclenchement. Regarde.

Il prend un réveil à la main. Il est plein de son sujet :

— C'est un réveil tout à fait banal. Il est assez silencieux. Nous ne lui demandons rien d'autre. Comme nous ne sommes pas horlogers, et pour éviter des complications, nous nous servons de la petite aiguille comme déclencheur. Aujourd'hui, tu ne verras pas le détonateur. Nous ne nous occupons que des réveils. Première difficulté : la petite aiguille fait le tour du cadran en douze heures. Le délai n'est pas suffisant. Nous devons disposer d'une journée entière entre le moment où nous préparons l'engin et son explosion. Du moins, pour ce que nous envisageons. Donc il faut régler le mouvement d'horlogerie de façon que la petite aiguille mette vingt-quatre heures à faire sa promenade. C'est assez facile. Si tu as la patience de noter le mouvement, par exemple sur une demi-heure, tu t'apercevras que le réveil que je tiens dans la main est au point. La petite aiguille n'avancera que du quart d'une heure. L'explosif, lui, est placé dans une sorte de pot à confiture recouvert d'un couvercle à vis. C'est vraiment dommage que je ne puisse pas t'en montrer un ce soir. Dans le couvercle du pot est soudé une sorte de tube. On fixe le tout dans une boîte en bois ou en matière plastique. Ensuite, le point délicat : placer le détonateur dans le petit tube. Auparavant, on l'a réuni au réveil, mais tu te doutes bien qu'il faut qu'il soit sensible pour obéir à notre petite aiguille. C'est le seul moment dangereux de la préparation de la bombe...

Les hommes continuent à travailler dans le silence. Ils ne se parlent pas. On se demande comment leurs grosses pattes arrivent à manier d'aussi petits instruments. Six réveils sont déjà au point rangés à la queue leu leu sur un bout de la table.

— Tu comprends maintenant pourquoi nous n'en sommes pas encore aux explosifs. Il nous faut vérifier pendant quelques jours le résultat du travail fait ce soir. Si le réveil avance ou retarde, il est inutilisable. Mais ne reste pas ici.

Il entraîne Jarteaud hors du bureau, va jusqu'au fond du couloir qui n'est pas très long et pousse une porte. Décidément, cet appartement est fertile en

surprises. Comme ils entrent, deux femmes se lèvent. Elles sont jeunes, à type arabe accusé toutes les deux.

Mostefa les rassure d'un geste. Il fait même des présentations : « Jarteaud. Zineb. Rhaddouj. » Les femmes saluent d'un très léger mouvement de tête, mais ne disent rien. Elles se rasseyent. Leur indifférence affectée ne peut tromper personne. Elles sont inquiètes. Elles écoutent ce que Mostefa va dire. Mais il dit simplement : « Du thé. » Jarteaud réunit ses souvenirs de Melun :

— *Labès chouia ? Ou nti, a Lalla, labès ?*

Les deux femmes éclatent de rire. Elles viennent vers lui et lui tendent la main comme un flic qui barre une rue :

— Nous parlons très bien français. Et vous, ça va ?

Elles ont un petit accent, joli ; mais elles rient trop fort et trop haut. Puis elles s'arrêtent brusquement et l'une d'elles met une prise de courant pour chauffer l'eau d'une bouilloire.

— Tu aimes le thé, monsieur, oui ?

On ne doit pas en être au premier verre parce qu'il y a déjà tout un matériel sur une petite table que recouvre un chiffon. « Curieux, pense Jarteaud, comme le terrorisme, ce soir, ça m'ennuie ! Après tout, peut-être que je n'ai pas de goût pour conspirer. »

Le thé est à la menthe. La jeune fille, pour le préparer, met dix minutes pendant lesquelles personne ne parle. Il y a trop de sucre. C'est un sirop imbuvable. Elle s'en délecte et, sitôt le premier verre avalé, elle recommence toutes ses manœuvres. Jarteaud ne regarde plus.

— Tu ne t'ennuies pas, Jarteaud ?

— Très bien, merci, et toi ?

Avec un sourire timide la jeune fille passe de nouveau des verres de couleur. Mostefa dit :

— Tu vois que je n'ai pas perdu mon temps depuis Melun. Qu'en penses-tu ?

— Je suis un peu épaté. Je m'aperçois que ce qui n'était qu'un assez lointain projet a rapidement pris corps et est devenu une organisation importante.

— Importante, oh ! non. Disons que ça se monte. Il y a quelque chose qui nous aide beaucoup, c'est que des réseaux existaient déjà avant nous : les réseaux communistes que nous nous contentions de démarquer. D'autant plus facile que les communistes sont, pour l'instant, d'accord avec nous. Je ne sais pas combien de temps ça durera. Actuellement, on peut obtenir d'eux à peu près tout ce qu'on veut contre des renseignements militaires. Le type qui est dans mon bureau et qui ne travaille pas, c'est un communiste. Pas le premier venu. Entre parenthèses, je crois que la fantasia, c'est pour bientôt...

— Tu me fais peur avec tes communistes. Sur un ordre, ils retournent leur veste.

— Ça ne les empêche pas d'être d'une naïveté qu'on n'attendrait pas d'eux. Les Musulmans sont, de tous les humains, les plus naturellement hostiles à leur système. Je me dis qu'un jour ils vont nous tirer dans les pattes...

Jarteaud regarde les deux femmes.

— ... Tu peux parler librement devant nos amies. Je disais qu'un jour ils vont nous tirer dans les pattes, mais que d'ici là j'aurai fait du bon travail. Mais nous continuons à manquer d'exécutants.

— Te souviens-tu m'avoir dit que tu rencontrais un tueur aux abattoirs dans un fourré du bois de Boulogne ?

— Je me souviens très bien. Ça n'a pas marché. Il m'a donné pour ça je ne sais quelle raison, mais la vraie raison c'est qu'il avait peur. C'est un lâche.

— Dommage. Et tes gars de ce soir ?

L'une des femmes dit :

— L'un d'eux est mon mari.

Et Mostefa continue :

— Ils veulent bien, mais je n'ai pas intérêt à les compromettre. Nous avons déjà discuté de ça à Melun. Il faut faire faire le travail le plus risqué par... comment dit-on ? des mercenaires. Pour moi, je procède comme procèdent, depuis la guerre d'Hitler, tous les réseaux de résistance : on rencontre un bonhomme dans un coin sombre la nuit, on lui donne une consigne ; on le paie ensuite. Quant aux convaincus, il vaut mieux qu'ils fassent du renseignement ou ce que tu as vu ce soir.

Jarteaud regarde Mostefa, s'aperçoit qu'il prend du ventre. La jeune fille passe des gâteaux secs. Il en croque un et réfléchit :

« Quel est donc, des habitants de l'Afrique du Nord, celui qui ne grossit jamais ? Le Berbère ou l'Arabe ? »

Il ne sait plus. Mostefa est de la race qui grossit. « Qu'est-ce que c'est qu'un Nord-Africain ? C'est un Berbère qui se prend pour un Arabe. » Enfin, la question qu'il attendait :

— Et toi, Jarteaud, qu'est-ce que tu fais ?

— Rien. Je te déçois ?

Un haussement d'épaules :

— Non. J'ai confiance en toi. Je crois tout de même que je te fais un peu peur.

— Peut-être. Ce qui me ferait plutôt peur, c'est moi. Je crois que, monter de toutes pièces un système d'idées personnelles, c'est plus dur que de monter des bombes. J'y arrive avec peine.

— Eh bien, et moi !

— C'est tout à fait différent. Toi, tu es appuyé sur la volonté de beaucoup de gens.

— Pas tant que tu crois, va...

— Beaucoup quand même. Tu es défendu par une foule d'idées qui traînent un peu partout.

— Mais toi, tu représentes aussi beaucoup de gens. Tes amis...

— Parlons-en ! Ou bien des petites tantes, ou bien des bourgeois qui s'entretiennent de la société future !

Les deux femmes se regardent. Comme les yeux de l'une d'elles semblent poser une question, l'autre baisse la tête. Mostefa pose la main sur l'avant-bras de Jarteaud :

— Si tu as trop de peine à mettre debout ton système d'idées, tu peux toujours venir avec nous.

Il secoue la tête :

— Il faut beaucoup de sincérité pour faire une chose qui vous répugne.

— Qu'est-ce qui te répugne ? Ce que nous faisons ?

— Non. Le résultat. Les tripes au soleil, les yeux crevés, les mentons arrachés. Oh ! remarque que tu connais ma morale. Je préfère de beaucoup tout ça au mouton tué par un boucher ou au chien écrasé du bord de la route. Un humain, lui, peut se défendre...

— Il ne faut pas penser au résultat. Sinon, tu ne feras jamais rien. Il ne faut pas « te représenter » le résultat. Il ne faut jamais « se représenter » l'avenir. Jamais. C'est une faute et c'est sale.

— Je ne sais pas. Peut-être... Mon espèce à moi, Mostefa, doit, à chaque instant, tout remettre en question. Elle est condamnée à l'intelligence et c'est son grand malheur. Toi, tu appartiens à une race pour laquelle la vie n'a jamais eu de prix et n'en aura jamais. Tu as hérité d'une religion qui a fait de l'égorgement une vertu. Tu aimes tuer. Moi, ce que je ferais ne serait jamais que le résultat d'un calcul, qu'un devoir accepté. Tu vois que, de nous deux, le terroriste, c'est moi. Aucun penchant à mettre au point des recettes de mort violente.

Vers minuit, les horlogers s'en vont, emmenant les femmes. Ça ressemble à la sortie d'une réunion bourgeoise. Le communiste reste là ; il a une voix sèche :

— J'ai encore à vous parler.

Il regarde Jarteaud qui dit :

— Je m'en vais.

Mostefa proteste :

— Vous pouvez parler devant lui. J'en réponds comme de moi.

— Oui, dit Jarteaud, mais je m'en vais quand même.

Le médecin regarde les deux hommes et sourit un peu. On le sent très légèrement détendu.

— C'est amusant : vous vous ressemblez.

Ils se fixent, ne se trouvent pas du tout semblables.

— Oh ! je parlais de l'expression... Vous avez le même regard. D'ailleurs, puisque nous sommes entre nous, nous pouvons parler.

Et il les présente :

— Jarteaud... Trampel...

Ils se sont serré distraitement la main et ont pensé à autre chose. Ainsi, l'extraordinaire échange qu'aurait pu être entre eux la moindre conversation n'aura jamais lieu. Ils ne se sont pas reconnus. Leurs vies viennent de se croiser quelques secondes. Maintenant, elles divergent et ils ne se reverront pas.

C'est dommage.

LIII

LE JOUR DE RÈGLES EST ARRIVÉ

Le temps s'écoulait vite et Mme Léontine Pichegru s'étonna en voyant la date : 1er février 1973. Sa nouvelle grossesse se passait mal et la fatiguait plus qu'à l'ordinaire. Cependant elle s'inquiétait de quelqu'un d'autre ; c'était la deuxième fois qu'un événement attendu ne se produisait pas.

— Alors, tu vois ?

Josiane lui répondit avec humeur :

— Que dalle !

Il était huit heures. Les enfants étaient réveillés. Ils s'agitaient en silence, par peur des beignes, sous le grand portrait du général Tsara, libérateur d'Ambositra. Josiane insista lourdement :

— Et puis, non seulement je vois pas, mais si tu veux que je te dise ; eh bien, je verrai pas cette fois-ci. Je le sens bien.

Sous le front bas de Mme Pichegru s'agitaient des sentiments divers qui n'inclinaient pas à beaucoup d'optimisme. Eugène demanda :

— Maman, je les aurai, mes béquilles ?

Il avait toujours eu une jambe plus courte que l'autre, mais il se plaignait en grandissant de ne plus pouvoir marcher. On lui avait promis de le mener à une consultation d'orthopédie.

— Dis, maman, je les aurai ?

— Ferme ta gueule ou je vais te foutre une tannée...

Quelques semaines plus tôt, Léontine n'avait pas pu ignorer l'incartade de son mari. Josiane avait été trop heureuse de la lui rapporter dans les derniers détails et d'avoir ainsi une excuse au retard de sa tambouille.

— Même qu'il m'avait battue avant pour s'exciter, la vache !

Mme Pichegru n'avait témoigné que d'une indignation limitée. On sait comment qu'est l'homme : tout cochon et compagnie. Si bien que la seule réflexion que lui avait inspirée cette saillie aberrante, c'était :

— Si qu'elle irait tomber enceinte...

...en quoi elle rejoignait, sans le savoir, la première impression qu'avait exprimée sa fille après sa découverte de l'amour. Elle cherchait à se consoler et n'y parvenait pas :

— D'un sens, on aura les allocations...

Mais, d'abord, les allocations n'étaient pas si vite intéressantes. Il fallait, pour pouvoir en vivre, avoir beaucoup pondu. Enfin, Josiane, qui n'était pas trop bien disposée envers ses parents, qui avait eu trop de lentilles et pas assez de gâteaux, ne manquerait pas (si qu'elle irait tomber enceinte) de se servir de sa grossesse comme d'un moyen de pression sur le ménage. Et Mme Pichegru regrettait alors de n'avoir pas instruit sa fille des bienfaits de la décence et de l'avoir laissée grandir loin des douches Marvel, des bidets et des bocks.

De toute façon, c'était grave et, même à ne point songer que Mlle Josiane — enceinte exerçât sur sa famille un chantage de mauvais aloi, il était à craindre qu'elle ne devînt très emmerdante.

Léontine, depuis la veille, y pensait avec application, cependant que s'écoulait le temps irréparable.

Y avait que d'attendre.

Or, il semblait bien que, cette fois encore, on dût attendre en vain. Josiane avait beau guetter les prémices de l'événement dont elle avait l'habitude, rien n'arrivait. À défaut des sensations prometteuses, elle s'examinait avec soin. L'enfant se passait les doigts entre les cuisses, tâtait, regardait. Rien. Elle n'en retirait chaque fois qu'un peu d'une matière blanche, diluée dans un soupçon de pisse. Et elle se lassait d'entendre depuis la veille sa mère qui s'informait :

— Tu vois toujours pas ?

— Non.

— C'est peut-être qu'un retard...

— Tu parles !

Josiane levait les épaules. Elle ne faisait plus rien. Elle possédait un bâton de rouge qu'elle disait avoir trouvé trois jours plus tôt dans la rue et elle s'en cochonnait largement. C'était la seule chose qui l'intéressât, avec ses cheveux qu'elle coiffait juste assez pour que ce fût très laid. Au fond, elle n'avait jamais douté que son père ne lui eût fait un œuf et elle en acceptait la confirmation sans surprise.

Léontine souffrait de se trouver seule dans une circonstance difficile. L'oubli qu'elle cherchait au bistrot ne venait pas. La matinée se signalait comme toujours par des phénomènes qu'elle connaissait bien : rots, vapeurs et dégueulis. Quand elle rentra, vers midi, elle entreprit d'en toucher un mot à Pichegru. Le polygéniteur, déjà tout à fait ivre, n'était plus en état de l'entendre. Il se contenta de proposer :

— Tu veux une tarte ?

Léontine n'insista pas. Le repas fut lugubre. Elle l'avala prestement et descendit au Café du Progrès pour s'y réconforter d'un double marc et y raconter ses malheurs.

— Déjà vous, madame Léontine ! Qu'est-ce que ça sera ?

Le bistrot lui versait un double marc et demandait :

— Ça ne va pas, ce tantôt ?

Alors, elle lui expliqua :

— J'ai ma jeune fille qu'elle a pas vu.

— Ah ! bon Dieu ! C'est Mlle Josiane, pour sûr !

— Forcément ! Ensuite y a Eugène et Roger, et puis Nicole qu'a que sept ans...

— Forcément... Bien sûr que c'est Mlle Josiane... Ça lui arrive souvent ?

— Non. D'habitude, elle voit comme un petit ange.

Le patron soupira et ce soupir exprimait tous les malheurs du monde, tous les traquenards du sort, toute l'imperfection de la nature humaine et de la création divine, mais il ne se bilait qu'avec modération et, versant un nouveau double marc :

— C'est des choses qu'il y a beaucoup ces temps-ci. Faudrait consulter quelqu'un de bien. Et puis, on sait pas : ça viendra peut-être encore. Des fois ça vient qu'on s'y attend pas, et puis, des fois...

Il n'acheva pas. Son imagination buissonnière inventait des détails formidablement obscènes et s'abîmait dans l'infini mystère de la vie féminine.

— J'y ai dit qu'elle marche beaucoup... qu'elle se fatigue tant qu'elle peut...

Le bistrot redescendait lentement sur terre, la moue dubitative :

— Hum... C'est très bon. Mais, vous voyez, madame Pichegru, ces choses-là, quand c'est pas pour réussir, eh bien, ça réussit pas.

Il servit un client qui commanda un export-cassis, l'avala d'un trait, en commanda un second, puis un troisième. C'était le genre d'hommes qui vont de café en café, indifférents à toute autre sensation qu'à la lente montée de leur ivresse. Quand le bistrot revint à la conversation, le nouveau venu n'était plus gênant. On pouvait parler devant lui.

— Vous pourriez peut-être voir Mme Pontruchet, dans le quartier... Paraît qu'elle est bonne.

Léontine était un peu ivre. Elle hésita à demander l'adresse et pensa qu'après tout on pouvait bien encore attendre.

Cependant, la soirée s'avançait et, dans le crasseux troisième étage, le museau pointu de Josiane se parait d'un petit sourire heureux.

Elle voyait arriver la fin des lentilles.

LIV

LE NOIR, LE BLANC ET LE ROUGE

L'immeuble était ancien mais beau. Sur la porte, une plaque portait, en lettres discrètes, une inscription : « Appartements meublés. » Wilkes avait eu un peu de peine à trouver cette avenue Octave-Gréard qui n'avait pas cinquante mètres et qui n'était signalée que par une inscription minuscule sur les plans du Champ-de-Mars. Il n'était pas un vieux Parisien. Assez tout de même pour se rendre compte que ce devait être ruineux. Il en fut scandalisé. Pour permettre à l'homme qu'il allait voir et qui avait grandi dans une hutte de terre d'habiter ici, chaque contribuable de son pays avait versé une petite somme. Allait-il trouver un bandit ? Non, mais sans doute un fameux voyou. Il frappa chez la concierge :

— Le prince Romarovno ?

Magnifique de suffisance, de laideur et de mépris, la concierge ébaucha un petit sourire. Elle ne pensait pas qu'on pût être nègre et prince à la fois.

— Quatrième étage.

— À droite ? À gauche ?

— Il n'y a qu'une porte.

En personne fort occupée, elle détourna la tête : l'audience était levée.

Au quatrième étage, la pression du bouton déclencha un petit son aigrelet qui s'étouffa, puis sembla se perdre dans l'ennui d'un corridor désert. Il attendit. Il avait un petit chapeau et, sous le bras, une serviette plate. La serviette ne pesait rien, mais elle commençait à l'encombrer. De l'intérieur, ne venait aucun bruit. L'appartement semblait abandonné.

Du temps passa. Puis Wilkes eut l'impression qu'on l'examinait. La porte était trouée, à hauteur du visage, d'une de ces petites lentilles qui permettent de surveiller le palier. Il devait y avoir derrière un œil qui le regardait.

Ce n'était plus une impression, mais une certitude. Quelqu'un était là. Le silence pesait. Il commençait à se sentir mal à l'aise. Alors la porte s'ouvrit, découvrant un Noir immense.

Wilkes souleva le petit chapeau :

— Le prince Romarovno ?

Il avait un fort accent. L'autre ne dit ni oui ni non.

— Je ne parle pas l'anglais.

— Oh ! je parle français.

Il le faisait entrer, mais il ne fermait pas la porte et ne lui disait pas d'avancer.

— Vous n'avez rien à me dire ?

— Oui, j'ai : Des Moines.

— C'est tout ?

— Arkansas.

— Mais Des Moines n'est pas dans l'Arkansas.

— Ça ne fait rien.

— Alors, venez.

Cette fois-là, le prince ferma la porte, désigna du geste un salon qui s'ouvrait sur l'entrée par une baie à petits carreaux, ébaucha même un semblant de sourire et le conduisit à un fauteuil. Wilkes parlait avec peine :

— Monsieur le prince, je pense, il n'est pas nécessaire nous disons beaucoup de choses.

Roma acquiesça. Il était plus noir que la plupart des Malgaches : cela rendait la tâche difficile à un homme qui détestait les nègres. Il n'en continua pas moins, expliqua qu'il était mandaté par des créanciers qui ne pouvaient plus attendre. Il s'était promis d'être ferme. Cet homme de couleur, sans doute, n'était même pas chrétien. En temps normal, Wilkes lui aurait fait un peu de prédication. C'était sa manie. Il la pratiquait avec un air de grande bonté et il avait déjà obtenu plusieurs conversions. Des gens qui vivaient dans le péché avaient entendu l'homme de Dieu et, sitôt après, ils avaient couru payer leurs impôts. Lors d'une compétition, son efficience divine avait eu la seconde place sur trente-huit concurrents. Enfin, pour l'instant, il n'était pas là pour cela.

— Monsieur le prince, vous devez comprendre, le...

Il avait failli dire une bêtise. Oubliait-il qu'il fallait se méfier des traquenards de cet appartement désert ? Il reprit :

— Vous devez comprendre : les intérêts que je représente, ils veulent savoir où va le monnaie ils donnent.

Le prince éclata d'un rire triomphal :

— À la cause de la liberté !

L'entretien s'engageait mal. Ce damné nègre commençait tout de suite à se moquer de Wilkes qui (bien que, dans le fond de son cœur, il fût rigide en affaires) commençait à jeter du lest :

— Je venais ici pour nous examinons les conditions de ce contrat.

Roma-quelque chose parut un court instant redevenir sérieux, mais ses yeux le trahissaient. Son interlocuteur sentit très bien la pointe quand il demanda :

— Un contrat avec qui ?

— Mais avec le Madagascar gouvernement !

— Il n'y a plus de gouvernement malgache.

— Nous signons avec le Comité de libération.

Le prince parlait vraiment très bien le français. Beaucoup mieux que Wilkes qui cherchait ses mots.

— Alors, attendez la libération.

— Oui, mais nous payons les armes !

Roma, très détendu, croisait les jambes, se lançait dans une explication interminable dont la conclusion immorale éclatait avec évidence : l'hypothétique gouvernement insurgé voulait bien de l'argent et des armes, mais n'avait aucune envie de s'engager à céder son uranium, même au moyen d'un papier sans valeur. Wilkes voyait avec effroi son nègre lui exposer d'une voix neutre :

— Un contrat de cet ordre ne vaudrait jamais rien devant aucune juridiction internationale. Madagascar est toujours officiellement un état de la communauté française. Quant à votre gouvernement...

— Nous ne connaissons pas de gouvernement. Vous signez seulement avec des compagnies.

— Ceci n'aurait d'autre résultat que de les compromettre.

Au tour de Wilkes de tenter un semblant de sourire :

— Oh ! les compagnies, elles sont déjà compromises !

Wilkes découvrait que son pays, lui-même, tout le peuple auquel il appartenait, ne constituaient rien d'autre qu'une réunion de naïfs. Ceux qui souhaitaient affermer l'uranium de Madagascar avaient fait de ces intérêts-là et du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes un mélange qui se dissociait à la première occasion. Il fallait reconnaître un fait pénible : les autorités malgaches étaient de mauvaise foi et ne songeaient qu'à peine à s'en cacher.

Le prince jouait avec un papier qu'il avait pris sur la table, à côté de quelques lettres ouvertes. Wilkes tentait toujours de convaincre avec l'énergie du désespoir et un français qui devenait de plus en plus pénible.

La veille, il avait rencontré, chez un attaché de l'ambassade américaine, un certain MacLellan et n'avait pas tardé à s'apercevoir que celui-là possédait le français dans ses moindres nuances. C'était un homme comme lui qu'il aurait fallu pour une tâche pareille. Il en avait touché un mot à l'attaché qui avait ri. MacLellan était un rêveur qu'on ne convaincrait jamais de faire un travail utile. Sa parfaite connaissance de la langue française ne servait à peu près à rien.

— Et d'abord, avait dit l'attaché, il n'est pas là pour ça. Il a ici une mission bien spéciale. Il s'est tout de même livré à un travail de renseignement, mais pour son plaisir.

— Avec succès ?

— Oui.

— Ceci m'étonne.

— Moi aussi. MacLellan, c'est un Américain dans la peau d'un Français.

Et le prince, maintenant, se moquait presque ouvertement de Wilkes, assurait que son peuple témoignerait toujours pour le sien d'une reconnaissance profonde...

Les meubles étaient non pas du meilleur goût, mais passables et, sur les catalogues du début du siècle, devaient figurer sous la rubrique « Modèle riche ». Wilkes, en laissant courir son regard de la fenêtre au prince et du prince aux fauteuils dorés qu'il croyait très anciens, discutait encore un moment avant d'en venir à l'argument massue qu'il gardait pour la fin : plus un sou, plus une arme, avant un engagement précis. Ou bien la concession de l'uranium, ou bien la fin des subsides.

Mais c'était vraiment un mauvais jour pour une grande politique économique, car le prince répondait avec urbanité :

— Il est trop tard. La victoire est assurée.

Dans un français difficile, Wilkes expliqua que le gouvernement Cazenavet envoyait tous les renforts possibles et envisageait une mobilisation partielle.

— Le gouvernement Cazenavet n'ira plus loin maintenant. Il sera remplacé par un ministère Mandrusse-Duquet qui nous sera tout acquis. Quant à des armes, nous aurons tout ce que nous voudrons. On nous en propose par ailleurs.

C'était vraiment un jeu d'enfant dans le monde actuel que d'acheter des canons !

Pendant que Wilkes, fort embêté, descendait l'escalier qu'un tapis rouge épais ornait dans une manière désuète, la sonnerie du téléphone retentit dans le couloir de l'appartement.

Elle aussi résonna dans le corridor vide, se heurta aux murs que ne décorait aucun rideau ; elle y instituait une présence insolite et vaguement

inquiétante.

Le prince marcha d'un pas nonchalant, décrocha, puis, au bout d'un moment :

— Trampel ? Oui. Venez.

Mandrusse, dans une situation toute semblable, n'avait pas eu la chance d'être seul dans l'appartement. Il avait raccroché. Peut-être allait-il lui en cuire.

LV

L'ANGOISSANTE QUESTION BIFTECK

D'un pas vif et léger, Josiane rentra chez elle et, trouvant toute la famille au complet, annonça, provocante :

— Enceinte de deux mois !

Un silence lugubre l'accueillit. Pichegru, qui faisait une scène, s'était brusquement tu. Il se versa plusieurs coups de vin pour se clarifier les idées. Léontine mâchonnait sa viande crue.

Josiane, le matin, était allée à l'hôpital et s'était présentée à la seule consultation qu'elle connût : celle des enfants. Une grosse surveillante faisait le tri. Il y avait là des moutards avec leur mère et d'autres qui jouaient entre eux dès qu'on cessait de les regarder. La surveillante avait l'air sévère :

— Qu'est-ce qu'il a ?

La mère montrait une plaque rouge au poignet :

— Dermato. Sortez dans la cour et troisième porte à droite. Et lui ?

Une autre mère qui tirait à elle un gamin malingre, presque grand comme un homme :

— Il tousse ; il maigrit ; il transpire la nuit.

Ici, la surveillante hésitait :

— Je crois que ça n'est pas pour nous. Vous reviendrez quand même, mais avant ça, allez en radio. Dépêchez-vous. Vous rapporterez le papier

qu'on vous donnera.

Quand elle était arrivée à Josiane :

— Et toi la grande, qu'est-ce que tu as ?

Elle était mal disposée parce que la couche énorme de rouge lèvres la scandalisait. Josiane baissait un peu la voix :

— J'ai que j'ai pas vu la dernière fois.

— Quoi ?

Par habitude, elle regardait les yeux et, tout de suite, comprenait :

— Veux-tu te sauver ! Tu n'as pas honte !

Et puis ajoutait comme à regret :

— Dans l'autre cour, la grande porte au fond.

Là, elle avait enlevé ses vêtements pauvres et merdeux. Elle s'était tenue longtemps sur la table d'examen, les jambes écartées, quelques grelots pendant aux poils du cul et toutes les odeurs ravivant l'organe pourtant blasé du médecin.

— Quel âge as-tu ?

— Treize ans. Et demi.

L'homme enfonçait deux doigts énormes dans la fillette instruite et curieuse, palpait le bas-ventre, puis se tournait vers les stagiaires :

— C'est insensé ! On aura tout vu dans ce service ! Une gosse de treize ans ! Incroyable ! Incroyable !

L'enfant reniflait à petits coups secs parce qu'il faut être poli et prendre sa part des préjugés d'autrui. Ceci fait, elle songeait :

« C'est pas grave. Tu vas voir, vieux con, comment que je vais me faire passer ça ! »

Cependant, les poils du pubis, longuement macérés dans l'urine, dégageaient un parfum capiteux auquel étaient sensibles les étudiants du service.

— Allez, rhabille-toi ! Tu es enceinte. Deux mois.

Rapportée triomphalement chez elle, la nouvelle ne provoquait qu'une affliction simulée. Tous sentaient qu'on allait enfin avoir quelque chose à opposer à la volonté dictatoriale de Pichegru, qu'on allait pouvoir le menacer, lui faire peur, obtenir de lui une foule de choses auxquelles on n'avait jamais osé penser jusque-là.

Le dernier-né se mit à geindre :

— V'là, encore qu'a gueule, celle-là, dit Léontine. Où qu'elle a paumé sa tétine ?

En trois jours, l'enfant avait pris une figure de momie. Elle rejetait tout le lait qu'on lui donnait, elle devenait verte et ses parents commençaient à s'inquiéter :

— Faudrait pas qu'a meure.

Ils ne savaient que trop ce dont ils étaient menacés : les allocations redescendant brusquement au tarif antérieur, l'assistante sociale faisant un rapport. Léontine redit :

— Faudra qu'on aille au dispensaire !

Mais c'était bien de dispensaire qu'il s'agissait ! Pichegru, les yeux à demi cachés par ses lourdes paupières, tentait de réfléchir et, penché sur son vin comme une voyante sur son cristal, il y lisait un avenir redoutable.

Il se sentait possédé. Jadis, Josiane était une enfant semblable à tous les enfants, bien battue, mal nourrie, peureuse et pas faiseuse d'histoires. Il fallait qu'elle eût bien changé pour arriver dans la pièce avec un air vache en criant :

— Enceinte de deux mois !

Ce qui voulait exactement dire :

— C'est fini ! Je n'ai qu'à parler pour obtenir ce que je désire !

Certes, pour Pichegru, la situation ne se concrétisait pas en une formule aussi nette, mais il ressentait avec malaise ce qu'il ne savait qu'imparfaitement s'exprimer.

Cependant, Léontine cherchait partout, soufflant quand elle se baissait, et, pour se donner une contenance, demandait à nouveau :

— Où qu'elle a paumé sa tétine ?

Elle finit par la trouver sous l'armoire, dans l'épaisse et collante poussière qu'on ne balayait jamais. Elle l'essuya sur sa robe grasse et la remit dans la bouche du bébé.

Josiane, elle, vivait un grand jour, et comme elle était sans nuances, elle reprenait :

— J'irai au boucher et j'y dirai, à cet homme, que je me suis trouvée enceinte et que, par ordre du docteur, il me donne un bifteck par jour !

Pichegru ne s'emportait pas. Comme il avait une nature instinctive et que le cheminement des idées était chez lui chose difficile, il ne discutait rien et se laissait seulement aller à des images agréables. Un instant, il se vit balançant sa fille par la fenêtre sur le trottoir du dessous. Ou bien encore, il longeait la Seine avec elle dans un endroit désert. Un coup de coude et plus d'ennuis de ce côté-là.

C'étaient petits chemins tout parsemés de roses, mais bien vite il en revenait à la réalité. Puis il cessa de penser ; il déboucha une nouvelle bouteille et sombra dans une tranquillité voluptueuse. Au hasard, il attrapait une phrase ou deux de sa femme ; c'était la querelle du bifteck qui continuait :

— Si tu y dis ça, au boucher, je t'envoie sur le trottoir comme une traînée que t'es.

Il y avait tout de même du nouveau et le chômeur rouvrit les yeux. C'était curieux. C'était même une chose qu'on n'avait jamais vue. Josiane, les poings sur les hanches qui tenait tête à sa mère et lui criait dans la figure :

— Et si que j'irais au commissaire ? Et que j'y dirais tout ? Hein ? Si que j'irais ?

— Pichegru, dit Léontine, réveille-toi. Eh, Pichegru !

Elle constata que son mari ne se mêlerait pas de l'affaire, qu'elle était seule à se défendre contre l'enfant furieuse. Alors, elle prit le parti de la douceur :

— Même que ton père, il aurait fait ce qu'il aurait pas dû, c'est pas des choses à dire !

— Il aurait fait ? Non, mais, des fois ! Demande un peu à Roger. Est-ce pas, Roger, que t'as tout vu ?

— Oui, dit Roger. Même que Josiane, elle voulait pas et qu'alors...

Il ne continua pas. Il venait, terrorisé, d'apercevoir, entre les paupières de son père qu'il croyait endormi, un regard qui le fixait.

— Tu vois, triomphait Josiane. Roger, il t'a dit !

Léontine avait, autrefois, fait des ménages. Elle s'était, dans les maisons bourgeoises, formée aux belles paroles et ce fut d'un ton mielleux qu'elle continua :

— Pour ton bifteck, on verra. Mais tu vois, ce qu'il faut, c'est rien dire ; mais, alors, là, rien du tout. Et à personne ! Tu verras, le lait, ça fatigue pas tant que ça. Et pour ce qui est de la nourriture, tu manqueras de rien.

Au fond, l'idée d'échapper au mou et aux pommes de terre la tentait bien un peu, mais elle ignorait l'art des demi-teintes.

— Vous les verrez pas, mes allocations. Jamais !

Léontine, de plus en plus douce, essayait de la raisonner, mais l'enfant ne l'écoutait pas. Elle demeurait devant sa mère, le regard mauvais, le visage de travers et ne savait que menacer :

— Ça se fera pas. Je vas mettre une sonde.

LVI

LES SOUCIS DE LA COLONELLE

Mme Joliveau se demanda si elle ouvrirait la fenêtre. Non. Il pleuvait à verse. Elle défit le lit pour l'aérer. Machinalement. Son fils tout de même devenait bizarre : « On ne le voit plus qu'aux repas. » Et encore !

En secouant les draps, elle en fit tomber le chapelet. Il avait encore filé au fond du lit. Comme toujours. Elle hésita à faire une petite prière rapide : « Mon Dieu, faites que Gilbert... » Ça n'était pas le moment. Et puis ça ne sert à rien. Ça ne réussit jamais.

Neuf heures du matin, samedi 17 février. Assez exactement quatre mois avant la nouvelle session du bachot. Depuis le début du second trimestre, tous les jeunes gens dont on lui parle s'attellent à un travail de forçat. Ils ont tout oublié, jamais ils ne sauront leur programme. Quand on l'interrogeait, Gilbert disait avoir une méthode personnelle. Ce qui importait, c'était l'esprit présent. Il fallait arriver à l'examen avec l'esprit présent. Tout simple.

Un temps à pleurer. À se suicider. À voir des fantômes. La vieille femme de ménage, nommée la mère Gendron, qui s'agitait dans sa lointaine cuisine, tout au bout du corridor. Le colonel commençait à désespérer de son fils : « Il va encore se faire coller. Qu'est-ce qu'on en fera ? »

Il avait, de tout temps, été décidé dans la famille qu'il se présenterait à Navale. Gilbert n'avait pas dit non. Il ne disait jamais non.

Mme Joliveau marcha jusqu'à la fenêtre, souleva le rideau, s'y appuya longuement. Au-dessous d'elle, le boulevard qu'elle oubliait de regarder.

Elle se trouvait très seule, le cœur barbouillé, les idées pâteuses. Son guerrier de mari, depuis une heure à son bureau. Cécile au collège. Son fils ? Son fils était au collège sûrement aussi. Où voulait-elle donc qu'il fût ?

Depuis l'investiture du ministère Cazenavet, le Service de renseignements était sur les dents. Une idée du Premier ministre qui a parlé à la radio de « coup de balai nécessaire », de « lutte contre l'ennemi de l'intérieur ». Comme c'est bête et naïf, les hommes ! En attendant, le mari ponctuel qu'était Joliveau arrivait en retard, ou pas du tout aux repas, ramenait le soir du travail à la maison et sa femme qui le voyait, jusqu'à minuit, classer des papiers et annoter des rapports, se demandait si c'était bien le moyen d'arrêter les espions.

Elle s'arracha à la contemplation du triste boulevard Morland, marcha jusqu'à la cuisine, ouvrit le frigidaire :

— Il reste assez, du rôti de veau ?

Ça suffirait pour aujourd'hui. Elle n'avait de goût pour rien. Cécile était une enfant gentille et douce, mais qui ne pensait qu'à son piano. Elle en devenait égoïste à force de passion. Mais devient-on égoïste autrement ? Aucun intérêt. Le colonel courait après ses traîtres et ses agents secrets ; derrière un bureau. Quant à Gilbert... Elle se dit, qu'habillée, elle monterait au-dessus, chez la cousine Lafigue, au dernier étage. Ce n'était pas du tout une cousine. C'était la maîtresse de son mari. C'était... ou enfin, ça avait été. La seule amie de la colonelle, en attendant. Qu'est-ce que ça faisait tout ça ?

Elle tournait en rond dans l'appartement désert. Oui, il allait falloir s'habiller. Pourquoi, grand Dieu ! Pour faire plaisir à qui ? Avoir un mari, deux enfants et se trouver si seule, si désemparée, sans jamais personne qui vous écoutât autrement qu'en se disant : « Ça ne sera pas bientôt fini ? »

Et la colonelle se désolait de retrouver toujours en elle tous ces flots d'affection dont personne ne voulait.

À dix heures, elle entra dans la chambre de Gilbert, défit aussi ce lit-là, dans lequel il n'y avait aucune chance que traînât un chapelet. Tout était en désordre, y compris les livres qu'il ne touchait jamais. Elle aurait bien rangé un peu, mais il poussait des hurlements dès qu'on touchait à ses affaires. Elle aurait pourtant bien voulu faire quelque chose pour lui.

Cette chambre donnait sur la cour, c'était encore plus triste que le boulevard Morland. Elle ramassa par terre un pantalon qui traînait, ouvrit la penderie et le tendit dans une pince.

Gilbert ne prenait aucun soin de ses affaires. Il fallait toujours être derrière lui. Voilà que son costume bleu commençait à s'abîmer ! Franchement, il était bon à porter au dégraissage. Après tout, elle ne lui demanderait pas son avis. D'ailleurs, lui demander quand ? puisqu'il n'était jamais là.

Elle dépendit le costume.

On sonnait et, de loin, elle entendit la mère Gendron qui allait ouvrir. Elle passa la tête par la porte :

— Qu'est-ce que c'est ?

La femme de ménage maugréait :

— La concierge. Elle prévient que, demain, on coupera l'électricité de neuf à onze...

— Encore ! Passez bien l'aspirateur partout aujourd'hui. Ah ! que c'est ennuyeux, ces coupures !

Elle revint au costume bleu. « Samedi ! Si je le donne avant midi, ils l'enverront ce soir à l'usine. Oui ; enfin, je l'aurai mercredi. Mardi soir au plus tôt... Gilbert est capable de ne s'apercevoir de rien. Ah ! j'oubliais les poches. »

Dans la poche intérieure, sa main rencontra un paquet carré. C'étaient des billets et il y en avait une trentaine.

La colonelle avait beau réfléchir, elle ne pouvait pas arriver à comprendre comment Gilbert pouvait avoir sur lui tant d'argent. Était-ce un dépôt dont on l'avait chargé ?

Elle recompta les billets. Un... Deux... Trois... Il y en avait juste trente et, avec eux, un petit papier couvert d'une écriture maladroite. Elle n'y fit pas attention. Si quelqu'un avait confié cette somme à Gilbert, il n'aurait pas dû la laisser traîner de cette façon-là. La mère Gendron était honnête, mais tout de même... Soudain, elle comprit une chose affreuse :

— Il joue !

C'était indubitable. Et, dès lors, tout s'éclairait : ses sorties nocturnes, son dégoût du travail, le mystère de ses relations et cette somme étonnante oubliée dans une poche comme un paquet de vieux papiers !

Elle remit les billets où elle les avait pris, n'envoya pas le costume au dégraissage. En rentrant dans sa chambre (« Il est temps de faire le lit, maintenant ! »), elle s'aperçut qu'elle avait encore à la main le papier qu'elle avait trouvé avec les billets. C'était une écriture d'enfant : « M. Trampel, tous les mercredis à minuit, derrière la Cascade. » Encore un joueur probablement. Elle remettrait ça dans la poche tout à l'heure. En attendant, elle le posa sur le buvard du secrétaire.

Elle sentit que son fils lui avait échappé et fut certaine qu'il était en danger. Elle le devinait. Il jouait et se moquait de ses études. Une fois de plus — la troisième — il allait échouer à son examen. Parlerait-elle de ces billets à son mari ? Ça ne servirait à rien ; peut-être les vacances arrangeraient-elles tout cela.

Restait Cécile. Était-elle folle d'avoir déploré que Cécile jouât du piano ! Cécile n'avait jamais causé le moindre ennui à ses parents. C'était une élève modèle qui, dans deux ans, passerait ses examens sans même y penser, et qui trouvait en plus — son nom, sans doute, qui la prédestinait — le moyen de tourner au prodige du piano.

Depuis l'époque lointaine où elle avait attaqué les « Premiers exercices pour le passage du pouce », elle n'avait pas cessé de travailler trois heures par jour. Son professeur assurait qu'elle aurait déjà pu donner des concerts. Il ajoutait qu'il vaudrait mieux qu'elle abandonnât ses autres études et qu'elle se consacrât tout entière à un art pour lequel ses dons étaient extraordinaires.

C'était facile d'élever des filles. La colonelle n'avait jamais souhaité de garçon. Décidément, la présence de ces attributs qu'ont les hommes entraînait dans l'entourage du porteur une foule de troubles et d'incessants ennuis. Elle s'interrogea pour examiner si, tout de même, ça n'avait pas quelque avantage. Elle dut s'avouer que non. Ces machins-là, ça ne l'avait jamais amusée.

Douze heures plus tard, la colonelle pensait encore à ses découvertes (elle y penserait longtemps), tandis que son fils, à l'autre bout de Paris, poussait la porte d'un café :

— Bonjour ! Qu'est-ce qu'il pleut ! Tiens, Fernand est là !

Les autres remarquèrent qu'il était trempé. La pluie n'avait à aucun moment cessé, mais, de temps à autre, elle tombait plus fortement comme si toute l'eau du ciel eût voulu s'écouler sur Paris, le noyer.

Ils avaient adopté ce café. Pitard et Joliveau s'y réunissaient tous les soirs. Quant à Fernand, il était trop indépendant pour qu'on pût compter

régulièrement sur lui. Il n'en était pas moins correct et il ne semblait pas qu'on dût jamais avoir à se plaindre de lui. Il faisait ce qu'on lui disait de faire, il touchait sa part et il retournait aux étranges occupations où le portaient ses goûts.

— Tu couches toujours avec tes moutons ?

Il rougit :

— Oh ! c'est pas souvent. Seulement quand il y a trop de travail... D'ailleurs maintenant, je travaille pas. Je suis malade.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Rien. J'ai craché comme du sang. Même qu'à l'hosto, ils voulaient me garder.

Gilbert Joliveau se moquait de ce qui pouvait arriver à Fernand. Il le considérait comme un imbécile et n'était pas loin d'en penser autant de Pitard. L'intelligence, c'était son affaire et il n'entendait point qu'on la lui disputât. Mais il n'éprouvait pour Fernand que les sentiments les plus communs, alors qu'un intérêt passionné l'attachait à Pitard, auquel se joignait une immense admiration. Pitard avait roulé sa bosse à l'âge où Joliveau demandait encore à sa mère la permission de sortir tout seul, accumulant ainsi, sur le chemin de la virilité vraie, des retards qu'il ne rattraperait plus. Le passé de Pitard s'auréolait du plus flatteur mystère. Il parlait avec pertinence de toutes les prisons de l'Île-de-France et de la province. C'était un homme.

Ce qui n'empêchait pas Gilbert de se dire chaque fois qu'il le voyait :

« Il a une gueule de raie. »

Pitard avait des traits trop grossiers, des gestes et des mouvements excessifs. Il avait aussi des poils trop noirs qui tranchaient sur sa peau trop

blanche, une voix maladroite et des cheveux épais et rétifs qui s'en allaient dans tous les sens en dépit des océans de brillantine dont il les inondait.

— Qu'est-ce que tu prends ? Moi, je remets ça avec le rhum...

Gilbert, lui, tirait orgueil de son visage distingué, de ses lèvres bien dessinées. Il se trouvait assez beau. On lui disait souvent qu'il avait une tête de femme mais il ne le croyait pas et s'en montrait furieux.

— Dis donc, Gilbert, j'ai une idée...

— Les idées, Pitard, c'est moi. Pas toi.

— Oui, mais écoute...

— Combien as-tu bu de rhum ?

Tous les soirs, dès neuf heures, Pitard attendait derrière son verre d'alcool. Il en buvait de plus en plus et se plaignait de crises de tremblement nerveux. Il avait remarqué que le rhum les calmait. « C'est ma jambe raide, qui me fait ça », disait-il.

Mais il était joyeux et, dans le café, il se faisait remarquer par sa constante ivresse, ses cris, sa grossièreté.

« Pourvu, songeait Joliveau, qu'il n'aille pas se mettre à parler un jour qu'il aura trop bu... »

Or, il semblait qu'il n'y eût guère de danger. Pitard était indécrottable de lourdeur et de trivialité, mais il gardait le sens du danger. Il ne dirait rien et c'était heureux. Il y avait maintenant beaucoup de choses à dire !

En quatre mois, la bande avait à son actif quatre agressions et deux cambriolages. Il était loin, le petit collégien qui voulait se faire la main et préférait l'action aux devoirs de français !

— Dis donc, Gilbert, pourquoi qu'on fait pas de l'auto-stop ?

— L'auto-stop, ça se fait sur une route. Le type donne l'alerte et on se fait épingler deux ou trois villages plus loin. Et puis, tu sais jamais où tu vas. Comment devineras-tu si le mec a de l'argent ?

Pitard se taisait, vexé, et Gilbert s'inquiétait qu'on n'ait encore rien tenté d'important.

— Bon Dieu, ça se trouve, pourtant, des endroits où il y a beaucoup d'argent !

C'était trop bête de s'en priver. Il suffisait de l'avoir fait pour savoir à quel point il était facile de voler les bourgeois ou de les attaquer. La supériorité du bandit sur l'homme surpris jouait toujours en faveur du premier et les jeunes garçons se demandaient pourquoi il n'y avait pas plus d'agressions et de cambriolages. C'était tellement facile !

La police n'arrêtait jamais personne. Il y avait des tas d'immeubles dans Paris dont tous les locataires avaient été volés. Alors, quoi ? On dormait ?

Il fallait dès maintenant préparer un grand coup. Quelque chose d'étincelant comme on voit dans les films. Aucun des revolvers n'avait encore servi. On ne pouvait pas en rester là.

LVII

HOMMAGE À HÉGÉSIPPE SIMON

Sur le Cours-la-Reine, le réchauffement très relatif du jour avait fondu le verglas ; de part et d'autre des carrés d'herbe, les allées étaient une boue jaune sous le bruissant squelette des arbres. Pour l'instant, il ne pleuvait plus. Extraordinaire ! Février finissait de fondre en inlassables averses. Paris douché et redouché s'inquiétait de la Seine qui montait sur les quais.

— Alors, Breuil, et ton travail ?

— Je crois que j'y prends goût !

— Tu comptes faire une carrière de commis voyageur ?

Jarteaud rigole et son rire déforme en grimace une bouche qui n'a jamais été créée pour le sourire.

Ce n'est ni le jour ni la nuit, ni même le crépuscule. Depuis le matin, une pâle lumière d'hiver traîne sur la ville humide, allume des lampes derrière des tas de fenêtres. C'est Paris et c'est l'hiver.

Pourtant, Breuil est joyeux. Si paradoxalement joyeux que Jarteaud s'en étonne :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je viens de toucher de l'argent.

— Beaucoup ?

— Assez pour te payer à boire. Et pas dans un des bistrots à dix-neuf sous que nous honorons ordinairement de notre présence, mais dans un

endroit distingué, favori des sommités putassières. Valentine Riviera n'en fréquente pas d'autre. Montre comment tu es habillé. Oui... Je laisserai entendre au garçon que je promène mon valet de chambre, eu égard à des idées démocratiques qui me sont venues en lisant Zola. Allons, merdalore, voilà qu'il va pleuvoir ! Qu'est-ce que je dis ? Neiger !

— Évidemment. C'est tout ce que tu as comme nouvelle à m'annoncer ?

— Tout. Cazenavet va se casser la gueule. Ça n'est pas nouveau non plus.

— En effet. Mais tu m'en vois ravi. Ceci témoigne de la pérennité du sens artistique chez nos contemporains. On va renvoyer Cazenavet à ses chères études parce qu'il s'est mis à dos l'Amérique. Je suis l'auteur en puissance d'un traité de philosophie historique dans lequel j'explique toute la politique du XXe siècle par la supériorité esthétique des hommes américains. La seule supériorité indiscutable de l'Amérique, c'est de posséder les plus beaux garçons du monde. La plupart de ceux qui croient aimer l'Amérique aiment les Américains. Tu es d'accord ?

— Je m'en fous. J'ai beaucoup trop froid pour protester. Je te fais remarquer que j'avais dit vrai : il neige. C'est la Bérézina, c'est Stalingrad. Tu vas voir que le nez va nous tomber tout seul, comme c'est arrivé dans ces endroits-là !

— Et tu oublies que, horrible détail ! certains des soldats d'Hitler ont eu le fondement gelé. Si tu veux m'en croire, tu prendras garde au tien.

— Compte sur moi pour le mettre à l'abri. Nous arrivons place de l'Alma. Ça te dit ?

— Il fait chaud, chez tes gens bien ?

— Allons vite y voir.

En poussant la porte, Paris basculait. Un certain aspect de l'hiver, son aspect naturel s'éteignait dans les cinq centimètres de bois verni qui séparaient le trottoir du bar. Trois choses vous frappaient au visage : la chaleur, le silence et la lumière. Il y en avait une quatrième : l'alcool. On ne la découvrait pas tout de suite.

— Maintenant, Breuil, tu vas me raconter ta vie.

— Certainement. C'est un plaisir auquel personne ne résiste.

— Tu ne m'as jamais dit comment tu étais entré dans ta boîte.

— Par mon cousin le dentiste. Un certain Schatz. Tu as oublié !

— C'est vrai. Tu m'en avais parlé le soir même.

— Je pense que tu ne l'aimerais pas ce cousin, mais c'est un brave type, bien qu'il ne soit pas joli, joli, qu'il aime les vilains meubles et qu'il m'ait entretenu tout le long d'un repas de ses ennuis de tuyauterie.

— Fi, monsieur. Châtiez, je vous prie, votre langage. D'abord, quel est l'honnête tuyau que tu oserais comparer à ces segments gluants, comblés de pourriture et pourrissant eux-mêmes ? Je ne te trouve pas gentil pour les tuyaux de vidange.

— Mettons... Alors...

— Je ne sais pas pourquoi ; mais les inventions du Seigneur sont toujours répugnantes. Il ne s'est jamais départi d'une imagination excrémentielle dont le plus cochon des hommes n'aurait pas eu idée.

— Pour ça, tu te trompes. L'homme a fait Dieu à son image.

— Oui, mais il s'est civilisé depuis. L'imperfection divine est un grand sujet de méditation. Retournons chez le dentiste.

— Je viens de te dire l'essentiel : un jour que je crevais de faim, il m'a invité à dîner. Un de ses clients cherchait un employé. J'y suis allé et il m'a pris.

— Par-devant ou par-derrière ?

— Tais-toi. Tu es ivre. Qu'est-ce que tu bois ?

— Du quinquina.

— Il faudra te mettre à la grenadine.

— En tout cas, il y a une chose que je ne comprends pas, c'est comment le richomme grâce auquel tu m'invites ici avait besoin d'un type comme toi. Voyons, d'après ce que tu m'avais raconté, c'est un antiquaire qui vend de la lessive...

— C'est cela même. Il était en faillite.

— Bon début.

— En effet, il vendait des antiquités. Ou, plutôt, il n'en vendait pas. Quand il a vu que son commerce ne marcherait jamais, il s'est établi voleur, avec succès. Voleur légal, du reste. Ça me parait très sage.

— Une telle idée ne m'étonne pas chez toi. Ton bonhomme manque de toute espèce de sens moral. Où a-t-il pris l'idée de vendre de la lessive ?

— Il s'en fichait, de la lessive. Il aurait vendu n'importe quoi. Il voulait faire de la publicité stupide. Il est persuadé qu'en se moquant des gens on en tire tout l'argent qu'on veut.

— Ah !

— Oui. Il m'a expliqué sa conception de façon pittoresque. J'ai retenu la formule : « On ne voit pas pourquoi l'idiotie serait réservée aux seuls

idiots », et il m'assure qu'il peut être idiot bien plus efficacement qu'un autre. Je voudrais que tu voies les réclames qu'il invente !

— Mais je les ai vues !

— Tu comprends, le type, au fond, c'est un imaginatif. Le contraire d'un homme d'affaires. Or, il est en train de se démontrer à lui-même quelque chose dont beaucoup de gens se doutaient : on ne réussit dans les affaires que par la seule imagination. Il pense que les qualités, dans ce domaine-là, ce sont toujours celles du poète, jamais celles du comptable.

— Je crois qu'il faut les deux. Ça lui plaît sa lessive ?

— Il a l'air de s'amuser comme un petit fou.

— Sympathique ?

— Hum... C'est le genre « tranche-montagnes » ; il est royaliste et antisémite. Tu vois, je suis mal tombé de ce côté-là. Quant à savoir s'il est sincère, je te dirai ça plus tard. Il a d'abord été franchement désagréable avec moi, puis un peu moins désagréable et je pense qu'il finira par venir manger dans la main. Je crois qu'il devait être un peu détraqué par les ennuis d'argent. Tu sais ce que je fais ?

— Oui.

— C'est un championnat de marche à pied. Ça me plaît, parce qu'on raconte des blagues. Hier, j'ai dit à une bonne femme que la mer était déshydratée.

— Quoi ?

— C'est rapport au poisson qu'il renchérit sans arrêt. C'est, du moins, ce que m'expliquait cette dame. Je lui ai répondu qu'avec tous ces atomes la mer était complètement déshydratée.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Qu'elle s'en doutait. Et depuis longtemps. Parce que, n'est-ce pas, des études, elle n'avait pas pu en faire, mais, pour ce qui est du bon sens, Dieu merci ! elle ne craignait personne. Finalement, je lui ai glissé dans l'oreille qu'on ne faisait de bonnes lessives qu'avec le Superlavor. Pardon, avec Superlavor.

— C'était une commerçante ?

— En chair et en os. Le doctorat ès sciences n'est pas, jusqu'ici, exigé pour les marchands de couleurs.

— Dis donc, mais ça m'a l'air de tourner au complet canular, ton Superlavor.

— Je fais ce que je peux pour introduire dans la lessive les plaisirs de l'art et de la littérature. La lessive par la culture. Voilà, ma devise. Ce matin, il y en a une qui m'a demandé si c'était bien extra. Je lui ai répondu que c'était super-extra.

— Bravo. Alors, si je comprends bien, tu fais l'article. Je croyais que tu étais le service de renseignements.

— Moi ? Mais je suis l'acheteur ravi ! D'une boutique à l'autre, j'invente une petite histoire. Quelquefois, je ressors la même, mais, alors, j'ai l'impression de gâcher le métier. Je leur raconte ce que je veux, par exemple que je viens de l'Inde où l'on ne se sert que de Superlavor. Je sais qu'un si excellent produit devait être vendu en France. Je viens demander si c'est déjà fait. La description de Bénarès est gratuite et obligatoire.

— Et d'aussi grosses bourdes réussissent ?

— Ça, mon vieux, c'est affaire de tact, de goût. Mais ce serait mal me connaître que d'ignorer le sens exquis des nuances dont la nature s'est plu à

me parer.

— J'ai l'impression que tu es en pleine forme, bien que ce que tu me dises soit plutôt déprimant. Et ton patron ne râle pas en apprenant que tu débites des stupidités de cette ampleur ?

— Tu vois, je crois qu'il défoule, qu'il explose. Il avait un idéal de sincérité et d'élégance dont l'échec a été évident. Alors, il a surtout vu dans le Superlavor un canular de première grandeur. Enfin, de seconde grandeur, la première étant réservée à Hégésippe Simon et aux autographes de M. Charles. Il m'a raconté comment l'idée lui était venue de vendre quelque chose : en apprenant le succès d'un ancien chiffonnier qui s'était mis à vendre du papier hygiénique. Il faut te dire que c'est un homme trop féru de civilité pour mettre du papier hygiénique dans la conversation. Il ne l'a fait que parce qu'il en était soufflé. Il aurait voulu en vendre aussi. Ça lui aurait plu : il aurait voulu faire passer à la radio des slogans sur une musique de Rossini. Avoue que ça aurait tout de même été d'un bel effet : les coquandouilles torchés par Rossini.

— Tiens, par exemple, une idée d'affiche : le gagnant du Tour de France, photogénique et souriant, expliquant aux foules qu'il n'utilise que le papier Floraline.

— Papier qui est, du reste, aux fleurs naturelles.

— Oui. Et aux essences des Alpes. Sous la photo du champion, un texte très court explique que Floraline ménage les épidermes délicats. Indispensable à MM. les coureurs cyclistes et nourrissons. Dis donc, tu pourrais me le faire connaître, ce type-là ?

— Si j'ai l'occasion... À vrai dire, je ne vois pas trop dans quelles circonstances.

— Bon, bon. Ça m'intéresserait parce que, tu vois, Breuil, toutes ces blagues que tu fais aux gens, je me demande si ce n'est pas la condamnation de notre époque.

— Oui. Je me dis qu'au XVe siècle ils avaient des excuses et que, maintenant, ils n'en ont plus.

— Qui ?

— Mais... les coquandouilles.

LVIII

UN DÉJEUNER EN FRANCE

Fontbrune a proposé de secouer un cocktail, mais Cazenavet a préféré du porto. Il est, comme tout ici, excellent. Sur une petite table, il y a des fleurs dans un vase et Mme Fontbrune en change l'arrangement. Elle le fait sans se hâter. C'est pour se donner une contenance et pour laisser les deux hommes continuer leur conversation.

— Le XIXe siècle, dit le juge, croyait à une possibilité très démocratique : celle de vulgariser la science. Le XXe siècle nous a enlevé ces illusions-là. Il n'y aura jamais d'égalité dans les connaissances de base. « L'honnête homme » de notre époque est un rêve impossible. Je crois même qu'il n'y aura plus de culture. (Ça sert à quoi, la culture ?) On trouvera des esprits très spécialisés qui évolueront à l'aise dans des notions interdites aux autres. Je me demande même si...

Mme Fontbrune sourit à son bouquet retapé. Le juge passe la main le long de sa courte barbe et s'en tient là de ses réflexions. Mais le président a suivi sa pensée :

— ...si ces scientifiques, à la fois indispensables et très puissants, ne vont pas s'organiser...

— C'est ce que je voulais dire : ne vont pas s'organiser en une sorte de caste, de classe dirigeante, extrêmement peu démocratique. Car enfin, mon cher ami, votre parti a bien pu prendre aux riches d'autrefois leurs châteaux et leur argent, mais comment prendre des connaissances ?

— Je vois. Le peuple pourra jalouser tant qu'il voudra : cette aristocratie-là ne sera pas possible à abattre. Et c'est bien d'une aristocratie

qu'il s'agira puisque c'est par droit de naissance qu'on dépasse en mathématiques ou en d'autres domaines les connaissances élémentaires.

— À moins que l'homme moyen n'utilise contre le savant une vieille recette qui a fait ses preuves. Les Anciens aussi avaient leurs connaissances respectables. La grammaire grecque, pour simple qu'elle soit, ne s'enlevait tout de même pas comme un magot. Alors, on avait des esclaves grammairiens. C'était une joyeuse façon de posséder la grammaire.

— Joyeuse ? Oh ! je n'en crois rien. Somme toute, il est question d'ignorance généralisée, d'aristocratie toute-puissante et, finalement, comme remède, de rétablissement de l'esclavage. Voyez-vous, ce monde qui s'avance me fait peur. Je n'ai plus la naïveté de croire qu'on y parera par les moyens d'une sage politique. Ces humains des temps qui viennent, ce sont, à mes yeux, les fourriers de la décadence.

Mme Fontbrune tourne habilement une phrase insignifiante et polie : « Tant qu'il y aura des hommes comme vous à la tête... » Mais le président rit :

— N'en parlons pas trop. Je ne suis pas détenteur du remède miraculeux. Enfin, l'aurais-je, que je ne serais pas en état de l'appliquer. Les moyens du pouvoir, en France, sont inexistants. Sans compter que je ne donnerais pas cher de mon gouvernement. S'il dure encore un mois, ce sera beau.

— Vous dites cela sérieusement ?

— Non seulement sérieusement, mais sans acrimonie. Dans les jours qui ont suivi mon investiture, l'étendue de mes responsabilités m'accablait. Je me suis assez vite rendu compte que je m'inquiétais à tort ; du moins, que j'avais à m'inquiéter comme homme, mais non pas comme chef du gouvernement. La responsabilité d'une démocratie incombe au peuple. Je me convaincs de plus en plus que ce n'est pas à un homme comme moi de

préjuger du monde futur. N'allez surtout pas croire que je m'accommode des dangers qui s'approchent. Ils m'épouvantent, mais puisque je n'ai pas la force de faire partager mes convictions, qu'un autre le tente !

— Mais quel autre ? Grand Dieu !

— Hélas ! je suis obligé de vous répondre : « Pour l'instant, je ne vois pas. »

Cazenavet boit son porto. Par la fenêtre entre un petit soleil aigre et joyeux qui semble avoir du plaisir à s'attarder ici. Il flâne sur les bois anciens, sur les étoffes aux teintes passées, sur un vase rouge en terre dont le décor doré représente un Chinois. Le tapis (Savonnerie et, à coup sûr, authentique) est peut-être un peu sec pour cet intérieur.

Mme Fontbrune passe des biscuits salés et de petites tartines aux anchois. Elle n'est plus toute jeune, vraiment pas jolie, mais élégante et agréable.

— Et Colette ? demande Cazenavet. Ne la verrons-nous pas ?

— Elle est à Fontainebleau pour huit jours, chez des amis.

Quand il met les pieds chez le juge, il arrive à Cazenavet de regretter d'être resté célibataire. Il semble qu'il ne puisse arriver, dans cette maison, rien d'inconvenant ni même d'imprévu. Mme Fontbrune donne l'impression qu'elle n'a rien de mieux à faire que de vous recevoir, qu'elle ne connaît pas de plus grand plaisir. « Convier quelqu'un, c'est se charger de son bonheur. » Cazenavet, pour l'instant, ressent avec force la puissance du rempart qu'élève contre le désordre et contre les folies cette bonne bourgeoisie française dont il est issu et qu'il n'a pas toujours aimée. Il se le reproche et souhaiterait retrouver, avec sa jeunesse, le temps des idées désintéressées qui ne voulaient bousculer le monde que parce qu'on le croyait alors éternel. Ici, il ne peut rien arriver.

Si ! Il arrive quelqu'un puisqu'on vient de sonner. Comme on n'attendait personne et que le président était seul invité, le juge prête l'oreille, puis, sur un coup d'œil interrogateur de sa femme :

— Je vais voir.

Ce coup de sonnette doit la surprendre, mais elle a la science de l'hospitalité et paraît n'y attacher aucune importance. La bonne est allée ouvrir. On entend des voix dans l'entrée. La porte est à petits carreaux qu'orne un rideau à plis serrés.

Le juge revient. Il paraît légèrement — oh ! très légèrement — embêté :

— C'est Julien.

— Par exemple !

Elle se tourne vers Cazenavet :

— C'est mon neveu.

Puis elle rit :

— Vous ai-je dit qu'il était prêtre ?

Et, alors, entre un jeune abbé boutonneux :

— Julien ! Mais qu'arrive-t-il ?

Cazenavet est certain qu'elle se mord les lèvres pour ne pas ajouter :

« Tu aurais pu nous prévenir ! »

— Mais, demande le juge, comment avez-vous fait pour venir de votre banlieue avec cette grève des chemins de fer !

— Un paroissien motorisé, mon oncle. D'ailleurs, je ne viens que de Versailles et il y a des autobus.

C'est Fontbrune qui se dévoue :

— Mon cher président, je vous présente le neveu de ma femme : l'abbé Girard. Julien, vous allez déjeuner avec nous.

Il se tourne vers Cazenavet :

— Nous nous engageons à ne dire à personne que vous fréquentez la calotte !

On sait pourtant qu'il n'aime pas ça. Il a un très léger mouvement qu'interrompt Mme Fontbrune :

— Encore un peu de porto ?

— Non, non.

— Mais si ! Vous n'allez pas me dire que vous le trouvez mauvais... Un peu de porto, Julien ?

Elle repose la bouteille, entrouvre la porte et on l'entend qui dit à la bonne :

— Myriam, vous mettrez un couvert de plus.

Si les Fontbrune sont gênés de réunir un prêtre progressiste et un conservateur anticlérical, ils ne le montreront pas. Le déjeuner est ce qu'on peut attendre : c'est parfait. Cazenavet sait combien, en cuisine, la simplicité est chose difficile.

On se met à table. Il regarde le nouveau venu, maigre comme un clou, mais qui mange comme six. C'est un curé de l'espèce sportive.

La table est ronde, pas des plus grandes. Les porcelaines sont belles, les verres aussi. Fontbrune sert le vin lui-même. Il explique :

— C'est un vouvray sec. Vous ne trouvez pas qu'il annonce déjà le muscadet ? Après tout, ce n'est pas si loin et c'est toujours la Loire. Presque tous les vouvray sont trafiqués pour en faire du sirop...

Cazenavet n'aimerait pas que ses électeurs socialistes le voient en face de ce corbeau, mais il se trouve l'excuse de tous les excès :

« On ne le saura pas... »

... Corbeau qui, au demeurant, est plutôt sympathique. Ce qui l'ennuie, c'est d'avoir à donner à ce blanc-bec du « monsieur l'abbé ». Il n'aime pas les soutanes. Répulsion en grande partie physique. Il pense (il pense trop) à tout ce qu'il y a sous cette espèce de robe et qui le dégoûte passablement, comme un travesti. Les mêmes choses dans un pantalon ne lui font rien du tout. Pourquoi ? Il n'en sait rien.

Les tournedos sont une réussite. Qu'est-ce donc que ces petit ronds qui se prélassent sur la béarnaise ? Il le demande :

— De la moelle. Ce sont des tournedos Beaugency.

On parle de politique parce que c'est inévitable et le président enfourche son dada, grand cheval de bataille au reste, et qui, à l'Assemblée, risque fort de le désarçonner :

— On ne peut rien faire avec la Constitution actuelle. Nous vivons une vie de bêtes traquées. Le gouvernement de la France n'occupe pas le centième de nos activités. Presque tout notre travail consiste à lutter contre les traquenards que nous préparent inlassablement nos collègues. Ainsi, pour l'instant, je suis victime des entreprises de Mandrusse-Duquert et de Caudal-Denfert, pour ne parler que de ceux-là.

Il vient de penser que Caudal-Denfert est un député catholique, mais l'abbé le met à l'aise :

— S'il vous plaît, monsieur le président, ne me forcez pas à défendre celui-là.

— Tiens ! Vous ne défendez pas le parti catholique ?

— Oh ! il n'est maintenant question que de Caudal-Denfert. On dit beaucoup de mal de sa vie privée. Enfin, ça le regarde... Quant au parti catholique, bien sûr, je le défends, bien que...

— Quoi ?

L'abbé en oublie sa fourchette ; non sur son assiette, mais à côté. Puis il regarde le plafond :

— Je suis en train de me poser une question curieuse : « Si les apôtres avaient vécu de nos jours, est-ce qu'ils se seraient constitués en parti politique ? »

— Une drôle d'idée, Julien ! s'écrie Mme Fontbrune.

— Mais, ma tante, c'est une idée raisonnable ! Il faut inlassablement actualiser la religion. On ne peut pas en faire une fable antique. Et, à propos de la question que je me posais, eh bien, peut-être que oui, tout de même...

Cazenavet réfléchit à son tour :

— Je voudrais être juste. Je ne peux pas ignorer que le Mouvement Social Chrétien s'est fait des ennemis chez nous parce qu'il enlève à nos amis une partie de leurs électeurs.

Mme Fontbrune intervient :

— Julien, ton tournedos sera froid.

— Oui, ma tante. Mais je ne crois pas, monsieur le président, que les chrétiens que nous amenons à des idées socialistes vous soient enlevés. Tenez, je pense à des paroissiens à moi, les Bonaventure. Ils sont presque morts de vieillesse et de privations. Ils votent M.S.C. Parce qu'ils constatent à tout instant l'insuffisance de nos lois sociales. Mais croyez-vous qu'ils voteraient socialiste ? Ils ont perdu la foi dans un avenir meilleur sur cette terre, mais non pas dans l'autre monde.

Cazenavet s'efforce de ne pas montrer au jeune prêtre la moindre trace d'hostilité. Il lui demande tout de même s'il pense que les intérêts catholiques justifient qu'on les traîne dans la cuisine politique. L'abbé explose :

— Mais il n'est pas question des intérêts catholiques ! Il s'agit des droits de la personne humaine !

— Vous ne croyez pas, demande doucement Cazenavet, que c'est plutôt nous qui les défendons ?

Myriam, la bonne, enlève après une hésitation ce qui reste du tournedos, tandis que l'abbé étend vers le président des mains gigantesques :

— Non, monsieur le président ! La dignité de l'homme, le caractère sacré de l'individu, c'est l'affaire du christianisme et des chrétiens.

— Mais, pardon...

Le prêtre n'en a cure et continue ; le bon vin doit réveiller chez lui une pugnacité pour discussion de feu de camp :

— Les chrétiens ont été les premiers à proclamer le caractère inattaquable de l'individu. Ils restent les derniers à soutenir que l'homme est supérieur aux États, aux systèmes, aux sociétés, qu'il a une valeur en soi.

Cazenavet se rebiffe :

— Mais nous aussi, nous disons cela !

— Les socialistes ? Non, monsieur le président. Ni vous ni personne d'autre. Vous ne savez être individualistes que contre quelque chose. Vous, vous l'êtes contre les communistes, contre les musulmans, contre les Russes. Mais la place de l'homme dans la société n'est un problème politique que depuis peu. Nous y apportons une solution bimillénaire. Ceux qui pensent comme nous sont, ou bien chrétiens sans le savoir, ou bien pas sincères.

L'abbé refuse du geste un fromage qu'on lui offre, tandis que Cazenavet rétorque en souriant :

— Monsieur l'abbé, je suis désolé de vous dire que je crois beaucoup aux droits de l'homme et pas du tout en Dieu...

— Mais qui vous parle d'y croire, monsieur le président ? On dirait que je veux vous vendre un aspirateur ! Tout ce que je demande c'est qu'on n'empêche personne d'y croire !

L'abbé s'aperçoit tout à coup qu'il parle seul et qu'il tient toute la conversation. Il jette un coup d'œil circulaire. Il lui paraît qu'on veut bien l'entendre encore. Il reprend :

— Je viens de vous parler d'un ménage de vieillards. J'y repense. Ils ont été aisés et croupissent maintenant dans une misère sans nom, une misère comme on n'en voit plus...

Cazenavet glisse une interruption :

— ...depuis que mon parti l'a fait disparaître...

— Très juste. Mais je reviens à mes paroissiens. Que voulez-vous que je leur donne, à ces malheureux ? Quel argent voulez-vous que je leur distribue ? Alors, je leur distribue Dieu...

La mimique du juge montre qu'il trouve douteuse cette argumentation :

— Julien, je vous prends en flagrant délit de discours libertins... voire très légèrement impies. Si votre évêque vous entendait...

— Je n'oublie pas, mon oncle, que je m'adresse à un incrédule, mais je crois que, si je disais cela à mon évêque, il pourrait me comprendre. Il me semble que Dieu va commencer à paraître dans l'envie que j'aurai donnée de Lui à ces deux vieillards, dans la petite étincelle que j'aurai fait éclater. Non, je ne me crois pas impie...

Mme Fontbrune surveille la bataille. Dans cette joute oratoire, le dessert a passé inaperçu. Elle propose :

— Allons prendre le café au salon...

Elle est tranquille quand la discussion reprend. Elle sait qu'elle ne tournera pas en violences de réunions publiques ni en grossièretés de cabaret. Les grossièretés de cabaret proviennent du vin de cabaret. La faute en est à Bercy. Or, Mme Fontbrune met, dans le moindre geste de sa vie, la mesure d'une héroïne classique. Eût-elle été reine et femme de Thésée qu'elle n'eût laissé Vénus s'attacher à sa proie qu'après une césure après « tout entière ».

Cazenavet fait observer que les députés catholiques affichent souvent des préoccupations plus terre à terre que la défense de la personne humaine, qu'on n'a même pas l'impression que ce sujet leur soit bien présent à l'esprit. Témoin Mme Bèze qui...

— Mais, répond l'abbé, croyez-vous me l'apprendre ? Il y a de tout dans le monde : des médecins marrons, des ministres prévaricateurs et des prêtres indignes. Ne prétendez pas me faire défendre l'abbé Panoplie qui assassinait les femmes après les avoir violées. Ni même Patricia Startex,

écrivain catholique, dont le seul souci était d'entasser dans un livre le plus de saletés possible. Si M. Poulet ou M. Caudal-Denfert...

— Oh ? je n'ai rien dit de Poulet !

— ...se comportent autrement qu'en chrétiens parfaits, il faut seulement penser : « Ils ont tort... »

Il est de nouveau lancé :

— ...comme on a toujours tort quand on biaise avec ses principes, quand on triche avec sa morale...

Le café pris, le juge promène à travers la pièce une bouteille de cognac. Cazenavet refuse et l'abbé accepte.

— Vous avez tort. Il est honnête.

Prodigieux, ce qu'un repas réussi peut modifier la vue qu'on a du monde ! Un instant, le président joue à se demander si le génie français, dans ce qu'il a de plus profond et de plus mesuré, n'est pas lié à une certaine façon de vivre dont l'art des repas est l'expression la plus concrète. On ne reprend la discussion qu'au bout d'un moment et sur le mode léger. Alors, il explique que le métier parlementaire est fait de petites tricheries incessantes et de compromissions sans gravité. Il en donne un exemple :

— Savez-vous pourquoi je suis, actuellement, président du Conseil ? À cause d'une erreur. Vous connaissez l'histoire de la Maroufle ?

Mme Fontbrune n'a pas l'air de savoir, mais son mari et l'abbé s'exclament :

— Bien sûr ! La mine d'or !

— Je m'étais mis dans l'idée qu'une mine d'or en France méritait qu'on l'exploitât. Je pensais que, même si, traduite en francs, la gestion de l'affaire pouvait paraître décevante, l'extraction d'or constituerait finalement un accroissement de la richesse nationale. J'étais donc d'avis de subventionner la mine et mes raisons étaient honorables. Le gouvernement Vrain-Lucas est tombé pour avoir refusé cette subvention. On m'a choisi pour lui succéder, non pas à cause de mes mérites qui sont des plus minces...

— Oh !

— ...mais parce que j'avais pris, sur cette question, une position catégorique.

— Auriez-vous changé d'avis ?

— Je ne saurais le nier. Une fois installé à l'Hôtel Matignon, j'ai eu la curiosité d'examiner d'un peu près les livres du commissaire aux comptes et de faire évaluer les possibilités réelles de la mine. Je me suis convaincu que c'était une plaisanterie et que l'argent des subventions était englouti en pure perte.

L'abbé écoute intensément :

— Et alors ?

— Alors, je me suis tu. La conduite la plus propre aurait consisté à faire part à l'Assemblée de ma découverte. J'aurais dû dire aux députés : « Voici, je me suis trompé. La Maroufle est un attrape-nigaud dont on ne tirera jamais autre chose que du vent... »

— Monsieur le président...

— Oh ! Julien...

— Mais alors, j'aurais été renversé et j'avais encore la faiblesse de croire que ma politique était utile à la France. Je me considère comme le seul espoir que nous ayons de sauver Madagascar...

— Monsieur le président...

— Je vous en prie.

— Monsieur le président, il ne faut jamais tricher. Il ne faut jamais mentir. Je ne vous parle pas de Dieu puisque vous n'y croyez pas, mais des hommes. Ils finissent toujours par estimer celui qui leur dit la vérité. Ils finissent toujours par montrer de la reconnaissance à ceux qui leur ont appris ce qu'ils n'auraient découvert que plus tard. Si cette mine de la Maroufle n'était pas viable, il fallait le dire, le hurler.

— Julien, n'est-ce pas aller un peu loin ?...

— Non, ma tante, pas assez loin. Mais je suis un petit prêtre de banlieue. Je n'ai pas souvent l'occasion de rapporter au chef du gouvernement ce que j'entends cent fois par jour. À vrai dire, monsieur le président, c'est la première fois de ma vie que j'ai l'honneur de déjeuner avec un ministre. Mais je sais qui vous êtes, et, contrairement à beaucoup de ceux qui, en dénonçant des abus, montrent par là même qu'ils s'en accommodent, je crois fermement les hommes qui nous gouvernent très préoccupés du bien public...

Un petit rictus éclaire un instant son visage trop long.

— ...à quelques exceptions près, tout de même. Alors, je pense qu'il faut vous dire ceci : les Français crèvent d'envie de respecter leurs gouvernants, de les trouver justes et incorruptibles. La seule ombre d'un mensonge qu'on leur fait les rend malades parce qu'il les atteint dans leur dignité et les force à se prendre pour des jobards. Ne permettez pas, monsieur le président, qu'ils puissent croire à la République des camarades, qu'ils voient dans le

corps des parlementaires une classe à part et qui se moque d'eux. Je vois que ma tante s'inquiète de m'entendre. Vous devriez la rassurer, monsieur le président, et lui dire que vous me pardonnez de vous traduire ce que pensent mes paroissiens. Et vos électeurs aussi...

— Julien, tu vas trop fort.

— Monsieur l'abbé, si je publiais les résultats de mon enquête, les Français économiseraient la subvention de la Maroufle, mais je serais renversé et ils perdraient Madagascar. Vous préférez cela ?

L'abbé hésite et répond : « Oui. » Fontbrune rit : « Julien, vous êtes sectaire... » La bonne entre et vient chercher le plateau du café.

LIX

AUTRE LETTRE DE MACLELLAN

Jeudi 1er mars 1973.

Je crains bien, ma chère Betty, que mes lettres ne finissent par vous lasser. Elles ne font que ressasser les mêmes craintes. Le temps est loin où j'étais si heureux de redécouvrir Paris, la France et les Français. J'en viens à détester tout cela en bloc.

Et puis, je suis très triste, très triste de penser que vous êtes venue et que vous êtes repartie, que vous ne reviendrez plus maintenant, c'est-à-dire jamais, car, « après », personne ne viendra plus.

J'ai l'impression que les quelques jours que vous avez passés ici m'ont rendu votre absence encore plus sensible maintenant. Vous savez quelle joie votre voyage a été pour moi, mais ce n'est pas venir que de venir en coup de vent. Quand je me suis installé rue de Tilsitt, j'étais en droit d'espérer que nous allions vivre ensemble à Paris. Je pensais d'abord : « Elle viendra pour la Noël. » Puis, la Noël passée — tristement passée —, j'ai continué à attendre votre venue pour une date de plus en plus incertaine. Vous êtes arrivée, vous êtes partie et je me rends compte que j'ai bien peu de chances de vous revoir jamais dans le cadre où je vis. Pour moi, j'ai la conviction que je vous rejoindrai bientôt : les événements vont se précipiter.

Vous savez ce qu'est ici la situation politique. La France se désagrège chaque jour. La chute d'Ambositra (elle remonte à plus de trois mois) continue de susciter des remous dans le pays sans que les Français en tirent aucune conclusion. Ils sont trop lâches pour combattre, trop incertains pour

décider, mais ils se sont certainement rendu compte, avec le temps, de l'énormité du désastre. Le lendemain de la défaite, personne n'y attachait beaucoup d'importance. Aujourd'hui, ils ont tendance à croire tout perdu et ne voient pas que, seules, leurs dissensions et leur veulerie perdent tout. C'est un peuple méprisable, mais, par malheur, c'est notre allié.

Vous le voyez (vous le saviez déjà), je me suis fait sur la France des idées catégoriques. C'est le seul peuple auquel je souhaite de tomber entre les mains d'un dictateur. Ou d'être colonisé. Mais je n'aime, au fond, plus assez la France pour lui souhaiter quoi que ce soit.

Oh ! n'allez pas croire que ce que je vous dis là implique de ma part un changement autre que limité à la France. Je continue, comme tous les Américains, à ne pas croire possible autre chose que des gouvernements républicains... Mais je suis, justement, assez convaincu de ce que je viens de vous exprimer pour que je me donne le droit de constater ceci qui me navre : la République, en France, n'a pas réussi. Depuis la chute de son dernier régime autoritaire (il y a cent deux ans) la France vit sur l'acquis. La République française, ça a toujours été la foire d'empoigne. Ces gens se sont donné des constitutions imbéciles parce qu'on ne les fera jamais se mettre d'accord sur rien et surtout pas sur les choses les plus évidentes. Je me fais à ce sujet une foule de réflexions : ces courtauds sont de bons exécutants, par ailleurs, adroits et pleins d'astuces. À tout instant, ils inventent des petits trucs très malins dans le goût de leur Concours Lépine. Mais ils ont dans la cervelle un désordre congénital qui les rendra toujours incapables de se gouverner eux-mêmes. Les grandes époques de la France sont toutes, sans exception, des époques de pouvoir personnel et la richesse, la tranquillité, les succès de ce pays sont exactement parallèles aux qualités du dictateur. Par bonheur pour eux, ils ont eu, souvent, des chefs incomparables. Il en est à chaque fois résulté un élan de prospérité. Ces élans sont tels qu'ils s'étendent ensuite sur de nombreuses années. Leur « Belle Époque », le règne de Louis XVI et la guerre d'Amérique ne sont jamais que le reflet d'une suprématie antérieure. Chaque fois, ça finit mal.

Le gouvernement français va tomber. Cazenavet vient de rappeler trente mille réservistes qui n'ont pas la moindre envie de sauver Madagascar. Dans les gares, les communistes arrêtent les trains qui transportent les soldats. Par ailleurs, ce Cazenavet, qui n'a aucun appui sérieux dans le pays, va demander à l'Assemblée des crédits spéciaux pour la guerre. Or tout le monde sait, qu'animés par Mme Bèze, les catholiques les lui refuseront. Mme Bèze serait plutôt à la droite du parti catholique, c'est-à-dire très opposée à la politique vaticane et à la nôtre. Je ne sais pourquoi elle en veut à Cazenavet. Toutes ces histoires sentent le pourri.

Profiterol dit à qui veut bien l'entendre que la France n'a, dans le monde, qu'un ennemi sincère : les États-Unis. C'est sans importance, puisque le président de la République, ici, c'est une potiche, mais c'est significatif. Nous subissons ainsi cent fois par jour des vexations minuscules de ce peuple qui n'existe plus que par notre bonne volonté. Et j'ai pu en penser du bien ! Car les Français continuent de bonne foi à s'imaginer que le contribuable américain n'a été créé et mis au monde que pour leur éviter les conséquences de leur gestion ridicule.

En vous disant que cette France n'existait plus que par nous, je pensais à cette perpétuelle faillite qu'on nous invite perpétuellement à éviter. J'aurais pu bien davantage penser à la guerre imminente où les Français rêvent déjà de s'occuper de marché noir pendant que l'Amérique se fera démolir pour réparer leurs sottises. La question capitale, celle dont dépendra sans doute notre vie ou notre mort, la vie ou la mort de l'Europe et de l'Amérique, c'est toujours la même : « Que sommes-nous vraiment décidés à faire en présence d'une agression russe ? » Vous vous souvenez de ma petite histoire d'espionnage, de l'arrestation du faux Trampel, de la mort de Clark et de la maison du boulevard Brune ? Ai-je besoin de vous dire que le vrai Trampel court toujours ? Sans doute, les services français doivent-ils souvent en retrouver la trace et sans doute aussi bénéficie-t-il alors de toutes les complicités nécessaires. Nous en entendrons, à coup sûr, parler de nouveau un de ces jours.

Vous avais-je écrit que je devais passer quelques jours à Marseille ? J'en suis revenu hier par un avion français. Il est arrivé quand même.

Marseille est une ville qui ne ressemble à aucune autre. C'est innommable. On n'ose rien toucher. Je me souviens de vous avoir autrefois parlé de l'histoire de leur service d'eau qui doit être, comme tant de leurs histoires, à base de concussions, de pots de vin et de prévarications. Je m'en amusais beaucoup. J'ai changé d'avis en constatant qu'il n'y avait pas d'eau potable et même pas d'eau du tout puisqu'on vous la coupe plusieurs heures par jour sur la baignoire ou le lavabo. Je ne trouve plus du tout cette fantaisie charmante. J'aurais préféré que les Marseillais soient allés chercher les eaux du Rhône. La ville aurait été plus propre.

Marseille est une ville qui, au Moyen Âge, aurait pu passer pour moderne. L'inconfort y est à ce point répandu qu'on y voit des sortes de boutiques qui portent en grosses lettres sur la façade : « Lieux d'aisance... » Mais le pittoresque m'apparaît de moins en moins et la saleté de plus en plus. D'autant qu'il y a beaucoup de Marseillais pour faire l'économie des boutiques en question.

Je viens de vous écrire que je suis revenu en avion, mais j'étais « descendu » par le train et voici pourquoi : j'avais, pour ce voyage, profité de la période de l'entre-deux grèves dont nous jouissons en ce moment. La grève des cheminots s'était terminée la veille et il n'était pas encore question de celle des ramasseurs d'ordures qui, depuis, a empoisonné Paris. Toutefois, au dernier moment, il y a eu, sur les aéroports, un arrêt de quelques heures. Je me suis donc, pour partir, rabattu sur le train et m'en suis aisément consolé. Comme je voyageais de jour, je me promettais beaucoup de joie de ces quelques heures. Je ne me lasse pas des paysages français. Le Rhône est, en certains endroits, presque aussi beau que le Rhin.

En dépit de cela, le voyage a été une horreur. J'avais fait la folie de prendre le train de tout le monde (première et deuxième classe), au lieu d'attendre, deux heures plus tard, le train des étrangers qui n'est composé

que de pullmans. Mal m'en a pris. Mais, cependant, je ne suis pas mécontent d'avoir fait cette expérience. Je suis ici pour me mêler aux gens du pays, pour voir comment ils vivent et ce qu'ils aiment faire. Je crois qu'il y a beaucoup d'ignorance dans la façon « touristique » de voir un pays. Le voir en touriste, c'est ne pas vouloir le connaître, mais il n'en reste pas moins que c'est à coup sûr plus agréable. Je vous félicite d'avoir mis dans vos bagages ce petit guide américain de la France qui enseigne tout au long d'un chapitre « How to avoid garlic... », mais je ne crois pas qu'à vouloir éviter l'ail, on gagne beaucoup à la connaissance de certains pays.

J'en reviens à mon train : l'une des choses les plus répugnantes que j'ai vues. Essayez donc, ma chère Betty, de vous l'imaginer, mais n'y réussissez pas trop bien, vous en seriez malade. Il y avait là-dedans quelque deux cents marins permissionnaires qui regagnaient Toulon. Ils étaient jeunes. La race française est très laide, mais ceux-là ont sur le dos le plus beau costume du monde. Or, tous étaient ignobles, et force est bien d'avouer qu'ils étaient ignobles parce que Français. Vous me demandez pourquoi ? La réponse est facile : ces garçons pratiquent avec surabondance toutes les formes de la mauvaise tenue. La vulgarité, la grossièreté, bref, « l'ignoble » de la jeunesse française est une chose qui n'a d'égale dans aucun pays. Je cherche et je ne trouve aucun peuple dans le monde qui étale un parti pris de grossièreté comparable à celui des Français.

Non, ma chère, rien ne peut vous décrire l'horreur de ce troupeau de marins. C'est à penser qu'en France il n'existe pas de glaces ou que les Français sont aveugles. Il faut, de plus, qu'ils soient sourds et qu'ils aient le nez bouché. Le voyage au long cours pour rejoindre le wagon-restaurant (on mange affreusement mal dans les trains français, mais j'avais très faim) m'a laissé un souvenir que je ne suis pas près d'oublier. Évidemment, l'ensemble est à base d'ivrognerie. À ces hideuses trognes de matelots, l'alcool ajoutait des grimaces repoussantes, des rires de gorge qui finissaient en renvois. Ils criaient tous à la fois. J'ai idée qu'une conversation à l'âge de la pierre taillée devait montrer plus de tenue et de dignité. Leur embryon de

conversation n'avait trait qu'à des grossièretés sexuelles, mais ceci est commun à tous les Français. C'est un peuple d'impuissants qui ne savent parler que d'organes génitaux. Les saletés de ces gens les faisaient rire. Comme si le rappel des servitudes du corps pouvait être autre chose qu'un sujet d'infinie tristesse ! Que je suis donc loin de trouver cela drôle !

L'ignoble (je suis obsédé par ce mot : « l'ignoble ») atteignait à son maximum quand ces voyous entreprenaient de chanter. À croire que personne ne leur a jamais fait entendre un son ! L'odeur de ces wagons était effroyable. Toutes les parties des corps malpropres s'y mêlaient à l'envie. Les vomissures étaient partout. Bref, je ne vois toujours qu'un seul qualificatif pour décrire cette jeunesse en liberté : « Ignoble ; ignoble ; ignoble. »

Je crois que le mépris de la France me sera surtout venu par le chemin de la saleté. Elle existe aussi chez nous, mais ce n'est pas la même. Je ne sais pourquoi j'ai l'impression que celle des Américains, c'est de la graisse, alors que celle des Français, c'est de la terre et du fumier. Cette impression-là ne rejoint une autre que j'éprouve souvent et que je ne sais guère exprimer. Pour essayer de vous en toucher un mot, je vous dirai ceci : « Les Français, et je crois aussi tous les Européens de race méridionale, sont plus près de l'animal que nous. » Ne voyez pas là une injure. Ceci pourrait après tout ne pas constituer une opinion défavorable, bien que les Latins me paraissent s'écarter de plus en plus de cet idéal qui a fait des Anglo-Saxons les champions de la dignité humaine.

Du reste, et toujours sans que je sache bien pourquoi, un Américain sale peut bien avoir à mes yeux quelque chose de sympathique. Je dirai presque que sa saleté lui ajoute un peu de jeunesse. Or, plus je les vois et moins je puis regarder ces hideux paysans français qui sont le fond de la race. Leur laideur et leur saleté me choquent moins en elles-mêmes qu'en ce qu'elles ont d'anachronique. Ils ont l'air d'émerger tout droit de Breughel et de Rabelais. Vu de près, ils se découvrent grands torturateurs d'animaux,

stupides, imbéciles, inadaptables, figés dans leur égoïsme et leurs préjugés. Quant à l'homme des villes, il est incapable d'une idée simple et droite, mêle son intérêt à tout, manque de logique, de bonté, de vues claires.

Vous le voyez, ma chère Betty, mon enthousiasme du début a cédé la place à la colère. J'en viens à ne plus pardonner à notre pays la mansuétude qu'il montre pour ces empoisonneurs de l'Europe et du monde.

Pour en revenir à ces marins qui m'ont tellement épouvanté, je n'ai pu me tenir d'en parler hier à un Français un peu plus évolué que les autres. Vous savez comment ils sont : ils plaisantent beaucoup et l'on ne sait jamais avec eux ce qui est sincère et ce qui est ironique.

Or, comme je lui parlais de ce train de matelots et que j'exprimais devant lui la crainte que ces garçons-là ne soient perdus pour toute espèce de civilisation et qu'on n'en puisse jamais rien faire :

— Mais si, m'a-t-il dit. Attendez donc la guerre et vous verrez comme on en fera de beaux cadavres !...

LX

LE COUP DE MARLY

Pitard avait pris, dans divers cafés, huit petits verres d'alcool et Joliveau, lui-même, en avait bu un peu. Les bandits en avaient besoin, Pitard surtout. Il commençait un ver solitaire et sa collection d'anneaux était déjà flatteuse. Fernand demeurait lointain, insaisissable et vague. Depuis qu'il concubinait avec les moutons des abattoirs, un bonheur profond l'habitait, en dépit des hémoptysies récidivantes qui lui arrachaient la poitrine. On lui avait proposé :

— Tu veux rester ?

— Non.

— Si tu préfères, tu sais...

— Non. Je veux voir. Je veux pas rater ça...

On allait tenter un grand coup le soir même et Pitard avait acheté une médaille pieuse. Le marchand la garantissait bénite par le Saint-Père. Ça coûtait un prix fou, mais il en avait besoin parce que, dix jours plus tôt, il y avait eu un os, os qu'il regardait comme une injure personnelle du sort, comme une atteinte à son prestige et, sans qu'il osât trop se l'avouer, comme un premier avertissement du destin, le clin d'œil du diable.

Ce sont toujours les élèves de Centrale qui se trompent dans les additions, toujours les champions cyclistes qui se font rattraper par le garde-champêtre en vélo. Ainsi, la virtuosité de Pitard à voler des voitures avait-elle connu, récemment, une inconcevable éclipse. Il s'était fait fort de chiper, en plein jour, dans le quartier de l'Opéra, une voiture d'un modèle

peu commun. Non qu'il en ait eu besoin, mais par forfanterie, par jeu, et par envie d'affirmer sa maîtrise.

Ça n'avait pas réussi. Il avait été à deux doigts de se faire prendre et ne s'en était tiré qu'en traversant au pas gymnastique les Galeries Lafayette. C'était, avait-il expliqué, le ver qui lui faisait tort.

— Et puis aussi, mon gigot froid qui me tire...

Mais, que ce fût le ver ou les dieux immortels, l'alerte avait été chaude. Aujourd'hui, on allait agir avec précautions. *Primo :* on irait jusqu'aux bois de Marly pour voler la voiture. *Secundo :* pour le coup sérieux, on attendrait la nuit.

Ce coup sérieux, on en devait l'idée à cet idiot de Fernand :

— Je connais un boucher en retraite...

C'était lui qui avait découvert à l'Étang-la-Ville, près de la Croix-Saint-Michel, l'existence du vieux chevillard podagre qui gardait sous une lame de plancher le résultat de toute une vie de profitables carnages. Ardemment dévorés par trois générations de consommateurs satisfaits, des dizaines et des dizaines de milliers de cadavres reposaient, sous les espèces ou apparences d'innombrables pièces d'or, dans une villa isolée, mal gardée, faite pour ça.

C'était donc un trésor qu'avait levé Fernand, et Pitard avait, d'enthousiasme, bondi sur l'occasion avec la légèreté toute nouvelle qu'il devait depuis peu à une minceur élégante. La maison était accessible, le boucher gâteux ou presque, sa femme obèse et la vie belle. C'était pour ce soir. 15 mars.

Les trois garçons étaient un peu ivres, mais l'alcool n'eût pas expliqué tant d'ardeur. Il y fallait le goût du sang.

Ils entrèrent dans le parc de Marly à l'heure où une brume légère, en montant des herbes, annonçait le long crépuscule. Ils passèrent très vite devant la maison du gardien qui, pourtant, devait déclarer le lendemain :

— Ils tournaient la tête. Je ne les ai pas vus. Ils étaient trois. Vous pensez ! S'il fallait que je voie tous les gens qui se baladent...

C'était un instant de sûreté intense. Joliveau y voyait, transportées dans la vie, les éclatantes et glorieuses figures des histoires de gangsters dont il s'était repu. Pitard y poursuivait, à travers des croyances et des superstitions sans nombre, une image furieuse de damné idéal. Fernand y suivait un sûr instinct qui le poussait aux crimes.

Ils atteignirent la plus haute des terrasses du parc, juste au bas de l'ancienne rivière, puis redescendirent vers l'abreuvoir. Joliveau se souvenait d'un après-midi d'été où il était venu jouer ici avec des enfants, de sa mère, d'une tante, assises par terre sur une couverture de voyage, un ouvrage à la main. De temps en temps, à travers l'excitation du jeu, on entendait les deux femmes qui s'égosillaient à crier :

— Ne vous penchez pas par-dessus le mur ! Vous voulez donc vous tuer ?

Pour Joliveau, c'était son enfance et, cependant, ce n'était pas bien loin. Cinq ans ? Six ans ? Plutôt sept. Vers le soir, Mme Joliveau, qui n'était encore que la femme d'un capitaine, avait sorti d'un grand panier de l'orangeade et des gâteaux. Les enfants en avaient oublié leur ballon.

Aujourd'hui, délivré de la tyrannie maternelle, il longeait la balustrade, laissait pendre une jambe au-dessus du vide, pour bien se prouver qu'il était un homme, qu'il n'avait pas peur de tomber.

Aucun d'eux ne savait quoi faire. Il semblait qu'il n'y eût personne. Ils remontèrent vers la route. Fernand avait toujours ses yeux troubles dont le

regard un peu vague effleurait sans fixer et Pitard, qui voguait encore sur les ailes de ses alcools et qui se plaignait de sa jambe, était pressé d'agir, de se démontrer. Il questionna :

— Où qu'on va ?

— Par là, dit Gilbert.

L'index de l'étudiant désignait vers le nord une allée qui s'enfonçait dans le bois et que l'ombre du soir commençait à noircir. Avant de s'y engager, il tourna vers la terrasse un dernier regard.

C'était pourtant le même endroit qu'au jeudi du goûter sur l'herbe. Au loin, les mêmes usines envoyaient leurs fumées dans le ciel sali que traversait un pont de métal ; les collines de Sannois montaient en pâles grisailles. Comme ils avançaient, Fernand, à brûle-pourpoint, demanda à Pitard :

— C'est vrai que tu mets des sondes ?

— Des sondes ?

— Oui. Aux femmes qu'elles sont en cloque ?

Le voyou rigola :

— Ça se fait plus, les sondes ! Je fais ça qu'à l'eau de savon !

— Et ça te plaît ?

— Drôlement !

Dans le bois, on avait l'impression d'être à cent lieues de Paris. Un vent très léger secouait bêtement les hautes branches. Joliveau était seul à connaître le chemin. Derrière un fourré, on entendit du bruit. Il y avait là un vieux monsieur qui marchait comme sans but et Pitard dit à voix haute :

— Une lopette !...

Joliveau lui murmura : « Ta gueule », mais il ne l'écouta pas, continuant presque aussitôt :

— Il a une tire...

On la voyait en effet arrêtée sous un chêne, en dehors de la route. C'était une voiture modeste, d'un modèle plus trop jeune. Le vieil homme marchait vers elle. Il ne s'arrêta qu'en posant la main sur la poignée de la porte.

Que le diagnostic de Pitard fût exact ou non, ce devait être une facile victime. Joliveau sentait sous son pantalon la masse dure du revolver, elle le chatouillait agréablement ; elle colorait tous ses espoirs d'un plaisir un peu étrange. Aucun ne pensait qu'on pût jamais avoir d'obligation envers l'espèce aborrhée des homosexuels. Ainsi, à la douce chaleur que leur causait l'imminence d'un meurtre, se mêlait l'ivresse de la morale sauvée, l'orgueil du paladin terrassant l'injustice, la joie de Dieu vengeant les séraphins de Sodome, hémorroïdaires et ravis.

Le vieux les regardait venir. Il pouvait être à cinquante pas. Il ne se décidait pas à monter dans la voiture. Il était curieux et, en même temps, il tremblait. Ça se voyait.

Ce fut la peur qui l'emporta. Brusquement, il bondit dans la voiture, démarra en vitesse. Les jeunes gens se regardèrent.

— Une vieille bagnole comme ça... Et ça part au premier tour !

L'homme avait discerné à quelque invisible nuance les sentiments des trois garçons ; à moins qu'il n'ait eu, simplement, pour le garder, que la vieille expérience des persécutés de toujours : la peur des humains jeunes et qui ne sont pas de leur bord. Pitard gueulait. Il lui donnait de l'enculé, de la crème d'andouille, de la face de raie.

— Pour de la veine, ça, c'est pas de veine...

Et ce fut Fernand qui, d'un regard, lui fit comprendre qu'il provoquait le Ciel. Ils continuèrent sans conviction. À cent mètres, c'était le parc, avec son tapis vert que la saison ne verdissait pas encore. Plus beaucoup de chances pour qu'on trouvât quelqu'un. Ils n'auraient pas la tire ce soir, cette tire sans laquelle toute agression était ratée. Tous trois se sentaient envahis par la tristesse de la peine inutile, du travail sans récompense. Fernand exprima d'un ton lassé toute l'injustice du sort en disant à la cantonade :

— Ah ! merde de merde !...

Et, plusieurs fois, à voix très douce, il répéta : « Merde de merde ! » parce que c'était la seule façon qui lui parût convenable de manifester sa déconvenue et parce que toute autre finesse de la langue lui eût paru outrancière et poseuse. Les deux autres ne répondirent pas. Ils marchaient en silence. Fernand dit encore :

— On se fait chier...

Le tueur retomba dans une pesante tristesse. On savait, depuis longtemps, qu'il était mal à l'aise. Chaque soir, maintenant, il achetait un journal et, son doigt plat sur les lettres, il épelait soigneusement tout l'article sur Madagascar. Il s'était confié aux amis :

— La prochaine fois, c'est mon tour...

De fait, le gouvernement Cazenavet rappelait des réservistes. Fernand savait bien que ce gouvernement n'était pas solide :

— Pourvu, disait-il, qu'il vienne pas à durer !...

En attendant, il était vert de peur.

La nuit tombait, mais n'en finissait plus de disputer au jour la moindre feuille d'un arbre. Pas une voiture en vue. Où donc étaient les amoureux, les satyres, les promeneurs ? Ils allaient errer vingt minutes ou une demi-heure. Ils sortiraient par la porte du haut. Après, c'était l'inconnu de nouveau, mais la chance de trouver une voiture en redescendant au village apparaissait minime. Pitard ne recommencerait plus ses astuces de virtuose. Son aventure des Galeries Lafayette l'avait rendu prudent.

Ils marchaient. Joliveau sentait s'envoler un peu de l'estime que lui portait Pitard. Il en souffrait, tandis que le voyou constatait :

— Si on m'avait dit, autrefois, que je tournerais une heure avant de faucher une tire...

L'étudiant ne répondit pas. L'ignorance où il était du passé de Pitard l'irritait. Surtout quand le voyou y faisait des allusions incompréhensibles.

Ce passé, Joliveau eût souhaité s'y mêler. Il l'avait voulu depuis la nuit où, rentrant du cinéma, il avait, la première fois, rencontré son ami. Ce soir-là, la colonelle avait hésité :

— On ne va pas au cinéma tout seul à dix-sept ans... Et puis qu'est-ce que c'est que ce film ? C'est convenable ?

Il avait insisté et elle l'avait laissé aller :

— Bien. Vas-y. Mais, tu n'as que dix-sept ans. Rentre vite. Les rues ne sont pas sûres la nuit...

Il avait promis, mais, en se hâtant après le spectacle, il avait voulu savoir de quoi souffrait ce grand garçon maigre, assis à minuit sur le banc d'un boulevard désert. Le mieux, c'était de le demander :

— Vous êtes malade, monsieur ?

— Oui.

— Qu'est-ce que vous avez ?

Il paraissait mauvais, le gars :

— Pas bouffé.

Le jeune bourgeois avait eu envie de lui demander : « Pourquoi ? » et n'avait, que de justesse, stoppé cette sottise.

— Vous voulez ?

Il sortait un billet de sa poche. Le voyou le regardait en ricanant :

— Marrant !

Et le billet, déchiré en petits morceaux, avait, par-dessus l'épaule de son nouveau propriétaire, filé dans le caniveau.

Gilbert s'éloignait déjà sur la pointe des pieds, mais il était revenu en voyant l'autre qui pleurait. C'était de ce jour-là que datait leur amitié. Il n'en savait pas plus pour cela.

Était-ce la médaille ? Brusquement, la chance leur sourit. Ce fut encore Fernand qui eut un mot sublime :

— Ça y est !

Et ça y était vraiment. Ils ne surent pas tout de suite à quel point ça y était : il y avait une voiture dans une petite allée.

Toujours ce crépuscule qui s'appesantissait sur les bois dépouillés par l'hiver. Les troncs dégingandés des arbres immenses y faisaient encore comme une grande ombre épaisse. Un vent très léger agitait leur sommet,

moins fort que tout à l'heure. Mais les branches semblaient se parler l'une à l'autre et c'était le seul bruit de la forêt.

Les trois bandits espéraient qu'il n'y aurait personne dans la voiture. Ils avaient tort. Joliveau fut le premier, car il avait bonne vue, à murmurer avec dégoût :

— Des couillons qui se bécotent...

Les désordres de la chair et des sens lui inspiraient beaucoup d'horreur. C'était un dragon de vertu. Dans la lumière mourante, on voyait, par la glace arrière, les cheveux blonds de la femme qui, sur l'épaule de l'homme, dessinaient une rivière dorée. Ils n'eurent pas à se consulter du regard. Ils surent instinctivement ce qu'ils avaient à faire. Deux à droite, un à gauche... et Joliveau qui disait :

— Sortez de là !

Or, ce n'était pas une femme, mais une toute jeune fille ; l'homme poussa un petit cri, plus de surprise que de peur. Lui aussi était très jeune. Dans le fond de la voiture un petit chien aboya. La fille trouva, Dieu sait où, l'énergie de lui dire : « Tais-toi, Dick ! », et elle continua à regarder sans comprendre, le revolver de Pitard, au bout du bras qui tremblait un peu.

— Sortez de là !

Ce ne fut pas Pitard, mais Joliveau qui tira. Ensuite, il devait se demander pourquoi, sans que ce fût jamais un problème qui le passionnât beaucoup. Tout cela devait tenir à l'excitation vaguement sexuelle que lui avait causée si longtemps le frottement de l'arme dans le pantalon collant. Il avait tiré deux balles, s'inquiétant un peu de la résonance dans le bois désert. Il n'attendait exactement rien de ce qui se passait ensuite. Nos gestes les plus étudiés déclenchent toujours des réactions imprévues. Joliveau s'étonna de voir la tête du jeune homme qui basculait, continuait à le

regarder, et ne cessait de le faire que parce que tout le visage était envahi d'un flot de sang. Il mourut. La jeune fille, elle, agitait convulsivement la mâchoire. Elle avait reçu une balle dans la poitrine et ne paraissait pas saigner.

— Faut les sortir, dit Pitard.

Au moment d'ouvrir la portière, il s'aperçut que Fernand n'était plus là. Il l'appela, inquiet. Ce ne fut qu'au bout d'un moment que la réponse lui vint, comme après réflexion :

— Je suis par ici...

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je suis à pisser.

— Alors, radine, eh ! con !

Pitard voyait que Joliveau ne lui serait d'aucun secours : il était bien trop occupé à découvrir le paradis des désirs assouvis et des espoirs comblés ; il se sentait enfin un homme ; il souriait aux anges. C'étaient les anges d'un dieu plus respecté qu'on ne croit. Un petit chien affolé s'échappa de la porte ouverte, courut vers le bois en hurlant et Fernand, qui avait du goût pour la mort sans danger, sortit enfin son revolver, ajusta le chien.

— Laisse-le, dit Pitard. C'est un dégonflé.

Ils rirent tous les trois et s'affairèrent à sortir les deux corps sur l'herbe. Le garçon était mort, c'était de toute évidence, mais la fille remuait un peu la mâchoire. Cette fois, ce fut Pitard qui tira parce que Joliveau n'était pas en état de le faire, parce que le voyou ne souhaitait pas que l'étudiant pût un jour se targuer d'avoir fait tout le travail, parce qu'il est de bon ton d'aider son camarade et parce qu'on n'aime pas à courir le risque qu'on vous puisse estimer moins viril qu'un autre.

Ce troisième coup de feu réveilla Joliveau de son rêve enchanté. Il eut en effet l'air d'un dormeur qui ouvre les yeux pour demander :

— On les met ?

— D'ac !

Fernand, de ses grosses pattes maladroites, s'efforçait d'installer, sur le dossier des sièges avant, la couverture du chien, afin qu'elle cachât le sang qui avait un peu partout giclé.

— Tu ne crois pas que le portier va nous voir, en passant la grille ?

Pitard montra son revolver :

— Et ça ? Je sais même plus si qu'on est dans le parc !

Ils passèrent, du reste, sans incident. Le gardien était loin. Ils le virent, dans l'ombre, vieux et calme, roulant tranquillement une cigarette devant sa porte, respirant toutes les odeurs qui montent le soir des forêts d'Île-de-France. Avait-il entendu les coups de feu ? Joliveau dit à Pitard :

— Tu devrais me passer le volant.

— Je suis pas nerveux.

Le voyou semblait non pas nerveux, mais fatigué. Joliveau en le regardant s'apercevait de l'effort qu'il faisait pour rester normal. Il pensa :

« Il n'y a que moi qui suis un homme... »

Puis il redit :

— Donne-moi le volant.

— On est presque arrivé chez le boucher.

— Donne-le quand même.

— D'accord.

En changeant de place, il constata que Fernand dormait la bouche ouverte et ne les entendait plus. Pitard demanda :

— J'ouvre la fenêtre ?

Il était temps parce qu'il commençait à vomir à l'extérieur et l'étudiant ne se priva pas de dire à voix haute :

— Tu parles d'une bande de moules !

L'autre tourna vers lui un œil vitreux. Il était trop malade pour protester. Tout ce qu'il eut le courage de demander ce fut :

— Tu es en forme, toi ?

Juste à ce moment-là, Joliveau voyait tomber comme par enchantement son excitation joyeuse. Il en fit reproche à son ami :

— Tu me rends malade avec ton dégueulis...

Il s'apercevait pour la première fois que le parfum de la brillantine lui donnait des nausées. Ce jour-là, chez Pitard, la coque idéale embaumait l'origan. Près de l'Étang-la-Ville, il arrêta la voiture dans un coin sombre. La maison du boucher n'était pas à cent mètres. On en distinguait encore le mur blanc : clarté incertaine dans l'ombre immense des grands arbres. Au loin, le ronflement régulier des moteurs sur l'autoroute.

— On y va ?

C'était dit d'une voix malade. Il savait déjà qu'on n'irait pas, que c'était une affaire ratée ; ratée pour rien, pour des bêtises, pour une histoire de dégueulis. Mais Joliveau non plus ne se sentait pas bien. Fernand s'éveilla :

— Alors, qu'est-ce qu'on fout ici ?

— Rien. On laisse tomber.

— Ah !

Pitard dit encore, comme pour s'excuser :

— Une veine encore qu'on ait la tire ! Avec cette grève des bus...

— C'est fini. Ils remarchent !

— Ah ! C'est la grève de quoi, aujourd'hui ?

Rien ne l'étonnait. Il commençait à se rendormir. La savante agression avait fini en eau de boudin, mais il s'en fichait.

— Après tout, dit Pitard, ça suffit pour aujourd'hui. Merde. Où que j'ai paumé ma médaille bénite ?

On laissa près d'Auteuil la voiture volée. Pitard, un peu étrange, quitta ses camarades, emportant avec lui ses espoirs déçus, son envie de vomir et son ver solitaire.

LXI

LA VILLE BOUGIE

Un trouble vague, mêlé d'angoisse, couvrait Paris privé brusquement de ses lumières. Restaient celles des voitures. Elles donnaient aux rues un aspect de fête foraine ou de port encombré. L'éclat doré des phares se heurtait aux vitrines, y révélait un grand trou vide, quelquefois percé d'une lampe anachronique, de bougies fichées n'importe où. Aux comptoirs des cafés, les caissières inquiètes surveillaient les clients resquilleurs. Toute l'électricité de France était en grève depuis le matin.

Cazenavet se balade. L'âge ne fait rien à l'affaire : il n'a pas perdu le goût de la capitale ni celui de s'y promener à pied. Mais les délégués des syndicats ne trouveront pas à qui parler : il y a cinq heures maintenant que Cazenavet n'est plus ministre.

Le ministère a duré exactement trois mois et quatre jours. Investi le 14 décembre, il vient d'être renversé aujourd'hui, lundi 19 mars. Cette fois-ci, personne n'a pris très au sérieux la nouvelle interpellation sur la Maroufle. C'est Mme Bèze qui s'en est chargée. Elle a été poliment applaudie. Elle est furieuse. Non. Le gouvernement est tombé sur une demande de crédits supplémentaires destinés à Madagascar. L'éloquence fougueuse de Caudal-Denfert a soulevé les trois quarts de l'Assemblée. Le président avait posé vendredi la question de confiance. Il ne se faisait plus aucune illusion. Ce sera son dernier ministère. Fort bien.

Cazenavet se balade et, à chaque instant, se heurte à des passants éblouis par les clartés dansantes de la chaussée. Les flics s'épuisent en sifflements. Ils essaient de maintenir dans la circulation un semblant de discipline. Peine perdue : ils n'y voient rien eux-mêmes.

Cazenavet se balade et le désordre de la rue parisienne, ce soir, fait tomber les derniers regrets qu'il pourrait encore conserver. Il se dit que c'est là son tort : avoir voulu conserver. Il y a des moments de la vie d'un pays où la paix, l'ordre, sont des moyens inutilisables. Ce sont les Directoires qui font les Bonapartes. Il y a des temps de confort et d'autres d'aventure. Les seconds ne sont pas pour les vieillards.

À Saint-Lazare, il y avait foule. On attendait une grève des trains.

Cazenavet, lui, sait qu'il n'y aura pas de grève. Les syndicats ne feront pas la sottise d'en déclencher une nouvelle avant le prochain gouvernement.

Le vieux politicien ne peut pas s'empêcher de faire des pronostics. Les règles habituelles du jeu parlementaire devraient convaincre Profiterol de faire venir Caudal-Denfert. Pourtant, et ce sera bien plus grave !, il va sans doute appeler Mandrusse. Il y a tant d'années qu'on dit la France perdue, que les députés n'y croient plus. Cazenavet, lui-même, a gardé à travers deux guerres et d'innombrables désastres une paradoxale confiance dans les destinées du pays. La France se tirait toujours de tout. Elle marchait à cloche-pied, mais arrivait quand même. Est-ce qu'il est devenu si vieux ? Voilà que, maintenant, il n'y croit plus. Cette fois-ci ou une autre ; mais en tout cas, d'ici peu de temps, ça ne s'arrangera plus. Toutes les insuffisances du régime éclatent brusquement à ses yeux. Il n'y a jamais de gouvernement et il n'y a même pas d'Assemblée. Les députés sont presque toujours des gens honnêtes, contrairement à ce que croient les imbéciles, mais ce sont des passionnés et des affolés qui vont toujours au plus pressé et n'examinent aucun problème à tête reposée parce qu'ils n'en ont pas le temps et qu'ils légifèrent inlassablement sur des sottises qui n'auraient même pas à prendre le temps d'un sous-préfet. On ne pourra rien faire en France sans guérir d'abord cette diarrhée législative qui épuise l'Assemblée.

De loin, on distinguait quand même la gare : une grande masse sombre mal séparée du ciel, rouge d'ordinaire, aujourd'hui noir, de Paris. De voiture à voiture, les conducteurs s'engueulaient :

— Tu peux pas rester dans ta colonne ?

Un vent léger du nord rabattait sur la place des odeurs déjà printanières.

Aux insuffisances du régime s'ajoutent celles de la nation. Depuis vingt ans, toutes les valeurs connues se sont lamentablement écroulées. Les ahuris en accusent tantôt Sartre et tantôt Céline, tantôt Picasso et tantôt le cinéma. Mais Cazenavet n'a jamais pensé que reconsidérer les valeurs, c'était les négliger toutes. Est-ce que l'Amérique colonisée par le banditisme lit Sartre ou Céline ? Alors, pourquoi donc la jeunesse française est-elle une ordure ?

Car, enfin, il faudrait avoir au moins le courage de le reconnaître. On ne fait rien d'un pays quand sa jeunesse est pourrie. Il suffit au président sortant d'ouvrir des journaux pour être un peu affolé. Depuis trois jours, ils sont pleins du répugnant récit des deux crimes de Marly. La petite actrice était jolie, l'avenir lui souriait. Le garçon était un brave type. Trouvera-t-on les coupables ? Ils n'ont laissé aucune trace. Avec les vertus d'autrefois ont sombré, pis que l'honnêteté, pis que la morale : le sens de l'espèce, celui qui faisait voir à chaque homme, dans chaque homme, un animal semblable à lui. On parle toujours des lois de la jungle. Idiot. La jungle n'a pas la circonstance aggravante d'avoir été civilisée.

Aux inquiétudes que le Premier ministre éprouvait il y a trois mois succède un calme surprenant. Il sait bien maintenant qu'aucune astuce ne sauvera plus les ruines de l'État français. Donc, qu'on s'agite ou qu'on reste tranquille, aucune importance.

Plus rien à faire ? Il entend, par là, plus rien à faire par les moyens normaux. La révolution, la dictature, la guerre civile ou étrangère pourront bien, elles, faire quelque chose. Mais son heure est passée. Avait-il vraiment la bosse de la politique ? La politique, c'est la forme pratique et populaire des constructions idéales faites dans le désintéressement du cabinet d'un philosophe. Il y faut des hommes de gueule et d'enthousiasme. Les hommes

de tête n'y valent rien. Après tant d'années de vie politique, Cazenavet jurerait qu'il n'était pas fait pour ça. C'est un domaine de la passion. Son élocution précise et sèche, sa logique souvent élégante l'ont armé pour les dialogues, non pas pour l'éloquence publique. Et d'abord il n'aime pas parler. Le son de sa voix le surprend désagréablement. Quand il commence un discours, il a toujours envie de s'arrêter : « Non, ce n'est pas ça... » Continuer demande un effort.

Rue Saint-Lazare, un camion arrêté : c'était un camion militaire et des jeunes gens interpellaient les trois soldats dans la cabine :

— Qu'est-ce que c'est que vous transportez ? Osez le dire que c'est des armes !...

On ne voyait sur le camion que trois tonneaux couverts d'une bâche qu'illuminaient à chaque instant les lumières d'un phare d'auto. Les soldats levaient les épaules :

— Allez-y voir !

— T'es pour les Malgaches ou pour les Français ?

La glace baissée, un képi de sous-officier émergea de la portière :

— Foutez-nous la paix. On fait ce qu'on nous dit. On transporte que des tonneaux. Allez vous plaindre à Cazenavet...

Un ricanement parcourut la petite foule :

— Il est dans les pommes...

Et quelqu'un ajouta :

— La vache !

Puis un autre :

— Foutez-y le feu, les gars, aux camions militaires !

Cazenavet s'écarta. Sur l'autre trottoir, dans une encoignure de porte, il attendait la suite.

« Ces garçons, se dit-il, ne manquent pas seulement de patriotisme et de courage, ils manquent en outre d'orientation. Personne n'a su leur donner de projets excitants. Petites coucheries, petites voleries et une bonne cinquantaine de partis qui se dévorent avec conscience et pensent que cela suffit pour passionner les foules. »

Autour du camion, la dispute s'envenimait.

C'est vraiment une idée cocasse que d'avoir organisé des partis politiques. Il semble ce soir à Cazenavet qu'entrer dans un parti serait déjà scandaleux si l'on vous y proposait, pour toutes les circonstances, une solution de confection, d'avance prête à porter. Jamais le vieux libéral qu'il est n'a sincèrement admis cette caporalisation des cervelles. Mais des idées de confection auraient au moins l'avantage qu'on les choisirait à son goût. Or, les partis n'offrent que des idées très vagues, d'une application difficile, qui ne savent résoudre aucun problème précis et qu'on enjolive, à chaque événement, des trouvailles personnelles des membres influents. En définitive, les partis (il voudrait employer un adjectif affreux : monolithiques) sont les derniers refuges de l'absolutisme. On n'a pas idée, non vraiment pas idée, de se prétendre démocrate et de dire à un homme libre, majeur et vacciné : « Vous voterez de telle façon... » Il semble à Cazenavet que, dans une République idéale, toutes les opinions seraient libres et tous les partis interdits.

Un chahut de klaxons envahissait maintenant la rue. Autour du camion arrêté, tout le groupe stationnait au milieu de la chaussée. Des fenêtres s'ouvraient aux étages, dans les murs sombres et des têtes indistinctes se penchaient au-dehors, attentives, déjà inquiètes, silencieuses en tout cas,

alors que du trottoir les nouveaux venus demandaient, sans espérer de réponse :

— Qu'est-ce que c'est ?

Quelques horions échangés, et les trois soldats qui s'étaient enfuis, happés par la nuit, par la foule. D'inexperts émeutiers s'affairaient autour du camion. Cazenavet se souvenait d'un jour où, presque un bébé encore, il avait accompagné son père à la statue de Strasbourg où pérorait Paul Déroulède. Quand, plus tard, il y avait réfléchi, ça l'avait dégoûté, pour toute sa vie, des patriotes professionnels. Un agent s'approcha. Il était seul et, quand il comprit, il fila vite. Chercher du renfort ? Peut-être...

Cazenavet pense à ce droit à l'insurrection qu'on a promulgué à grands cris dès la fondation des organismes internationaux au lendemain de la guerre d'Hitler. Vers le milieu du siècle, les Américains ont fait proclamer par leurs nations dites unies une nouvelle version des Droits de l'homme qu'ils ont cuisinée à leur manière, parce qu'ils enrageaient que l'ancienne ne fût vraiment pas née chez eux. L'Amérique ne possédait dans ce domaine que le discours de Gettysburg, mais il n'a jamais touché, hors des frontières américaines, que trois pelés et deux tondus. D'une part, l'audience universelle de la Déclaration des droits de l'homme devait enrager les fabricants de l'O.N.U. ; d'autre part, le discours de Gettysburg, on sait ce qu'il a produit : l'Amérique raciste, la loi de Lynch, la communisation de l'Extrême-Orient et la lutte acharnée contre la France égalitaire.

L'ennuyeux, c'est que cette Déclaration, nouvelle manière, est idiote, toute pénétrée de l'idéalisme cucu que Cazenavet retrouve dans tout ce qui est américain. Il en revient à ce droit à l'insurrection. Il n'y voit rien d'autre que le penchant irrésistible qui porte les gouvernants d'outre-Atlantique à susciter des troubles chez leurs meilleurs amis. La reconnaissance de ce droit respire, à son avis, un mélange de sentimentalité pratique et de rêvasseries matérielles qui lui fait horreur. Il est surprenant que les idiots qui ont rédigé cet article ne se soient pas posé la question : « Qui paiera

l'insurrection ? » Devant ce camion qui va flamber si les flics n'arrivent pas à temps, dans la nuit de la ville paralysée par les grèves, où personne ne peut plus assurer la régularité des services publics, il se demande à chaque instant : « Qui a payé ? » Il veut dire pour l'instant : la propagande, les journaux, les affiches. Jusqu'au jour où il voudra dire : « Les armes. » Les rédacteurs de l'article qui le turlupine ne se sont pas posé la question ou ont feint de l'ignorer parce que ce sont des marchands, tout juste capables de s'en aller, le dimanche matin, brailler au prêche. Cazenavet voit dans le christianisme une espèce de poubelle où chacun peut déverser tous les débris d'un idéal. Puis il en revient à sa Déclaration. Le droit des minorités à se faire respecter. C'est une blague. Toutes les minorités se croient persécutées. Qu'on fasse passer ces folies dans le domaine de l'action et il faudra approuver une armée de pédérastes assiégeant le Palais-Bourbon avec des mitrailleuses ! Et qui paiera les mitrailleuses ? Vous verrez que ça sera encore l'Amérique tueuse des nègres.

À vrai dire, toutes ces doctrines d'hommes d'affaires n'atteignent pas pour la morale à l'esprit d'une concierge. La bonne femme qui entretient son chat sur un coussin de velours et qui, pendant la guerre, faisait échapper les Juifs que la Gestapo venait arrêter en sait bien plus sur la vertu que tous les présidents des États-Unis réunis en congrès. Le plus grand malheur de toute l'histoire de France, c'est l'amitié américaine. Elle a décervelé le pays, elle a remplacé par des rêveries ridicules la clarté de son génie latin. Si elle ne s'était pas livrée, pieds et poings liés, à l'Amérique, la France serait restée la France.

Une longue flamme claire sortit brusquement de la nuit, monta le long des façades jusqu'au ciel bas qui écrasait les toits. Les badauds s'enfuyaient en criant pourchassés par la lumière brutale. Cazenavet voyait descendre précipitamment du plateau les quelques garçons qui venaient d'arroser d'essence les trois tonneaux vides. Ils s'enfuyaient aussi. Ils avaient tort. Ils n'avaient mis le feu : qu'aux tonneaux, le camion, lui, ne brûlait pas encore. La rue se vidait à une allure de record. Partout les fenêtres se fermaient et

les voitures qui, de loin, apercevaient l'incendie, s'engouffraient toutes à gauche dans la rue de Mogador. Cazenavet s'y glissa aussi. Son impuissance devant ce camion en feu était précisément du même ordre que celle qu'il avait tenté de vaincre, sans résultat, depuis décembre. Il se répétait : « Il n'y a plus rien à faire. »

Il fut tout de même content d'entendre presque tout de suite une voiture de pompiers. Ils arriveraient sans doute à temps. Le réservoir d'essence était loin du plateau. Le président reprit sa marche.

Il se demanda si ses idées personnelles et obsédantes sur l'Amérique étaient autre chose qu'une manie de vieillard. Il se défiait des opinions envahissantes.

« Non. Cette alliance américaine est un danger de première grandeur. Les ministres français vivent de dire à leurs ouailles que l'Amérique les défendra. Mais les militaires américains eux-mêmes sont d'avis qu'une première attaque russe coûterait à leurs pays les deux tiers de sa population. Il n'y a pas la moindre chance que, la crise venue, le gouvernement américain accepte de laisser détruire son sol et son peuple, pour les beaux yeux des Français. »

Il y a quelques mois, les Blancs de l'Arkansas ont tenté de se rebeller contre Washington pour rétablir chez eux un certain degré de ségrégation. Les troupes fédérales ont maté l'insurrection sans aucune douceur. Ainsi, aux considérations pratiques, se joignent chez Cazenavet des raisons morales. Il est sensible à la mauvaise conscience d'un peuple qui s'est établi champion de la liberté et qui ne défend que des injustices. Washington ne peut que, grâce à une contradiction insupportable, empêcher l'Arkansas de gérer ses affaires, alors qu'elle rebat les oreilles de l'univers avec le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Le vieillard se souvient qu'il était ministre au temps de la guerre de Suez. Que c'est donc loin, tout cela ! Un dieu malin condamne l'Amérique à l'injustice : « Eût-elle laissé la liberté à l'Arkansas que l'Arkansas eût réduit ses nègres en presque esclavage. » Et

les troupes fédérales, en occupant Little Rock, se sont royalement moquées des plus chers principes de l'Union. L'Amérique ne le découvrira pas parce que l'Amérique a l'esprit de système et non l'esprit de discussion, mais Cazenavet souhaite beaucoup qu'un nombre de plus en plus grand d'Européens se demande : « Est-ce bien dans l'univers américain que nos idées de justice, d'égalité et de sage organisation du monde ont le plus de chance de se développer ? » Il faudrait tout de même dire un jour aux Français que les Russes intelligents et farcis de notre culture ne sont pas forcément des ennemis éternels.

Le réservoir du camion n'avait toujours pas éclaté. On l'aurait entendu, même du boulevard, où maintenant décroissait le vacarme et qui retournait à un silence aussi étonnant que sa nuit inhabituelle.

« Trop tôt encore pour ça. Pour l'instant, les Français ne se rendent compte de rien. Ils sont « pour la Russie » ou « pour l'Amérique », mais ils vont découvrir, avec la première menace de guerre, la foule qu'ils ont faite en liant leur sort à celui d'un maître sans scrupules. Washington n'a pas respecté ses engagements quand, l'ennemi de la France, c'était ce douteux monde arabe qui n'est que cruauté, sottise et mauvaise foi. Qui peut croire que le goût de l'honneur lui reviendra quand il s'agira d'un ennemi invincible ? Alors les Français vont s'affoler de leurs rampes de lancement et de tout ce bazar militaire qu'ils entretiennent sur leur sol. Hélas ! il ne s'agira pas comme en 40 de courir sur les grandes routes. Pendant que l'Amérique négociera la paix, les Russes sont tout à fait capables de supprimer les Français et d'installer la mer là où était la France ! Mais pourquoi, diable ! ne s'en doutent-ils pas dès maintenant ? » Cazenavet voit la prochaine guerre comme les auteurs de science-fiction : un Hiroshima généralisé, agrémenté de bombes deux mille fois plus puissantes.

Décidément, il vaut mieux qu'il ne soit plus premier ministre puisqu'il n'était pas en état de promouvoir la politique qui lui est chère. En dépit de

tous ses efforts, il a, depuis trois mois, l'impression que la France pourrit sur pied. C'en est devenu une obsession.

Parfois, il se souvient d'un mort. C'était pendant une guerre ? Laquelle ?... Le mort était étrange...

C'était à Noisy-le-Sec. La dernière guerre, bien sûr, puisqu'il faisait partie de l'armée clandestine ! Noisy-le-Sec après un bombardement : il était vêtu de grosse toile marron, du casque des poilus de 14 et il était entré avec des camarades dans une bâtisse ouverte en deux comme une citrouille. Le bombardement remontait à quelques jours. De l'immeuble on avait retiré des morts et des blessés, mais tout un grand pan de mur venait à nouveau de s'écrouler, soulevant un brouillard de poussière qui n'en finissait plus de retomber mollement. Les soldats s'étaient glissés à l'intérieur, enjambant des décombres. Drôle de spectacle !

L'écroulement du dernier mur avait dégagé un bonhomme que n'avaient pas vu les premiers sauveteurs. Il était debout. L'explosion l'avait cloué contre un morceau de poutre métallique qui dépassait la cloison et qui lui traversait la poitrine. Il avait l'air appuyé. La tête n'était pas tombée. Elle s'était au contraire renversée en arrière, simulant chez le mort un haut-le-corps dédaigneux.

C'était hier. Près de trente ans. Cazenavet revoit tout cela, net comme un dessin japonais. Le mort avait une cravate bon marché, nouée en vitesse. Cazenavet y repense souvent, surtout depuis qu'il y a superposé une idée nouvelle :

« La France, c'est cet homme debout, figé dans un geste d'orgueil, la figure presque normale, très rose encore, et les jambes élargies, verdâtres, où les lividités cadavériques commencent à se creuser d'ulcères. »

Il y avait près de l'Opéra un café éclairé d'une dizaine de bougies. Les clients se pressaient au comptoir et le président passa vivement. Il entendit

une voix de crécelle. Sans doute un ivrogne.

Ou bien, peut-être, le destin qui rigolait comme une baleine.

LXII

TRACTATIONS

Josiane Pichegru regarda la porte. C'était bien ça. La maison paraissait modeste mais, à droite de l'entrée, une plaque portait en belles lettres dorées l'inscription qu'elle cherchait : « Mme Pontruchet, sage-femme de première classe. »

Elle monta les trois étages, sonna. Ce fut une enfant qui l'accueillit. Derrière elle venait une femme aux cheveux grisonnants, mal coiffée, et qui donnait l'impression d'être plus large que haute.

— Mme Pontruchet ?

— C'est moi.

La grosse femme louchait. Les gosses sortaient de partout. En ce qui concernait la quantité : une famille à la Pichegru ! Leur mère les chassa en criant, traversa une sorte de bureau, conduisit la jeune fille dans une pièce étroite dont la peinture blanche, devenue verte et jaune, s'écaillait par endroits. Au milieu, une table d'examen ; au fond, une armoire vitrée et, un peu partout, des instruments qu'elle ne connaissait pas.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Josiane le savait bien, mais s'exprimer ne lui était pas facile. Elle lui dit assez sottement avec un air de mystère :

— C'est personnel...

La bonne femme ne répondit pas. C'était toujours personnel. Son regard parcourut l'accoutrement pauvre. Mais la gamine n'avait pas froid aux

yeux :

— Je crois que je suis tombée enceinte...

— Vous voulez que je vous examine ?

— Non.

— Ça vaudrait peut-être mieux tout de même.

— J'ai pas d'argent.

— Alors, qu'est-ce que vous voulez ?

— On m'a dit que vous mettiez des sondes.

Mme Pontruchet leva les épaules avec un soupir martyrisé. On disait ça de toutes les sages-femmes. S'il fallait écouter les gens...

— Vous mettez pas des sondes ?

— Somme toute, vous voudriez vous le faire passer ? Venez voir.

Elles retournèrent dans le bureau et Josiane s'assit sur une chaise en face de la louchonne :

— Qu'est-ce qui vous a dit ça, ma petite ?

— C'est tout le quartier.

— Il faut jamais dire des choses comme ça... Ça pourrait me faire bien du tort. Et pas qu'à moi...

Josiane paraissait un peu surprise. L'autre s'informait :

— Mais, tout de même, il y a bien quelqu'un qui vous a dit de venir chez moi !...

— Le monsieur du débit.

— Lequel ?

— Au Café du Progrès.

— Ah ! oui ? Tiens ! voilà qu'il m'envoie des clientes, maintenant, celui-là ! Dites donc, vous viendriez pas plutôt de la préfecture ?

— Hein ?

— Non, allez, je disais ça par plaisanterie. Mais il faut vous dire que je me méfie. C'est qu'ils nous font des coups comme ça, maintenant. Ils nous envoient des femmes pour savoir si on fait des fausses couches.

— Et pourquoi qu'ils font ça ?

— Pour qu'on leur fasse des soldats pour le cas où il y aurait la guerre.

— Eh bien, c'est du propre !

— Et puis, du reste, ça ne sert à rien. Des soldats, on n'en aura jamais autant que les Russes ou que les Américains. Alors, comme ça, vous croyez que vous êtes prise ?

— Sûr que je le suis !

Elle lui posa quelques questions précises avant de conclure :

— Oui. C'est certainement ça. Vous avez un ami ?

— Non.

— Enfin, ça vous est pas venu tout seul par l'oreille ?

— Non, mais voilà, faut que je vous explique : chez nous, c'est tout petit. On est, comme on dit, tous les uns sur les autres...

C'était pénible ; quand la sage-femme regardait, on ne savait jamais de quel œil elle prétendait se servir. Un gosse entra sans frapper :

— Maman, y a l'eau des poireaux qui bout tellement que ça passe par-dessus !...

— Eh bien, éteins le gaz. Je t'ai déjà dit de frapper. Ferme bien la porte !

Elle se tourna de nouveau vers la gamine :

— Et alors ?

— Alors, voilà, c'est le père qui m'a fait ça.

— Pas possible !

— Si. Mais, faut vous dire qu'il était soûl comme jamais !

— Eh bien, ma petite, c'est un fameux cochon, votre père ! Vous lui direz ça de ma part !

Josiane ne répondit rien et ce fut la bonne femme qui conclut :

— Je comprends, maintenant, pourquoi vous voulez tant vous le faire passer ! Seulement, ça coûte cher ! Vous comprenez que j'ai des risques !

— Combien ?

— Cinq cents francs. Et encore, c'est bien parce que c'est pour vous !

— Non, mais vous rêvez !

Mlle Pichegru se mit à gueuler ferme. Sûre de son bon droit, elle protestait qu'on la volait et que ce n'étaient pas des choses à faire à une pauvre jeune fille bien éprouvée. La louchonne l'arrêta :

— C'est cinq cents francs ou rien de rien !

— Et pourquoi que c'est si cher ?

— Je vous l'ai dit tout de suite : parce qu'il y a des risques.

Elle n'en croyait pas un mot. La sage-femme eut à cœur de préciser :

— Ça va chercher dans les vingt ans...

— Quels vingt ans ?

— Vingt ans de prison, ma pauvre petite. C'est comme je vous le dis. Si on se fait prendre...

Elle n'acheva pas sa phrase, mais conclut :

— Avec mes huit mouflets, vous pensez à ce qu'ils deviendraient ! Le plus jeune a quatre ans...

Josiane savait vaguement que les sondes étaient défendues, mais jamais elle n'eût imaginé qu'un exercice si courant et si universellement pratiqué pût valoir vingt ans de prison. Elle ne le croyait pas encore. Soupçonneuse, l'œil en dessous, elle questionna :

— Vous avez bien un mari ?

— Pas plus que vous. J'en avais un. Un propre à rien... Dieu merci, il est mort l'année dernière et ça m'a coûté je ne sais pas combien pour le mettre dans la terre !

— Alors, vous avez les allocations ?

— Non. Moi je n'y ai pas droit. Et, je vous assure qu'il en faut de l'argent, pour nourrir tout ça ! Et je ne parle que de la nourriture ! mais quand il faut acheter huit paires de chaussures...

— C'est pour ça que vous mettez des sondes ?

La sage-femme leva les bras vers le ciel :

— Vous ne pensez pas qu'on pourrait se nourrir à neuf avec les accouchements normaux dont le prix est fixé par les assurances. Surtout maintenant qu'on n'en fait plus jamais, parce que tous les gens du quartier vont à l'hôpital. Alors, ma petite, vous voyez, je ne peux pas vous demander moins. Et, je vous assure que, cinq cents francs, c'est, autant dire, pour rien !

Josiane fit valoir qu'elle était dans le malheur. Elle montrait de la patience et de l'obstination, songeant à l'absolue nécessité où elle était de se faire avorter dans de bonnes conditions. L'autre pensait aux paires de chaussures de ses huit enfants. Les deux femmes n'avaient aucune chance de jamais se comprendre.

Cette conversation-là se prolongea longtemps. Le ton s'aigrissait. Plus la sage-femme s'obstinait, et plus Josiane ressentait avec vigueur l'urgence où elle était d'avorter pour pas cher. Elle avait commencé par des propos tentateurs :

— Si vous me la mettez gracieusement, je vous ferai bien de la publicité...

— Eh bien, ça, j'aime autant pas. Je trouve qu'il y a déjà bien trop de gens dans le coin pour s'occuper de moi...

Maintenant, elle en venait à des discours moins amènes :

— Demander des sommes pareilles à des pauvres personnes affligées ! Alors que c'est une chose qu'il y a rien de plus facile !...

— Bien sûr, mignonne, mais faut savoir !

Cette réponse-là indigna Mlle Pichegru :

— Si c'est pas honteux ! Au lieu d'en faire profiter le monde !

— Je vous dis que je risque vingt ans de prison. Faudrait tout de même pas exagérer ! Vingt ans pour cinq cents francs, ça fait vraiment pas cher l'année !

Josiane balaya l'objection d'un mouvement des épaules. Elle discutait encore pour la forme, mais elle désespérait de jamais obtenir un avortement gracieux.

— Alors, dit-elle, c'est votre dernier prix ?

— Pour sûr ! Allez en chercher qui fassent ça à moins !

Alors la rage fit exploser la jeune fille :

— Eh bien, moi, je vais vous le dire : vous êtes une voleuse !

La louchonne s'était levée :

— Répétez-le !

— Voleuse ! Oui, voleuse ! Voleuse !

Mme Pontruchet, elle aussi, perdait ses belles manières :

— Petite salope ! Venir me dire ça chez moi ! Et ça se fait sauter par son père, cette cochonne !

— Je le dirai à tout le monde que vous mettez des sondes !

— Va le dire au pape ! Allez, ouste, fous-moi le camp !

— Voleuse !

— Je te dis de décaniller d'ici !

Josiane était partagée entre le désespoir et la fureur. Elle jugea bon de tenter un dernier effort avant qu'elle ne décanillât :

— Où que vous voulez que je trouve tant d'argent ?

— Demande-le à ton papa qui t'a fait un lardon !

Elle pâlit sous l'outrage. Puis, comme la sage-femme la poussait sur le palier, elle se retourna, grinçant des dents, en hurlant dans l'escalier :

— Va donc, eh, faiseuse d'anges !

L'argument semblait sans effet. Poussée d'une main violente, la porte se referma en claquant. Une bonne femme à cabas qui se hissait lourdement vers un lointain étage fixa sur Mlle Pichegru un regard de veau et continua de souffler à chaque marche ascensionnée parce que sa charge était trop lourde et qu'elle souffrait d'épais œdèmes.

L'ennuyeux, c'est que le lardon était toujours là !

À l'heure exacte où Mlle Pichegru redescendait l'escalier de la sage-femme, Henri Caudal-Denfert, auteur d'une loi sur la pudeur, ouvrait la porte de son bureau pour crier à sa femme :

— J'ai des papiers à classer. Je ne veux pas qu'on me dérange !

— Bien, mon Riri.

— Sous aucun prétexte !

La Normande s'en fichait. Elle savait bien ce qu'étaient ces papiers : quelques photos à peine obscènes, plutôt bizarres, et quelques livres qu'on ne vend que sous le manteau dans des boutiques spécialisées.

Caudal-Denfert tourna la clé pour être plus tranquille. Onzième jour de la crise. Le ministère Cazenavet expédiait les affaires courantes. On prêtait au vieux socialiste l'intention de se retirer de la vie politique. Le président Profiterol poursuivait ses conversations.

Caudal-Denfert ouvrit une armoire. Elle renfermait un coffre à combinaison qu'il ouvrit aussi. Il y avait six boutons. Le nom à former était « Angeli », les six premières lettres du nom de sa fille aînée : Angélique.

À la surprise générale, Profiterol avait appelé Boutencourt et non pas Mandrusse-Duquert. Boutencourt avait refusé : il ne se considérait pas comme ministrable. Ensuite, ç'avait été le tour de Panais qui n'avait aucune chance et qui avait renoncé l'avant-veille. Maintenant, Caudal-Denfert était officiellement chargé de former le ministère et ses chances étaient sérieuses si l'opposition de Mandrusse ne se manifestait pas de façon trop violente.

Il n'y avait, dans le coffre, pas grand-chose d'autre que des livres. Il en parcourut distraitement les titres bien qu'il les connût depuis longtemps : *Catherine la dompteuse*, *Sévère éducation*, *Sous le règne du fouet*. Aucun de ces livres n'était vraiment obscène. Ce n'était pas cela qu'il recherchait. Des descriptions trop lestes l'eussent violemment choqué.

Panais n'avait aucune chance pour lui-même mais, contre un ou deux portefeuilles, son parti accepterait de voter la confiance. L'ennuyeux, c'est que Panais voulait les Affaires étrangères, ce que ne justifiaient ni son

expérience ni le nombre des voix qu'il apportait. Caudal-Denfert ne voyait pas comment on pourrait éviter de donner les Affaires à Poulet.

Il ouvrit une page au hasard, lut quelques lignes : « Léone portait un jupon à volants qui dissimulait ses formes enchanteresses, bien plus faites pour inspirer les tendres épanchements de l'amour que pour me faciliter la pénible tâche que je m'étais assignée. J'eusse hésité si le devoir ne m'eut fait entendre sa voix impérieuse et je restai sourd à ses supplications. Le jupon relevé découvrit des rondeurs idéales. »

Il y avait cependant un ministère dont personne ne voulait : celui des Finances. Il posa le livre, se demandant s'il ne serait pas de bonne guerre de le proposer à Mme Bèze. Depuis quinze jours, elle ne décolérait plus. Caudal s'était plusieurs fois demandé :

« Est-ce qu'elle devinerait quelque chose ? »

Mais l'idée était grotesque ; personne ne pouvait deviner ces choses-là.

Le téléphone sonna. C'était un obscur député du Midi à la voix indistincte et grasseyante qui se faisait fort de détacher à son profit dix-huit à vingt voix progressistes pour peu qu'on voulût bien lui donner la Santé publique ou les Anciens Combattants.

Son idée valait ce qu'elle valait...

— Ou alors, vous me donnez l'Instruction publique. Dans la déclaration d'investiture on leur fout un passage sur l'école libre. Bien entendu, on nous demande des explications. Vous prenez la parole et vous leur envoyez dans les gencives une opinion capable de plaire à la vraie majorité. Il y a des remous à l'extrême gauche. Alors je me lève... Je vous l'ai dit, je suis ministre de l'Instruction publique. Je déclare que mon but, en plein accord du reste avec le président du Conseil, c'est surtout d'interpréter la volonté de l'Assemblée.

— Oh ! dangereux ça...

— Bougez pas : ils se croient tous très malins en imaginant une divergence de vues entre nous. Ils savaient bien mon opinion là-dessus... Vous pensez ! Alors ils attendent une petite mise au point. Je précise que je tiendrai compte de toutes les opinions de la majorité. Ça ne veut pas dire grand-chose mais ça laisse la porte ouverte.

Caudal-Denfert était pressé que ce soit fini :

— Je vous suis. Votre truc est viable. Il me paraît de nature à nous assurer des voix supplémentaires. Je suis même optimiste et je dirai : « Plus que vous ne pensez, sans doute. » Mais j'ai l'intention, mon cher, de mettre sur pied un ministère apte à durer, au moins un certain temps. Or, la question posée comme vous le faites, avec votre sens aigu de la chose politique, me semble malheureusement capable de créer une scission dans la majorité dès que nous voudrons prendre une décision sur l'école libre ! Alors, que ferons-nous ? Nous risquons non seulement de perdre les voix dont vous me parlez mais encore de nous aliéner, et je le crains définitivement, pas mal de voix de la majorité...

L'autre, au bout du fil, protestait :

— Mais non ! Il n'y a qu'à renvoyer cette question pendant toute la durée du ministère. Et, entre nous, les circonstances s'y prêtent admirablement. Chaque fois que quelqu'un soulève ce lièvre-là, vous faites remarquer que la guerre est à nos portes et que vous vous devez à des besognes plus pressantes. Vous flétrissez celui qui, dans des conjonctures aussi graves... enfin, vous voyez...

Caudal-Denfert ne pouvait pas raccrocher. On ne raccroche pas quand un monsieur vous apporte dix-huit ou vingt voix.

— Mon cher, dit-il, vous m'avez convaincu. Considérez donc la chose comme faite. Mais, à ne rien vous cacher, j'aimerais régler les détails de cette affaire une autre fois. J'attends plusieurs coups de téléphone et je veux en finir demain au plus tard. Vous pensez bien qu'il n'est pas question que je fasse attendre le président Profiterol.

— Parbleu ! Il serait fichu d'aller chercher la mère Bèze...

L'autre sentait l'affaire dans le sac et insistait lourdement :

— Nous serions jolis avec elle ! C'est qu'elle accepterait, la garce !

— Oh ! remarquez qu'il faudra bien quand même lui donner un ministère quelconque ou une vice-présidence, ou je ne sais quoi...

— Collez-lui un ministère d'État. Comme ça elle n'emmerdera personne !

Il raccrocha. Le livre qu'il sortit du coffre : *Catherine la dompteuse* était illustré d'une image sur la couverture. On y admirait une femme nue et bottée qui portait un casque et brandissait une cravache. Telle quelle, elle n'était pas sans rapport avec les dames glorieuses qui, sur les places des petites villes, élèvent d'un bras l'épée de la victoire tandis qu'elles soutiennent de l'autre un mourant bien tourné. « À nos héros. »

Josiane était toujours ivre de colère quand elle remonta par le boulevard Soult. Elle marcha d'abord trop vite mais la fatigue la calmait. Un coup pour rien. Elle n'avait pas pensé que tout cela fût si difficile. Elle tenta d'imaginer divers moyens de se procurer cinq cents francs. Aucun ne résistait à un semblant d'examen. Eût-elle eu, jusque-là, un bon truc pour trouver tant d'argent qu'elle n'eût pas attendu d'être enceinte pour l'essayer. Donc, pas la moindre chance d'avoir cinq cents francs. C'était bien ennuyeux. Cette voleuse de Pontruchet était estimée de toute sa clientèle. On venait la voir

de loin, et ensuite on revenait. Mme Pontruchet avait mis des sondes à toutes les jeunes filles du quartier. Par elle, les vagins desséchés rentraient dans le devoir, vomissaient à l'envi des caillots mêlés d'enfants, des gonocoques et des membranes. Elle donnait toute satisfaction. Elle réussissait à tout coup, elle faisait passer les moutards en douceur, enfin il semblait que ses sondes eussent été fées. Aussi jouissait-elle d'une considération méritée. Nul n'ignorait qu'avec elle, avorter devenait un plaisir.

Mme Pichegru qui ne pouvait se flatter de beaucoup de courage avait très peur qu'on lui fit mal. Le bistrot consulté n'avait-il pas estimé que c'était déjà bien tard ? Avec la Pontruchet, elle eût été tranquille.

Elle se demandait à qui, maintenant, elle allait bien pouvoir s'adresser. Elle ne voyait personne qui eût de ces relations-là. Il fallait pourtant liquider cet ennui. On songerait plus tard à se venger de la sage-femme :

« Je vais aller au commissaire, songeait-elle. Ou bien, j'y tournerai une lettre et j'y dirai qu'elle met des sondes ?... Cinq cents francs ? Non, mais, des fois ! »

LXIII

LA PREMIÈRE RIDE

Edwige se regarda dans la glace, tira sous l'œil la peau fine qui, plissée de mille petites rides, s'arrondissait maintenant en une large poche alourdie de saison en saison. Elle savait bien qu'elle n'avait jamais été jolie, mais, après tout, elle n'était pas la seule. Or, les années passaient qui n'apportaient jamais rien qu'un peu plus de lassitude, un peu moins d'ardeur à vivre. La jeunesse s'en allait. Edwige n'avait plus beaucoup d'espoir de voir arriver un de ces grands changements qui assurent le bonheur. Elle se fût contentée du calme. Peut-être était-ce trop encore.

Elle se demanda comment les hommes qui la rencontraient pouvaient bien la désigner. Jeune fille ? Plus maintenant. Vieille fille ? C'était tout de même un peu tôt. Elle avait trente-huit ans. Soit. Mais, enfin, à trente-huit ans, une foule de femmes sont éblouissantes. Femme célibataire ? Personne n'employait jamais ces mots-là. Était-ce de sa faute si elle n'avait jamais trouvé de mari ? Elle eût pourtant fait, pour Gaston, une femme un peu plus présentable que son imbécile de grosse dondon. Après tout, c'était peut-être parce qu'elle était énorme qu'il l'aimait. Il y a des goûts bien plus bizarres encore !

Le miroir lui faisait peur. Il lui renvoyait une image attristante et elle alla s'appuyer à la fenêtre qui n'offrait rien à voir, que, dans la froide clarté du nord, cinq étages de cour grise au-dessous d'elle, avec les trous réguliers des immenses baies, presque toutes veuves de rideaux. « Montparnasse aux artistes » ! À voir la cour, le nom du building en prenait un air de blague. La plupart des studios étaient habités, non pas par des artistes, mais par des ménages modestes qui avaient la chance de connaître un conseiller municipal ou un député. N'avait-on pas parlé, il y a deux ans, de la flanquer dehors pour loger une famille de cinq enfants ? Le beau prétexte ! Elle

aurait bien voulu s'en faire faire ! L'embêtant, c'est qu'il faut être deux pour avoir cinq enfants ! Même pour moins que ça !

Le dimanche 1er avril s'étirait interminablement. Le spectacle de la cour était presque aussi déprimant que la contemplation du miroir. L'architecte avait dû foisonner de bonnes intentions ; les trois grilles qui ouvraient sur la rue ne témoignaient pas d'un goût par trop miteux, mais l'ensemble de la construction avait tourné à la caserne ou plutôt à l'ensemble de lapinières bon marché pour familles ouvrières. Balayés tout l'hiver par un vent de fin du monde, les escaliers extérieurs s'ornaient d'une multitude de pots où végétaient tristement des plantations anémiques, Les baignoires, quand il y en avait, servaient aux pommes de terre.

Edwige, elle, n'avait pas de baignoire. Son petit atelier était entièrement occupé par les deux tables à dessin où elle peignait ses étoffes. Il y régnait en toute saison un jour neurasthénique que ne venait jamais colorer le moindre rayon de soleil. Elle s'en était autrefois consolée en pensant que l'exposition au nord est la meilleure pour les couleurs. Elle devait bien s'avouer maintenant qu'une joyeuse clarté aurait mieux embelli sa vie que la satisfaction de savoir ses couleurs très exactes.

Elle pensa à Delatre. Jusqu'au dernier automne, elle allait souvent le voir le dimanche. Elle n'irait plus. Les derniers meubles bazardés, la boutique d'antiquités avait disparu. On y installait une boucherie chevaline. Delatre n'avait jamais été pour elle qu'un ami excellent mais lointain et qui tenait à le rester. Il recommençait à sortir, à fréquenter des gens riches. Dans son bureau, quand il y était, il passait son temps à faire des comptes avec sa secrétaire, Mlle Margat ou à échafauder des projets étonnants avec un étudiant en médecine qui lui servait de démarcheur. Delatre, c'était pour elle encore une page tournée.

Le réveil marquait onze heures dix. Il allait être temps de songer au déjeuner, puis il y aurait le ménage à faire, et ensuite à peindre la dernière pièce d'étoffe qu'elle avait achetée.

— Je peux toujours la peindre, songea-t-elle. Ça ne m'engage à rien...

Le difficile, ce n'était pas de peindre des foulards de soie, des cravates et des nappes, c'était de les vendre. Bien des fois, pour pouvoir subvenir à son maigre repas, elle cédait quelque chose pour moins d'argent que ça ne lui en coûtait. L'acheteur, ensuite, était un client perdu car, quand elle avait offert à un commerçant une étoffe à trop bon marché, il y prenait goût et refusait par la suite de payer un prix raisonnable. Or, elle n'avait déjà pas trop de clients !

Elle fit de l'œil le tour de la pièce en désordre :

« Il faudrait descendre chez le charcutier », pensa-t-elle.

Elle était découragée. D'abord elle n'avait pas faim, et puis c'était lassant, cette vie solitaire, avec toujours les mêmes petites occupations que dominait, de très haut, la colossale énormité des soucis d'argent.

C'était trop que d'avoir à la fois ces ennuis-là et des tas de besognes mesquines ! Un homme dont les affaires marchent mal ne s'occupe pas de descendre à temps la boîte aux ordures. Une femme qui fait tous les jours son ménage pendant que son mari travaille ne s'inquiète pas trop des histoires de gros sous, à moins que ce ne soit pour se dire « Quand pourrai-je m'acheter un nouveau sac ? » « La vie simple, aux travaux ennuyeux et faciles, est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour... » Elle n'avait pas lu Verlaine mais Gaston savait des tas de vers par cœur.

De cet amour-là, elle en avait eu ! Quinze ou vingt ans durant. Maintenant, elle n'en ressentait plus trace. Gaston citait toujours un auteur qui appelait ça la ferveur. Avec Gaston, tout tournait toujours à la littérature. Il en devenait crispant. Peut-être, plus cultivée, lui aurait-elle plu davantage ? Mais on ne peut pas être à la fois une artiste et une intellectuelle. Elle se demandait même si l'on pouvait être l'une ou l'autre et femme par-dessus le marché. Après tout, si Gaston s'était flanqué pour la

vie cette grosse dondon sur les bras, c'était sans doute que la grosse dondon faisait mieux l'amour qu'elle !

Elle se répéta qu'il fallait descendre chez le charcutier. Sinon, il serait fermé et elle serait obligée de courir jusque chez l'Italien de la rue Vavin qui prétendait ne vendre que des « comestibles de luxe » et en profitait pour faire payer tout trois fois plus cher qu'ailleurs.

Elle ne savait plus où était son sac. Où donc l'avait-elle posé ? C'était à désespérer, cette énergie gâchée pour des bêtises. Elle chercha. Elle ne le trouvait nulle part. C'était bien là l'hostilité des choses, le vrai visage de Dieu.

Il vint du dessous des hurlements d'enfant. Edwige connaissait la chanson. Le ménage du quatrième s'offrait, chaque samedi soir, une petite saoulographie familiale, bien tranquillement, sans histoires et sans sortir. Ces gens ne tombaient très tard, ivres morts, dans leur lit, que pour se réveiller le dimanche vers midi... Ensuite, ils faisaient l'amour à grand renfort de cris mourants, puis fessaient le petit pour s'exciter et faire encore l'amour. Ils sortiraient le soir, les yeux creux, la bouche amère, le regard mauvais, épuisés. Toute la cour était au courant. Les voisins s'indignaient, parlaient d'écrire à un journal.

L'immense tristesse des dimanches ne se manifestait dans l'immeuble que par l'absence des bruits de la rue qui, d'ordinaire, enjambaient le bâtiment central, se répandaient assez largement dans la cour pour empêcher tout travail réfléchi.

Elle découvrit qu'elle se fichait du charcutier. D'abord elle n'avait pas faim et un repas en moins, c'était une économie appréciable. Sans compter la vaisselle à faire et la boîte à ordures qui, pleine depuis deux jours, commençait à dégager une odeur catastrophique. Edwige s'étendit sur le lit défait.

C'était Gaston qui la turlupinait. Pourtant, depuis trois mois qu'il était marié, elle avait eu le temps de se faire une raison ! Elle était maintenant persuadée qu'elle avait dû manquer de métier. Si, au lieu de nouer avec les garçons des relations de bonne camaraderie, elle s'était occupée, jeune, de coucher avec eux, elle en aurait été récompensée en gardant Gaston. Au lieu de cela, elle s'était stupidement imaginé qu'un homme serait ravi de la trouver vierge. Un jour, elle avait collé tout le paquet à Gaston, croyant bien lui faire un cadeau de valeur. Elle lui avait seulement joué un très mauvais tour dont il s'était montré copieusement embêté si bien qu'elle en était venue à estimer que, l'amour, c'était comme la peinture ou le piano, d'abord un métier qui s'apprend. On ne lui avait enseigné que des sornettes sans portée pratique. Malin, l'éducation bourgeoise ! Ça lui coûtait le seul espoir de sa vie ! Gaston s'était jeté sur cette femme informe qui, à peine plus jeune qu'elle, faisait l'amour depuis l'âge de quinze ans aussi souvent qu'elle le pouvait. Il est vrai que ça paraissait l'amuser, cette gourde, tandis qu'Edwige elle, c'était plutôt sentimental. Elle aurait voulu un attachement sérieux. Les hommes ne comprennent pas ces choses-là.

Ce qui la déprimait, c'était, depuis les minutes passées tout à l'heure devant le miroir, l'informe mais présente certitude de sa déchéance. Pas de doute : elle était en marche vers la vieillesse. Eh bien quoi ? On est toujours en marche vers la vieillesse ! Gaston prétendait qu'une femme fréquemment baisée reste jeune éternellement. Ça n'était pas son cas. Encore Gaston ! Est-ce qu'elle ne pouvait pas penser à autre chose ?

Ce qu'elle avait de mieux, c'était les fesses. Mi-plaisant, mi-sérieux, Gaston le lui avait toujours assuré. Gaston et d'autres aussi, quand, sur les plages elle arborait un costume de bain qu'elle se proposait chaque année de changer l'année suivante et qu'elle conservait depuis dix saisons faute d'avoir jamais eu l'argent nécessaire. C'était peut-être vrai, mais allez donc trouver, comme ça, n'importe où, quelqu'un qui vous aime pour vos fesses ! Elle ne pouvait tout de même pas les exposer dans une vitrine !

Les gens du quatrième devaient se lever au son d'une radio qui gueulait bien trop fort. Au lieu des chansons qu'elle aimait, c'étaient des réclames pour des pâtes alimentaires et pour Floria, la margarine des rois, Floria, fleur des corps gras. Mais elle fut tout de même heureuse d'entendre un slogan nouveau. « Superlavor, ça vaut de l'or ! »

Elle tendit les mains vers un roman, mais les livres lui faisaient mal aux yeux. Quand, autrefois, elle disait ça à Gaston, il rigolait et elle voyait bien qu'il l'en méprisait un peu. Elle aurait peut-être dû se mettre à la lecture, mais elle n'en avait pas pris la peine. Elle avait cru que son aventure durerait toujours.

Non seulement Gaston lisait n'importe quoi, mais il avait des idées techniques sur la littérature et les lui détaillait longuement :

— Je déteste les écrivains qui allongent la sauce. Il faut éliminer impitoyablement tout ce qui n'est pas essentiel, supprimer les pompons et les nœuds de rubans, les rouflaquettes et les accroche-cœur...

Ou bien encore :

— Il faut désarticuler la phrase française, lui faire rendre des effets nouveaux et, d'abord, éviter soigneusement la concordance des temps. Mélanger à tout instant le futur, le présent et le passé ; il y a beaucoup trop de gens en France pour écrire honnêtement et sans âme, beaucoup trop d'écrivains qui font du faux Simenon, du faux Untel, ou du faux « traduit de l'américain »...

Edwige disait : « Oui, oui... », mais elle bâillait et Gaston la jugeait idiote.

Quand elle y réfléchissait maintenant, elle voulait bien encore qu'on désarticulât la phrase française, mais ce qui l'intéressait davantage, c'était de savoir comment on peut trouver un homme, quand on a trente-huit ans, une

figure décevante et des fesses pas mal du tout. Mais où ? Comment ? À quelle occasion ? Elle n'était même plus fichue de singer la joie et l'ardeur à vivre, indispensables pour accrocher l'amour. D'abord elle ne voyait presque plus personne.

Au milieu des couleurs, elle attrapa, sur la petite table de chevet un miroir de trousse de voyage qui avait autrefois appartenu à sa mère. Tant d'années lui avaient enlevé son dos de carton bouilli imitation cuir et sa poignée rabattable. Tel quel, il pouvait encore servir. Il n'était désargenté que dans un angle.

Ces poches sous les yeux lui enlevaient les derniers restes de sa confiance. Alors, pour se donner encore des raisons de vivre et d'espérer, elle releva sa robe, baissa sa culotte et se coucha sur le ventre, le miroir à la main. Gaston aurait ri de la voir dans cette situation. Il ne l'y verrait plus. Jamais. Elle se contorsionnait pour arriver à centrer dans le petit miroir une paire de fesses rougeaudes et une raie d'où émergeaient quelques rares poils noirs. Elle était la proie d'une sourde détresse.

On ne voyait rien. Elle se redressa. À trente-huit ans pouvait-on encore plaire aux hommes ? Rien n'était moins sûr quand on n'avait pas quelque chose de chouette, un petit je ne sais quoi... Elle finit par combiner un jeu de glaces pour se voir plus à l'aise. Gaston, s'il revenait, s'il se présentait à elle, si tout à coup il frappait à la porte lui disant : « C'est moi ! », la trouverait-il changée ?

Elle se le demandait, mais elle savait déjà la réponse. Il lui semblait, en se regardant, sentir son cœur s'arrêter, sa poitrine étouffée comme dans un corset trop étroit.

Et la vérité lui apparut enfin, si vive, si claire, si évidente, qu'elle abandonna le miroir et qu'effondrée, haletante, éperdue, elle se jeta sur le lit, la tête dans le pli du coude, prête à donner tout pour oublier, pour mourir, pour ne plus voir, parce qu'elle pensait :

« Elles se rident !... »

Elle pleurait à gros sanglots. Elle voulait sortir de cette vie affreuse. Elle ne pensait plus du tout au charcutier d'en face et elle bégayait en répétant avec l'obstination d'un disque abîmé qui retombe dans le même sillon :

— Gaston... Gaston... Gaston... Gaston...

LXIV

PETIT GUIGNOL DEVIENDRA GRAND

Du *Parisien libéré*, samedi 7 avril 1973 :

« Coup de théâtre dans l'affaire Panoplie. MM. les professeurs Chaplure et Mouche de Mayenne ont remis hier le rapport qu'ils ont établi sur le cas de M. l'abbé Panoplie, anciennement curé de Sainte-Colombe. Les deux éminents praticiens concluent à l'irresponsabilité totale du prévenu qui souffre de catatonie avec suggestibilité morbide et devra subir un traitement psychanalytique. Sitôt informé, Mgr de Lamotte-Brûlé, archevêque de Bordeaux, a ordonné des prières spéciales dans tout son diocèse pour la guérison du malade et le repos de l'âme de ses victimes. »

Derrière le bureau de Mostefa, un placard. Il l'ouvre pour y chercher un échantillon, puis se tourne vers le type qui a relevé sa chemise presque jusqu'à l'épaule :

— C'était de l'acécoline que je t'ai fait la dernière fois ?

— Oui, monsieur Docteur...

Le type est un Berbère, Mostefa un Arabe. Leur seule langue commune est le français, mais le malade ne le parle qu'avec un fort accent.

— Je ne trouve plus d'acécoline...

Il cherche encore. Sur deux ou trois rayons s'entassent des centaines et des centaines d'échantillons médicaux. Ils sont de toutes les formes, de toutes les tailles ; chaque jour les laboratoires en expédient de nouveaux.

— Ah ! En voici !

Il a trouvé son produit et il ouvre la boîte, sort l'ampoule, prépare la seringue. Il referme le placard. Sous l'étagère du bas, il y avait aussi vingt-cinq bombes.

Quand la seringue a bouilli, il va pour verser l'eau dans le lavabo. Le Berbère l'arrête affolé :

— Tu fais pas ça, monsieur Docteur... Tu fais pas ça... Ou bien alors...

Non seulement Mostefa connaît cette croyance, mais il la partage, comme ses trois cent millions de coreligionnaires, rois, ministres et savants compris. Si l'on verse de l'eau chaude dans le tuyau, un génie sort de terre et demande : « Pourquoi me brûles-tu ? » Mostefa s'est quelquefois demandé si c'était bien vrai mais il n'a pas poussé très loin l'étude du problème. Le doctorat en médecine est une chose et la foi en est une autre. Le mélange est détonant. Il rassure son client :

— Si tu dis : *« Bism'Illah »*, « Au nom de Dieu », le génie a peur et reste dans la terre...

— Ah ! bon... Tu sais mieux que moi, monsieur Docteur...

Il a fait sa piqûre et chaque chose, ainsi, est restée à sa place : les croyances dans le cœur, les connaissances dans la tête, l'acécoline dans le malade.

Et puis les bombes dans le placard.

Bism'Illah !

De *France-Soir* :

« Le double crime de Marly va-t-il rebondir avec le commissaire Chandeleur ? Depuis hier un homme de petite taille, aux cheveux poivre et sel, est interrogé sans répit dans les locaux de la police judiciaire. On sait que, souffrant d'une affection (coqueluche) contractée en service, le commissaire Delanave a dû se démettre de l'enquête et passer la main à son illustre collègue. Les policiers sont muets mais on est d'avis qu'ils suivent une nouvelle piste. Il semble que, questionné à nouveau, le portier n'ait rien révélé que les enquêteurs ne connussent déjà. »

Résumé des faits :

« Le vendredi 16 mars, à quelques mètres de la route goudronnée qui traverse le parc de Marly-le-Roi, un ouvrier qui se rendait à son travail découvrait les corps de Marie-Thérèse Vauthier, vingt-trois ans et de Julien Clicquot, même âge. Marie-Thérèse Vauthier, la poitrine percée d'une première balle avait été achevée d'une seconde qui, pénétrant par la bouche, était ressortie par la nuque. Son compagnon avait la tête fracassée. Il avait reçu un coup de revolver à bout portant.

« La voiture des jeunes gens avait disparu. Sac et porte-feuille n'avaient pas été touchés. La voiture devait être retrouvée quelques heures plus tard près de la porte d'Auteuil.

« Les trois assassins ont été vus. Ils sont entrés dans le parc par la porte du chenil située sur la départementale 7. Ils sont sortis, dans la voiture volée, par la route de la forêt. Plusieurs personnes ont entendu les coups de feu, mais les ont attribués aux jeunes garçons du village qui, souvent, le soir, s'exercent à la carabine. Les deux victimes avaient une vie simple. On ne leur connaissait pas d'ennemis.

« Trouvera-t-on les assassins ? »

MacLellan se verse un grand verre de whisky, y laisse tomber un cube de glace, ajoute l'eau. Il le fait toujours avant d'écrire à sa femme. Du reste, aujourd'hui, il ne lui écrira pas ; il enregistre pour elle une bande de magnétophone. C'est plus simple et la voix vivante est tout autre chose qu'une froide feuille de papier. Par malheur, c'est lourd et encombrant et, le paquet passant par la valise, on l'a nettement prié de ne pas abuser... Sa correspondance est donc constituée d'environ une bande pour deux ou trois lettres normales.

Parlera-t-il en français ? Il ne sert à rien que Betty travaille encore à se perfectionner dans cette langue morte... Enfin, disons mourante et n'en parlons plus... Il serait autrement utile qu'elle apprît l'arabe, mais elle n'a aucun goût pour les langues étrangères. Quand on a la chance de parler l'anglais, le langage universel, c'est aux autres à se débrouiller. Elle sait le français depuis son enfance à Rochefort. Ça suffit comme ça.

Il commence : « Bonjour, Betty... »

C'est très difficile d'être naturel devant une machine. Tiens ! il a parlé tout de même en français !

C'est une invention merveilleuse que le whisky. Il suffit de penser aux affreux alcools français qui tout de suite vous font la bouche pâteuse et vous soulèvent le cœur pour apprécier à sa juste valeur ce léger dépassement de soi-même, cette petite excitation joyeuse, tirés d'une boisson presque inoffensive. Tout de suite, il en vient aux événements qui peuvent l'intéresser. Pas besoin de lui faire savoir (elle s'en doute !) qu'ici la vie est devenue presque impossible dans ce climat de grèves perpétuelles et de guerre civile larvée. Allons-y :

« Je suppose tout de même, Betty, que vous savez de nous quelques nouvelles : la France, depuis trois jours, a un nouveau gouvernement. Pas plus solide que les autres, mais, somme toute, pas moins. Dans la plupart des démocraties, un homme comme Caudal-Denfert serait impitoyablement

exclu du pouvoir par les bruits, vrais ou faux, qui courent sur sa vie privée. Mais nous sommes à Paris et il a eu douze voix de majorité, d'une majorité qui se disloquera dès la première décision. Le gouvernement en sera quitte pour ne prendre aucune décision.

« C'est particulièrement vrai en ce qui concerne Madagascar. Pas de danger que le nouveau ministère s'amuse à faire les mêmes sottises que son prédécesseur. Il ne soutiendra ni les rebelles, ni l'armée. Son but presque avoué est de laisser pourrir la guerre. On dit que Caudal-Denfert se refusera jusqu'à sa chute qui est attendue pour bientôt à négocier l'abandon. À la Bourse de Paris, les valeurs minières malgaches ne cessent de monter. De toute façon, le succès de la révolte est assuré.

« Il paraît que des membres, chaque jour plus nombreux, du corps expéditionnaire passent à l'ennemi et demandent la nationalité malgache. La France ne fait plus recette.

« Ma chère Betty, je vous écrivais, dès mon arrivée à Paris, de détruire mes lettres. Maintenant, je vous dis : « Effacez la bande « dès que vous l'aurez entendue. » Dans la valise, elle ne risque rien mais, ensuite, ne la laissez pas traîner parce que, voyez-vous, ce que je veux vous dire maintenant est grave.

« Vous savez que, pour la Russie, pour l'Europe et pour nous, une seule question se pose : « L'Amérique défendra-t-elle réellement « la France ? » Je viens de dire que c'était grave. Non, Betty. C'est autre chose : c'est, pour toute la planète, une question de vie ou de mort. Ça me touche de près, ça vous touche de près et ça touche de près tout ce que vous pouvez imaginer. Aussi bien ce que je vais ajouter n'est pas un « tuyau », c'est une impression. Rien de plus. Surtout n'allez pas croire que je vous révèle des secrets d'État.

« Attendez que je boive un peu. Je suis sûr que vous êtes comme moi sensible à cette petite difficulté : parler quand on ne vous répond pas. Mais

passons là-dessus. Vous savez que je dîne assez souvent chez le général Wheeler. Vous savez, puisque vous le connaissez depuis votre voyage récent, que c'est un homme sérieux. Vous savez que ce n'est pas le genre du bavard qui parle à tort et à travers. Je pense qu'on pourrait le couper en tranches avant qu'il divulgue un renseignement connu de lui. J'insiste encore une fois : il ne s'agit, Dieu merci ! que d'une impression.

« Voilà, j'ai « l'im-pre-ssion y que Washington songe à défendre réellement la France. Je souhaite me tromper. Vous savez ce que j'en pense ; que ce serait sans doute la plus grosse gaffe de notre histoire. Ah ! quel dommage que Washington ne se fasse de la France et de l'Europe aucune idée raisonnable ! On se demande, si c'est vrai, ce qu'espèrent nos dirigeants. Ni France ni Europe ne méritent de faire courir aux États-Unis un tel risque. Je suis inquiet, vous le devinez, terriblement inquiet... Comme toujours ! »

Du *Chasseur français*, avril 1973 :

« L'impuissance est guérissable ! (Communiqué) : L'impuissance est une maladie qui annihile la volonté. Par une bien compréhensible pudeur, le malade hésite à se confier à son médecin. Pourtant, les cas désespérés d'impuissance virile sont extrêmement rares. Il existe des remèdes simples, efficaces et rapides. « Pourquoi suis-je impuissant ? Quelle est la cause de mes échecs ? Est-ce la faute de ma compagne ? » À ces questions et à bien d'autres, le docteur Micheton répond ce mois-ci dans *Toute la médecine*. Vous trouverez encore dans ce numéro : « Enfants paresseux et tuberculose larvée », par Éliane de Quercy ; « Oui, la chirurgie guérit la mauvaise haleine », par le docteur Cabarrus ; « Les méfaits des engrais chimiques », « Un nouveau traitement du cancer fait ses preuves en Australie », « Cheveux, charme et souci de la femme moderne ». *Toute la médecine* est en vente chez votre marchand habituel. Somptueusement illustrée. »

Le premier soin du colonel Joliveau, en rentrant chez lui le 7 avril pour déjeuner, fut de tomber sur le renseignement que la Sûreté du Territoire cherchait en vain depuis des mois.

Il était d'une humeur massacrante :

— Je suis sûr que la mère Gendron a jeté la lettre de la cousine de Bonneille ! Elle demandait que nous allions à Vernon dans huit jours et je ne sais même plus s'ils invitaient aussi les enfants ! Comment veux-tu que je lui réponde ?...

La colonelle émit une opinion de bon sens :

— Est-ce que le général de Portentère vient avec sa famille ?

— Je ne m'en souviens plus. Il faut que je retrouve cette lettre !

— Tu as cherché dans le secrétaire ?

— Oh ! elle ne peut pas y être. Je l'ai posée sur la table de l'entrée. Je me vois encore...

— Cherche quand même !

Le colonel ne trouva pas la lettre. Cinq minutes plus tard, en entrant dans la chambre, sa femme le vit hébété, marmonnant à voix basse des jurons indistincts.

— Eh bien, cette lettre ?...

Il tenait à la main un petit papier qu'il lui montra : « M. Trampel. Tous les mercredis à minuit, derrière la Cascade. »

— Mais, nom d'un chien, m'expliqueras-tu ?...

Avant de réfléchir, elle avait déjà répondu :

— Ça ? C'était dans une poche de Gilbert. Je l'ai trouvé un jour que j'envoyais son costume bleu chez le dégraisseur. Tu connais ?...

Et puis elle se mordait les lèvres. Cette histoire allait faire des ennuis à Gilbert. On se demandait pourquoi, du reste ! Mais le colonel était bizarre. Comme si c'était le moment d'embêter son fils à quelques semaines du bachot !

— Où est-il, Gilbert ?

— Mais au collège, je suppose !... C'est-à-dire qu'il est midi et demie. Il va rentrer d'un instant à l'autre.

— Il y a longtemps que tu as trouvé ça ?

— Est-ce que je sais ! Voyons, c'était... Il doit y avoir trois mois... Oui... C'était en février. Est-ce tellement important ?

— Très ! Mais, pourquoi, diable, n'as-tu rien dit ?

— Est-ce que je pouvais me douter que c'était « très important » ? Dis-moi, ça ne va pas...

Elle voulait demander si ça n'allait pas gêner le travail de Gilbert, mais elle s'arrêta découragée, tandis que le colonel secouait la tête :

— Sacrebleu ! Si j'avais eu ça au temps du ministère Cazenavet ! D'autant qu'il reste à voir si, après trois mois, ce renseignement est encore utilisable !

— Tu le connais, ce M. Trampel ?

— C'est-à-dire que je voudrais beaucoup le connaître davantage !

— C'est un espion ?

Il fit un signe d'assentiment. Elle ne comprenait pas comment Gilbert pouvait avoir sur lui l'adresse d'un espion, mais elle en fut rassurée. Maintenant, elle se rappelait très bien avoir pensé qu'il s'agissait d'un joueur.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? Le faire arrêter ?

— Sûrement pas, mais je vais le faire filer, en admettant qu'il aille toujours à ce bizarre rendez-vous...

— Si c'est un espion, tu n'as pas peur que les gens que tu chargeras de la filature s'entendent avec lui ?

— Les gens que je chargerai de ça ne sont pas communistes. Mais, enfin, comment Gilbert a-t-il cette adresse ?

Justement, on entendait une clé qui tournait dans la serrure de l'entrée. En reconnaissant le pas, le colonel appela :

— Gilbert !

Il arrivait, tenant à bout de bras trois bouquins serrés dans un élastique. Quand il vit le papier, il prit garde d'adoucir, dans sa jolie figure innocente, l'éclat de son regard féroce.

— Ta mère a trouvé ça dans une de tes poches. Qu'est-ce que c'est ?

Il se disait que ça allait peut-être faire des difficultés. Il fit semblant de chercher :

— C'était dans ma poche ? Ah ! oui, je me souviens... J'ai trouvé ça sur une table de café.

— Avec qui étais-tu ?

— Avec des camarades du bahut. C'est le client d'avant qui l'avait laissé ça.

— Un drôle d'oubli...

Lui, Gilbert, il n'oubliait jamais rien. Il se souvenait parfaitement du café où, vers le début de décembre, Fernand avait vidé ses poches pour y chercher des allumettes.

— Je t'en prie, tâche de me préciser la date exacte. Était-ce il a longtemps ?

— C'est que... Oui... ça doit être vieux...

Il avait le même air que lorsque le professeur l'interrogeait sur une leçon qu'il n'avait pas apprise :

— J'ai trouvé ça sur une table de café... Il y a des mois... Comme il y avait une adresse, j'ai voulu le rendre à la caisse et ensuite j'ai oublié...

— Tu es sûr que tu me dis bien la vérité ?

— Oh ! je ne vais pas m'amuser à mentir pour si peu !

— Je t'en prie, Gilbert, je t'en prie. Dis-moi la date exacte... et puis le nom du café...

« Ça y est, pensa-t-il. Voilà les emmerdements qui commencent ! »

De *Sursaut français*, samedi 7 avril 1973 :

« Le premier devoir de quiconque veut faire pièce aux misérables FACTIEUX, issus tout droit de la trahison, c'est d'oser ne pas tomber dans les panneaux de l'anti-France quand elle affiche aujourd'hui me sorte de

patriotisme de mauvais aloi qui ne peut tromper que les imbéciles et les VALETS de l'étranger.

« Ce misérable CAZENAVET, à la solde et à la traîne d'intérêts politico-commerciaux connus, vient de se faire signifier que le pays n'entendait plus se laisser DUPER par les épouvantails agités par un vieillard rongé de toutes les tares honteuses de l'âme à défaut de celles du corps. Mais « Vitiosum est ubique quod nimium est ! » À Cazenavet-Casse-navet, les Français ont répondu par le mot de Cambronne qui résonna jadis avec tant de brio sur le champ de bataille d'Austerlitz. Le pays, réveillé de sa trop longue LÉTHARGIE (léthargie voulue par les frères-trois-points et les Juifs de la POLITICAILLE que nous avons laissés s'installer à l'ombre du drapeau TRICOLORE), est décidé à se grouper autour de *Sursaut français* pour montrer que, si la carence officielle persiste, c'est à l'énergie privée animée par une volonté patriotique qu'il appartiendra de donner libre cours à sa juste FUREUR ? Contre tous les VA-DE-LA-GUEULE de l'Assemblée et d'ailleurs, vive la France, vive l'Union !

Joseph HACHE, officier retraité des A.I. d'Afrique du Nord.

« *P.-S.* — C'est par l'effet d'une simple coquille que, dans notre dernier article, nous avons parlé de sainte Geneviève, repoussant les Vandales. Nos lecteurs ont rectifié d'eux-mêmes.

« Aidez *Sursaut français* à paraître plus régulièrement. C.C.P. Paris 19 206-42. »

— Allo. C'est Mlle Margat ? Ici, Delatre.

— ...

— Merci. Moi je vais très bien. Mais je n'irai pas au bureau ce soir. Une de mes amies vient de mourir. Vous savez, la petite que vous avez vue une fois, celle qui peignait des étoffes.

— ...

— C'est très gentil à vous. Merci. Évidemment, je l'avais un peu négligée ces temps-ci, mais je lui avais promis dès que possible de remonter son affaire. Je pense qu'il y avait là un peu d'argent à gagner. Les acheteurs ne sont pas sensibles au dessin. La question qu'ils posent est toujours la même : « Est-ce bien peint à la main ? » Ensuite, que ce soit fait en cinq minutes ou en dix heures, ils s'en moquent. Et puis, elle avait des ennuis d'un autre ordre, son ami s'était marié...

— ...

— Non, je n'en sais rien. Évidemment, c'est possible. On a trouvé un tube de gardénal à la tête de son lit. Je me propose d'expliquer qu'elle en prenait tous les soirs. Je voudrais essayer d'éviter une autopsie inutile. D'autant que, si ce que nous pensons est vrai, il vaut mieux que sa mère l'ignore...

— ...

— Oui. Elle devait se sentir très seule... Dites-moi, mademoiselle, vous avez ouvert le courrier ?

— ...

— Il n'y a pas la réponse de Kuhlmann ?

— ...

— Je tiens cela pour une bonne chose. Ce retard montre qu'ils étudient notre proposition. Si elle leur avait paru tout à fait impossible, nous aurions eu la réponse par retour. Je pense que M. Breuil passera dans l'après-midi. Vous lui prendrez ses rapports et l'enverrez demain du côté de Versailles. La liste des détaillants qu'il doit y voir se trouve dans le tiroir de mon bureau.

— ...

— Il est certain que c'est bien triste. Elle vivait seule. C'est la concierge qui, inquiète de ne pas la voir descendre, a fait forcer la porte. Elle a dû mourir il y a quatre ou cinq jours. De toute façon, je serai demain à neuf heures au bureau. À demain donc, mademoiselle.

Le bureau de Broutart au quai des Orfèvres :

— Non, mais, dites donc, Pelot, est-ce que, oui ou non, vous vous foutez de moi ?

— C'est que, faudrait pas me prendre pour ce que je suis pas ! Je suis pas un donneur, moi !

— Tu prends ça pour une honte ? Mon père était douanier. Il ne travaillait que sur dénonciation. C'est quand même moi qui suis dans ce fauteuil ! J'aime autant te dire tout de suite que je te prendrai pour ce qui me plaira. Voilà six mois que je recule ton affaire alors que tu devrais être en tôle depuis longtemps : Moi, je te dis ça bien gentiment : tu vas finir par te faire coffrer...

— Alors, somme toute, c'est de l'espionnage que vous voulez me faire faire !

— Non mais voyez-vous ça ! Incroyable ! Voilà que ça fait du sucré, maintenant ! Tu veux continuer à faire le mariole ? D'accord ! Je te garantis

que ça ne te portera pas chance ! Alors tu t'es imaginé que tu allais te foutre de moi ? D'abord combien de temps as-tu encore à rester à La Celle-Saint-Cloud ? Plus bien longtemps, sans doute ?

— Si. Ils ont racheté de nouveaux meubles. J'en ai bien encore pour trois mois. Plutôt quatre ! Dites-moi, pourquoi voulez-vous savoir tout ça ?...

— Alors ça, c'est le bouquet ! Le voilà qui me pose des questions ! Jamais vu ça ! J'ai vingt ans de métier mais je n'ai jamais vu ça ! Donne le renseignement que je te demande et tu me poseras des questions après. Tu sais bien que les satyres, moi, j'aime pas ces gars-là...

— Mais puisque je ne sais rien...

— Démerde-toi pour savoir quelque chose ! Dis donc, mon garçon, je pourrais me mettre en colère, mais j'aime mieux pas, parce que, tu comprends, ça ferait de la casse et, pour toi, ça serait pas bon... J'aime mieux t'expliquer bien gentiment les choses... Alors, voilà : C'est pas quand on a fait une blague comme la tienne qu'il faut venir jouer les difficiles. Moi j'arrange ton cas, mais c'est donnant donnant... Je te dis ça parce que je vois bien que tu ne comprends pas encore très bien... Je vais même te dire autre chose : c'est que, si tu étais bien correct avec moi, ça pourrait te rapporter. Et beaucoup !

— Comment ? me rapporter...

— J'ai dit : beaucoup !... Maintenant, c'est fini de rire ; tâche de comprendre : ou bien du fric pour continuer, ou la tôle et tout de suite ! Si ça t'amuse d'aller en tôle, c'est ton affaire. Moi, je ne force personne...

— Monsieur l'inspecteur...

— Te fatigue pas. Je te donne encore deux mois. Tu vois que je ne suis pas vache... Seulement dans deux mois je veux la réponse. Sans ça : au

gnouf !

— Mais quelle réponse ?

— On t'a jamais dit que t'étais un petit peu con ? Je veux la date du prochain voyage en Allemagne du général Wheeler...

— Bon. Seulement c'est de l'espionnage...

— Tu refuses ?

— Mais non, je ne refuse pas... Mais tout de même...

— Je vois que tu deviens raisonnable. Wheeler va à Berlin environ tous les trois mois. Il en revient mais tu avais simplement oublié de me prévenir. La prochaine fois je veux le savoir au moins trois ou quatre jours d'avance. Sinon, petite tête, te fais pas la moindre illusion. Pour saler les types qui font ce que tu as fait, moi, je suis connu dans le quartier. C'est moi qui te le dis...

C'était la veille au soir que s'était tenue, quai des Orfèvres, cette intéressante conversation et M. Pelot avait mal dormi.

Chaque matin, vers les sept heures, il se rendait aux cabinets. C'était une opération considérable et solennelle, qui durait vingt-cinq minutes et que, parmi les affres de la constipation, la douce émotion de la diarrhée, ou les rares délices d'une satisfaction sans ombre, le tapissier occupait à la lecture d'un journal naturiste. Ces journaux répandaient ensuite dans les pièces une odeur légère. Il arrivait même qu'ils s'ornassent de virgules.

Or, ce matin, il ne pouvait pas lire, obsédé qu'il était par une unique question troublante :

« Pourquoi l'inspecteur veut-il savoir ça ? »

LXV

UNE BELLE FAMILLE FRANÇAISE VAINCUE PAR LE MALHEUR

Josiane s'étonna peu de cette sorte de gaieté qui animait ses parents. Elle la connaissait bien et s'en méfiait comme de médecine et peste. Cette agitation-là tournait le plus souvent mal et, de pastis en vin rouge, de fines en doubles marcs, s'était longtemps terminée pour elle en volées mémorables. Les volées avaient fui avec son innocence. Pourtant, elle se méfiait encore.

Le ménage s'était levé tôt (comme des qui travailleraient) ; ceci, déjà, était inhabituel. Quand on est en chômage, c'est bien le moins qu'on en profite un peu pour se payer du bon temps ! On avait poussé un biberon dans la petite dernière, chassé les autres gosses, y compris Eugène qui, tout heureux d'inaugurer ses béquilles neuves, étalait sa paresse et sa jambe trop courte sur tous les trottoirs du quartier.

— Josiane, tu feras du bifteck-pommes-frites, comme toujours !

— Et pour les mômes ?

— Des lentilles.

Elle ne disait plus : « Et pour nous ? » parce qu'elle avait vaincu dans la guerre du bifteck et qu'elle y avait droit maintenant elle aussi. Unies dans des grossesses presque contemporaines, sa mère et elle étaient au même régime. C'était, dans cette famille, un privilège des reproducteurs.

Les enfants étaient moins difficiles. Pour eux, les lentilles tranchaient agréablement sur la fadeur des pommes de terre, des macaroni qu'on faisait

toujours trop cuire (faut que ça profite).

Le temps n'était pas aux économies. C'était jour de largesse. Ça se sentait. Avant de partir, Mme Pichegru avait recommandé :

— Faut que tu fais de l'eau chaude pour la lessive. Qu'a soye bien bouillante surtout... J'achèterai Superlavor.

Elle avait promis distraitement. Les prétentions à la lessive marchaient de pair avec les journées d'enthousiasme. On ne la faisait pas trois fois par an, mais on annonçait souvent qu'on allait la faire et l'on mettait l'eau à bouillir. Avant de refermer la porte, Léontine avait encore rappelé :

— T'iras au marchand de vin. Orvète un peu que ça soye du bon... Tu n'en prendras dix litres...

On n'en prenait les autres jours que huit. Décidément, c'était la fête.

Josiane était allée à la fenêtre. À travers les carreaux sales, elle avait suivi de l'œil le ménage qui traversait la rue, précédé de loin par le ventre de Léontine.

Ses parents étaient entrés dans le bistrot d'en face quelques minutes, juste le temps de prendre un peu de goutte et ils étaient repartis, bras dessus, bras dessous, comme deux jeunes mariés pleins de fraîcheur.

« Pour sûr, avait-elle pensé, qu'ils s'en vont toucher les allocations... »

Non. Ce n'étaient pas les allocations. C'était le secours aux chômeurs. L'Assemblée ayant voté le projet. Frotte avec effet rétroactif depuis le 1er janvier, les Pichegru avaient reçu la veille une lettre agréablement composée :

« Monsieur, j'ai l'honneur de porter à votre connaissance qu'aux termes de la loi du 24 mars 1973, mon administration vous est redevable d'une

somme de frs 587,25. Vous voudrez bien, pour encaissement de cette somme, vous présenter à mes bureaux de huit heures à midi et de quatorze à seize heures. Veuillez agréer, monsieur... »

Au mur, le général Tsara, glorieux vainqueur des troupes françaises lors de l'affaire d'Ambositra, affichait sous une impressionnante casquette un sourire de comédienne. Josiane torcha la dernière gosse, la petite crevée qui poussait mal ; l'enfant geignait un peu. Pour avoir la paix elle lui donna sa tétine. Plus tard elle mit au feu les lentilles. Avant de faire ses courses elle fit bouffer ses cheveux. Elle s'estima parfaitement belle.

M. et Mme Pichegru rentrèrent vers midi dans une forme éblouissante. Avec l'argent des bourgeois exploiteurs, ils rapportaient une délicate odeur d'anis qui embaumait l'atmosphère. Elle constituait, mêlée au fond de pisse et de pet refroidi qui distinguait l'étroit logement, un parfum nouveau mais des plus heureux. Aussi se mit-on à table en chantant. Les enfants, eux, mangeaient n'importe où et pas tous à la fois car il n'y avait pas assez d'assiettes. Puis, après le repas de lentilles, ils filèrent, comme tous les jours sur le trottoir, après la formule habituelle :

— On va à l'école...

Et, comme ils ne voulaient pas d'histoires, il leur arrivait, en effet, d'y paraître.

Josiane fit un peu de vaisselle. On ne l'embêtait plus guère depuis qu'elle était enceinte. Elle travaillait à son idée.

— Pourquoi que t'as pas mis l'eau de la lessive ?

— Je vas la mettre.

— Où cha, alors, que tu mettras tin choux ?

Pichegru s'endormit. Léontine en profita pour s'esquiver vers le Café du Progrès en expliquant :

— V'la le bifteck qu'a me remonte. Faut que je prends un petit verre...

Josiane la vit partir avec satisfaction. Il y en avait pour des heures. Le plus souvent, elle ne voyait rentrer sa mère que tard le soir, parfois couverte de vomissures, quand le bistrot la poussait dehors avec de bonnes paroles :

— Faut vous soigner, madame Pichegru. Vous avez pas l'air bien... Moi, je serais que de vous, j'irais au docteur...

Elle donna encore un biberon à la gosse, puis, du désordre immonde de ce qu'on appelait la cuisine, elle tira un immense chaudron de tôle qu'elle installa sur le feu. Elle le remplissait avec une casserole, Il eût été trop lourd pour qu'elle le transportât plein d'eau. Plus tard elle mit au feu les choux, eux aussi dans une grande bassine. Le fourneau était trop petit. Elle eut beau faire, chaudron et bassine en équilibre instable se disputaient une médiocre surface.

— Sûr que ça va se casser la gueule... Faut que je fais gaffe...

Le polygéniteur s'éveilla vers le soir. Sa bonne humeur avait été du monde où les meilleures choses ont le pire destin. Il était furibard.

Josiane se demanda si elle ne devrait pas enlever l'eau qui bouillait toujours. Sa mère ne rentrerait pas et elle ne se sentait aucune envie de faire la lessive. Elle se dit qu'après tout elle s'en foutait et laissa l'eau bouillir.

La petite Raymonde qui avait six ans rentra de bonne heure. Elle arriva, l'œil tout frais poché, gueulant comme un putois, accusant de l'avoir battue le petit Meuhan, un propre à rien de dix ans qui restait juste en face, un peu de chose...

— Tu vas la fermer ? dit Pichegru.

D'ordinaire, les enfants n'osaient guère se plaindre tant était grande la terreur qu'inspirait l'ivrogne. Raymonde fit des efforts pour ne plus renifler qu'en silence. Elle y réussit mal.

Pichegru oscillait à travers la pièce sur ses jambes courtes et solides. Une paire de bretelles détachées pendait derrière son pantalon. Il cherchait un journal afin d'aller chier.

— J'ai mal, dit l'enfant.

Il la regarda de ses gros yeux globuleux. Cette fois-là, il n'avertit pas mais lui flanqua, à toute volée, une colossale paire de gifles :

— Va te coucher !

Il lui désignait du doigt la paillasse souillée où dormaient la nuit quatre des enfants. Il recommença à chercher en questionnant :

— Où que t'as mis le papier ?

Or, la petite fille criait de plus en plus. Elle devait avoir vraiment mal et la gifle était tombée en plein sur l'œil poché. M. Pichegru vit rouge :

— Tu me paieras ça, salope !

Il poursuivait la petite qui, une main sur son œil malade, courait aussi à travers la pièce.

— Salope... Salope...

Josiane ne détestait pas que ses frères et sœurs fussent battus. Elle l'avait tellement été que les gifles des autres lui semblaient naturelles, voire, car les enfants lui donnaient de la peine, un juste retour des choses d'ici-bas. Mais elle s'écarta prudemment.

Pichegru n'avait pas l'agilité de Raymonde mais sa masse était énorme et le logement petit. Il en occupait à lui seul une bonne part. Quand il coinça la gosse, qui, maintenant, hurlait de frayeur, il crut l'avoir, lui décocha un coup de pied formidable.

Ensuite, on ne sut plus ce qui se passait. Le coup avait envoyé valser Raymonde jusqu'au fond de la cuisine. Un bruit de ferraille, des hurlements épouvantables et qui ne cessaient plus. Josiane s'aperçut la première que l'enfant avait renversé sur elle la totalité du chaudron d'eau bouillante. Pichegru s'était retourné et Josiane criait aussi pour l'attirer :

— Y a la petite qu'est brûlée... Y a la petite qu'est brûlée...

Raymonde avait d'abord hurlé à faire s'écrouler la maison et, déjà, elle criait moins fort. Josiane la tira sur la paillasse, s'accroupit près d'elle et constata qu'elle avait une drôle de tête. Elle gueulait longuement comme un chien les soirs de lune. Tristement. Alors son père daigna la regarder. Ce fut pour dire :

— Bordel...

Il s'approcha quand même. La figure de la petite fille était rouge comme un homard. Sur les yeux fermés, les paupières avaient l'air de deux énormes boules. Elle tremblait dans ses vêtements mouillés.

— Faut qu'on la déshabille..., ordonna Pichegru.

Le petit Roger accourait du trottoir. Il passa précautionneusement la tête par la porte entrebâillée, sachant bien que les beignes accompagnent les cris comme les enfants l'amour. Il s'enfuit épouvanté, mais Josiane avait eu le temps de lui crier :

— Descends vite que tu préviens Léontine !

Pichegru répétait :

— Faut qu'on la déshabille...

Josiane voulait bien. Avec toutes les précautions dont elle était capable, elle essaya d'enlever une chaussette, mais elle s'arrêta tout de suite : la peau venait avec le tissu. Les cris semblaient sortir de partout à la fois, ils emplissaient lentement la pièce, avec la certitude d'une marée et on les entendait longtemps encore pendant que l'enfant reprenait son souffle pour crier de nouveau. Léontine n'arrivait pas et Mme Pichegru demanda :

— Ça serait-il pas mieux qu'on la conduit à l'hôpital ?

Elle disait cela pour elle-même, sachant bien que son père n'était plus capable, à cette heure-ci, que de cuver son vin. Ce fut pourtant lui qui expliqua :

— Je vas te montrer...

Il se mit en devoir de tirer sur les vêtements. Il arrachait à chaque instant de longues bandes de peau. Les hurlements forcenés ne le gênaient pas. Ses doigts tremblaient. Il avait les mains sales. Tout en travaillant il s'inquiéta :

— Où ça que t'a mis le papier ?

Roger remontait. On ne s'entendait plus. Il appela sa sœur sur le palier pour lui expliquer qu'au café il avait vu Léontine. Il lui avait bien expliqué, mais elle n'avait fait qu'en rire. Elle ne comprenait plus. Alors, le monsieur du Progrès, le troquet, avait gentiment pris l'enfant par la main :

— Laisse ta maman. Elle est pas bien.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

Il le savait déjà. Elle était soûle à faire peur. L'argent des riches, c'est pas pour les chiens.

Elle monta pourtant, vingt minutes plus tard, juste comme Pichegru terminait l'écorchement de sa fille. À poil, la môme était maintenant d'une jolie couleur sang de bœuf. Partout, sauf sur les reins, elle avait perdu toute espèce de peau. Ce fut cette couleur qui frappa Léontine. Elle s'approcha, regarda longuement l'enfant, constata :

— Qu'est-ce qu'elle est rouge !

Elle n'en dit pas plus et tomba sur le lit.

— Josiane, appela-t-elle, faut que je vomis...

Ce furent, ce soir-là, ses dernières paroles. Sa fille lui passa une casserole, mais elle avait déjà dégueulé dans les draps qui, du reste, ne s'en trouvèrent guère plus sales pour autant. Ensuite, elle s'endormit.

Pichegru, cependant, manifestait une activité débordante. Il expliqua à Josiane :

— Je vas la guérir, moi. Que ça sera rien du tout !

— Mais elle est toute brûlée !...

— Pas vrai. Y a le dos qu'est rudement sain !

— Et les yeux ?

— T'occupe pas. Ça s'arrangera.

Josiane n'en était pas tellement sûre, mais elle le laissa faire. Il était allé dans la cuisine, en rapporta une bouteille d'huile. De ses larges mains sales, il en frotta l'enfant.

Raymonde n'en pouvait plus de crier. Il semblait qu'elle respirât difficilement. Pichegru en pleine action enseignait :

— Tu vois, faut faire comme ça. Ça sera rien que je te dis.

La nuit fut difficile. Léontine ronflait avec le calme des consciences pures, mais Pichegru n'avait pas mis longtemps à manifester une colère majuscule. Les cris de la brûlée en étaient la cause.

— Tu vas pas te taire ?

L'enfant continuait. Elle ne devait pas l'entendre. Ou bien, alors, ça lui était égal.

— Si je me lève, tu vas voir !...

Josiane déchaîna la suite. Elle s'accoudait sur le matelas que, maintenant, elle possédait pour elle toute seule. Elle disait :

— Tu vas pas la battre, comment qu'elle est !

— Non ? J'oserai pas, peut-être !

— Non, t'osera pas. Ou, sans ça...

Il s'était recouché, mais ruminait le déshonneur qu'il y a à ne pas se faire obéir quand on est un homme et qu'on a la joie de régner sur une nombreuse famille.

— Tu vas te taire, nom de Dieu ?

Malgré les cris, Josiane s'était assoupie. Ce fut le bruit bien connu des claques qui l'éveilla. Elle cria :

— Pèce de brute !...

— T'en veux autant ?

— T'as pas honte de la frapper, c'te pauvre mignonne ?

Au fond, ça lui était égal et elle se rendormit. Cependant, Pichegu constatait une chose surprenante : les coups qu'il donnait à sa fille semblaient n'avoir aucun effet sur elle. Comme si elle n'eût rien senti ; elle n'en criait ni plus ni moins. Il prit le parti de retourner au lit et, très tard, il s'endormit enfin.

Vers le matin, il ouvrit un œil. Il se demanda ce qu'il y avait de changé. On n'entendait plus de cris et ce fut le petit Roger qui, le voyant lucide, lui expliqua, indifférent et sérieux :

— Raymonde est morte.

Roger n'avait pas osé réveiller Léontine. Pichegru le fit. On a bien du mal avec les enfants.

LXVI

CHARMES INCONTESTÉS DE Mme DES AUBELS

Delatre fit entrer Breuil dans son bureau. Breuil trouva qu'il avait vieilli. Et puis rajeuni en même temps, parce qu'un sourire détendu flottait sur ses rides profondes. Rejetait-il ainsi les derniers restes de sa vie de bohème ? Il tournait au monsieur bien d'un certain âge. En tout cas, il n'était plus agressif.

« Ce doit être, songea Breuil, qu'il gagne pas mal d'argent... Curieux comme les vertus, ça vient avec le fric ! »

Delatre le fit asseoir :

— Ils sont de mieux en mieux, vos petits rapports. C'est vraiment là ce que je voulais... Je tire de presque tous des conclusions utiles et Belœil...

— Belœil ?

— Celui qui passe après vous chez les revendeurs. Le vrai représentant... L'idiot... Belœil me fait, grâce à vous, d'excellent travail.

— Il est idiot ?

— Juste assez, Dieu merci. On ne réussit guère autrement, vous savez... Cher monsieur, voici quelques jours que nous ne nous sommes vus. J'ai dû aller ces jours derniers dans la Nièvre pour y voir la mère d'une de mes amies qui était morte subitement. J'étais absent lors de vos deux dernières visites. Raison de plus pour aller vite. Avez-vous, de votre activité, une impression d'ensemble ?

— Oui... Puis-je vous la dire ?...

— Certainement, puisque je vous la demande.

— Voici : j'ai vu, maintenant, tellement et tellement de boutiques que je peux les classer. D'abord, il y a les commerçants dans le goût rogue qui se contentent de vous répondre : « Je n'ai pas ça. Allez voir ailleurs ! » Il y en a de moins en moins puisque votre publicité touche de plus en plus de monde.

— Il faut insister pour avoir leur opinion.

— C'est ce que je fais. Quelquefois, ils n'ont pas d'opinion du tout et je vous le signale.

— Oui. Inutile de vous répéter que j'apprécie beaucoup la rédaction de vos rapports. Les gens dont vous me parlez ne sont pas intéressants. Il suffira de leur offrir un pour cent de plus pour qu'ils deviennent des propagandistes acharnés... Et les autres ?

— Beaucoup disent que le produit ne lave pas tellement bien, en tout cas, qu'il y en a de bien meilleurs.

— Et ils s'en plaignent ?

— Quelques-uns. Surtout les vieux. Vous comprenez...

— Je comprends très bien. J'ai été vieux aussi.

— Presque toujours, j'entends la même chose : « Une fameuse saleté, le Superlavor ! C'est de la publicité, voilà tout ! Quand on pense qu'on peut vendre une camelote pareille... » Je ne vous vexe pas ?

— Mais non. Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?

Breuil sentit que Delatre, un sourire goguenard sur les lèvres ne l'écoutait plus. Il alluma une cigarette orientale, pensa seulement alors à

tendre le paquet au jeune homme. Breuil en prit une.

— Et, d'abord, ça n'est même pas vrai. Ma lessive vaut ce que valent toutes les autres. La lessive, c'est de la lessive comme du savon c'est du savon ! Les commerçants qui se plaignent sont des naïfs. Qu'imaginent-ils donc ? Ne savent-ils pas encore que tous les produits courants sont les mêmes ? C'est le paquet qui change. À part ça, êtes-vous content ? Gagnez-vous bien votre vie ?

— Oh ! oui.

— Et votre thèse, où en est-elle ?

— Finie. Je pense la passer à la rentrée.

— Vous m'en voyez ravi. Continuez donc en attendant. Vous avez encore des centaines de boutiques à voir. Mais, peut-être, serai-je bientôt en état de vous offrir quelque chose de plus intéressant que la médecine. Envisageriez-vous de continuer à travailler ici ?

— Non, monsieur...

— Vous élevez contre le Superlavor une objection essentielle ? Vous ne croyez pas à la persistance de son succès ? Allons parlez, franchement...

— L'objection, c'est que...

— C'est que quoi ? Parlez franchement !

— Je crains que le produit ne dure pas très longtemps...

— Pourquoi ?

— Parce que, quand on s'apercevra que ça ne lave pas bien... enfin, disons : pas mieux qu'autre chose... personne n'en voudra plus...

— Mais vous êtes fou ! La mégère qui voit, au cinéma ou ailleurs, notre publicité, va presque forcer la main du marchand pour qu'il lui vende notre produit !

— Je me répète : quand elle s'apercevra que ça ne lave pas tellement bien...

— Elle ne s'en apercevra jamais ! Si un jour elle avait le plus petit soupçon de cette idée-là, il ne résisterait pas à un placard publicitaire ou à une émission de T.S.F. Elle penserait que c'est elle qui a eu tort, voilà tout, qu'elle s'y est mal prise... Comment ! Avec le métier que vous faites, vous doutez encore de ceci ? Vous ne savez pas que le monde d'aujourd'hui est celui de la propagande ? On a vendu pendant cinquante ans un produit pour faire pousser les cheveux qui n'était rien d'autre que de l'eau avec un tout petit peu d'essence de bergamote... Le crayon à bille, c'est un net recul sur le crayon à encre... Encore s'agissait-il d'une époque où les Français étaient moins jobards que maintenant. Et Floria, vous trouvez ça bon ? Il y a eu des margarines acceptables, mais personne ne se donne plus la peine d'en faire... Puisque ça ne sert à rien. Le populo est de moins en moins capable de voir la différence entre la camelote et les produits honnêtes. Aujourd'hui, la publicité permet de persuader n'importe qui de n'importe quoi. Or, je vous l'ai déjà dit, je m'estime assez intelligent pour être aussi idiot qu'un autre. D'ailleurs, faites-moi confiance : je suis en train de devenir riche à une allure qui m'étonne ; et la richesse est le plus sûr garant de l'honnêteté.

— Je ne crois pas...

— Mais si ! La pauvreté finit toujours par tomber du désintéressement dans les calculs et des calculs dans les combines. Les gens honnêtes, ce sont ceux qui n'ont pas besoin de vous voler.

Delatre triomphait en bloc et en détail ; tous les pores de sa peau suaient la confiance. Secouée au vent de telles certitudes, la paresseuse rigidité de Breuil oscillait dangereusement. Il se raccrochait à des formules

rassurantes : « Je n'aime pas les gens heureux, ils deviennent bêtes... », mais, déjà, il n'y croyait plus tout à fait.

Presque timidement, il hasarda :

— Il y a des gens qui résistent à la publicité...

— Il n'y en a pas ! Ni vous, ni moi, ni personne. À condition, bien entendu, que la publicité soit suffisante. Il y a, pour résister à une propagande bien organisée, beaucoup de gens pendant peu de temps, peu de gens pendant longtemps et, un jour, plus personne. Ce qui n'est pas à craindre, c'est que beaucoup de gens résistent pendant longtemps à une publicité sérieuse. On peut tout faire aujourd'hui, vendre du savon sans savon et des voitures sans moteur. Si l'on continue, d'ordinaire, à mettre du savon dans le savon et les moteurs dans les voitures — de moins en moins, du reste — c'est parce que c'est meilleur marché. Même chose en politique où les partis arrivent quand ils le veulent à faire parfaitement admettre par leurs ouailles que le blanc est noir et que le noir est blanc ! Il suffit de le crier fort. Cher monsieur, je vais vous donner un viatique qui, bien employé, vous servira votre vie durant. Mettez-vous bien cela dans la tête. Écrivez-le en lettres d'or sur le marbre de votre cheminée. Peignez-le au plafond ou, mieux encore, persuadez-vous-en bien : « L'évidence la plus criante ne peut rien contre la foi. »

— Est-ce sur ce sage principe que repose le succès du Superlavor ?

— En doutiez-vous ?

Breuil riait :

— À tout prendre, je ne sais pas si une telle opinion ne tient pas de la bonne œuvre, parce qu'il est sans doute beaucoup plus charitable de donner confiance aux bonnes femmes dans la propreté de leur lessive que de les

aider à la faire. Du moins si l'évidence, comme vous le dites, ne tient pas devant la foi...

— D'accord, cher monsieur. J'ajouterai que notre communauté de vues me persuaderait, s'il en était besoin, que nous devrions continuer à travailler ensemble même au-delà du temps où vous aurez confessé tous les épiciers réfractaires au progrès !

Comme ils étaient debout tous les deux, Delatre mit la main sur l'épaule du jeune homme :

— Je vous ai vexé, n'est-ce pas, en vous parlant des Juifs, lors de notre première rencontre...

Breuil pensa : « Je l'avais toujours dit qu'il viendrait manger dans la main... »

— Oui. D'abord, je considère le fait que je suis Juif comme complètement indifférent. Ensuite, je n'aime pas le racisme et vous paraissez croire que les Juifs constituent une unité, que tous ont les mêmes réactions...

— Et ça vous choque ? Moi, je crois que vous avez tort. Je me souviens de vous avoir parlé d'un certain acharnement, d'un certain manque de pudeur qu'ont les Juifs dans la poursuite d'un but. Eh bien, franchement, je considère que c'est, tout de même, une caractéristique juive assez générale. Tenez ! Il me revient à l'esprit une phrase d'Anatole France que je serais ravi de vous faire connaître : « À la fois fiers et vils, unissant une lâcheté ignominieuse à une obstination invincible, ils lassent également l'amour et la haine... » Vous pensez que c'est faux ?

— Euh... Je n'aime pas beaucoup... Quant à savoir si c'est faux, je me suis posé la question en lisant ça autrefois...

— Comment ! Vous avez lu Anatole France ?

— Oui ! Ça vous étonne ?

— Je croyais que les gens de votre génération ne lisaient que des auteurs à complexes ou des romans d'enfants prodiges...

— À moi de vous répondre qu'il reste au moins une race d'intellectuels en France : les Juifs !

Un petit mouvement de tête :

— Il ne s'agit que d'une race studieuse.

— Tenez, monsieur, votre machin, c'est dans *l'Étui de nacre*, et plus spécialement dans une nouvelle qui s'appelle *le Procurateur de Judée*. Je ne sais pas ce que j'en penserais si je me considérais comme Juif. Vous ?...

— Oh ! moi, je place cette courte nouvelle au nombre des œuvres colossales... je veux dire celles qui font qu'un homme n'est plus le même quand il les a lues. Mais, si vous ne vous considérez pas comme Juif, pourquoi vous vexez-vous quand on en parle ?

— Parce qu'on s'est déjà chargé de rappeler leurs origines au Juifs qui les avaient oubliées. Les Juifs ont, depuis Hitler, une sensibilité d'écorché. Je ne me trouve pas plus différent des autres Français qu'un Breton ou un Picard mais j'ai peur que les autres, eux, croient à une différence essentielle... Vous l'a-t-on assez dit que les Juifs n'étaient pas comme les autres ! Oh, je hais les exclusives raciales !

Delatre ne répondit pas directement.

— Ça m'amuse tout de même que vous connaissiez cette nouvelle ! Ça m'amuse et ça bouleverse un peu mes idées sur la jeunesse actuelle.

— Finalement, vous me considérez comme Juif ou non ?

— Pour l'instant, je n'ai plus d'opinion, je pense à autre chose. Je pense que, malgré notre différence d'âge, nous appartenons à la même race, celle qui était capable d'ouvrir un livre pour son plaisir.

— Vous croyez que ça n'existe plus ?

— Peut-être en ce qui concerne le roman policier, le roman de science-fiction ou toute autre ânerie de ce goût-là. Quant à ce que je n'ose appeler la littérature de l'époque, on a des excuses à la lire fort peu. D'abord parce que c'est excessivement ennuyeux, ensuite parce que nos hommes de plume débattent des problèmes qui sont à cent lieues des pressantes questions que pose la vie actuelle. On ne lit plus pour lire mais pour avoir lu...

— Pardonnez-moi, monsieur...

— Vous pouvez m'appeler Delatre.

— Inutile de me le permettre, je n'oserai jamais. Par contre, permettez-moi de défendre un peu ma génération. Depuis le temps de l'humanisme-fin-en-soi, le monde a tourné et c'est un lieu commun de dire que nous venons de passer d'une ère dans une autre. Je crois plus simplement que nous venons d'en finir avec l'antiquité. Il en résulte que la culture aujourd'hui ne peut plus consister uniquement dans le fait d'avoir lu trois cents romans et deux mille vers.

— Ensuite ?

— Ensuite, je déplorerai quand même que, depuis que la physique a fait des progrès, le plus sot des champions de boxe croie dur comme fer qu'il a désintégré l'atome et fusionné des neutrons... Je déplorerai surtout que l'intelligence ait pris je ne sais quelle affreuse allure d'instrument utilitaire et ennuyeux. Nous venons de parler d'Anatole France. Je donnerais des bibliothèques entières pour une seule de ses phrases... Pourquoi souriez-vous ?

— Parce que je voudrais savoir laquelle !

— Est-ce que je sais ! Tenez ! par exemple, celle-ci, après la révolte des anges : « La famille divine s'enfuit par un souterrain de porphyre... » Non, entre nous, vous ne prenez pas pour un pauvre type le champion de boxe dont je parlais qui ne s'amuse pas d'une phrase pareille ? Ou encore, tenez ; quelque chose de beaucoup moins appuyé : « Mme des Aubels avait, ce matin-là, en tailleur réséda, des charmes nonpareils... » Je vous ennuie ? Culture pour culture, c'est tout de même plus drôle que la classification de Mendéléev ! Au demeurant, beaucoup plus utile pour la moyenne des hommes ! C'est votre avis ?

— Presque. « Mme de Bonmont concevait l'amour comme un abîme heureux... » Oh ! Écoutez ! « Il l'aima d'abord avec la sombre ardeur d'un amant en proie à la nécessité. »

Ils riaient comme des gamins.

— Vous connaissez ça, mon petit Breuil ?

— Et la vierge Orberose qui s'est mis un corset : « Alléguant que la poitrine en concevrait une fierté nouvelle et que les flancs en seraient évidés pour la gloire des hanches ! » Un petit côté potache, tout de même, ici. Je préfère le tailleur réséda de Mme des Aubels.

— Oui. Le tailleur de Mme des Aubels est le sommet de toutes les littératures ! Écoutez Breuil, nous allons faire la paix. Et, puisque c'est Anatole France qui nous a rapprochés, je vous propose un pèlerinage. Voyons... nous sommes le 25 mai. Êtes-vous libre le 1er ? C'est vendredi.

— Je suis libre, mais je voudrais savoir le but du pèlerinage.

— Nous allons aller dîner ensemble dans ce restaurant du Bois où M. Bergeret invita l'archiviste Mazure...

— ...qui avait tenté le voyage de Paris dans le but d'y solliciter la Légion d'honneur et d'y visiter le Moulin Rouge.

— Mme de Gromance y portait sur la tête un lampion Louis XIV.

— Et, comme M. Bergeret s'étonnait de l'affluence, le maître d'hôtel lui répondit que, le samedi précédent, il y avait eu des additions jusqu'au bout du lac.

— Ainsi, M. Bergeret se fit-il réflexion que les hommes nous jugent selon ce qu'ils attendent de nous. Par exemple, songeait-il, les amoureux qui viennent ici, pour le maître d'hôtel, ce sont des additions... Breuil, je crois vraiment que nous avons beaucoup de connaissances communes et peut-être même certains goûts. Venez donc dîner vendredi au Bois. Il a l'air de vouloir faire chaud. Peut-être y aura-t-il des additions jusqu'au bout du lac. Et, bien entendu, si vous avez une petite amie, apportez-là ensemble avec vous, comme dirait mon champion de boxe thermonucléaire.

— Je n'ai pas de petite amie, mais j'ai un camarade qui voudrait beaucoup vous connaître. Puis-je l'amener ? C'est un garçon un peu étrange et inquiétant. Il a de drôles d'idées.

— Il crache par terre pendant le repas ? Il boit sa soupe à même l'assiette.

— Non, mais il est un peu... bizarre...

— Amenez-le. Et pourquoi veut-il me connaître ? Lui avez-vous dit que j'étais un bandit ? Ne souriez pas ; vous le lui avez dit... Il fallait ajouter : un bandit synthétique, pur produit de l'intelligence créatrice, à mille lieues du pauvre type effrayant qui ne peut pas s'empêcher de mal faire. Enfin, pour tout dire d'un mot : un bandit légal.

— Je crois que c'est votre succès qui l'intéresse. Et puis, il a quelques-unes de vos idées... comment dire ? politiques...

— Ma foi, je ne sais plus celles que j'ai encore !

— Vous n'êtes plus royaliste ?

— Euh... Si, tout de même... N'est-ce pas, ce serait bien agréable d'avoir un roi qui ferait lui-même ses sottises ! Avec cette damnée République, on a toujours l'impression que le responsable, c'est nous. À propos, savez-vous que mon prédécesseur...

— Cervel ?

— ... Oui. Était parent de Caudal-Denfert ?

— Qu'est-ce que ça fait ?

— Rien. Ça m'inquiète un peu.

LXVII

UN CONTRAT

Un incertain geste près d'elle fit se retourner Josiane comme elle rentrait à la maison. Elle regarda et vit Fernand. Ils ne s'étaient guère parlé depuis la maison en construction où, sept mois plus tôt, il l'avait entraînée, mais elle le voyait souvent, errant le soir dans les rues du quartier.

Il y avait trois semaines maintenant que Raymonde était morte. C'était un malheur sans remède. Rien ne pourrait empêcher les allocations de dégringoler d'un cran et Léontine devenait sentimentale, ne parlait plus de la petite fille qu'avec la larme à l'œil, lui trouvait toutes les qualités. C'était elle, après le drame, qui avait le moins perdu la tête. Elle avait incontinent filé à l'« Union des familles françaises » dont elle avait obtenu un secours immédiat.

Fernand tendit la main avec hésitation. Les premiers temps, après son échec, il s'était contenté de faire à la jeune fille un signe de tête quand il la rencontrait mais, depuis quelques mois, il se rapprochait d'elle et essayait de l'aborder. Elle était peu versée dans les subtilités psychologiques. Pourtant, elle ressentait avec certitude les sentiments qu'elle inspirait : le tueur en revenait à ses anciennes idées.

Elle fut, ce soir-là, si contente de rencontrer quelqu'un qu'elle lui parla la première. Il en profita pour lui apprendre que Pichegru était gravement ivre et pour lui conseiller de ne pas rentrer tout de suite. Elle accepta de marcher quelques minutes près de lui, attentive surtout aux boutiques d'alimentation. Elles fermaient leur porte. Au-dessus du comptoir du charcutier, une horloge chromée marquait vingt heures trente.

— Qu'est-ce que t'es devenue ? demanda-t-il.

— T'as pas su ?

Avec le mois de mai qui s'achevait, les soirées longues et la douceur de la température, les maisons suaient sur le trottoir des promeneurs paresseux qui retardaient le moment de s'enfermer dans leurs taudis horribles.

— Qu'est-ce qu'il y a eu, pour la gamine ? À ce qu'on m'a dit qu'elle serait morte ?...

Elle expliqua l'accident. C'était tout ce qu'il y a de vrai. Même que sa mère était allée à la ligue de Mme Bèze et qu'on irait tous le lendemain se faire photographier et qu'on verrait la famille en portrait dans la revue...

— Ah ?

— Et après l'accident, y a la police qu'est venue chez nous, qu'ils voulaient nous chercher des noises. Seulement, bien sûr, quand on leur a dit qu'on connaissait Mme Bèze...

— Et depuis quand, que vous la connaissez ?

— Depuis que je t'ai dit que ma mère y est allée lui demander, un secours.

La nuit tombait et elle avait, tout en parlant, marché plus loin qu'elle ne voulait.

— Où qu'on est ? demanda-t-elle.

Il l'entraîna dans un coin d'ombre auprès d'une sorte de hangar en retrait sur la rue.

— Tu me plais bien, dit-il.

Elle ne répondit pas. Il lui passa la main sur la croupe et lui murmura à l'oreille :

— Pourquoi qu'on essaierait pas encore une fois ?

Elle répondit qu'elle n'avait pas le temps, qu'il fallait qu'elle rentre, qu'elle avait des ennuis...

— C'est à cause que ça a pas marché ? Tu sais, ce soir, ça serait autre chose !

Elle avait un instant paru réfléchir mais sa méchanceté la reprit :

— Faudrait, dit-elle, que tu soyes un homme !

Il ne se fâcha pas. Depuis qu'il assouvissait aux abattoirs ses instincts profonds, il avait trouvé l'équilibre. Il expliqua son échec par le fait que, ce jour-là, il avait mangé du veau. C'était le veau le coupable, pas lui. Le veau, c'était une viande de propre à rien, une viande qu'avait autant dire pas de sang et qui rendait l'homme faible. Il affirma qu'il n'en mangeait plus.

Elle riait ouvertement, le narguant pour le vexer mais il ne se mettait pas en colère. La première fois, ça n'avait pas marché mais, d'habitude, il pointait drôlement ! et même, c'était pas pour dire, mais, pour en trouver, des pointeurs comme lui, fallait aller loin...

Il voyait qu'elle se moquait toujours ; alors il la prit par la taille et ses lèvres, derrière l'oreille, lui murmurèrent amoureusement :

— Pourquoi que t'aimes pas sucer ?

Elle protesta qu'elle avait essayé et que ça n'avait pas donné de résultat. Il répéta que c'était le veau et la serra plus fortement.

— On essaie encore ?

— Tu sais bien que tu peux pas...

Mais il montrait toutes les patiences :

— Tu me plais, tu sais...

Il eût souhaité lui exprimer qu'il la trouvait gironde. C'était l'adjectif qui lui venait le plus facilement à la bouche ; mais il ne pensait pas que ce mot-là convînt parfaitement à la solennité d'une déclaration passionnée. Il se contenta d'une formule plus banale, mais pompeuse et d'un joli style comme celui des chansons :

— T'es rien belle ! dit-il. T'es belle comme le jour !

Puis, après un temps :

— Alors, tu veux bien ?

— Non.

Ils arrivaient dans un terrain vague.

— Pourquoi que t'es méchante ?

— J'ai des ennuis...

De ses deux mains, il lui palpa amoureusement le ventre, parut vouloir en relever le volume déjà appréciable. Il lui semblait sentir l'enfant remuer tant son imagination l'entraînait.

— C'est ça, tes ennuis ?

— Oui.

— C'est que ça m'excite...

Elle s'étonna :

— Comment que t'as su que j'étais prise ?

Ce fut à son tour de rire. Tout le monde le savait dans le quartier et, d'ailleurs, ça se voyait. Par-dessus la jupe, il lui passa, d'un geste souple, la main entre les cuisses :

— Ose le dire que ça t'intéresse pas !

— Non.

Soupçonneux, il la regarda :

— Des fois, c'est pas du flouse que tu voudrais ?

Elle n'osa pas dire qu'elle cherchait cinq cents francs. Ce fauché de Fernand ne pouvait rien pour elle. Par acquit de conscience, elle questionna pourtant :

— Qu'est-ce que tu fais de ton métier ? T'es pas garçon boucher ?

Il répondit avec orgueil qu'il était tueur aux abattoirs. Elle lui posa des questions. Elle dit que c'était un beau métier.

— Surtout, se vanta-t-il, que je tue bien !

Il vit qu'il avait réussi à l'intéresser. Une odeur forte montait d'elle et il répéta :

— Ah ! oui, alors ! qu'est-ce que je tue bien !

Il sentait qu'elle se rapprochait de lui.

— Quoi que tu veux pour que tu me suces ?

Elle eut un mouvement agacé. De désespoir ? De colère ? Elle lui lança à la tête :

— Que tu me fasses passer ça !

Elle se tapait sur le ventre avec le plat de la main.

— Si tu connaîtrais quelqu'un qui saurait faire...

Alors elle lui raconta tout à trac : la scène d'ivresse de Pichegru, la bousculade qui l'avait mise en retard ce jour-là pour l'épluchage des pommes de terre, les inquiétudes qui avaient suivi, puis la visite qu'elle avait faite à M. Pontruchet, ses exigences démesurées, leur dispute, et comment, dans l'escalier, elle l'avait traitée de faiseuse d'anges.

— C'est bien fait, dit-il.

Elle ajouta qu'elle était en train d'écrire au commissaire. Elle y travaillait depuis plusieurs jours et sortit le brouillon de la poche de sa jupe. Elle lui demanda son avis, avouant qu'elle n'était pas habile à manier le beau langage. Il lut avec application, puis lui fit remarquer qu'elle avait tort de signer comme elle le faisait : « Une mère indigne. »

— Faut un accent, lui dit-il, heureux de témoigner devant elle de la supériorité du savoir.

Et sortant le crayon dont il se servait pour compter les moutons égorgés, il l'ajouta lui-même, appuyant avec tant de force qu'il en trouait le papier. Il lut :

— « Une mère indigné. » Comme ça, c'est bien.

Elle ne savait pas pourquoi elle lui avait raconté tout ça. Sans doute pour se soulager, pour se débarrasser de lui, pour pouvoir s'en aller.

— Si que tu connaîtrais quelqu'un...

Elle l'entendit avec surprise lui répondre :

— Ça pourrait se faire...

— Quoi ?

— Que je trouverais quelqu'un qui ferait passer ça.

Il devait avoir d'elle une envie violente et tenace, car il la prit chastement par la main et que sa voix trop haute se fit plus creuse pour lui demander :

— Si je trouverais quelqu'un, tu voudrais ?

— Quelqu'un de bien ?

— Oui. Qu'a l'habitude...

— C'est une sage-femme ?

— Non, c'est un homme, mais qu'a appris dans les grands livres.

— Et qui me ferait ça gracieusement ?

— Y fera ça pour me faire plaisir. Si tu veux, je lui dirai que le môme est de moi. Alors, si ça marche, tu marches ?

Elle pensait que ce serait un travail long et difficile que de faire parvenir le tueur à ses fins amoureuses. Elle poussa un soupir résigné :

— Oui.

— Bien comme je veux ?

— Oui. Seulement, pas maintenant ; après...

Du coup, il protesta. C'était tout de suite que ça l'intéressait. Après, ça n'aurait plus à ses yeux le même charme. À travers les palissades du terrain vague, maintenant très sombre, on entendait le bruit de l'avenue. De nouveau, il lui palpa passionnément le ventre, mais elle commençait si bien

à s'intéresser à l'affaire qu'elle lui sourit sans le repousser et le traita de grand bouc, sachant bien qu'il serait sensible au compliment.

— Alors, c'est bien vrai que tu connais quelqu'un ?

— Puisque je te le dis !...

— Qu'a fait ça souvent ? Qui me fera pas mal ?

Il tenta de lui faire, une fois de plus, entendre qu'elle ne sentirait rien, que l'enfant passerait comme un vrai zéphyr.

— Et qui me la mettra gracieusement ?

— Ah ! toi ! alors...

Elle réfléchit à nouveau :

— Mais si c'est pour rien, pourquoi donc qu'il fait ça ?

Fernand arrêta d'un geste le cours compliqué de ses pensées :

— C'est rapport à des idées. C'est dans un but social...

— Ah ! voilà !

Elle le regardait sans bien comprendre, mais avec considération.

— Et il a des sondes ? des bonnes ?

Fernand eut un rire supérieur :

— Ça se fait plus, les sondes ! C'est bon pour la mère Pontruchet... Le gars que je te parle, c'est quelqu'un de moderne. Y travaille qu'à l'eau de savon. C'est le meilleur truc. Bien sûr, les docteurs le disent pas parce qu'ils veulent pas que ça se sache... Alors, tu viens ?

Il lui désignait, dans son dos, un coin plus sombre encore. Il l'attirait avec douceur et elle se débattait un peu, simplement pour la bonne forme.

— Sûr, au moins, que c'est bien vrai ?

Mlle Pichegru rentra très tard chez elle. Elle se sentait optimiste. Quand Pichegru commença de crier et de vouloir la gifler en la traitant de putain, de roulure et de salope, elle lui cracha dans la figure.

— Essaie un peu de me foutre une beigne et, demain, pour la photo, je le dirai à tout le monde...

LXVIII

SI L'ON DOIT SUPPORTER UN MONDE INACCEPTABLE

Jarteaud avait mis son costume des dimanches. Il eut malgré cela l'impression que Delatre l'estimait un croquant. « Et qu'est-ce que je pourrais être d'autre ? » songea-t-il. Il s'en foutait.

Dans le taxi, il lui parla :

— Monsieur, lui dit-il, je vous remercie de m'emmener dîner. Mais je suis un homme incommode.

— C'est un vilain sectaire, dit Breuil ; moi, je m'y suis fait, mais vous, monsieur, vous y ferez-vous ?

Delatre affichait une humeur charmante.

— Tant mieux, dit-il. Il nous faut du nouveau... Il paraît que vous vouliez me connaître ?

— Oui. Breuil m'a parlé de vous. Il m'a dit comment vous vous étiez tiré d'une affaire qui ne marchait pas.

— Je vous donnerai la recette. Ça a été mille fois plus simple que je ne pensais. On se fait toujours un monde des entreprises qui réussissent.

— Non... Ça dépend lesquelles.

— La vraie difficulté, c'est de savoir changer ses méthodes, s'apercevoir à temps qu'on a le courant contre soi... Je pense maintenant comme le vulgaire que l'on doit vivre avec son temps. Et vous ?

Jarteaud se gratta la gorge :

— Pardonnez-moi, monsieur, je ne le pense pas du tout.

Breuil dit tout haut :

— Ça commence bien !

Tous les trois rirent. Le taxi s'engageait dans le bois de Boulogne. Ils riaient encore quand il s'arrêta. Breuil regarda le bâtiment blanc qui sortait des arbres, le lac et les lumières que les feuilles nouvelles découpaient en fuseaux. Il fit à Delatre une réflexion qui lui rongeait la langue :

— Monsieur, j'ai peur ce soir d'être gauche et timide. Je sens d'avance que je ne vais dire que des sottises.

— Je n'en crois rien, mais pourquoi cela ? grand Dieu !

— D'abord, je n'ai jamais eu l'occasion d'entrer en client dans un endroit pareil. Ensuite, vous êtes mon patron et j'aurais des excuses à être un peu lourdaud. À lui seul, mon âge...

Jarteaud, lui, ne disait rien. Il ne serait jamais timide.

— Mon cher Breuil, dit Delatre, je ne veux pas que vous me tendiez comme une excuse votre extrait de naissance. De même que chez Cyrano il était interdit de parler de nez, j'entends, devant moi, qu'on ne parle pas d'âge. Quant à vos états d'âme, j'ai, contre cela, une recette souveraine. C'est un cocktail que nous allons commander à nos gens de ce soir. Où est donc le petit laquais ? Nous dînons dans le jardin, n'est-ce pas ?

Il faisait doux. Il n'y avait pas d'additions jusqu'au bout du lac. Trois tables seulement étaient occupées.

Ils s'assirent au bord de l'eau et Delatre d'autorité commanda les cocktails.

— Pendant qu'ils nous les tortillent, je vais aller me laver les mains.

Il était trop tard. Déjà s'avançait un maître d'hôtel avide, podagre et magnifique.

— Ces messieurs dîneront ?

— Après tout, nous pouvons toujours commander le repas. J'irai me laver les mains ensuite.

Les cartes étaient d'un format excessif. Le maître d'hôtel noble et protecteur conseillait avec insistance les plats les plus chers.

— Ça vous va, Breuil, le canard aux ananas ? Qu'est-ce que c'est que le grenadin de veau à l'orientale ?

Il tendit la carte aux deux jeunes gens :

— Au fait, choisissez donc vous-mêmes. J'ai horreur de ces gens qui monopolisent la carte et vous font un menu à leur goût. Il y a aussi du bœuf stroganoff. Au-dessus de moins vingt-cinq, je trouve toute cette crème dégoûtante. D'ailleurs, je suis, en cuisine, d'un nationalisme agressif.

Jarteaud sourit :

— Et pas qu'en cuisine, n'est-ce pas ?

— Mais que me dites-vous là ! Le mot « nation » a été inventé par des crétins qui croyaient qu'on pouvait remplacer une personne par une idée. C'est faire grande confiance aux symboles ! À propos, il y a un plat mystérieux : les médaillons de cuisses de nymphes à la madone. Qu'est-ce que ça peut être ?

L'imposant ordonnateur des fastes de la table s'inclinait pour éclairer Delatre. Il l'arrêta du geste :

— Merci. Je goûte trop la juste propriété du langage pour me livrer à ces expériences. Quand les cuisiniers se mettent à parler comme l'étudiant limousin, ils sont mûrs pour la tête de cheval aux haricots rouges...

— Oh ! monsieur !

— ...arrosée de sauce anglaise, bien entendu. Je vois ça : « Sommet de Pégase Piccalily... » Alors, vous vous décidez, jeunes gens ? Pour moi, le grenadin m'ira.

— Je ne mange pas de viande, dit Jarteaud.

— C'est la conséquence d'un vœu ?

— Eh bien, somme toute, c'est un peu ça...

Breuil expliqua :

— Il trouve que c'est un crime... Il a des idées impossibles... qu'il respecte comme une religion !

— Oh ! beaucoup mieux ! dit Jarteaud.

— Mais, monsieur, les religions s'accommodent assez bien des crimes...

— Bien sûr, puisque ce sont les dieux qui les ont inventés...

Delatre se levait :

— Attendez-moi quelques instants.

Ils restèrent seuls à la table. Breuil faisait à Jarteaud des recommandations de la dernière heure :

— Voilà que tu commences à faire du scandale. Cesse d'enseigner les foules... Sois sage et tiens-toi bien. Ça n'est pas tous les jours que je t'emmène dans le demi-monde...

— Tu es une mère pour moi. « Ne mange pas trop vite. Tu te détruiras l'estomac. »

— Qu'est-ce que tu penses de Delatre ?

— Rien. Il est tel que je l'imaginais. Assez brave type. Je crois qu'il a beaucoup perdu à gagner beaucoup d'argent. À part ça, il aime à peu près tout ce que je déteste : les bons restaurants, les femmes chichiteuses, le roi de France et les antiquités... Et les endroits comme celui-ci.

— Tu n'es pas sincère. Un endroit comme celui-ci est tout de même un plaisir...

— Que je suis bien disposé à ne pas partager. Cette discussion, tout à l'heure, à propos de mangeaille, ça me donne envie de tout casser !

— Tu as toujours envie de tout casser. C'est une manie. Ici, tu es dans un restaurant. Qu'est-ce que tu veux qu'on y fasse d'autre ? On y parle de mangeaille !

— Tu as raison. D'ailleurs, en France, la préparation du caca est la principale industrie nationale. N'empêche qu'il me dégoûte d'avance, ton grenadin de veau à l'orientale. Surtout, c'est l'endroit qui me dégoûte... Tu vois, Breuil, l'ignominie de notre espèce n'es déjà pas supportable, pas du tout supportable. Mais les hommes simples, englués dans les horreurs de la nature et de la société ont une allure de victimes. Ils ne me deviennent pas pour autant sympathiques, mais je comprends qu'ils puissent le devenir à d'autres. Ce qui passe les bornes de l'odieux, c'est la prétention au triomphe...

— En ce qu'elle implique l'oubli ?

— En ce qu'elle implique l'acceptation. Je n'ai pas l'habitude du luxe et cet endroit ce soir me choque. Que d'autres y trouvent l'élégance. Moi, je n'y vois que des saletés : la merde dans les intestins, les intestins dans une peau parfumée, entre parenthèses : poilue, et la peau parfumée dans une étoffe de luxe. C'est un très sombre et très stupide guignol.

— Hum... Tu dis ça, Jarteaud, parce que tu n'as pas encore bouffé. Je soupçonne que le résultat de la bonne cuisine, c'est au fond de créer une satisfaction tolérante. Les fauves sont bienveillants quand ils ont mangé...

— Quand ils ont mangé des vivants.

— Et, dans notre espèce, ceux qui ne savent ni boire ni manger sont des méchants.

— Et les Français qui savent manger et boire sont des lâches !

De loin, ils apercevaient Delatre qui, debout près d'une table à l'intérieur du restaurant, parlait à un gros homme. Six ou sept mètres plus loin, deux femmes riaient très fort, avec un monsieur entre deux âges qui s'efforçait à leur plaire. Jarteaud les désigna du regard :

— Tu as vu ces femmes ? Élégantes, n'est-ce pas ?

— Oui.

— D'abord, elles sentent mauvais, elles sont trop parfumées. Il doit y en avoir une qui a ses affaires. Mais essaie de les déshabiller : elles sont toutes nues, sur la chaise, toujours emperlouzées. Entre la bouche où disparaît tant de nourriture et le trou du cul, tu devines ce qu'il y a ? Essaie toujours d'y aller voir.

— Oh ! pas besoin. J'ai toujours pensé que la bouche était quelque chose d'assez affreux...

— C'est-à-dire qu'il n'est rien de plus affreux, si ce n'est peut-être un vagin. Toutes ces cavités avides sont terrifiantes. Mais ce n'est rien encore. Continue à déshabiller ta bonne femme. Tu vois ce qu'elle pense ? Tu vois ses sentiments ? Fais-la jouer un peu au jeu des préférences : qu'est-ce qu'elle pense de ceci ? qu'est-ce qu'elle pense de cela ? Surtout, qu'est-ce qu'elle pense de celui-ci ou de celle-là ? Maintenant regarde bien la mine sucrée qu'elle fait, le regard supérieur, légèrement dédaigneux, revenu de tout...

— Sauf de l'art...

— Enfin, d'une forme élégante de l'art... Il y a aussi les distractions intellectuelles et les discussions interdites au vulgaire : « Qu'est-que vous pensez du fatalisme musulman dans la peinture de Chagall ? »

— Et de l'épiphanisme chez Gershwin ?

— Qu'il est à rapprocher curieusement de l'existentialisme de Smetana... Ta gueule, voilà Delatre...

Il arrivait d'un pas leste. De toute évidence, c'est ici qu'il était à l'aise.

— Je m'excuse, dit-il, de vous avoir plaqués... J'ai rencontré dans la salle un de mes anciens clients. Il m'avait acheté autrefois six fauteuils vénitiens. Il est bavard comme une pie borgne... On n'a pas porté les hors-d'œuvre ?

— Les voici, monsieur...

Un jeune garçon s'avançait, véhiculant devant lui, comme un nourrisson, beaucoup de raviers dans une petite voiture. Son œil, pendant qu'il travaillait à remplir les assiettes, allait de Jarteaud à Breuil, revenait vers Jarteaud, puis se fixait finalement sur Delatre.

Il cherchait à comprendre, mais Delatre ne le voyait pas. Delatre parcourait du regard le jardin à peu près vide, rêvassait un instant, puis parlait comme pour lui seul :

— Quelle tristesse ! Dans ma jeunesse, je n'avais guère les moyens de venir ici, mais je traînais souvent, les soirs d'été, dans les belles allées du Bois. Ce n'était ni si dangereux ni si mal fréquenté que maintenant. Ce restaurant était plein à craquer. J'y ai vu chanter Édith Piaf...

— Donc, vous y veniez quand même !

— Non. Je regardais par-delà le petit lac et c'est pourquoi je dis que je l'ai vue chanter. Ce soir-là, je ne l'ai guère entendue...

Il mangeait à peine.

— Je n'étais pas riche, mais, voyez-vous, riche ou pauvre, il n'y avait pas de Parisien qui fût incapable, s'il en avait vraiment envie, de venir dîner ici. C'était très cher. Bien plus que maintenant, si l'on compare la valeur de l'argent, mais un ouvrier de chez Renault pouvait quand même s'offrir ça une fois par hasard. Aujourd'hui, si Louis Renault vivait encore, il serait sans doute en faillite et n'aurait pas de quoi venir ici. Dernièrement, un constructeur d'automobiles s'est fait prendre pour un trafic d'appartement. Il avait touché deux mille francs pour céder son loyer. Pour se défendre, il a déclaré qu'il en avait absolument besoin. Ça ne vous dit rien ?

Les deux femmes devaient être très légèrement grises. Elles riaient en cris pointus et la brise du soir chassait par instants, à travers le jardin, les odeurs mêlées de leurs parfums violents. Delatre continuait :

— Au fond, je ne m'habitue pas à une pensée horrible. Je me dis que les gens de notre époque passeront leur jeunesse sans savoir que le luxe et l'élégance sont des éléments très importants du bonheur de vivre.

— Je ne sais pas, dit Breuil, si l'on ne devient pas facilement un peu bête, dans les époques faciles.

— Oh ! certainement si ! Mais la nôtre n'était pas une époque facile ! L'époque facile, c'était celle que je n'ai pas connue : la Belle Époque d'avant 1914. Celle dont je vous parle était tout aussi chargée d'angoisse que la nôtre mais c'était une époque riche. Tout le monde avait assez pour vivre et pour pouvoir encore s'offrir pas mal de ces choses inutiles qui rendent la vie précieuse.

Jarteaud fixait à la table voisine le crâne luisant du monsieur sur lequel un peigne savant avait artistement disposé, puis noyé de gomina, les quelques poils rétifs qui y demeuraient encore. Les deux femmes étaient vraiment beaucoup trop parfumées et le monsieur se répandait avec aisance en petits riens charmants, propos allègres, anecdotes piquantes dont on ne pouvait perdre un seul mot parce qu'il les criait trop fort :

— La femme de l'ambassadeur de Pologne. Mais oui, ma chère, elle-même. Elle a littéralement enlevé ce malheureux. À Biarritz on ne l'appelait plus que le chopin de la polonaise...

— Vous ne dites rien, dit Delatre à Jarteaud... Je crois que vous êtes en train de mourir de faim. Mais où est donc ce petit laquais ?

Il était derrière lui :

— Le poisson, c'est pour monsieur ?

— Non, non.

— C'est pour moi, dit Jarteaud.

— Et les grenadins, pour ces deux messieurs ?

Le poisson de Jarteaud nageait dans une sauce rose et, de temps à autre, l'odeur agressive apportée par le vent en couvrait le goût. Le garçon en veste blanche déposait un petit pain près de l'assiette de Jarteaud. Il le frôlait en s'en allant et s'excusait ensuite d'un sourire appuyé.

Jarteaud songeait au hangar des abattoirs où le « grenadin de veau à l'orientale » avait souffert cette épouvantable agonie ; le grenadin de veau avait eu des yeux, des pattes et des oreilles et l'animal vivant envahissait l'assiette d'où disparaissait l'animal mangé. Jarteaud en tirait une sorte d'amère justification. Non, la résistance absolue, intransigeante, au mal, n'était pas un sentiment égoïste. Il en voyait, de jour en jour, apparaître plus nettement l'urgence.

— À quoi pensez-vous ? dit Delatre.

Les femmes sentaient toujours très fort.

— À rien. Ou, plutôt, si... Je pensais que la civilisation n'est pas pour demain. Oh ! j'en ai assez de l'antiquité. Vivement le Moyen Âge !

— Que vous êtes jeune ! Faites donc comme moi qui suis devenu pratique par le malheur des temps. M'étant fait réflexion que je ne serai plus là dans cent mille ans pour voir la différence, j'essaie de profiter tout de suite de ce qu'on peut récolter, dès maintenant, d'agréable.

— Et vous n'êtes pas anxieux ? Vous n'êtes pas sensible aux menaces que l'époque fait peser sur vous ?

— Terriblement ! Mais je pense qu'on ne réussit à vivre que par une bonne dose d'inconscience. Tout est dangereux, ce n'est que trop vrai ! La prétention d'être heureux dans le monde actuel, c'est une danse sur une corde raide. Oui, voilà le mot qui me vient : c'est dangereux. Tout est danger pour les hommes de notre temps, comme de beaucoup d'autres temps, du reste. On s'amuse à s'amuser mais il y faut beaucoup de folie. On

n'a pas idée d'être tranquille quand on a le malheur d'être un homme et de l'être aujourd'hui. Ils parlent trop fort ces gens d'à côté. Ils me cassent la tête.

— Pour ne parler que de ça...

Jarteaud écoutait mais d'une oreille distraite. Il s'attardait à ses imaginations : les protestations de la vache quand on lui avait enlevé le moutard pour s'en aller le bouffer. Les deux jeunes femmes avaient un sourire éclatant et elles en abusaient. Étaient-elles ravissantes ? Le décor avait l'air de s'envoler comme si les lumières se fussent éteintes, le bois de Boulogne enfui. Mais les deux femmes étaient toujours là. Jarteaud les vit alors décomposées, hideuses, rongées de pourriture, affolées par leur vice. Des cheveux sales et gris pendaient sur leur visage décharné où souriait un rictus atroce. Elles avaient des doigts maigres et des griffes aiguës : elles dévoraient un cadavre.

C'était le cadavre du veau. Il n'était pas à l'orientale, mais ouvert, béant et les deux sorcières lui bouffaient muscles et viscères. Jarteaud se dit : « Comme après un nocturne et terrible repas » et trouva aussitôt qu'il était empoisonné par la littérature. Que c'était donc difficile de basculer par-dessus bord le piège des connaissances !

Il revint brusquement sur terre où Delatre et Breuil parlaient d'Anatole France ; il se jeta dans la conversation :

— Monsieur, dit-il, m'en voudrez-vous beaucoup si je vous dis qu'Anatole France m'emmerde ?

— Je vous en voudrais demain matin, dit Delatre, mais sûrement pas ce soir...

Il continua à parler à Breuil :

— Au fond, toute son œuvre répond à une question qui était passablement indifférente à ses contemporains et à ceux qui ont suivi, mais qui est devenue terriblement actuelle : « Peut-on s'accommoder d'un monde inacceptable ? »

— Oui, dit Breuil. Et ce qui ennuie Jarteaud, c'est une réponse affirmative...

Jarteaud répondit :

— Certainement. Il y a une phrase de votre idole qui me paraît détestable ; je ne sais pas si je vais la retrouver mais vous la connaissez. Elle est très célèbre... Attendez donc... Voilà : « Plus je pense à la vie humaine, plus je crois qu'il faut lui donner pour témoins et pour juges l'ironie et la pitié... »

Il avait l'air de chercher encore. Ce fut Breuil qui continua :

— « L'ironie que j'invoque n'est point cruelle. Elle est douce et bienveillante et c'est elle qui nous apprend à nous moquer des méchants et des sots que nous aurions sans elle la faiblesse de haïr... »

Delatre un peu inquiet par-dessus sa salade :

— Et vous n'approuvez pas ?

— Monsieur, j'ai horreur de...

— Vous êtes un bien méchant homme...

— Je l'espère bien... Je crains, voyez-vous, de ne pas aimer la tolérance. Je repense à votre phrase. Votre bouffeur de curé était un chrétien qui s'ignorait. Il faut haïr les méchants et les sots et le leur montrer de toute urgence. L'ironie et la pitié... joli programme.

Il s'excitait :

— Il y a cinquante ans qu'Anatole France est mort. Une foule de gens croyaient l'avoir enterré... Un peu vite ! Il semble que pendant cinquante ans la France ait vécu sur la phrase abominable que vous venez de citer.

— Oh ! n'exagérez tout de même pas son influence...

— Mais je m'en fiche de son influence ! Qu'il soit un prophète ou le reflet d'une pensée générale, le résultat est le même. Et vous le savez le résultat de ces cinquante dernières années : Les crimes de la guerre d'Espagne, la plus cruelle de toutes les guerres, la plus idiote aussi. Vous étiez né à ce moment-là ! Souvenez-vous donc, monsieur ! souvenez-vous donc. La France se retranchant peureusement affolée par un ennemi dérisoire... Léon Blum qui regardait faire avec une discrète — Oh ! combien discrète ! — commisération ! L'ironie et la pitié. Ensuite les premières armes d'Hitler. On laissait faire : l'ironie et la pitié !

Il se tourna vers Breuil :

— Tu vas voir que je vais défendre les Juifs !

— Très bien. À quelque chose malheur est bon... Tu vas me mettre mal avec mon patron.

— Oh ! mais non, dit Delatre. Il me plaît votre ami !

Jarteaud avait-il entendu ? Il était lancé :

— Hitler, lui, ne regardait pas les hommes avec ironie ni avec pitié. La seconde guerre : les Français trouvant dans le marché noir le moyen d'exercer leur ironie et leur pitié. Et puis, pour finir, la décomposition totale, l'indifférence à tout et le triomphe des dictateurs arabes. Ils n'avaient pas lu Anatole France, eux...

— Vous croyez que la décrépitude de la France...

— Monsieur, je me moque de la France. Le décervelage des hommes est une chose autrement grave. Je ne vois autour de moi qu'un troupeau abominable de lâches. Il n'y a pas de crimes, pas d'excès, pas de folies qui ne soient acceptés avec un sourire indulgent. Ce sens de défense qui fait se refermer une huître quand un poisson la frôle, les hommes de ce temps ne l'ont même plus. Ils sont châtrés, bouillis, ignobles. Ils ont une vie de méduse...

Delatre rit :

— Il abonde en comparaisons marines...

— Dans ce monde-là, le plus inepte salaud peut se tailler un empire.

— Que ne vous en taillez-vous un !

— C'est qu'il m'est aussi difficile de devenir un salaud qu'il vous l'a été de devenir un imbécile et un bandit. Vous faites des réclames idiotes et un commerce à peine honnête, mais je sais par Breuil que ça ne vous a pas été facile.

Delatre repoussait une glace qu'on venait de poser devant lui. Il alluma une cigarette.

— Oui... Je suis sensible, croyez-le bien, à tout cela mais je vous répète ce que je vous disais tout à l'heure : vous êtes très jeune. À partir du moment où on s'est rendu compte que le monde était totalement inacceptable, on en vient à penser : « Il ne sera jamais possible ni satisfaisant pour l'intelligence ou pour la morale. S'il le devient un jour, ce sera dans tant et tant d'années que ça ne m'intéresse pas. Or, ce puits de vipères où nous sommes tombés comporte cependant une foule de plaisirs très réels. Essayons de passer le moins mal possible les quelques années sur la terre et de nous accommoder de... »

— De l'imperfection divine ? Vous permettez que je vous dise que vous me faites rire ? La découverte de cette imperfection devient vite si violente, si exclusive, si impérieuse, qu'il n'y a pas moyen qu'elle s'accommode de quoi que ce soit. Cette passivité, à mes yeux, est inconcevable. Il faut faire sauter la planète ou changer quelque chose.

— Oh ! cher monsieur, je ne crois pas qu'on ait jamais changé quelque chose...

— Moi si ! Le surhomme change le monde. Et le surhomme, pour l'instant, c'est celui qui jette des bombes : l'antidote du christianisme.

Il éclata d'un rire un peu trop fort :

— Ça ne vous dit rien, de jeter des bombes, vous ?

Le « petit laquais », comme disait Delatre, s'approchait d'eux à tout instant. Il avait d'abord essayé d'entendre la conversation mais ça ne l'intéressait pas et il avait une autre idée en tête. Delatre en fit réflexion à Jarteaud :

— Vous croyez ? demanda Jarteaud...

Il leva le nez vers le jeune garçon qui lui sourit sans pudeur. Delatre dit à mi-voix :

— Oh ! là-dessus aussi, je suis tolérant !

Jarteaud répondit :

— Vous avez tort !

Breuil en fut si stupéfait qu'il en resta la bouche ouverte, la cuiller à la main. Jarteaud n'en avait cure :

— Il n'y a pas d'homosexuels en France. Ceux qu'on appelle de ce nom sont des espèces de fous. Les Français, sur ce point-là, sont de toute façon monstrueux. Quand ils n'en sont pas, ils sont dangereux. Quand ils en sont, ils en sont trop. On leur a tellement persuadé qu'ils étaient des femmes ratées qu'ils ont fini par le croire. On ne supporte pas aisément deux mille ans de persécutions ; la rééducation des races persécutées c'est pour demain. Pas pour maintenant... Qui donc peut croire qu'on sort d'un cachot pour se replonger dans la vie courante ?...

Breuil n'avait presque rien dit. Passablement embêté, pour dissiper un orage qui, du reste ne menaçait pas, il fit une réflexion médiocre :

— Je suis honteux que vous nous ayez offert un si... écoutez, je vais le dire : un si coûteux repas !

Contrairement à ses prévisions, Delatre continuait d'être au beau fixe :

— Ne vous en inquiétez pas. Ça va faire, je crois, assez cher, mais où diable se ferait-on voler comme dans un bois si ce n'était au bois de Boulogne où la tradition et l'intérêt mêlés obligeaient à détrousser les voyageurs et les pèlerins de Longchamp ?

« Ne vous inquiétez donc pas de ça. Assez de femelles puantes, mal embouchées et communardes, feront demain leur lessive pour que ceci me soit parfaitement égal. Ce qui m'ennuierait plutôt, voyez-vous, c'est de savoir que l'argent donné par les clients ne servira pas à grand-chose et, qu'un peu plus tôt ou un peu plus tard, le restaurant n'en fera pas moins la culbute. Voulez-vous du café ? »

Le maître d'hôtel, subodorant les doux instants de l'addition, s'approchait d'un pas contenu par sa goutte et ses hémorroïdes. À la table voisine, le monsieur chauve avait un regard repu et le personnel, expert en saoulologie, reconnaissait dans ses petits yeux plissés la quiétude intestinale

du consommateur bien bourré. Jarteaud était reparti dans ses rêves. Breuil, en tournant son café, dit à Delatre :

— Toutes les époques assurent que l'époque précédente était meilleure. Pourtant, j'ai l'impression que celle-ci, qui est bien la mienne, croule de toute part. Qu'est-ce qu'il y a de cassé, cette fois-ci ?

— Que toutes les certitudes ont croulé à la fois.

Il venait de la mare qu'on appelait le lac une douce odeur d'herbe mouillée. Sur l'avenue de Longchamp, les voitures se faisaient plus rares. Delatre s'interrompit pour glisser plusieurs billets dans le papier plié qu'on venait de poser sur le coin de la table. Jarteaud, sous l'œil désapprobateur du maître d'hôtel faisait une cocotte avec le menu et Breuil lui dit :

— Je ne te sortirai plus. Tu me fais honte. Tu te conduis comme un cochon.

Mais Delatre l'interrompit :

— Pour moi, je l'aime bien votre ami. Il dit des choses qu'on n'entend pas partout. C'est un violent mais la violence...

— ...la violence, continua Jarteaud est le signe de ce temps. Quand on pensera plus tard à notre époque on n'en verra qu'une chose : le terrorisme, réaction contre le décervelage.

— Oh ! dit Breuil, il en dit bien d'autres !

— Alors, il faudra me le ramener. Que faisons-nous ? Voulez-vous, maintenant que nous allions boire quelque part un verre de quelque chose ? Nous prendrons une chaise...

— Une chaise ?

— Le vulgaire dit « un taxi », mais je suis sûr que ce n'est pas votre cas.

Dans l'air immobile et tiède, l'odeur des femmes parfumées devenait insupportable.

Jarteaud sourit à Delatre. Il pensait :

« Ces femmes sont dégueulasses. On n'a pas idée d'empoisonner ses contemporains avec cette inconscience ! Je crois que je préférerais l'odeur qu'elles cherchent à cacher ! »

Et, quand les trois hommes se levèrent et passèrent auprès d'elles, il sourit encore, d'un sourire un peu maladroit comme toujours, parce qu'il se rappelait les paroles d'une chanson dépouillée d'élégance :

Un fromage qui sentirait bon

Ne serait pas un fromage honnête

Un con, ça doit sentir le con,

Et non pas sentir la violette.

Ce qui n'était, du reste, pas du tout son avis.

— À quoi pensez-vous ? demanda Delatre.

— À Henri IV.

— Fort bien. Nos points de vue se rapprochent.

— Oui. Sauf que vous aimez l'ironie et que moi, je préfère les bombes...

LXIX

JEU DES GENDARMES ET DES VOLEURS

Tôt le matin.

L'homme marchait sur le trottoir. Pour étouffer son inquiétude ? Il n'était pas anxieux des hommes. L'autre, arrêté, parlerait-il ? Il marchait peut-être seulement pour se réchauffer.

Beige et lépreux dans le petit jour, le grand mur sans fenêtres dominait de très haut la rue parfaitement silencieuse. L'homme en suivait la base, d'une gouttière à l'autre. Ensuite, il revenait.

« Il ne parlera pas... Ce n'est pas le genre... » Il pensa tout de suite : « Idiot ! Comme si l'on pouvait jamais deviner qui tiendra le coup et qui flanchera ! »

Deux pas réguliers vinrent de loin : des agents. Le mur séparait de la rue ce qui avait été, cent ou cent cinquante ans plus tôt, la cour d'une demeure belle mais isolée. Par la petite porte, seule ouverte, on pouvait voir à l'intérieur un arbre.

Les agents passèrent. L'un d'eux lui fit un petit signe de tête auquel il répondit. Le bruit de leur marche tranquille semblait emplir tout le boyau de la rue d'un fracas de godasses à clous attendu mais anachronique : les soldats d'autrefois. Il entendit celui qui avait salué dire à l'autre en le désignant :

— Le portier de l'ambassade...

Ils devaient se demander ce que faisait le portier à se balader sur le trottoir à cinq heures du matin. Les fleurs de l'arbre étaient jaunes ; le jour, maintenant bien levé, éclairait leur déconfiture. On sentait à de petits bruits (mais était-ce bien des bruits ? plutôt des impressions...) que Paris allait s'éveiller. Et alors, au loin, le portier reconnut le pas qu'il attendait.

« Ouf ! »

Ils ne se parlèrent pas tout de suite. Ils se touchèrent distraitement le bout des doigts. Le portier le fit entrer, dans la cour d'abord, dans la loge ensuite, mais il retourna sur le trottoir. Non, Trampel n'avait pas été suivi.

Ils traversèrent la loge. Derrière, il y avait une grande pièce pas très propre. Comme le portier allait ouvrir la bouche :

— Parle français, dit Trampel.

Le portier le parlait bien mais cérémonieusement, comme l'aurait fait jadis un officier du tsar. Parfois aussi, il oubliait un article, ou il mettait le verbe à la fin. Les deux hommes ne s'asseyaient pas.

— Comment es-tu venu ?

— À pied. Le métro ne marche pas encore.

— De ton hôtel ?

— De Longchamp. C'était hier mercredi. Le mercredi soir, je suis au bois de Boulogne.

— Tu n'iras plus.

— Qu'est-ce qui te prend ?

Au lieu de répondre, il questionna de nouveau :

— Quand es-tu passé à ton hôtel pour la dernière fois ?

— Hier soir. Vers dix-sept heures,

— Tu y as des papiers ? Des objets importants ?

Trampel leva les épaules :

— Un rasoir électrique, une brosse à dents, deux costumes. Et un oiseau en cage. Ce qui m'ennuie le plus, c'est l'oiseau.

— Tu y tenais ?

— Je ne tiens à rien. Si je comprends bien, ça y est ? Comment as-tu su ça ?

— Oui, ça y est, mais ça n'a peut-être plus maintenant une grande importance. On pourrait même très bien ici te garder s'il n'y avait pas cette affaire Broutard...

— Qui est, du reste, une affaire Pelot et une affaire Wheeler...

— Tu crois que Broutard te fait marcher ?

— Broutard, sûrement pas. C'est son type, ce Pelot, dont il n'arrive rien à tirer.

— Il y a plus de deux mois que Wheeler n'est pas allé en Allemagne. Il va certainement y aller ces jours-ci.

— Oui. À mon avis, nous le saurons à temps. Mais ce que tu m'annonces tombe tout de même très mal. J'avais encore besoin d'une quinzaine de jours.

Il semblait que la fatigue accentuât la pâleur de ses yeux. Il parlait sans décoller ses lèvres minces ; il soupira :

— Je vais tenter le coup... Ça sera dur... Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il s'est passé que nous avions quelqu'un au ministère et qu'il nous a dit que tu étais filé...

— Depuis quand ?

— Il n'en sait rien. Et on ne peut pas lui demander. Joliveau qui dirigeait le service s'est méfié de lui et l'a fait envoyer ailleurs.

— Qui est-ce ?

— Tu tiens à le savoir ?

— Non. Je demande simplement s'il s'agit d'un racontar ou d'un renseignement sûr.

— Parce qu'il y aurait autre chose ?

Le portier suivit de l'œil le regard lointain de Trampel. À travers la fenêtre aux petits carreaux, on voyait de près le tronc de l'arbre. Par terre, des fleurs tombées dessinaient une couronne. Et Trampel soupira de nouveau.

— Non... Je ne crois pas... L'autre jour, en passant sur les boulevards, j'ai été photographié...

Le portier était grand. Il se redressa encore. Il ne jura pas, mais son long sifflement valait tous les jurons du monde.

— Comment ?

— Par un de ces types qui se promènent sur un trottoir, un appareil à petit format à la main, qui vous photographient et vous donnent ensuite une feuille de papier avec un numéro et l'adresse où on peut retirer la photo.

— Tu y es allé ?

Trampel le regarda gravement :

— Non.

Puis, après un temps :

— Ça n'était peut-être rien... Le déclenchement ? Des nouvelles ?

Le portier devenait amical. Sa voix affectueuse traduisait-elle un sentiment profond ? Et, après tout, pourquoi pas ? Il lui mit la main sur le bras.

— Je ne peux pas tout te dire parce que tu risques d'être arrêté. Il y a des détails qu'il ne faut pas que tu saches. Mais en ce qui concerne le déclenchement, eh bien : oui. Dès que je pourrai transmettre le renseignement à Wheeler.

— C'est-à-dire au début de l'été ?

— Un mois ou un mois et demi. Elle était de face, cette photo ?

Neuf heures du matin.

Oui, elle était de face et le colonel Joliveau, en la regardant, faisait à Cartier une réflexion saugrenue :

— On n'a pas idée, pour faire ce métier-là, d'avoir une tête si caractéristique...

Cartier devait avoir passé la trentaine, mais il affichait une joie de gamin :

— Vous savez, ça a été dur ! Le photographe ne dépend pas de nous — évidemment ! — et il n'a voulu marcher que sur un ordre formel de son supérieur. Il a fallu lui faire une description du type... Je lui avais dit : « Le gars qui marchera juste devant moi, qui est fait comme ci et comme ça... » Et ensuite, il a fallu poster le photographe à un endroit où Trampel passait souvent... Mais il aurait très bien pu ne pas y passer... Nous avons eu de la veine !

— Elle aurait pu être mauvaise, la photo...

— Oui, si, par exemple, il avait tourné la tête, mais le photographe est malin... Maintenant, mon colonel, que faisons-nous ?

Cartier attendait anxieusement la réponse, mais le patron n'avait pas l'air pressé. Il baissait à demi la tête comme s'il eût voulu la demander aux objets qui traînaient sur son bureau, au calendrier, au stylo et au journal à demi plié qu'il avait posé en entrant.

— On l'arrête ?

Il fit « non » de la tête.

— Pas encore...

Sur le journal, un titre modeste : « 6 juin 1973, 6 juin 1944 », et au-dessous : « Il y a vingt-neuf ans, les troupes alliées... »

— Non, pas maintenant, dit le colonel. Continuez à le faire suivre et à recueillir le plus de renseignements sur lui... le plus possible...

— Alors, il va nous échapper...

— Ça, mon cher ami, c'est votre affaire ! Vous croyez qu'il se méfie ?

— Presque certainement. Un homme comme lui ne se laisse pas prendre en filature sans s'en apercevoir. Enfin, mon colonel, pourquoi ne voulez-vous pas l'épingler ?

— Capitaine Cartier, vous êtes un enfant. Trampel ne parlera pas. Ces hommes-là ne parlent pas. Du moins, avec les procédés que nous pouvons employer ici... Par conséquent, les renseignements que nous obtiendrons maintenant sont les seuls que nous obtiendrons jamais.

— Oh ! bien sûr, on remonterait par lui à des gens intéressants à connaître... Il y a trois semaines, à Longchamp, il a rencontré un rat...

— Un rat ?

— Enfin, un Musulman. Pas un Musulman misérable : un type élégant, dans le genre profession libérale ou commerçant riche. On ne m'enlèvera pas de l'idée que ce bonhomme-là n'était pas venu au bois de Boulogne au milieu de la nuit pour lui parler de littérature ! Si nous avions le temps... les hommes nécessaires...

— Je vous laisse juge de ce qu'il faut faire. Vous pouvez tout de même mettre un inspecteur derrière ce rat, comme vous dites...

— Douteux. On ne l'avait pas vu les autres mercredis. Ce ne doit pas être un habitué. Il reviendra dans trois ou six mois ! Nous n'allons tout de même pas attendre ça pour faire coffrer Trampel !... Bref, que voulez-vous que je fasse ?

— Que vous cherchiez les noms sous lesquels peut se cacher Trampel. D'ailleurs, il ne s'appelle certainement pas comme ça !

— Bon. Mais ça va être long. Je ne vois pas d'autre système que d'aller dans des centaines d'hôtels en tendant la photo au patron : « Vous

connaissez cette tête-là ? Dans ce cas, comment s'appelait-il ?... » Ensuite, si nous avons de la chance, nous trouverons la trace de ses faux papiers... Ah ! je voulais vous dire autre chose : Trampel est en cheville avec un certain inspecteur Broutard de la brigade des mœurs.

— Expliquez.

— Il l'a rencontré deux fois cette semaine. Dans un café.... Ils se mettent à l'écart et parlent à voix basse.

— Il faut surveiller ce Broutard.

— Bien sûr, mon colonel ! bien sûr... Mais il y faudrait une armée ! Le rat, les hôtels, le Broutard... et vous savez que la D.S.T. n'est pas très bien disposée à notre égard. Surtout depuis le nouveau ministère. On me dit que Caudal-Denfert va se casser la gueule. Quand nous en serons débarrassés...

— Quand nous en serons débarrassés, Cartier, nous risquons d'avoir sur les bras un gouvernement Mandrusse-Duquert. Autant dire qu'alors nous pourrons aller pêcher à la ligne. Une fois de plus, je vous redis : faites pour le mieux... Ah ! c'est bien dommage que je n'aie pas eu ce renseignement du temps de Cazenavet !

— Mon colonel...

— Quoi ?

— Mon colonel, je m'excuse, mais...

— Eh bien, parlez !

— Je crois que je sors de mon rôle, mais... vous ne croyez pas que vous pourriez nous dire comment vous avez eu le renseignement ; sur Trampel, comment vous avez appris qu'il allait le mercredi soir au bois de Boulogne...

— Je vous l'ai dit.

Cartier se permit un petit sourire :

— Mon colonel, je crois au hasard, mais tout de même...

— On dirait, Cartier, que vous soupçonnez mon fils ! Mais vous savez pourtant que la femme du café ne s'est souvenue de rien. Il a réellement trouvé ce papier sur une table. Mon fils est un cancre, mais qu'iriez-vous donc imaginer ? Un garçon de cet âge-là s'occupe de ses petites amies et du cinéma. D'ailleurs, je reconnais que c'est invraisemblable... Vrai mais invraisemblable, voilà tout.

Un quart d'heure plus tard, le colonel, après le départ de Cartier, s'efforçait de lire son journal : « Hier, 6 juin 1973, l'anniversaire du débarquement des troupes alliées en Normandie a été célébré... » Mais il n'arrivait pas à s'intéresser à l'article et se répétait :

« C'est invraisemblable... »

Quatorze heures.

— Invraisemblable ! dit le commissaire Olivier. Je vous annonce que j'en ai marre, vous entendez ! J'en ai marre ! Si on prétend encore me faire couvrir des bandits, je vais finir par donner ma démission...

— Mais je ne vous demande pas de le couvrir ! Je vous demande de patienter !

— Vous venez me dire à la fois : « C'est un traître » et « Pas question de l'arrêter ». Moi, j'aime autant vous annoncer tout de suite que, si la police est là pour couvrir des bandits, je préfère faire partie d'une bande organisée. J'y gagnerai beaucoup mieux ma vie ! Il faudrait tout de même savoir pourquoi nous sommes là !

Le capitaine Cartier rigolait. Il ne prenait pas du tout au tragique la colère du commissaire.

— Comment ! Vous êtes dans la police depuis trente ans et vous ne voulez pas attendre quelques semaines pour qu'on soit sûr de coincer le type ?

— S'il se sent surveillé, il aura levé le pied avant.

— Vous croyez tellement stupides vos collègues de la D.S.T. ?

— C'est que vous ne savez pas à quel coco vous avez affaire !

L'officier riait toujours.

— Coco, c'est bien le mot...

— Même pas. S'il fait ce que vous dites, c'est certainement pour de l'argent. Il n'a jamais exprimé d'opinions politiques. Je crois que ça lui est égal. Enfin, c'est un traître ou ça n'est pas un traître ?

— Oh ! le vrai traître de mélodrame, ça n'est pas lui, c'est l'autre...

— Trampel ?

— Oui. Et je voudrais bien savoir ce qu'ils fricotent ensemble.

— Trampel est très dangereux ?

— Plus encore.

— Et il connaît l'inspecteur Broutard ? J'ai toujours pensé que ce salaud-là ferait encore parler de lui. Mais je ne l'ai plus sous mes ordres. Enfin, qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Rien et tout. Aucune idée spéciale. La piste Trampel nous a conduit à Broutard. Je sais que vous ne l'aimez pas, qu'il a fait des blagues, et je pense que vous aurez à cœur de me donner tous les tuyaux que vous possédez sur lui. Vous voyez, commissaire, que je ne fais pas de cachotteries. Je viens chez vous en uniforme. Rien dans les mains, rien dans les poches. Et je vous débite toute ma petite histoire sans réticence.

Le commissaire Olivier n'eut pas l'air très content :

— Mais, dites donc, j'espère bien ! Ce n'est pas parce qu'il y a, dans la police, quelques inspecteurs Broutard, qu'il faut nous considérer tous comme des crapules ou comme des bandits ! Non seulement je vais tout vous dire, mais je vais même vous rédiger, si ça vous amuse, une petite note écrite. Je déteste les brebis galeuses...

— Merci. Mais, dites-moi, dès maintenant, ce qu'il vous a fait.

— À moi, rien. Mais il a tué un bonhomme et j'ai été obligé de le couvrir. En ce temps-là j'étais son chef direct. J'aurais voulu que vous puissiez assister à la discussion chez le juge d'instruction !

— Il l'a tué dans quelles circonstances ?

— En l'interrogeant. En l'interrogeant sans douceur, vous vous en doutez. Il s'agissait, en outre, d'un malheureux brocanteur qui n'avait sans doute rien fait du tout et qui devait être un parfait honnête homme. J'avais bonne mine en allant trouver Fontbrune...

— Fontbrune ?

— Le juge d'instruction. On a, non pas étouffé, mais minimisé l'affaire. C'était la plus mauvaise solution parce que les journaux se sont apitoyés sur la victime...

— Vous me ferez un petit topo de cette histoire-là ?

— Avec quelle joie ! Finalement on l'a changé de service et j'ai été débarrassé de lui. Or, vous venez m'apprendre que...

— ...qu'il est, comme disent les journaux, à la solde d'une puissance étrangère.

— C'est pour augmenter la sienne. Et puis ce n'est pas tout. Je le soupçonne sérieusement de s'être livré toute sa vie à pas mal de petits rackets et chantages profitables.

— Vous avez des preuves ?

— Évidemment aucune preuve matérielle. Il n'a pas laissé de lettres ! Mais, si on le coince pour autre chose, on pourra faire parler les gens. Pas besoin de vous dire que je m'en occuperai personnellement...

— Où est-il maintenant ? Aux mœurs, n'est-ce pas ?

— Aux mœurs. Ça lui va comme un gant, de faire régner la vertu ! Mais, enfin, me direz-vous pourquoi vous ne voulez pas l'arrêter ?

— Je pense que le colonel Joliveau qui est mon chef direct vous répondrait sans doute qu'il est plus utile en liberté parce qu'on peut le suivre et savoir ce qu'il fait. Mais j'ai vu le colonel ce matin et, depuis lors, j'ai appris pas mal de choses... Je vous ai dit que je jouais cartes sur tables. Je vais donc vous les dire. On ne peut pas arrêter Broutard. Du moins, pas maintenant...

— Il est fils d'archevêque ?

— C'est bien plus grave que ça. La brigade des mœurs a des tas de facilités pour aller fouiller dans la vie privée de beaucoup d'hommes politiques...

— Et il a un dossier sur...

— Sur Caudal-Denfert, tout simplement... Vous voyez que je ne vous cache rien !

Le commissaire était tout à fait calmé :

— Alors, vous aviez raison, il est invulnérable. Mais pour peu de temps. Le gouvernement va tomber.

— Je l'espère bien !

— Il paraît même qu'il ne se défendra pas. Caudal-Denfert veut éviter à tout prix de prendre une décision sur Madagascar et vous savez ce qui s'y passe : le corps expéditionnaire fond à vue d'œil. À Tananarive les légionnaires ont pendu l'envoyé du gouvernement.

— Il paraît même que les troupes françaises passent à l'ennemi. Vous avez lu la déclaration du général Tsara : « Français et Malgaches ont un ennemi commun : le gouvernement de Paris ! » Entre parenthèses, c'est gai ! Tout à fait entre nous, je suis un peu de cet avis... Pour en revenir à Broutard, nous le ferons coffrer dès la chute de Caudal-Denfert.

— S'il n'a pas fait trop de sottises avant ! Marrant de penser que le sort de la France dépend peut-être en définitive des fessées de M. Caudal-Denfert ! Est-ce que la rombière qui lui fait ça se doute qu'elle manie le sort du monde en même temps que son martinet ?

Le capitaine leva les bras au ciel :

— Ça s'est déjà vu et la France n'en est pas morte ! Je sais bien qu'elle n'était pas si malade ! Ça me fait tout de même plaisir de parler à un homme normal. Je ne vois autour de moi que des lâches et des piqués.

— Oh ! les piqués ne sont pas très graves. Ce sont les lâches, qui le sont.

— Dites donc, commissaire, pour en revenir à Broutard, vous avez beaucoup de ces oiseaux-là dans la police ?

Un temps de silence, le commissaire réfléchissait :

— Eh bien ! oui, il y en a. Ça ne servirait à rien de le cacher, mais beaucoup moins qu'on a tendance à le croire. Mais vous aussi, dans vos services, vous avez des agents doubles et des traîtres. Ce n'est pas une raison pour oublier que nos inspecteurs sont, dans leur immense majorité, des gens admirables, des gens qui font pour un salaire dérisoire un travail harassant et le plus souvent dangereux. Je voudrais aller plus loin et vous dire toute ma pensée. Si j'en veux tellement à tous les inspecteurs Broutard, c'est parce que je pense qu'on ne fait pas de police sans la collaboration de tout le monde. Les polices d'empire, les polices de guerre, ça n'a qu'un temps. La police doit être inattaquable. Comme la justice. En nous privant de la sympathie et de la confiance de la foule, quelques rares salauds rendent notre tâche impossible. C'est pourquoi nous ne serons, nous autres, jamais assez féroces avec eux. Le banditisme, ça doit s'arrêter à la porte de cette maison. Voilà ce que je voudrais crier par-dessus tous les toits.

Il le raccompagnait à la porte.

— En tous les cas, vous savez, maintenant que vous pouvez compter absolument sur moi. Je vous envoie le rapport demain. Au revoir mon capitaine.

Seize heures trente.

Broutard se leva d'une détente, resta debout les bras ballants, sans même l'idée de poser une question.

Quelques secondes plus tôt il était assis derrière son bureau, un journal à la main : « Des cérémonies patriotiques ont marqué hier dans toute la France... » Or, Trampel refermait la porte, s'asseyait en face de lui :

— Ça vous étonne de me voir ici ?

Il voulait lui dire que c'était de la folie, qu'il lui faisait courir un risque insensé, qu'il avait été cent fois précisé qu'ils ne se verraient que dans des cafés... Et Trampel, comme toujours dur, compact, très à l'aise, non seulement s'était promené comme chez lui dans les locaux du quai des Orfèvres mais il l'entendait, comme dans un rêve, lui donner des ordres :

— Asseyez-vous, Broutard.

Il le fit. Tirée du fond de lui-même, une question lui montait aux lèvres : « Qu'est-ce que vous faites ici ? » Mais ce fut Trampel qui parla le premier.

— Ne vous inquiétez pas de ma présence. Au point où nous en sommes, ça n'a plus aucune importance...

La joie, prudente encore, qui succédait à l'angoisse montait en chaleur au visage de l'inspecteur :

— C'est pour bientôt ?

— Imminent. Mais vous êtes bien sûr d'en profiter ?

— Comment, mais je ne vois pas...

— Vous ne voyez pas non plus par quel moyen vous pourriez m'obtenir le renseignement demandé ?

— Je vous ai dit que je vous le donnerai.

— Oui. Vous m'avez dit ça le 8 novembre. Nous sommes le 7 juin. Depuis, Wheeler est allé trois ou quatre fois en Allemagne ; nous n'en avons rien su. Méfiez-vous du double jeu, monsieur Broutard...

Broutard protesta de sa sincérité. Il faisait un geste de la main pour dire à Trampel de parler moins fort.

— Si jamais vous vouliez jouer à ce jeu-là, il risquerait de vous en cuire. Nos services de renseignements finissent toujours par tout savoir. Qui vous dit, par exemple, que vous n'avez pas, dans cette maison même, quelqu'un qui vous surveille ?... Méfiez-vous !

— Mais, nom d'un chien, que puis-je faire de plus ?

— Nous allons parler net. Wheeler doit retourner, dans peu de temps, en Allemagne... Vous voyez que je n'ai pas besoin de vous pour savoir ça... C'est heureux parce que vous n'avez pas songé à m'en parler ! Vous avez un bonhomme sur place. Vous devez nous dire la date de ce voyage, comprenez-le, monsieur Broutard, vous le devez !

— Mon bonhomme, comme vous le dites, est une nouille. Je lui mets l'épée dans les reins aussi souvent que possible.

— C'est-à-dire quand, pour la dernière fois ?

— Bien...

— Parlez, monsieur Broutard, parlez... Vous ne devinez pas que le temps n'est plus aux dérobades ?

— C'était le 7 avril...

Les yeux de Trampel ; de quelle couleur ? C'était impossible à dire... Bleus ? Gris ? Pâles en tout cas. Ils ne quittaient pas l'inspecteur pendant que les lèvres articulaient :

— C'est ce que je pensais...

— Mais nom de Dieu de nom de Dieu...

— Taisez-vous. Je vous en ai dit assez pour que vous sachiez ceci : Pas un soldat ne passera la frontière allemande avant que nous ayons en mains le plan de défense américain. De quelle façon croyez-vous que sera jugée une paresse — la vôtre ! — qui remet tout en question ? Vous n'avez pas peur des représailles ?

— Mais que voulez-vous que je fasse ? Nom de Dieu !

— Encore !

— C'est à se casser la tête contre les murs.

— Je vois que je vais être obligé de vous indiquer la marche suivre. Qu'avez-vous décidé avec votre tapissier lors de votre dernière entrevue ?

— Que je lui donnais deux mois...

— Les deux mois finissent aujourd'hui. Vous vous êtes mis en rapport avec lui ?

— Non.

— Que comptez-vous faire ?

— Vous venez de me dire que vous le saviez mieux que moi.

— Arrêtez-le.

— Mais je n'ai pas de mandat d'amener...

— Il ne demandera pas de justification. Il sera bien trop affolé. Vous l'envoyez chercher chez lui par deux de vos collègues. Vous pouvez trouver ça ?

— Oui.

— Vos collègues entrent chez lui demain matin par exemple en disant bien haut qu'ils viennent l'arrêter. Ils précisent : « Pour attentat à la pudeur. » Ceci pour la femme avec laquelle il devra ensuite s'expliquer...

— Parce que je le relâche...

— Évidemment. Vous lui donnez... Deux semaines... Trois si vous voulez. Cette fois-là, il aura compris. Le quatorzième ou le vingt et unième jour nous aurons la réponse. Mais je veux la date exacte et l'itinéraire de Wheeler.

— S'il est obligé d'avouer le tout à sa femme, il va lui expliquer aussi notre combinaison !

— Et après ? Je viens de vous dire que ça n'avait plus d'importance. Ah ! un dernier mot : votre enveloppe habituelle aura un peu de retard. Elle ne vous sera remise qu'une fois le résultat obtenu... Mais j'ai tout lieu de croire que vous vous en estimerez satisfait.

— Il faut que je vous dise, je lui ai promis de l'argent...

— Vous vous arrangerez avec lui. Vous aurez de quoi le faire. Largement. Au revoir inspecteur...

Le lendemain six heures.

Vendredi ! C'était le jour de se laver le derrière. Pas question de s'attarder au lit ! Mme Pelot en sauta vivement. Elle regarda le réveil. Déjà six heures ! Il allait falloir faire vite ! Où donc était le linoléum ?

Elle le chercha partout, affairée, inquiète, relevant machinalement les bretelles de sa chemise de nuit qui tombaient à chaque instant. En tirant les rideaux, elle s'aperçut qu'il faisait beau. Elle n'ouvrit pas la fenêtre. C'est mauvais le matin... Où donc était ce linoléum ?

Elle allait sans méthode, d'une pièce à l'autre ; elle finit par retourner jusqu'au lit où son mari dormait la bouche ouverte, ronflant un peu :

— Eh !... Réveille-toi...

M. Pelot se retourna :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le linoléum ?

Il la regardait, clignant des yeux, encore tout englué des lourdeurs du sommeil :

— Eh bien ! quoi ? Le linoléum ?

— Où est-il ?

— Roulé dans les cabinets. Derrière la porte.

Il se rendormait tout de suite. Elle n'y avait pas songé ! Il lui avait pourtant dit, huit jours plus tôt, qu'elle le trouverait là !

Mme Pelot prit le gros rouleau. C'était bien lourd. Elle le traîna jusqu'à l'entrée, l'étala entre la table et la porte de la salle à manger. Maintenant, le bidet !

Lui, il était dans la cuisine, rangé à côté des pommes de terre. Restait le pied. C'était un pied de métal en X qu'on dépliait avant l'emploi et sur lequel on posait la cuvette de métal. Elle le tira du placard sous l'évier juste à côté de la boîte aux ordures. Quand elle eut installé le tout dans l'entrée, elle mit l'eau à chauffer.

Elle n'avait pas regardé la température. Où avait-elle la tête ? À la fenêtre de la cuisine le thermomètre marquait dix degrés. C'était un peu juste. N'allait-elle pas attraper froid ? Personne n'ignore qu'on prend mal par le fondement bien plus facilement que, par la tête. C'est que le fondement a l'habitude d'être couvert et supporte extrêmement mal les changements de température. Comme elle versait l'eau dans le bidet, elle sursauta ; on venait de sonner.

Mme Pelot pensa à enfiler un manteau mais non pas à enlever le bidet. Qui donc pouvait sonner à cette heure-là ? Inquiète, elle entrouvrit la porte ; un pied s'y glissa, puis le battant s'ouvrit largement :

— Police ! Pelot, c'est ici ?

— Oui...

Un grand froid l'envahissait, bien plus grave que celui dont, quelques instants plus tôt, elle redoutait les effets.

— Où est-il ?

On ne lui laissait pas le temps de réfléchir. Ça ne pouvait être qu'une erreur... Les deux hommes n'avaient pas l'air commode. Elle trouva la force de demander d'une voix blanche.

— C'est mon mari... Il dort.

— Réveillez-le.

Alors, elle avait une petite révolte :

— Mais... Qu'est-ce qui se passe ?

La réponse la cloua sur place :

— Police. Nous venons pour son affaire d'outrage à la pudeur...

— Quoi ?

Il lui semblait qu'elle allait s'évanouir.

— Allez, réveillez-le. Nous l'emmenons !

Elle ne pouvait plus parler. D'un doigt tremblant elle désigna la chambre, et les policiers, pour y pénétrer, contournèrent le bidet où l'eau refroidissait. La petite fille, en chemise longue, apparaissait à la porte et demandait :

— Qu'est-ce que c'est, maman ?

Même jour, neuf heures.

D'une cabine publique, le capitaine Cartier téléphone et, quand il a le numéro :

— Poste 312, s'il vous plaît.

— Je vous le passe.

C'est long. Le capitaine s'énerve. Peut-être téléphone-t-il un peu tôt...

Puis, une voix au bout du fil.

— Colonel Joliveau ? Ici Cartier.

— Bonjour Cartier. Quelles nouvelles ?

— Un coup pour rien, mon colonel. L'oiseau s'est envolé.

— Ha ! Ha !... Vous êtes sûr ?

— Parfaitement sûr. Il n'a pas reparu à son hôtel.

— Oui, oui... C'est bien ennuyeux... Il va falloir que vous passiez me voir.

— J'y compte bien !

— Et, évidemment, vous perdez sa trace ?

— Oh ! j'espère qu'on la retrouvera vite !

— Passez me voir, Cartier, mais auparavant, arrangez-vous avec la D.S.T. À mon grand regret, je suis obligé de vous dire : « Dès que vous le retrouvez, arrêtez-le. »

— Bien. À tout à l'heure, mon colonel.

LXX

PRIÈRE POUR UN MONDE À VENIR

Il faisait chaud. Jusqu'à Saint-Cloud, un soleil de poussière coiffait la ville comme un couvercle. Quelques jours plus tôt, Wheeler avait demandé à MacLellan :

— Vous connaissez Marly ?

Les Wheeler étaient curieux de toutes les vieilleries françaises.

Dimanche 10 juin. Dans sa voiture, MacLellan transpirait malgré la glace baissée. Il connaissait mieux les Français que la France, mais il n'avait pas attendu le général pour savoir que la banlieue que Wheeler habitait était belle. À vrai dire, le nom de Marly ne lui disait pas grand-chose. Wheeler a expliqué : il y avait eu là un palais que les révolutionnaires ont dégradé, puis détruit. Il lui a aussi raconté une histoire de teinturier qui, pour faire un peu chanter Napoléon, avait vendu tous les cailloux. MacLellan a cherché « Marly » dans le guide qu'il possède. Le guide vante : « La rigoureuse ordonnance du site, l'incomparable descente des bassins, l'harmonie sans égale du plus parfait ouvrage classique. »

Alors, comme c'est dimanche et qu'il a eu envie de voir ça, MacLellan se rend par l'autoroute aux jardins du Grand Roi. Au croisement, il s'arrête et regarde. Il est venu là, mais n'a jamais poussé plus loin. Un écriteau porte : « Marly-le-Roi, 3 km. » Pourquoi « le Roi » ? Tous ces rois qui fleurissent en France à tous les coins de rue gênent un peu MacLellan. En dépit de toutes les retouches qu'il a dû apporter à une opinion très ancienne, rois et tyrans se confondent un peu. C'est une opinion exclusivement américaine ? Peut-être. Mais l'attitude des Français n'est pas plus explicable. Eux se sont vautrés avec une férocité innommable dans le sang de tout ce

qui se réclamait du roi, mais ils en gardent la nostalgie comme s'ils sentaient que la République, ils n'en sont encore ni capables ni dignes. La tête coupée de Marie-Antoinette leur flanque des cauchemars.

Devant une grille, — très grande —, une place ronde, déserte ; herbes et pavés mêlés. Il laisse la voiture, entre et tout de suite l'allée plonge à pic vers une sorte de parterre surélevé : les restes du château. Quand il y arrive, il est déçu.

Quoi ? C'est cela, le plus beau des palais français ? Une plaisanterie ! Il en reste quatre petits murs ! Il pense : « La rigoureuse ordonnance du site, l'incomparable descente des bassins... » C'est un champ. Il y a, en effet, un bassin au milieu. Il tombe dans cette prairie comme des cheveux sur la soupe. Ce n'est pas un jardin, c'est la ruine d'un jardin. Ça ne passe pas l'intérêt d'une campagne inculte dans un beau pays vallonné. Les Français qui viennent ici chercher le souvenir de leur grandeur déchue ne manquent pas d'imagination ! Il est assez tôt pour qu'il n'y ait encore personne, et seuls traversent la solitude immense les cris des coucous qui semblent se répondre.

Si ce n'est pas l'imagination qui conduit ici les Français, c'est peut-être le remords. D'avoir démoli le chef-d'œuvre de l'architecture classique leur fait peut-être le même effet que la tête coupée de Marie-Antoinette... Il se peut que les crimes de l'histoire soient plus durs à porter que les crimes individuels.

MacLellan a sous le bras son guide et deux revues qu'il a trouvées la veille dans son courrier et qu'il n'a pas eu le temps de regarder. Il va s'asseoir quelque part sur l'herbe et parcourir tout ça.

Proches ou lointains, mais toujours obstinés, les cris des coucous éclatent, un peu inquiétants. Morne et figé, vide comme pour l'éternité, ce lieu semble hors de tout : de l'époque, des humains, de la terre. On dirait un rêve, un rêve calme mais funèbre. Trois mois plus tôt, un crime effroyable a

eu lieu dans ce parc. Ce spectre de splendeur n'évoque pas l'idée de meurtre, mais plutôt celle de néant. MacLellan n'en fait pas moins son métier de bon touriste et, son guide ouvert à la main, il essaie de se repérer : « Louis XVI, trouvant trop coûteux l'entretien de la grande cascade qu'on appelait « la rivière », la fit remplacer par le tapis de gazon qui, derrière le château... Où est-ce donc ? Ah ! oui... »

Il s'aperçoit que ça ne l'intéresse pas du tout. Par un chemin à peu près entretenu, il descend, retrouvant au passage des traces de bassins, d'où sortent par endroits les tiges serrées des joncs. Quand il en a assez de tourner autour du parc, il s'assied dans l'herbe près d'un petit rond de gazon et se met à poil.

C'est-à-dire qu'il enlève sa veste, sa cravate et sa chemise. Pour son pantalon, il le garde. On croirait que tous les coucous de la belle saison se sont réunis ici. L'endroit est une clairière. Par une faille entre les arbres, la grande pièce d'eau miroite au soleil. Jamais MacLellan ne se doutera qu'il se trouve actuellement dans le bosquet des Muses qu'ornaient deux bassins et un décor d'arbres taillés.

Il déchire la bande des deux revues reçues la veille. Plus que tous autres, les diplomates sont victimes de la rage distributive des directeurs de revues. L'une d'elle est une revue financière qu'il n'a aucune envie de lire. Il ouvre l'autre : *« Revue de la famille française. Directrice : Isabelle Bèze. »* Il s'étend dans l'herbe.

La couverture de la revue s'orne d'une photo où un ménage hideux s'entoure de tas d'enfants. Ces pauvres Français n'ont vraiment pas de chance d'être si laids. Il lit le titre, bêtement grandiloquent : « Une belle famille française vaincue par le malheur », et seulement, alors, remarque qu'un des enfants a un bec-de-lièvre et l'autre des béquilles.

Il le remarque, mais n'enregistre pas. Il replie la revue qu'il jettera tout à l'heure en sortant du parc et s'allonge sur le dos.

Un soleil digne de l'Afrique ! Peut-on rester nu jusqu'à la ceinture dans un jardin de la région parisienne ? On verra bien ! Le mois dernier, MacLellan a lu, dans un journal, le récit de la condamnation d'un satyre en Charente.

Le satyre était un campeur norvégien. Installé près de sa tente au soleil, il avait enlevé son slip. Il n'y voyait pas malice. S'il l'avait conservé, il n'aurait pas connu les foudres de la loi, le déshonneur et les prisons.

Étalée sur l'herbe verte, la revue de Mme Bèze livre la famille Pichegru à l'admiration des foules enthousiastes. Mais l'Américain détourne la tête. Toute sa formation, tout ce à quoi il croit, tout l'espoir de son peuple conspire, avec les téléphones blancs du cinéma, les femmes divinisées et la religion du plus bel athlète, à abstraire du monde tout ce qui rappelle l'indignité humaine, indignité dont ces Pichegru sont une superbe illustration.

Il suit de l'œil le mouvement marin des petites feuilles remuées, risibles et attendrissantes, tout en haut des arbres du Roi-Soleil. Une des joies de la vie : laisser monter en soi les sentiments qui viennent du silence et du bien-être. On y compose des mondes meilleurs. Dieu parle par chaque homme.

On a arrêté le satyre norvégien. Menottes aux mains, on l'a conduit aux gendarmes au milieu d'une foule hurlante et qui voulait le lyncher. Le tribunal s'est montré sévère : il restera six mois en prison.

MacLellan repousse de la main la *« Revue de la Famille française. Directrice : Isabelle Bèze »*, s'abandonne à des rêveries excitantes. L'envoyé bizarre de la première autorité du monde mâchonne un pissenlit. À peu de chose près, le bonheur parfait. Allez donc, dans ces conditions, nourrir autre chose que des opinions optimistes !

À travers l'immense silence vivant des arbres et des herbes, un roulement de train monte, grandit, emplit tout le paysage, puis, en

décroissant, le rend à une mort de musée.

Pas question, sous ce ciel bleu, dans cette chaleur, de se fabriquer un raisonnement logique, mais c'est un grand plaisir que de laisser aller sa cervelle et de reconstruire des sociétés idéales, un grand plaisir américain. MacLellan se sent aujourd'hui d'humeur à vouloir du bien à l'univers entier.

Vingt siècles de civilisation chrétienne ont maintenant conquis aux hommes pas mal d'éléments du bonheur. Les grands fléaux de l'espèce sont à peu près vaincus, sauf le cancer. Encore ses jours sont-ils comptés. La répartition des richesses s'organise peu à peu de façon plus rationnelle. Avec des retours en arrière, des crises des caprices, le respect de la liberté individuelle gagne partout du terrain. Toutes les chances de guerre sont supprimées, sauf une. Somme tente, on peut dire que ce qui empêche les humains d'être heureux, c'est le cancer et le communisme.

Pour le cancer, ça s'arrangera sûrement. Reste la menace communiste qui est partout grave, mais qui revêt, dans cette Europe occidentale, chef-lieu de toutes les guerres, un aspect particulièrement tragique. Reprocher aux Français leur anxiété serait plus facile si l'on n'avait pas à se dire que les Russes peuvent être en vingt-quatre heures à Paris ! Que les États-Unis aient un instant de faiblesse et de découragement : aussitôt ils arrivent.

MacLellan, qui a bon cœur, pense un instant aux vingt millions de pauvres types qui croupissent dans les camps de concentration sibériens et cette idée-là refroidit un instant la douce caresse du soleil. Mais il ne s'y attarde pas ; il n'a pas de goût pour les Buchenwalds rouges ni pour les mines de sel. Il préfère imaginer un monde d'où l'impérialisme russe aurait disparu.

Une première chose est évidente malgré les dénégations de tant de vieillards attardés : il ne devrait plus y avoir de guerres... « Il y a toujours eu des guerres, il y en aura toujours... » Ceux qui soutiennent cette sottise le disent encore, mais n'y croient plus beaucoup. Un simple coup d'œil sur les

événements montre que la guerre n'est pas une fatalité inéluctable. Toute guerre n'est pas possible. La guerre avait des causes précises qui, presque toutes, ont disparu.

Est-ce le soleil ? L'odeur de l'herbe ? Il s'aperçoit qu'il est un peu gris et qu'il est en train de déraisonner. Il est mieux placé qu'un autre pour savoir que la guerre en Europe est inévitable et prochaine...

Sans communisme, plus de guerres ! Ce qui implique : plus d'armées. Du moins dans le sens où on l'entend aujourd'hui. Il restera sans doute des forces de police. « Le premier devoir d'un bon gouvernement, écrivait un auteur français de la belle époque, serait de supprimer l'armée et la marine, mais d'en garder les uniformes... » Sans doute conservera-t-on des armées de métier ; elles seront très petites et les soldats, cessant d'être menacés de mort subite à tout instant, y feront figure de fonctionnaires privilégiés.

Quelques promeneurs maintenant, au loin, pas gênants. Et toujours, dans l'air, ce cri obsédant des coucous avec, de temps à autre, le doux froissement des feuilles.

Une chose, à coup sûr, disparaîtra dans l'affaire : l'écrasant fardeau des dépenses militaires. C'est un lieu commun de faire le total de ce qu'on pourrait s'offrir avec le prix d'un bombardier. MacLellan manque des données nécessaires pour un calcul difficile : « Combien ont coûté les armées et les guerres depuis.. Quand ?... Mettons cinquante ans, n Ça doit passer toute imagination. Ces excentricités supprimées, le monde, même mal dirigé, même sans organisation bien savante, ne peut que glisser, de lui-même, vers une ère de prospérité formidable. Cette vérité atteint à l'absolue certitude. Un cercle vicieux : quand tout le monde sera riche et heureux, il n'y aura plus de communistes.

Un vilain viaduc en fer coupe entièrement la vue dans le fond du paysage. D'ici, autrefois, on devait voir la Seine et les collines lointaines.

C'est très embêtant, quand on légifère dans l'absolu, d'être à chaque instant interrompu par le passage d'un train.

Il en faudrait bien plus encore pour détourner MacLellan de ses projets d'avenir. Le train passé, il se reprend à imaginer la société future. Cette facilité de l'imagination, ce doit être le léger début d'un coup de soleil, juste ce qu'il faut pour créer une petite fièvre délicieuse. À son enthousiasme se mêlent des souvenirs d'histoires et quelques mesures de musique. Oui, il est un peu ivre de soleil.

Avec ce que les États consacraient aux frais militaires, l'Europe, les premières années, va pouvoir s'occuper de régler des tas d'arriérés, une foule de projets plus qu'indispensables et qu'on n'a pas pu s'offrir ou pas menés à bien parce que les charges militaires écrasantes primaient toutes les dépenses.

Ensuite, on va pouvoir diminuer les impôts. On s'offrira des lois sociales supportables. Le fric que chaque homme d'Occident consacrait à la prévention du communisme va devenir le fric de tout le monde. Ça servira à faire des routes et des logements où les plus pauvres vivront décemment.

Une famille — quelconque — pousse une voiture d'enfant. Elle passe tout près de MacLellan couché dans l'herbe et le mari déclare avec pertinence :

— Tiens ! Un petit rond dans l'herbe... C'est drôle...

— On dirait comme un bassin... ajoute la petite fille.

Le mari hausse les épaules. Il faudrait apprendre à ces enfants le sens des réalités : par exemple, à ne pas prendre un trou dans la terre pour autre chose qu'un trou dans la terre.

La famille sème un peu partout, d'un air détaché, les papiers gras et les boîtes de conserves qui proviennent de son repas champêtre. Lancée d'une

main sûre, une bouteille de vin au goulot cassé atterrit au fond du bassin des Muses. Et MacLellan en profite pour échapper à ses créations idéales et pour se retrouver dans un jardin détruit, près d'une capitale que menace une guerre imminente.

Cet endroit évoque, pour lui, bien moins ce qu'il a pu être que ce que deviendront d'autres constructions aujourd'hui glorieuses. Un jour viendra-t-il où, près d'un lac vidé, par des allées cahotiques, des promeneurs donneront un regard à quelques murs bas en disant : « C'était le Pentagone, c'était la Maison Blanche, c'était le monument de Lincoln » ? En se trompant, peut-être, parce que tout cela ne leur sera rien.

De ce qu'il pensait tout à l'heure, pas un mot n'est vrai. C'était un coup de soleil ! S'il n'y avait pas la menace communiste, l'Occident, qui, si péniblement, s'organise, n'aurait aucune chance d'exister jamais. Que le danger s'écarte pour six mois et, tout de suite, les Européens reprendront leurs petites idées ridicules, leurs querelles pour des queues de poires. Il n'a fallu, autrefois, qu'un discours conciliant à la mort de Staline pour que les Français s'empressent de torpiller l'Europe en formation. Le communisme, c'est la peste, mais les Hitler ou les Gengis-Khan sont des maux nécessaires. Dieu ne les a sans doute envoyés sur la terre que pour aider les hommes à se surmonter.

Et MacLellan, qui est très religieux, qui introduit le christianisme dans la plupart des gestes de sa vie et qui voit partout des intentions divines, se lève et, en enfilant sa chemise, adresse au Seigneur une action de grâce reconnaissante. Il lui dit « vous », comme les Français.

« Vos desseins, Seigneur, ne nous sont pas souvent visibles, mais il n'est pas défendu de chercher à les pénétrer. Si Vous avez déchaîné tous ces fléaux sur la tête des hommes de mon siècle, c'est pour qu'à travers tant d'hésitations et de difficultés nous fassions nous-mêmes, pour les siècles à venir, le salut de ce monde-ci. »

LXXI

LES DIAMANTS DE LA TANTE HORTENSE

Vers la fin de l'après-midi, la vieille tante Hortense, celle qu'on ne voyait jamais, sonna chez Joliveau. Il ouvrit lui-même la porte.

— Tiens, Hortense ! Qu'est-ce qui t'amène ?

— Je vais te dire. J'avais si peur de ne pas te trouver... Ta femme n'est pas là ?

— Elle est à Vernon avec Cécile, chez des amis.

— Comment, Cécile a déjà des vacances ?

— Des vacances forcées ! Cette petite sotte a trouvé le moyen de se tordre le pied il y a trois jours ! Alors, chaise longue ici ou chaise longue à Vernon... Là-bas, au moins, elle est à l'air.

— Et Gilbert ?

— Hum !... Il passe son bachot dans quelques jours... Troisième fois !

— Tu crois qu'il sera reçu ?

Le colonel eut une moue résignée :

— Comment veux-tu que je sache ? Il m'inquiète bien, celui-là...

Elle ne l'écoutait pas. Il l'avait poussée dans le salon où des housses fanées recouvraient les fauteuils.

— J'ai à te parler...

— Assieds-toi.

C'était la colonelle qui, avant son départ, avait sorti les housses du placard à linge : « Pour un homme seul, tu comprends... Si jamais tu recevais quelqu'un, tu les enlèveras ! »

— Je t'écoute, Hortense ; qu'est-ce qui se passe ?

Gilbert, à ce moment-là, rentrait d'un pas félin, balançant nonchalamment trois bouquins au bout d'une ficelle.

— Bonjour, tante Hortense !

Hortense n'avait jamais été ni riche, ni glorieuse et, de tout temps, elle avait fait un peu de honte à la famille.

— Bonjour, petit. Comment vas-tu ?

Il la trouva plus moche encore qu'à l'ordinaire. Elle avait l'air distraite et pressée et elle sentait un peu le vin. Une faiblesse qui ne tirait pas à conséquence... La vieille femme qui gagnait péniblement sa vie comme courtière en diamants pouvait bien s'offrir le luxe d'une petite passion... L'embêtant, c'est qu'elle n'était pas sortable. Elle pinça l'oreille de Gilbert.

— Montre-moi ton museau... Maigriot ce gamin ! Tu travailles trop...

— Non, ma tante.

— Alors, tu as une coquine en vue ! Fais attention aux femmes. Il faut s'en servir et non pas les servir...

Gilbert n'aimait pas qu'on le traitât en gamin.

— J'ai à travailler...

— Oui. Ton examen... Je sais... Eh bien, va, mon petit...

Elle le serra contre sa joue, faisant claquer par-dessus son épaule un baiser sonore qui n'atteignait que le vide. Il allait passer la porte quand il attrapa au passage une phrase murmurée :

— J'ai à te parler, Amédée...

Il fit trois mètres dans le couloir, puis revint sur la pointe des pieds, colla son œil à la serrure. Qu'est-ce que cette vieille taupe pouvait bien avoir à dire à son père ? Par le trou il la voyait qui cherchait dans son sac :

— Tu veux une sèche ? Amédée...

Elle en prit une, l'alluma et, ensuite elle lui tendit le paquet. Il refusa :

— Que t'arrive-t-il encore ?

— Bouju est mort.

— Ce n'est que ça ?

Le colonel ne pleurerait pas sur Bouju, scandale et honte des Joliveau, un voyageur de commerce qui, vingt ans durant, avait été, au vu et au su de tous, le gigolo de la tante Hortense. Médiocre gigolo, du reste, dont elle soignait les rhumatismes, avec lequel elle se battait, puis se réconciliait dans de grandes crises d'ivrognerie, continuant, malgré tout, à subvenir, de son minime commerce, à des beuveries sans nombre auxquelles le métier du pauvre homme, contrarié par une paresse incoercible, n'aurait pu prétendre à suffire.

Gilbert, plié en deux, voyait par le trou de la serrure le chapeau grotesque de la vieille femme. Petit, agrémenté d'une plume de mousquetaire, il ne couronnait qu'en partie une masse de cheveux mal teints où le rouge dominait mais par endroits seulement. Il songeait : « Elle a l'air d'une marchande à la toilette. » Il ne savait pas au juste ce que c'était qu'une

marchande à la toilette mais c'était une profession qu'il tenait en piètre estime.

Le colonel avait refusé la cigarette, mais il sortait un étui de sa poche et allumait un petit cigare.

— Eh bien, Hortense, je ne vois pas...

— Il faut que j'aille à l'enterrement...

Un jour, quelques années plus tôt, Bouju était tombé d'Hortense comme une poire trop mûre du poirier et il n'était plus resté, du vieux ménage illégal, qu'une amitié distante.

— Eh bien, vas-y, ma fille !

S'il l'avait quittée, c'est qu'il venait de faire un petit héritage. Il s'était retiré en grande banlieue pour y mener, dans le calme, une vie misérable et solitaire. Sa maison lui appartenait. C'était le plus clair de l'héritage.

— Mais oui, j'y vais ! C'est à La Ferté-sous-Jouarre. J'ai un train dans une heure et il faut que j'y sois ce soir.

— Qu'est-ce qui se passe ? Je ne t'en empêche pas !

— Je le sais bien, mon pauvre Amédée, mais, voilà, ça peut durer sept ou huit jours !

— Tu vas l'enterrer pendant sept ou huit jours ?

— Non. Mais, tu sais qu'il n'a pas d'héritiers.

— Il n'a pas de fortune non plus.

— Il a la petite maison. Bouju m'a toujours dit que c'était à moi qu'elle reviendrait. Alors tu comprends que je veuille être sur place et assister à

l'ouverture du testament...

— Mais je ne comprends pas ce que je viens faire dans toute cette histoire !

— Est-ce que tu as un coffre-fort ?

— Un coffre-fort, c'est beaucoup dire. J'ai un coffre en métal un peu lourd et qui ferme à clé.

Gilbert s'était redressé et il avait d'abord écouté distraitement. Mais la conversation commençait à l'intéresser. Il remit précipitamment l'œil à la serrure en entendant la tante qui expliquait :

— Je voudrais que tu me gardes ça.

Elle sortit de son sac un paquet plié dans un papier d'épicier :

— Je ne veux pas l'emporter en banlieue et je ne peux pas le laisser chez moi. On sait que les courtiers ont souvent beaucoup de diamants sur eux. Alors, tu comprends...

Gilbert, de son observatoire, attendait l'ouverture du paquet. Elle le posa sur la table, le déplia bord après bord et dit simplement :

— Voilà !

Gilbert retenait son souffle. Il n'était pas à trois mètres de la tante Hortense. Il commençait à avoir des crampes mais il n'y pensait pas.

Elle rabattit le dernier pli. Alors, dans l'avare lumière de la pièce, l'intérieur du paquet se mit soudain à flamboyer, à brûler, à briller, à cribler le salon d'une pluie de feu, à renvoyer dans toutes les directions une bouillie de soleils étincelants. Le colonel n'y donna qu'une attention minime :

— Il y en a pour cher ?

— Oh ! tu sais, c'est mélangé. Il y a même du bort... Comment te dire ? Peut-être soixante mille, peut-être cent. Mais, de toute façon, ça n'est pas à moi et, pour toi qui connais mes moyens, mon pauvre ami, tu penses bien...

— Ça m'ennuie tout de même de me charger d'un dépôt de ce prix-là...

— Mais où veux-tu que je le mette ? Les banques étaient déjà fermées quand j'ai appris que je devais partir, les confrères ne sont pas tous sérieux... Mets ça dans ton coffre et fais bien attention... Il faut absolument que je sois là-bas ce soir, je te le répète.

Gilbert s'éloigna sur la pointe des pieds.

LXXII

PROMENADE D'UNE JOLIE FILLE, D'UN DÉSERTEUR ET D'UN TÉNIA

Le dessert doit s'appeler « Coupe aurore », ou quelque chose d'analogue. C'est fadasse, trop sucré, mais néanmoins assez joli. Ce qu'on en a vu d'abord, c'est un petit parterre, longuement trempé dans la teinture rouge : des fraises des bois. Dessous, une rondelle d'ananas, d'un beau jaune de soleil, sans doute pas bien naturel non plus. Le tout entouré d'une couronne de crème Chantilly. Et puis, encore dessous, de la glace, de la confiture, des amandes pilées, bref, un dessert de l'espèce riche. Il semble que le cuisinier n'ait pas regardé à la dépense.

L'avant-veille, Delatre, en voyant venir Breuil, lui a demandé :

— Vous travaillez, vendredi matin ?

— Qu'est-ce qui se passe, vendredi matin ? Ça dépend de vous.

— C'est le 15 juin. Il se passe que je déjeune à la campagne avec une jolie fille. Si ça vous dit...

— Encore une invitation ! Je me disais que, depuis le dîner au Bois...

— Vous vous disiez à tort. Ça vous plaît ?

— Beaucoup, mais je ne comprends pas pourquoi vous avez besoin de moi pour aller déjeuner avec une jolie fille !

— Voilà, elle est ravissante, mais je crains bien que ses qualités intellectuelles ne soient très inférieures à ses attraits physiques.

— Donc, moi, je serai là pour représenter les belles lettres, les arts et, en général, toutes les qualités de l'esprit. C'est beaucoup...

— Je gage que vous vous en tirerez. Dommage tout de même que vous ne puissiez vous faire aider par votre ami Jarteaud. Je suppose qu'il travaille...

— Lui ? Mais quelle erreur ! Il bénéficie actuellement d'un furoncle à la fesse.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que le médecin a mis Jarteaud au frais et au sec pour cinq jours.

— Et le furoncle ?

— Il a percé depuis longtemps dans l'enthousiasme de Jarteaud et de toutes ses relations.

— Eh bien, s'il est libre vendredi, dites-lui de venir. Ainsi nous serons en force pour résister aux niaiseries. J'inaugure une nouvelle voiture.

— Vous avez une façon de traiter vos petites amies...

— Elle est charmante, mais elle n'a d'esprit que jusqu'à la taille. En commençant par les pieds. Tout compte fait, fort honnête au déduit.

— J'avais l'impression que Jarteaud vous avait déçu et scandalisé l'autre jour...

— Déçu, non... Disons qu'il a encore beaucoup de choses à apprendre. Mais, mon cher, vendredi, nous n'allons pas à la cour... Et puis, il est curieux, votre Jarteaud. Je serais content de le revoir...

Et voilà pourquoi, Breuil et Delatre, plus une très jolie fille, sont de nouveau dans un restaurant.

Le décor vaut ce que vaut la « Coupe aurore ». Il est à base de bois blanc passé au brou de noix et de rideaux à carreaux rouges. Ça s'appelle « Hostellerie » de quelque chose. Au milieu du repas le patron a coiffé un grand bonnet de cuisine pour venir demander si tout allait bien. Mais, de temps à autre, une porte s'entrouvre et on l'aperçoit dans un petit bureau qui, armé de lunettes et vêtu comme tout le monde, fait ses comptes au milieu de beaucoup de registres.

Par la fenêtre ouverte, entre tout un clair paysage où se balade une Seine hérissée de chalands. Il fait extrêmement beau, assez chaud. Toute la France a appris le matin, dans une totale indifférence, la chute de Tananarive. Un groupe d'élus malgaches a envoyé au président de la République un appel au secours que les journaux publient en petits caractères.

À cinq cents mètres, le sable factice de la plage de Villennes. Il étincelle au soleil. En se penchant un peu on verrait la maison de Zola. Jarteaud aurait voulu la visiter. Il a paru fâché que ce ne soit pas possible.

Ce Jarteaud qui, pour l'instant laisse fondre la glace de sa « Coupe aurore » à peine entamée tandis que Breuil rougit un peu de sa gloutonnerie. C'est toujours la même chose, son appétit féroce réduit au rang de besoin ce en quoi il ne voudrait voir qu'un plaisir. Jarteaud, lui, n'a jamais faim et, quand Breuil lui parle de cuisine, il répond avec mépris :

— Tu sais ce que ça devient, toi, la cuisine ?

La jolie fille s'appelle Miarka. Elle n'est nullement une inconnue pour Breuil et pas davantage pour quelques centaines de milliers de Français. Le mois dernier, elle s'est, huit jours durant, prélassé presque nue sur la couverture d'un hebdomadaire qu'on voyait pendu à tous les kiosques. Elle se dit mannequin. Elle est surtout covergirl.

Delatre joue les Roméo. Au café, il lui a passé le bras autour des épaules. Mais il rigole quand elle dit une sottise. C'est un perfide.

Un instant, tout à l'heure, on a parlé de Valentine Riviera. Miarka la déteste. Elle estime que c'est une vieille peau, une traînée, une tout... Elle pourrait être sa grand-mère. Quand on pense qu'on voit encore souvent sa sale figure sur les journaux, c'est à se demander où les hommes ont la tête...

— Ces photos-là, dit Miarka, elle les a payées je sais bien comment...

— C'est donc, intervient Jarteaud, qu'elle a toujours des admirateurs !

Miarka soupire vers le plafond : « Il y a des piqués partout ! »

Et, là-dessus, on s'en va faire un tour à pied sur les bords de la Seine. Déshonorée par quelques constructions horribles, la campagne demeure, malgré tout, très belle. Elle devait l'être plus encore au temps que le fleuve serpentait entre des champs, des bois et des jardins. Delatre fait remarquer à Jarteaud que l'époque n'a tiré à peu près aucun parti des possibilités d'embellissement qu'elle était précisément seule à pouvoir mener à bien. On dirait que son imagination n'a pas su aller au-delà des pavillons à toits rouges et des cabanes branlantes.

— C'est vrai, répond Breuil. Que n'aurait-on pu faire ici, pourtant ! Imaginez d'abord un boulevard longeant le fleuve. Non pas un boulevard étriqué et bordé de pavillons miteux mais une belle et large avenue, défendue contre le mauvais goût possible des constructeurs par un rideau de grands arbres. Puis une pente de gazon régulière et descendant jusqu'à la Seine. On pourrait y prévoir par-ci par-là un bouquet d'arbustes. Pour peu que les municipalités de l'autre rive veuillent bien faire la même chose, vous voyez à peu près quel paysage royal nous aurions devant nous. Regardez comme la courbe en est noble !

Jarteaud sourit parce qu'il se souvient d'un dimanche lamentable de l'hiver où, du côté de Gennevilliers, Breuil faisait déjà des projets d'urbanisme.

D'où ils sont, le large fleuve pique droit sur Triel, hésite au pied de son église percée avant de s'infléchir doucement près des hauteurs de l'Hautil qui l'enserrent d'un vaste croissant boisé. Les paysans qui songent à lotir ont tiré tout ce qu'ils pouvaient du terrain qu'ils possèdent mais, sur la berge, il y a une toute petite forêt d'arbustes, quelque chose comme un maquis où, à tout instant, on surprend des baisers. C'est la seule chose qui intéresse Miarka. En entendant Breuil et Delatre déplorer qu'on n'ait rien tiré d'une telle possibilité, elle conclut avec assurance :

— C'est pas étonnant, puisqu'on est pourris...

Le chemin est étroit. Delatre et Jarteaud marchent les premiers. Breuil fait connaissance avec Miarka et il s'embête ferme. Elle lui redit qu'elle est mannequin mais il est tout à fait assuré qu'elle ne prend guère son métier au sérieux. Jamais elle n'a été engagée dans une grande maison. Malgré cela, elle connaît une foule de choses que ses appointements ne peuvent lui offrir. Elle sait le programme de toutes les boîtes de nuit. Elle a une opinion sur la valeur relative des palaces de la Croisette. Elle parle aussi de Saint-Moritz et de Megève qu'elle prononce « Meugève ».

— Vous faites du ski ? demande Breuil.

— Évidemment ! J'adore...

Elle adore ou elle déteste. Accessoirement, il semble qu'elle n'ait, comme moyen d'évaluer le monde extérieur, que deux points de vue : « c'est étrange » ou « c'est épatant ». Il se trouve que les plaisirs du ski sont les deux à la fois. Elle se trouble quand on lui parle de slalom. Elle déclare n'avoir jamais aimé le slalom et, comme elle ne sait pas du tout ce que ça pourrait bien être, elle tranche sans appel :

— Le slalom, c'est ridicule.

Car, à l'opposé des choses innombrables qui sont étranges ou épatantes, il y a celles qui, en petit nombre, il faut le dire, sont ridicules.

Jarteaud et Delatre marchent toujours seuls, devant. Breuil surpris de cette attirance soudaine, se demande ce qu'ils complotent. Ça doit être assez intéressant pour que l'antiquaire de la lessive ait complètement oublié la jolie Miarka. Il la laisse à Breuil qui se répète une phrase jadis trouvée dans Carco. Un personnage y dit à l'autre : « Ça me fait chier qu'elle soye si conne... » Mais que peuvent-ils bien se dire ? Il en parle à Miarka :

— Oh ! répond-elle en riant, j'ai entendu ! Ils parlent de politique...

Miarka ne pense pas que quelque chose d'elle puisse jamais dépendre d'événements politiques. Or, trente mètres en avant Jarteaud dit à Delatre :

— Le ministère Caudal-Denfert n'a aucune chance de se tirer du débat sur le budget. Et je crois, au fond, qu'il ne demande qu'à se laisser choir. À cause de Madagascar, d'abord...

— Surtout, à cause des Russes. Savez-vous, mon cher, que je ne vois pas du tout par quelle possibilité nous pourrions éviter la guerre qui s'approche ?

Jarteaud s'aperçoit que Delatre pense autant que lui à la guerre mais il la voit venir avec une sombre joie alors que Delatre, lui voudrait encore, voudrait enfin, profiter de tout à la fois, mettre les bouchées doubles, s'en fourrer jusque-là. Jarteaud qui ne sait pas dissimuler a déjà eu le temps de montrer à Delatre ses sentiments sur la France. Avec un peu de surprise, il a vu que son interlocuteur ne s'en indignait pas. C'est lui qui s'irrite de l'entendre lui répondre :

— Je vous comprends assez... Mais ce n'est pas la France qui est repoussante ; c'est son régime actuel. La France, elle, nous offre depuis

deux cents ans le miracle de sa survivance. Dites-moi quel est le pays qui aurait résisté à deux cents ans de République ?...

La Seine, bleue dans le soleil, glauque ailleurs, se traîne mollement vers la mer. Ils n'ont aucune idée commune, ils ne parlent pas des mêmes choses ; ils sont pour l'instant tout à fait d'accord.

— Étrange tout de même, dit Delatre, que les politiciens aillent flanquer par terre le gouvernement chaque fois qu'il y a des décisions urgentes et capitales à prendre. C'est pis que de la trahison : c'est un trouble de la vue ! On ne voit ces gens-là d'accord que pour défendre leur fromage...

Jarteaud fait remarquer que le gouvernement ou rien, c'est à peu près la même chose. Il en estimerait assez la France, mais ne se reconnaît pas de sens politique. Ce qu'il ne peut pas dire, c'est jusqu'à quel point toute l'organisation actuelle lui paraît un état de choses absurde.

— La France va en crever. Au moins en crever pour un temps...

— Ça ne vous révolte pas ?

Il explique qu'il rêve pour sa part d'une révolte désintéressée, une révolte non dirigée, totalement indépendante et dont il avoue n'être pas capable. Delatre ne veut pas se laisser entraîner dans des considérations si générales et il en revient à la guerre :

— Au fond, je fais comme tout le monde, je m'en tire en n'y pensant pas. Personne ne peut mettre en doute le but de ces préparatifs russes. Et vous ? Pensez-vous aux horreurs, aux sottises, aux retours que signifie une guerre ?

— J'ai tendance à penser aussi aux horreurs et aux sottises que la paix fait fleurir !

Ils restent un instant silencieux.

— Si l'on n'accepte pas ce pour quoi il va y avoir la guerre, il ne faut pas la faire... L'acceptation d'une politique, d'un pays, d'un idéal implique toujours une part de jeu. Mais alors, celui qui ne veut pas jouer ? Ou qui veut jouer à autre chose ?...

— Pour moi, dit Jarteaud, je sais bien que je ne suis pas immortel, mais je ne veux pas mourir pour des biens qui sont ceux des autres, pour un pays, une société. Au fond, je suis en train de me demander si je suis capable de mourir « pour » !

— Je vous soupçonne de vouloir plutôt mourir « contre ». Moi, je ne veux pas mourir du tout. Pas sans passion.

— C'est plus étonnant. Vous parlez toujours de la France...

— Quelle France ? Le pays de mon percepteur ? Ma France est décédée en 1789.

Derrière eux, Breuil, qui s'appuie la gourde, s'ennuie à crier.

« Dans un lit ! songe-t-il. Il faut la mettre dans un lit ! Là, elle doit être supportable. Et encore, à condition qu'elle ne parle pas... »

On est passé de la Côte d'Azur qui est épatante à Capri qui est formidable, exquis, un bijou... Et l'on débarque aux Baléares.

— Vous connaissez ? demande Breuil.

Non. Elle ne connaît pas. Elle en est toute confuse :

— C'est si ridicule, n'est-ce pas ?...

Heureusement, elle doit y aller cet été avec des amis. Ce sont des gens très gais qui adorent s'amuser. Ce sera sûrement sensationnel.

— Vous y allez par quel moyen ?

Elle rit :

— Mais, en voiture, évidemment !

Car elle ne peut pas supporter le chemin de fer, c'est plus fort qu'elle... Elle ne sait pas ce que ça lui fait, mais elle ne peut pas. Quant à l'avion, maintenant, on y rencontre n'importe qui...

— Mais, pour la traversée, dit Breuil, d'où partirez-vous ?

— Quelle traversée ? C'est une île ?

Peu à peu, la Seine se couvre d'une foule de petits bateaux aux voiles blanches. Passé le pont de Triel, on longe des guinguettes, des monotypes sur leur ber, et le reflet des arbres rejoint, vers le milieu du fleuve, celui des hautes collines d'en face. Puis le chemin reprend, coupe à travers des prés, des carrières et du sable. Delatre a-t-il découvert en Jarteaud un ami sans pareil ? Ils parlent à voix basse.

La fille, elle, parle toute seule. Breuil s'amuse de ce que Jarteaud et son patron aient l'air de se plaire. Delatre est un riche industriel, Jarteaud un petit employé des Postes. Delatre est un homme du monde et Jarteaud est tout, sauf cela. Et l'un, de plus, a l'âge d'être le père de l'autre. Curieux !

Et puis Jarteaud est vengeur, ramassé, explosif, horriblement sectaire ; Delatre aime les belles choses, les jolies femmes, les bons repas, une fringale de tout le dévore.

Or, précisément, c'est cette différence-là qui inquiète Delatre, tandis qu'il observe le maigre Jarteaud. Les temps difficiles de l'avenue Bosquet, les commandements du percepteur, les dimanches près de la radio, le suicide d'Edwige (mais était-ce bien un suicide ?), tout cela se perd dans un lointain qui a bien plus les caractères d'un roman triste que ceux d'un souvenir personnel. Il ne peut éviter de trouver, à chaque mot de Jarteaud, le partisan haineux et sans faiblesse (partisan de quoi ? de qui ? c'est ce qu'il

distingue mal), un de ces hommes dont le destin est de faire toujours courir un risque à leurs contemporains. Quel critère, à ses yeux, que de ne pas aimer la cuisine et l'amour ! Quel aveu ! On n'imagine pas qu'un gourmand puisse tyranniser. Jarteaud, avec ses yeux creux, son total mépris de la mesure et de l'équilibre, son dégoût des plaisirs, montre qu'il est de l'espèce dont on fait les Hitler et les Torquemada. Delatre en ressent, avec beaucoup de curiosité, comme une légère impression de gêne. Il s'en accommode. C'est que tous les dédains de Jarteaud éveillent en lui une résonance profonde ; ce qu'il a failli être chatouille un peu ce qu'il est devenu. Oh ! les dimanches d'automne dans la boutique d'antiquités ! (« Il faut leur vendre des carottes. Ils les bouffent, ils les chient, ils en rachètent ! ») Le mépris de l'espèce, il l'a, jadis, vu venir au-devant de lui, mais il a changé de route à temps, et maintenant il ne serait pas loin d'admettre chez ceux qui n'ont pas fait comme lui une certaine infériorité. Quand la conversation reprend, on parle d'autre chose.

— Je vous surprendrais, dit Delatre, si je vous disais que Miarka m'a ravi par une conversation que j'ai eue avec elle sur le sentiment du néant chez Paul Valéry. Mais ce n'est pas cela que je lui demande. Or, j'ai cru comprendre que, pour cette sorte d'adorables créatures, rien ne réussit mieux qu'un repas dans un endroit à peu près élégant. Elles n'ont cure de la cuisine, mais elles ont tant envie de se montrer ! Sans compter qu'un petit peu de bon vin fait généralement plus que de longs discours pour rapprocher les points de vue. Quand elles ont bien mangé...

— Oh ! dit Jarteaud, j'imagine que, quand elles ont trop mangé, c'est pour l'amour peau de balle et balai de crin...

Delatre rit, un peu choqué, puis il reparle de politique.

— Somme toute, en cas de guerre, vous...

— Dites-le sans hésiter : je voyage en pays neutre... En cas de cette guerre-là !

— Vous avez de l'argent ?

— Fort peu.

— Ça compliquera les choses... Moi, j'en ai...

Un temps de silence :

— Vous devriez venir me parler de ça un de ces soirs.

— Avec Breuil ?

— Non. Breuil est un très gentil garçon, mais il n'aurait pas, là-dessus, nos idées.

— Somme toute, vous envisagez de faire comme moi ?

— Oui... Oui... Je n'y ai pas encore beaucoup songé mais, en fait, c'est cela. Venez donc me voir un de ces soirs...

— Bien. Mais j'aime beaucoup Breuil et je veux lui en parler quand même.

— Vous lui en parlerez ensuite. Attendez que notre projet prenne corps.

Ils se retournent pour regarder, assez loin, les deux autres promeneurs qui s'attardent à suivre les évolutions d'un caneton que son propriétaire ne sait pas manœuvrer. Les voyages sont épuisés. Miarka a tranché de façon supérieure des avantages comparés de Cannes et du cap d'Antibes. On ne peut s'amuser qu'à Cannes. Ailleurs, on ne sait pas quoi faire le soir. Témoin Saint-Trop qui est affreux et où il n'y a personne dans les boîtes de nuit.

Breuil a de plus en plus l'air du monsieur barbu et décoré auquel on a collé dans les bras un nourrisson criard. Le nourrisson hurle et pisse et le monsieur, qui voudrait tant le flanquer dans une poubelle, fait des sourires ravis à toute l'assistance en assurant :

— Le petit mignon... le beau bébé...

Miarka vient de découvrir que Breuil est étudiant en médecine. Elle a songé autrefois à faire des études, mais elle n'a pas pu mettre son projet à exécution à cause d'une grande fatigue nerveuse qu'elle a eue à ce moment-là. Elle aurait voulu étudier les sciences et, plus spécialement, les sciences psychiques parce qu'elle est justement douée pour la voyance. Et puis, le milieu étudiant lui aurait plu. Pour la médecine, c'est bien simple : elle en est folle. Elle croit qu'elle y aurait très bien réussi parce que, sans se vanter, elle possède à la fois de l'intelligence et du sentiment. C'est rare.

Breuil jette des regards éplorés vers son patron et vers Jarteaud. Mais que disent-ils donc ? Ils ne font rien pour relever Breuil !

La jolie Miarka ne trouve pas d'abord chez son compagnon la compréhension qu'elle souhaiterait. Ce qu'elle voudrait, il le devine : s'entretenir avec lui des grands mystères du ventre. Il se trouve qu'elle a longtemps souffert de pertes blanches et elle se demande si, au fond, la pénicilline, c'est si bon que ça. Les Américains ont inventé ça pour nous exploiter. La preuve, c'est qu'elle en a eu tant et plus et que, ce qui l'a guérie, c'est l'eau magnétisée. Elle a pris trois verres et c'était fini. On n'en a plus parlé. Sauf la semaine dernière. Elle a été obligée de se garnir pendant trois jours et pourtant ça n'était pas l'époque de ses affaires, mais ça coulait tellement qu'elle ne pouvait pas tenir.

— Vous comprenez, explique-t-elle, je vous raconte ça parce que vous apprenez pour être docteur. Je ne le dirais à personne d'autre. Avec vous, ça n'a pas d'importance...

Elle lui lance quand même un long regard coulé : celui qu'elle décerne à tous ceux dont elle a besoin. Puis, quand elle s'est assurée que personne ne peut l'entendre :

— Vous ne connaîtriez pas un bon remède contre les vers ? Imaginez que, depuis deux mois, j'ai des vers ! Dites-moi donc ce qu'il faut que je fasse !

Jamais on n'aurait fait croire à Breuil qu'il serait un jour capable de sacrifices semblables. Cette jolie tourte, il voudrait d'abord lui flanquer une volée dont on parlerait dans l'histoire et ensuite, si par malheur elle en réchappait, la verser à la Seine. Mais, quelque envie qu'il ait de la faire taire, il se surprend à lui demander des précisions sur ses vers avec tous les signes de l'intérêt le plus vif.

— Je vais vous dire : ça ressemble à des nouilles. C'est tout plat et de longueur différente. Et ça sort par l'anus à n'importe quel moment.

Elle prononce « l'anu ». Ceci parce qu'elle a moins étudié le latin que les sciences psychiques. Brusquement, elle éclate d'un joli rire frais :

— Vraiment, c'est trop drôle ! Je vous en parle et voilà juste que j'en perds un !

Est-elle habillée sous sa robe ? Sans doute pas. Un geste souple de la taille et des hanches, celui qu'elle doit avoir, dans sa maison de couture, pour mettre en valeur les petites robes simples du matin, et Breuil, en se retournant, peut admirer, sur le chemin, dix bons centimètres de ténia qui s'étalent dans les herbes.

LXXIII

M. BONAVENTURE ORDONNE UN FESTIN

Ce même jour, M. Bonaventure fit un repas bien différent. Chaville, tout comme Villennes, se vautrait au soleil, sous le ciel bleu, impeccable, à peine pâli, au-dessus de Paris, par un halo de poussière dansante, et M. Bonaventure, soulevé par la saison, se permit, coup sur coup plusieurs folies très prodigieuses.

D'abord, il acheta un journal. Et non pas même un journal ordinaire, mais un hebdomadaire qui avait vingt-cinq pages et valait trois fois le prix d'un quotidien. C'était un projet qu'il caressait depuis quelques jours. Il avait d'abord lutté contre l'envie lancinante, puis il en avait parlé à sa femme qui n'avait dit ni oui ni non. Il savait bien qu'au fond, elle le désapprouvait. Néanmoins, c'était elle qui, au milieu de l'après-midi, quand la chaleur tombait un peu, lui avait plaqué un baiser sec sur la joue en conseillant :

— Il fait très beau. Va-t'en donc faire une longue promenade. Et puis achète ton journal.

— Tu crois que nous pouvons ?

La question n'avait pas de sens : on ne pouvait absolument pas. Mais Mme Bonaventure qui reconnaissait toutes les grâces et tous les sourires du printemps dans une envie si déraisonnable avait répondu :

— Ne t'inquiète pas... Je m'arrangerai... Et puis, ainsi, nous aurons de quoi lire toute la semaine !

Et ce n'était pas tout ! Son gros journal dans la poche, le vieil homme avait bien suivi le chemin habituel. Mais il s'était attardé dans la forêt. D'abord, bien qu'on fût au 15 juin, il avait trouvé du muguet, énormément

de muguet, et il en avait fait un bouquet qu'il tenait à la main. Puis il était arrivé aux étangs de Ville-d'Avray dans la belle heure calme qui précède le soir. Là, au lieu de revenir par l'habituel itinéraire (cordon du Nord, route du four à chaux), il avait traversé la chaussée des étangs pour arriver sur la grand-route. Il l'avait suivie près d'un kilomètre sans la moindre fatigue. Est-ce qu'on s'occupe de ses jambes quand rayonne de toute part une semblable saison, quand explose le solstice ?

La route lui parut bordée de restaurants magnifiques, de ceux dans lesquels il n'aurait même pas osé entrer au temps de Perrier et Fils, engrais en poudre « Le Moderne ». Quelques voitures stationnaient. Il s'y connaissait peu, mais toutes lui parurent somptueuses. Le spectacle du luxe le ragaillardissait. Devant une double porte ouverte que précédait un petit jardin, une carte juchée sur un trépied offrait aux passants ses tentations savantes. Il s'arrêta.

Ses lunettes étaient cassées ; plus exactement, l'un des verres était fêlé. Mais c'était depuis si longtemps qu'il en avait pris l'habitude. En regardant un peu de côté, on ne s'apercevait même pas de la fente.

Il ne les mettait que pour lire et, alors, il les sortait d'un étui ancien où elles reposaient sur un velours violet. Avant de regarder la carte, il les ajusta soigneusement devant ses yeux. Voilà qui était fait.

Une femme en tailleur noir, d'une distinction simple, apparut à l'entrée et considéra le vieillard au pardessus râpé. Puis, s'étant rendu compte que ce n'était pas un client pour elle, elle rentra dans les profondeurs du bâtiment où le grand jour parvenait peu et où, en dépit de l'heure, des petites lumières luisaient faiblement sur les tables.

Quel printemps ! Il venait des proches eaux dormantes une odeur un peu sucrée. M. Bonaventure, le nez levé, lisait au hasard des noms sur la carte :

« Rouget à la catalane. Fondue de poulet à la crème. Mousse de homard carême... »

Les prix affichés étaient sans intérêt, sans rapport avec les dépenses habituelles des Bonaventure qui eussent vécu trois mois avec l'argent d'un repas ici. Aussi bien le vieillard n'y prêtait-il pas attention. C'était le printemps.

Cette lecture se révélait passionnante. Elle évoquait des abîmes de voluptés. Et qui donc s'étonnerait que des voluptés stupéfiantes fussent, de ce fait, inaccessibles ? La chose ne se situait pas du tout dans le domaine de l'envie. C'était plutôt une imagination romanesque, celle que déploie la demoiselle des Postes quand, entre deux télégrammes, elle se laisse aller à son penchant pour la fiction.

« Cassolette de langoustines flambée. Daube de la Saint-André. Poulet à l'estragon des Baux... »

La postière rêve qu'elle est reine de France et à ce point belle que tous les princes de la cour en sont follement épris. L'un d'eux est si viril, si charmant et si respectueux qu'il a fini par l'émouvoir. Elle va répondre à sa passion... Elle perd la tête... Elle va céder...

Non. Elle ne cédera pas, car une dame demande :

— Cinquante grammes pour Dakar, ça fait combien en lettre exprès ?

M. Bonaventure, lui, n'avait pas à craindre qu'on dérangeât sa rêverie. Il la pimentait de sensations à chaque instant nouvelles :

« Tournedos Rossini. Filets de barbue Mireille... »

Il ne savait pas ce que tous ces noms représentaient mais il n'avait pas envie de le savoir. Il lui suffisait qu'ils fussent chargés d'une puissance magique. Alors, il entreprit une lecture nouvelle. Il procédait

méthodiquement en commençant par les hors-d'œuvre, sans en passer aucun :

« Barquette à la norvégienne. Canapé Montmorency. Artichauts à la grecque. Œufs farcis aux anchois. Tartelette de fois gras... »

C'était émouvant, comme dans un tableau, une parfaite harmonie de couleurs. Les hors-d'œuvre finis, il passa aux entrées. Il y en avait un grand nombre et il comprenait de moins en moins ces noms bizarres et prometteurs...

« Chaud-froid de volaille régence. Chicken-pie (pour deux)... »

M. Bonaventure ne reprit que bien plus tard le chemin qui conduisait à ses pommes de terre. La forêt, chauffée tout le jour au grand soleil, exhalait une foule d'odeurs qui l'enivraient un peu.

« Je commencerais bien, songeait-il, par des barquettes à la norvégienne. Ou, plutôt, des œufs aux anchois. Ensuite, car tout cela pourrait bien me fatiguer l'estomac, le mieux, ce serait un poisson tout simple, par exemple un brochet au beurre blanc ou une truite au bleu. (Il croyait se souvenir de ce qu'était un beurre blanc)... »

Mais la sole aussi, n'était pas sans vertus et ce fut en définitive pour elle que se décida M. Bonaventure. La sole Cardinal lui parut parfaite, bien qu'il se demandât un peu comment et par quels artifices un poisson plat se transformait en prince de l'Église. C'était le mystère de ces artifices qu'il aimait.

Son muguet à la main, il marchait tout guilleret, si rapidement, qu'il s'en fit réflexion :

« À me voir marcher, on me prendrait pour un jeune homme... »

Cela n'était pas tout à fait vrai. Traversant la forêt solitaire à petits pas pressés il avait bien plus l'air d'un retraité qui se hâte que d'un gigolo conquérant. Mais une telle croyance le remplissait de plaisir. Elle était illusoire ? Et après ? Son repas aussi était illusoire et il ne s'en désolait pas.

Le rôti lui donna quelque peine. Il aurait souhaité quelque chose de rare comme un cuissot de chevreuil. Il se le reprocha :

« Il faut être raisonnable et ne pas prendre ses désirs pour des réalités. Cette idée-là est ridicule. Puisque ce n'est pas la saison ! »

Il se décida pour un bœuf à la broche et tout de suite se le représenta entouré de pommes de terre dorées. Quand Edmée avait fait sa communion (Quand était-ce donc ? En 33 ? en 34 ? Il faudrait rechercher ça), le restaurateur chargé du repas avait servi des pommes de terre qui, minces comme des plumes, étaient découpées comme un grillage. Depuis, il en revoyait la belle couleur chaque fois qu'il y pensait.

Il allait rentrer chez lui beaucoup plus tard que d'habitude. Sa femme ne serait-elle pas inquiète ? Elle n'aimait pas le voir seul dans les bois et souvent, l'hiver, quand la nuit tombait vite et qu'elle le voyait partir, elle proposait :

— Tu ne veux pas que je t'accompagne ?

— Pourquoi ?

— J'ai toujours peur que tu ne fasses une mauvaise rencontre. À deux, n'est-ce pas, on peut se défendre...

Il sortit du bois juste en même temps que de table. Le festin avait été somptueux. Il l'avait entraîné, bien au-delà de la sordide vie terrestre, vers les sphères idéales des désirs toujours inassouvis. La conscience des réalités lui revint alors que, rue du Coteau, il s'engageait entre les pavillons. Il ne pensait plus à ses pommes de terre. Il n'aurait pas faim ce soir.

Il eut brusquement la notion d'un drame. Elle lui vint en poussant la porte. Sa femme étendue de tout son long par terre avait les yeux fermés. Il se demanda :

« Elle est morte ? »

Le saisissement le clouait sur place, mais elle ouvrit les yeux et elle tourna la tête vers lui. Il ne lui avait jamais vu cette figure affolée. Il comprit qu'elle devait souffrir énormément.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon Dieu ! Qu'est-ce qu'il y a ?...

Elle ne lui répondit pas tout de suite. Il ne lui voyait aucune blessure. Il commençait à trembler et sa lèvre inférieure laissait échapper un petit filet de salive. Il ne savait que répéter bêtement :

— Qu'est-ce qu'il y a, mon Dieu ! Qu'est-ce qu'il y a ?

Et toujours cette impression de ne pas pouvoir bouger, d'être collé au plancher...

Avec un effort d'éléphant, il parvint à soulever un pied, puis l'autre, et il s'approcha d'elle.

— J'ai mal..., dit-elle.

Entendre sa voix, même chuchotée, même faible, rompait le charme qui l'attachait. Il se pencha, voulut tenter de la relever mais elle poussa un cri de douleur, puis, de nouveau presque à voix basse :

— Je me suis cassé quelque chose... J'ai glissé...

M. Bonaventure ouvrit alors bêtement la bouche. Il eut conscience que c'était vrai et cette conscience-là le paralysait de nouveau. Il voulait parler

et n'y arrivait pas. Il se demandait cent mille choses à la fois : « Qu'est-ce que je vais faire ? Qu'est-ce que nous allons devenir ? »

Il voulait la rassurer, parler, trouer une brèche dans le mur de silence qui la séparait d'elle et, n'y parvenant pas, il restait figé comme une statue grotesque, suivant sur les joues ridées de la blessée deux petits ruisseaux de larmes qui glissaient doucement entre les taches brunes.

Un oiseau chanta dans le cerisier du voisin. Les petites taches brunes sur le visage s'appelaient « la crasse sénile », il savait ça depuis peu. La vieille femme tourna la tête :

— Je te demande pardon, Ernest, dit-elle. J'ai peur de te faire bien des ennuis...

LXXIV

UNE AFFAIRE SÉRIEUSE

Gilbert Joliveau s'engouffra dans le métro Bastille. Le quai y puait un insupportable mélange de toutes les odeurs organiques, enrichi d'un désinfectant. Trouverait-il Pitard ce soir ? Depuis trois soirs il le cherchait en vain.

Chauffé par plus d'une semaine de lourde chaleur, Paris cuisait doucement. À Clichy, quand il émergea, les trottoirs grouillaient d'un résidu d'humanité dégoûtante où même la jeunesse exhibait une horrible laideur. C'était bien là son souci ! La température ne se manifestait chez lui que par une excitation frénétique. S'il ne trouvait pas Pitard... Non, il ne pouvait pas faire le coup tout seul !

Il monta quatre à quatre l'escalier de la rue de Bruxelles. Pitard devait toujours déménager mais il ne le faisait pas, peut-être par paresse et continuait à vivre dans sa chambre de bonne qu'il ne nettoyait jamais. Y serait-il ? Gilbert frappa trois coups. Pitard y était.

— Ça va ?

— Pitard ! Qu'est-ce que tu faisais ? Voilà trois jours que je te cherche...

— Je croyais qu'on devait pas se voir, rapport à tes études, ton bachot, comme tu dis...

— Je m'en fous de mon bachot. Dis-moi ce que tu faisais.

— J'étais à l'hosto.

— Pour ton gigot froid ?

Il commençait à parler comme lui.

— Non. Je rendais mon ver. Il est tout venu, même la tête...

— Pitard, il y a du nouveau...

— Eh bien, dis-le !

Peu et mal meublée, la mansarde était plus sale que jamais. Pitard à moitié nu, sa peau blanche tranchant sur le pyjama sale, avait les cheveux dans la figure.

— Qu'est-ce que tu faisais ? Tu dormais ?

Il était vingt et une heures mais Joliveau considérait comme un privilège des hommes le fait de se lever tard. Ceci indiquait qu'on vivait la nuit. Il rit :

— Pas tout seul que je dormais ! La gonzesse vient de les mettre. Qu'est-ce qu'elle joue bien, la fille !

Ce n'était sûrement pas vrai parce que Pitard ne s'était pas coiffé. Jamais il n'aurait accepté de paraître devant une femme sans la coque idéale dont il tirait orgueil.

— Et puis, d'ailleurs, je m'en vais...

— Tu t'en vas ?

— C'est Fernand qui vient me chercher. C'est pour une fille qu'elle est en cloque. Celle qu'il m'avait causé devant toi...

— Tu sais faire ça ?

— Un peu !

— Pitard, j'ai à te parler de choses sérieuses. D'abord, ma mère est à Vernon avec ma sœur...

Il le regardait surpris :

— Qu'est-ce que ça peut me foutre ?

L'étudiant, tant bien que mal, expliqua son affaire. Il était trop énervé pour s'en tirer bien. Pitard cherchait péniblement à le suivre.

— Et pour combien de fric crois-tu qu'il y en a ?

— Elle l'a dit, plus de six briques.

— Oui, mais comment qu'on pourrait faire ?

— Je suis justement venu pour qu'on en parle. Mais il faut aller vite. Elle va rentrer dans trois ou quatre jours.

— Qui ? Ta mère ?

— Ma tante Hortense.

— Dommage tout de même que ça soye chez ton dabe...

— Mais tu es cinglé, Pitard ! Nous n'allons pas rater ça !

— Je ne dis pas... Mais je suis à penser...

— Laisse-moi donc penser tout seul. Ça sera mieux !

Avant de descendre dans le métro, il avait, lui qui ne buvait presque jamais, pris un alcool en vitesse sur un zinc. Mais ce n'était pas cela qui lui donnait du courage.

— Je vais te dire ce qu'il faut faire. Tu viens le matin...

— Et ton vieux ?

— Il est au ministère et la mère Gendron au marché.

— Qui c'est la mère Gendron ?

— C'est la femme de ménage.

— Une vioque ?

— Tu parles !

— Oui, ça serait bien. Seulement, quand on découvrira que les diams ont pris de l'air, des gens se souviendront que tu es rentré dans la maison.

— Je n'y rentrerai pas. Et puis quoi ? Tu ne crois pas que mon père va me soupçonner, non ?

— Et comment, que je le crois ! Et, quand bien même il gambergerait pas du tout, les poulets vont pas s'en priver.

Gilbert Joliveau détestait ce ton de son ami qui le réduisait au rang de marmot.

— Je te répète qu'on ne va pas rater ça, je te dis six briques ; peut-être dix ! On demande à Fernand ?

— On demande à rien du tout. Y sera là dans un quart d'heure, mais, si tu veux mon opinion, on lui en parlera même pas. On l'affranchira juste quand on sera pour faire le coup.

— Mais tu ne comprends donc pas qu'il faut faire ça demain !

— Demain c'est dimanche et ton dabe sera là.

La remarque était juste.

— Oh ! mon dabe... Enfin, si tu veux après-demain au plus tard ! Qu'est-ce qu'il t'a fait, Fernand ?

— Je veux pas de pet avec Fernand. C'est un gars qu'a pas de réflexion.

Il ajouta, non sans rancune :

— Et puis pas de mentalité...

— Tu crois ?

— Dame ! Depuis qu'il s'a tiré pendant le coup de Marly...

Sur l'unique meuble de la mansarde il y avait une glace fendue. L'étudiant faisait effort pour qu'une ride plissât son admirable front. Il s'irritait de plus en plus d'entendre partout dire qu'il avait l'air d'une jolie femme. Il en voulait à ses lèvres rouges, à l'ovale de son visage, il s'en voulait.

— Propose au moins quelque chose, si tu n'es pas d'accord !

Il enrageait. Tout à l'heure, en montant vivement l'escalier sombre, il avait prévu une explosion de joie. Il apportait à Pitard le premier grand coup de leur vie d'affranchis : soixante mille dans une armoire et la manière de se servir. Mais il avait oublié que le voyou gardait dans son âme innocente et mauvaise l'envie passionnée d'une famille et des sentiments filiaux qui eussent enchanté les dirigeants d'un patronage.

— Remarque, Gilbert, je dis pas qu'il y a rien à faire... Mais, tu comprends, c'est ton dabe. C'est pas comme si ça serait celui de n'importe qui...

Gilbert pensa que c'était l'occasion de donner à son ami une bonne leçon de courage viril :

— Puisque je te dis qu'il ne sera pas là ?

— Mais s'il y était ?

— Est-ce moi que ça regarde, oui ou non ? S'il faut le descendre, on le descendra !

Pitard n'appréciait pas ce genre de plaisanterie.

— J'ai qu'une seule chose à te dire : ça se fait pas.

La colère gagnait l'étudiant.

— Enfin, c'est ton père ou c'est le mien ?

Son insistance lui réussissait puisque le voyou marmonnait d'un ton pénétré :

— Évidemment, six briques, y a pas de quoi cracher sur.

— Surtout que c'est du travail facile.

— Alors on ferait ça lundi ?

— Lundi, c'est mon bachot. Mais ça ne fait rien... Tu penses bien que pour ça....

Il y eut un silence pendant lequel Pitard attrapa un peigne, un pot de brillantine parfumée et s'installa devant la glace. Dans le désastre des vêtements répandus, Gilbert dénichait de l'œil un slip retourné que traversait dans la hauteur une large barre brune.

— Mon père ne sera pas là. Je ne sais pas ce qu'il fabrique à son bureau mais il y passe sa vie. Il doit être sur une affaire sérieuse... lui aussi !

Il rit. La barre brune sur le slip lui causait une impression qu'il ne précisait pas. Il ressentait seulement à quel point il aimait Pitard.

— Et à qui qu'on les refilera les diams ?

— Tu ne vas pas me dire que tu ne connais personne !

— Non pour sûr ! Mais si on perd trop gros, ça vaut plus de risquer le coup !

— Enfin, tu trouveras bien !

Il donna un dernier regard, de face, puis de côté à sa coiffure, puis il laissa tomber son pyjama et enfila son slip.

— Oui, je trouverai. Alors, à quelle heure qu'on fera ça ?

À la porte on frappa trois coups. C'était Fernand qui usait du signe convenu. Pitard autrement n'ouvrait pas. En entrant, il dit :

— Comment ? T'es pas prêt ?

— Je suis coiffé. Le reste, c'est rien.

— Parce que la fille attend...

— Où ça ?

— Chez un de mes potes. Il prête sa carrée. Lui, y sera pas là.

Les deux autres lui serraient la main. Ils voulaient tout lui cacher mais la fermeté d'âme leur manqua :

— On est sur un coup de six briques !

— Merde ! Où que c'est ?

— Chez mon dabe.

Fernand ne fit même pas la grimace. Il n'avait pas de préjugés, lui ; il n'était pas superstitieux. Ce fut Pitard qui précisa :

— L'embêtant, c'est que son dabe, faudra peut-être qu'on le descende...

Le regard fuyant de Fernand tournait autour de la pièce avant d'atterrir au plafond. Il ne disait rien. Il pensait qu'il allait falloir manœuvrer pour leur laisser faire ce travail dangereux tout en encaissant le tiers du bénéfice.

— Oui, dit-il. C'est une affaire conséquente...

— Plutôt.

— Quand c'est qu'on fait ça ?

— Lundi matin.

Gilbert gardait toujours sur la rétine l'étincellement magique qu'avait dégagé le geste de la tante quand elle avait ouvert le paquet. Mais Fernand reposait la question qui gênait Pitard :

— Qui c'est qu'il y a chez toi ?

— En principe, personne.

— T'as pas une frangine ?

— Elle est à Vernon.

Pitard était fort ami du beau sexe.

— Dommage. Paraît qu'elle a des roberts qui commencent à pousser... D'un sens, vaudrait mieux qu'a soye là...

Gilbert était furieux :

— Non, mais, dis donc ! ce que je te propose, c'est un boulot d'hommes et pas une partie de cul ! D'abord, je te prie de te taire, c'est ma sœur.

— Oh ! ça va... Moi, je disais ça pour plaisanter.

— Et moi, je n'aime pas ces plaisanteries-là.

— Ça va, ça va...

— À mon avis, voilà le programme : le matin, la Gendron est au marché. Elle y passe des heures parce que c'est payé pareil.

— Et le vieux est au bureau ?

— Oui. Seulement, remarque, on ne sait jamais. Quelquefois il est parti et il revient. Quelquefois tu le crois sorti pour la matinée et il rapplique dix minutes après. Il a une coquine dans la maison...

— Ah ! oui ?

— Ne m'en parle pas. Ça me dégoûte.

Pitard nouait une cravate criarde.

— Quand même, c'est risqué...

Depuis un instant, Fernand regardait l'étudiant avec attention. Il paraissait flairer un piège :

— Y a une chose que je comprends pas...

— Vas-y !

— Pourquoi que tu fais pas le coup tout seul ?

— Quoi ?

— Enfin, t'es dans la turne, seul avec ton vieux. Tu as un flingue et tu sais où qu'il met la camelote. Alors, pourquoi que tu viens nous chercher ?

— Puisqu'on est ensemble...

C'était la vraie raison mais Fernand ne le crut pas un instant, de même qu'il ne crut pas Pitard qui le toisait avec mépris :

— Con, va ! c'est son dabe !

— Son dabe ou pas son dabe, il risque tout pareil de passer l'arme à gauche. Alors, de toute façon, c'est du pareil au même...

— Je te dis que c'est pas la même chose. Cherche pas. Tu peux pas comprendre. C'est des affaires d'éducation.

Pitard s'en tint là. Il préféra, encore une fois, prendre Gilbert à témoin de ses hésitations :

— Non, vrai, tout de même... Ça te fait rien que ça soye ton dabe ?

— Quoi ? Ça recommence ?

Le voyou battit en retraite :

— Bon, je suis d'ac. Seulement, quand même, ça se fait pas...

Et, une dernière fois, il ajouta comme pour lui-même afin que la question fût réglée et qu'on n'en parlât plus :

— Ça se fait pas...

À celui-là, l'Assistance avait donné le goût des pères.

— Pitard, dit Fernand, je m'ennuie pas, seulement tout de même...

— Oui, je suis prêt. On se tire.

— T'as tes instruments ?

Il prit un paquet sur la table et l'enfonça dans sa poche.

— On descend ?

LXXV

L'APPRENTI SORCIER

Mlle Pichegru, couchée sur le lit, écartait déjà les cuisses. Pitard avait disposé sur la table sale un spéculum douteux, une sorte de poire à lavement dont la canule était trop longue et une lampe de poche. Pour l'instant, il s'affairait à faire mousser dans un bol d'eau un demi-pain de savon. Fernand, assis sur une chaise, observait avec attention :

— Tu veux que je t'aide ?

Ils avaient laissé Gilbert au métro Nation, se donnant rendez-vous pour le lendemain soir. Ils prendraient ensemble leurs dernières dispositions. Ensuite, ils avaient continué à pied mais, pour se donner du courage, ils s'étaient arrêtés dans tous les bistrots. Chaque fois Pitard y commandait :

— Un rhum !

Cependant que Fernand l'interrogeait un peu inquiet :

— T'es sûr que t'as déjà fait ça ?

— Des tas de fois que je te dis !

Il soupçonnait que ce n'était pas vrai. Mais il se taisait et, maintenant, devant la fille aux jambes écartées il se demandait :

« Pourvu que ç'aille pas tourner mal ! »

Mlle Pichegru ne se lavait guère, en tout cas pas cet endroit-1à. Chez elle d'abord, ça n'aurait pas été commode. Fernand observait avec satisfaction les effets visibles et autres de ce manque d'hygiène. Le sang des

dernières règles, — elles étaient loin, pourtant ! — l'urine, quelques légers petits écoulements et peut-être un soupçon de foutre avaient collé les poils qui dessinaient ainsi autour de la cramouille comme un soleil de gloire. « Nec pluribus impar. » Une odeur aigre et chaude parcourait la pièce par bouffées.

Pitard, avec conscience, jouait son personnage. Sa jambe raide, à chaque pas, martelait le plancher sonore. Avec un mouchoir froissé tiré de sa poche, il nettoya son matériel. Josiane pensait qu'il devait être tout à fait ivre. Quand il fut prêt, il s'approcha du lit et se mit en devoir d'introduire son spéculum.

— Vous me faites mal, dit Josiane.

Il l'enfonçait tout ouvert mais ça rentrait quand même. Quand il le tourna, elle poussa un petit cri. Elle aimait mieux Fernand. Pitard, lui, était heureux.

— Vous en faites pas. C'est toujours comme ça...

Il ajouta même parce qu'il était de bonne humeur :

— Asseyez-vous, ça va se passer...

Elle s'aperçut qu'il plaisantait mais elle n'en fut pas rassurée. Avec retard, elle rit par politesse et elle lui jeta un regard inquiet. Elle savait que le jeu consistait à découvrir au fond du fond un petit trou bien caché et que c'était là qu'il fallait planter l'instrument. Elle tremblait.

— Ayez pas peur..., dit-il. Ça se passera avant les impôts...

Il répétait là une phrase entendue mais il n'avait jamais beaucoup souffert des impôts.

Elle le regarda de loin. De la main gauche il agitait son spéculum, de la droite, il tentait de s'éclairer avec la lampe de poche.

— On y voit, dit-il, comme dans le derrière d'un nègre...

En dépit de son angoisse, elle fut contrainte de rire, tant ce Pitard était drôle. Pour un homme qui avait le mot pour rire, c'était vraiment un homme qui avait le mot pour rire. Puis elle demanda s'il ne serait pas possible qu'on lui prêtât un miroir. Fernand assura galamment que rien n'était plus facile. Quand elle le tint, elle se pencha sur le côté, demandant à Pitard de lui éclairer l'intérieur. Elle poussa un soupir :

— Ce que c'est que de nous... dit-elle.

Puis elle laissa faire l'opérateur qui introduisait sa longue canule. Et elle cria :

— Vous n'êtes pas dans le trou !

Il protesta que les trous des dames n'avaient aucun secret pour lui mais, cette fois-ci, elle ne rit plus. Elle avait vraiment très mal.

— Oh ! arrêtez, gémit-elle, arrêtez ?...

Non. Ce n'était pas le moment d'arrêter. C'était seulement un petit moment à passer. Ensuite ça irait mieux. Elle était douillette.

Elle se mordait le poing pour ne pas hurler. Elle fit un effort pour parler. Allait-elle vomir ? S'évanouir ?

— S'il vous plaît... est-ce que ça va encore durer longtemps ?

— C'est tout de suite fini, dit le joyeux Pitard. Encore un petit coup...

Elle poussa un cri à réveiller toute la maison. Il avait enfoncé avec une violence formidable un grand bout de sa canule et il appuyait sur la poire.

Fernand se pliait en deux pour mieux voir. Il était certain que quelque chose n'allait pas normalement :

— Pourquoi que l'eau de savon, elle ressort à l'extérieur ?

L'homme de science expliqua posément qu'il en restait bien assez pour chasser dix enfants comme celui qu'elle avait.

— C'est fini, mademoiselle.

Elle ne répondit pas. Ce fut Fernand qui vit qu'elle était évanouie.

— Pitard... Eh... Pitard !

— Qu'est-ce que t'as ?

— Elle est dans les pommes !

Il jeta un coup d'œil :

— Fous-lui des beignes. À se réveillera...

Pour lui, il s'occupait d'autre chose :

— C'est drôle que ça saigne comme ça... On dirait qu'elle est pas faite comme les autres...

— D'habitude ça saigne pas ?

— Non...

— C'est grave ?

Secouée par Fernand, Josiane reprenait conscience. Tout de suite elle se plaignit de nouveau.

— Oh ! j'ai mal... Oh ! comme j'ai mal...

Déjà Fernand, qui n'était pas très courageux, tremblait pour son repos et sa sécurité. Irait-on lui chercher des noises, s'il y avait des suites ? Parce qu'alors, ça serait à souhaiter qu'elle aille pas se plaindre !

« D'un sens, songeait-il, vaudrait mieux qu'à claque tout de suite ! »

Josiane ne s'inquiéta vraiment que vingt-quatre heures plus tard. Elle était rentrée chez elle, pâle comme une morte et, en apparence, plus ivre que son père ; toute la nuit, elle s'était comprimé dans l'affaire tous les chiffons qu'elle avait pu trouver. Vers le matin l'hémorragie avait cessé, mais alors, elle s'était mise à trembler et à claquer des dents. Son père la traitait de paresseuse ; toutefois, il n'usait plus envers elle de l'autorité qu'elle lui avait connue. Léontine, beaucoup moins saoule, l'observait avec curiosité. Elle avait fini par conclure que c'était là, dans son état, des choses qui arrivaient.

La journée tout entière avait été terrible. Elle avait beau prétendre qu'elle ne souffrait que d'une mauvaise grippe, elle se demandait si elle pourrait longtemps cacher son malaise et ce qu'elle avait fait.

Elle décida le soir de se mettre en quête de Pitard pour lui demander si tout cela était bien normal. Elle regrettait maintenant de s'être confiée à lui. Elle le revoyait, clopinant sur son gigot froid et son seul souvenir lui faisait horreur.

« C'est, songeait-elle, un homme qu'il n'est pas sain. Sûrement que c'est pour ça qu'il est affligé... »

Elle s'était bien attendue à ce qu'il y eût des suites mais non pas à ce qui lui arrivait. Elle estimait souffrir horriblement. Ça augmentait.

Depuis des heures, elle était restée étendue, n'osant pas desserrer les cuisses, de peur de provoquer quelque nouvelle hémorragie. Pourtant elle finit par se traîner dehors et sut tout de suite qu'elle n'irait pas loin. Découragée, à chaque instant saisie de vertiges, elle n'eut que la force de descendre au bistrot dans l'espoir d'y rencontrer Fernand.

Par chance il y était et, quand il la vit venir, l'interrogea :

— Comment que ça va ?

Son aspect répondait avant elle. Elle se rendit compte que lui aussi était inquiet ; elle l'attira dehors :

— Ça va pas bien..., dit-elle. Je voudrais demander à ton ami...

Il se fit minutieusement expliquer tout ce qui se passait. Pitard avait prévu une crise aiguë et violente qui se terminerait par la mort et la sortie de l'enfant. Fernand s'inquiéta de savoir si elle l'avait perdu et quand il apprit qu'elle ne saignait même plus, il se proposa lui-même pour la faire, de nouveau, rencontrer Pitard.

— Seulement, dit-il, pas ce soir, vu qu'il a des choses à faire...

— Alors, demain matin ?

— Non. Demain matin, il est pris aussi.

— Alors, demain soir ? Oh ! je voudrais pas que ça soye trop long...

— Je te promets que j'y dirai... Même que je ferai gaffe pour qu'il vienne vite...

Elle crut que c'était du dévouement. C'était de la peur. Il déplorait de s'être jeté dans une sale histoire et Josiane ne pouvait savoir qu'elle avait

brusquement cessé de l'intéresser dès qu'il avait craint qu'elle ne devînt dangereuse avec ses maladies...

« Ça serait bête, songeait-il, de se mouiller pour une gonzesse... »

Il envisageait déjà divers moyens de se débarrasser définitivement d'elle. Il lui serait facile de l'attirer dans un terrain vague ou dans une maison en construction...

Elle ne devinait pas ce qu'il pensait.

— Alors, c'est sûr que t'iras voir Pitard ?

— C'est juré !

Avant de remonter chez elle, elle le remercia chaleureusement.

LXXVI

RIEN QU'UN SEUL CRIME ET PUIS LA GLOIRE

— Mon colonel, ça y est !

Du doigt tendu, Joliveau désigna un siège :

— Asseyez-vous, Cartier. Vous avez l'air bien excité. Qu'est-ce qui y est ?

— Trampel. Il est retrouvé. Et quant à Broutard...

Il était encore tôt. En dépit de la porte matelassée, on entendait dans tout l'immeuble comme une sourde rumeur : le bruit que fait une foule d'employés avant de commencer une journée de travail.

— Où a-t-on retrouvé Trampel ? Et comment ?

— Dans un hôtel, évidemment.

— Grâce au coup de la photo ?

— Oui. Il avait d'abord essayé une ou deux fois de se glisser à l'ambassade. Il a vu que ce serait dur et n'a pas insisté.

— Il y a quelqu'un devant l'ambassade ?

— En permanence. Et pas des nouilles, mon colonel, pas des gars qu'on prend avec une fausse barbe ou un déguisement de vieille dame.

— Il y a toujours la voiture qui freine brusquement et le monsieur qui s'élance...

Cartier ne répondit pas tout de suite :

— Je crois qu'il n'essaiera pas... Évidemment, nous ne connaissons pas toutes ses activités, mais lui doit croire que nous savons tout de lui. S'il est aussi dangereux que je le pense, il a donc peur qu'on le descende. Maintenant, ça lui est peut-être égal... Qu'est-ce que nous faisons ?

— Malheureusement, il se méfie. Donc, il ne nous sera plus d'aucune utilité...

— Oui. C'est ainsi qu'il allait au Bois tous les mercredis soirs. Il n'y va plus !

— En tout cas, ce n'est plus notre affaire, mais celle de la D.S.T. Je pense, remarquez-le bien, qu'il y a maintenant assez de charge pour étoffer une accusation d'atteinte à la sûreté extérieure...

— Comment ! Assez de charges ! Alors que...

— Vous êtes un enfant, Cartier. Vous savez bien que, pour obtenir un mandat d'amener, il faut avoir contre le citoyen une accusation précise. Ce qu'on lui reproche est une chose et ce qu'on peut prouver avant de le tenir en est une autre.

— Alors, que va faire la D.S.T. ?

— Probablement ce que je lui demanderai. Comme ces choses-là ne se discutent pas par téléphone, je vais y passer dès ce matin. Je vous tiendrai au courant, bien entendu. Je pense qu'on pourra coffrer Trampel ce soir. Mais ne vous faites aucune illusion, nous n'apprendrons plus rien de lui. Ce genre d'hommes ne parle pas.

— Mais, du moins, nous l'empêcherons de nuire !

— Oui, oui... Après tout, il se peut que ce soit important. Nous éviterons peut-être des catastrophes ! Sait-on jamais ! Reste le Broutard...

— Oh ! celui-là...

— Celui-là risque de nous donner plus de fil à retordre que l'autre. Je vous fais d'abord remarquer que, pour l'instant, il ne nous concerne en rien. On n'arrête pas un flic comme un simple mortel et les charges fournies contre lui par Olivier sont, malgré tout, assez minces, assez inconsistantes. En admettant qu'on les prenne en considération, vous voyez à peu près ce que nous pouvons espérer : des parlotes à n'en plus finir, une inculpation mal étayée, des interventions de politiciens et, peut-être, un non-lieu. Tout cela mené tout à fait hors de nous puisque les charges relevées contre lui sont d'un autre ordre que ce qui nous occupe... Et n'oubliez pas que nous ne pouvons rien faire avant la chute du ministère.

— Qui aura lieu exactement lundi prochain. Je ne vois pas par quel miracle Caudal-Denfert pourrait remonter le courant. Sa position à la Chambre est extrêmement dégradée et...

— ... et je crois que Caudal-Denfert ne cherchera pas à se défendre... Pour en revenir à Broutard...

— Pour en revenir à Broutard, je vois, mon colonel, qu'il n'y a rien à faire. Nous sommes sans armes contre lui.

— Eh bien, il y a tout de même un petit espoir. Il se peut qu'il prenne peur si nous coffrons Trampel. Mais voyez donc, Cartier, ce qui nous arrive : que fera Broutard, s'il a peur ?

— Foutre le camp...

— C'est une chance à courir mais, pour huit jours encore, il va lui venir une autre idée : il va prendre sous le bras son dossier sur Caudal-Denfert et il va bondir à la Présidence du Conseil...

— Ce régime est pourri...

— Vous êtes bien naïf, Cartier, si vous pensez que la vertu est affaire de régime ! On peut changer les régimes tant qu'on veut ; on ne changera pas les hommes pour ça...

En reconduisant Cartier à la porte, le colonel Joliveau lui répéta :

— Je règle quelques petites affaires et je file à la D.S.T. Le sort de notre ami Trampel sera réglé ce soir...

Il ne devait pas l'être encore, du moins pas ce jour-là.

Le colonel s'asseyait à peine à son bureau que le téléphone sonna :

— On vous parle de Vernon.

L'appel avait passé par deux ou trois relais et c'était la standardiste qui le prévenait. Il eut sa femme tout de suite :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien de grave. Bonjour, Amédée. Mais nous avons eu un accident d'auto.

— Nom d'un chien !

— Ne t'inquiète pas. L'accident n'est rien du tout : un épicier du pays qui, en se rangeant, a écorné notre aile.

— Vous étiez à l'arrêt ?

— Nous allions nous arrêter à côté du marché. C'est arrivé il y a vingt-cinq minutes.

— Personne n'a rien ?

— Mais non.

— Qui y avait-il, dans la voiture ?

— Nous étions cinq : Cécile, ta cousine, un des enfants Bonneille...

— Oui, oui, enfin, tu n'as rien ?

— Non. Dieu merci ! Pour moi, tu sais, je m'inquiète bien plus pour le bachot de Gilbert... Comment était-il, ce matin, quand il est parti ?

— Comme d'habitude. Enfin ! Il a promis de me téléphoner ce soir pour me dire comment ça s'était passé. Surtout qu'il n'oublie pas. Je n'en vis plus... Pour cet accident, l'épicier reconnaît qu'il a tort. Il ne peut guère faire autrement, mais l'ennui, ce n'est pas ça. Tu m'entends bien ?

— Très bien.

— Moi, non. Alors, évidemment, un agent est venu. C'était ta cousine qui conduisait. Il lui a demandé son permis. Elle a cherché dans son sac. Impossible de le retrouver.

— Ça vous a fait des ennuis ?

— Non, pas encore. L'agent commençait à crier, mais quand j'ai dit que j'étais la femme d'un colonel du ministère et que j'habitais à Vernon, chez Mme de Bonneille, ça s'est arrangé. Mais il faut le permis de conduire pour ce soir. C'est indispensable.

— Mais, si elle l'a perdu...

— Elle ne l'a pas perdu du tout. Elle dit qu'il est dans le bahut juste à droite de l'entrée. Tu sais, le bahut qui était autrefois dans sa chambre.

— Somme toute, elle veut que j'aille le chercher ?

Le colonel pesta. Il avait vraiment mieux à faire.

— Oh ! je t'en supplie, vas-y tout de suite ! Surtout, ne l'envoie pas par la poste. Il faut faire porter ça au chauffeur du car. Comme ça, nous trouverons le permis à quatre heures au bureau. Tu as la clé de chez elle, au moins ?

— Mais tu le sais, puisqu'elle m'a déjà envoyé débrancher son cumulus il y a deux jours ! C'est tout de même insupportable qu'elle oublie tout ! Pourquoi ne téléphone-t-elle pas elle-même ?

— Parce qu'elle est à l'église. Elle brûle un cierge pour l'examen de Gilbert. Avec Cécile qui a voulu l'accompagner, alors qu'elle ne peut pas marcher. Ah ! mon pauvre ami ! Surtout, n'oublie pas ce permis. Si nous ne l'avions pas ce soir, nous aurions les pires ennuis !

Le colonel râlait comme un fou :

— Tu lui diras qu'un de ces jours elle oubliera sa tête !

— Mais tu y vas tout de suite, n'est-ce pas, Amédée ?

— Oui, je saute dans un taxi. Mais justement, ce matin, j'avais autre chose à faire. Autre chose de très important...

— Tu le feras après. Ce ne sera pas long...

— J'espère bien ! Tu peux quand même lui dire qu'elle m'em... Qu'elle m'ennuie.

— Tu ne vas pas être grossier, non ? Dis à Gilbert que j'attends son coup de téléphone.

— Oui. Oui...

— C'est loin, encore ? demanda Pitard.

— Non. Pas très loin. Tu ne te souviens plus de ce que je t'ai expliqué ?

Pitard traînait un peu la patte, un peu plus que d'habitude. La marche le fatiguait visiblement.

— Comment veux-tu que je me souvienne ? C'est des quartiers que je connais pas... On pourrait pas prendre un taxi ?

— Pas question. Le chauffeur serait fichu de se souvenir de nous, peut-être même de nous reconnaître.

— C'est vrai. Les chauffeurs, c'est tous des poulets. Alors, y a que de marcher. Pourquoi qu'y a des drapeaux ?

— C'est le 18 juin. C est une espèce de fête. Je ne sais plus pourquoi.

Il n'était pas dix heures et, déjà, une chaleur lourde envahissait les rues. Ce fut Gilbert qui demanda :

— Où retrouve-t-on Fernand ?

— Devant la caserne. Y fera mine de pas nous voir.

— Ah ! c'est vrai... Tu sais, Fernand, je me demande si...

— Écoute, Gilbert, tu sais tout ça aussi bien que moi. C'est toi qui as tout décidé. Ça sert à rien de répéter dix fois les mêmes choses. Si tu continues à t'énerver comme ça, t'as qu'à rester chez ta nourrice.

— Moi, je m'énerve ?

— Tu crois quoi ? Que je le vois pas ? Tu tremblotes comme une vioque et tu t'arrêtes pour lansquiner dans toutes les tasses qu'on rencontre.

— N'empêche qu'à Marly, qui est-ce qui a flanché ?

— J'ai pas flanché. T'as tiré le premier, voilà tout...

Mais il ne continua pas. Il ressentait alors puissamment la supériorité de l'intellectuel et ne songeait pas à s'y soustraire. Gilbert se tut aussi. Il aurait été trop long d'expliquer à son ami qu'il n'était pas inquiet d'un vol ou d'un crime. Son inquiétude, c'était celle du jeune auteur le soir de la première.

Pitard dit que ce n'était pas le moment de parler de ce qu'on avait fait avant. Une seule chose comptait : la réussite de ce qu'on était en train d'entreprendre. D'ailleurs, il lui fit des sortes d'excuses :

— Remarque que je comprends. Après tout, c'est ton dabe... Seulement, ça, tu vois, t'avais que d'y penser plus tôt. Quand le vin est tiré, faut le boire...

Gilbert, tout en marchant, se rongeait les ongles :

— Fais bien tout ce que je t'ai dit. Et tu verras que tout marchera bien. Si quelqu'un rentre...

— Mais personne peut rentrer puisqu'il y en aura deux à faire le guet....

— En tout cas, tu as ton feu. S'il faut t'en servir, n'hésite pas...

— Gilbert, tu m'agaces à me seriner toujours la même chose. Ferme-la. C'est plus le moment de discuter...

Le soleil, comme à travers un voile, éclairait en jaune le Paris du matin. Au coin de la rue de Sully, Fernand les attendait les mains dans les poches. De loin, Pitard et Joliveau reconnurent la silhouette du tueur, mince, aux épaules un peu voûtées.

— Je crois, dit Pitard, qu'il nous a aperçus...

C'était un verbe qu'on ne pouvait pas prononcer devant Gilbert, sans qu'il se souvint d'un abbé avec lequel, lorsqu'il était enfant, il prenait des leçons pendant les vacances. Pourquoi tant de souvenirs lui revenaient-ils ? Deux étés de suite, le prêtre s'était répandu en astuces quotidiennes :

— Bonjour, Gilbert. Je vous ai aperçu de loin. Apercevoir ne prend qu'un p...

Il avait fini par le savoir. Sur ce point-là, au moins, les efforts de l'excellent homme n'avaient pas été vains.

Ils arrivaient à la hauteur du voyou. Quand ils le dépassèrent, il tourna la tête dans l'autre direction mais, ensuite, il marcha derrière eux. Son pas sonnait trop haut sur le dur macadam. Il avait dû mettre des chaussures de cuir. Pitard murmura :

— T'entends ça ? C'est un gars qu'il faut tout lui seriner... autant dire un con.

— Pourquoi nous suit-il de si près ?

— Il ne sait pas où qu'est-ce...

— Tu ne crois pas qu'on aurait dû lui montrer avant ?

— Non.

— Tu crois qu'il n'est pas sûr ?

— Gilbert, je t'ai déjà dit de pas t'énerver. Tu m'as compris, oui ou merde ?

— Je ne m'énerve pas parce que je demande s'il est sûr.

— J'en sais rien. En tout cas, il est pas courageux.

— Bien, si c'est ça, il vaut mieux s'en méfier...

— Chouia...

Pour changer de sujet, il lui demanda :

— C'était ce matin, ton bachot ?

— Oui. T'inquiète pas... Je m'en fous. Parle-moi de Fernand.

Pitard se tut. C'était un sujet que Gilbert Joliveau ne pouvait aborder sans un profond malaise. Toutes les histoires dont il s'était bercé mettaient en scène des héros très purs, façon chevalerie, qui s'enivraient d'une fraternité sans limite. La bande était une île, une unité, quelque chose d'indissoluble, un refuge contre le monde et on ne pouvait pas imaginer que les associés en vinssent à se méfier les uns des autres. L'eût-il cru sérieusement que ses rêves se fussent écroulés. Il s'en tirait (mais pour combien de temps encore ?) en n'approfondissant pas les questions et en disant à Pitard :

— Si tu crois vraiment qu'il n'est pas sûr...

— Tais-toi...

On les eût surpris tous les deux en leur disant que leur conception de l'héroïsme baignait tout entière dans un grand courant d'amour. Gilbert avait eu toute l'année en mains le *Précis de psychologie* de Benoiton, mais cette conception n'y figurait pas. Le Benoiton était un excellent ouvrage, mais l'auteur, d'abord, ne savait pas tout, et puis Gilbert Joliveau n'était pas un excellent élève.

La preuve, c'est qu'il s'occupait ce matin des diamants de la tante Hortense alors que tous ses camarades suçaient leur stylo en séchant sur le problème d'algèbre ou sur la composition française :

« Humanisme et technique sont-ils ennemis irréductibles ? »

Aux temps révolus du sapeur Camembert, de Déroulède et de Maurice Barrès, les colonels, pères des régiments, étaient des hommes ponctuels. Ils embrassaient leur colonelle tous les matins à la même heure, conseillaient aux enfants une matinée studieuse, s'attachaient un grand sabre au côté et, respectueux de l'horaire, au moins autant que du drapeau, ils s'en allaient guerroyer dans la cour de la caserne.

Et puis était venu le temps des bureaux phagédéniques. Le colonel Joliveau n'était le père d'aucun régiment. Il se rendait en principe tous les matins au ministère, mais, comme il était chef de service, comme ses obligations l'appelaient souvent à l'extérieur, il jouissait en fait d'une liberté totale et c'est pour cela que ce matin, il était en train de fouiller, trois étages au-dessus de chez lui dans le bahut de Mme Lafigue en pestant :

— Où a-t-elle pu foutre ce permis de conduire ?

C'était un homme de devoir. Il respectait en sa femme la mère de ses enfants. Sans doute l'aimait-il, mais il l'aimait bien. Quant à Mme Lafigue, sa vieille maîtresse, il l'aimait bien aussi, mais auparavant, il l'avait aimée tout autrement que bien.

Le sage adultère avait commencé quinze ou vingt ans plus tôt, le jour où le colonel s'était aperçu que les charmes de sa femme étaient très loin d'atteindre à la hauteur de ses vertus. C'était une digne compagne, c'était une excellente mère de famille mais ses attraits légaux n'en étaient pas moins limités. Et c'est alors qu'il avait rencontré Mme Lafigue.

En vingt ans, le petit lieutenant mince avait tourné au colonel empâté et la brune Mme Lafigue était devenue blonde pour éviter d'être grise.

Le guerrier n'avait plus du tout l'âme d'un séducteur. Un beau jour il avait trouvé sa maîtresse assez moche pour qu'il la rapprochât de sa femme. C'était facile. Il l'avait toujours fait passer chez lui pour une cousine éloignée. Si bien que, quand au dernier étage de l'immeuble, un appartement avait été libre, on avait trouvé tout naturel que la cousine s'y installât. Et la femme et la maîtresse s'entendaient on ne peut mieux. Pour l'instant elles étaient à Vernon. Le colonel avait accédé au calme et c'est ainsi qu'on trouve de l'amour sans scandale et du plaisir sans peur.

Pitard se retourna. Fernand le serrait de si près qu'il faillit lui marcher sur les pieds.

— On y va ?

— Ferme ta gueule. Tu marches derrière moi sans rien dire...

Gilbert, lui, ne pouvait pas aller plus loin. Trop de gens le connaissaient dans le quartier. Même à ne stationner qu'au bout de la rue il y avait un léger risque.

Le coup était monté comme un mouvement d'horlogerie. À cette heure-là, il n'y aurait personne dans l'appartement. La femme de ménage, la mère Gendron, était au marché, le colonel au ministère. Et les bonnes femmes de l'immeuble qui faisaient leurs courses, ne pourraient pas dire ensuite qu'elles avaient entendu du bruit.

Gilbert devait faire le guet au bout de la rue. Son père arrivait toujours par là. Qu'il rencontrât quelqu'un de connu et il pourrait, par la suite, raconter n'importe quoi : qu'il avait oublié sa clé, ou bien que les épreuves du bachot avaient fini de bonne heure. Ça pourrait même lui servir d'alibi quand on aurait découvert le vol.

Tout était prévu. S'il voyait le colonel sortir du métro, il bondirait à l'appartement pour avertir les autres. Le colonel était bien assez myope pour ne pas le reconnaître de loin.

Pitard se débrouillerait seul de l'ouverture du coffre. Il fallait d'abord forcer la porte de l'armoire, ensuite faire sauter le couvercle qui s'ornait d'une rangée de boutons à combinaison. Pitard avait sur lui tous les outils dont il pouvait avoir besoin mais un gros tournevis risquait de suffire. Accessoirement, le colonel était fameux couillon de conserver quelque chose qui valait six ou sept briques dans une armoire de ce goût-là !

La suite aussi avait été prévue et, dans l'échafaudage des conséquences possibles, tous les événements avaient été discutés. Gilbert ne laissait rien au hasard. Pitard le savait et il l'en admirait. L'opinion de Fernand ne comptait pas.

Par exemple, il était inévitable que, dès le lendemain, les policiers interrogeassent les trois personnes de la maison. Quand on demanderait à Gilbert :

— Vous n'avez parlé à personne, de la présence chez vous de ces diamants ?

Il répondrait naïvement :

— Si...

Car, la veille, il avait invité des camarades à la sortie du lycée. On n'avait bu que des cafés-crème, mais il en avait profité pour leur raconter l'histoire, pour préciser la valeur des diamants et indiquer la cachette. C'étaient de grands garçons bien de leur temps et tout à fait en âge de se transformer en ce que les journaux appellent « de jeunes dévoyés ». Gilbert Joliveau les avait triés avec soin : tous manquaient d'argent. La maison Poulaga se débrouillerait avec eux et, pendant ce temps-là, on le laisserait

tranquille. C'était même rigolo parce que ça sauverait peut-être la mère Gendron qui, en bonne logique, devait avoir droit au titre de suspecte numéro un et qui avait toutes les chances d'aller en tôle pour le vol. Ça, c'était le côté humoristique de l'affaire.

Il inspectait la rue mais il avait organisé un second relais. Pendant que Pitard opérerait, Fernand effectuerait dans l'escalier une surveillance supplémentaire. C'était le tueur qui avait proposé ça. Lui qui n'avait guère d'idées, il avait tout de même eu celle-là :

— Y a pas besoin qu'on est deux pour forcer une boîte en fer-blanc... Ce qui faut, c'est voir si y a pas de pet...

On en avait discuté un instant mais les deux autres avaient cédé, l'idée de Fernand était bonne.

Mais cette idée-là était-elle désintéressée ? Douteux ! Il crevait les yeux que Fernand voulait bien partager les bénéfices mais répugnait à partager du même coup les responsabilités. C'était pour les deux associés un sujet de sérieuse inquiétude : le tueur officiel de la bande était un gangster à la peau de noix...

Gilbert avait pris sa place sur le trottoir. Tout en jetant des coups d'œil dans la direction du métro, il pouvait suivre en pensée les détails de l'opération. Le tout n'allait pas demander plus de vingt-cinq minutes. Il se disait :

« Ils viennent d'entrer. À cette heure-ci, la concierge ne leur demandera rien. Si jamais elle le faisait, ils savent quoi dire. Je leur ai donné le nom d'un locataire qui reçoit des tas de gens. Voilà... Maintenant, ils doivent s'engager dans l'escalier. Ils ne prennent pas l'ascenseur. Il ne faut pas qu'ils le prennent. Tous les locataires reconnaissent au bruit l'étage auquel il s'arrête. Donc, ils montent à pied. »

L'étudiant fut un instant distrait par une dispute de chauffeurs. Un agent vint les séparer et il reprit son calcul :

« Maintenant, ils arrivent à l'étage... »

Il était non pas nerveux, mais tendu. D'où il était, il pouvait apercevoir toute l'enfilade du boulevard. Jusqu'ici, ça se passait bien.

Les autres devaient être arrivés. La porte ne présenterait aucune difficulté. Bien sûr, il eût été facile de les faire entrer avec une clé et sortir en refermant la serrure. Mais on aurait cherché la façon dont ils l'auraient eue, cette clé ! Il fallait que la porte eût été forcée.

Finalement, ils s'étaient décidés pour une solution intermédiaire :

— Vous ouvrez avec la clé. Ensuite, de l'intérieur, vous esquintez la serrure. Comme ça, ça ne fera pas de bruit sur le palier et, si jamais il passait quelqu'un...

— Les locataires d'en face ?

— En vacances. L'appartement est vide.

Chaque geste avait été minuté et Gilbert en tirait orgueil. Le jour (si proche, au fond : neuf mois !) où ils avaient, rue de Saussure, attaqué une rombière « pour se faire la main », se perdait déjà dans la nuit des temps. Ce qu'ils avaient monté : un gang, un vrai. Plus du tout une affaire de gamins. Sans vouloir diminuer les mérites de Pitard, cela, c'était bien son œuvre, à lui, Gilbert. Est-ce qu'il n'était pas le cerveau de la bande ?

C'était même la faiblesse de beaucoup de truands, ne pas avoir à leur disposition un intellectuel pour penser et pour prévoir.

Il comptait une fois de plus :

« Deux minutes pour atteindre l'immeuble. Deux pour monter l'escalier à pied. Environ cinq à sept minutes pour ouvrir l'armoire. Pour le coffre de trois à quatre. Il y avait, en outre, le rangement des outils et le sabotage de la porte. Deux minutes en allées et venues dans l'appartement. En tout, vingt minutes. En tout cas, pas plus de vingt-cinq. »

Les vingt-cinq minutes passées, il se demanda ce qui n'allait pas. La porte, sans doute, qu'ils n'arrivaient pas à bousiller, ou, peut-être, l'armoire plus dure à ouvrir qu'il n'avait supposé. De toute façon, ça ne pouvait pas être grave.

Trente minutes. Il commençait tout de même à s'énerver. S'était-il passé quelque chose ? L'année précédente, le professeur lui répéta une phrase de Lyautey : « On ne prévoit jamais assez d'imprévu... » Il en avait fait son profit.

Trente-cinq minutes... Il se retournait à tout instant pour regarder vers la maison. Il ne s'y passait rien. L'entrée était calme. Alors ?...

Et puis, tout à coup, ce fut la catastrophe.

Pitard avait tourné doucement la clé dans la serrure, laissant la porte ouverte.

— Et moi, demanda Fernand, qu'est-ce que je fais ?

— Tu le sais bien !

La pesante stupidité du tueur lui était de moins en moins supportable :

— Non seulement on t'a dit mais c'est même toi qu'as voulu. Si tu vois quelqu'un monter ou descendre, tu te planques à l'intérieur et tu boucles la

lourde. Quand le type est passé devant l'étage, tu retournes dehors où que tu fais le guet.

Fernand était toujours le même, comme si les événements extérieurs n'avaient eu sur lui aucune prise. En tombant de la tour Eiffel, il aurait continué à poser des questions insupportables. Est-qu'il n'était pas maintenant en train de demander :

— Dis, Pitard, ma copine... Celle que t'as mis de l'eau de savon... Tu viendras la voir ce soir ?

— Je t'ai dit que oui.

— Et qu'est-ce que tu feras ?

— Je recommencerai...

— À voudra pas...

— Tais-toi, tu me fais chier.

Ils parlaient à mi-voix. La porte refermée, on s'occupa de la serrure. C'était un jeu. Croyant entendre un bruit, Pitard fit un signe à Fernand. Fernand se tut une seconde, puis demanda :

— T'as les jetons ?

C'était non seulement vexant, mais, de plus, tout à fait faux. Pitard, à chaque nouveau coup, était envahi d'un sentiment délicieux. S'il y entrait de la peur, c'était une peur lointaine et indiscernable, une peur exquise : celle du joueur qui met tout ce qu'il a sur un numéro de roulette.

Il poussa le tueur dehors quand il fut certain qu'il avait enfin compris. Le laissant sur le palier, il pénétra seul dans l'appartement, tirant la porte sans la fermer.

Par acquit de conscience, il fit le tour des pièces mais il savait qu'il était seul. Un sens spécial l'avertissait de ces choses-là.

L'appartement n'était pas tel qu'il l'avait cru. Il l'avait imaginé plus riche. S'il y avait tout de même deux ou trois belles choses, elles n'étaient à ses yeux que des vieilleries et il ne les distinguait pas des vases en barbotine ou des bibelots de bazar.

D'ailleurs, l'ensemble était vieillot. Un long couloir desservait les chambres avec, tout au bout, une sombre cuisine. Quand il y pénétra :

— Merde..., dit-il, un escalier de service...

Il se rassura. Si Gilbert n'en avait pas parlé, c'est qu'il n'y avait aucun danger que quelqu'un entrât par là.

Les diams étaient dans l'armoire à glace de la chambre principale, une chambre à grand lit d'un luxe bourgeois où il pensa qu'on devait être à l'aise pour se pagnoter avec une fille gironde.

Dans la chambre, il se demanda s'il fallait s'enfermer. Une superstition l'empêcha de le faire : il voulait rester en contact avec Fernand.

— D'ailleurs, s'il fallait décaniller en vitesse...

C'était raisonnable. Fernand, s'il avait quelque chose à lui dire, était bien trop stupide pour le découvrir dans une chambre fermée d'un appartement qu'il ne connaissait pas. Tout cela n'empêchait pas qu'il fût extrêmement con de faire équipe avec un lamentable.

Question boulot : du billard, un jeu de mouflets. L'armoire céda sans la moindre difficulté. Pitard connaissait son affaire.

Mais, alors, les choses commencèrent à aller mal : le voyou regarda, ne vit pas le coffre. Gilbert avait bien dit : « À droite de armoire. » Ce coffre, il

se l'était fait décrire avec précision. Il lui semblait l'avoir déjà vu. Eh bien, il n'était pas là...

Il avait ouvert le côté droit. Il s'attaqua au côté gauche qui céda sans plus de peine.

Le coffre y était.

Il ne s'agissait donc que d'un tout petit ennui, d'un contretemps qui ne le retarderait que de quelques minutes, trois fois rien... Mais il croyait au mauvais sort : une chose mal commencée, c'était une chose à mal finir...

Il n'avait pas le temps d'y penser :

« Sans ça, se dit-il, je suis à la bourre... »

Le coffre était bien tel qu'il se le représentait : une grosse botte métallique. Il fut tout de même surpris de la trouver plus lourde que prévu. Il la plaça sur la table.

Sur l'un des côtés, trois boutons en ligne portaient des lettres et des chiffres juste au-dessus d'une serrure. Les lettres ouvraient une petite porte. C'était comme un vrai coffre-fort, un coffre-fort de poupée.

Pourtant, Gilbert s'était trompé sur la facilité d'ouvrir cette boîte carrée. Il la regarda avec hostilité. Elle était tout de même un peu trop lourde pour qu'il pût la mettre sous son bras et l'emporter. C'eût été pourtant la meilleure solution.

Il y avait un petit jour le long de l'ouverture. Il l'attaqua par là. La boîte ne céda pas.

Les minutes passaient. Gilbert s'inquiétait-il déjà ? Non. Il était calme. Mais Fernand, cet imbécile ? Il fallait aller vite.

Ça prendrait tout de même un moment car la seule chose à faire était de glisser une lame de scie métallique par la fente et de couper le pêne. Le grincement de la scie lui parut emplir l'appartement vide d'un bruit démesuré. Il n'y avait personne ou presque, à cette heure-là dans la maison ? du moins Gilbert le prétendait-il. Et puis, le vieil immeuble de pierre était peu sonore. On aurait pu y battre le tambour sans que les voisins s'en aperçussent. C'était encore Gilbert qui avait dit ça.

« Combien de minutes depuis qu'il travaillait ? »

Comme il se le demandait, le coffre céda. Pitard ouvrit. Le paquet était là, plié dans son gros papier d'épicier comme si, au lieu de diamants, la tante Hortense eût apporté des olives ou du saucisson. C'était le paquet que Gilbert avait vu par le trou de la serrure. Il l'avait exactement décrit. Voilà : c'était fini. Le coup avait réussi.

Il faillit mettre le tout dans sa poche et filer, mais il voulut tout de même s'assurer du contenu. Il défit un peu le papier.

Il était déchiré, et plié par surcroît en dépit du bon sens. Pitard tremblait-il ? Le paquet parut s'ouvrir tout seul et une pluie de choses brillantes se répandit sur le plancher avec un faible tintement de cristal.

— Nom de Dieu de nom de Dieu !

Le matin, avant de partir, il était passé dans une église estimant que ça lui porterait chance. Ça ne l'empêchait pas de jurer.

Des diamants, il y en avait partout : sur le tapis, sous le lit, dans les raies du plancher. Ces damnés petits points lumineux étaient une poussière qu'il allait mettre un quart d'heure à ramasser. Il aurait fallu un balai !

Pas de temps à perdre. Il se mit à genoux, commença à réunir la petite fortune.

Il travaillait. Il en avait ramassé à peu près la moitié quand il entendit du bruit. Il se retourna et, alors, il se trouva devant le colonel.

Sans l'avoir jamais vu, il le reconnut tout de suite. Il était en civil. S'il était surpris, ça ne se voyait pas. Le cave donnait l'impression de ne pas avoir de nerfs. Il prit même le temps de glisser dans sa poche un carton rose qu'il tenait à la main et, pendant un instant, une constatation surnagea dans le naufrage des idées de Pitard :

— Un permis de conduire ! C'est pas le moment !

Le colonel avait une voix posée, bien timbrée, un peu lente et tout à fait calme.

— C'est raté, dit-il. Pour cette fois-ci, du moins. Maintenant mon vieux, allez-vous-en !

Il hésita une ou deux secondes, sentit que son destin se jouait dans cette hésitation et pensa violemment :

— « Six briques ! »

Le colonel n'était sûrement pas armé. Pitard, lui, l'était et, avant tout, il fallait éviter de se faire prendre avec le feu sur lui. Il connaissait la loi : « Vol à main armée avec effraction. » Quelques années d'ombre peut-être. Il lui disait bien de s'en aller, mais la suite était prévue : il allait se mettre à gueuler comme un perdu et le faire prendre avec son sept soixante-cinq.

— Alors, jeune homme, vous avez compris ?

Il se répéta :

« Six briques ! »

Il s'avança d'un pas comme s'il voulait sortir et balança son poing dans la gueule du cave. Il l'atteignit au haut de la mâchoire, un peu derrière l'oreille. Le colonel vacilla. Pitard avait bien visé, mais le coup manquait de force. Il en tenta un autre qui atteignit le menton. Réussi ! Le père de Gilbert gémit et lui accrocha le poignet juste au moment où il allait frapper une troisième fois.

Pitard essayait de se dégager, mais l'autre lui tordait le poignet avec une force étonnante pour son âge. Pas froid aux yeux le colon ! Tous deux commençaient à comprendre que c'était sérieux. Le vieux donnait son effort maximum. Pitard tomba à la renverse. La douleur du poignet tordu était insupportable. Il se débattit encore un peu, puis il pensa au revolver.

Joliveau lui enfonça un genou dans le ventre. Il ne savait quoi faire du poignet qu'il tenait à deux mains. Il se doutait que, s'il desserrait le moins du monde, le voyou qui avait vingt ans de moins que lui allait lui échapper et qu'il profiterait de l'occasion pour renverser les rôles. Coincés l'un contre l'autre, aucun d'eux ne pouvait bouger.

Alors le colonel commença d'appeler. Il criait à tue-tête et ses hurlements affolaient Pitard.

Fernand allait-il oui ou non se décider à venir ? Fernand ne pouvait pas ne pas entendre ! Alors, pourquoi n'arrivait-il pas ? Il voulait croire que, dans l'entrée aussi, il était arrivé quelque chose, mais il eut le temps de deviner la vérité :

« Le salaud ! Il s'est tiré ! »

Quelques secondes encore, il se demanda ce qu'il allait bien pouvoir faire, et puis il ne se le demanda plus parce que sa décision était prise. Il fallait faire cesser ces hurlements, et tout de suite.

La douleur le faisait transpirer à grosses gouttes. Il crut qu'il allait s'évanouir. De sa main libre, dans sa poche, il atteignit le revolver.

Il aurait bien voulu éviter ça, mais il ne lui restait rien d'autre à faire. Le revolver claqua deux fois et ce fut le silence total. Le cave ne criait plus.

Le voyou se releva chancelant. Il fut pris d'une nausée, s'appuya à l'armoire qu'il avait ouverte et vomit sur le plancher, sur les diamants répandus, sur le corps à ses pieds.

Il ne s'occupa pas de savoir si sa victime était morte ou vivante. Il descendit, aussi précipitamment que le lui permettait sa jambe, l'escalier où déjà des portes s'étaient ouvertes et où des têtes se montraient avec précaution. Une femme qui voulait voir poussa un cri et se rejeta à l'intérieur. Lui, il ne pensait qu'à une seule chose :

« Fernand ! Ah ! le lâche ! Ah ! le salaud ! »

Il avait si bien perdu la tête qu'il tenait toujours son arme à la main, qu'il la garda en courant devant la loge et qu'il l'avait encore quand il bondit sur le trottoir.

La catastrophe, pour Gilbert, se traduisit par une silhouette qu'il n'aperçut qu'avec stupéfaction : Fernand.

Fernand, qui apparaissait à la porte de l'immeuble, jetait un coup d'œil sur le boulevard, puis s'éloignait assez vite, non pas vers l'étudiant, mais dans la direction opposée. Il pensa :

« Ça y est. Il est arrivé quelque chose ! »

Puis, devant l'attitude inexplicable du tueur :

« Et il a la trouille ! Il fout le camp, le lâche ! »

Il le suivit un instant du regard, qui marchait de plus en plus vite, finissait par presque courir et se perdait dans la foule. Gilbert ne le vit plus.

Il pensa à le suivre, puis y renonça. Il aurait voulu le rattraper, le ramener, exiger une explication et tout cela était impossible parce que Pitard, en sortant, aurait sûrement besoin de lui.

Il y avait eu un pépin et Fernand s'était sauvé honteusement. S'il courait après lui, Pitard penserait qu'il s'était sauvé lui aussi. Et l'honneur alors ? Mais ce n'était pas l'honneur qui le poussait. C'était un sentiment irrépressible qui l'obligeait à venir en aide au voyou. Le danger ne comptait pas.

Il attendait ; rien encore n'était arrivé. Il était le gamin qu'il avait toujours été. Et dans une seconde ou dans dix minutes, allait cesser de l'être. Achèterait-il son avenir au prix d'une lâcheté ? L'idée ne lui en vint même pas. Le temps lui semblait s'écouler comme d'un robinet. Il se répétait : « Ce sont les dernières minutes de ma vie normale... » et, en même temps, il voulait savoir. Il était arrivé quelque chose. Quoi ? On ne prévoit jamais assez d'imprévu.

Les événements, ensuite, s'emboîtèrent les uns dans les autres, comme les séquences bien montées d'un film.

Pitard sortit affolé de la maison. Il tenait son revolver à la main. Un moment de panique secoua les passants, mais il avait plus peur qu'eux.

Pas de temps mort. Au troisième étage de l'immeuble une fenêtre s'ouvrit. Un homme couvert de sang en sortit, dans lequel Gilbert ne reconnut pas tout de suite son père. Il poussait des hurlements et faisait de grands gestes en désignant le fuyard :

— Arrêtez-le ! Arrêtez-le !

Gilbert eut le temps de penser que le colonel était grotesque. Déjà, Pitard arrivait à sa hauteur mais, derrière lui, on le poursuivait et c'était de la rue, maintenant, que venaient les cris :

— Arrêtez-le ! Arrêtez-le !

Gilbert comprit que Pitard était fou de terreur. Il s'élança derrière lui. C'était à lui de le protéger. Il venait de faire une grosse sottise.

« Bon Dieu ! songeait-il, sa jambe raide... »

Tous deux, l'un derrière l'autre, traversèrent le boulevard en courant. Les gens criaient de plus en plus fort, mais ils voyaient le revolver et n'osaient pas approcher. Pitard, malgré sa jambe, allait plus vite que l'étudiant. Il avait dix ou quinze mètres d'avance.

Il fallait le rattraper et en vitesse ! le faire entrer dans un immeuble. On passerait par la cour, par le toit, on s'en tirerait...

Mais juste à ce moment-là se produisit une chose imprévisible. Un camion qui remontait le boulevard accéléra, monta sur le trottoir, dépassa Pitard et alla emboutir son aile droite contre le mur d'un immeuble. Quand le voyou se rendit compte de la manœuvre, il était trop tard ; il était coincé.

Se rendait-il vraiment compte de grand-chose ? De la cabine du camion, une sorte de géant lui sauta sur le dos, lui arracha son revolver. Il avait tenté un dernier geste pour tirer, mais n'avait pas eu le temps de le faire. On vit le géant le frapper sur le crâne et le grand Pitard s'écroula comme une marionnette. Déjà, un agent arrivait. C'était la fin.

Pour Gilbert, un truc simple : il n'avait qu'à dire qu'il courait comme les autres après l'assassin... Il ne le fit pas. Alors la foule se rua derrière lui. Personne ne savait qu'il était armé.

Gilbert s'engouffra dans une petite rue dont il ne savait pas le nom. La foule le serrait de près et de nouveau les hurlements :

— Arrêtez-le !

Il se retourna. L'agent courait aussi. Il se dit que s'il pouvait à temps jeter son revolver, personne ne pourrait lui reprocher quoi que ce soit. Mais ses poursuivants l'atteignaient.

Il essaya ce qu'il aurait voulu faire faire à Pitard. Il s'élança dans un immeuble, vit trop tard l'escalier dans lequel il aurait pu monter, bondit jusqu'au fond de la cour et se sentit pris.

Tous les autres arrivaient à la fois :

— On le tient !

Pas encore. Il s'adossa au mur et sortit son revolver.

Ils avaient compris. Il y eut un mouvement de flottement, puis un reflux vers la rue. L'agent s'avança tout de même. Il ébaucha un geste pour atteindre son arme lui aussi, mais Gilbert tira le premier.

Le coup n'atteignit personne, mais l'agent recula, les mains à moitié levées et il se fit un grand silence.

La cour était carrée, petite, humide malgré le beau soleil. Gilbert, qui ne quittait pas l'agent des yeux, devina vaguement des bêtes curieuses à toutes les fenêtres. Tous regardaient avec précaution, prêts à se mettre à l'abri au premier geste qu'il ferait. Il aurait voulu tirer dans le tas, les massacrer, mais il avait assez à faire à tenir toute la cour en respect.

Un homme essaya de reculer pour gagner la rue :

— Bouge pas ou je te bousille !

On se doutait qu'il ne bluffait pas puisqu'il venait déjà de tirer.

Lui ne savait plus ce qu'il attendait ni comment tout cela allait bien pouvoir finir. Il pensa qu'il était perdu et qu'il n'y avait plus qu'à faire le plus de dégâts possible. Il était habité d'une formidable haine. Il en voulait à chacun des hommes de la terre, individuellement.

Et il se passa encore une chose. Inattendue aussi. Les gens qui étaient là n'osaient pas se retourner, mais ils firent quand même un mouvement. C'était le colonel qui faisait dans la cour une entrée remarquée.

Il portait toujours son costume gris du matin, mais le costume était couvert de sang. Il en avait partout : sur la figure, sur la chemise et sur les chaussures. De sa main droite, il soutenait son bras gauche qui n'avait plus l'air de lui obéir. Le miracle, c'est qu'il continuait à marcher normalement et que sa figure barbouillée ne témoignait d'aucun sentiment extrême. C'était décidément un homme calme.

L'agent prétendit lui barrer la route :

— N'approchez pas ! Il est fou !

Le colonel essaya de lever les épaules. Il n'en leva qu'une seule :

— C'est mon fils. Je vous prie de me laisser la paix !

La main qui tenait le revolver ne tremblait pas, mais le jeune homme avait les dents serrées.

Les spectateurs virent avec effarement cet homme rouge de sang qui s'avançait seul au milieu de la cour :

— Tu vas me faire le plaisir de lâcher ce revolver. Tu...

Le coup l'atteignit dans la poitrine et on le vit tomber d'une seule pièce. Cette fois-là, il était bien mort. Sa vieille maîtresse n'allait pas de sitôt récupérer son permis de conduire.

Répercuté par les murs, le fracas avait été énorme. Ensuite, on comprit mal ce qui se passait. L'agent avait tiré aussi et Gilbert avait maladroitement laissé tomber son revolver. Il y avait eu une courte lutte mais, déjà, l'assassin ne se défendait plus que pour la forme. Quand, solidement maintenu, il repassa le porche, une grosse voiture noire, qui avait la forme d'une camionnette sans ouverture, s'arrêtait précisément un peu en-deçà de l'immeuble. Le corps étendu resta seul dans la cour. Gilbert ne s'était pas retourné.

La foule s'amassa de nouveau. Plusieurs policiers sortaient de la voiture. Ils bondissaient sur Gilbert. L'un d'eux, pour lui passer les menottes, lui flanqua dans les tibias un gigantesque coup de chaussures. Ils durent tout de même le défendre contre la foule qui voulait le tuer tout de suite.

La rue affichait un courage tardif. On se précipitait de partout à la fois : le bandit n'était plus dangereux. Les commentateurs abondaient :

— Paraît que c'est son père qu'il a descendu...

Une dame soupira :

— C'est du joli, la jeunesse sportive !

Il y eut des gens pour rire. On entourait la vedette et la concierge de l'immeuble fut seule à aller voir quelle allure avait le mort.

Gilbert soignait son rôle. C'était la gloire. Avant de monter dans la voiture, il eut le temps de promener sur la foule un regard de mépris, mais il était sale, il avait l'œil poché et les traits contractés. C'était une situation malheureuse à laquelle palliaient dans une certaine mesure son extrême jeunesse et sa jolie petite gueule de fille.

On dut écarter des bonnes femmes à cabas qui hurlaient en lui tendant le poing. Au premier plan, un jeune garçon le regardait avec admiration. Sans doute espérait-il faire un jour aussi bien. C'était un porteur de journaux ; il en avait un gros paquet sous le bras. Gilbert regarda le paquet, puis le porteur, puis encore le paquet. Ces journaux s'imposaient à lui stupidement. Il lisait et relisait indéfiniment le titre qui barrait toute la première page. C'était des lettres, de grosses lettres noires sur fond blanc. Puis, tout à coup, le sens lui en apparut : « Les troupes russes sont entrées en Allemagne orientale. »

C'étaient là des affaires qui n'étaient plus pour lui. Il y avait beaucoup d'affaires analogues. Par exemple, si quelqu'un était venu lui dire qu'il avait sauvé Trampel, quelle importance y eût-il attaché ? Il ne le connaissait pas.

Mais ce qu'il avait perdu en sauvant Trampel, cela personne ne risquait de le lui dire...

LXXVII

UN CURIEUX PROJET DE VACANCES

La nouvelle datait de deux jours. Les Russes ne dépassaient pas la frontière de l'Ouest. Déjà, les journaux parlaient d'autre chose : un accident d'avion près de Londres et un jeune garçon de bonne famille qui avait assassiné son père dans le quartier de l'Arsenal, après une poursuite de western. La France, doucement, recommençait à respirer.

Les journalistes aussi, que l'actualité déroutait. Ils lui préféraient les articles de fond et les éditoriaux pensés. L'alerte faisait maintenant figure d'événement quasi historique et ne nécessitait plus que des discussions sans urgence. C'était le génie de la France de s'organiser toujours dans son mégafouillis.

Il y avait eu, tout de même, quelques heures d'affolement. Les Russes allaient-ils passer la frontière ? Mais non ! Un mouvement de troupes, rien de plus ; et dans des pays qui étaient, pour Moscou, quelque chose comme des colonies. Ce n'était pas ainsi qu'on imaginait la prochaine guerre.

Valentine Riviera avait fait une chute de cheval, mais un communiqué signé de médecins illustres assurait que la grande artiste serait remise avant une semaine et pourrait reprendre ses activités. Les médecins éminents ne disaient pas lesquelles.

Les Russes avaient traversé l'Allemagne de l'Est au pas gymnastique. Ils entouraient Berlin. Pour l'instant, ils s'en tenaient là.

Et le ton général avait été donné par un article de Mandrusse-Duquert : « Que nous veut la Russie ? » L'auteur concluait qu'aucun de ces préparatifs n'était dirigé contre les Français, qu'il continuerait, pour sa part, à lutter

contre l'excitation hystérique des foules et à prévenir d'épouvantables effusions de sang.

Trente-deux degrés à l'ombre. Publié dans un quotidien du soir, l'article avait fait grand bruit. Beaucoup voyaient en Mandrusse le sauveur de la France, un héros vaguement pucelle.

Encore engoncé dans tant de défenses dressées contre le froid, désemparé, sans force contre le brusque été, Paris ne demandait rien d'autre que de se replier sur lui-même, que d'être abandonné de l'univers et, grisé par tous les grondements de sa vie frénétique, d'oublier le reste, jusqu'à la mort.

Mandrusse considérait comme une provocation la méfiance dont les Russes étaient ici l'objet. Il demandait qu'on renvoyât d'urgence, dans leurs foyers, les soldats rappelés par Cazenavet et dont la présence témoignait d'intentions agressives.

Caudal-Denfert inquiet préparait son discours sur les projets fiscaux. Mme Bèze songeait à réunir, pour décembre ou janvier, un congrès mondial pour la santé morale. Elle avait déjà l'appui de plusieurs noms brillants.

Et il faisait toujours trente-deux degrés à l'ombre.

Jarteaud tomba chez Breuil juste au moment où il allait sortir. Breuil le trouva non pas gêné, mais précautionneux. Il lui demanda :

— Qu'est-ce que tu as ? Tu caches une bombe sous ton veston ?

— C'est un peu ça.

— Alors, dépêche-toi de la faire exploser parce que j'ai un cours. Dis donc, ce matin, tu as l'air plus Jarteaud que nature : le traître des films. Tu

es inquiet ?

— Je suis toujours inquiet.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ce qui ne va pas pour l'instant, c'est que ma présence t'embête alors que j'ai à te dire des choses importantes.

— Mon vieux, j'ai horreur des conversations sérieuses. Je vais à un cours.

— Qu'est-ce que c'est que ce cours ? Il y a belle lurette que tu n'allais plus à aucun cours !

— Oui, mais aujourd'hui, c'est du cousu-main. C'est le dernier cours de Chaplure, le type qui m'a donné le sujet de ma thèse. Il quitte son service en octobre. Il va y avoir le gratin de la médecine, plus deux ou trois académiciens et le ministre.

— Jolie brochette ! Ça t'ennuierait vraiment de rater cette intéressante performance ? Ça t'ennuierait énormément ?

— Énormément, c'est beaucoup dire... Mais oui, tout de même, ça m'ennuierait.

— Je te demande pardon, mais j'insiste pour que tu n'y ailles pas. Tu veux bien ? Oui, tu veux bien...

Ouvert, comme à cette heure-là toutes les fenêtres de Paris, une sorte de vasistas laissait entrer un chant d'oiseau. Il rappelait à Breuil des souvenirs de scoutisme, de réveil campagnard : cinq heures du matin sous une toile de tente criblée de cris pointus d'oiseaux comme des balles d'une mitrailleuse.

— C'est si important, ce que tu as à me dire ? Tu ne pourrais pas m'en parler tout en marchant ? Je vais là-bas à pied.

— Non, je ne peux pas, et même, je ne veux pas. Je t'assure que ça en vaut la peine...

Breuil se rassit avec un soupir. Il remarquait seulement maintenant que Jarteaud avait mis son costume foncé des grandes circonstances et qu'il avait tenté, pour discipliner ses cheveux diaboliques, des efforts méritoires et malheureusement vains. Il voulut se moquer de lui : « Tu vas dans le monde ? » À quoi bon ? Il répondit :

— Bon. Je rate mon cours... Si encore j'avais le bonheur de ne pas te connaître, je prendrais peut-être cela au tragique, mais je suis assuré, qu'après quelques préparations savantes, tu vas me demander mon avis sur les origines de la civilisation sumérienne...

— Il y a de ça. Alors, c'est décidé, tu renonces à Chaplure ?

— Je viens de te le dire.

— Voilà. Nous ne nous sommes pas vus depuis vendredi dernier...

— Quoi ? Eh bien, et le déjeuner de Villennes ?

— Où Delatre avait invité cette gourde. C'était vendredi. Depuis, j'ai fait diverses choses. Mais d'abord, tu sais mes pronostics sur la France et sur son avenir ?

— Hélas ! oui.

— Tu te souviens de nos innombrables conversations là-dessus. Tiens, par exemple, celle de Marly l'été dernier ?

— Je te réponds à nouveau : « Hélas ! oui. »

Pouvait-on lui demander d'être moins agité ? Il restait debout, arpentant, comme certains orateurs leur estrade, les trois mètres de la pièce et Breuil, assis sur le pied du lit, le regardait de bas en haut, à contre-jour. De quel feu intérieur n'était-il pas brûlé ? Il semblait que ses yeux creux s'enfonçassent encore, de mois en mois, dans les joues creuses.

— Je viens te demander ceci : « Qu'est-ce que tu penses des préparatifs de l'armée russe et de son entrée en Allemagne ? »

— Eh bien, ça y est ! Nous voici aux origines de la civilisation sumérienne ! Et c'est pour ça que tu me fais rater mon cours !

— C'est pour ça. J'espère que tu te rends compte de ceci : c'est le commencement de la fin...

— Oh ! tu sais...

— Je veux dire la fin de tout : de toi, de moi, de la tour Eiffel et du Superlavor...

— Jarteaud, tu commences à m'agacer avec tes vaticinations. Que la Russie prépare la guerre, c'est trop évident, mais qu'elle ait l'intention de la faire, ça c'est une tout autre histoire. Ça dépend de bien des choses et, tout d'abord, de l'Amérique. D'autre part, que l'armée russe se promène dans ses colonies d'Europe, qu'est-ce que ça peut bien faire ?

— Stupéfiant ! Te voilà redevenu un doux rêveur distrait...

— Mais, nom d'un chien ! je ne suis pas tellement sûr qu'il se prépare quelque chose ! Tu ne crois pas que, s'il y avait quelque danger de guerre, les journaux prendraient un autre ton ? Après tout, les journaux sont faits par des gens qui, eux aussi, ont envie de ne pas crever, qui eux aussi...

— ... Qui, eux aussi, sont des Français, affligés par conséquent du vice majeur des Latins, celui dont je t'ai cent fois rebattu les oreilles...

— Je sais : « Ne pas savoir distinguer ce qui est important de ce qui est secondaire. » À moins que tu ne prétendes comme les bonnes femmes : « On ne le dit pas, mais... »

— Je ne prétendrai rien de semblable pour la raison qu'il suffit bien de ce qu'on dit. Évidemment, les intentions américaines sont importantes et c'est peut-être ça qui retarde le déclenchement. Quant à toi tu es tout à fait convaincu ; seulement, tu essaies de te tromper parce que tu ne veux pas prendre de décision. Tu préfères aller entendre Chaplure...

Il marchait toujours. Breuil croyait (à tort peut-être ?) sentir monter sous ce qu'il n'osait appeler l'angoisse de Jarteaud un intense sentiment de solitude. Jarteaud n'était-il venu que parce qu'il avait besoin de lui ?

— Jarteaud, je ne comprends pas. Tu disais souhaiter aux Français, que tu détestes, des souffrances formidables. Tu me dis que tu es sur le point de les voir venir et je te trouve catastrophé...

L'orgueil de Jarteaud explosa comme une bombe :

— Je n'aime pas les événements qui se produisent hors de moi. Mais, me crois-tu dans Sirius ? Ou bien me crois-tu dépouillé de toute imagination ? Comment veux-tu qu'un tel événement — la fin d'un monde, n'est-ce pas ! — me laisse indifférent ? Tu ne comprends pas ?

Il lui semblait au contraire qu'il comprenait très bien. Jarteaud pouvait bien avoir caressé des mois ou des années une idée excitante ; la réalisation se révélait sans rapport avec les imaginations vagues qu'il y avait consacrées.

— Jarteaud, tu as la frousse ? De quoi ? De la guerre ?

— Non. Plutôt de la fin des temps, de l'arrêt brusque dans le déroulement d'une jeunesse qu'est une secousse de cet ordre. On n'imagine

jamais le monde futur et quand on est là pour le voir il vous déçoit... Toujours.

Il ne marchait plus. Il était debout devant Breuil, planté comme un menhir.

— Non, reprit-il, pas de la guerre... Je crois que j'aime la guerre.

Breuil, de nouveau, pensait le suivre. Il le lui dit :

— Chez toi, ça doit être un sentiment d'ordre sexuel...

— Je me le suis souvent demandé. Je ne crois pas. Je hais les casernes et la soldatesque.

— Alors ? La violence ?

— La violence, non... je ne sais pas... plutôt alors la force. Oh ! je crois qu'il y a très peu d'hommes pour ne pas avoir le goût de la puissance ; je veux dire : de la puissance des autres.

Et, brusquement, il se remit à traverser la pièce d'un pas qui semblait vouloir enfoncer les murs :

— Breuil, je suis venu pour te poser une question précise ; probablement la plus capitale des questions de ta vie entière : « La France va être envahie. Qu'est-ce que tu vas faire ? »

— Mais d'abord...

Jarteaud lui mit la main sur l'épaule :

— Réponds-moi, mon vieux. Je ne te demande pas ton opinion sur l'avenir. Je te demande de me répondre. Si ça t'amuse, tu peux mettre ça au conditionnel : « Si la France est envahie, que fais-tu ? »

— Tu me prends un peu de court. Est-ce que je sais ? Je pense que, dans ce cas-là, je ferai ce qu'on me dira de faire. Auprès de l'arrêt brusque dont tu viens de me parler, ça n'a plus grande importance. Il est probable que je me laisserai mobiliser comme les copains.

— Oui ?

— C'est à peu près inévitable.

— C'est une solution de paresse. Il n'y aura probablement pas de mobilisation. On me dit que les Russes peuvent être en vingt-quatre heures à Paris. En admettant qu'il y ait une armée française à mobiliser, ça lui prendrait au moins huit jours. Crois-tu que les autres attendront bien sagement à la frontière que nous ayons aiguisé nos sabres de bois ?

Breuil nota qu'il disait « nous ».

— Enfin, le feraient-ils, que la mobilisation s'effectuerait dans une telle pagaille que l'armée ne serait pas utilisable avant longtemps.

— C'est tout ?

— Non. Ce n'est pas tout. En admettant que j'aie eu tort jusqu'ici, j'aurais encore raison sur le dernier point.

— Qui est ?

— Qui est que, dans cette armée-là, personne ne ferait la guerre, les uns, environ le tiers, parce qu'ils appartiennent au parti de l'ennemi, les autres parce qu'ils sont d'une si inimaginable lâcheté, qu'ils ficheront le camp comme des lapins pour aller, comme la dernière fois, chercher des croix de guerre à Perpignan. Breuil, que comptes-tu faire ?

Par le vasistas, on apercevait un bout de ciel, bordé en bas par le mur d'en face et coupé en deux par une cheminée.

— Je crois... Oh ! ça a si peu d'importance... Je viens de te répondre : « Sans doute, comme les copains... »

— Parce que je viens de parler de lâcheté ?

— Peut-être...

— Le courage, ça doit forcément commencer par la lucidité, la droiture devant les idées. On ne peut pas faire la guerre sans un ardente passion. Se laisser aller, se laisser mener... c'est ça qui es ignoble et lâche.

Breuil pensa : « J'avais raison ! Il se sent seul. » Et en même temps il savait qu'une telle solitude était pour son ami « l'ardente passion » dont il venait de parler. Dans quelle mesure le savait-il ? et y avait-il chez lui une part de comédie, ou tout au moins de complaisance ?

— Tu feras la guerre comme les copains, mais eux ne la feront pas. Je te fais remarquer que, de n'importe quel point de vue, c'est idiot. Même s'il est question de patriotisme éperdu... Un prisonnier ou un mort de plus ne servira à personne. Par contre, hors de France...

— Je ne veux pas être un réfugié. Non... Oh ! non...

Jarteaud devinait les résonances que le mot pouvait éveiller dans les souvenirs de Breuil.

— Oh ! non, je ne veux pas... Même un réfugié honnête. Même un réfugié susceptible de montrer ce qu'aura été la civilisation française.

Il rit :

— J'aurais bonne mine !

— J'essaie de me mettre à ta place, tu n'aurais pas si mauvais mine en venant dire à de quelconques Américains : « Les Français n'ayant aucune

chance de se défendre avec succès, je viens faire la guerre à vos côtés pour tenter ce qu'on peut tenter d'efficace pour la défense de quelque chose de français... »

Le plus souvent, une pente irrésistible conduisait Breuil à glisser doucement vers l'opinion de Jarteaud. Aujourd'hui il se rebellait bien qu'il eût de l'affection pour lui, une de ces affections informes que concrétise seule une longue séparation. C'est qu'il commençait à voir clair en lui. Aimait-il lui aussi la guerre ? Non. Mais, pour l'instant (ce serait à préciser) tout s'agglutinait autour d'un mot damné : « réfugié ». Ce mot-là le cabrait.

— Je crois quand même que, pour moi, ce serait une solution de lâcheté que d'essayer de me tirer d'affaire contre ce qui reste d'autorité. Tu me parlais de la force. La force publique n'existe que par nous. C'est parce qu'il y a trop de gens en France qui coupent des cheveux en quatre et s'interrogent sur leurs états d'âme que plus rien n'y est possible...

— ... N'y était possible. Maintenant, il est, de toute façon, trop tard.

— Ce n'est pas moi qui ai remarqué qu'un pays est battu quand il se croit battu. C'est parce qu'il y a, encore une fois, tant de Français qui s'interrogent et qui discutent que nous risquons de perdre la guerre. Oui, j'exprime ça bêtement, pardon...

Mais Jarteaud déjà avait éclaté d'un rire cruel :

— Non ? Tu crois ? Et puis, enfin Breuil, il reste encore une considération plus terre à terre : tu vas mourir pour des sottises, tu vas mourir pour défendre cette mer de lâchetés ignobles où la France pourrit depuis vingt ans.

— Et si je n'en mourais pas ?

— Breuil ! Ce serait pis, tu sais !

Les yeux creux le fixaient durement :

— Un enfer, Breuil... un enfer. Et un monument d'idiotie !

Breuil savait bien qu'il était sans armes contre une sincérité si totale. Il s'en tira parce que Jarteaud en revenait à une humanité plus courante et qu'il s'en sortait mal :

— Si je viens t'arracher ce matin aux douceurs de Chaplure, c'est parce que je voudrais beaucoup t'empêcher de jouer trop de choses sur un mot, sur un sentiment de confection qui te semblera imbécile dans six mois. En dépit de tout, je t'aime bien. C'est incompréhensible. *Primo* tu es Juif et la morale juive m'a fait une trop dure guerre. D'ailleurs, je n'ai jamais pu m'habituer à une race qui emmerdait déjà le monde depuis des milliers d'années quand elle a eu l'idée monstrueuse d'inventer les Chrétiens. *Secundo* je n'aime pas les Français et tu as avalé un drapeau. Mais, enfin, je viens quand même te dire avec tout le sérieux dont je suis capable : « Dans quelques jours ou dans quelques semaines, il sera trop tard pour prendre une décision. Il faut me répondre tout de suite. »

— Te répondre à quoi ? Mais tu oublies que j'ai mes études, une toute petite situation et pas d'argent...

— Tais-toi. Tu aurais les plus puissantes usines de France que ça ne serait rien. Dans ton cas, ça n'est pas une situation, c'est un emploi. Quant à l'argent, ne t'en occupe pas. Tu seras certainement pris en charge par un quelconque comité de libération. Du reste ça ne compte pas, ces confusions entre confort et liberté. Maintenant, tu as le choix entre le camp de prisonniers, la croix de bois et une situation bien assise et rémunératrice de médecin auxiliaire dans l'armée de libération qui ne libérera rien du tout mais existera presque à coup sûr. Il me semble qu'une hésitation serait une folie.

— Jarteaud, tu me répètes sur tous les tons que je suis Juif, ce que je ne crois guère. À moi de te dire, maintenant, que tu ne connais pas l'acharnement des Juifs. Israël aussi c'était une folie. Et, pourtant, ça a réussi...

Jarteaud s'assit lui aussi. Il commençait à discuter :

— C'est ridicule. On n'a jamais pu lutter contre les Égyptiens. Ils se sauvent dès qu'on tousse. Il s'agit, cette fois, de faire la guerre aux Russes. Aucun rapport !

— Je te fais remarquer, Jarteaud, que tu ne m'as pas encore dit ce que tu me proposais.

— De te faire passer en Amérique du Sud. D'où tu iras où tu voudras.

— Tu as un moyen d'y aller ?

— Oui.

— Et tu ne m'en as jamais parlé ? Enfin qui paye ce petit voyage ? Tu y vas en avion ? En paquebot ?

— En avion, il n'y a plus de places avant un mois. En paquebot, bien moins encore.

— Alors quoi ?

— Alors, Breuil, je ne peux rien t'expliquer. Du moins, rien pour l'instant : j'ai promis de ne pas le faire. Accepte de te trouver, dans quelques jours au plus tard, à un rendez-vous que je te donnerai et je réussirai à te faire passer dans un pays qui n'est pas menacé et qui, si tu estimes qu'il doit y avoir une armée de libération, te permettra de la rejoindre. Encore une fois, ça ne te servira à rien d'aller grossir l'effectif des camps de prisonniers. Ou de concentration !

— Tu viens de me dire qu'il n'y aurait pas de libération.

— Tu as du goût, maintenant, pour une discussion politique ? Bon... Je crois, en effet, qu'il n'y en aura pas. La position de la Russie maîtresse de l'Europe sera si forte que personne, pas même l'Amérique, ne pourra songer à la déloger. Mais, après tout, il y a des miracles... Et puis, je n'ai pas envie de faire aujourd'hui le stratège de café.

— Et, bien entendu, tu ne crois pas à cet autre miracle : la solidité d'une quelconque défense française ?

— Breuil, tu voudrais ne pas dire de sottises ?

Est-ce que ce beau temps qui durait depuis plusieurs jours allait se brouiller ? Il sembla à Breuil que la lumière devenait plus grise. Ce n'était peut-être qu'un nuage.

— Je crois, Jarteaud, que je vais quand même risquer le coup...

— Parce que tu as peur de ne pas combler les vœux de ton gouvernement ?

— Parce que j'ai peur d'une impression que j'aurais : celle de ne pas influer sur les événements. Ne me dis pas que j'influerai peu...

— C'est autre chose que je voudrais te dire...

— Parce que, me mêler à une guerre, c'est pour moi influer sur elle dans la proportion de cent pour cent...

— Je n'aime pas l'action autre qu'individuelle...

— Et tu trouves ma justification stupide ?

— Je trouve que pas une seule des justifications qu'on donne de son action n'en est une si bonne que l'action elle-même. Mais, encore une fois,

je ne la comprends qu'individuelle.

Une idée, brusque et maladroite, traversa l'esprit de Breuil :

— Dis donc, ce voyage aux Amériques, c'est l'argent des terroristes ?

— Non.

Jarteaud regarda sa montre. Il était près de dix heures.

— Je n'ai plus beaucoup de temps. J'ai un rendez-vous à onze heures moins le quart au Trocadéro. Réfléchis, Breuil. Je te répète que la décision que tu prends ce matin va influer sur le reste de ta vie, en admettant qu'elle soit longue...

Mais Breuil le regardait avec une curiosité toute nouvelle :

— Stupéfiant ! Je croyais te connaître, et voilà que tu te révèles un monsieur qui a des secrets, qui dispose de sommes considérables, qui...

— On verra ça plus tard.

— Ce n'est pas l'argent des terroristes ? Tu en es bien sûr ?

— Même réponse que ci-dessus : « Non. » Et puis, ne te pose pas de questions à ce sujet. Je suis venu pour une raison assez méprisable, je voudrais te tirer d'affaire : toi.

— Et tu trouves que ma réaction n'est pas très intelligente ?

De nouveau levé, — inquiet ? — il recommençait à marcher.

— Jarteaud, ne marche pas comme ça, tu me donnes mal à la tête.

Il s'arrêta mais ne s'assit pas.

— Bon. Je me fous de l'intelligence qui a la place numéro soixante-douze dans ma classification personnelle des vertus. Pour l'instant, ce qu'il faudrait sauver et qu'on ne peut pas sauver, c'est la liberté.

— Alors, tu devrais penser que sauver Breuil ou Jarteaud, c'est sans intérêt et que toutes les raisons qu'ils se donnent ne seront jamais que de très mauvais prétextes pour justifier l'envie un peu dégoûtante qu'ils ont de traîner sur la terre quelques années de plus.

Jarteaud regarda de nouveau sa montre. Il s'énervait depuis que Breuil lui avait demandé de ne pas marcher.

— Je m'en vais. Je n'ai plus le temps de te convaincre. Tu veux jouer les héros. Eh bien, joue les héros ! On sait que, dans ce métier-là, l'essentiel est de vouloir toujours mourir. J'aurais aimé éviter que ce fût pour des absurdités mais, après tout, démerde-toi. Tu es un camarade charmant quand il s'agit de discussions académiques et, pour le reste, une baudruche.

— Jarteaud, tu es ravagé par le vice d'orgueil. Il n'y a pas de société possible avec les gens qui raisonnent en toutes circonstances comme s'ils étaient le nombril du monde.

— Ça t'intéresse beaucoup, les sociétés possibles ? Alors, c'est non ?

— C'est non.

Il rit un peu, sans joie :

— Voilà, je m'intègre à la collectivité.

— Pas moi. Breuil, tu es un sale Juif.

— Et toi un type impossible, inutilisable et pourri d'orgueil.

Jarteaud marchait déjà vers la porte. Il se retourna :

— Breuil, je crois que tu es fou. Je ne peux pas m'en aller comme ça ! Je vais te laisser seul, mais je te supplie de penser à ce que je viens de te dire sans que j'écoute ta réponse. Essaie... tiens, ce soir, quand tu seras dans ton lit, de récapituler froidement notre discussion de ce matin. Mets de côté d'abord ta certitude d'avoir raison. Au fond, je suis en train de voir que je suis venu seulement pour te sauver d'une mort stupide ou d'une vie bien plus affreuse encore. Je ne suis venu que pour ça ; tu es la seule personne étrangère à ce projet à laquelle j'ai parlé de ce que je vais faire. Tu as tout de même quelques jours pour te décider. Sans partir tout à fait au dernier moment, je vais essayer de rester le plus longtemps possible. Tu as tout ce temps-là pour décider. Pour décider comme un homme raisonnable qui ne se croit pas infaillible et accepte d'avoir pu se tromper. Tu sais que je ne suis pas très expansif et que je ne vaux rien dans les épanchements. Je déteste la tendresse et les cœurs qui coulent comme des camemberts. Dis-toi tout de même que je t'aime bien. Imagine ce qu'aurait pu mettre dans un discours destiné à te convaincre quelqu'un de plus habile à manier les sentiments féminins. Ce coup-ci, je m'en vais, c'est vrai. Si je restais je me laisserai aller à des propos pleurnichards. J'ai horreur de la mauvaise tenue. Alors, écris-moi vite, mon vieux Breuil ; ou viens me voir. Et dis-moi que tu as changé d'avis...

Des parfums de banlieue, de forêt, de campagne, tous les parfums du bel été frappèrent Jarteaud quand il sortit. C'est qu'il se levait une toute petite brise ; elle promenait dans le ciel deux ou trois nuages bien astiqués qui avaient l'air de joujoux blancs.

Ce dernier jour du printemps était déjà la canicule. C'était voluptueux de marcher le long des rues, comme un touriste qui découvre Paris, comme un de ces touristes qu'on avait vus chaque année en bras de chemise, le kodak en bandoulière et qui ne viendraient pas au mois d'août si, comme c'était probable, au mois d'août, on était en guerre.

La guerre ? Mais tout respirait une atmosphère de vacances ! Toute la vie paraissait simple et seulement faite pour le bonheur.

« Le lapin aussi, pensa Jarteaud, sort de son terrier en plein bonheur. Quand il a rencontré le chasseur et son chien, il est trop tard. Le lapin n'avait rien prévu. »

C'est que prévoir était le propre d'une forme plutôt rare de l'esprit. Est-ce que la prévoyance intelligente était jamais autre chose qu'un triste reflet de l'angoisse ?

« Au fond, c'est peut-être le lapin, songea-t-il, qui est heureux... Mais il ne dépend pas de moi que je sois lapin... »

Était-il en retard ? Il bondit dans le métro, changea, retrouva à la station Trocadéro le ciel bleu et les petits nuages rigolos. Il en fut presque surpris. Delatre l'attendait à une terrasse.

— Je suis en retard ? Je vous demande pardon.

— J'arrive. Vous avez vu votre ami Breuil ?

— Oui. Il veut jouer les petits soldats.

— Je m'en doutais ! Vous ne lui avez rien dit ?

— Rien d'essentiel. Évidemment, je ne vous ai pas nommé. Il ne se doute pas que c'est vous. Enfin, il a l'air mûr pour l'héroïsme. Je voudrais croire que ça n'est pas définitif...

— Cher monsieur, les Juifs convenables ont le complexe de la lâcheté. On leur a tellement dit qu'ils étaient lâches, qu'ils sont prêts à se faire tuer pour n'importe quelle niaiserie plutôt que de le laisser dire une fois de plus...

Dans la figure compliquée de Jarteaud, un petit sourire ironique à l'adresse de Delatre :

— Ça n'est pas une niaiserie ; c'est la France.

— Erreur. C'est la République. La France ayant accompli son temps ne risque plus de disparaître. Dites-moi : nous allons téléphoner à notre homme avant d'aller chez lui. Viendrez-vous avec moi ?

— Non. Je ne servirais pas à grand-chose. Je ferai les cent pas devant la porte.

— Mais si ! Nous monterons ensemble.

Ils entrèrent dans la cabine téléphonique du café. Delatre composa un numéro ; c'était Passy-quelque chose. Il y avait deux écouteurs et il glissa le second dans la main de Jarteaud. Au bout du fil, la voix d'homme était un peu cassée. Quand il se nomma :

— Alors, demanda la voix, vous êtes décidé ?

Une voix qui n'était pas cordiale. On sentit la surprise quand l'autre entendit la réponse :

— Certainement. Nous sommes d'accord.

— Ah !...

— Puis-je vous voir ce matin ?

La voix n'hésita qu'une seconde :

— Tout de suite si vous voulez... Si vous êtes libre...

Puis, après un changement de ton :

— Vous êtes d'accord sur le prix ?

— Mais oui.

Un quart d'heure plus tard, tous deux étaient assis dans un appartement triste et somptueux où l'air sentait le vieillard, la poussière, le renfermé, et aussi un peu la vieille boîte à ordures. Delatre avait insisté pour faire monter Jarteaud qui aurait préféré attendre devant l'entrée.

— Ça risque d'être un peu long !

Couvert d'un châle de Cachemire, le piano supportait des cadres où les membres de la famille s'ennuyaient, tous figés dans des situations pompeuses. C'étaient des jeunes gens arrogants à l'air bête, des dames dignes et refoulées qui suaient l'hypocrisie et la constipation. Il y avait des dentelles et des franges partout. Une vachère pâle, mal déguisée en femme de chambre, ouvrit la porte :

— Monsieur vient de suite... Il s'excuse de vous faire attendre...

Elle repartit et son pas décrût dans un couloir qui devait n'en plus finir. Le regard de Delatre errait des portraits de famille aux tentures compliquées, tandis qu'à voix basse il expliquait à Jarteaud :

— Il y a une tapisserie splendide. C'est un bon Aubusson du XVIIIe. Par contre, les fauteuils Louis XV sont du Dufayel de la grande époque : le style Fallières. Les tapis sont râpés. La femme de chambre est minable et ne sait pas parler à la troisième personne. Somme toute : deux ou trois belles choses, une tapisserie, un yacht et c'est tout. Diagnostic : il y a eu de l'argent. Il doit y en avoir, encore un peu mais on est gêné et c'est pour cela qu'on vend le bateau.

L'homme qui entra était chauve, plutôt fatigué que vieux avec, autour de la bouche, des plis que n'arrivaient pas à relever un sourire de bienvenue. Il toisa les deux hommes avec un peu d'inquiétude. Il semblait sur la défensive :

— Ainsi, vous persistez dans votre projet ? Vous ne redoutez aucune déconvenue ?

— Une déconvenue certainement pas ! Aviez-vous craint que les événements politiques ne me détournassent de ce projet ?

Le subjonctif fit ce que tout l'argent entrevu n'avait pas su faire. Il parut entraîner la sympathie du bonhomme qui soupira :

— C'est tout de même très inquiétant... n'est-ce pas, ces mouvements de troupes russes... très inquiétant...

Delatre montrait de l'optimisme :

— Ça s'arrangera une fois encore...

Il démontrait avec aisance ce qu'il pensait le moins, puis il en revint à son sujet :

— Je n'ai jamais fait aucune navigation. Comme mes moyens actuels me le permettent, je voudrais voir ce qu'est la mer...

— Je comprends... Je comprends...

Il ne comprenait rien du tout mais il ne se demandait plus quel piège lui était tendu. C'était déjà quelque chose. Il commençait à voir en Delatre quelqu'un qui pouvait très bien passer pour l'acheteur éventuel d'un yacht de quinze mètres.

— Je voudrais vous demander de conserver l'équipage. Je vous préviens que l'entretien vous en coûtera assez cher...

— Pourquoi pas ? Il y a deux marins, n'est-ce pas ?

— Plus exactement un marin et un mousse.

— C'est suffisant pour un bateau pareil ?

— Tout juste. Les voiles d'une goélette Marconi, ça se monte à deux hommes si le chemin de fer n'est pas ruineux.

C'était du chinois pour Delatre. Mais il préfera demander :

— Ils ont un passeport les marins ?

Tous deux parlèrent encore longtemps. Delatre avant de sortir remplit un chèque dont il n'aurait jamais osé rêver au temps de l'avenue Bosquet.

L'aventure reprenait. Il en avait bien l'habitude.

LXXVIII

JARTEAUD CONSPIRE

Il pensa : « Ça y est ! La tôle... On remet ça ! »

Dans le hall du bureau de poste, peu de gens. Il y a des heures comme ça. À mi-voix, de guichet à guichet, une discussion lente. Le ministère Caudal-Denfert était tombé la veille. Depuis bien longtemps, ces choses-là n'alimentaient plus les passions.

— Moi, je crois que Profiterol va appeler Mauret...

De l'autre salle une voix, dans le relatif silence, avait crié très fort :

— Jarteaud !

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un pneumatique pour toi !

Qui pouvait bien lui écrire ? Il pensa : « Un drame... » tandis que l'autre ironisait :

— Sa petite amie qui le relance...

Trois guichets plus loin, une voix de femme — jeune — :

— Sa petite amie ? Jarteaud ? Non, mais tu rêves...

Il serrait le papier dans sa poche. Il l'avait ouvert, longtemps après, quand personne ne faisait plus attention à lui. Les chuchotements recommençaient :

— Si c'est Mandrusse, moi je te promets que ça va changer...

Jarteaud se demanda s'il vieillissait. Pour une fois, voilà qu'il se trouvait bien dans son bureau de poste. Ça aurait pu durer longtemps encore et, pourtant, ça ne durerait pas. La chute du cabinet Caudal-Denfert ne risquait pas d'avoir la moindre influence sur les événements. Qui sait si le papier qu'il avait dans sa poche n'en aurait pas davantage ?

Il repensa à la tôle : « Cette fois-là, pas question d'attendre cette espèce de réticence qui accompagne les explosions de méchanceté gratuite. Ils vont se défendre et seront hypertoxiques... »

Non. Rien n'excitait la malfaisance comme de manquer d'un soutien solide, de s'acharner sur l'incompréhensible... La promenade en yacht était-elle sérieusement compromise ? De toute façon, il n'y avait pas à discuter et le déroulement du temps était chose passionnante. Ce qui se révélait de stable et de combiné dans les événements imprévus (imprévus par qui ?) soulevait chez Jarteaud un sentiment vaguement religieux.

Le pneumatique était dans sa poche. Il l'en ressortit pour le lire encore une fois. C'était inutile, il le savait par cœur : « 26 juin. Je ne peux rien t'expliquer. Je ne peux pas te téléphoner et j'ai peur d'être suivi. Trouve un truc pour plaquer ton travail. Viens tout de suite. C'est grave. »

Il connaissait bien l'écriture. La signature aussi : l'une des signatures de Mostefa : un gribouillis arabe dont il gratifiait très souvent ses amis. Dessous, un post-scriptum : « J'espère que tu ne risques rien. Viens vite. »

Il pensa :

« Je t'en fiche ! Je vais me faire piquer en débarquant chez lui ! »

Puis, aussitôt après :

« En attendant, il s'agit d'aller trouver mon digne supérieur et de faire décéder une cousine tendrement chérie. En avant... »

Vingt-cinq minutes plus tard, il sonnait chez le médecin. Mostefa vint lui ouvrir lui-même :

— Bonjour, Jarteaud !

— Encore là ? J'en doutais. Je te trouve la gueule en coin...

— Entre, je vais t'expliquer... J'ai peu de temps.

— Tu files ?

— Et comment !

Jarteaud souffla :

— Mon vieux, je ne sais rien. Reprends par le commencement. Je me demandais si on ne t'avait pas pincé.

Il l'entraîna dans le salon d'attente.

— Non, ce n'est pas moi. C'est Trampel. Et encore, ce n'est pas sûr. Je crois qu'il a pu se mettre à l'abri.

— Trampel ? Connais pas.

— Aucune importance. Si, tu le connais. Tu l'as vu une fois chez moi. Mais par la piste Trampel, ils vont remonter jusqu'à moi.

— S'ils l'arrêtent ?

— Même s'ils ne l'arrêtent pas.

— Alors, Mostefa, qu'est-ce que nous fichons ici ? Je pense que tu n'as pas à remplir trois malles-cabine ni quatorze cartons à chapeaux.

— J'ai toujours été prêt au départ. Nous descendons.

— Tu prends tout de même une valise ?

— Ma *chkara* seulement...

— Quoi ?

— Ma serviette. Pardon.

— Tu as de l'argent.

— Très peu, malheureusement. Tu en as, toi ?

— Sur moi, pratiquement rien. J'ai trois cent vingt francs aux chèques postaux.

— Donne-les. J'en ai à peu près autant. Je ne sais pas du tout ce que je vais faire. Il faut d'abord que je rejoigne Marseille. Ensuite...

— Tu as peut-être le temps de filer tout de suite dans un pays d'Afrique du Nord ?

— Probablement, mais c'est un risque que je ne veux pas courir. Non. Je préfère Marseille. Là, je trouverai des amis qui me feront passer où il faut. Je trouverai surtout des directives. Mais il peut y avoir des surprises et je veux avoir le plus d'argent possible. Allez, dehors !

— Tu ne dis rien à la concierge ?

— C'est fait. J'ai annoncé que je partais pour trois jours. Dans trois jours, je pense que je serai loin !

Le regard de Jarteaud se fixait sur la porte du bureau. Mostefa comprit :

— Il reste trois réveils et rien d'autre. Après tout, on ne peut pas m'empêcher de collectionner les réveils. Pour les papiers, je viens de m'en occuper en t'attendant. On ne trouvera rien.

— Mostefa, donne les réveils...

— Tu nous fais perdre du temps...

— Allez, vite... Dans un journal ! Je m'en arrangerai.

Il prit soin de fermer le compteur électrique, de tourner un robinet d'eau. Comme il allait passer la porte, Jarteaud lui demanda :

— Ça ne te fait rien, de tout plaquer ? Ils vont se débrouiller, tes copains ?

— Je saurai ça dans six mois. Oh ! je n'ai jamais cru faire ici une carrière bourgeoise. J'ai toujours su comment ça finirait. Nous parlerons de tout ça dehors. Allons dans un café...

Mais, presque aussitôt, il se reprit :

— Non. Pas de café. Nous avons déjà perdu pas mal de temps et, dans un café, on se fait trop facilement repérer. Tu as ton carnet de chèques postaux sur toi ?

— Oui.

— Ne laisse pas tomber tes réveils. Signe-moi un chèque. Je vais aller le toucher au centre. Pendant ce temps-là, il faut que tu fasses ce pour quoi je t'ai fait venir.

— Je suis d'avance d'accord, mais une question : « Pourquoi moi ? »

— Parce que tu n'es pas compromis. Tu ne fais partie d'aucune cellule. À part moi, personne chez nous ne te connaît. On t'a vu une fois, ce qui ne prouve rien. Continue à marcher, s'il te plaît. Ici, il n'y a personne pour nous entendre. En définitive, il n'existe pas d'endroit plus tranquille qu'un trottoir à Paris.

— Si c'est pressé, tu ferais aussi bien de te dépêcher. Explique-moi ce que tu veux de moi.

— C'est ce que je fais. Je résume les grandes lignes : Trampel était un communiste. Ses activités réelles, je ne les ai jamais toutes connues. Il en avait beaucoup...

— Aucun rapport avec vous ?

— Si. Deux ou trois fois, nous lui avons passé des renseignements militaires importants que nous avions pu avoir. En échange, il a obtenu pour nous le silence de pas mal de fonctionnaires.

— Français, les renseignements ?

— Plutôt américains. Il nous cultivait parce qu'il espérait avoir autre chose. Je ne sais pas exactement quoi.

— Je commence à voir.

— Je ne sais pas du tout ce qui est arrivé. Il a sans doute été dénoncé. En tout cas, il semble qu'il ait pu filer à temps.

— Quand ?

— Ce matin, Mais je n'ai su l'affaire qu'une demi-heure avant de t'envoyer ce pneu. Je suppose qu'il doit être à l'ambassade.

— Jusqu'à ce qu'on l'enferme, bien tassé, dans la valise diplomatique pour le mettre en lieu sûr.

— Oh ! tu sais, les valises diplomatiques, elles doivent être à soufflets. Il leur arrive des tas d'histoires. On en a vu qui explosaient.

— Je ne sais toujours pas ce que je viens faire là-dedans. Il faut aller chez lui ?

— Pas le moins du monde. Heureusement, car ce serait dangereux. Et puis, je connais le bonhomme que, du reste, je n'aime pas. Je lui fais confiance en ce qui concerne les objets qui traînent.. Pas avec lui.

— Pour toi, que crains-tu ?

— Que le type qui était renseigné sur Trampel le soit aussi sur moi. Je ne sais rien et ne devine même pas de quel côté le coup a pu venir.

Dominé par son arceau de pont transbordeur, le métro aérien enjambait la perspective. Mostefa prit Jarteaud par le bras et, en les voyant, un petit vieux leur sourit. Ils montaient la rue Lecourbe.

— Viens boulevard Garibaldi. Nous y serons tranquilles pour parler.

— Oui. Mais ne me tiens pas comme ça. Nous nous faisons remarquer. Continue vite...

— Ne t'énerve pas. Trampel travaillait en liaison avec un inspecteur de la P.J.

— Qui s'appelle ?

— Broutard. Il fonctionne au quai des Orfèvres. Il y a son bureau. Un bureau pour lui comme un commissaire. Trampel était un type très secret. Encore une fois, je ne l'aimais pas. Tu ne te souviens vraiment pas de lui ?

— Non.

— Je ne sais donc pas la nature de ses relations avec Broutard, mais je me suis vite aperçu que tous deux devaient s'occuper d'une affaire importante parce que, depuis quelques mois, ils se voyaient beaucoup. Trop. Et c'est l'imprudence de toutes ces rencontres, inexplicable chez Trampel, qui m'a fait penser ça.

— Tu n'as pas la moindre idée de ce que c'est ?

— Non, mais on m'a dernièrement confirmé dans mon idée : c'est capital. Donc, il ne peut, il ne doit rien arriver pour l'instant.

— Broutard s'est fait épingler ?

— Non. En tous les cas, il ne l'était pas ce matin. Mais Broutard ne sait certainement rien de Trampel qui ne donnait jamais son adresse ni son téléphone. Broutard ne sera donc pas prévenu de ce qui arrive à Trampel. Il faut que tu y ailles.

— Il a une position de repli, ce Broutard ?

— Là non plus, je ne sais rien, mais il faut qu'il soit prévenu de toute urgence. Il a peut-être des documents en main ou je ne sais quoi. Il peut surtout avoir des renseignements à transmettre ou des ordres à recevoir et, dans ce cas, il faut que nous sachions où le trouver.

— Tu le connais ?

— Pas du tout. Mais c'est obligatoire. Il n'y a pas à discuter.

— Personne non plus ne discute, mais j'ai peur d'arriver trop tard si l'affaire Trampel date de ce matin.

— Dans ce cas, mon vieux, ça ne dépendra pas de nous. Tout ce que nous pouvons, c'est faire...

— ....ce que nous pouvons ! Oui. Tu ne sais rien d'autre à son sujet ? Dans quel service est-il ?

— Aux mœurs.

Mostefa vit le haut-le-corps de Jarteaud. Un haut-le-corps ? C'était peu dire ! Il avait sauté en l'air. Il regardait Mostefa durement :

— Tu es sûr qu'il faut le prévenir ?

Ils arrivaient place Cambronne :

— Retournons. Je te demande pardon, mon vieux. Oui, il faut le prévenir. Je me rends compte que c'est une gaffe de te demander ça précisément à toi. Je n'y avais pas beaucoup pensé... Mais ce n'est pas pour ce flic. C'est pour nous. Tu vois, c'est nécessaire...

Ils revenaient sur leurs pas. Jarteaud prit le temps de répondre :

— Tu sais, Mostefa, je n'ai, au fond, qu'un vrai ennemi dans le monde : la morale juive. Je n'en veux qu'à elle. Or, la police des mœurs est, depuis la fin des religions, le vrai soutien de la morale juive.

— Mais tu ne crois tout de même pas que tu vas détruire cette morale en détruisant Broutard !

— Non, je ne le crois pas. Néanmoins, ça me fait horreur d'aider cette ordure.

Les yeux affolés de son ami n'y étaient pour rien. Il décida librement :

— Bien. Tu peux compter que je vais faire l'impossible. Mais tu sais, Mostefa, tu me fais faire quelque chose...

— Qui va contre tes idées...

— Non. Qui va contre l'opinion que j'ai de moi. Quelque chose dont je ne serai pas fier...

— Merci, Jarteaud. Maintenant, quittons-nous. J'espère te revoir.

Tous deux savaient qu'il y avait peu de chances. La voix de Mostefa redevint celle que Jarteaud lui avait connue si souvent à Melun.

— Je ne t'oublierai pas. Donne-moi le chèque et va-t'en.

Jarteaud posa sur un banc le paquet des réveils :

— J'y pensais. Donne-moi quelque chose pour écrire.

Quand ce fut fait, ils se serrèrent la main.

— Tu oublies le paquet.

— Merci.

Il pensa qu'il était troublé.

LXXIX

LA CRIMINELLE

Combien faudra-t-il avant que Mme Pontruchet réalise ? Des jours ? Des mois ? Des années ? Mais il est vrai qu'elle aura le temps !

Tout ce qui vient de lui arriver est révoltant, inqualifiable et, pis que cela : incroyable. Si c'est cela, la Justice !...

Elle n'y avait pas pensé. Elle n'avait jamais imaginé que la justice pût se faire complice de salopes comme la fille qui l'a dénoncée ou comme celles qui ont défilé tout à l'heure, à la barre, comme témoins.

Toutes les cinq ou dix minutes, elle se dit qu'elle va faire appel. Elle en parlera demain à son avocat puisqu'il a promis de venir la voir une dernière fois. Elle sait déjà qu'il n'en est pas partisan. À croire qu'il est heureux de l'avoir fait condamner ! Est-ce qu'après le jugement il ne lui a pas sorti cette énormité :

— Nous ne pouvions pas espérer moins...

La dénonciatrice s'appelle Josiane Pichegru. Elle ne voulait pas payer le prix de l'avortement. En plein milieu de l'audience, Mme Pontruchet lui a crié :

— Petite cochonne ! Tu voulais te le faire passer parce que c'était ton père qui te l'avait fait !

Rien ne pouvait faire plus de tort à la prévenue. Elle aurait beaucoup mieux fait de se taire. D'autant que personne ne l'a crue. Cette calomnie a indigné les juges. Ils avaient en main une revue sur la couverture de

laquelle on voyait la famille Pichegru : « Un belle famille française vaincue par le malheur... »

Les quinze ans de prison sont un crime révoltant, mais bien moins encore que le reste. Ce qui la laisse hébétée, c'est que le tribunal ait trouvé tout naturel de confier ses huit gosses à l'Assistance publique. D'où les juges tirent-ils de pareilles ressources de cruauté ? Leurs femmes n'ont-elles jamais vu de Mme Pontruchet ? Est-ce vrai qu'on peut tous les jours croiser dans les rues des gens qui ont une tête normale, une allure normale et qui sont capables de penser ça, de faire ça ?

D'accepter ça ? Depuis le jugement — il n'y a pas deux heures ! — la pensée de l'avorteuse n'a pas cessé de courir après une justification éperdue, une justification qu'elle n'a, jusqu'ici, jamais sérieusement cherchée et dont l'urgence vient de lui apparaître avec une nécessité fulgurante. Que n'y a-t-elle pensé plus tôt ! C'est maintenant que lui viennent les réponses toutes prêtes, les idées de parade. Un jeu... tout cela n'était rien d'autre qu'un jeu ? Quoi donc de plus semblable à un acte de théâtre qu'un jugement en correctionnelle ? Toute seule, dans sa cellule, elle se met à rire. Elle rit avec rage, mais longuement parce que l'idée de théâtre a évoqué pour elle les spectacles lyriques, les seuls vraiment qu'elle aime. Elle se dit qu'elle était intraitable : « Jamais d'avortement quand l'enfant est vivant. Et puis pourquoi, mon Dieu ! on tue bien des animaux autrement évolués qu'un fœtus ! » Elle ferme les yeux. La salle où siégeait la treizième chambre ressuscite dans la cellule, parée de mille couleurs brillantes dans une orgie de projecteurs. Les personnages sont les mêmes. Mais au lieu de parler, ils chantent, comme à l'Opéra, plus sérieux encore qu'ils n'étaient !

Sérieux ? Mais rien de tout cela n'est sérieux. Ces juges ne connaissent aucun problème. L'humanité ne les atteint pas. C'est qu'ils vivent dans leur monde du théâtre. Que n'a-t-elle pas entendu, derrière son petit bureau bancal ! Il fallait y penser plus tôt ? Facile à dire ! Où est l'homme qui vit complètement dans le système ? On ne vit jamais que pour un spectacle.

Toute sa vie elle a songé au sort horrible des enfants que les femmes ont eus par force, simplement par peur des ennuis. Ils vont le payer dur, ceux-là. Jusqu'à leur majorité et peut-être aussi après. Cette usine à épaves, qui donc peut-elle charmer ?

Comment s'appelait l'inspecteur qu'une amie lui avait signalé ? Broutard ? Il paraît qu'il était compréhensif et que certains présents lui faisaient oublier des tas de passés. Que ne s'est-elle adressée à lui !

Son arrestation a donné lieu dans la rue à une manifestation spontanée. Très soigneusement organisée par avance ! L'« Union des familles françaises » avait envoyé ses braillards. Ça se fait toujours, maintenant. Une horrible mégère, une certaine Mme Bèze est secrétaire ou directrice, ou Dieu sait quoi, de cette saloperie de Ligue. Elle était ministre dans le cabinet Caudal-Denfert qui vient de tomber. C'est elle qui organise ainsi, chaque fois qu'elle le peut, des indignations spontanées. Ses envoyées ont ameuté la foule. Mme Pontruchet a failli être lynchée et beaucoup de ses anciennes clientes se sont mises de la partie. Le danger passé, elles ne pensaient plus qu'aux cinq cents francs qu'elles avaient perdus dans l'affaire. Et elle ne reverra plus le petit bureau bancal.

Dire que le début de l'aventure ne remonte pas à deux mois ! Une circulaire du garde des Sceaux a institué pour ces affaires une procédure expéditive. C'est non seulement l'instruction, mais le jugement qui est mené tambour battant. Il n'a fallu qu'une séance d'une demi-heure pour lui en coller pour quinze ans. À ce tarif-là, à combien d'années de prison atteint la journée d'un juge ? On dirait qu'ils sont payés aux pièces ! Eh bien ! ça, c'est immoral. Voilà.

Les mômes, Seigneur ! les mômes ! Jusqu'ici, grâce à elle, ils n'ont manqué de rien. Mais que va-t-il leur arriver ? Son esprit désemparé saisit des rapports jamais aperçus. Huit enfants et pas de fortune ! Huit enfants dont l'entretien et l'avenir ne reposaient que sur un travail harassant et, qui plus est, dangereux. Elle a été folle.

Non pas folle, mais criminelle. Il ne fallait pas mettre ses enfants au monde. Ils n'avaient rien fait pour y venir ! Ils n'avaient rien demandé. Dans un temps et dans un pays où règnent les Mme Bèze, où la vie, le bonheur et la sécurité sont sans cesse menacés, comment a-t-elle été assez inconsciente pour fabriquer huit enfants !

Criminelle, et c'est peut-être de cela que le bon Dieu la punit. Les gosses se feront insulter dans les familles où on les placera. Ils grandiront entre des étrangers vaguement ennemis. Ils passeront sans elle le temps où ils auraient besoin d'elle et, plus tard, ils ne retrouveront qu'une vieille femme compromettante, abrutie par la prison et qui ne leur sera rien.

Criminelle : toutes les réalités lui pleuvent à la fois sur le dos. Dans quinze ans, la petite Chantal aura dix-huit ans. Ce sera une jeune fille. Drôle de jeune fille qui n'aura eu ni éducation, ni instruction, ni affection. On va la placer chez des paysans. Qui donc reverra-t-elle, si elle la revoit ? Une campagnarde rougeaude ? Tous les valets de ferme auront passé dessus !

Elle va disposer de quinze ans pour s'inquiéter du sort de sa marmaille. Jeannot qui a sept ans s'en tirera peut-être parce qu'il pousse tout seul. À sa sortie, ce sera un homme. Il terminera son service militaire. Ça fera encore un pauvre type sans argent et sans métier.

Du moins vivra-t-il. Mais Michel, lui, n'y résistera pas. À lui seul, il lui a donné plus de peine que les sept autres réunis ; c'est peut-être pour ça qu'elle l'aimait tant. Oui, mais ce doit être aussi parce qu'elle en était fière, parce qu'il allait au lycée et parce que, quand il n'était pas malade, il arrivait partout dans les premiers. « Quand il aura vingt ans, disait le toubib, on sera à peu près tranquille. » Il en a quatorze et il n'y avait plus que six ans à attendre. Ce gamin n'a aucune chance de résister au régime de l'Assistance publique. Est-ce qu'il ne se trouvera personne pour descendre la mère Bèze, Caudal-Denfert, ou le général de Portentère ? Tous ces salauds se sont ligués pour assassiner Michel. Au nom de la vertu, comme de juste !

Un à un, elle prévoit en imagination le destin des huit gosses confiés à l'Assistance. Il faut voir les choses en face au lieu de s'énerver, ce qui ne sert à rien : ça va faire des épaves, des vicieux ou des criminels. Et, pour l'un d'eux au moins, ça va faire un cadavre.

Du coup, elle n'a plus envie de s'attendrir ni de pleurer... Les découvertes dont ce jour est prodigue appellent la colère, non les lamentations. On ne peut pas se venger du fond d'une prison ? Et puis, se venger comment ?

Elle ne sait pas. Elle se dit qu'elle y réfléchira quinze ans et qu'une vacherie réchauffée quinze ans, ça doit être une fameuse vacherie ! Qui donc, par exemple, dans quinze ans, pourrait l'empêcher d'assassiner Mme Bèze ?

Elle trouvera quelque chose puisqu'elle va chercher quinze ans. Ou, alors, c'est qu'il n'y a pas de bon Dieu. Il la conseillera, Lui. Il lui dira ce qu'il faut faire contre le monde et les gens. S'Il a vidé Lucifer qui, pourtant avait une bonne place, c'est qu'Il n'aimait pas les méchants.

Mais... Oh ! nom d'un chien ! Si c'était seulement pour éloigner la concurrence !...

LXXX

LA MACHINE À FAIRE PÉTER LE MONDE

« Deux mille ans de malheur ont condamné mon peuple à l'héroïsme obligatoire. » Oui, mais on se fait toujours plus ou moins de l'héroïsme une idée enfantine. Qu'avait-il donc dit un jour à Breuil ? Il ne s'en souvenait plus. C'était une phrase analogue : « Les persécutions ont condamné mon peuple à l'intelligence et c'est son grand malheur. » Cela faisait beaucoup de condamnations.

Poussé en avant par la tournure même de cette intelligence qu'il revendiquait pour sa race, Jarteaud ne détestait pas se jouer à lui-même la comédie de la destinée, comme si tout son comportement eût pu s'expliquer en dehors de lui. Mais à qui faire croire qu'il ne l'avait pas voulu ! Il se disait :

« On se berce toujours de phrases qui vous arrangent. Citations de soi, citations des autres. Quand on change d'avis on change de citation et le tour est joué. Comme si une phrase, une fois morte et condensée dans les mots, avait jamais pu expliquer quelque chose ! » Mais cette idée de condamnation le turlupinait, peut-être parce qu'il voyait les événements le presser de toute part, l'entraîner... Pour la première fois de sa vie, sans doute, il se trouvait contraint. C'était amusant, du reste, cet espèce de film. Une phrase s'imposa à lui : « Ce qui se révèle de stable et de combiné dans les événements imprévus... » C'était encore une citation. De lui. Il avait pensé cela le matin.

Deux mètres sur trois, pas plus. La petite pièce sans fenêtre, au bout d'un couloir croupissait dans une lumière avare, dans une odeur de renfermé. Quelques jours plus tôt, il était allé voir Delatre. Les cloisons vitrées de la police judiciaire rappelaient l'usine du Superlavor.

— On peut dire que c'est long...

Ils étaient deux dans ce que des lettres peintes sur la vitre appelaient par euphémisme « la salle d'attente ». Il répondit « Oui » distraitement. Sur le large couloir ouvraient des tas de portes, vitrées aussi le plus souvent. Des hommes entraient, des hommes sortaient et une jeune fille qui portait des dossiers traversait à chaque instant pour passer d'une pièce dans l'autre. Chaque fois les dossiers étaient différents.

Or, tout cela semblait irréel parce qu'on n'entendait rien. Dehors, on parlait, on marchait, et aucun son ne passait la cloison vitrée. Ç'en était gênant, comme si, soudain, on fût devenu sourd.

Affable et cérémonieux, un homme entre deux âges émergea du décor comme un diable de sa boîte, juste comme, de l'autre côté, sortait également la secrétaire aux dossiers. On voyait ses lèvres remuer, sourire ; il se résolvait en courbettes. Un théâtre de mimes. On avait l'impression qu'un aimant les avait tout à coup attirés. Mais l'aimantation cessait et ils s'en allaient chacun de leur côté.

Et alors, une voix surgissait, juste à côté de Jarteaud :

— C'est bizarre, que c'est long comme ça...

Il se retourna. Celui-là avait les cheveux d'une couleur indéfinissable et fadasse. Il était grand et pâle et, quand il tentait de remuer, on lui voyait sur la nuque un croisillon de sparadrap sale qui ne cachait qu'à moitié un gros furoncle rouge.

— Vous venez aussi pour M. Broutard ?

C'était une question superflue. Quand Jarteaud était arrivé, il l'avait entendu demander l'inspecteur et maintenant, il commentait :

— Trois quarts d'heure que j'attends après lui !

Le furoncle devait lui faire mal. Au lieu de tourner la tête, il basculait tout le tronc d'un seul mouvement.

— Vous avez chaud, vous ? Ce serait à souhaiter que ça tourne en orage...

Des histoires qui commencent... Des histoires qui finissent... Jarteaud se demandait si le film mal bâti de sa destinée allait s'arrêter là, arrêter du moins l'épisode présent ou si toute l'intrigue « tordue et roulée en festons » allait une fois de plus se diverticuler, se compliquer et repartir. Les romans de la vie ne s'arrêtaient jamais. Ils n'avaient ni queue ni tête. Ils étaient bêtement emmêlés.

Les circonstances atmosphériques épuisées, l'homme abordait les considérations politiques :

— Et qui c'est, à votre avis, qui va remplacer Caudal-Denfert .

— Je ne sais pas, dit Jarteaud.

— Ce qu'il faudrait, c'est quelqu'un d'énergique...

À l'autre bout du couloir, une fenêtre ouvrait sur une cour aux murs beigeasses contre laquelle, soudain, on vit tomber la pluie.

— C'est l'orage ! Je vous l'avais dit !

Jarteaud ne répondait pas.

— L'ennuyeux, c'est pour M. Broutard... Pourvu que ça aille pas le retarder...

Encore un temps, puis :

— Il faut dire que, moi, c'est pas commode de venir. Je travaille en banlieue... Alors...

Jarteaud (était-il vraiment si calme qu'il le croyait ?) pensait à Mostefa occupé à courir après son chèque postal, quelque part au fond du XVe, puis à Breuil qui non seulement n'avait pas répondu à sa proposition mais ne donnait plus signe de vie.

Il n'était pas possible que Breuil ne vît pas venir un orage bien autrement plus grave que celui qui, pour l'instant, dégringolait sur Paris. Alors ? Se contentait-il de visiter chaque jour beaucoup de marchands de couleurs ou d'épiciers :

— Je voudrais vingt boîtes de Superlavor...

En fait de meubles, la « salle d'attente » ne s'ornait que d'une petite table et de trois fauteuils recouverts d'un velours pisseux assez ancien pour que les fesses des visiteurs y eussent dessiné un derrière par siège. L'homme s'agitait, malgré son furoncle. À la fin, il n'y tint plus :

— Vous croyez qu'il viendra, au moins ?

— Qui ?

— L'inspecteur, pardi !

Jarteaud ne pouvait pas lui dire les suppositions qu'il faisait pour expliquer ce retard. Il était arrivé tard quai des Orfèvres. On ne lui avait pas demandé de détails :

— L'inspecteur Broutard ? Non. Il n'est pas encore là. Il viendra sûrement. Attendez-le...

— C'est normal qu'il soit en retard comme ça ?

— Oh ! ça arrive souvent !

On l'avait poussé dans cette sorte de caveau avec le bonhomme au furoncle et il devait maintenant y être depuis près d'une heure. Pas moyen de deviner ce que faisait Broutard, mais s'il lui était arrivé quelque chose, ses collègues n'en savaient rien. Ils n'auraient pas regardé avec cette indifférence ceux qui seraient venus demander l'inspecteur après sa fuite ou son arrestation.

L'homme au furoncle l'avait vu regarder l'heure. Il se tortillait comme un ver et son anxiété ne se manifestait que par une seule idée :

— Parce que, n'est-ce pas, si jamais il ne venait pas ce soir... Vous croyez qu'il viendra, n'est-ce pas, vous monsieur ?

Jarteaud l'envoya promener :

— Mais, enfin, comment voulez-vous que je le sache ! Je ne suis pas devin !

Il était agaçant mais ne s'en rendait pas compte. Sans perdre de vue l'enfilade du couloir, il parlait d'une voix saccadée :

— Vous voyez, monsieur... je ne sais pas pourquoi vous venez... ça ne me regarde pas... Mais, pour moi, c'est tout ce qu'il y a de conséquent !

L'adjectif amusa Jarteaud. L'homme voulait dire « considérable » mais Jarteaud n'était pas sûr de ne pas préférer « conséquent », qui lui plaisait comme il aurait plu à Delatre (se rapprochait-il de lui ? Mais non, voyons !) par un petit air XVIIIe : « J'ai à vous dire des choses de la dernière conséquence... » « Voilà un doute d'une terrible conséquence... »

Aussi souvent que l'angoisse qui l'avait agité toute sa vie et qu'il n'arrivait jamais à dissimuler complètement, il retrouvait, chaque fois qu'il rentrait en lui-même, des trésors de rigolade. Ce fut l'angoisse qui prit le dessus : Broutard n'arrivait pas. Sa mission était ratée. Broutard s'était fait épingler. Alors, comment ne le savait-on pas encore ici ?

Pourtant, on ne devait pas arrêter un policier comme on arrêtait n'importe qui. Delatre l'avant-veille lui avait raconté une histoire de brocanteur qu'on avait fait mourir pour un vol de montres qu'il n'avait pas commis. Mais un policier ? Pas besoin de beaucoup de science pour deviner qu'il fallait disposer contre lui de charges écrasantes. Était-ce à dire que Trampel avait été pris ? Qu'il avait parlé ? Et Mostefa, où était-il ? Jarteaud ne savait rien. Il faisait une commission très dangereuse et tant d'incertitudes venaient à bout, non de sa détermination, mais de son calme. D'autant que ce bonhomme furonculeux lui cassait les pieds :

— Il m'a convoqué lui-même. Il a bien insisté pour que je sois là à trois heures. Il a dit que c'était très pressé. Il a même téléphoné aux gens que je travaille chez eux. Alors, vous voyez...

— Vous venez ici comme prévenu ?

— Comme prévenu ? Oh !... Oh ! c'est-à-dire... je viens ici, vous savez... C'est plutôt à titre amical...

Jarteaud regardait la figure blanche, le cou raide, les doigts plats. Qu'est-ce que ça pouvait être ? Un voleur ? Un petit escroc ?

— Et c'est très important pour vous, de le voir aujourd'hui ?

— Vous pensez ! Pour moi... Enfin, c'est surtout pour lui !

L'idée effleura pour la première fois Jarteaud que ce Broutard recueillait peut-être auprès de ses clients ordinaires les renseignements qu'il passait à Trampel.

— Et qu'est-ce qui arrivera, si vous ne le voyez pas aujourd'hui ?

— C'est que j'ai peur qu'il va m'en vouloir... Oh ! il ne faudrait pas... Non, il ne faudrait pas...

— Mais puisque, de toute façon, ce ne serait pas de votre faute !

— C'est que je dois lui porter une réponse. Il a téléphoné pour dire qu'il la voulait tout de suite. Vous savez bien comment qu'il est !

Une fois de plus, il tourna les épaules de quarante-cinq degrés pour regarder Jarteaud en face :

— Vous le connaissez ?

— Non.

— Ah ! bon... Et, tout de même, vous venez le voir ?

Jarteaud commençait à s'intéresser au bonhomme. « Est-ce que je lui fais le grand jeu à ce corniaud, oui ou non ?... Oui ! » Il eut l'air gêné : un gamin qu'on vient de prendre dans l'armoire aux confitures :

— Je viens... Je viens pour une affaire que j'ai eue...

— Vous m'en direz tant !

La jeune fille qui passait d'un bureau à l'autre jeta un coup d'œil par la cloison vitrée. Elle dut craindre qu'ils n'y vissent pas suffisamment car elle vint tout près d'eux et tourna un bouton. Elle était outrageusement blonde. L'homme hochait la tête :

— C'est ennuyeux ces affaires-là...

Une ampoule venait de s'allumer. Pendue au bout d'un fil elle répandait une lumière utilitaire et triste et la figure de l'homme au furoncle apparut soudain sans nuances, découpée dans des surfaces plates alternativement jaunes et noires qui lui communiquaient quelque chose de primitif : une grossière statue de bois.

La jeune fille avait disparu dans un des bureaux mais c'était un inspecteur qui en sortait. Il était court sur pattes et portait une moustache. Lui aussi regarda les deux hommes assis l'un à côté de l'autre. De loin, la salle d'attente devait attirer l'œil comme une scène illuminée, en dépit de l'unique ampoule et de l'absence de décor.

Le moustachu parut hésiter avant de rentrer dans sa petite boîte. Il le fit, n'y passa qu'un instant, traversa encore pour disparaître derrière une autre porte, juste en face de la sienne.

Il se passait quelque chose : d'autres portes s'ouvraient, et des gens s'élançaient de partout, l'air inquiet ou ravi.

Ils se parlaient. Une agitation toute nouvelle régnait maintenant dans le couloir et tout cela composait une image mouvante que n'accompagnait aucun son.

— Voyez-vous, monsieur, eh bien, les policiers, quand on sait s'entendre avec eux... Seulement dame, faut savoir les prendre...

Il lui fit signe de regarder. Ce remue-ménage évoquait pour lui le souvenir d'un jeu qu'il avait eu dans son enfance, souvenir d'autant plus vif qu'il avait grandi dans une quasi-misère et n'en avait guère eu d'autres. Celui-là, il l'avait gagné à l'arbre de Noël qu'organisait une municipalité. Il avait dix ans.

Une vingtaine de personnes environ s'agitaient de l'autre côté de la vitre. Le furonculeux demanda :

— Qu'est-ce que c'est ? À votre avis...

Le jeu gagné par le petit Jarteaud était composé d'un carton tout en longueur. Dans une sorte de glissière on envoyait une boule qui, chaque fois qu'elle touchait un plot, faisait ouvrir à droite ou à gauche, une trappe d'où jaillissait un petit bonhomme bariolé. Mais la même boule faisait aussi

rentrer les petits personnages et le jeu consistait à ce que tous fussent à la fois dehors.

Il s'en était passé, des choses, depuis cet arbre de Noël, depuis cette manière d'oasis dans la grave enfance de Jarteaud !

Or, c'était juste le même jeu : les inspecteurs entraient, sortaient, sans raison apparente. Ils s'étaient d'abord parlé à l'oreille et le faisaient maintenant sans retenue.

À deux mètres de Jarteaud, plusieurs têtes s'approchèrent de la cloison. Il pensa de nouveau que, sous la lumière de l'ampoule sale, elle devait, vue de l'extérieur, prendre l'apparence d'une vitrine mal éclairée. Le type dit :

— Vous croyez que c'est grave ?

Comme il embêtait Jarteaud :

— Oui... Un accident à l'inspecteur Broutard...

— Oh ! mon Dieu ! Pourvu que non !

Il avait presque crié. De toute évidence, il attendait beaucoup de la visite qu'il venait faire. Jarteaud allait lui parler quand quelqu'un entra :

— Vous vouliez voir l'inspecteur Broutard ?

— Vous avez des papiers ?

Ils lui tendirent chacun une carte d'identité :

— Qu'est-ce qui vous amène ?

Mais il n'attendait pas la réponse pour se tourner vers l'homme dont il venait de déchiffrer la carte :

— Pelot ? J'ai vu ça quelque part. Ah ! oui... Vous êtes poursuivi pour outrage à la pudeur? C'est bien ça ?

Jarteaud se reposa la question : « Qu'est-ce que ça peut être ? » Un homosexuel ? Sûrement pas. Un pédéraste ? Possible. Il l'imaginait mieux dans les détournements de petites filles : le don Juan du troisième sur la cour qui tient des propos gaillards à la gamine de la concierge.

— Et vous ? Jarteaud ? Vous avez dit tout à l'heure que c'était personnel. De quoi s'agit-il ?

Jamais il n'aurait supposé qu'il serait, ce jour-là, si content d'être allé en prison. Le policier le regardait avec méfiance, puis affichait un mépris dégoûté. Quand il eut réussi à le convaincre :

— Pouvez aller...

L'autre insistait :

— Mais M. Broutard...

— Le reverrez pas de sitôt ! C'est moi qui vous le dis !

— C'est que...

— Ah, dites donc, Pelot ! je vais finir par me fâcher ! Allez. Dégagez !

« Pelot, qu'est-ce que c'est que ça » se demandait Jarteaud ? Le type était effondré. Quand ils se retrouvèrent sur le trottoir, il pleuvait toujours.

— Je ne comprends pas... Pourtant, il m'avait dit...

Il fut sur le point de lui demander : « Qui ? » parce que son esprit était ailleurs. Il se contenta d'un grognement.

— Non, je ne comprends pas... Je ne comprends pas...

Il y avait dans sa voix comme un peu de rancune. Jarteaud ne jugea pas utile de lui faire savoir que lui, il comprenait très bien. Il se colla à lui, le serrant, marchant du même pas. Comme ils arrivaient devant un café.

— Vous prenez quelque chose ?

C'était une de ces petites brasseries calmes, décor coco, lumières maigres, un de ces endroits dont on se demande de quoi ils vivent puisqu'on n'y voit jamais personne.

— Prendre quelque chose ? Oh ! je ne sais pas... Si vous voulez... Ah ! si vous saviez ce qui va arriver... Ah ! nom de Dieu...

— Ce pieux rappel vous honore. Ça vous va, une fine à l'eau ?

Le garçon arrivait :

— Je ne bois jamais d'alcool. Pour moi, ça sera un café... Ah ! vous parlez d'un malheur ! Broutard qui voulait tellement que je lui dise ce soir...

Il était au bord des larmes. Jarteaud le regardait. « Il n'a pas la tête de l'emploi. Ça m'a tout l'air d'un imbécile et le Trampel en question ne doit pas rechercher spécialement les faibles d'esprit. Donc, de quelle réponse s'agit-il ? »

La mission de Jarteaud n'était plus possible. On l'avait chargé de prévenir Broutard s'il n'était pas arrêté. Or, il l'était. Il aurait voulu pouvoir expliquer à Mostefa ce qu'il avait fait et cela non plus n'était pas possible. Tant pis. Au-dehors, la pluie qui vidait les trottoirs le laisserait seul un bon moment avec cet inconnu, derrière une table de café. Un bizarre mécanisme avait fait de Pelot un rouage d'une organisation dont il était probable qu'on ne lui avait rien révélé. Il avait le temps de bricoler le démontage de cette mécanique-là. Pelot cherchait Broutard. C'était du Broutard qu'il fallait lui

fournir. « Si je lui disais que je sais où le joindre ? » Il se contenta de proposer :

— Vous ne voulez vraiment rien d'autre que du café ?

— Non. Je ne peux rien boire de fort. Avant, oui... Mais depuis que j'ai lu les livres du professeur Bourdon... Vous connaissez ?

— Essayez quand même...

— Dernièrement, j'ai essayé, et puis...

Il ne continuait pas. Jarteaud, très sérieux, lui assura qu'il le trouvait déprimé...

— Je crois qu'un peu d'alcool vous ferait tout de même du bien...

— Vous croyez ?

« Un seul moyen de l'avoir, songeait Jarteaud, c'est de le soûler. Avec lui, ça doit être facile puisqu'il n'a pas l'habitude de boire ! »

Il finit par accepter une liqueur douceâtre qu'il avala avec avidité.

— On dirait que je suis mieux... Et puis, mon bouton aussi.. Je ne le sens plus...

Comme il en restait quelques gouttes, Jarteaud renversa le verre qui se brisa sur la table :

— Pardon... Je ne sais pas comment j'ai fait... Le garçon va vous le changer...

— Oh ! non. Le verre était vide.

Jarteaud protesta qu'il ne l'était nullement. Plein comme un œuf, tout au contraire... Il avait commis une maladresse inexcusable. C'était la moindre des choses qu'il en réparât les pernicieuses conséquences...

— Mais non, je vous assure... sans façons...

La table était poisseuse de liquide sucré. Pelot, un peu bizarre déjà, répétait avec continuité :

— Sans façons... Sans façons...

Et il le répétait encore quand le garçon posa devant lui le second verre de liqueur qu'il avala comme le premier en commentant :

— C'est bien pour vous faire plaisir...

Mais concédant toutefois :

— Heureusement que c'est pas trop fort... La dernière fois que j'ai voulu boire un remontant, j'étais mal tombé. C'était de l'hydromel...

— Ça vous a rendu malade ?

— C'est-à-dire...

La fin de la phrase disparaissait dans une quinte de toux :

— J'ai avalé de travers...

Il ne paraissait malheureusement pas qu'il eût l'alcool expansif. Il plongeait en lui-même, agitant quelque souvenir, bien plus renfermé qu'il ne l'avait été deux heures plus tôt dans les locaux de la police. Il finit par donner un détail, il était d'ordre domestique :

— Faudrait que j'aille manger...

Jarteaud avait lorgné l'alliance :

— Votre femme vous attend ?

— Oui. Vous êtes marié, vous, monsieur ?

— Non. Je n'aime pas les cris.

Il rit.

— Et puis, c'est pas bon de manger comme ça sans heures. Vous ne pensez pas ?

Jarteaud approuvait gravement, mais il avait autre chose en tête : « Merde. Il m'a déjà coûté je ne sais combien et ça ne va me servir à rien du tout ! Jamais je ne saurai ce qu'il avait dans le ventre. Décidément, je ne suis pas doué pour les enquêtes policières. Il me reste l'administration des Postes. Non. Pas doué non plus pour ça... Je me déçois ! »

— Un dernier verre avant de partir ?

À sa grande surprise — il ne s'y attendait pas et ne demandait cela que par acquit de conscience — le type accepta, non sans avoir, une fois de plus, précisé stupidement :

— Mais c'est vraiment pour vous faire plaisir...

— Deux fines à l'eau !

— Oh ! non, c'est trop fort...

— Puisque c'est le dernier verre !

Sa résistance faiblissait.

— Il faut vous dire, monsieur, quand j'ai bu, je fais des choses plus sérieuses... Ça me donne des idées...

— Eh bien, je vous raccompagnerai jusqu'à votre porte, parce que, moi, je n'ai rien à faire. Et, comme ça, vous n'aurez pas d'idées...

— Je ne dis pas non. C'est qu'il ne faudrait pas que ça recommence, parce qu'alors, M. Broutard, il ne pourrait plus rien pour moi...

— Ah ! c'est Broutard qui vous a sorti d'affaire ?

— Ça, oui. Je peux le dire.

— Et vous veniez le voir pour ça ? Je croyais que vous lui rendiez un service...

— Aussi !... Somme toute, c'est donnant donnant !

Il commençait à être un peu ivre, riant grassement et tout le temps. Jarteaud en profita pour faire signe au garçon de remplir à nouveau son verre.

— Parlons plus de ça...

— Si vous voulez... Qu'est-ce que vous faites, comme travail ? Moi, je suis employé des Postes.

— Moi, je suis tapissier...

L'heure tournait. Au-dessus du comptoir, une horloge massive indiquait dix-neuf heures trente, mais Pelot ne paraissait pas la voir. Sa tête aux yeux à demi fermés oscillait légèrement. Ce fut lui qui demanda :

— On remet ça ?

— Bien sûr !

Une fois de plus, il appela le garçon.

— Vous travaillez chez un patron ?

— Oh ! non, je ne peux pas... Je suis tout le temps malade... J'ai les intestins d'une fragilité... mais d'une fragilité...

Dix minutes plus tard, Jarteaud savait qu'il refaisait peu à peu et sans se presser toute la tapisserie d'une vieille maison chez des gens excentriques et que ça durait depuis des mois.

— Chez des Américains... C'est pas que je les aime, mais n'est-ce pas...

Il y avait longtemps qu'il ne finissait plus ses phrases. Il en était à prendre des airs de conspirateur pour murmurer à l'oreille de Jarteaud :

— Celui que je travaille chez lui, c'est le général Wheeler...

Ça devenait sérieux. Jarteaud fit le calcul : deux liqueurs et une fine à l'eau par personne. Payées. Puis deux autres qui ne l'étaient pas encore. À part le chèque, il n'avait rien donné à Mostefa. Il devait lui rester environ douze francs. C'était peu pour soûler un bonhomme. Il est vrai qu'il n'y avait plus beaucoup à faire et qu'il n'était pas question de s'en tenir là !

Car il avait compris en trente secondes : Broutard se servait de ce tapissier stupide pour obtenir de lui des renseignements militaires qui devaient plus ou moins filtrer des conversations que Wheeler avait avec ses proches. En échange, l'inspecteur arrangeait une quelconque affaire de mœurs. C'était clair comme le jour, mais il manquait le principal : « Quel était le renseignement précis qui avait justifié la hâte de Broutard, les menaces à Pelot, l'urgence de tout cela ? »

De ce qu'avait dit Mostefa (et, peut-être, n'avait-il pas tout dit !) on pouvait deviner que Trampel voulait une réponse et la voulait tout de suite. Trampel avait pressé Broutard qui, lui-même, avait bousculé le tapissier.

Et ce soir, mais deux ou trois heures trop tard, Pelot avait apporté la réponse. Quelle réponse ?

— Il y a ma femme qui doit m'attendre...

Il disait cela sans y mêler l'intention de partir. C'était une constatation dénuée d'intérêt pratique comme s'il eût affirmé :

— Il y a eu un raz de marée aux Açores...

— Elle savait, votre femme, que vous étiez ce soir chez Broutard ?

— Non.

— Enfin, je veux dire... Elle est au courant de vos ennuis ?

— Oh ! dame non ! Il y a bien des policiers qui se sont trompés et qui sont venus lui dire ça, mais je lui ai dit que c'était une erreur et vous comprenez bien qu'elle m'a cru puisqu'ils m'ont relâché...

Ensuite, Pelot se perdait dans une rêverie trouble. Jarteaud se taisait aussi, mais ses réflexions étaient plus nettes :

« Un con. Le con parfait, total et définitif. Qu'est-ce qu'un bonhomme comme ça peut bien avoir fait ? Outrage à la pudeur ? C'est vague. Je pourrais lui demander, mais, au fond, je m'en fiche. Ça doit être dans le goût petites filles bousculées en paroles, demoiselle de magasin déniaisée par derrière, Mme Pelot fécondée en public ou je ne sais quoi d'analogue. Curieux de constater le manque de sympathie que ça m'inspire. Pourquoi ? Sauf notions complémentaires, le gars a dû faire quelque chose de très anodin, quelque chose qui, dans toutes les civilisations qui me sont chères, ne serait même pas punissable et ne provoquerait tout au plus que le rire. »

C'était bien un sujet qui valait d'être débattu ! Il en oubliait son furonculeux !

« J'ai fondé toute ma vie sur la haine de la morale judéo-chrétienne. Il en est une victime et je ne me sens pour lui aucun sentiment fraternel. Est-ce que je vais être obligé de constater que je ne défends que ma race ? Parce que, pour l'instant, mon attitude est décevante. Somme toute, je suis impitoyable pour les hommes que le je n'aime pas... »

— C'est drôle, interrompit Pelot. Je n'ai rien mangé et, pourtant, ça me remonte...

Jarteaud assura qu'un petit cognac allait le remettre. Il pensait : « Ah ! non. Tu ne vas pas dégueuler maintenant ! Pas avant d'avoir vidé ton sac ! Après, tant que tu voudras ! En attendant, mon vieux, tu tiens le coup bien mieux que je ne j'aurais cru. Ça va me coûter une fortune ! »

Alors, il se décida à lui raconter n'importe quoi. C'était sans importance : le tapissier n'était plus en état d'exercer la moindre critique.

— Monsieur Pelot, dit-il, je vais vous avouer la vérité : je vois l'inspecteur à minuit. Si vous avez une commission à lui faire...

— Oh ! non... Je reviendrai plutôt à son bureau demain...

— Il n'y sera pas.

— Vous êtes sûr ?

— Absolument ? Souvenez-vous de ce que vous a dit l'autre inspecteur : « Vous n'êtes pas près de le revoir ! »

Sur le visage de Pelot que torturait l'alcool, des sentiments divers se bousculaient, lisibles comme dans un livre.

— Et puis, j'ai peur... J'ai peur qu'il trouve que c'est trop tard. Parce que, vous voyez, mon affaire, elle n'est arrangée qu'à moitié. Alors, s'il se mettait en colère...

Nouveau changement d'expression :

— Mais alors, vous le connaissez ? Vous m'aviez dit...

— Non, je ne le connais pas. Mais je connais des amis à lui. C'est chez eux que je dois le voir.

— Et moi, je ne peux pas y aller ?

— Non. C'est impossible. J'ai promis de ne pas donner l'adresse.

— Ah ! c'est donc ça...

Il faisait beaucoup d'efforts pour fixer sa pensée :

— ... Parce que vous lui dites aussi des choses ? Forcément, dans les Postes... Je comprends bien...

— Mais bien sûr. Ce qui fait que, si vous voulez me charger d'une commission...

Il ne répondait pas, déjà retourné à son rêve dont, de minute en minute, il avait plus de peine à s'extraire. Jarteaud s'impatientait : « Ça devrait être plus facile que ça de faire parler un ivrogne ! »

C'était difficile, en effet. Il y fallut une demi-heure et deux autres cognacs. Comme il recommençait à désespérer, Pelot se pencha :

— Je vais vous dire ce qu'il faudrait lui dire...

Une fausse joie. Le tapissier se redressa :

— Et puis non. Je ne peux pas le dire. J'ai pas le droit. Vous comprenez, n'est-ce pas, monsieur ? J'ai pas le droit !

— Oh ! vous savez, moi, ça m'est égal. Mais puisque vous m'avez dit que ça risquait d'aggraver votre affaire...

— Et pourquoi que je ne peux pas y aller moi-même ?

Encore des palabres sans fin avant que, du fond de son ivresse, Pelot découvrit une idée qu'il dut juger lumineuse :

— Je peux vous donner une enveloppe. Je vais écrire quelque chose. Il comprendra.

Le garçon n'avait pas d'enveloppes, en demanda une à la caisse. Jarteaud tremblait que le tapissier ne changeât encore d'avis.

Il tourna le dos pendant que l'autre écrivait, puis pliait bien soigneusement son papier qu'il introduisit dans l'enveloppe.

— Elle colle bien, au moins ?

Il la lécha comme une vache son veau.

— Tenez, monsieur. La voilà.

Jarteaud se demandait s'il arriverait à comprendre. Il s'offrit le luxe de raccompagner jusqu'à la rue Vercingétorix l'ivrogne un peu scandaleux qui titubait et criait et ne le quitta devant sa porte qu'après des serments d'amitié éternelle.

La nuit s'avançait. Quand il fut seul, il ouvrit l'enveloppe. La clarté d'un réverbère suranné dessinait un rond sur l'asphalte du trottoir. Elle illuminait aussi le bout de papier griffonné.

Le secret de Pelot était enfantin comme ses idées et comme son écriture. Jarteaud tenait le papier, prêt à le laisser tomber tant son étonnement était grand : « C'est donc si important ? »

Sur la lettre, on lisait :

« La personne que vous savez part en voyage le 3. Elle va dans la grande ville. »

C'était signé : « Monsieur Pelot », des grandes lettres qui se heurtaient et Jarteaud se demandait toujours : « C'est donc si important ? »

Et puis tout à coup, il comprit :

— Oh ! nom de Dieu !

Il avait parlé tout haut et des amoureux se retournèrent en riant.

Mais qui rirait le dernier ?

LXXXI

LA PAGE DES SPORTS

Quelques jours plus tôt, Delatre avait demandé à Jarteaud, un peu pour se moquer de lui :

— Ça vous amuserait, le tir aux pigeons ?

Il y était, mais sans Jarteaud. À propos, que pouvait-il bien faire, Jarteaud, dans l'atmosphère d'affolement qui régnait à Paris et où la crise ministérielle ne jouait vraiment qu'un rôle insignifiant ? Delatre, lui, traînait depuis la veille sur la Côte d'Azur. Il y était venu voir son acquisition, se couvrant de ridicule avec obstination aux yeux des deux marins et s'en moquant, du reste. Le bateau était armé, prêt à prendre la mer ; la coque lui paraissait solide ; les voiles étaient neuves. Tout cela, il pouvait le voir ; ses connaissances n'allaient pas au-delà. Il demandait aux marins :

— Qu'est-ce que c'est que cette corde ?

— Cordage ! C'est la drisse de grand-voile...

— Et le truc qui pend ?

— La balancine.

— Ah ! Et ça, ça se descend aussi ?

— Ça ! C'est l'étai de trinquette.

Finalement, dégoûté, il avait quitté le port et, se rappelant qu'autrefois il aimait tirer, il était allé au tir aux pigeons. Il se souvenait de ce que Jarteaud lui en avait dit : « Mon manque total de sadisme suffirait à lui seul à faire de

moi un inadapté. — Mais vous êtes très certain d'être en avance sur votre époque ? — Très certain. J'en appelle aux hommes qui vivront dans mille ans. »

Il avait tiré quelques minutes et puis (était-ce l'anathème de Jarteaud ?) il s'était réfugié au bar, noyé dans le sentiment nouveau d'une irrémédiable, d'une définitive impureté. Il venait de craindre que le sang ne lui fît plaisir.

Il semblait qu'il n'y eût rien là qui ne pût se mesurer en francs mais l'aristocratie y était vivement souhaitée. Cinq ou six fauteuils au bord d'une sorte de terrasse couverte ; aucun n'était occupé. Entre bar et fauteuils circulaient plusieurs sommités (artistiques ? mondaines ? putassières ?) et parmi elles une dame russe de la plus grande noblesse, la débordante comtesse Tartine. On ne pouvait l'ignorer car, au bar, on chuchotait à chaque instant :

— Qui est-ce ? Qui est-ce ?

Tout à coup, le bar se vida.

— Qui est-ce ? Qui est-ce ?

On signalait l'arrivée de Poussa-Bey. On s'élançait. Seules deux grues d'une grande distinction restèrent au bar et l'une dit à l'autre :

— Le grand qui vient pour la première fois, tu connais ça ?

— Je me suis renseignée. C'est le fabriquant du Superlavor...

— Ne te remue pas comme ça, tu vas remonter ta gaine. Tu sais, c'est pas bien vieux, le Superlavor...

Maître de millions sans nombre et, de plus, dieu dans son pays, Poussa-Bey était depuis trente ans l'un des plus brillants ornements de Paris et du monde. Très maigre, cassé, il marchait avec difficulté.

— C'est pas bien vieux mais ça démarre à toute pompe. Et je te fais remarquer qu'il est seul...

Comme beaucoup de personnes divines, Poussa-Bey avait ses faiblesses. Mise à part son ardeur dans le pourchas des belles créatures, la plus incommode venait de ce qu'il n'eût jamais pu s'habituer à ne pas chier où qu'il se trouvât, quand il en avait envie. C'était de notoriété publique. Il était convenable de n'en pas parler.

On racontait aussi (que ne racontait-on pas sur lui ?) qu'une de ses femmes, lassée de vivre dans la merde, avait fini par s'y accoutumer. Mais elle n'était point déesse, pour autant et le jour qu'il la prit à se soulager au lit, il la répudia.

La chaude sensation de la fortune si proche agitait sur la terrasse la petite foule passionnée. Une nuée de jolies femmes papillonnaient autour du dieu comme les mouches de septembre autour d'un bout de bidoche. Toutes riaient d'une voix aiguë, pour se faire remarquer, pour éclipser les petites copines. Qu'elles reniflassent l'odeur de merde, c'était possible, mais elles étaient bien plus sensibles encore à une autre odeur : celle exquise, capiteuse, affolante des millions innombrables. Elle valait bien qu'on passât sur pas mal de diarrhées dans des draps de satin rose.

On poussa sous Poussa un fauteuil de soierie. Il rota, et un homme déguisé en garde-chasse d'opérette se précipita, un fusil à la main. Il y plaça deux cartouches et offrit l'arme, respectueusement, au richomme. Le bar se repeuplait ; l'une des grues dit à l'autre :

— Et sais-tu, ma chérie, avec qui il était le type du Superlavor ?

— Tais-toi, le revoilà.

Elle baissa la voix :

— Avec Miarka ! Tu sais, l'ancienne du baron Fleurange...

— Cette conne ?

— Comme je te le dis. Mais il l'a plaquée.

— Eh bien, ça montre que c'est quelqu'un de bien. Il a discerné qu'elle n'était pas sortable. Pour rentrer, je ne dis pas, mais pour sortir...

— Oh ! pour rentrer non plus. Moi, si j'avais des épaules comme ça, je n'oserais même pas me montrer.

Au fond de la terrasse, un homme important à casquette galonnée régnait sur un tableau de bord où s'alignaient des petits boutons. Le regard capital, une mâle décision empreinte sur le visage, il semblait, dans sa petite niche qui dominait d'une marche la terrasse, le commandant du *Titanic* arrivant en vue de l'iceberg.

Un gros jeune homme prolongé vint se planter auprès d'un autre fauteuil. Il s'y tint debout, dans une sorte de garde-à-vous plein d'abandon, jusqu'à ce que, l'apercevant, Poussa-Bey lui fit signe avec bienveillance qu'il pouvait s'asseoir. Il le fit et, pour lui aussi, le garde-chasse d'opérette plaça les cartouches dans le fusil pour lui éviter cette odieuse fatigue. Un monsieur noir qui avait l'air d'un chef de rayon à la Samaritaine vint s'informer du confort dont jouissait Poussa-Bey. Le dossier du fauteuil n'était-il pas un peu raide ? Son Altesse désirait-elle un coussin ? On s'occupait moins du gros jeune homme prolongé.

Le monsieur noir s'empressait. Son Altesse refusa le coussin, puis, observant que le temps était frais, fit savoir qu'elle supporterait une

chaufferette. On en porta vivement une qu'on lui glissa sous les pieds. Une couverture serait-elle la bienvenue ?

Le monsieur noir demanda si le dieu désirait commencer. Celui-ci dit qu'il attendait sa couverture. Elle tardait, bien qu'on se hâtât. Alors, il eut un geste de la main en direction du jeune homme gras pour l'engager à commencer. Mais le bien éduqué ne fit rien d'autre que de s'incliner et d'attendre. Sans égard pour cette retenue de bon ton, le commandant du *Titanic* fit une fausse manœuvre et souleva l'une des tirettes.

Au milieu du champ, une boîte s'ouvrit brusquement et un pigeon sortit la tête. Son petit œil rond inspecta les alentours. Personne ne tira : son Altesse parce qu'un domestique le bordait dans ses couvertures sous l'œil vigilant du chef de rayon, le jeune homme parce qu'il savait ses belles manières. On laissait les dieux tuer les premiers. On était du monde.

Tout enfin fut installé et l'homme du *Titanic* s'acharna sur son tableau de bord comme un organiste sur son clavier. Il s'y donnait à corps perdu. Le dieu, puis le mortel, commencèrent à tirer. Tous deux faisaient aussi vite que possible mais il fallait qu'on laissât le temps à la domesticité de courir chercher les pièces abattues. Les pigeons n'étaient jamais morts ; par une attention délicate, le préposé avait soin de se retourner pour leur tordre le cou. Mais au bar, on essayait tout de même de voir.

Les prisons s'ouvraient l'une après l'autre, commandées par les petits boutons. Les pigeons tombaient à une telle rapidité qu'on dut plusieurs fois envoyer de la valetaille pour remplir les boîtes dont, dans le beau soleil du midi, on distinguait nettement les couvercles, rouges de sang poisseux qui retenait quelques plumes. Poussa-Bey acceptait ces retards avec une patience toute divine ; il était, du reste, en train de faire caca. Mais le gros jeune homme se laissa aller à murmurer :

— Plus vite !

À tous les coups ils atteignaient les oiseaux parce qu'ils étaient tout proches et n'avaient aucun moyen de s'échapper. Devant les cocktails on commentait les coups. Brusquement fusèrent des cris d'admiration :

— Un doublé ! Un doublé ! Le prince a réussi un doublé !

On s'exclamait encore quand on vit arriver une femme très grande et très grosse qui d'abord embrassa la comtesse Tartine ; le gros jeune homme s'inclina.

— Vous ne tirez pas, ce matin, comtesse ?

— Toute la matinée, j'ai tiré, chérie. Merveilleuse vraiment, j'ai été. Maintenant, je finis et je promène et je pars. Trop de gens ici il y a. Un bordel, véritablement c'est...

La nouvelle venue était suivie d'une sorte de cour : deux jeunes garçons beaux et maniérés et trois ou quatre filles d'une laideur apprêtée. Des gens venaient à sa rencontre. De nouveau on entendait :

— Qui est-ce ?

— C'est la si riche Mme Dupont... l'impératrice de la nouille aux œufs...

Elle arrivait près de Son Altesse, s'exclamait d'une voix de gendarme :

— Tiens, le Bey ! Quelle bonne surprise ! Bonjour Bey !

Il lui tendit deux doigts et cela fit qu'un pigeon s'échappa. Puis il murmura une question qu'on n'entendit pas parce qu'il avait la voix couverte et à laquelle elle répondit :

— Très mal. J'ai une migraine atroce...

Il dit encore quelque chose.

— Oui, oui... Je crois qu'un peu de sport va me remettre...

Elle salua de loin le jeune homme et on lui tendit un fauteuil puis un fusil.

Cependant Son Altesse appelait un domestique afin qu'on l'aidât à se lever, annonçait que ce serait tout pour aujourd'hui, qu'il avait fini sa séance d'entraînement.

Les femmes du bar s'approchèrent. Il parlait familièrement à quelques-unes car les dieux, descendus sur la terre, se commettent toujours un peu. Il distribua quelques billets.

Il gagna la sortie à très petits pas, gêné qu'il était par ses rhumatismes et par son gros qu'il avait fait dans sa culotte. Le garde chasse portait derrière lui quelques dizaines de pigeons dont certains se débattaient encore. Il fit signe qu'on les donnât au personnel. Il avait assez à manger comme ça. Chacun se félicitait d'un si superbe tableau. On convint que Son Altesse était un fusil d'élite. De loin, on voyait le chauffeur en turban qui décrivait une large courbe pour ranger la voiture au pied de la terrasse.

Cependant Delatre achevait vivement son whisky. Il voulait manger de bonne heure pour retourner à son bateau et, au fond de son second verre, il retrouva une phrase de Jarteaud l'autre jour : « Quelle ressource, ce doit être contre les sentiments communs, votre tir aux pigeons ! Quelle arme contre les enfants pauvres et les vieillards malheureux ! Quel barrage contre l'attendrissement ! »

Il avait fini par conclure :

— Vous devriez me faire voir ça. Pour que je puisse me le rappeler quand je me sentirai faiblir...

LXXXII

POUR UN ŒIL LES DEUX YEUX ; POUR UNE DENT : TOUTE LA GUEULE

Parfois, pour peupler son immense solitude, Jarteaud s'offrait le luxe de rêves sentimentaux. (Imaginée, presque toute présence était bonne.) Il les caressait un instant, puis les repoussait avec horreur hors de son temps damné où rien n'était possible. Qu'ils reviennent dans mille ans !

Projets souriants et vains, issus des nuits d'été ou des journées de grande chaleur, ses fantômes lui faisaient un instant oublier qu'il n'était pas né pour la vie facile et que trop de contraintes l'en avaient dégoûté. Ils arrivaient toujours quand on n'en avait pas besoin. Que pouvaient tant de promesses, illusoires du reste, contre le vilain papelard qu'il avait dans sa poche ? « La personne que vous savez... » Il venait de passer la grande nuit de sa vie.

Huit heures du matin. « Qu'est-ce que c'est que cette corde ? » demandait Delatre à un marin ironique. Jarteaud se tenait devant la fenêtre de sa chambre. Le souvenir lui vint d'un dimanche d'arrière-saison où Breuil avait demandé : « As-tu miné la tour Eiffel ? Tires-tu le canon sur l'Élysée ? » Il avait répondu : « Ça viendra ! » Et c'était venu.

La fenêtre, ce jour là, donnait sur des toits au-delà desquels, très verts, apparaissaient des arbres. En se penchant on distinguait le puits vertigineux d'une cour. Il en montait déjà des hurlements de radio, si mêlés qu'on ne distinguait aucune parole, mais seulement un crépitement continu.

Les feuilles avaient jauni, puis elles étaient tombées. Un long hiver lugubre avait fait luire les toits sous des clartés mourantes au pied des cheminées qui fumaient toutes ensemble. « Tires-tu le canon sur l'Élysée ? — Ça viendra ! » D'autres feuilles avaient poussé aux arbres et le temps de

Jarteaud était venu. Il songea : « Je suis extrêmement seul ?... » Comme si ça avait encore de l'importance, maintenant !

Chaque fois qu'il y songeait, l'idée de cette lettre, qu'il avait sur lui, lui serrait la poitrine. Une bombe à retardement, mais une bombe tout de même. Et quelle bombe ! Pour en disposer : lui seul, et les réflexions brandies par la morale qu'il s'était faite.

Réflexions qui, toute la nuit s'étaient poursuivies, fracassées l'une contre l'autre et qui, même maintenant, n'arrivaient pas à s'ordonner. Il n'en était plus à se demander : « Faut-il vraiment ? » mais il se demandait encore et anxieusement : « Pourquoi ? »

Il se retourna. La chambre lui apparut comme s'il la voyait pour la première fois, méticuleusement propre et d'une horrible pauvreté. Il ne s'était pas couché ; le lit restait couvert. Presque toute la nuit il avait marché. À travers le plancher, les voisins du dessous lui avaient crié des injures. Il regardait les reproductions de peintures, fixées au mur par des punaises, les bouquins partout, mais rangés, et tout cela lui paraissait nouveau.

« La personne que vous savez part en voyage le 3. Elle va dans grande ville... »

Sur le moment, il avait été surpris. Quelques instant à peine. Puis avait songé à ce que Mostefa lui disait vingt-quatre heures plus tôt :

— C'est capital... Absolument capital...

Et, comme il réfléchissait, c'était encore le souvenir de Mostefa qui lui avait fourni la solution. Il s'était tout à coup rappelé une conversation qu'il avait eue un jour avec lui. « Il y a un homme, avait dit Mostefa, qui doit savoir à quoi s'en tenir ; c'est le général Wheeler. Si les Russes trouvaient moyen de mettre la main sur lui... » Or, la tension internationale expédiait

souvent Wheeler en Allemagne, à l'avant-garde des défenses occidentales, une avant-garde très mal gardée... Si mal gardée que ces déplacements-là n'étaient jamais annoncés à l'avance. Évidemment ! Au voisinage des positions russes, il était par trop vulnérable...

« La personne que vous savez... »

S'il était vrai que Wheeler fut seul en Europe à connaître les intentions cachées de son gouvernement, les Russes aussi les connaîtraient bientôt puisque cet imbécile de Pelot venait de leur donner les moyens de s'assurer du général. À condition encore que la lettre arrivât au dénommé Trampel !

La conscience de son sort jaillit comme une vague à la figure de Jarteaud : « Une vie méthodiquement gâchée, gâchée gratuitement en vertu d'un concept auquel aucun coupeur de cheveux en quatre ne pourra jamais découvrir la moindre trace de justification. »

La pluie de la veille avait cessé. Sous le ciel qui restait couvert un serpent d'oiseaux s'étira. Jarteaud retourné à la fenêtre le suivit longtemps des yeux.

« Une vie d'homme, ça n'est rien. »

Oui, mais la somme colossale de toutes les vies étouffées, torturées depuis deux mille ans ? Est-ce que, cela aussi, ce n'était rien ?

Lâcheté, paresse, terreur... seules recettes pour s'accommoder d'un monde inacceptable. Delatre et sa solution centenaire : « L'ironie que j'invoque n'est point cruelle... » Il n'avait trouvé que ça comme remède et croyait que son barbu 1900 avait été seul à s'en inquiéter ! Comme si ce n'était pas le problème majeur de l'époque ! Comme s'il en existait un autre ?...

Il allait mettre le mot de Pelot dans une enveloppe sur laquelle il écrirait : « Monsieur Trampel » et qu'il enverrait à l'ambassade, ou même,

peut-être, à l'ambassadeur : « Monsieur Trampel, aux bons soins de S.E... » Et le concierge, le lendemain, rendrait l'enveloppe au facteur : « Personne de ce nom-là ici ! » Aucune importance. Ils l'auraient auparavant décollée. On pouvait leur faire confiance !

Depuis longtemps, il ne se demandait plus s'il était sûr de lui mais sentait pourtant combien il est malaisé d'être seul et de tenir à bout de bras tout un système d'idées. L'absolue résistance au mal n'avait pas à postuler une vue spéciale du mal : le mal était une des données les plus immédiates de l'esprit. Pour errer, pour divaguer là-dessus, il fallait être victime d'une éducation ou d'une propagande. Pour la résistance en elle-même, il fallait qu'elle fût un programme suffisant et qu'on pût y fonder un monde. On en fonde sur n'importe quoi.

Est-il fou ? Ou tout à fait imbécile ? Et qui parle de fonder des mondes ? Voilà qu'il s'exprime comme un orateur de réunion publique... Et ceci au moment où il n'en a pas besoin car c'est juste maintenant que lui apparaît une seconde vérité tout aussi claire que l'autre : la nécessité de la résistance au mal est, elle aussi, une donnée immédiate. On peut ruser avec ces impératifs-là. On ne peut pas les faire taire.

Il s'assit. (« Ma nuit me fatigue. J'aurais dû dormir un peu... ») Il ferma les yeux. Juste un instant. Assez tout de même pour une vision dont il n'était pas fier. Ça se passait combien d'années plus tard ? Quarante ? Cinquante ? Jarteaud avait gardé la lettre. Il n'était rien arrivé. Sauf, bien entendu qu'il était un vieil homme fatigué. Il se voyait noir (pourquoi vêtu de noir ? Il n'en savait rien !) avançant à tout petits pas sur un trottoir, poursuivi par le ricanements des gens qui le rencontraient, des commerçants dont il longeait la boutique : « Le vilain monsieur. » Presque tous devaient de vivre au vilain monsieur. Ils l'ignoraient, du reste. Pour lui, il avait passé une vie idiote et malheureuse. (Une de plus !) et le jour où il avait tenu dans ses mains le moyen de secouer ce monde ennemi, il l'avait laissé échapper. Que de remords ! et, plus encore, de regrets ! L'indulgence pour les autres ne

convenait pas à cette espèce ! « Puisqu'ils ont fait de nous des ennemis, qu'ils nous empêchent de leur nuire, s'ils le peuvent ! »

Jarteaud rouvrit les yeux. Que ses semblables ne pussent être pour « les autres », que des ennemis forcenés, c'était naïf à eux de prétendre en douter ! Mais l'image du vilain monsieur le tarabustait. « Je suis pourri d'orgueil ! » Oui, et après ? Qu'est-ce que ça changeait ? On mettrait la lettre à la poste.

D'une main ferme, il écrivit l'adresse, colla, enfonça l'enveloppe dans sa poche. Chassées, les fumées de sa cervelle ne laissaient plus place qu'à un grand problème : fallait-il ce matin prendre un imperméable ?

Il descendit ses étages interminables. Dehors, à travers l'humidité de la rue, se devinait comme un nouveau printemps parisien, ce printemps qui vient en été, dure quelques jours et fait place à l'automne. Depuis cinq jours on avait entamé l'été. Plus rien ne restait de la grande chaleur des dernières semaines.

« Est-ce que je ne serais rien d'autre qu'un orgueilleux ? » Quelle sotte question ! On était toujours cent mille choses à la fois ! Cette desséchante passion des étiquettes était une des ressources de l'inactivité.

Il marchait automatiquement, ne reconnaissant plus son quartier, tentant quand même de se persuader : « C'est un jour comme un autre. Je suis toujours moi... »

Une rue pleine de bonnes femmes qui faisaient leur marché, de voitures des quatre-saisons dont les marchandes racolaient la clientèle. Une vitrine de vêtements qui offrait, en dépit du temps, des pantalons clairs et des maillots de bain. « L'été à Paris, c'est un préjugé. On vit de slogans... »

Il reconnut au hasard l'avenue Victor-Hugo, sans du tout savoir comment il l'avait atteinte. Dans un tabac, il acheta un timbre. Il allait le

coller sur l'enveloppe quand une voix le fit sursauter. Allait-il devenir nerveux ? Il détestait les hommes qui ne sont pas maîtres de leurs nerfs.

— Monsieur...

C'était un petit vieux dans le goût bourgeois très pauvre. Il mit un doigt sur sa bouche, puis, à mi-voix :

— Taisez-vous ! On nous écoute !

Il paraissait inquiet. Une fraction de seconde, Jarteaud se demanda : « Qui ? Comment a-t-on appris ?... » L'invraisemblance d'une telle idée le rassurait déjà. Le vieux lui barrait le passage :

— Je veux dire, monsieur : les oreilles ennemies nous écoutent !

Il respira : « Allons bon ! Un fou ! Qu'est-ce que je vais faire de ça ? » Timbre et lettre disparurent dans sa poche.

— Écoutez, mon vieux, j'ai à faire. Vous seriez bien gentil de me foutre la paix.

Il tentait un geste pour continuer, mais l'autre l'accrocha par la manche :

— Qu'est-ce que vous pensez de cet Hitler ?

— Je n'en sais rien. Allez au diable !

— Merci, monsieur. C'est comme moi...

De toute certitude, le vieux n'écoutait rien. Il souleva cérémonieusement son chapeau ridicule et descendit du trottoir pour traverser l'avenue. Jarteaud le cueillit au vol, tandis qu'un camion s'arrêtait en trois mètres, dans un grincement de freins formidable :

— ...pèce de con ! Enculé !

Ça s'adressait au vieillard que le coup de frein semblait avoir arraché une seconde à sa folie, mais qui saluait le chauffeur d'un nouveau grand coup de chapeau. Comme Jarteaud tentait de s'esquiver, l'autre le prit par la manche :

— Vous ne m'avez pas dit ce que vous pensiez de cet Hitler...

— Voudriez-vous me lâcher ?

— Est-ce que vous croyez qu'il réussira à prendre le pouvoir ?

— Quoi ?

— Si c'était cela, monsieur, on pourrait dire que Verdun n'aurait servi à rien. Ainsi moi qui ai fait la guerre...

Jarteaud s'aperçut que des bonnes femmes à cabas se retournaient. Ce vieillard le mettait dans une situation ridicule.

— Dites donc, grand-père, nous sommes en 1973. Vous savez ça ?

Il s'excusait aimablement :

— C'est vrai. J'oubliais. Où avais-je la tête ? Tout ça n'arriverait pas si nous n'étions pas pourris. Pourris jusqu'à la moelle et, notez-le, monsieur, vendus ! Tant qu'on n'aura pas pendu cette crapule d'Herriot...

La destruction du monde était remise à plus tard parce que Jarteaud ne pouvait pas rester ainsi sur un bord de trottoir. Il ne pouvait pas non plus se laisser suivre dans Paris par ce piqué qui faisait du scandale.

Un nouveau coup de chapeau, comme le Charlot des premiers films :

— Je m'aperçois que j'ai oublié de me présenter. Permettez-moi de le faire : Ernest Bonaventure. Je suis fondé de pouvoir chez Perrier et Fils. Vous savez, l'engrais en poudre...

— Vous habitez par ici ?

— Eh bien, c'est-à-dire... Ma parole, monsieur, je crois bien que je ne me souviens plus...

— Vous êtes marié ?

— Mais certainement, merci. Ma femme et ma fille sont au Bon Marché. Elles veulent profiter de la fin de l'exposition de Blanc. Mais je vois, monsieur, que j'abuse de vos instants. Permettez-moi de prendre congé.

Salut. Demi-tour. Il risquait encore de se faire écraser et Jarteaud, furieux, l'attrapait encore en songeant :

« Mais nom de Dieu ! qu'est-ce que je vais faire de ce vieux débris ! Je ne peux tout de même pas le laisser écraser ! Pas devant moi ! On se demande comment il a fait pour venir jusqu'ici sans passer sous douze voitures ! »

« La personne que vous savez part en voyage le... »

Il leva le nez vers le ciel bas, essaya d'imaginer les fusées russes écrabouillant Paris et revint à son bonhomme parce que ses rêves de destruction ne s'accommodaient que de l'universel.

— Si vous pouviez me dire où vous habitez, je vous reconduirais chez vous...

M. Bonaventure chevauchait de nouveau ses chimères :

— Il ne fallait pas évacuer la Rhénanie ! L'Allemagne réarme, monsieur ! Tenez, ces schupos, ce sont des soldats déguisés. Et ce Briand, qui laisse faire ! Mais oui, il laisse faire ! Je vous assure... Je ne sais pas si vous avez lu *l'Écho de Paris* d'hier matin...

« Complètement sinoque, pensa Jarteaud. Je vais le conduire au commissariat... »

Ce fut à son tour de prendre le vieillard par la manche. « Du diable si je sais où il y a un commissariat par ici... Ah ! oui... Rue de la Faisanderie. Ça va être gai de le trimbaler jusque-là ! »

M. Bonaventure, cependant, se laissait faire comme si, maintenu par le bras solide d'un jeune homme, il retrouvait un peu de son équilibre disparu. Il lui revint même, mais un court instant, une lucidité totale. Comme ils étaient déjà en vue du commissariat, il expliqua posément :

— Ma femme est morte, monsieur. Elle s'est cassé le col du fémur et l'abbé Girard me l'a fait mettre à l'hôpital. En allant la voir hier, on m'a appris qu'elle était morte. Mais ne vous faites aucune illusion : tant que la France siégera à la S.D.N., ces Allemands nous nargueront. Il faudrait détruire ces gens-là. Et d'abord, il faut bombarder Genève. C'est à croire que nous n'avons plus d'artillerie ! Et nos 75, alors ?

Ils entrèrent. Jarteaud avait sur lui ce qui se fait de mieux comme artillerie. Il lâcha enfin le vieillard pour parler à l'officier de police :

— Je l'ai trouvé dans la rue. Il se croit je ne sais quand. En 1930 ou quelque chose comme ça. Il m'a dit que sa femme était morte hier et qu'elle est ce matin à l'exposition de Blanc. Il allait passer sous une voiture. Oh ! il n'est pas méchant du tout...

L'affaire avait pris vingt minutes. Le policier en le quittant, tendit la main à Jarteaud :

— Vous avez eu raison de nous l'amener. Nous allons faire le nécessaire. De toute façon, je vous remercie.

— Oh ? je ne pouvais rien faire d'autre !

— Ne dites donc pas cela. Des tas de gens l'auraient laissé se débrouiller. Vous savez bien qu'aujourd'hui on ne vit plus que pour soi...

Il sortit vite pour échapper aux compliments, tandis que M. Bonaventure expliquait à un flic rigolard en quoi le Blanc du Bon Marché est supérieur aux autres. Il se retrouva dans la rue grise. Que de facilités étaient cachées sous la bienveillance de l'officier de police et que de gens s'y laissaient prendre ! Mais Jarteaud les comprenait bien, trop bien. La paix du cœur, c'était d'abord la paix avec la société. Un joli rêve, mais pas pour lui.

« Marrant, songea-t-il. Je vais jeter une lettre à la poste qui a deux chances sur trois de faire sauter la France et l'Europe... » C'était le truc du mandarin : « S'il vous suffisait d'appuyer sur un bouton pour faire mourir au fond de la Chine un mandarin très vieux, est-ce que vous le feriez ? » L'instinct de la chasse et de la destruction conseillerait à la plupart des humains d'appuyer sur le bouton. Et lui, Jarteaud, appuierait-il ? Évidemment pas ! Il fallait pour le faire un manque tragique du sens des responsabilités. Que les victimes du mandarin s'en chargent !

Où était la poste ? Il y en avait une rue de Montevideo. Il préféra marcher jusqu'à la place. En glissant la main dans sa poche, il y sentait le papier lisse de l'enveloppe et le petit carré du timbre qu'il n'avait pas collé. Allait-il la jeter ? Bien sûr !...

Devant la boîte, l'idée de ce qu'il allait faire lui donna de nouveau le vertige. « Le poison du pouvoir... » Non qu'il hésitât encore, mais sa puissance l'enivrait. Il aurait voulu mettre dans son geste toute la grandeur des événements qu'elle allait déclencher.

Au fond, ce geste qu'il se préparait à faire (ce geste si simple !), il aurait très bien compris qu'il s'accompagnât de gloires ailées, d'anges à trompette, de démons affreux tordus sous le pied d'un archange (son pied à lui), afin que le tout atteignît à la pompe d'une allégorie dans la manière classique.

Un Rubens. Alors seraient descendus du ciel tous les martyrs de sa race, les brûlés, les décapités, les écorchés, les pendus. Ils auraient marché en longue file dans l'appareil de leur supplice, mais les mains libres et brandissant chacun l'épée resplendissante de la vengeance et du triomphe. Tous les suppôts du Christ, les Caudal-Denfert, les Mme Bèze, mille autres de tous les temps, verdâtres et défigurés par la peur, auraient rampé par terre, implorant un pardon qu'ils n'obtiendraient pas et le Juif lui-même, à la vilaine gueule pleurnicharde, laissant là sa croix ridicule, aurait filé comme un lapin.

Puis aurait paru la foule attendrissante et grotesque des demi-martyrs, des victimes à petit spectacle, de ceux dont la morale chrétienne avait patiemment, pendant des siècles, attristé chaque seconde, dont une méchanceté débordante avait fait des épaves, des anormaux et des malades. Ceux-là arrivaient en foule de tous les coins de l'horizon. Gestes maniérés, cris aigus. Ou bien encore avec le regard sombre, silencieux, acharnés, sinistres. Jarteaud pense : « Sinistres, ennemis des familles, favoris de l'enfer, courtisans mal rentés... » Il a mis le tout au pluriel. Ça vaut bien ça !

Ils regardent les tortionnaires affolés par leur impuissance. C'est qu'ils sont morts et que ces tortionnaires sont toujours vivants. Aux victimes, personne ne peut plus nuire là où ils sont. La terre a englouti les corps, les désirs honteux et furtifs, mais non pas la haine, mais non pas le souvenir... Vingt siècles ! Et, sur la terre chrétienne, ce n'est peut-être pas fini. Mais, pour l'instant, il faut payer, salauds ! et payer cher ! Quelle folie, de la part d'un pays si menacé, que d'aller se chercher des ennemis inutiles ! Les habitants de ce pays-là s'étaient complu à persécuter un petit peuple innocent. C'est eux, maintenant, qui vont connaître le malheur sans raison, la vie gâchée pour rien.

Jetterait-il la lettre ? « Monsieur Trampel, aux bons soins de... » Pas de gloires ailées, pas d'anges empanachés mais, de nouveau sous les nuages sales, l'image des fusées qui écraseront Paris. Deux chances sur trois que ça

réussisse ? Plus ? Certainement plus ! Sa lettre à la main, Jarteaud regarde la place Victor-Hugo.

Une dame se retourna en le voyant. Elle pensa qu'il devait avoir un rendez-vous d'amour. Peut-être un rendez-vous d'affaires. La dame entra dans la poste. Un marin en sortit. Il était bien rasé, mais le bleu de sa barbe lui montait jusqu'aux yeux. Son pantalon trop large faisait un pli sous le derrière. Il alluma une cigarette. Ses épaules étaient étroites. Un peu plus loin, des enfants regardaient des bonbons dans une devanture. Leur mère les prit par la main, leur assurant qu'ils en auraient s'ils étaient sages. Les enfant en voulaient tout de suite. Ils promettaient d'être sages à l'avenir. Devant la porte du café voisin, deux messieurs se faisaient des politesses pour entrer. À la fin, ils entrèrent tous les deux en même temps et se cognèrent. Un taxi s'arrêta juste en face. Une femme pressée en sortit. Elle s'énervait en ne trouvant pas la monnaie. Quand elle eut payé, elle entra dans la poste.

« Lâcheté, paresse, terreur... seules recettes pour s'accommoder d'un monde inacceptable... »

Trois ou quatre pigeons atterrirent sur le trottoir. Pour éviter les passants pressés, ils s'écartaient sans hâte, puis ils s'envolèrent et disparurent dans un arbre. Une vieille vint jeter une lettre. Elle portait un gros sac d'où émergeait un pain et le goulot d'une bouteille. Elle était rouge comme une pivoine. Le marin repassait. Il fit de l'œil à deux filles qui continuèrent en riant. Les filles n'étaient pas jolies ; le marin était un gros paysan.

« S'il vous suffisait d'appuyer sur un bouton pour faire mourir au fond de la Chine... »

L'idée le fit sourire du mandarin basculant comme au jeu de massacre. Il souriait encore quand, au bord du trottoir, vint se ranger un cycliste qu'il

regarda machinalement. C'était un beau garçon.

Jetterait-il la lettre ?

Le cycliste s'était mépris sur ses intentions. En le voyant sourire, il le regarda haineusement, puis, dégoûté, tourna la tête avant de traverser le trottoir et de pénétrer dans un immeuble. Jarteaud, lui, ne souriait plus, obsédé de nouveau par la tenace, l'universelle hostilité dont témoignait la moue du cycliste. Appuyé sur un consentement quasi universel dans ce pays damné, un si pauvre type pourrait le persécuter chaque fois qu'il en trouverait l'occasion, le haïr et le mépriser toujours. Ces chrétiens, pour sa race, seraient éternellement des ennemis. Il tenait à la main son enveloppe et chercha de nouveau dans sa poche, se demandant s'il n'avait pas perdu le timbre.

Il le colla bien droit, avec soin. Le timbre se superposait à beaucoup de visions. Une femme le toucha légèrement du coude :

— Oh ! pardon.

Elle aussi collait un timbre et il eut le temps de déchiffrer l'adresse « Madame veuve Jaunasse, 15, rue Guynemer. Tours. Indre-et-Loire. »

Mme veuve Jaunasse risquait d'avoir de sérieux ennuis. Courrait-elle affolée sur les grand-routes ? Serait-elle, à domicile, déchiquetée par une bombe ? Des pensées bien douces ! Mme veuve Jaunasse était certainement une ennemie, comme le cycliste, comme tout le monde, comme tous les autres, comme la chrétienté entière.

Il tenait à la main le moyen de détruire Mme veuve Jaunasse. Il était tout à la joie de sa légère ivresse, il fut surpris de voir que son geste auguste et démesuré, son truc à faire s'écrouler le monde, c'était seulement une lettre qui tombait dans la boîte.

LXXXIII

COMÉDIES ET PROVERBES

La crise ministérielle dure depuis douze jours, la grève générale depuis deux.

On se fait à tout. Tôt le matin, par des banlieues ordinairement vides, une foule résignée glissait vers Paris, puis s'affalait dans les rues entre les murs indifférents des immeubles qui, peu à peu, la digéraient. Elle ne suait pas l'angoisse (on en avait tant vu !), mais seulement la fatigue et l'ennui démesuré des choses qui finissent. Ni radio ni journaux. Défendues par un scepticisme éprouvé, les têtes exténuées des petites gens qui travaillent encore laissent pleuvoir les fausses nouvelles avec une résignation sans limite. Il semble que toutes les possibilités de la France soient épuisées depuis longtemps. On se survit. Pour combien de temps ?

À l'heure où, écœurée des efforts qu'elle vient de faire pour maintenir quelques heures la fiction du travail, cette foule reflue hors de Paris sans retrouver dans le soir d'été la moindre trace des plaisirs dépassés (« Une veine encore qu'il ne pleuve pas ! »), le président Profiterol attend Mauret-Demors sous les hauts plafonds de l'Élysée. Quand il arrive, il le fait asseoir :

— Où en sommes-nous ?

— Hum... J'ai touché Poulet, Frotte...

— Oui... Oui...

Seul peut-être, de toute la République, le président est vraiment inquiet, et ses longues moustaches blanches, épaisses et démodées, n'expriment plus que la lassitude. Tombaient-elles donc autrement jadis ? C'est peut-être tous

les traits de son visage qui le trahissent. En lui flanquant sur les bras le choix du Premier ministre, la toute dernière Constitution (trois ans à peine) l'a gratifié d'une tâche impossible. Dans son entourage, il s'en plaint : « Nous voici revenus aux plus beaux jours de l'après-guerre... » Mais quel politicien écouterait ce vieillard pour autre chose que pour lui refiler l'ardoise de ses sottises ?

Alors, faute de mieux, pour fabriquer des ministres, il applique une vieille recette qu'il est loin d'approuver : « On prend les mêmes et on recommence. » Ce qui fait que Mauret redit pour l'instant au président ce qu'il proclame depuis des mois dans les couloirs de l'Assemblée : « Il faut un homme nouveau. »

Six jours après le début de la crise, Profiterol l'a chargé de ce qu'il appelle « une mission d'information » auprès des groupes et des partis. À première vue, il est surprenant que le chef de l'État n'ait aucune idée de ce qui se passe dans les divers partis. Il devrait avoir de temps en temps des conversations politiques. Il devrait lire quelquefois un journal ! Mais Profiterol a une excuse : groupes et partis changent d'idée, de conduite et d'exclusives comme change de chapeau une femme élégante.

Les fenêtres du salon argent donnent sur le jardin. Paré de toutes les grâces de la saison, cette oasis a longtemps défendu le palais et son hôte contre les remous du régime. Depuis quelques jours elle n'y parvient plus. Le président sent l'Histoire qui, l'air futé, le regarde par derrière.

Il a d'abord pensé à Mauret. Mauret a refusé. Il ne voit aucune possibilité de réunir assez de parlementaires pour lui constituer une majorité.

— Si l'on pouvait convaincre le parti Panais, nous aurions une combinaison pour trois ou quatre mois, peut-être plus...

Profiterol soupire. Ces partis regorgent d'hommes de bonne volonté, souvent d'hommes remarquables. C'est le système qui est mauvais. Depuis le second Empire, les Français s'obstinent à voter selon leur cœur pour des gens qui n'ont aucune envie de s'entendre et qu'on ne réunira jamais. Du matin au soir le président a reçu les chefs de file et les parlementaires influents. Ils ont fait, comme ils disent dans leur curieux langage « un tour d'horizon ». On a tellement tourné qu'on en a perdu le nord.

— Alors, quel homme nouveau ?

— Mandrusse-Duquert.

Nouveau soupir. Le président paraît surpris. Il ne l'est pas.

— Mandrusse-Duquert... Vraiment ?... Mandrusse-Duquert...

Il connaît, tout aussi bien qu'un autre, l'agitation du député de Cahors, sa rage à se pousser aux premières places, le soin qu'il prend de se mettre en vedette.

— Vous l'avez vu ?

— Non. Je ne vois que les chefs de parti. Et il ne l'est pas. Pas encore... officiellement...

— Dites-moi, mon cher Mauret, vous ne craignez pas que Mandrusse-Duquert ne soit un peu... Comment dirais-je...

— Arriviste ?

— Je ne vous le fais pas dire. Croyez-vous vraiment qu'il ait assez d'étoffe pour diriger la France ? Je sais de lui des combinaisons qui ne l'honorent qu'à moitié. On me dit qu'il a une âme de marchand de tapis...

Mauret accorde que Mandrusse-Duquert a pu donner prise à quelques critiques. « Cependant... »

— Vous savez, Mauret, je n'envisage l'avenir que sous d'assez sombres couleurs. La menace orientale se précise de jour en jour. Sur ce point-là, tous les rapports que nous recevons concordent bien fâcheusement. Vous savez cela aussi bien que moi. À ne rien vous cacher, la façon dont la plupart des derniers gouvernements ont traité les remarques qu'on leur faisait à ce sujet m'a paru proche de la légèreté, pour ne pas dire plus. D'autre part, Mandrusse n'a pas de passé politique.

— Pardon. Il a été une fois ministre.

— Ministre de l'Agriculture et pendant trois semaines. Je ne vous cacherai pas que beaucoup de ses idées m'inquiètent. Il a largement soutenu la révolte de Madagascar...

— Justement. Il me paraît alors plus qualifié qu'un autre pour traiter.

— Oh ! traiter !...

— Vous n'ignorez pas, monsieur le président, l'effet détestable que pourrait avoir sur l'électeur moyen la constatation pure et simple d'une défaite militaire. Au lieu de dire : « Nous sommes battus », nous dirons à cet électeur moyen : « Nous traitons parce que le ministère actuel était depuis longtemps décidé à traiter... »

— Je vois. Jusqu'ici tous les gouvernements ont essayé de laisser la décision à leur successeur. Il devient évident qu'il faut éclaircir cette situation.

— Évident.

— Mais il n'y a pas, hélas ! que Madagascar. Il y a cette grève qui est irritante et surtout l'inconnue russe. Nous allons, d'un jour à l'autre, avoir à

faire à une pression russe dont nous ne pouvons deviner ni la date, ni l'intensité, ni les moyens. Jusqu'ici, chaque fois que la France a été menacée de destruction, il s'est trouvé un homme, — une fois même, ça a été une femme — pour dire « non » et réparer ce qui ne paraissait plus du tout réparable. Croyez-vous que Mandrusse-Duquert soit l'homme qu'il faut pour dire « non » ?

Mauret répond n'importe quoi. Il parle d'exclusives, de dosage politiques ; il en revient à la nécessité de trouver des hommes nouveaux. En fait, il pense à autre chose.

Mauret est un homme extrêmement honnête mais nullement désintéressé. Il est honnête à sa façon, une façon qu'on ne saurait proposer au premier venu et qui ne gagnerait pas à être publiée.

— C'est grave, vous savez, de désigner Mandrusse... C'est une lourde responsabilité...

Il n'écoute pas ; tendu vers un but, il cherche un biais pour l'atteindre. Il s'est toujours accroché à son ministère de l'Économie nationale. S'il n'a jamais subordonné une soumission quelconque au versement d'un pot de vin, il a, par contre (et souvent), accepté aisément des cadeaux. Il les accepte une fois le contrat signé ; pas avant. Jamais il n'a fait tort d'un franc au contribuable ni à l'État.

Or, Mandrusse-Duquert est un adjudant flic. Nul n'ignore qu'il entretient — Dieu sait comment ! — une police perfide qui lui rend compte de tout. On assure qu'il possède une fiche par député.

Que, sur ces fiches, il consigne en détail les frasques intimes de M. Caudal-Denfert, c'est de peu d'importance, d'autant qu'il s'agit là du secret de polichinelle. Mais il connaît bien d'autres choses ! N'a-t-il pas trouvé moyen de savoir — et avec quelle précision ! — ce que Mauret a touché sur la construction de l'autoroute du Nord ! Sans scrupules, sans

dignité, il va se servir de ce renseignement pour voiler sa folie d'ambition du prétexte du bien public. La vertu convient aux apprentis dictateurs. Mandrusse est homme à replacer la guillotine sur la place de la Concorde mais non pas à accepter le don d'une douzaine de mouchoirs. Honnêteté agressive parce qu'elle n'est pas naturelle.

— ...parce que, n'est-ce pas, murmure le président, diriger la France, c'est tout de même succéder à Louis XIV !

Une réflexion d'un autre âge ! Mauret doit à tout prix désarmer Mandrusse. C'est, du reste, lui faire à son avis un fameux tour de cochon. Ce gouvernement, sans avoir plus d'autorité ni de stabilité que les autres, va devoir prendre des décisions. Le marchand de tapis le sait mais il a bien trop envie du pouvoir pour refuser. Après tout, rien ne prouve qu'il fera tellement plus de sottises qu'un autre ! et, puisque de toute façon il sera président du Conseil d'ici peu, autant qu'il le soit grâce à Mauret-Demors... Cela, il l'apprendra tout de suite. On s'en chargera !

— Je vais réfléchir..., dit Profiterol.

Il paraît décidé. Mauret, que troublait une inquiétude informe, se trouve tout à coup mieux. Voilà un scandale évité. Malheur à celui par qui le scandale arrive.

Berlin. Nuit. Deux heures.

Commencée juste après le dîner, la conférence a été ce que Wheeler imaginait : décevante. Berlin sera difficilement défendu. Mais, pour des raisons politiques, Washington veut en faire une plate-forme inexpugnable. C'est, aux yeux de Wheeler, presque impossible.

La conférence s'est éternisée. Pour ne pas attirer l'attention, les officiers américains sont partis un à un. À quelques minutes d'intervalle leurs

voitures ont démarré presque silencieusement. Wheeler et Harding restent parmi les derniers. Bleue de la fumée des cigarettes, l'atmosphère de l'immense salle est irrespirable. Quand le général ouvre la fenêtre et se penche au balcon, l'air de la nuit nordique pénètre brutalement, chargé des parfums d'une végétation humide venue des lacs, des longues étendues sableuses, des bois de pins penchés sur l'eau tranquille du Wannsee. Il ne fait pas froid, mais frais. Quand le chauffeur arrive :

— Allons... dit Wheeler.

Harding n'est pas à l'aise. Il eût souhaité que la voiture du général fût accompagnée d'une garde solide. Quand il en parle, une fois de plus :

— Vous m'avez dit ça à chacun de mes voyages. Je ne prétends pas que Berlin soit sûr, mais je crois que le meilleur moyen de nous faire attaquer serait de prévenir de notre passage. Personne ne s'intéresse à une voiture qui circule seule dans la nuit. Du reste, à part ceux qui étaient là ce soir, tout le monde me croit encore à Paris...

Harding grommelle quelque chose. Le général n'entend pas. Il a d'autres soucis.

Tous les renseignements semblent confirmer ce dont on se doutait déjà : l'attaque est une question d'heures. Les concentrations de troupes qui se poursuivaient depuis quinze jours ont pris fin. La masse colossale des divisions rouges entoure la ville, assiège la frontière de l'Ouest, tout comme dans les guerres de jadis. Et personne, pas même Wheeler, ne peut résoudre la plus grande inconnue de cette guerre qui vient. Qu'utilisera-t-on comme armes nouvelles ? Pour lui, il aurait tendance à voir la guerre de demain comme très semblable à celle d'hier. Il jurerait que cet écrasement universel, que cette explosion de la planète n'a aucune chance de se produire. Si les Russes déclenchent une guerre, utiliseront-ils les armes nucléaires ? Peu probable. Ils leur préféreront le vieux truc des Sudètes, celui qui avait

autrefois réussi à Hitler : le pourrissement du pays attaqué, la stérilisation de l'arrière, la castration de l'ennemi.

Et c'est pour cela qu'il est anxieux. Cette forme de guerre a déjà, dès maintenant, presque réduit à néant les défenses de la France. Les Français, perdus dans leurs marchés parlementaires et dans leurs divisions politiques, ne sont pas capables d'un sursaut d'énergie. D'une lâcheté incompréhensible (que ne sont-ils ce qu'ils ont été !) ils ne se défendront même pas. L'Allemagne tiendrait, mais l'Allemagne, c'est un rideau. Des plans qui ne sont même plus confidentiels prévoient tous un repli sur le Rhin, c'est-à-dire sur la France. Quelle faute !

La voiture démarre. Pour éviter les grandes avenues elle s'enfonce dans des rues étroites, bordées de maisons propres, endormies, sur lesquelles l'éclairage de la rue projette une clarté blanche. Harding ne dit rien.

Wheeler a vingt fois tenté de faire triompher un autre plan. Il sait, lui, que la France n'est pas défendable et moins sûre encore que ce Berlin de nuit où la voiture file dans un dédale de rues vides. Il fallait s'appuyer sur l'Allemagne. Trop d'Occidentaux jugent encore la France d'après des souvenirs de la guerre de 14. C'est le malheur de l'Occident d'avoir à défendre une nation âgée et faible et de devoir soutenir un peuple effondré. Ce sont des choses qu'il ne peut pas dire, même à ses subordonnés, même à ses collègues. Mais on a fait, cette nuit, tant d'allusions aux incertitudes françaises qu'il ne peut pas ne pas voir que ces incertitudes françaises sont devenues, pour tous, une obsession. Le plan occidental, celui qu'il a sous le bras, est vicié à la base si le point d'appui français ne tient pas. Car il sait, lui, ce que personne d'autre ne sait en Europe, ce qu'il n'a même pas dit ce soir aux officiers supérieurs qui l'écoutaient : les États-Unis ne défendront l'Europe que si l'Europe soutient le premier choc. Si les troupes européennes se débandent, les Américains repasseront l'eau...

Harding parle à mi-voix maintenant. Il pense déjà à l'avion qui, demain matin, doit les ramener tous les deux à Paris.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

À un croisement apparaissent des uniformes. La rue est barrée. Un soldat américain leur fait signe de passer à droite. Il a reconnu des compatriotes et salue. Harding fait arrêter la voiture et il parle. Quand elle repart, il explique :

— Je voulais m'assurer qu'il était bien Américain ?...

— Pourquoi ?

— Parce qu'à droite, nous frôlons le secteur russe !

— Qu'est-ce que c'était ? Des travaux ?

— Non, une voiture en travers.

— Un accident ?

— Peut-être...

Le chauffeur est inquiet. Harding aussi. Wheeler pense :

« Ces Français vont nous trahir. Non seulement ils ne nous aideront pas, mais ils vont nous tirer dans le dos... »

Et, là-dessus, le chauffeur s'arrête brusquement.

— Que se passe-t-il ?

Le chauffeur ne répond pas tout de suite. Penché par la portière, il cherche un écriteau.

— Je me demandais si...

— Quoi ?

— Je ne sais pas. Je croyais me souvenir que, par ici, nous risquions d'entrer en secteur russe...

— Vous avez vu l'écriteau ?

C'est ce qu'il cherchait. Il suggère que, peut-être, il vaudrait mieux revenir. Ce quartier ne lui dit rien qui vaille. Mais il n'y a pas d'écriteau.

— Il me semblait pourtant l'avoir vu par ici...

— Marchez doucement...

Non. Il n'y a rien. Tous trois connaissent l'aspect de ces écriteaux aux longues pattes rédigés en trois langues qui indiquent le changement de secteur. Mais on ne voit ni l'écriteau, ni la barrière qui devrait fermer la rue. Le chauffeur a rêvé.

— Je voudrais rattraper la rue de tout à l'heure...

Sous la clarté froide toutes les rues se ressemblent. Pas un passant, pas une voiture.

— Je crois, dit Harding, que mieux vaudrait revenir...

La voiture ralentit... Mais d'où surgissent tous ces soldats ? Ils entourent la voiture.

— Je m'en doutais, dit Harding. Il n'y a pas de fumée sans feu...

Les uniformes de ceux-là ne sont pas américains.

Paris. Trois heures plus tard.

— Mon pauvre chéri !

Mme Profiterol ne dormait que d'un œil. Le bruit de la porte qui s'ouvrait vient de la réveiller et, tout de suite, elle a compris que son mari était exténué. Elle se lève, elle enfile son peignoir et commence à s'affairer.

— Cinq heures du matin ! Mais tu veux donc te tuer !

En dépit des grandeurs qui leur sont advenues, M. et Mme Profiterol ont gardé l'habitude de dormir dans le même lit. Le président enlève sa veste, apparaît en bretelles et envoie promener ses chaussures.

— Maintenant, ma poule, tu vas dormir !

— Je vais m'allonger, en tout cas.

— Non. Tu vas dormir. Alors, qui est-ce ? Mandrusse-Duquert ?

— Ce n'est personne.

— Comment, ça n'est pas fini ?

Depuis qu'il a quitté Mauret, le président n'a pas cessé de recevoir des hommes politiques. Ce ne sont plus des tours d'horizon mais des tours de valse.

— Je vais te faire un bon café, ma poule...

— Ah non ! pas de café. J'en ai pris sept ou huit tasses !

— Alors, du chocolat ?

— Oui, si tu veux. Du chocolat.

Le chef de l'État hagard, verdâtre, lèvres pendantes, moustache pendantes, recru de fatigue, tourne en caleçon dans la chambre beaucoup trop grande tandis que la présidente s'affaire dans la salle de bains.

Elle n'est pas radieusement belle, la présidente. Surtout maintenant dans son peignoir à fleurs. D'abord, elle est énorme et ce n'est pas le régime de l'Élysée qui la fera maigrir. Mais elle est ici ce qu'elle a toujours été : une femme d'intérieur et qui s'occupe de sa famille. Elle fait sa petite cuisine dans une bouilloire électrique.

— Pourquoi n'appelles-tu pas Mandrusse ? Tu me disais que lui seul peut trouver une majorité.

— Parce que c'est un traître...

— Mais tu l'avais déjà désigné... Il y a quelques mois.

— Pour être tranquille et pour qu'il me fiche la paix. À ce moment-là j'étais sûr qu'il n'avait aucune chance. Maintenant, c'est différent...

— Alors, appelle Cazenavet puisque tu as confiance en lui.

— Non. Cazenavet n'aurait pas cent voix.

La présidente apporte dans une tasse assez belle un chocolat appétissant. Profiterol, qui s'est mis au lit, prend la tasse et remercie du regard.

— Écoute, ma poule, c'est Mandrusse qui a fait les bêtises, n'est-ce pas ?

— Et quelles bêtises ! Pas des bêtises, des crimes !

— C'est ce que je pensais. Alors, c'est lui qu'il faut appeler. D'abord parce que ce ne serait pas juste de repasser le paquet à un autre, ensuite parce que, qui sait ! il aura peut-être des remords ! Allons, tu dors. Donne-moi la tasse, tu vas la renverser. Je tire les rideaux. Comme on dit chez moi : « Qui casse les verres les paie ! »

Sept heures. On sonne. C'est le téléphone. Il y a tout de même quelque chose qui marche pendant une grève générale ! Mandrusse déjà prêt, déjà vêtu y court. Il est seul dans l'appartement. Sa femme est à Cannes. Elle y dépense l'argent de papa.

C'est Mauret-Demors qui, très en forme, le salue :

— Bonjour, mon cher président...

— Quoi ?

Au bout du fil, un petit rire :

— Oh ! Je n'anticipe que très peu sur les événements de la prochaine journée... J'ai le plaisir de vous annoncer que, sauf retournement tout à fait imprévu, Profiterol va faire appel à vous.

— Vous l'avez vu ?

— Pas depuis hier soir. Mais je viens de voir à l'instant quelqu'un qui quittait l'Élysée à cinq heures du matin. Tout à fait entre nous, c'est Boutencourt. Il m'a confirmé ce que je savais déjà : vous serez appelé dans la journée.

— Pourtant, Profiterol ne m'aime guère !

— Mon cher, il ne voit personne d'autre pour constituer le ministère et trouver une majorité. Pour ma part, j'étais, dès longtemps, arrivé à cette conclusion. J'ai été assez heureux pour la faire partager...

Mandrusse sait fort bien les raisons pour lesquelles Mauret lui a été un si bon avocat. Mais il y a de quoi mourir de rire : de cette gratification, touchée sur l'autoroute du Nord, il a entendu parler mais il n'a pas la moindre preuve. Et, après tout, qu'y a-t-il là-dedans de vrai ? Probablement quelque chose... mais peut-être presque rien !

Il répond. Il remercie. Comme il va pour raccrocher, l'autre ajoute :

— À propos, vous savez la nouvelle ?

— Quelle nouvelle ? Il y en a une autre ? Personne ne m'a téléphoné depuis hier soir.

— Une nouvelle, mon cher président, qui risquera peut-être de vous compliquer la vie...

— De « nous » compliquer la vie... Car je compte bien sur vous pour l'Économie. Mais cette nouvelle ?

— Elle est de première importance : Wheeler et son aide de camp se seraient, cette nuit, réfugiés en zone russe.

— Par exemple !

La joie de voir comblé l'espoir de tant d'années atténue quelque peu les réactions de Mandrusse. Sa première phrase est cependant l'expression de ce que pense Mauret :

— La défense occidentale est foutue ! Vous dites qu'il s'est réfugié librement ?

— On le dit.

Il se gratte la gorge : Wheeler a foutu le camp et il tient le pouvoir. Pour les Français comme pour les autres, un malheur n'arrive jamais seul...

LXXXIV

ENCORE LA PAIX, DÉJÀ LA GUERRE

Breuil n'avait pas revu Jarteaud. Comme il sortait, sa sourde inquiétude s'envola. Un tohu-bohu presque joyeux de voitures s'écoulait dans la rue banale, plus badigeonnée de tons excentriques, dans le clair soleil du matin, que si Paris, la nuit, eût été transporté par enchantement sur la Côte d'Azur. Il tira un petit carnet :

« Je sévis dans quel quartier, ce matin ? Tiens ! Ménilmontant ? J'irai voir les Schatz... »

Il y passa vers neuf heures. Terminée le lendemain même de la désignation de Mandrusse-Duquert, la grève avait appris à beaucoup de Parisiens ce que Breuil savait déjà : qu'on peut marcher à pied dans Paris. La complicité du soleil faisait le reste, les trottoirs grouillaient.

Il monta l'étroit escalier, sonna, fut surpris dès la porte ouverte de ce qu'il aperçut. Mme Schatz était en pleurs. Dans l'appartement où oscillait sa massive et rondouillarde personne, il semblait qu'il y eût eu la guerre.

— Ah ! monsieur Breuil !

Bien qu'elle sût son prénom et qu'il fût son cousin, elle continuait à dire « monsieur » et « Breuil ». Elle ressentait, en le voyant, une joie démesurée, exhalée en petits rires, entremêlés de larmes :

— Oh ! je suis si contente ! je disais à Schatz : « Il faudra vraiment, chez lui, tu vas le voir... »

Breuil demandait tout de même :

— Qu'est-ce qui se passe ?

Le déluge reprit de plus belle :

— Schatz, il veut que nous partons en vacances...

— Et alors ?

— Et alors, il dit nous revenons jamais...

— Quoi ?

— Nous partons...

— Pour aller où ?

Il avait parlé un peu vite. En posant la question, il s'aperçut quelle évoquait des tragédies. Toutes les grimaces cessèrent à la fois. Mme Schatz devenait brusquement grave :

— Je ne sais pas...

Béante sur l'air limpide et le ciel invraisemblable, la fenêtre encadrait, au-dessus des dernières feuilles d'un platane, un paysage de constructions anciennes, piquetées de trous noirs. La grosse femme ne semblait rien voir. Peut-être, au-delà des murs, au-delà de la ville, son regard inventait-il une route qui fuyait vers l'horizon bleu, puis plus loin, toujours plus loin, accrochée sans espoir à cette boule idiote assez diaboliquement faite pour qu'on y pût toujours courir sans en trouver jamais la fin. Tremblantes, ses lèvres plus que sa voix articulèrent encore :

— Je ne sais pas...

Elle lorgnait, égarée, les meubles de bois sombres aux formes compliquées. Puis, elle secoua la tête, gênée du temps perdu :

— Aidez-moi, je vous prie. Je vous explique bien le tout... Tenez, prenez la couverture. Attention ! Bien le milieu... Là, comme ça. Dans les plis... Merci. Maintenant, l'autre, la même chose... Schatz, il dit les Russes, ils viennent bientôt dans Paris...

— Ah ! Lui aussi, il croit ça ?

— Il dit, il a des renseignements. Ça va vite avec vous. Merci, je vous prie. Merci. Le dessus de lit, maintenant... Vous ne pensez pas je vais laisser ça aux Cosaques, non ! Il a deux ans. Il est comme neuf et, dedans, c'est laine spéciale, très chère... Schatz...

— Mais où est-il ? Il ne travaille pas aujourd'hui ?

— Oui, oui, je vous explique... Patientez seulement ! Nous partons. Il est allé chercher la voiture dans le garage...

C'était attendrissant. Derrière les ridicules de cette femme pleurnicharde qui, menacée du retour des pires aventures, s'occupait de son édredon comme elle s'en fût occupée sous un tir de barrage où, deux minutes avant qu'on lui fermât les yeux, Breuil retrouvait d'un coup toutes les vertus de sa race. Geignarde et comédienne, Mme Schatz, dans toutes les tempêtes, maintiendrait l'essentiel, éternellement semblable aux femmes de l'Écriture, le vrai soutien du monde. Il eût aimé s'ouvrir à Jarteaud de ces pensées bourgeoises. Mais l'eût-il convaincu ?

— Le voilà...

Son oreille subtile avait, dans l'escalier, reconnu le pas de son mari. Il entra :

— Tiens ! Breuil...

Il ne pleurait pas, lui, mais il avait l'air contracté.

— Sarah t'a dit ?

— Oui, mais vous êtes fous ! Qu'est-ce qui vous prend ?

— Viens avec moi !

— C'est l'enlèvement du général qui te fait cet effet-là ? Après trois jours, tu devrais te remettre !

Il entraîna le jeune homme dans son cabinet dentaire. La pièce semblait la seule de la maison à garder son aspect normal.

— Tu sais, Breuil, il faut qu'aussi tu partes...

— À cause de...

— À cause de Mandrusse !

Breuil se demanda s'il fallait rire, sentit à temps que, par son étrangeté même, l'idée méritait d'être examinée.

— Je ne vais pas te faire remarquer que, des changements de ministres, il y en a tous les deux ou trois mois et que personne n'y fait attention. Alors ?

— Breuil, est-ce que je t'ai dit que Mandrusse, je connaissais bien ?

— Que tu le connaissais... Enfin, que tu l'avais connu autrefois...

Le dentiste était agité. Gêné par son fauteuil, il marchait nerveusement dans la pièce minuscule. Un derrière large et bas, des épaules étroites lui faisaient une forme pyramidale. La fenêtre ouverte donnait sur une cour sonore. Il la ferma :

— Il a la haine pour Français... Tu sais, j'étais dans le collège avec lui. Alors à moi, qu'il pouvait parler sa langue, il disait toujours : « Politique je

ferai, pour me venger... » et, ensuite : « Comme ça, ce sale pays, il explose ! »

— Mais ça ne prouve rien ! Tous les jeunes gens disent des choses comme ça. Moi, j'ai des copains qui...

— Breuil, tous les jeunes gens, ils ne sont pas Juifs !

— Mais...

Schatz lui mit la main sur l'épaule :

— Il faut me croire. Je connais Mandrusse : un démon, c'est. Un démon...

— Eh bien, mettons que ce soit un démon ; mais que pourra-t-il faire, tout démon qu'il puisse être ?

— La porte aux Russes, et toute grande, il ouvrira. Ou la guerre. Et s'il y a la guerre, Mandrusse il sera un traître. Et, tu sais, Breuil, le traître il n'aime pas l'argent, c'est celui-là le dangereux... Toujours il fera le plus mal pour la France...

— Et c'est pour ça que tu abandonnes Paris, ta situation, ton cabinet ?

Schatz secoua la tête :

— Rien. En vacances, je pars, maintenant, tout simplement. Mais à Sarah je dis, et à toi aussi, confidentiellement : « Paris, nous ne revoyons jamais... Jamais... Jamais... »

On sonna et, presque tout de suite, une vieille toupie entra dans la pièce. Elle s'agrémentait d'un chapeau perché dangereusement sur son crâne en pain de sucre. Il semblait que son menton touchât son nez pointu. Elle paraissait, en parlant, mâchonner de la bouillie :

— Il est réparé, mon dentier ?

L'autre, déjà, s'élançait vers une armoire qui s'efforçait d'être blanche et avait dû y parvenir quelque trente ans plus tôt.

— Madame Bonjus, mais bien sûr ! Très soigneusement je le faisais ! Grand luxe...

Il ne songeait pas à la faire asseoir. Comme elle ouvrait la bouche pour répondre, il y entra le dentier d'autorité :

— Voilà. Bien servi. Mieux que des dents !

Breuil en profita pour s'éclipser en douce. La vieille ne pouvait plus parler du tout et Schatz lui expliquait que c'était la vraie preuve que tout irait bien, que c'était toujours comme ça, que ça faisait le grand luxe, justement comme à Hollywood... Breuil se retrouva dans la rue chaude.

Ensuite, il expédia sans courage ses visites aux marchands de couleurs. Vers midi, il déjeuna d'un café crème sur un zinc, en lisant son journal, obsédé par des idées de plein air, d'eau tiède, de vie en maillot sur la Côte d'Azur.

— Vous avez des croissants ?

Pourquoi d'Azur ? Tous les souvenirs qu'il avait de ce pays-là s'ordonnaient autour d'une uniforme couleur jaune. Même pas besoin de fermer les yeux pour évoquer les murs jaunes des maisons de la Croisette, le sol jaune des rues, surtout la lumière jaune. Pour la première fois de sa vie, il pouvait s'offrir vraiment des vacances. En août. Mais que se passerait-il d'ici le mois d'août ?

Tous les journalistes continuaient à s'exciter sur la disparition du général Wheeler. Ceux de tendance communiste affirmaient qu'il s'était réfugié de son plein gré à Berlin-Est, les autres qu'il avait été enlevé. Le Français

moyen, lui, restait dans l'expectative de renseignements nouveaux et s'intéressait fort peu à l'affaire. Breuil, à côté du titre énorme qui remplaçait les certitudes absentes, trouva quelque chose qui lui parut plus lourd de sens : la déclaration du président du Conseil ; c'était un appel au calme. Il le lut plusieurs fois : « Toutes les informations concordent pour nous assurer que la grande nation russe n'a pas de visées territoriales sur notre pays. » Le laïus était long. Il se terminait par l'affirmation que l'armée française se tenait prête à toute éventualité.

Quand il sortit sur le boulevard Saint-Michel, après un long trajet de métro, il trouva la foule plus anxieuse qu'à Ménilmontant. Sans doute, ici, réagissait-elle davantage.

Avec le milieu du jour, l'air léger du matin cédait la place à une lourde chaleur. Une réflexion qui traînait partout s'imposa à loi : « On ne déclare de guerre que pendant l'été... »

Aucune envie de travailler. Il le fit quand même, réservant à ses patrons de bazars et à ses marchands de couleurs les mêmes mensonges éculés qu'il n'avait plus la moindre envie de varier. À la sixième boutique, il y renonça. Il irait s'asseoir au Luxembourg, bien que ce fût le jardin de Paris qui lui plût le moins. Un peu dépeuplées déjà par les départs en vacances, les allées lui parurent tristes. Elles traversaient sans fantaisie des plantations trop régulières où les arbres sortaient du sol comme d'un dur macadam. Il se laissa tomber sur un banc, en face du grand bassin, triste, lui aussi, centré par son jet d'eau droit comme un I qui ne rafraîchissait pas l'air. Des femmes désœuvrées, des gosses braillards l'entouraient. Cet enlèvement de Wheeler était-il vraiment si important ? Wheeler n'était tout de même pas, dans l'organisation atlantique, le seul militaire compétent. Mais, peut-être, les Russes songeaient-ils à décapiter l'organisation occidentale bien moins qu'à obtenir du général quelques renseignements d'importance. Si c'était cela, ils allaient le torturer, voire même organiser un de ces procès préfabriqués où l'accusé, d'une voix puissante, expose avec mille détails des

machinations fantastiques avant de s'entendre condamner à mort en déclarant que c'est très juste.

Des enfants se chamaillaient au bord de l'eau pour la possession d'un bateau tout cassé. Une bonne femme qui tricotait leur cria de se taire, d'être sages, les priva trois fois de dessert, leur promit des fessées prodigieuses, des vies entières passées au pain sec dans un cabinet noir. Quand elle vit qu'ils ne l'écoutaient pas, elle se replongea dans son tricot dont elle comptait les mailles en annonçant des cataclysmes, la fin des temps, seules conséquences logiques d'une époque où les enfants ne voulaient plus obéir.

C'était encore la paix. Que prévoyait-elle, cette bonne femme ? Rien ? Breuil la regarda du coin de l'œil. Elle n'était plus jeune. Elle avait sûrement vu deux guerres. Elle avait égrené tous ses jours dans un siècle impossible. Elle était faite aux drames. C'était encore la paix, c'était encore la paix...

L'après-midi passa. Breuil ne se demanda pas vite pourquoi il était mal à l'aise. N'était-ce pas normal que tous les Européens, aujourd'hui eussent le cœur serré ? Plus tard, la raison de sa gêne lui parut différente. Il avait encore son journal sous le bras. Il le relut : « Toutes les informations concordent pour nous assurer... » Et l'armée française, indéfectiblement prête à toute éventualité ! À celle-là, il ne manquait jamais le moindre bouton de guêtre. Les plus énormes piles se recevaient sous le signe d'une préparation supérieure. Mais la bonne foi du ministre qui avait rédigé ce communiqué ne résistait pas à un semblant d'examen.

« Mais alors, pourquoi disent-ils cela ? Que croient-ils exactement au ministère ? Ils ne sont pas sincères, c'est exclu. Alors ? »

Alors ?

Non, impossible que, sur les intentions russes ils fussent à ce point jobards. Donc, c'est qu'ils comptent sur autre chose. Sur quoi ? « Je veux bien qu'ils soient obsédés par leurs petites histoires de majorités, mais ils

sentent aussi, comme les autres, que tout s'écroule que leurs préoccupations habituelles n'ont plus de sens. Ce ne sont tout de même pas des idiots ! »

Il fallait faire la part de l'envie, au demeurant fort honorable, d'éviter une panique, de calmer les esprits. Mais une panique évitée pour vingt-quatre heures, c'est un piètre résultat. Qu'arriverait-il quand les Français en viendraient à se dire :

« Notre gouvernement n'a rien prévu. Il s'est trompé dans une circonstance capitale. »

Or, ceci, ils allaient se le dire dans quelques jours au plus tard, au moment où ils auraient le plus grand besoin de confiance.

« Les dirigés, songeait Breuil, ont besoin de croire à la clairvoyance des dirigeants. Tant d'années de démocratie n'ont rien pu pour dissiper le prestige dont jouit le moins génial des gouvernements. Chaque Français veut croire que les ministères entassent des renseignements auxquels il n'a pas accès. Chaque Français risque de prendre bientôt son gouvernement en flagrant délit de bêtise crasse et d'imprévoyance infamante... »

Quant au résultat positif, il lui paraissait plus dangereux qu'autre chose :

« Évidemment, ce soir, vingt ou trente millions de Français vont se sentir rassurés par ce communiqué. Même les plus hostiles à Mandrusse, même ceux qui vont clamant partout que nous sommes menés par des crapules, vont se dire : « Ce n'est pas possible. La farce serait trop grosse, cet homme-là sait ce qu'il dit... »

« Et, après tout, si c'était vrai ? Si le gouvernement avait réellement des renseignements lui permettant d'espérer que les Russes s'en tiendront là ? Impossible ? Alors, ce serait Schatz qui aurait raison ? Cela, ce serait beaucoup plus grave. »

Il n'osait pas penser :

« Beaucoup plus grave pour moi ! »

Comme si tous les hommes, ce soir, n'avaient pas une bonne raison de faire de la circonstance une affaire personnelle ! Pas de doute ; tout cela méritait qu'on considérât comme possible l'affirmation du cousin dentaire !

Sur la chaise voisine, la femme pliait son tricot près des gamins réconciliés qui se tenaient par la main.

— Donnez-moi votre bateau.

Il était tout mouillé.

— Claude, ne lâche pas ton frère. Attendez-moi à la grille. Sinon, vous allez vous faire écraser...

Breuil croyait avoir pensé très sérieusement à la guerre et s'apercevait qu'il n'avait jamais pensé vraiment qu'à la victoire. La fin des deux dernières guerres était une pente dangereuse où glissait toute la France. Mais la proclamation gouvernementale avait un effet tout à fait opposé à celui qu'elle souhaitait. Du moins sur lui...

« Je vais me faire casser la gueule parce que les chefs français sont des incapables à coup sûr et, peut-être tout simplement des traîtres. Je crois pouvoir faire mieux qu'un cadavre inutile... Et pourquoi pas Israël ? »

Y avait-il jamais pensé ? Que l'État juif vécut, existât, fût réel, le surprenait comme une nouveauté. Sous la carapace fissurée de ses sentiments habituels en apparaissait un nouveau, impérieux, frémissant. Se pouvait-il que ce fût l'appel de la patrie ?

« Je crois pouvoir faire mieux qu'un cadavre inutile. »

Puis, aussitôt :

— Ah ! par exemple !...

Il avait parlé tout haut. Perdu dans ses réflexions, il venait seulement de lever le nez en passant la grille du parc. La place Edmond-Rostand (il y était passé si peu d'heures plus tôt !) offrait un spectacle étonnant. Presque toutes les voitures montaient vers Alésia, chargées d'objets extraordinaires, de valises sur le toit, de paquets informes, de paniers, quelquefois de matelas. Il se dit :

« Ceux-là ne sont pas gouvernementaux... En voilà qui croient à la guerre... »

Mais il n'avait pas envie de rire. Tous les passants avaient une drôle de tête. Au coin de la rue Soufflot, une petite foule stationnait devant un éventaire de journaux.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Oh ! ça va mal... On attend les canards...

« Somme toute, songea-t-il, nous sommes en plein dans l'âge de l'information par radio. Or, cette foule continue à attendre les journaux. Assez rassurant ce respect de l'information lue par rapport au peu de confiance qui entoure l'information entendue... »

Le kiosque, en vitrine, n'exposait plus que des revues et des hebdomadaires. Toutes les couvertures représentaient, dictatorial ou attendri, astucieux ou agressif, un visage de femme souriante, et les hommes, quand il y en avait, ressemblaient aussi à des femmes. Plusieurs voix à la fois crièrent :

— Voilà !

Ce n'était pas un cycliste mais une petite voiture qui déchargeait tout un paquet de journaux. Les gens tendaient le cou pour voir les gros titres. Ils

avaient l'air hébétés. Breuil songea : « Mauvais signe ! »

Il était loin. La foule ne glissait que lentement vers le kiosque. Du reste, il savait déjà la nouvelle.

Une vieille femme, parlait toute seule, à mi-voix. Un petit ouvrier goguenard s'en allait en proclamant, faussement réjoui :

— Alors, ça recommence ? Vivement la guerre qu'on se tue !

Il sortit sa pièce. Pressé par les épaules de ceux qui l'entouraient, il approchait tout de même. Les trois journaux du soir portaient le même titre : « Les troupes russes sont entrées en Allemagne de l'Ouest. »

Seul l'un d'eux ajoutait, en caractères semblables :

« Que va faire l'Amérique ? »

Ce n'était plus la paix.

Tandis qu'au Quartier latin, Breuil, moins attentif à son journal qu'au désordre d'idées nouvelles dont il n'arrivait pas à se défendre, descendait vers la Seine par un trottoir bondé de passants qui s'interpellaient, Delatre, dans son petit bureau, triait calmement son courrier.

— Tiens, dit-il, une lettre de Cervel...

Il l'ouvrit et lut :

Marseille, 9 juillet.

« Mon cher ami,

« Il y a longtemps que je songeais à t'écrire, et je l'aurais fait de toute façon pour te féliciter de ce qui me paraît être un brillant succès commercial. Hélas ! je le fais aujourd'hui pour une autre raison, ayant à t'annoncer une bien triste nouvelle à laquelle je sais que tu seras sensible. J'ai eu l'immense malheur de perdre ma chère femme dans un affreux accident. Le grand chagrin que je ressens m'empêchant de recevoir qui que ce soit, je trouve enfin un moment pour t'écrire et le calme qu'il faut pour t'entretenir de nos affaires.

« J'en finis d'abord avec le malheur qui me frappe. Tu sais, qu'en dépit de petits dissentiments (il y en a dans tous les ménages et les nôtres étaient surtout dûs aux ennuis d'argent que j'avais à Paris et que j'aurais certainement surmontés), nous étions, ma femme et moi, tendrement unis. Cette affection nous faisait souvent rechercher un peu de solitude. Les environs de Marseille sont fort beaux et j'avais pris, depuis un certain temps, l'habitude de la mener en voiture à la tombée de la nuit, tantôt sur l'Estaque et tantôt sur la route des calanques. (Oui, j'ai de nouveau une voiture. Ma situation actuelle me le permet aisément.) Nous faisions ensemble une petite promenade en admirant le soleil couchant, puis nous revenions à la maison où nos enfants nous attendaient. Hélas ! qui m'aurait dit que l'une de ces promenades allait finir en drame !

« Sache donc que, lundi dernier, nous avons pris, comme à l'ordinaire la route de Cassis, puis un petit chemin que nous connaissions et nous nous sommes promenés le long des falaises qui dominent la mer. Je confesse que c'était imprudent car une pluie récente avait rendu le sol glissant mais tu sais bien qu'on ne pense pas à tout.

« Quoi qu'il en soit, je marchais devant elle quand j'ai entendu un grand cri. Le temps de me retourner et je l'ai aperçue qui tournoyait dans le vide avant de s'engouffrer dans la mer. Il n'y avait personne en vue et je ne vois pas ce que j'aurais pu faire.

« Voilà, mon pauvre ami, les tristes nouvelles. On n'a pas, jusqu'ici, retrouvé le corps. Pour moi, j'ai eu, en plus d'un chagrin bien compréhensible, de graves difficultés avec les policiers qui sont des gens sans éducation. On m'a retenu plusieurs heures au commissariat pour me poser les questions les plus déplacées dans ces pénibles circonstances. Je ne sais ce qui serait arrivé si, jouant le tout pour le tout, je ne m'étais décidé à prévenir le commissaire de ma parenté avec le président Caudal-Denfert, ajoutant que je n'hésiterais pas à faire agir si l'on persistait dans cette révoltante attitude. On m'a relâché avec des excuses et le commissaire veut assister à la cérémonie funèbre.

« Bien entendu, je t'écris surtout pour t'annoncer ce drame. Mais tu sais que je suis — j'ose m'en vanter — un homme d'affaires et je ne pense pas que mes sentiments, si douloureux qu'ils puissent être, dussent m'empêcher d'envisager les nécessités d'une vie matérielle de jour en jour plus difficile. J'ai, en outre, des devoirs envers mes chers enfants. Pour me consacrer plus efficacement à eux, je m'efforcerai de trouver une femme courageuse et chrétienne qui s'occupera d'eux et pourra, le temps aidant, me faire oublier ma chère disparue. Mais il n'est pas encore temps de réorganiser ma vie. Je suis un homme de traditions et réglerai cette question-là quand le temps en sera venu.

« Je t'écris donc pour te parler d'affaires. Je sais ton succès et t'en félicite de tout cœur. Je n'avais jamais douté que les dons brillants qui sont les tiens ne fussent utiles, même dans un domaine qui ne t'était pas habituel et dont, comme tu me le disais si justement, on a tendance à toujours s'exagérer les difficultés pratiques. Je ne cesse de me réjouir que tu aies réussi à infuser un sang nouveau à notre vieille maison, J'écoute à la radio et je vois dans les journaux tes si ingénieuses réclames. Je suis assuré de l'avenir brillant de Superlavor.

« Pour aborder le sujet de ma lettre, je voudrais que tu saches que je suis toujours à ta disposition. En effet, je te rappelle que la famille de ma chère

épouse possède toujours vingt pour cent des parts. D'autre part, non seulement j'en ai gardé vingt, mais la moitié seulement de la somme due a été payée, au moment de la vente. Bien que tu m'aies couvert du reste par la suite, l'intention où j'étais de tout abandonner pourrait être discutée. Je n'en parlerai pas mais seulement du fait que la mort de ma femme me rend maintenant propriétaire de quarante pour cent des parts. Tu me répondras que je t'ai fait signer l'obligation de m'acheter les vingt pour cent qui me restaient à la date du 5 novembre, c'est-à-dire dans cinq mois. Je te sais trop homme d'honneur pour tenir compte d'une clause semblable qui n'avait pour but que de te prémunir contre un bien excusable enthousiasme et de te laisser seul maître à bord après Dieu.

« Je ne pense pas qu'il puisse y avoir à ce sujet la moindre difficulté entre nous mais, enfin, les bons comptes font les bons amis et j'aimerais que tu me confirmes l'intention où tu es certainement de me laisser les quarante pour cent de parts qui me restent.

« Par ailleurs, tu n'ignores pas que ma femme possédait une fortune qui, sans être considérable, n'en est pas moins raisonnable. Avec le grand bon sens qu'elle n'a cessé de montrer, elle a toujours refusé d'engager dans l'affaire ce qu'elle estimait appartenir à ses enfants. Mais les circonstances ne sont plus les mêmes et je suis certain d'être aujourd'hui l'interprète de ce qu'elle pense dans l'au-delà en plaçant dans notre commune affaire, dès que tu en exprimeras le désir, une partie des fonds qui vont me revenir puisque je suis son seul héritier et que je gère le patrimoine de mes enfants.

« Ces quarante pour cent de parts qui sont à moi ne pourraient te causer quelque inquiétude que si le malheur voulait qu'il existât entre nous autre chose qu'une harmonie sans nuages. C'est pour la conserver que je tiens à recevoir de toi l'assurance que tu renonces à ce rachat stipulé sur notre contrat. Encore une fois, je ne t'avais accordé cela que dans un élan de générosité dont je suis assuré n'avoir jamais à me repentir. Écris-moi donc une simple lettre dès le reçu de celle-ci.

« S'il s'agissait d'un autre que toi, j'aurais, bien entendu, agi tout autrement. Je le mettrais en demeure de m'écrire cette lettre dans un délai maximum de quinze jours sous peine de réclamer, par voie de justice, la destitution de l'actuel gérant pour une raison d'irrégularité dans le contrat. Je ne te fais mention de cette possibilité que pour mémoire. Les sentiments qui nous unissent m'interdise de songer qu'une semblable mesure pourrait se révéler nécessaire. Mais, tu me ferais tout de même plaisir, en respectant le délai ci-dessus, pour me laisser l'esprit en repos. Tu te doutes que, dans les pénibles instants que je traverse, je n'aspire qu'à la quiétude et n'ai pas le temps de m'occuper des questions matérielles, ayant assez à faire à pleurer ma pauvre Palmyre.

« Je voudrais te faire, en terminant, un amical reproche de ne pas me donner plus souvent de tes chères nouvelles. En attendant la lettre prévue je te serre très cordialement la main.

« CERVEL. »

« *P.-S.* — Au cas où tu envisagerais une augmentation de capital, l'argent de l'héritage me permettrait d'y contribuer dans une large part. Par ailleurs, une veuve de mes amies dont les qualités morales marchent si bien de pair avec l'aisance matérielle qu'elle pourrait devenir la future Mme Cervel, serait, je crois, disposée, elle aussi, à s'intéresser au Superlavor. Elle a de grands moyens financiers. Mais je ne t'en dirai pas plus aujourd'hui, désireux que je suis de rester seul avec mon immense douleur. Bien à toi. »

Sourde, obstinée, térébrante, la peur gagnait Paris. Non pas l'inquiétude sœur de l'imagination créatrice, non pas l'anxiété, inexplicable et maladive, mais bien la peur déshonorante. Ce soir, Breuil supposait à tous les

Parisiens des sentiments ignobles. Il avait descendu le boulevard Saint-Michel jusqu'à la place. Maintenant sur un banc, près de Saint-Julien-le-Pauvre, il lui semblait comprendre la vraie cause du mal qui rongeait cette ville, son ver intérieur, son avarie : la peur.

Elle venait de loin, la peur de Paris. Elle avait commencé son règne quand on enlevait à peine, en 1918, les oriflammes de la victoire. Elle avait grandi, insensible d'abord, vaguement cachée sous les plis des drapeaux, sa voix disparaissant dans les flonflons des proclamations conquérantes. C'était pourtant cette voix qu'on avait seule entendue en France, tandis qu'en Allemagne une jeunesse ardente entendait celle d'Hitler. Maintenant c'était cette peur, omniprésente, dictatoriale, qui régissait le pays tout entier, et Breuil croyait en retrouver partout la navrante réalité, sur la rue, sur les visages des hommes, sur la ville illustre et, planant, derrière les tours de Notre-Dame, sous ce ciel trop bleu malgré le soir, tellement immobile, tellement éternel.

Il gardait toujours son journal à la main mais il ne le lisait plus. Ainsi donc, la vie quotidienne, la vie de tous les jours, la tranquille vie française venait à nouveau d'entrer dans l'histoire, mais, certainement cette fois-ci, dans une très sale histoire.

« Si Schatz avait raison... », songeait-il.

Ici, plus de groupes agglutinés sur un trottoir, ni, non plus, le flot moutonnier des voitures entraînées vers le sud. S'il n'avait respiré cette peur chronique ni ressenti ce soir son exacerbation, Breuil eût aisément cru à une soirée banale ; il eût voulu pouvoir le faire, il n'y parvenait pas. Soirée distinguée par la chaleur, non par la guerre !

« Ce n'est pas possible... C'est un rêve... Ce peuple-ci n'est pas en guerre... »

Quand Jarteaud était venu lui proposer de quitter la France, avait-il eu raison de l'envoyer au diable ?

« Ça va servir à quoi ? Ce coup de pouce du sort, l'indolent peuple français l'accepte avec passivité ; je le préférerais plus agressif... »

Il tentait, lui, de réfléchir avec désintéressement :

« Jusqu'ici, c'est très simple : les Russes ont passé la frontière ; le jeu normal des alliances doit automatiquement faire entrer tout l'Occident en guerre. Donc, en principe, nous sommes en guerre... Mais en principe seulement. D'abord, parce que le gouvernement français va tenter comme toujours de ne pas tenir ses promesses. Ensuite, parce que le grand chef de cette cuisine atlantique s'est fait enlever comme une bergère. D'autre part, si la France se désolidarise de cette union atlantique, on ne voit plus du tout ce que l'Amérique viendrait y faire, si bien que, somme toute, le sort du monde est entre les mains de Mandrusse-Duquert, ce qui est plutôt cocasse... »

Breuil commençait à sentir la faim.

« À moins que les États-Unis ne prennent d'une autre façon la direction de l'affaire. Si, cette nuit, les Américains envoient des fusées sur Moscou, nous pourrons sans doute en attendre aussi demain matin... Mais c'est très douteux. Je voudrais bien savoir l'opinion de Jarteaud. Si j'allais chez lui tout à l'heure ? »

Tout à l'heure, ça voulait dire « après le dîner ». Près de la place Saint-Michel, il connaissait un restaurant grec qui s'appelait « le Parthénon » et ne méritait qu'avec effort une telle enseigne. Ses pas l'y portèrent sans qu'il y pensât. Sur des nappes de papier crasseuses et froissées, des clients moroses y mastiquaient la choucroute-légumes ou le bifteck-pommes frites, mais, devant lui, une dame coiffée d'un chapeau de cerises asticotait la bonne :

— Servez-moi bien vite... Je prends le « gastronomique »...

La guerre n'était encore qu'une lointaine perspective. Elle ne pénétrait pas dans la pièce surchauffée où la dame en commandant de la bière insistait, d'une voix puissante :

— Et surtout, de l'« exportation »...

Breuil trouvait que la terre entière était triste. Il eût souhaité ce soir une maîtresse, un ami, un adversaire politique, n'importe qui.

Il avait pensé avoir faim. Non. Il n'avait plus faim du tout. Dans son assiette, le morceau d'agneau en refroidissant lui faisait un peu horreur... Il fallait qu'il vît Jarteaud.

À côté de lui vint s'asseoir une sorte de louchon pâle à consistance de crème renversée qui tenait beaucoup à commenter les événements. Mais c'était justement avec lui qu'il n'avait pas envie de parler.

— Si les Français s'entendaient mieux, ça n'arriverait pas. Ainsi dans mon pays...

— Qu'est-ce que c'est, votre pays ? La Tchéco-Croatie ? La Moldo-Slovénie ? Eh bien, occupez-vous des affaires de votre pays et laissez-moi dîner...

Il pensa :

« Une réflexion d'imbécile, et d'imbécile 1930. Pourquoi, diable ! est-ce que je lui ai sorti ça ? Ça ne me ressemble tout de même pas ! »

Si. Ça lui ressemblait ce soir. Tout cela dérivait des réflexions confuses qu'il venait de se faire sur l'État d'Israël. Comment ? Par quel biais ? Rien maintenant n'était clair. II appela la bonne pour payer.

— Vous ne finissez pas ? Ça n'est pas bon ?

— Si, mais je n'ai pas faim...

— Ah ! dame, ce soir...

Il avait surtout honte d'avoir fait « une réflexion d'imbécile » et il prenait lâchement la fuite : « Pourvu que Jarteaud soit chez lui... »

Tout le soir était bleu. Sur le trottoir, beaucoup moins de monde, mais néanmoins, comme trois heures plus tôt, des groupes de jeunes gens qui se formaient spontanément, puis se disloquaient, souvent avec des rires. Dans l'un d'eux, il attrapa au passage une réflexion qui lui fit un instant plaisir. Un grand garçon blond pérorait au milieu d'un groupe de courtauds. Breuil n'entendit que sa conclusion

— S'il y a la guerre, on la fera !

Le garçon lui devenait immédiatement sympathique, mais l'un des courtauds répondit :

— Il s'en fout, lui, il est Belge...

Celui-là n'était pas la France. Pas en tout cas celle de ce soir. Il descendit dans son métro.

— Tiens ! Breuil. Entre !

— Qu'est-ce que tu as, Jarteaud ? L'œil excité, un sourire tout neuf... Tu me parais bien gai !

— Je ne suis pas gai, mais prophétique : « La tribu prophétique aux prunelles étranges. » Tu vois donc que noté par toi, fait partie du programme. Assieds-toi.

— Tu n'es pas une tribu. Et puis, ne te serait-il pas possible de ne pas citer du Baudelaire à propos de tout et même de rien ? Ne pourrait-on, s'il te plaît, bénéficier d'un régime de faveur par temps de déclaration de guerre ?

— Il n'y a pas, mon cher Breuil, de déclaration de guerre et, si tu veux la suite des prophéties, il n'y en aura pas. Jusqu'ici, tu serais honnête en remarquant spontanément, sans que je te le souffle, la justesse de mes prédictions. Supplément gratuit : je te promets, si tu persistes à rester ici, une assez jolie fantasia. C'est emmerdant, l'histoire de France ; ça finit toujours par des drames. Dis donc, je voudrais sortir.

— Où vas-tu ?

— Traîner où tu voudras. Je fais de la psychologie expérimentale, on déclenche une guerre et on observe la réaction des foules.

— Tu te vantes. Ce n'est pas toi qui as déclenché la guerre.

— Sait-on jamais ! Alors, viens-tu ou ne viens-tu pas ? J'ai cru remarquer que les grands événements échauffaient chez les Parisiens les basses parties du corps. Cette guerre qui vient de s'ouvrir ouvre, en même temps, cinq millions de ces entre-cuisses qui puent si fort à Paris. Allons en renifler les capiteux effluves.

— Mais, si je comprends bien, je vais être de trop !

— Non. Je suis déterminé à conserver mon innocence. Toutefois, je te fais remarquer que, s'il en était autrement, il te resterait, pour assouvir tes instincts paillassons, quatre millions neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf entre-cuisses, soit — attends donc que je calcule — neuf millions neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-huit cuisses. Ça peut suffire pour une soirée, même à quelqu'un de ton mérite.

— Ton calcul est faux.

— Pas vrai !

— Si. Tu n'as pas tenu compte des unijambistes.

— Cette question mérite examen. Il y a, dans ce que tu dis, une certaine aspiration à la vérité mêlée à beaucoup d'erreurs. Je me propose de considérer à tête reposée cette affaire sous ses multiples aspects. En attendant, Breuil, mon ami, ne tardons pas. Allons applaudir le populaire dans sa montée vers l'héroïsme. Que dirais-tu d'une promenade qui commencerait par le boulevard de Clichy ?

— Bon. Va pour le boulevard de Clichy. Et moi qui venais te demander des réponses à des questions politiques d'une considérable actualité !

— Je te les fournirai. L'effervescence des parties honteuses de la personne, en dégageant la cervelle, accroît chez moi l'entendement politique. Malgré l'unijambisme ambiant que j'avais omis de noter par un simple oubli.

— Jarteaud, qu'est-ce que tu as ? On dirait un jeune marié... Est-ce que c'est le grand jour de ta vie ?

— Oui, Breuil, tu l'as dit. Courons voir le vulgaire.

À vingt-deux heures, il ne semblait pas que l'armée russe eût atteint le boulevard de Clichy. Si la guerre s'y manifestait, c'était par une certaine excitation à vivre qui pouvait bien, au reste, n'être due qu'à la température. Breuil et Jarteaud venaient de s'asseoir à la terrasse d'un café de la place Blanche quand des jeunes gens (une vingtaine ?) passèrent en braillant des slogans pacifistes. Devant le café, ils s'essayèrent à des chansons qu'on ne comprenait guère.

— Comme ils sont laids ! dit Jarteaud. Il est vraiment temps d'en faire des cadavres !

— Oh ! tu sais, ça risque d'arriver dès ce soir.

— Tu attends la bombe à hydrogène ?

— Un peu.

— Tu te croyais immortel ?

Les manifestants criaient beaucoup trop fort, chacun essayant de couvrir la voix des autres. Ils ne chantaient ni en chœur ni en mesure et s'en furent ailleurs porter la bonne parole. Personne n'avait réagi.

— Stupéfiant ! reprit Jarteaud. Où est la colère ? l'anxiété ? tous les sentiments qui paraîtraient normaux ce soir et dont on n'aperçoit pas trace ! Faudra-t-il les premières bombes pour les sortir de leur apathie ?

— Remarque que ceci pourrait bien être interprété comme une maîtrise de soi peu commune !

Partout s'étalaient des journaux, dont quatre éditions successives n'avaient pas modifié les titres. Breuil éclata :

— Enfin, tout de même ! une armée qui passe une frontière, ça fait des tas de choses affreuses : des gens affolés qui courent sur les routes, des maires et des curés qui parlementent avec des soudards et quelquefois se font fusiller, des bombes et des incendies, des crimes stupides et, plus affreux que tout le reste, la joie sadique des conquérants. Eh bien, tant qu'ils ne se sentent pas menacés eux-mêmes, ça paraît leur être tout à fait égal !

— Tu veux toujours te faire tuer pour eux ?

— Je vais te répondre avec franchise : je voudrais encore croire que ça servira à quelque chose que je reste ici...

— Tu voudrais le croire et tu ne le crois pas...

— Jarteaud, s'il te plaît... J'ai très peur de me tromper... Je ne sais plus ce que je veux. Ne te fiche pas de moi... Oui, je pense toujours que la France mériterait d'être défendue.

— Ce conditionnel m'enchante.

— À part ça, je n'ai pas plus envie de mourir qu'un autre !

Jarteaud ne répondit pas. Breuil regardait son verre qui, mal lavé, gardait encore des traces de rouge à lèvres. Mais il ne le voyait pas. Quelques minutes passèrent.

— Jarteaud ?

— Oui.

— Il y a toujours de la place pour moi dans ton train pour l'Amérique du Sud ?

Grave du menton au nez, la figure compliquée de Jarteaud semblait sourire avec les yeux.

— Oui... Il y a de la place. Mais il faut te dépêcher. J'ai l'impression que c'est pour bientôt.

— Tu ne veux pas m'en dire plus ?

— Que si ! Je n'ai pas de secret pour toi. Demain, si ça te chante, je te conduis chez Delatre, idéal patron gâteau, qui n'a jamais douté de ton départ et qui vient d'acheter un yacht pour te voiturer jusqu'aux Amériques.

— Par exemple ! C'était Delatre !

— Soi-même.

Dépassé par cette révélation, il ébaucha un geste vers le verre, vit la tache rouge et le repoussa.

— Jarteaud... Je...

— Tu quoi ?

— Je crois que je voudrais aller en Israël...

— Oui, mais la ligne dont je te parle ne dessert pas cette station-là. Il faudra prendre la correspondance. On change à Montevideo... Veux-tu que nous fassions quelques pas ?

Les quelques pas ne les menèrent pas loin. À mi-chemin de la place Pigalle, un café perçait dans les maisons un trou profond plein de lumières. Un petit orchestre, sur une estrade, y accompagnait une chanteuse, une femme à figure de tapir qui s'agitait excessivement. Toutes les vitres étaient ouvertes. Dehors, les passants s'arrêtaient, écoutant l'orchestre et la femme qui détaillait avec une extrême complaisance les paroles du refrain :

Qui c'est-y qu'c'est

Qui m'a fait ça ?

C'est-y Julot

Ou bien Toto,

C'est-y Dédé,

Sinon, qui ça ?

Ils s'éloignèrent. Sur le terre-plein central du boulevard où peu de passants circulaient, ils demeurèrent un long moment silencieux :

— Joli, n'est-ce pas ? Breuil...

— Hum !... C'est assez effrayant...

Devant un kiosque, une nouvelle édition : « Le gouvernement siège en permanence... »

— Mais alors, dit Jarteaud, comment font-ils, les ministres, quand ils ont envie de pisser ?

— Jarteaud... Emmène-moi demain chez Delatre. Je n'ose pas pour ça lui en parler sans toi...

Jarteaud lui décerna un sourire de baleine :

— Mon vieux Breuil, tu me fais fameusement plaisir. Je ne te voyais pas embarqué dans cette stupide histoire qui n'a pas la moindre chance de tourner comme tu le souhaites. Je vais te donner dès ce soir des notions complémentaires. Nous sommes bons, sauf bombache imprévue, pour un nouveau bistrot et pour un nouveau demi. Mais il faut encore que je te dise quelque chose : il se peut que je change d'avis et que je ne parte plus, que le petit voyage se fasse sans moi.

— Quoi ?

— Non. Ne crie pas... Que ceci, surtout, ne te détourne pas de la décision que tu viens de prendre. Si je te dis pourquoi je songe à rester, tu ne me croiras pas. Je vais te le dire tout de même : parce que je veux voir ce

qui se passe, je veux le voir sur place. Ça m'intéresse beaucoup plus que de passer sur cette terre une infinité d'années bêtes. Notre belle et chrétienne société n'est pas faite pour les hommes de ma race. Et puis, ce qui va se passer, j'en fais un peu une affaire personnelle. Ne cherche pas pourquoi et allons prendre le demi annoncé.

— Si tu ne partais pas, tu le regretterais dans huit jours...

— Je n'ai jamais rien fait que je puisse regretter.

— Félicitations. Qu'est-ce que tu zyeutes, la tête en l'air ?

— Est-ce que je sais ! J'attends les avions russes !

Breuil pensa qu'il voulait parler d'autre chose.

LXXXV

CENT QUATRE-VINGT-DOUZE ANS APRÈS LA PRISE DE LA BASTILLE MONTMÉDY LIBÉRÉ

Les jours suivants furent catholiques. Dès la disparition du général Wheeler, la presse communiste avait assuré qu'il était passé de son plein gré à l'Est et qu'il y demeurait librement. Pour expliquer les raisons de sa fuite il ferait incessamment une conférence à la radio, mais on savait déjà que ce n'était qu'après de longs débats intérieurs et des mois d'indignation cachée qu'il avait pris cette décision. « Décision héroïque », disaient les journaux communistes. Du complot impérialiste dont il fustigeait la noirceur, il avait spontanément démonté tous les rouages devant ses nouveaux amis.

Personne n'aurait pu dire si l'on était en guerre. La réaction automatique prévue par les alliances jouerait-elle ? Elle eût dû le faire depuis longtemps mais, en dépit d'affirmations multiples, le plan de défense connu des Russes se révélait inapplicable. À Paris, Mandrusse-Duquert tergiversait et l'ambassade de la rue de Varenne restait entrouverte, tandis qu'à Moscou l'ambassadeur français faisait ses valises sans aucune hâte. Dans la plaine allemande les chars russes fonçaient à soixante à l'heure. Où en étaient-ils aujourd'hui ?

Instituée dès le premier jour de la drôle de guerre, la censure n'abandonnait aux journaux que des nouvelles sans importance. Boutencourt, ministre de l'information avait prévenu la presse : « Tout pour la vie intellectuelle et littéraire. Il faut détourner les foules de la psychose de guerre. » La presse avait compris la grandeur de ce rôle et, peut-être, était-ce à ce titre-là qu'elle commentait minutieusement les orageuses amours de Valentine Riviera et du ministre Poulet, chef des forces armées. Les nouvelles de cet ordre n'étaient pas censurées.

Paris, tout d'abord, s'était un peu vidé. On y craignait à tout instant qu'une fusée ne tombât sur la ville et ne la remplaçât par une terre informe engluée dans les marais de la Seine. On le craignait mais on n'y croyait guère ; certainement personne n'avait très envie d'une guerre par trop désintégrante. L'excès en tout est un défaut.

Les Américains s'agitaient. Diplomates et militaires multipliaient les démarches pour obtenir au moins que la France mobilisât. Si bien que Mandrusse-Duquert tint, le 13 juillet, une conférence de presse. Il y déclarait la France résolument fidèle à tous ses engagements ce que les Français apprirent avec surprise. « Toutefois, poursuivait-il, le gouvernement luttera de tout son pouvoir contre une excitation hystérique qui nous jetterait aux aventures. Ma volonté de paix n'est pas douteuse. Je ferai tout pour éviter l'effusion de sang... »

Il commençait à dire « Je », comme les dictateurs, mais ses ministres lui causaient les plus graves soucis et il méditait d'utiliser les circonstances pour élargir son cabinet bien que le conseil comptât déjà une très grande partie de l'Assemblée. Inquiet de la trahison et la connaissant bien, il la cherchait et la trouvait partout. Il accusait ses ministres de comploter sa perte. C'était vrai. La vie politique continuait.

On avait gratifié Cazenavet d'un ministère d'État et cette situation lui laissait des loisirs. Il en profitait pour parcourir interminablement Paris, sa canne à la main, un peu vieilli depuis quelques mois mais bien plus fatigué par l'inquiétude que par les années. À ses yeux, de toute évidence, la France s'écroulait. Il n'avait jamais douté que Mandrusse ne fût une crapule mais il en discernait mal les raisons. Ce petit réfugié famélique était devenu, par son mariage, plus riche que la plupart des parlementaires. On ne pouvait le croire inféodé à aucune des deux puissances qui voulaient s'entre-dévorer. Comment donc savoir les buts cachés de sa politique ? Déjeunant, la veille encore, chez les Fontbrune, il s'était, de ce problème-là, librement expliqué :

— Enfin, la France va être envahie. Que fait-il ? Rien. Qui ménage-t-il ? Que veut-il ?

Mme Fontbrune regarda sa fille. Toutes deux quelques jours plus tard partaient pour la côte basque. Le juge enchaîna :

— Ce que je ne réussis pas à comprendre, c'est la raison de sa rage à ne pas mobiliser...

Il disait cela comme il eût dit n'importe quoi pour que le spectre de la guerre disparût de son joli salon et parce qu'il ne croyait pas décent de laisser à sa femme et à sa fille la plus minime tentation d'exhiber des sentiments communs. Sans doute ne l'eussent-elles pas fait. C'était encore trop qu'on pût y penser.

— C'est très joli, l'idée de ne pas désobliger les Russes, mais c'est très dangereux. J'en viens à me demander comme vous : « Quel jeu joue-t-il ? »

Tous ses efforts vers la tenue morale ne pouvaient rien contre la gêne qui, sourdement, s'insinuait. « Enfin, la France va être envahie... » Pour lutter contre elle il eût fallu d'autres vertus : la légèreté, l'indifférence ou un complet mépris de la terre. La sottise n'était pas en cause.

Le juge était d'avis que Mandrusse-Duquert rêvait des constructions politiques nébuleuses. « Peut-être un homme sincère, certainement épris de justice, mais à l'esprit naturellement faux et irrémédiablement compliqué. »

— N'est-ce pas votre avis ?

Cazenavet réfléchissait avant de répondre. Son regard se levait vers un tableau sur lequel un rayon de soleil complétait le travail du peintre. L'œil du magistrat l'y suivit ; c'était un portrait :

— Pas mal, n'est-ce pas... Enfin pas mal si l'on veut car ce visage me fait horreur, bien que beau. Mais quel cynisme ! On croirait le portrait de

Dorian Gray !

— Un Dorian Gray méridional.

— Espagnol. Je ne sais pas qui est le peintre proche de Goya qui a pu se montrer si impitoyable. Après tout, c'est peut-être Goya lui-même. C'est difficile à savoir...

En servant le café, Mme Fontbrune expliqua qu'elle avait failli en manquer. On ne trouvait plus rien dans Paris. En quelques jours, les boutiques avaient été vidées.

— Oh ! les boutiques, certainement... mais les arrière-boutiques...

Cazenavet, sa cuiller à la main, renouvelait sa question :

— Nous sommes plusieurs à lui dire de mobiliser. Il refuse. Pourquoi ?

Il devait avoir la réponse au Conseil des ministres qui se tint le 14 juillet, un peu avant dix heures et qui remplaçait, cette année-là, les festivités habituelles.

Cazenavet était arrivé le premier à l'Élysée. Sa position de vieux parlementaire et l'amitié de Profiterol lui y ménageaient ses entrées. Avec le président il eut, avant la séance, un entretien familier :

— Je crains d'être, lui dit-il, le dernier président de cette République-là... Veuille le Ciel qu'il y en ait une autre !

Il usait volontiers d'un style non pas ampoulé mais vieillot. Il prit Cazenavet par le bras :

— Ah ! mon cher, combien serais-je plus tranquille, si je vous savais installé à la barre du navire ! Votre patriotisme...

— Oh ! tout le patriotisme du monde ne me servirait hélas ! à rien.

— Je ne vous crois pas. Il y a toujours quelque chose à faire ; toujours... Il me semble, tenez, qu'il faudrait...

— Vous n'aimez pas Mandrusse ?

Au sourire ironique du vieux politicien, le président ne répondit que par un regard consterné. Mandrusse arriva à dix heures vingt, remuant, ses cheveux huileux en désordre, la cravate de travers. Il était toujours en retard. Profiterol fit à Cazenavet un petit signe de tête :

— À tout à l'heure...

On s'assit. Le Conseil des ministres était une assemblée morne de soixante personnes où l'on ne décidait jamais rien. Les ministères se multipliaient à l'infini et leurs passagers, largement fécondés de semence parlementaire, pondaient indéfiniment des sous-secrétaires d'État. Les membres du gouvernement votaient toujours pour le gouvernement. Cazenavet connaissait bien le truc pour l'avoir longuement pratiqué mais Mandrusse manquait de pudeur : il avait inventé deux douzaines pour le moins de ministères inutiles.

Poulet, qu'on avait placé en face du président, se lissait les cils dans une petite glace quand Mandrusse l'interpella. Il ne répondit pas très vite. Tirant une pince à épiler, il s'arracha, avec une grimace mutine, un duvet superflu.

— Mon cher ministre, je voudrais que vous nous exposiez...

— Du tout. C'est à vous qu'il revient de...

— Je vous en prie, Poulet.

— Je n'en ferai rien...

Ce fut Mandrusse qui prit la parole. Sa voix était plus grave, plus lourde encore qu'à l'ordinaire ; une oreille habile y eût sans doute discerné quelque

trace d'un lointain accent oriental. Il fit d'abord un petit schéma de la situation. À vingt-deux heures, la veille, les Russes avaient traversé les deux tiers de l'Allemagne, franchi le Weser et, dépliés vers le sud, ils progressaient en Hesse. La plupart des assistants ne savaient pas au juste où tout cela se trouvait. Les forces occidentales reculaient en bon ordre. Quelques accrochages sans importance n'étaient attribuables qu'à des partisans. Il y en avait déjà.

— Somme toute, poursuivit Mandrusse, la seule question qui nous intéresse, est celle-ci : « Quelles sont les intentions réelles du commandement américain ? » Je n'ai pas besoin de vous dire que les chefs allemands et français n'ont pas accepté sans protester les ordres de repli qui leur ont été donnés. Mais le gouvernement exige des militaires une obéissance absolue. De plus, nos troupes sont placées sous les ordres du général Wheeler et, en son absence...

Le mot fit sourire et provoqua quelques exclamations amusées.

— ...en son absence, il est bien évident que nous devons nous plier aux volontés de son remplaçant. Il m'a cependant paru que je ne pouvais pas être tenu plus longtemps à l'écart des intentions américaines. Il m'a alors été répondu que le plan de défense américain était à reconsidérer entièrement par suite de la disparition du commandant en chef et qu'un repli à travers l'Allemagne s'imposait, ne serait-ce que pour donner le temps d'établir de nouveaux projets. J'ai demandé si les États-Unis envisageaient un recours aux armes nucléaires...

Mandrusse obtenait un résultat rarissime : les soixante ministres écoutaient.

— On a éludé la question. J'ai insisté. À ce sujet, je déplore que le commandement américain ne paraisse pas témoigner à notre gouvernement une confiance absolue. Je suis cependant à même de vous préciser les points suivants : Premièrement le plan américain n'a jamais prévu le recours aux

armes modernes. Elles ne seraient utilisées qu'en cas d'attaque contre le territoire des États-Unis. Deuxièmement, la défense de l'Allemagne n'a jamais non plus fait partie de ces projets... Enfin, les dispositions de défense du territoire français, rendues caduques par l'absence du général Wheeler, sont remplacées par un nouveau plan dont voici les grandes lignes : L'armée américaine tiendra deux parties de la frontière occidentale : l'une, appuyée sur le Rhin et la Meuse, intéresse notre frontière jusqu'à Givet ; l'autre, qui coïncide exactement avec les limites de notre pays, va de Wissembourg à la Suisse.

— Qui n'est pas défendue ?

— Non. Donc, il incombe à l'armée française de tenir un front éventuel de la Meuse au Rhin. Le commandement américain veut garder la zone nord parce qu'il estime que c'est là que risque de se produire la tentative de percée russe. Mais les Russes tenteront-ils une invasion de la France ?...

— Mais oui !

— Ce n'est pas sûr. En nous abstenant scrupuleusement de toute provocation...

— En recevant les coups de pied au cul...

Plusieurs voix s'élevaient à la fois :

— Il faut mobiliser !

— Bravo !

— Je ne le pense pas... Je...

En deux minutes, la salle du noble palais était transformée en un préau d'école un jour de réunion publique :

— Je vous rends mon portefeuille !

— Je l'accepte !

Quelqu'un cria :

— Vendu !

Profiterol, debout, étendait dans toutes les directions des mains bénissantes. Il lui fallut un quart d'heure pour se faire écouter. L'intérêt du pays exigeait, pour respectables qu'elles pussent être, l'abandon de certaines positions personnelles...

— Plutôt, interrompit Mandrusse, que de porter devant l'histoire la responsabilité de cette mobilisation qui serait un défi à l'armée russe, je préfère vous remettre ma démission...

— Non. Je vous en prie...

— Si...

Il l'offrit trois fois dans une manière fort énergique. Le président la refusa trois fois lui aussi et la mobilisation générale des forces françaises fut ordonnée le 14 juillet 1973 aux environs de midi.

C'était précisément l'heure où les premiers chars russes traversaient en ordre la frontière près du village d'Avioth. Dans son bureau de Paris, M. le camarade Louis Tartignol relisait un article longuement mijoté pour l'édition spéciale de la feuille du parti : « Montmédy libéré. »

LXXXVI

ÉLOQUENCE MILITAIRE

Frontière belge. 22 juillet. Dimanche.

— Nom de Dieu ! Qu'est-ce que c'est que ceux-là ?

Par la fenêtre étroite de ce qu'on appelait « la ferme », le capitaine Arnal voyait venir une douzaine d'hommes dépenaillés. Pigeon, le lieutenant, demanda :

— Ils sont de chez nous ? Où sont leurs armes ?

Il avait déjà compris :

— Mon capitaine... c'est une révolte...

— Si ça n'est pas ça, c'est bien imité...

D'autres soldats sortaient du bloc 5, la casemate d'entrée du fort. Ils constituaient de petits groupes où l'on parlait beaucoup. Plusieurs paraissaient ivres. À l'intérieur de la ferme — une ferme pour rire — les deux officiers se regardèrent. Ils se sentaient tragiquement isolés.

— On va se faire descendre avant dix minutes.

— C'est bien possible... J'y vais.

— Mon capitaine...

— J'y vais.

On tenait depuis huit jours dans les restes de la ligne Maginot. Les bâtiments avaient été entretenus tant bien que mal mais on n'y avait trouvé ni armes ni ravitaillement. Personne n'avait prévu qu'à l'époque intersidérale on utiliserait cette vieillerie.

Le capitaine Arnal sortit. Tirant la porte d'un mouvement brusque, il glissa le long du mur et vint se planter devant la fenêtre. Pigeon le voyait de dos. Il était court et solide :

— Où sont vos armes ?

En même temps que le capitaine, Pigeon avait reconnu les types de la patrouille, celle qu'on avait envoyée vers minuit du côté des positions russes et qui n'était pas revenue.

— Je vous demande : où sont vos armes ?

— Ça va, mon vieux. La ramène pas...

Ils avaient une drôle de gueule, l'air plutôt mauvais ; Pigeon passa aussi la porte, vint se ranger auprès du capitaine. Il avait la frousse. Pas question de le faire voir.

Des hommes sortaient toujours du bloc 5. Deux d'entre eux maintenaient solidement un sous-officier, un seul. Où donc étaient les autres ? Prisonniers des soldats ? Si ça continuait, toute la compagnie allait se retrouver à l'entrée de la casemate.

Les gars voyaient-ils que Pigeon avait peur ? Il se tenait le dos au mur de « la ferme », ce bâtiment à demi ruiné où le capitaine avait installé un très provisoire P.C., le vrai, l'officiel, étant en bas, à cinquante mètres sous terre. Le lieutenant en appela deux :

— Punaise ! Aoustin !

Sa voix ne suivait pas ses intentions autoritaires.

— D'où venez-vous ?

— On a fait un petit tour, mon chou...

— Qui vous a permis de vous présenter dans cet état-là ?

— Mais c'est nous, petite tête !

Ils s'approchaient. Parmi des rigolades sans fin, celui qui venait de parler fit sauter le casque du lieutenant :

— N'a beau papeau, le monsieur...

Ils cherchaient la bagarre. Le capitaine se pencha vivement vers Pigeon :

— Ne protestez pas ; riez. Faites n'importe quoi...

— Je vais tirer dedans, oui...

— La paix ! Faites ce que je vous dis. C'est un ordre.

Posément, le capitaine Arnal alluma une cigarette. (« Un truc idiot pour se donner une contenance », pensa Pigeon.) Il y avait là une sorte de citerne couverte. Il y grimpa lourdement.

— Oh ! hisse !

Le capitaine, d'une voix puissante :

— Quel est le con qui a crié : « Oh ! hisse ! »

Un des gars de la patrouille s'avança :

— C'était pour t'aider, capitaine de mes deux !

— Et toi, tu te crois joli, pour l'instant ? Tu n'as pas remarqué que tu avais une gueule de cul ? Une figure comme la tienne, ça se fout dans la culotte...

Le lieutenant pensait :

« Qu'est-ce qui arrive, maintenant ? Est-ce qu'ils gueulent ? Est-ce qu'ils rient ? Est-ce qu'ils nous tirent dessus ? »

Les deux partis — cinq cents hommes d'un côté, deux de l'autre — se regardaient en chiens de faïence, les soldats chuchotaient entre eux. C'étaient des paysans des Ardennes qu'on appelait les frontaliers. À l'intérieur, la mobilisation marchait mal et personne ne se présentait. Ceux-là étaient venus, mais ils n'avaient pas envie de combattre.

Le capitaine essaya de parler, s'arrêta. C'était difficile parce que, vingt mètres plus loin, un soldat tenait aussi une réunion publique.

— Camarades, on veut nous faire faire la guerre à l'Union soviétique ! Le capitalisme international...

Il était démesurément gros. Sous son crâne chauve et pustuleux, sa gueule rouge se tordait, grimaçait bêtement.

« Tout de même, pensait Pigeon, est-ce qu'ils ne voient pas qu'il est hideux, qu'il est stupide ?... Ce sont des Français. Ils vont voir qu'il est ignoble ! »

Il n'y paraissait pas. Quand l'orateur estima qu'il avait assez parlé, il entreprit de chanter :

Malgré le froid et la famine,

Par les villes et par les champs,

À l'appel du grand Lénine

Se levaient les partisans.

Encore un qui ne savait pas chanter ! Il avait commencé trop haut et il avait oublié l'air. Les efforts qu'il faisait semblaient le précipiter dans l'apoplexie. Le capitaine le regardait en rigolant :

« S'il chantait bien, nous étions foutus ! »

— En 1917, on fusillait les officiers !...

Le capitaine fumait toujours. Apparemment, le chanteur ne savait plus les paroles. Pour scander le rythme de ce qu'il croyait être l'air, il oscillait d'une jambe à l'autre en tapant du talon. Du sommet de sa citerne, l'officier lui cria :

— Alors, la danseuse, tu te fous à poil, oui ou non ?

Il y eut quelques rires timides :

— Et vous, les types de la patrouille, qu'est-ce que vous foutez là, en débraillé ? Vous vous déguisez ?

L'homme rouge essayait toujours de chanter, mais sa voix le laissait en panne. Il avait trop crié.

Une veine...

— Et d'abord, où est l'aspirant Maillard ?

— Dans le bidet !

Ce n'était pas drôle. C'était tragique. Le capitaine savait ce qu'on appelait « le bidet » : une mare assez profonde à huit cents mètres devant l'ouvrage. Maillard était parti la veille pour conduire la patrouille. Arnal pensa : « Ils l'ont tué », n'accusa pas le coup.

— C'est vous qui l'avez foutu là ?

— C'est Cornuchon !

— Ça va, dit un soldat. Finissons-en. Si vous laissez parler ce salaud, il va vous mettre en laisse... Si Cornuchon était là...

Le capitaine l'interrompit :

— Le chef Cornuchon, s'il vous plaît !

Ils ne disaient plus le chef, ni le sergent-chef.

— Alors, quoi ? Vous allez me dire que Cornuchon a descendu Maillard ?

— On te le dit pas. On te le susurre...

Un éclat de rire ébranla l'entrée du bloc ; un rire nerveux.

— Enfin, où est-il, Cornuchon ?

— Chez les Russes !

— Et nous aussi, on y est allé. C'est des chics types !

« Merde, songeait Arnal, si je perds le contrôle, ils me descendent... Avant tout, leur parler. Ne pas s'arrêter ! »

— On verra ça après. Pour l'instant...

— On a bu de la vodka !

— Tant mieux. C'est autant de pris sur l'ennemi !

— C'est pas l'ennemi. On est communistes...

— Et eux ? Ils le sont ? Vous auriez pu le leur demander, tant que vous y étiez ! Et aussi s'ils étaient là pour leur plaisir ! Et aussi en ramener quelques-uns. Et aussi leur offrir du cognac, histoire de voir comment ils auraient été reçus ensuite par leurs officiers !

— Les officiers russes, c'est des potes. Ils sont sortis du peuple !

— Tellement bien sortis qu'ils lui font la vie dure ! Ça non plus, vous n'avez pas pensé à le leur demander. Et vous n'avez pas deviné, bandes de cons que vous êtes, que le truc était vieux comme le monde. Somme toute, vous vous êtes fait barboter !

— Non !

— Ah ! non ? Seulement un peu ! Ensuite, on vous conduit dans les lignes russes. On vous traite comme des nababs et on vous renvoie ici installer la pagaille. Justement, c'est une invention toute nouvelle !

Il disait n'importe quoi : « Ne pas m'arrêter ; ne pas m'arrêter !... Jusqu'ici, je m'en tire parce que j'ai une voix formidable. Je suis en train de les reprendre en main. Tant que je parle. Mais ensuite ? Qu'est-ce qui arrive ? »

— Et le Cornuchon ? Pourquoi n'est-il pas revenu ? Pour offrir aux Russes d'essuyer leurs bottes ? Moi, je vais vous dire pourquoi il n'est pas revenu : parce qu'il avait peur. De vous !... Parfaitement. Il s'est dit qu'une fois la vodka passée, vous alliez le descendre comme il a descendu

Maillard. Il est joli, votre idéal : un assassin, un traître et, pour fignoler le tout, un lâche !

— Lâche ou pas, on s'en fout. On fera pas la guerre !

— Camarades, vous ne ferez pas la guerre à l'Union soviétique !

C'était le rougeaud. Il avait retrouvé de la voix. Le capitaine ne voulait pas le laisser finir.

— Qu'est-ce que tu en sais, toi ? Ça te regarde ? C'est toi qui discutes de l'armistice ?

Soufflé, Perrin regardait le capitaine, vu du bas. Il aurait très bien fait un député populaire. Tout de même pas bien joli de parler d'armistice à des soldats qui veulent foutre le camp ! « Évidemment, Jeanne d'Arc aurait eu moins de succès... »

Le mot, lui, en avait. Ça se sentit et le capitaine exploita le filon :

— Il faut tenir jusque-là. Même si nous devons ensuite nous entendre avec les Russes. Surtout si nous devons nous entendre avec eux. Des amis, mais pas des maîtres ! Des égaux, pas des vainqueurs !

Il pensa : « Ça y est ! Je les ai. Mais à quel prix ! »

— D'abord, on n'a pas d'armes !

— C'est ton petit doigt qui t'a dit ça ? Gros malin ! on tient déjà depuis dix jours dans des conditions impossibles !

— On tient rien que parce qu'ils attaquent pas...

— C'est ça. Ils attendent que nous soyons armés pour le faire. Eh bien, je vais vous apprendre quelque chose que je ferais mieux de garder pour moi : tant pis. Dommage que Cornuchon n'ait pas su ça à temps pour aller le

dire à ses amis ! Il y a un train d'armes qui arrive ce soir ou demain à Rethel. Et pas des pétards à amorces ! Je vous assure. Et, derrière, il y en a d'autres ! Et il y en aura toujours ! Non, mais vous n'imaginez pas que les fonctionnaires d'en face, ils peuvent lutter, pour les armes, avec l'industrie américaine !

Ça, c'était une gaffe. Tous détestaient l'Amérique. Mais la bataille était, malgré tout, gagnée.

Gagnée pour un temps... Celui qui s'appelait Punaize éleva la voix pour demander :

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— Vous allez bouffer parce qu'il est temps. Et cet après-midi, on creuse des fossés antichars. Nos chars à nous s'en foutent, des fossés. Ils sont plus gros...

Une heure plus tard, les soldats dispersés depuis longtemps, Pigeon, dans la ferme, se répandait en compliments :

— Vous avez été formidable, mon capitaine ! Sans vous...

— Oui... Comme Maillard ! En tout cas, je ne suis pas trop fier de ce que je leur ai dit. Promettre l'armistice à des soldats plus qu'à moitie déserteurs... Enfin, j'ai fait ce que j'ai pu. Dites donc, Pigeon, combien reste-t-il de bandes ?

— Quinze cents. On ne s'en est guère servi que pour montrer qu'on en avait. Pour faire du bruit...

— Bien sûr... Il faudra en faire encore. Nous n'irons pas loin avec ça. Et la tourelle d'artillerie, elle tiendra combien de temps ?

— S'ils attaquent, une heure, une heure et demie... C'est difficile à dire. C'est une arme antichars et ça dépend du nombre de chars qu'ils mettront en ligne. Nous en avons, nous, des chars, dans la région ?

— Vous savez bien, qu'à l'arrière, la mobilisation ne se fait pas. Des chars, il y en a quelques-uns, mais pas assez de bonshommes ni de mécaniciens. Une mobilisation devant l'ennemi, ça n'existe pas. Ça met la pagaille dans l'armée du temps de paix, un point c'est tout. Dites donc, Pigeon, il ne faut pas qu'ils restent sans rien faire. Ce soir, je les mets tous aux fossés, mais vous, vous filez immédiatement à Rethel où est l'armée et vous voyez personnellement le général de Portentère. On ne fait rien par téléphone. Vous allez lui expliquer qu'il nous faut des armes. Ce train, je l'ai un petit peu avancé, mais enfin, il doit arriver. Il existe. Il nous faut nos bandes et nos obus deux heures après son entrée en gare. Débrouillez-vous comme vous voudrez. Vous raconterez ce qui s'est passé, mais sans forcer la note. Je me méfie de ce vieil imbécile rengagé...

— Ce n'était pas lui qui dirigeait une ligue ?...

— Lui-même. Il aurait mieux fait d'y rester. Je l'aimais mieux dans la pudibonderie que dans la guerre. Enfin, ce n'est pas moi qui l'ai choisi. Mais évitez qu'il fasse du zèle. Il serait fichu de vouloir s'en mêler, de vouloir faire un exemple... Qu'il nous ravitaille et, pour le reste, je m'en charge.

— Mon capitaine...

— Quoi ?

— Maillard ?...

— À la nuit, j'enverrai des types pour récupérer le corps.

LXXXVII

ART DES BATAILLES ET ART TRAGIQUE

Frais, reposé, souriant, fleurant des senteurs enivrantes, précédé de petits cris et suivi d'un nuage de poudre, M. le ministre des Forces armées pénétra, d'un mouvement gracieux, dans le bureau du président.

— Ah ! Poulet ! Enfin vous ! Je vous attendais depuis une demi-heure...

Mandrusse-Duquert était nerveux. Le chef suprême des armées s'excusa sur le fait qu'il arrivait de la Comédie-Française. La rivalité bien connue de Regina Marcy et de Valentine Riviera venait de prendre un tour si vif qu'il ne lui avait pas fallu moins de tous ses efforts pour apaiser cette folle querelle. Un instant, on avait craint que les deux belles actrices n'en vinssent aux mains.

— C'était, mon cher président, du plus haut comique ! Vous auriez ri aux larmes ! Je me répète : aux larmes !

Il ne semblait pas que Mandrusse-Duquert fût bien d'humeur à rire aux larmes. À l'ordinaire, il estimait Poulet précieux, goûtait beaucoup son agitation sans objet, sa mémoire inexistante et, dans les choses pratiques, sa nullité hors de pair. Mais, pour l'instant, il l'agaçait.

— Et la mobilisation ?

— Ne m'en parlez pas : je n'en dors plus ! En vérité, je ne sais quand nous en finirons. Tout ça me donne un mal... Enfin, bref, un calvaire !

— Dites donc, Poulet, c'est très joli, vos histoires de comédiennes... Mais, enfin, nous sommes en guerre !

Mais le guerrier eut un rire de tête :

— Nous ne sommes pas en guerre. La preuve, c'est que l'ambassadeur est encore là.

— Hum !... Je le reçois dans une heure et je tremble qu'il ne vienne m'annoncer son départ. Quand je dis que je tremble... Je veux dire que je ne me fais plus la moindre illusion ! Cependant, vous savez ma politique : respect des engagements, mais pas de provocation.

— Vous savez combien je vous approuve. Mais nous avons eu, cependant, quelques escarmouches ces jours derniers qu'il ne dépend pas de moi d'éviter. Tout ce que je puis faire, c'est de m'employer activement à les minimiser. Mais attention, nous n'en sommes pas moins à la merci d'un incident qui mettra le feu aux poudres !

— Croyez-vous que les Russes cherchent cet incident ?

— Difficile à dire ! S'ils voulaient réellement enfoncer notre faible ligne de défense, ce serait fait tout de suite. La percée sur Montmédy a crevé les lignes tenues par les frontaliers puis en est restée là. N'oubliez pas que Montmédy est très en avant des fortifications. Mon opinion est que les Américains nous laissent un front beaucoup trop long.

Poulet réfléchissait. Sa main grasse (beaucoup de bagues) chassait devant lui une mouche imaginaire.

— Au fond...

— Quoi ?

Il hésitait :

— Au fond, je ne suis pas tellement sûr de ce que je viens de vous dire. J'ai l'impression qu'à Longwy, à Carignan, les Russes voulaient réellement

passer. Ils se sont heurtés à une défense sur laquelle ils ne comptaient pas.

Poulet se tut, les yeux mi-clos ; à travers le rideau des cils il observait l'air sombre de Mandrusse : « Est-ce qu'il m'écoute ? » Cet air-là lui tenait lieu d'aveu.

— Entendons-nous bien, je ne dis pas qu'ils aient été réellement décidés à forcer notre front, ce qui, encore une fois, leur serait certainement possible. Je croirais plutôt, qu'ayant essayé avec de petits moyens, ils ont reculé surpris en s'apercevant qu'il en faudrait de grands. Vous le voyez : on sous-estime toujours le courage et le patriotisme du soldat français. En dix ou vingt circonstances, la France a été sauvée par des moyens de fortune, a gagné des batailles que tous les autres auraient perdues et c'est la raison pour laquelle je supporte tout de même, sans trop d'angoisse, les lenteurs et des difficultés de cette mobilisation.

Une autre angoisse lui venait de l'expression de Mandrusse. (« Ça serait possible ? ») Dans le visage immobile, le regard inquiet du président balayait toute la pièce :

— Alors, vous croyez qu'ils vont se défendre longtemps ?

Sourire imperceptible de Poulet. Il venait de comprendre.

— Ils se défendront tant qu'il sera nécessaire si on les arme et si on les ravitaille. À propos, j'ai bousculé tous les projets de la S.N.C.F. Ils caseront des trains de voyageurs quand ils pourront et comme ils pourront.

— Mais les réfugiés ?

— Les trains, de toute façon, seraient insuffisants. Tout l'Est de la France veut s'en aller à Perpignan. J'ai fait donner une priorité absolue aux transports de munitions et de ravitaillement. Ce sont les munitions, surtout, qui manquent dans ces régions où personne ne pouvait supposer qu'on ferait la guerre comme en 14 on en 39.

— Je vois...

— J'ai même laissé une certaine souplesse aux trains de personnel. Avant de bourrer la frontière de soldats inutiles, il faut armer ceux que nous avons. Pour l'instant, ils sont à peu près sans armes...

— À peu près sans armes... Ah ! oui... Et le commandement, que fait-il ?

— Le commandement a besoin qu'on lui mette l'épée dans les reins. L'armée est, avant tout, une administration qui prend son temps et n'aime pas l'imprévu. J'ai donc donné moi-même les ordres nécessaires pour que des trains aussi nombreux que possible assurent régulièrement l'approvisionnement en armes. Le premier partira ce soir même.

« Est-ce que je fais bien de lui dire ça ?... se demandait Poulet. Mais je ne peux guère faire autrement. »

— Partira pour où ?

— Pour Rethel. De là...

— À quelle heure part-il, votre train pour Rethel ?

— Dès que ce sera possible. Certainement à la nuit.

— Quand passe-t-il à Reims ?

— Mais... je ne sais pas !

— À Fismes ?

— Je ne sais pas non plus. Pourquoi ? Mais, mon cher président, quelle folie que d'avoir dégarni cette ligne Maginot ! Ces militaires se sont cramponnés à des idées sur les armes nouvelles mais personne ne les utilisera...

— Croyez-vous ?

— J'en ai la conviction.

— Pourquoi ?

— Parce que... comment dire ? Parce que les armes nouvelles ne sont pas où on les cherche.

— Je ne comprends pas.

— Les vraies armes nouvelles, c'est la trahison et la décomposition de l'arrière. Personne ne veut détruire un pays dont on convoite les richesses.

— Alors, vous croyez que les Français peuvent tenir ?

— Vous savez bien ce que sont les Français : vous les enfermez tout nus dans une cellule vide et, une heure plus tard, vous les retrouvez habillés. Ou bien vous leur distribuez trois lance-pierres par division et ils vous arrêtent les chars russes. C'est ce que me disait un officier allemand pendant la guerre de 40...

— Vous fréquentiez des officiers allemands pendant la guerre de 40 ?

— Mais bien sûr ! Ne vous ai-je jamais raconté la guerre que j'ai faite ? J'avais vingt-deux ans. J'avais été prisonnier de longs mois quand je me suis évadé. Que pensez-vous que nous faisions, dans notre camp en Westphalie ? Du théâtre, mon cher président ! Du théâtre ! Les officiers allemands venaient nous applaudir. J'en ai connu des tas ! Je crois que nous avons fait beaucoup pour la cause française...

— Est-ce à dire que vous avez joué vous-même ?

— Dix-huit pièces ! Pas une de moins. J'aurais mauvaise grâce à m'étendre, mais entre nous, je crois bien franchement que j'avais quelque

talent... Si vous m'aviez vu dans le rôle d'Andromaque !...

— Je vous crois sans peine. Mais, dites-moi, à propos de ce train...

— Oui, oui... « Esclave toujours triste, importune à moi-même.... »

— Dites-moi donc à quelle heure il passe à Fismes... Je voudrais le faire garder.

— Je vous ferai téléphoner l'heure. Je vous approuve. « Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime ? »

Qu'est-ce qu'il était ce bureau. Louis XV ? Oui, ça devait être ça. Et authentique ! Et tout. La République ne se prive de rien.

Resté seul, Mandrusse, comme un lion en cage, tournait rageusement autour de son bureau. Oui. C'était du Louis XV. Ça lui était égal.

Il tapait tellement du pied que ses pas extrayaient de la poussière du tapis épais. Qu'est-ce qui lui était égal ? Le bureau ? Évidemment. Mais pas la photo. Il s'arrêta pile, puis s'assit pour la regarder et ne bougea plus.

Chez tous ses collègues, une photo bien en vue ; lionne et ses lionceaux, tigresse et petits tigres : la famille du ministre. Sa riche et dédaigneuse femme ne l'amusait pas assez pour qu'il voulût la voir ici, fût-ce en effigie. Il avait remplacé la photo conjugale par celle de l'horloger.

Le passage de Poulet laissait traîner dans le bureau de M. le président du Conseil une odeur de salon de coiffure. Tous les parfums de l'Arabie. Encore une chose dont Mandrusse se moquait. Poulet était un homme à femmes. Il était normal qu'il s'occupât de plaire. Là-dessus, pas question de lui chercher des noises. Il était persuadé d'une identité complète entre la

beauté et la poudre de riz, entre les parfums et la propreté. Mais un autre, peut-être, eût estimé que ça puait ferme.

C'était l'assurance de Poulet qu'il ne lui pardonnait pas, qu'il ne se pardonnait pas. La photo datait du temps de la rue des Rosiers. On venait d'arriver à Paris, elle perpétuait le souvenir du premier costume français qui provenait de la Belle Jardinière et dont le réfugié tirait un légitime orgueil. Il avait coûté Dieu sait combien en un temps où l'on n'était pas riche. On ne l'était pas devenu, du reste. Le suicidé n'avait même pas entrevu l'avenir possible de son fils. La photo (depuis le temps !) jaunissait dans son cadre. Le cadre était mieux qu'elle.

Le coude appuyé sur une console ripolinée (qui se trouvait au milieu d'un parc), le corps de trois quarts, un soulier en avant, l'horloger souriait. Non ! Tout à coup il ne souriait plus. Il sortait de la photo. C'était pour reprocher à Mandrusse son inactivité, à Mandrusse qui, toute sa vie avait rêvé du moment où les dieux de la vengeance le placeraient derrière ce bureau. Au fait, pourquoi « les dieux » ? Le Dieu suffisait : « Je suis le Dieu de vengeance et de haine. »

Il y était depuis quinze jours, derrière ce bureau. Il tenait en main tous les pouvoirs qu'il avait pu souhaiter et une circonstance politique absolument exceptionnelle. La catastrophe attendait à sa porte... c'est sous sa direction qu'on l'empêchait d'entrer !

Poulet, en quelques phrases, avait ranimé toutes ses vieilles rancœurs : « On sous-estime toujours le courage et le patriotisme du soldat français... » ou encore : « Vous leur distribuez trois lance-pierres par division et ils vous arrêtent les chars russes... »

Charmant ! Décidément il s'endormait ! Il ne lui restait donc plus qu'à faire comme les autres : espérer que ça s'arrangerait et envoyer sa femme dans le Midi. Tout indiqué par temps de chaleur ! Plus tard, il resterait pour les Français « le politicien habile, qui, dans des heures tragiques, a su... »

Ce qui équivalait, dans vingt ou trente ans, à mourir vieux bonhomme en pleine rédaction des souvenirs vécus... « M. Mandrusse-Duquert de l'Académie française. » Il aimait mieux le voyage en Amérique du Sud si c'était absolument nécessaire. Et ça ne le serait sans doute même pas. On inventerait à ces corniauds de Français une quelconque histoire de jusqu'au-boutisme... (« Tiens, il va falloir faire courir le bruit qu'on prépare dans la fièvre la défense du réduit breton... ») Ensuite, on deviendrait le président du nouvel État-satellite. Tout cela n'était jamais que des problèmes pour demain.

« Et maintenant ? »

Ces invraisemblables soldats trouvaient moyen de se défendre ! Alors qu'il était président du Conseil et qu'il n'avait voulu l'être que pour les en empêcher !

Il marchait de nouveau, soudain repris par sa rage. Il alla ouvrir la fenêtre parce qu'il avait pété. Quand il réfléchissait sérieusement, c'était plus fort que lui : il pétait. Au collège autrefois, ses camarades lui en voulaient : (« Le pet d'Oriental, mon vieux, y a rien qui schlingue comme ça ! ») Il attendait Son Excellence.

Eh bien, il allait la recevoir ; l'Excellence ! Et, puisqu'elle venait lui annoncer son départ, il lui donnerait toutes les facilités possibles : un porteur, un sous-secrétaire d'État, une fanfare s'il le fallait. Et l'heure du train pour Rethel !

Un train de marchandises, d'ailleurs.

LXXXVIII

ICI PARIS

C'était toujours Paris et, pourtant, plus tout à fait Paris. MacLellan s'en aperçut en se réveillant. Il était tôt. Comme il préférait ne plus sortir le soir, il s'endormait avant minuit et se réveillait à l'aube.

Des gens criaient près de l'Arc de triomphe. Il mit le nez au balcon, ne vit pas grand-chose. À quel bord appartenaient ces braillards ? On ne savait plus... On vivait des jours agités. Il revint précipitamment dans sa cuisine, attentif à l'eau du thé. Si ça bout longtemps, le thé est fichu. Surtout à Paris. L'eau y est trop calcaire.

Ce coup-là, ça y était : la France entrait dans la guerre. Sans retour puisque, la veille au soir, l'ambassadeur soviétique avait plié bagage, aussitôt imité par ses collègues de tous les États-satellites. Mais la vie continuait et l'invasion commencée ne semblait provoquer chez les Parisiens qu'une curiosité détachée. Il faisait chaud. Vers neuf heures, la vapeur légère qui montait des trottoirs (on les arrosait encore) transportait dans l'air une odeur de feuilles fraîches, « une odeur, pensa MacLellan, très spéciale à Paris ; on se demande pourquoi ! ». Partout les habitudes de la paix se mêlaient aux manifestations de la guerre et les unes et les autres paraissaient également insolites. Tous les journaux annonçaient inlassablement la même chose. Ce matin encore, les titres s'étalaient, indécents d'optimisme : « La poussée russe partout contenue... » Les Parisiens ne les croyaient guère. Beaucoup étaient assez vieux pour se souvenir qu'on leur avait déjà fait le coup.

Ça s'était arrangé. En ce temps-là, il y avait en réserve, derrière la France, l'Angleterre et l'Amérique. Lors de la guerre de Suez, l'Amérique avait tiré à boulets rouges sur les conservateurs anglais ; leurs ennemis

avaient profité de l'aubaine et l'Angleterre s'était écroulée comme un château de cartes. Y avait-il encore une Amérique derrière l'Europe agonisante ? Douteux...

S'attardant sur les Champs-Élysées, MacLellan cherchait à se tromper : « L'avenue a presque son aspect normal... » En arrivant à l'ambassade, il apprit la nouvelle : Un train de munitions a sauté ce matin en gare de Fismes. Il y a des mutineries un peu partout sur la frontière.

— Et leur mobilisation ?

— Ils n'en viendront jamais à bout.

— Alors ?

— Je crois qu'il faudra que nous tenions toute la frontière. Mais il y a les Hollandais, les Belges ; surtout les Allemands. Dieu merci !

Quand il voulut ressortir :

— N'allez pas dans les quartiers de l'Est. Ils sont dangereux. Il y a, aujourd'hui, une manifestation communiste.

Martin Nadaud. Une interminable file de voitures qui stationne le long du trottoir. Des réfugiés. Ils regardent en l'air. Ils ont échappé, ceux-là, à la peur du char qui arrive dans un fracas d'enfer, du soldat qui, sa mitraillette au poing, tue pour calmer ses nerfs, pas encore à la hantise des avions. Or, le ciel est calme, d'un beau bleu. C'est l'illusion de la paix.

Des types qui remontent le long du Père-Lachaise et qui collent des affiches, un peu partout, en amateurs : « Parisiens, pour la paix, pour le pain, tous avec la grande nation soviétique ! »

Un flic, pas du tout chercheur d'histoires, qui vient dire aux colleurs d'affiches :

— C'est défendu. Z'avez pas honte ?

Une femme qui pleurniche dans une des voitures. Des gosses passent, regardent le numéro : « 54 ; Meurthe-et-Moselle. »

Le flic est vieux. Il n'insiste pas. Il s'en va sous les rigolades.

Dans la voiture, la femme soupire : « Si c'est pas malheureux ! » Et puis recommence à pleurnicher.

La manifestation était pour le soir même.

« Au canon de l'Arsenal. » Depuis quatre ans qu'il tient le bistrot, le patron n'a jamais fermé. Les panneaux de bois, d'un modèle ancien, qui défendaient la devanture ont été relégués dans une resserre au fond de la cour, juste derrière les cabinets. Iront-ils encore ? Un client demande :

— Quoi donc, patron ? On ferme ?...

— Pas pour longtemps... C'est pour les vitres...

Le patron se trompe. Il ne rouvrira pas. Un autre le fera, mais bien plus tard. Pour l'instant, il attrape par l'oreille le fils de la concierge qui baguenaude, ravi, devant la porte :

— Viens m'aider, propre à rien !

Sur le trottoir, des ouvriers discutent :

— Une manifestation, ça sert à rien. C'est des parlotes... On n'en est plus aux parlotes ! À l'action, camarades !

Quelqu'un plaisante :

— Qui que tu veux faire ?

Un autre :

— On n'a pas d'armes !

— On en trouvera !

— Où ça ?

— Y a que de se laisser mobiliser !

— De la merde !

— En tous les cas, ce que je peux te dire, c'est que leur manifestation, c'est de la couille. Tu crois que c'est d'aller gueuler dans les rues qui fera plaisir aux camarades qu'ils sont de l'autre côté ? T'as tout de même bien lu ça : « L'armée russe est entrée en France que pour éviter des désordres. »

— Trouve des armes, au lieu de brailler toi-même, eh, tronche !

Paris, ville des émeutes.

Bastille, quatorze heures. Il arrivait sans cesse des manifestants. Il en sortait du métro, des boulevards, de partout, il en déferlait des plus lointaines banlieues ; il semblait qu'il en suintât du sol. La plupart se cherchaient des répondants dès qu'ils trouvaient une tête connue :

— Tu te souviens de moi ? Michon... Aux « Amis de la nature » ?

— Peut-être... On t'a pas vu depuis dix ans !

— La femme, tu comprends... Les gosses... Maintenant...

Maintenant, ils venaient chercher l'absolution de leurs longues années d'indifférence. Ils ne voulaient pas arriver les derniers au secours de la victoire. « En 73, le 25 juillet, j'étais à la Bastille... » Ça deviendrait, avec le temps, un souvenir d'héroïsme, chargé de gloire et de pensions.

Les membres du parti restaient les plus discrets. Les autres triomphaient sans vergogne :

— Tu parles d'un succès ! On sera bien cent mille !

— Répète un peu ? La moitié de Paris, qu'on est !

Une voix, quelque part :

— Reste une moitié !

— Qui c'est qu'a dit : « Reste une moitié ? »

— C'est moi, camarade ; je fais pas d'opposition, mais...

— Oui ? Eh bien, ferme ta gueule. Sans ça, on te la fermera !

— D'accord, camarade...

Forfanterie ? Colère ? Lâcheté ? De tout sans doute.

Le défilé n'était prévu que pour trois heures. Bien avant, la police débordée renonçait même à un semblant de présence.

— La police, avec nous !

Et toujours, il surgissait de nouveaux manifestants. Quelques flics hésitaient. Juché sur une voiture, un responsable les haranguait :

— Vous êtes les flics de Paris ; vous êtes les enfants du peuple ; vous êtes les fils de ceux qui, en 44...

On entendit une faible voix :

— À l'appel du général de Gaulle...

Certains flics prêtaient l'oreille, visiblement intéressés, houspillés par leurs supérieurs :

— Est-ce que vous laisserez des soldats allemands...

Un gradé essayait de les réunir. Il avait l'air d'une bonne sœur qui veut ramener ses orphelines :

— Allez ! Ouste ! Aux camions ! On trouvera des ordres à la préfecture.

— Camarades policiers ! ne défendez pas le régime des pourris ! La révolution a besoin de vous. Elle vous récompensera. La plus puissante armée du monde va être ici dans quelques jours...

L'argument portait. Un tiers environ des agents tourna bien ostensiblement le dos. Le galonné criait toujours :

— Tas de salauds ! Ceux que je reconnaîtrai...

La foule hurlait. On avait peur des revolvers de la police. On se bousculait :

— Empêchez les camions de partir !

Personne ne s'en mêlait. Ils démarrèrent quand même. Les agents qui étaient restés sur place, désemparés, se cherchaient, s'affairaient, ne savaient plus quoi faire.

— Bravo les flics !

Ils n'y croyaient pas ! Ils n'arrivaient pas à se laisser griser par une sympathie populaire qu'ils n'avaient jamais connue. Une expérience — souvent récente — faisait savoir à tous que les sentiments pour la police sont rarement désintéressés.

Sur la place de la Bastille, les responsables des délégations essayaient de se retrouver :

— Ozoir-la-Ferrière, avec moi !

— Couillon ! On est de Chatou !

Beaucoup, qui étaient venus en curieux, se découvraient communistes. Devant les boutiques précipitamment fermées de la rue Saint-Antoine et du boulevard Beaumarchais, une foule dense battait les murs. Transmis par le sol, le frémissement de milliers de pas, pressés, canalisés, se mêlait dans l'air surchauffé aux hurlements informes, montait au-dessus des toits et retombait sur la foule en excitation imprécise comme l'annonce d'un orage. Vérifiables ou non, des renseignements couraient, tous acceptés dans l'enthousiasme :

— Paraît qu'à Versailles on a tiré sur les Amerlos ?

— C'est vrai. J'y habite !

— Y a un train qu'a sauté à Fismes !

— Un train de munitions, ce matin de bonne heure ! Paraît qu'y a des tas de morts.

— On s'en fout. C'est autant d'armes que les salauds ils auront pas !

— C'est vrai que Strasbourg est libéré ?

« De la Bastille à la Nation. » Un rêve qui s'avérait impossible. Jusque-là, les organisateurs des défilés communistes n'avaient eu à lutter que contre des agents. Ils se heurtaient maintenant au mur infranchissable de leurs propres amis : une foule stagnante qu'on ne ferait pas bouger.

Des drapeaux rouges sortaient aux fenêtres, timidement d'abord, puis plus nombreux, à mesure que le succès de la manifestation s'affirmait. Ceux qui n'avaient pas de drapeaux rouges — ils étaient les plus nombreux — suspendaient des chiffons. Au début de la rue Saint-Antoine, on voyait osciller au second étage un manteau de femme écarlate tenu par un bout de bois.

— Nous ne ferons pas la guerre à l'Union soviétique !

On s'énervait sur place. On voulait défiler. On se rendait plus ou moins compte que c'était impossible et on ne savait pas de qui c'était la faute. Un bruit se répandit brusquement, venu de partout à la fois :

— Les soldats de Reuilly !

— Quoi ?

— Leurs officiers les lancent sur nous !

— Qui a dit ça ?

— J'en viens !

— Tu les as vus ?

— Non, mais...

— Allons-y !

Un petit type tout noir, qui avait l'air d'un musulman, s'agitait plus que les autres :

— Avec moi, camarades !

Quelqu'un répondit :

— Y a pas de soldats ! C'est pas vrai...

Personne n'écoutait plus. Une marée portait vers la caserne la foule électrisée. On voulait à tout prix qu'il se passât quelque chose :

— À la caserne !

Boulevard Beaumarchais. Boulevard Richard-Lenoir. Boulevard Henri-IV.

— Qu'est-ce que c'est ?

Sans qu'on sût où on allait, on suivait le mouvement : la masse, venait de prendre conscience de sa propre puissance. À défaut du capitalisme insolent, des chefs vendus et des ennemis du peuple on s'attaquait à des symboles en démolissant les boutiques. Devant la caserne, la sentinelle vit venir l'émeute dont depuis longtemps il entendait le bruit. Il crut qu'elle allait passer sans s'occuper de lui. Puis il voulut dire quelque chose. Ce fut le premier mort de cette journée.

Des soldats apparaissaient aux portes. Personne ne comprenait ce qui arrivait. Le petit musulman entra dans la caserne. Un mouvement irrésistible poussait derrière lui cent mille hommes.

À l'Ouest, rien de nouveau. Les beaux quartiers restaient calmes, un peu étranges peut-être, sans rien de plus qu'un autre jour. Les réfugiés envahissaient Paris. De l'Étoile aux Ternes, une suite de quinze ou vingt voitures avait plusieurs fois descendu, puis remonté, l'avenue de Wagram ; un agent siffla :

— Non, mais vous vous croyez à Fouilly-les-Oies ? Allez, allez, dégagez !

Un homme hirsute sortit posément de la première voiture :

— Nous tournons depuis une demi-heure pour essayer de trouver un parking.

— On s'en fout. Dégagez.

— Nous laissons les voitures là !

— Vous venez de l'Est ?

L'agent remarquait seulement le bric-à-brac dont débordaient les autos. Il y avait sur les toits jusqu'à des voitures d'enfant.

— D'abord, pourquoi voulez-vous stationner ? Qu'est-ce que vous cherchez ?

— Un hôtel.

— Faudrait aller loin !

Depuis cinq ou six jours, il n'y avait plus une chambre dans Paris.

— Nous n'allons tout de même pas coucher dans les bagnoles !

— C'est pourtant ce que vous auriez de mieux à faire ! En tous les cas, s'agit pas de rester là ! Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Allez dans un hall de gare !

— Charmant ! D'autant que nous sommes passés devant Saint-Lazare. Personne ne peut y entrer. Il y a des réfugiés jusqu'à la place du Havre.

— Essayez à la gare de Lyon.

— Comment, vous ne savez pas ce qui s'y passe ? On se bagarre jusqu'à la République. Vous ne trouvez pas que le gouvernement pourrait faire quelque chose pour nous ?

Du coup, l'agent explosa :

— Ah ! celle-là, elle est bonne ! Vous croyez qu'on n'a pas assez d'ennuis comme ça à Paris ? Il faut en plus que vous veniez nous emmerder ! Allez, filez ! Débrouillez-vous comme vous voulez, mais ne stationnez pas là !

L'homme des bois leva les épaules :

— Foutez-nous donc en tôle, tant que vous y êtes !

À neuf heures du soir, MacLellan pouvait faire un premier bilan de la journée. Dès le matin, un train de munitions pour Rethel avait sauté en gare de Fismes : dix morts. À cinq heures du soir les manifestants de la Bastille avaient attaqué la caserne de Reuilly : trois officiers et trois sous-officiers égorgés, une sentinelle tuée, quelques soldats blessés, quelques prisonniers, du moins on voulait le croire. Le reste de la troupe s'était rallié aux émeutiers. Ils tiraillaient un peu partout dans les quartiers du sud-est contre les forces de police envoyées contre eux. Mais la police n'était pas sûre.

Le gouvernement, au complet, s'était replié tant bien que mal dans le bâtiment du Quai d'Orsay. On disait, mais c'était invérifiable, que plusieurs ministres voulaient quitter Paris.

À l'ambassade américaine, le ton était au pessimisme. Douglas Kelly avait passé plus d'une heure avec Mandrusse-Duquert. À son retour, il n'avait adressé la parole à personne mais paraissait découragé. L'impression générale était la même partout :

« Si les troupes de Versailles, de Maisons-Laffitte ou d'ailleurs n'arrivent pas à dégager les quartiers de l'est ou se rallient aux insurgés, Paris, demain, leur appartient... »

Un collègue de MacLellan l'appela :

— Ne rentrez pas chez vous ce soir. On tâchera de vous trouver un lit. Bien que...

— Bien que quoi ?

L'homme qui parlait désigna d'un geste, deux étages plus bas, la cour. En se penchant au balcon, on la voyait remplie du troupeau affolé des réfugiés américains.

L'homme rigola :

— Il y en a un là-dedans, qui habite rue de la Bastille ! Vous vous rendez compte !

MacLellan questionna :

— Vous ne croyez pas que nous pourrions rétablir l'ordre tout seuls ? Vous croyez que personne n'y pense ?

— Je crois que... Je crois que c'est précisément ce que Douglas Kelly est allé offrir à Mandrusse.

— Et il a refusé ?

— Oui.

— Alors que faisons-nous, nous autres en France ? Autant partir.

— À qui le dites-vous !

LXXXIX

LE DÉSASTRE DE RETHEL

S'il y en a des qui sont des caves, comme par exemple Aoustin et Punaize, il y avait aussi des copains à l'ouvrage qu'ils avaient été bien malins. À preuve qu'ils s'étaient fait barboter huit jours plus tôt et en douceur. Toujours le truc de la patrouille. Ils n'avaient même pas descendu le sous-off, comme Cornuchon avait fait pour Maillard, un peu estourbi tout au plus, à coup de crosse comme de juste, ensuite, les potes, ils s'étaient taillés dans les lignes russes où, pour l'instant, ils devaient être fameusement peinards. Pour les autres, c'était pas de même. Il y a sur la terre des malins et des caves, des caïds et des cons, d'autres encore peut-être. On peut rien faire là contre.

Punaize, Aoustin, trois autres et le lieutenant Pigeon continuaient à courir ; ils couraient depuis le 4 août, l'avant-veille. Ce jour-là, on avait abandonné l'ouvrage vers la fin de l'après-midi et il n'était plus du tout facile, maintenant, de se faire prendre par les Russes. Une inexplicable erreur les faisait depuis peu tirer sur tous les Français qu'ils voyaient. On n'en pouvait plus de fatigue et d'énervement. On commençait à se rendre compte qu'on fuyait sans aller nulle part.

Le départ du bloc 5 (l'entrée du fort) s'était effectué en bon ordre. On allait à Verdun. Quatre-vingt-dix bornes. Deux jours de marche. La raison pour laquelle on ne pouvait plus tenir en avant de la Chiers n'était un secret pour personne : la garnison du gros ouvrage de Longwy était tout entière passée à l'ennemi, lui apportant, comme don de joyeuse arrivée, une demi-douzaine d'officiers un peu coriaces, mais bien ficelés. Les petits cadeaux entretiennent l'amitié.

Le premier ordre datait du 4 : destruction des installations, repli rapide sur Rethel par Monzon et Sedan, la route de Vouziers devant rester libre pour les transports de munitions, comme s'il y avait encore des munitions ! On allait se mettre en marche quand on avait reçu le contrordre. Filer vers le sud : Damvillers, Verdun. Longwy était perdu, mais on tenait à Longuyon. Il fallait cependant faire vite.

Les destructions de l'ouvrage étaient restées en plan. Pour démolir efficacement des montagnes de béton, il eût fallu une ou deux tonnes d'explosifs. Évidemment, on n'avait rien. Donc, on s'était contenté d'ouvrir les vannes des réservoirs d'essence et d'y mettre le feu. Ça n'avait pas dû faire grand dégât.

Le repli stratégique (sur des positions préparées à l'avance) avait commencé dans la joie parce qu'au village de Montlibert l'enfoncement d'une cave de bistrot avait offert de quoi remonter le moral des troupes. Pendant que les soldats pompaient ferme, le capitaine Arnal était monté sur une petite butte, ses jumelles à la main, histoire de regarder les petits amis d'en face. Eux aussi devaient regarder. On n'avait rien entendu, mais le capitaine avait fait en l'air un drôle de petit saut avant de rouler jusqu'au bas de la butte. C'était plutôt rigolo ; à ceci près qu'il était mort. Dix minutes plus tard, le lieutenant gueulait :

— C'est moi qui prends le commandement ! Suivez-moi. Et en vitesse !

À ce moment-là, la nuit tombait. Entre Baalon et Damvillers, on avait perdu une bonne moitié de la compagnie. Les gars, idéalement ivres, se couchaient sur place et attendaient les Russes. Punaize qu'on appelait « l'objecteur de conscience », tout mobilisé qu'il était, prétendait qu'ils avaient bien raison. Du reste, le seul moyen d'arrêter la guerre, c'était de ne pas se défendre.

— Qu'est-ce qui te retient d'en faire autant ? T'as qu'à te coucher là pour attendre...

Punaize ne répondait pas directement. Il se perdait dans de longs discours où l'on comprenait qu'il restait pour enseigner les copains, pour leur porter la bonne nouvelle, l'évangile du futur âge d'or, le principe de la non-résistance au mal. C'était un intellectuel, Punaize ; il disait qu'il avait lu ça dans Tostoye, qu'est un grand écrivain soviétique. Mais il se vantait, très probablement.

À tout hasard, il avait perdu la boussole, la seule boussole qu'on possédât. La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère ?

— Mon cher Cazenavet, dit le juge Fontbrune, je suis d'âge, hélas ! à me souvenir de deux guerres. J'en tire la conclusion suivante : la France...

— ...la France s'arrange de tout. Ceux qui risquent leur vie le font en pensant cela, jusqu'au jour où ils sont victimes d'un accident qu'ils ne prévoyaient plus. Je me méfie, pour ma part, du défaitisme, mais plus encore de l'excès de confiance !

Le juge sourit :

— Je reconnais que c'est là, pour un politicien, une tournure d'esprit assez méritoire. Mais, enfin, regardez combien les événements, jusqu'ici, semblent me donner raison. Souvenez-vous de la journée du 25 juillet. Le soir, nous pouvions tous penser que Paris appartenait à l'émeute. La foule cassant tout, les soldats de Reuilly mutinés et tuant leurs officiers, le gouvernement réfugié au Quai d'Orsay...

— Oh ! notre sort n'a tenu qu'à un fil. Les régiments de banlieue ont réussi à désarmer les émeutiers qui s'étaient retranchés dans la caserne. Je suis forcé de vous dire que, si la même chose se reproduisait demain, nous n'aurions plus de soldats pour reprendre Paris !

Cazenavet regarde le faux Goya ; le juge caresse sa barbe.

— Je suis venu pour vous dire...

— Je crois le deviner, mais dites-le cependant.

— Je suis venu pour vous dire qu'il faut quitter Paris.

— Mais que voulez-vous donc que je fasse ! J'ai envoyé ma femme et Colette à Hossegor. Me voyez-vous courant sur les routes, la barbiche en avant ? À pied, puisqu'on ne trouve plus d'essence.

— Et le train ?

— Pour être bombardé ? Merci. Je préfère être bombardé chez moi.

Au regard amoureux que Fontbrune décerne à ce qui l'entoure, Cazenavet voit qu'il le prévient trop tard.

— Et vous ? Que comptez-vous faire ?

— Oh ! moi, bien sûr, j'aimerais partir. Il y a bien longtemps que je ne serais plus à Paris si je n'étais pas encombré d'un ministère inutile. Il se peut d'ailleurs que le gouvernement se replie ces jours-ci sur Bordeaux. Douze ministres ont déjà filé sous des prétextes divers...

— Douze ?

— Oh ! sur le tas, ça ne se remarquera pas. Et puis, les journaux seront muets. Comptez sur mon collègue de l'information ! Malgré son zèle, je ne voudrais pas paraître un pleutre. Il ne se passe, dans ce ministère, que trop de choses inavouables.

— C'est-à-dire ?

Cazenavet regarde Fontbrune. Fontbrune pense : « Comme il vieillit ! » Cazenavet reprend :

— Je vous demande, bien entendu, un silence total, mais je ne suis pas mécontent de m'ouvrir de cela à un ami tel que vous. Voilà, je me suis convaincu que Mandrusse était non seulement un ennemi de la France, mais un traître pur et simple.

— Peste !

— Encore une fois, soyez muet là-dessus. Le dire ne ferait que compliquer les affaires. Comme nous avons peu de temps, je vous indique tout de suite mes sources.

— Oh ! je vois à peu près...

— Oui. Tous les Français réfléchis devraient penser qu'il les gruge. Mais écoutez ceci : vous vous souvenez de l'explosion de Fismes ? Le train a sauté vers six heures du matin et la gare n'est pas encore bien dégagée...

— Les trains y passent !

— Depuis trois jours et je crains bien que ce ne soit plus utile. Imaginez que je tiens de Poulet lui-même qu'il avait eu, la veille de cette explosion, avec Mandrusse-Duquert, une conversation assez longue au cours de laquelle il lui avait exposé les efforts qu'il faisait pour approvisionner en armes les positions de la frontière. Mandrusse attendait l'ambassadeur russe qui venait lui annoncer son rappel. Il s'était beaucoup intéressé à cette affaire de train. Il avait demandé à Poulet des précisions d'heures et des détails qui n'avaient pas été sans surprendre son interlocuteur.

— Oh ! Poulet...

— Poulet cultive son personnage. Ce soir-là, pour noyer le poisson, il a récité du Racine à Mandrusse... Il voulait à tout prix passer pour un imbécile. Or Mandrusse s'acharnait à obtenir l'heure exacte du train de munitions à Fismes.

— Pour la communiquer à l'ambassadeur lors de sa dernière visite ?

— Je ne vous l'ai pas fait dire. Le train a sauté quelques heures plus tard.

— Hum !...

— Ne me dites pas que ceci ne prouve rien. Certes, il y a, entre ce que je vous rapporte et ce que je voudrais savoir, toute la différence entre une conviction et une certitude. Mais ceci corrobore une foule de faits troublants. Croiriez-vous qu'il a laissé partir, dans les bagages de l'ambassade, un certain Trampel qui était recherché depuis des mois par la D.S.T. ? Sous prétexte d'apaisement ! Encore et comme toujours.

— Et vous en concluez que...

— Je ne crois pas qu'on puisse conclure autrement que comme je le fais, mais, en ce qui vous concerne, mon ami, écoutez-moi : partez. En tout cas, si vous décidez de rester, que ce soit du moins en connaissance de cause. La France ne sera pas défendue. Je mesure mes paroles : la France est perdue. Prenez donc en conséquence les dispositions que vous jugerez les moins mauvaises.

Il regarda sa montre :

— Je continue à résumer, car il va falloir que je m'en aille. Voici donc quelques détails que, peut-être, vous ne connaissez pas : Les Russes sont entrés en suivant la Meuse. Une audace dangereuse, disent les militaires, mais qui a réussi. Et, pour moi, j'en viens à me demander ce qui n'aurait pas réussi contre nous... Nous avons cru qu'ils allaient foncer tout droit sur Paris, le long du dispositif américain, ce qui, tout de même, nous laissait du temps. Au lieu de cela, ils ont effectué un mouvement tournant.

— Ils visent à encercler nos positions ?

— Ils ne visent pas. C'est fait. Vous savez que, la mobilisation n'ayant pu se dérouler dans de bonnes conditions, nous avions, dans ce secteur, la presque totalité de nos troupes utilisables. Eh bien, elles sont en voie de destruction complète. Le commandement a essayé de gagner l'ennemi de vitesse et de diriger tous les éléments repliés sur Rethel. Ils s'y sont fait prendre comme dans une nasse. Dieu seul sait pourquoi, dans toutes les guerres, les Français se font encercler...

— Mais les Américains ? Pourquoi ne bougent-ils pas ?

— Je ne peux pas vous répondre. Je n'en sais rien. À mon avis, deux explications sont possibles : ou bien les Américains voient d'un œil favorable la destruction de l'armée française, ou bien ils envisagent de se retirer de la lutte et de laisser l'Europe aux Russes.

— En effet. Vos perspectives ne sont pas roses. Mais vous me dites de quitter Paris. Or, si tout est perdu, on sera à Paris tout aussi bien qu'ailleurs...

Il regardait de nouveau ses potiches et son Savonnerie.

— Non. Ce qui est dangereux, dans ces instants-là, c'est la ville. La ville s'excite plus que la campagne. Elle grouille d'éléments troubles. Et j'ai très peur de la répression ; vous voyez à peu près : la terreur policière, les déportations, les vengeances, les fusillades... enfin, bref, tout ce débordement de férocité qu'on a vu ailleurs.

— Eh bien, et vous ?

— Oh ! moi, j'appartiens à cette race de vieux politiciens qu'on va chercher quand les autres commencent à s'affoler de leurs sottises. Je ne pense pas qu'on vienne me chercher cette fois-ci, mais je ne veux pas avoir l'air de me sauver comme un lapin. Je n'ai plus tellement de raisons de m'attacher à cette vie...

Autour du lieutenant Pigeon, quatre ou cinq hommes se serraient, comme frileux, dans la nuit d'été.

— Où qu'on est, mon lieutenant ?

À voix basse, Pigeon fit l'appel :

— Où est Laroche ?

— Ouais ?...

Il était là, mais couché déjà et presque endormi. Depuis le départ de l'ouvrage, on ne s'était pas arrêté ! Deux jours pour gagner Verdun ? Sans blague ! On y avait été vingt-quatre heures plus tard et, de loin, on avait vu fumer la ville bombardée. Des soldats en revenaient :

— Ils arrivent par le Sud-Est... Foutez le camp...

— Par le Sud-Est ?

Depuis la mort du capitaine, Pigeon conduisait un groupe d'hommes que chaque heure avait diminué. Ils restaient cinq.

Punaize répéta la question :

— Où qu'on est ? On la trouvera donc jamais, cette putain de rivière ?

Il croyait qu'on cherchait toujours la Meuse, alors qu'il fallait l'éviter à tout prix. Il regrettait maintenant d'avoir foutu la boussole dans un fossé.

— Alors, mon lieutenant, somme toute, on sait pas où qu'on est !

— Gueule pas comme ça, toi !

Pigeon, après la mort du capitaine Arnal, s'était senti comme libéré. Il n'était plus le brillant second. Il commandait, mais le poids de ses responsabilités nouvelles l'avait vite écrasé. Les hommes commençaient à s'en rendre compte :

— Mon lieutenant, c'est vrai que les gars de Rethel ils ont tous avalé leur bulletin de naissance ?

Silencieuse, d'un silence hostile, la nuit sans lune les écrasait d'une vague terreur ; Pigeon avait d'autres soucis que de répondre.

— Aoustin, viens ici. Cache-moi la loupiote.

Le soldat fit un abat-jour de ses deux mains croisées. Pour la vingtième fois, le lieutenant se pencha sur la carte. Il désignait un point :

— On devrait être ici, mais...

La carte indiquait ça comme un bois. On n'en était plus au temps des mensonges.

— Si l'on n'est pas à Toul demain matin...

C'était presque impossible.

— Enfin, ils viennent d'où ?

Il n'osa pas répondre qu'il ne le savait pas, qu'il croyait qu'ils venaient de partout. Comme les autres, il n'était sûr de rien ; cette longue fuite sans sommeil décuplait son émotion.

— Quelle heure est-il ?

— Quatre heures, mon lieutenant.

Il n'entendait pas la réponse. Il avait serré brusquement la main du soldat. Il lui souffla :

— Tais-toi !

Puis, presque aussitôt :

— Par terre !

Les six hommes voyaient maintenant très bien la petite lampe rougeâtre qui s'allumait et s'éteignait régulièrement. Pigeon comptait :

— Un. Deux. Trois. Quatre... Ce n'est pas un signal de chez nous...

Aoustin dit :

— Ça se rapproche...

— Non. Parle plus bas...

Un temps. Puis :

— Foutons le camp !...

Le coup de feu ne venait pas. Ils s'éloignèrent doucement, à quatre pattes d'abord, puis pliés en deux, aussi vite qu'ils le pouvaient. On ne voyait rien d'autre que la lampe de poche qui continuait ses appels :

— Un. Deux. Trois. Quatre...

Elle finit par disparaître ou par s'éteindre, soit que l'homme se fût lassé, soit qu'il eût craint quelque chose ou qu'un pli de terrain l'eût caché. Le lieutenant était inquiet :

— Le jour se lève à quelle heure ?

— Sais pas. Vers quatre heures et demie...

— Marchons encore...

Sur la carte, ce n'était rien ; seulement des noms de villages, des rivières, des collines. Difficile, vu de Paris, d'y superposer des images tragiques : des tués, des blessés, des prisonniers sans nombre, des chars vomissant du feu, l'angoisse des vaincus, la joie des vainqueurs. MacLellan, qui n'a rien d'un stratège, se penche sur la carte étalée devant lui :

— Où en sont-ils ?

Le jeune attaché d'ambassade — c'est lui qui a remplacé Clark — le renseigne à peu près :

— Je peux vous dire où ils en étaient il y a trois heures.

Celui-là ne plante pas de petits drapeaux, mais il fignole des traits de crayon. Or, les traits simulent une sorte de doigt qui s'enfonce dans la France. On croirait des courbes de niveau figurant un éperon. Mais quelle montagne ! Les courbes doivent se suivre d'heure en heure, à tout le moins, à intervalles rapprochés.

L'éperon est, au départ, d'une minceur anormale. Parti de Charleville, il semble planté dans la trouée de la Meuse. Ensuite, il a progressé vite. Confondues dans la largeur, les courbes s'éloignent de plus en plus vers l'extrémité et les noms qu'elles atteignent ne disent rien à MacLellan : Signy, Chaumont, Château-Porcien. La Meuse est loin derrière.

— Hirson ?

— Hirson, c'est nous. Ils n'ont pas l'air de s'y frotter pour l'instant.

Au-dessous de Château-Porcien, l'éperon se recourbe brusquement, mais perd de sa netteté. Les Russes, arrivés à l'Aisne, ont remonté son cours. Mais ça paraît le plus grave : Rethel, Vouziers, Sainte-Menehould.

— Ils y sont ?

— Ils y étaient tout à l'heure. Maintenant, ils vont vers Bar-le-Duc.

— Ils n'ont pas trouvé de résistance ?

— Aucune. Il suffit de voir la vitesse de leur progression... C'est qu'ils sont, maintenant, derrière les lignes françaises.

— Ils font des prisonniers ?

— Sans doute ; peu de renseignements, du reste. Ça m'a bien l'air d'être un massacre.

— Oui. Les Français sont encerclés.

— Presque. Tous ont reflué sur Rethel qui est précisément le fond de la poche. De l'autre côté, près de Toul, il se peut que certains réussissent à passer...

— Mais, enfin, nous, qu'est-ce que nous faisons ?

— Sais pas... J'ai idée que le torchon brûle entre Mandrusse et nous... Vous ne trouveriez pas normal que le commandement atlantique soit déçu ? Il n'imaginait sûrement pas que la France envahie pourrait ne pas se défendre. Personne ne leur avait dit ça, aux dirigeants de Washington...

MacLellan pense qu'il l'a dit et qu'on ne l'a pas écouté.

Toute la nuit, le lieutenant Pigeon s'est demandé : « Quelle gueule ça peut-il avoir, en plein jour, ce pays-là ? Est-ce que c'est plat ? Est-ce que c'est très peuplé ? » Ça paraissait désert. On avait toujours l'impression de marcher dans des marécages.

Vers quatre heures et quart, Aoustin se gratte la gorge :

— Mon lieutenant...

— Oui.

— Le jour...

Il désignait du doigt une petite traînée sale, juste au ras de l'horizon. Pigeon s'est mordu les lèvres pour ne pas faire remarquer ce qui l'étonnait : l'est, à son avis, n'aurait pas dû se trouver par là...

— Où qu'on va, mon lieutenant, dites, où qu'on va ?...

Cette menace, toute petite d'abord, grandissait à vue d'œil. Il a compté ses bonshommes ; toujours six, c'est déjà quelque chose. Il les fait virer d'un quart de tour.

— Comment ? On change ?

— Viens. Ne t'occupe pas. Dépêche-toi.

Il cherchait à précéder le jour. C'était un combat sans espoir.

— On est fatigué, mon lieutenant. Y a Larache, y peut plus arquer...

— Pis, on a soif...

Ils avaient rejoint une route. Derrière un bouquet d'arbres, le jour, en se levant à toute allure, découvrit un village.

— Ah ! merde !

— J'y vas pas, mon lieutenant !

Le danger était énorme. Chose étrange, ce fut Punaize qui insista pour y aller.

Le village portait un nom ridicule qu'indiquait une plaque au bord de la route : Jouy-sous-les-Côtes. Au fond de leur immense fatigue les soldats découvrirent le courage d'en rire. Ils trouvaient ça cochon.

Deux hommes qui parlent dans un café. Un rayon de soleil parisien qui parvient à peine jusqu'au fond de la salle. Une petite fille qui joue à la poupée. Le patron absorbé qui lit un quotidien.

Premier homme : « Montre ça vite. »

L'autre sort un papier, explique : « Proclamation. » Il faudra le mettre en grosses lettres, mais pas en trop grosses. Ça n'est pas une réclame pour Superlavor ! Et puis, sur papier blanc...

— Évidemment. Comme toutes les affiches gouvernementales.

Il lit :

— « République socialiste française. Gouvernement provisoire. » Oui, ça va. « Français ! » Oui, tout ça c'est bien... « Le gouvernement des vendus et des ennemis du peuple, affolé par l'approche des armées libératrices, a quitté Paris pour Bordeaux. Le gouvernement provisoire, ayant proclamé la déchéance du régime, relève tous les Français, civils ou militaires, de tout devoir d'obéissance envers les autorités précédemment en place. En conséquence, il ordonne... » Oui. C'est très bien. Donne-le à l'imprimerie. Il

paraît que le gouvernement part ce soir pour Bordeaux. On affichera dans la nuit.

— Tu ne penses pas que c'est trop tôt ? Si nous nous découvrons trop vite, ils vont nous foutre tout ce qu'ils ont de soldats sur les bras...

— Quels soldats ? Il n'y a plus d'armée française !

— Bien assez pour nous fusiller !

— Nous fusillerons plus qu'eux...

Deux hommes qui parlent dans un bistrot. Une petite fille qui joue à la poupée.

Le village était vide. Ou, du moins, paraissait l'être. Dix minutes après leur arrivée, les hommes de Pigeon ont enfoncé la porte de l'hôtel (« Hôtel-Restaurant du Lion d'Or. Bières de la Meuse »). Ça n'a pas encore été pillé. On y a si bien trouvé de tout qu'Aoustin s'est efforcé de faire la cuisine. Mais les autres ont découvert qu'ils n'avaient plus faim. Alors Aoustin sortit dans la cour pour pisser. Il faisait grand jour.

— Mon lieutenant !

Aoustin revenait, sa main dans le pantalon. Il était vert :

— Des voix...

— Françaises ?

— Sais pas...

Le lieutenant sortit aussi. On entendait un murmure difficile à distinguer. Et puis tout à coup :

— Ce sont des Français !

Il appela :

— Où êtes-vous ?

— À l'école. Et vous ?

— À l'hôtel.

— Nous arrivons.

Ils se retrouvèrent huit. Les deux hommes qu'ils avaient entendus, un caporal et un commandant, étaient plus crevés qu'eux. Pas de fatigue : d'angoisse.

— D'où venez-vous ?

— De Toul.

— Comment, de Toul ! Nous y allons !

Les deux nouveaux venus affichèrent un reste de sourire :

— Vous feriez mieux de rester tranquilles. C'est pris.

Ces deux-là apportaient des renseignements qui, pour imprécis qu'ils fussent, leur en apprenaient long :

— Tout le monde s'est rué sur Rethel. C'est un désastre sans exemple...

— Ils ont passé l'Aisne ?

— Non. Ils ont rejoint Ligny et longent le canal de la Marne au Rhin. Tout le dispositif français est encerclé. Sans armes, ou presque...

— Alors, nous autres...

— Je crois qu'autant vaut les attendre ici...

Punaize avait écouté, d'abord incrédule, puis crispé :

— Dites, mon commandant... Comment sont-ils ? Ils font des prisonniers ?

Le commandant se tourna vers lui :

— Ceux que nous avons vus n'ont fusillé personne...

— Ah !

— ...sauf les officiers.

XC

UN PLAFOND PEINT

— Et pourquoi pas l'ambassade ? avait demandé MacLellan.

C'était l'ambassadeur lui-même qui avait répondu :

— Parce que nous risquons des réactions violentes et que je ne veux pas voir cette maison transformée en champ de bataille...

Et, comme les autres se taisaient :

— ...surtout maintenant ! Pourquoi pas l'hôtel de Sancerre ?

Bâti dans les dernières années de l'Ancien Régime pour un fournisseur aux armées qui périt sous Robespierre, l'hôtel de Sancerre ouvrait sur l'avenue Gabriel une façade à stylobate élevé et à demi-colonnes que ne surmontait aucun fronton. Une famille d'émigrés l'avait acheté sous le Directoire et la citoyenne Tallien y vint souvent danser au temps de l'allée des Veuves. Il ne devint « l'hôtel de Sancerre » qu'à la Restauration.

Vers la fin de la guerre de 40, une association catholique américaine y avait installé un foyer du soldat. Des G.I. étonnés avaient dévoré des kilomètres de hot-dogs et bu des flots de coca-cola sous le grand plafond peint où, parmi des dorures, Némésis recevait, impassible, l'hommage de Jupiter. Récemment devenu une annexe de l'ambassade américaine, l'hôtel logeait maintenant tous les services qui touchaient à l'information.

C'est là que le 15 août 1973, Son Excellence Douglas Kelly tint une importante conférence de presse ou prétendit, du moins, la tenir.

En dépit des nouvelles officielles — de jour en jour elles étaient plus mauvaises — Paris continuait paradoxalement une vie presque normale que minait tout de même une sourde angoisse latente. La guerre, pour les Parisiens, c'étaient des gens qui partaient vers l'Est et dont certains ne reviendraient plus. Depuis le désastre de Rethel (il avait pratiquement mis fin à toute armée française), Américains, Hollandais, Belges et Allemands résistaient tant bien que mal au formidable effort des Russes. Personne ne savait si ça pourrait durer.

Mercredi 15 août. Plus de cent journalistes avaient pris place sur les chaises légères installées dans le salon qui avait vu les Grâces du XVIIIe agonisant et où les Merveilleuses s'étaient pâmées d'amour pour un jeune général qui s'appelait Bonaparte. Les Américains avaient bien fait les choses : on avait repeint les lambris défraîchis. Au plafond, des drapés légers recouvraient désormais les attributs glorieux de Jupiter et des Amours. L'invincible Amérique cédait à Mme Bèze.

À dix heures précises, Son Excellence entra dans la salle. Elle s'assit derrière la table banale qu'on lui avait préparée et sur laquelle un verre d'eau s'ennuyait à mi-chemin d'un cendrier et d'une carafe. Un grand homme mince, jeune, s'assit à sa droite. Les journalistes s'interrogeaient, à mi-voix :

— Qui est-ce ?

— On vient de me le dire : un certain MacLellan, paraît-il...

— Qu'est-ce qu'il fait là ?

Il y eut des chaises remuées, des bruits de voix qui durèrent longtemps. Ce fut MacLellan qui prit la parole :

— Messieurs, dit-il, Monsieur l'Ambassadeur répondra tout à l'heure à toutes les questions que vous lui poserez. Du moins, à presque toutes... S'il m'a chargé de m'adresser d'abord à vous, ceci n'est dû qu'à la connaissance

que j'ai de votre langue. Je dis « de votre langue », je devrais dire : de ma langue, car j'ai parlé le français avant de parler l'anglais.

Les journalistes remarquaient en effet que MacLellan usait avec beaucoup de facilité d'un français sans accent. Il poursuivit :

— Les nouvelles que nous avons à vous donner ne sont pas de celles dont on pourrait se réjouir. Je vous demande de les écouter sans passion.

Pour se donner une contenance, il se servit un verre d'eau, oublia de boire, et continua en détachant ses mots :

— Vous êtes, évidemment, tout à fait libres de commenter à votre guise la très grave décision que nous allons vous annoncer. Je puis cependant vous dire que le président et le peuple des États-Unis souhaiteraient très vivement qu'il pût passer dans vos articles un peu de l'émotion qui nous étreint aujourd'hui.

Ce n'était pas le langage qu'on attendait. Une voix cria :

— Et cette nouvelle ?

MacLellan leva la tête :

— Je vais y venir tout à l'heure.

Il commença par un exposé des relations franco-américaines depuis la guerre de 40. On trouva qu'il allongeait la sauce et qu'il reculait le moment d'annoncer la nouvelle :

— Nous nous sommes unis dans cette Alliance atlantique qui eut tant de peine à démarrer et qui, tout imparfaite qu'elle était, suffit pourtant pendant près de vingt-cinq ans à assurer la survie de l'Europe et, mieux que cela, la pérennité d'une civilisation qui posait en principe l'intangibilité de la personne humaine. Si le malheur voulait que la France renonçât un jour à

cet idéal, elle se renierait elle-même. Elle partirait en guerre contre tout ce qui, dans le monde, a fait grandiose le nom de Français...

Un journaliste : « Sans rapport avec notre affaire ! »

Un autre : « Au fait ! »

MacLellan était visiblement sincère, mais on l'écoutait distraitement : on voulait la nouvelle.

— Les peuples européens ont failli être liés par un ciment solide : une armée unique. Votre gouvernement d'alors a fait échouer le projet. Puis, désireux tout de même de se concilier l'Assemblée, il inventa un fantôme d'union militaire dont tous les esprits sérieux savaient qu'on n'en pouvait rien attendre. Cette union, personne ne savait ce que c'était et, dans les difficultés présentes, cette association fantôme n'a pas joué. Le contraire eût été surprenant.

Il y eut quelques murmures. On en voulait à MacLellan des incursions qu'il faisait dans la politique intérieure française.

— Quand, à diverses reprises, vous avez été menacés de faillite, de subversion ou d'étouffement économique, le peuple américain a volé à votre aide. Vous rappellerai-je que, pendant toutes les années qui ont suivi la guerre, treize pour cent des impôts américains ont été consacrés à la sauvegarde de l'Europe.

— À notre esclavage...

— Vous savez ce que nous avons fait pour vous...

Les Français le savaient peu et, de toute façon, ils détestaient qu'on leur en parlât.

— Malheureusement, continuait MacLellan, nous nous sommes trouvés en présence d'une forme de guerre que nous n'avions pas prévue. La plupart des militaires pensaient qu'on ferait largement appel aux armes nouvelles. Nous imaginions tous un écrasement cosmique, des fusées à grand rayon d'action, tout un bazar atomique dont nous n'avons pas vu la trace... Nous aurions préféré cela. Nous étions, dans cette lutte, supérieurs en munitions, en armes et en raisons de combattre. Aucun de nous n'aurait alors pensé qu'une cinquième colonne française allait réduire à néant l'effort de nos armées. C'est cependant ce qui s'est produit. Dès le début de cette guerre, pas un instant nous n'avons cessé d'être harcelés dans le dos par les partisans communistes. Un jour, on fait sauter un train de munitions ; un autre, on s'empare d'une caserne... Et que dire des ponts qui sautent une heure avant le passage des troupes, du ravitaillement qui n'arrive pas, des soldats tués quand ils sont seuls ? La France est si largement noyautée par l'ennemi que les Alliés ne peuvent jamais compter sur un appui certain. Les poteaux télégraphiques et téléphoniques sont coupés, le courrier n'arrive pas. Votre désastre de Rethel est dû au seul fait que la gare de Fismes ayant été sabotée et les aiguillages détruits, les munitions ont fait défaut sur la frontière. Les ordres du commandement eux-mêmes ne sont pas arrivés à temps, toutes les liaisons ayant été coupées. Ainsi combattons-nous sur un front illusoire. Le front réel est derrière nous.

Un plaisantin cria : « Comme la victoire ! » et MacLellan n'y prit pas garde.

— Tout est compliqué depuis quelques jours par la création à Paris d'un gouvernement insurrectionnel. En fait, ni le ministère de Bordeaux, ni le Comité de Paris n'ont d'autorité réelle. Je n'ai pas besoin de vous dire que Washington ne connaît pas d'autre pouvoir en France que celui qui est issu du jeu normal de vos institutions, mais ce pouvoir lui-même a parfois montré des atermoiements et des hésitations incompréhensibles. Si nous rendons bien volontiers hommage, nous autres Américains, à l'intégrité et au patriotisme des hommes qui le composent, nous ne pouvons que

regretter le manque de cohésion des Alliés. D'autre part, le temps n'est plus où nous devions mesurer assez bien nos paroles pour éviter de choquer nos plus acharnés détracteurs. Aussi ne vous cacherai-je pas que nous considérons une partie de vos hommes politiques comme de purs et simples traîtres vendus à la puissance ennemie ou, du moins, agissant sur son ordre.

Il y eut des exclamations que MacLellan balaya d'un geste.

— Malheureusement, il n'est pas douteux que ces agents plus ou moins conscients de l'envahisseur aient réussi à entraîner un grand nombre de Français honnêtes et de bonne foi auxquels, par tous les moyens possibles, on suggère que notre cause n'est pas parfaitement juste. Leurs scrupules se traduisent ensuite par une neutralisation tragique des forces morales. Désarmer la nation en guerre, c'est le but de vos traîtres, c'est l'astuce de toutes les nations de proie depuis l'avènement d'Hitler. Les mêmes hommes qui vous ont empêchés de constituer une armée européenne solide, qui vous ont fait perdre tous vos appuis...

Quelqu'un cria : « Roosevelt ! »

— ...ont maintenant poussé des tentacules jusque dans les milieux les plus patriotes. Je suis sûr qu'il leur en cuira ; plus tard...

Trois des assistants se levèrent dans un grand bruit de chaises et sortirent. L'ambassadeur regarda le conférencier avec un peu d'inquiétude. Mais MacLellan était lancé. Il avait son sujet à cœur.

— Je viens, dit-il, de brosser à grands traits, à très grands traits, le tableau de la situation à laquelle nous avons dû faire face. Dites-vous, messieurs, que tout ceci qui, peut-être, vous apparaît comme un jeu de l'esprit, une façon spéciale et partiale de voir les choses, a pris, pour le peuple américain, la tournure d'une réalité tragique. Il semble que tout soit jeu pour les Français qui s'amusent des idées comme un enfant de ses billes. Pour nous, c'est autre chose : nous souffrons d'une façon de voir toujours

sérieuse. Il y a, à notre gré, des sujets sérieux et des sujets plaisants. Si je pouvais me permettre de vous dire, en toute amitié, une opinion que je vous supplie de ne pas croire hostile, j'ajouterais quelque chose : encore une fois, il s'agit d'un point de vue personnel et je ne voudrais pas que ceci parût engager ni Son Excellence, ni le peuple de mon pays.

Il réfléchit avant de marteler ses mots :

— Je crois que votre plus grand défaut, votre vice mortel, c'est l'impossibilité où sont trop d'entre vous de distinguer l'essentiel.

Ce coup-là, il allait trop loin. Protestations étouffées, chuchotements, faisaient place à une hostilité avouée. Sans doute n'en était-il plus à s'en inquiéter :

— Voilà une partie de ce que je voulais vous dire. Je ne voudrais pas en finir avant un dernier mot : La physionomie de la guerre moderne est tout entière dominée par une autre réalité : le terrorisme. Il est surprenant d'avoir à constater qu'il a fallu attendre la seconde moitié du XXe siècle pour qu'un moyen si simple de gouverner les foules devienne, dans tout conflit, un facteur décisif. Une dizaine d'individus, décidés et immoraux, terrorisent toute une ville, une centaine tout un pays, et la frayeur décide des âmes, plus sûrement que des corps. On prend toujours et partout le parti du plus fort. Devant une menace de tous les instants, rares sont les hommes qui ne pensent pas : « Pourvu qu'on en finisse vite ! », rares sont les hommes qui ne sont pas prêts à tout abandonner pour sortir d'un cauchemar et plus rares encore ceux qui ne sont pas disposés à prêter une oreille complaisante aux sirènes du défaitisme et de la trahison. Les soldats qui combattent veulent combattre coude à coude. Quelques bombes à l'arrière font plus pour l'ennemi que dix attaques de front.

Les journalistes en avaient assez des considérations générales. Ils voulaient du précis. Quant à MacLellan, il demeurait dramatiquement sincère :

— Messieurs, je crains que vous n'ayez pas tous approuvé les vues que je viens de vous exposer. Soyez bien assurés qu'elles n'avaient d'autre but que de vous faire mieux sentir ce qui a motivé la décision de notre grand quartier général...

Quelqu'un cria :

— Mais dites-le, nom de Dieu !

L'ambassadeur était inquiet. La rage fusait de toute part. On commençait à ne plus s'entendre. MacLellan fit encore un effort pour reconquérir son public :

— Je vous demande de ne considérer cette causerie que comme les réflexions d'un homme de bonne foi, d'un homme qui se désole de l'insuccès — momentané, je veux le croire — de notre lutte, d'un homme qui continuera toujours à être passionnément attaché à toutes les valeurs que représente votre pays.

De partout fusaient des injures et des cris. MacLellan se leva. En agitant les mains, il finit par obtenir un peu de calme :

— J'aurais souhaité, pour ce que j'ai à vous dire, un autre climat. Si je n'ai pas su le créer...

— Et cette nouvelle ?

— La voici.

Ce fut alors un silence subit :

— Pour toutes les raisons que je viens de vous exposer et pour d'autres encore, le commandement militaire et le gouvernement des États-Unis ont décidé de replier sur le continent américain toutes les troupes stationnées en Europe. L'évacuation commence ce soir.

Aucune réaction d'abord, mais un lourd malaise. Le porte-parole, plus ému qu'il n'eût voulu le paraître, murmurait en se rasseyant :

— Je suis navré...

Alors une scène de folie commença. Les chaises légères se mirent à voler. Kelly et MacLellan filèrent en vitesse. Il n'y eut pas de conférence de presse. Transformés en émeutiers, les journalistes cassaient tout. Ils furent tout de même quelques-uns à penser que, cette fois-là, la France était vraiment finie.

Sur Jupiter prosterné, la Némésis du plafond ne baissait même pas les yeux.

XCI

LA TRICOTEUSE

21 août.

Dès sept heures du matin, Mme Pichegru avait réveillé son mari :

— Eh ! Pichegru !... Eh !...

D'habitude, on se levait tard, mais ce mardi-là n'était pas un jour comme les autres : on allait au-devant des libérateurs. Pichegru, la veille, avait rapporté le renseignement :

— Ils seront là dans trois jours !

Il l'assurait depuis une semaine mais, cette fois-ci, il tenait la nouvelle d'un homme entre tous véridique : le camarade Pétardeau, responsable, rue Montempoivre, de la permanence du parti.

Léontine s'agitait et les enfants, tous réveillés, s'étonnaient de la voir déjà debout :

— Qu'est-ce que c'est ? Quoi donc qu'arrive ?

— C'est les Soviets, qu'ils arrivent ! Allez pas m'emmerder les mômes à vous lever maintenant !

Machinalement, elle les compta : elle en était encore à s'étonner qu'ils ne fussent plus que neuf ; mais l'absence de Raymonde serait bientôt comblée : sa nouvelle grossesse touchait à son terme. Elle appela de nouveau :

— Eh ! Pichegru ! Alors, quoi ! Tu veux pas venir ?

— Pour qui que tu me prends !

Pour affirmer sa volonté, il se leva. En dix-sept ans de bistrots, de chômage et d'enfants, les Pichegru avaient mûri une passion à laquelle les portait d'ailleurs leur nature profonde : la passion du laid et tous deux n'imaginaient point qu'on pût être « du peuple » sans se montrer du même coup dépoitraillé, malodorant et un peu ivre. C'étaient ces vertus-là que défendaient, à leurs yeux, ceux qu'ils appelaient « les Soviets ».

En même temps qu'un grand pays, les Soviets étaient des hommes. Tout cela se confondait un peu, surtout en ce qui concernait le pays. On eût été incapable d'en fixer la situation ou d'en définir les limites. Enfin, c'était un grand pays.

Léontine se souvenait d'une image qu'elle avait vue dans son enfance sur la couverture d'un journal illustré et qu'elle n'avait pas oubliée. Ça représentait l'assassinat de la famille impériale russe à Ékaterinbourg. Le dessinateur avait léché, avec une sadique complaisance, l'expression d'horreur des grandes duchesses, les supplications du tsarévitch, la dignité de Nicolas II. C'était ainsi qu'il fallait traiter les bourgeois. Justement, les Soviets venaient en France pour ça. Ainsi allait-on se venger enfin des riches à chichis, des femmes à voitures et à Côte d'Azur. Elle pensait qu'on leur ferait à tous ce qu'on avait fait à Nicolas II et à sa famille. L'idée lui en était suave. Elle eût fait une bonne tricoteuse.

— Nom de Dieu de vache !

Dans sa hâte, elle s'était pris le pied dans la béquille d'Eugène et avait failli s'étaler. Mais elle se calma vite ; c'était jour de liesse.

— T'es prêt, Pichegru ?

Tous deux avaient, du communisme, une opinion sentimentale qui les enthousiasmait, moins parce qu'il défendait le peuple contre la rapacité des requins (cela, c'était bien entendu) que parce qu'ils y voyaient le prolongement normal de la vie qui était la leur. Le communisme était fait par des gens comme eux ; il était fait pour eux. Il s'opposait à tout ce qu'ils haïssaient : la prétention, les connaissances, la propreté, le goût du luxe et le goût tout court, mille autres choses encore qu'ils se représentaient mal, mais dont ils ressentaient très précisément la noirceur.

Pétardeau, qui avait ses entrées au gouvernement provisoire, avait réquisitionné des camions et des autobus pour aller au-devant des libérateurs. On ne trouvait plus d'essence, mais lui, il en avait !

— C'est pas dangereux ? avait demandé Léontine.

On l'avait rabrouée : les Soviets n'allaient pas tirer sur les camarades !

— Et les avions ?

— C'est pas sur nous qu'ils enverront leurs bombes !

Sitôt levée, Mme Pichegru avait fait à sa fille des recommandations sérieuses :

— Tu garderas les gosses. Tu donneras son biberon à Augustine. Fais gaffe à pas laisser la porte ouverte...

— Et où que je prendrai l'argent ?

— T'auras que d'acheter à crédit.

C'était presque impossible d'acheter quelque chose à crédit ou autrement. Tous les commerçants avaient fui vers le Sud. Quand sa fille le lui fit remarquer, Léontine eut un ricanement : on allait les ouvrir, leurs

saletés de boutiques ! On leur apprendrait à affamer le peuple ! On enfoncerait la porte, maintenant qu'on allait commander en maîtres !

Elle s'en tenait aux généralités et la jeune fille envisageait sans gaieté son avenir immédiat :

— Ça serait pas mieux que j'aille avec vous ? Sûrement que je vais pas trouver à manger !

— T'auras qu'à aller dans un autre quartier.

— Y a plus de métro. Ni d'autobus.

— T'en fais donc pas. On sera pas longtemps...

— Dis donc, si que j'irais avec vous...

— T'es pas folle ! Dans ton état !

Josiane s'indigna :

— Bien, merde, alors ! Et toi !

Elles en étaient presque au même point.

— Moi, j'ai l'espérience...

Josiane ne protesta plus. Elle s'imagina seule avec les enfants dans l'immeuble déserté. Elle songea qu'ils n'étaient rien d'autre que des petits parasites avides, criards et égoïstes. Elle répondit qu'elle s'occuperait de tout et se jura bien :

— Comment que je vais les plaquer les mômes !

Elle s'estimait bien assez encombrée de celui qu'elle avait dans le ventre et que les manœuvres de Pitard n'avaient pas su chasser. En apprenant par

les journaux l'aventure du voyou, elle avait tremblé rétrospectivement de s'être confiée à lui. Et Fernand ? Qu'était-il devenu, Fernand ? Elle savait qu'il n'avait pas été inquiété pour ses relations avec Pitard et qu'on l'avait mobilisé. Mais jusqu'où allaient ces relations ? c'est ce qu'elle ne pouvait deviner.

Cependant, Mme Pichegru préparait son départ dans la fièvre de l'assaut décisif. Elle avait entassé dans un vieux panier des provisions abondantes. Elle en était aux derniers soins :

— Va me chercher de la viande hachée à manger crue. Ça donne du sang et ça soutient.

— Tu sais bien qu'y en a plus ! Même que le boucher il est fermé !

— Alors, tâche d'avoir des saucisses.

Elle risquait d'en trouver : les rares commerçants qui travaillaient encore cultivaient avec tendresse la fraction communiste de leur clientèle.

Le principal était que le Café du Progrès restât toujours ouvert. Peu après Pichegru, Léontine y descendit. On y attendait les camions et l'on avait déjà beaucoup bu pour y célébrer l'événement. Le café regorgeait d'une petite foule ravie. Tout le monde y gueulait.

Léontine estima que les circonstances favorables justifiaient des frais. Elle commanda d'un seul coup :

— Trois doubles marcs !

Elle les but si vite qu'elle dut en demander tout de suite un quatrième, puis bientôt un autre.

Près du comptoir que décoraient des drapeaux rouges et des banderoles, Pétardeau s'efforçait de se faire entendre et n'y parvenait pas. Il tonitruait :

— J'ai l'habitude des réunions publiques. Vous ne m'empêcherez pas de parler. Le gouvernement provisoire dont je suis l'exécuteur...

On ne sut jamais la suite, car, outré du peu de cas qu'on réservait à son autorité il se contenta de hurler :

— Bande de vaches ?

Et cela même, on ne l'entendit pas, si bien que Pétardeau, qui n'avait pas inventé l'eau chaude, fut sur le point de se poser quelques questions sur l'utilité des conducteurs de foules.

Le patron, lui, ne disait rien. Il avait l'habitude de sa clientèle et, ne voulant pas lui déplaire, c'est tout naturellement qu'il affichait les annonces des fêtes et des réunions du parti.

Or, ce n'était pas là ses idées et, depuis vingt ans qu'il enivrait des communistes, il rêvait d'un monde où la liberté des personnes et la possession des biens ne seraient plus jamais menacées. Il s'en cachait comme d'une maladie dégoûtante, approuvait tout ce qu'il entendait et, fort alcoolique lui-même, buvait sec et faisait boire. Préparant pour l'instant en secret son départ, s'il se joignait apparemment à l'allégresse de ses buveurs, il se sentait malade de chagrin et d'appréhension.

Camions et autobus devaient démarrer à huit heures. On les attendit jusqu'à dix. Pétardeau qu'étouffait son discours rentré pût enfin le servir :

— Camarades, nous allons au-devant des armées du peuple ! Grâce à vos efforts, unis à leur invincible puissance, les soldats de la réaction sont en pleine déroute...

Il parla longtemps. Agité, volubile, il prenait très au sérieux son rôle prophétique d'orateur public. Il s'y délectait.

Quand il eut fini, il leva le poing d'un geste théâtral comme on le faisait dans sa jeunesse, contractant, les traits de son lourd visage dont une ride barrait le front. D'une voix puissante et fausse il attaqua *l'Internationale*. Toutes ses ouailles l'imitèrent.

Josiane arriva sur ces entrefaites, récolta sur la porte du troquet sa mère qu'échauffait l'ardeur du huitième double marc et qui montra de la peine à localiser sa fille dans l'espace. Josiane tassa dans le panier la chair à saucisses dont elle avait discrètement dérobé plus du tiers, se releva en grimaçant : depuis les soins de Pitard, elle avait toujours mal au ventre.

L'ivrognesse fut une des dernières à se hisser dans l'autobus. C'était un vieil autobus à plate-forme qui devait bien avoir vingt ans. De la permanence on apportait des drapeaux rouges. On confia l'un d'eux à Léontine et, quand le convoi démarra, on la vit qui se tenait debout, échevelée, sur l'arrière, semblable à Jeanne d'Arc au sacre de Reims.

Ce fut la dernière vision que Josiane eut de sa mère. Dans l'émotion d'une liberté nouvelle, elle suivit de l'œil les camions qui s'éloignaient, l'autobus, les drapeaux, toute une troupe avinée et braillarde qui allait porter à l'envahisseur l'hommage d'une nation honteusement battue mais qu'enflammait pourtant le grand vent des victoires.

XCII

DERNIÈRE LETTRE DE MACLELLAN LES AVANT-GARDES RUSSES SONT À CHATEAU-THIERRY

Jeudi 23 août 1973.

Ma chère Betty,

À quelque chose, malheur est bon : nous allons nous revoir avant peu. Cette fois-ci c'est fini et bien fini : je n'ai plus rien à faire en France. Sans doute saurez-vous tout cela bien avant de recevoir ma lettre et je devine à peu près ce que vous penserez ce soir en tournant le bouton de la radio ou de la télévision. Je sais déjà, ma chère Betty, que votre première réaction sera de songer aux risques que je cours. Je vous écris avant tout pour vous rassurer : nous sommes cloîtrés à l'ambassade qui est défendue comme un fort et où des papiers brûlent depuis deux jours. Dans quelques heures tous partons pour Orly que je ne quitterai, du reste, que parmi les derniers. En confiant cette lettre à quelqu'un qui s'envole ce soir, j'ai surtout pour but de vous dire que notre évacuation est assurée dans des conditions qui ne sont pas les meilleures mais qui excluent tout danger. On nous groupe d'abord à Orly, puis, pour libérer le plus d'avions possible, on nous transporte à Nouaceur près de Casablanca. Orly est solidement défendu, si solidement que les Russes ne s'y frotteront pas. D'autant qu'ils ont mieux à faire.

Ce qui est américain est tout ce qui fonctionne encore à Paris. Entre les sacs de sable qui bouchent les ouvertures de notre bâtiment on voit les rues vides et les boutiques fermées. À part quelques coups de feu tirés par-ci, par-là, sans trop de conviction, il ne se passe rien. Les communistes sont

pratiquement maîtres de la ville d'où toute autorité a disparu ; ce qui nous sauve, c'est qu'ils sont peu armés. Les seules voitures qui circulent encore sont les nôtres, elles filent à toute allure, hérissées de mitraillettes.

Tout cela doit vous paraître décousu, vide de sens et, par-dessus tout, totalement irréel. Que peut-on deviner de cette débâcle dans notre petite maison ? Je sais, sans les avoir vus, que les rosiers y sont couverts de fleurs. C'est un mauvais décor pour y placer des paysages de guerre et des catastrophes...

Je crois que j'exagère : la guerre est finie. Mais toutes les réalités tiennent en une seule phrase : les avant-gardes russes sont à Château-Thierry. Ne cherchez pas d'atlas ; il ne suffirait pas à vous montrer la guerre. Château-Thierry, c'est une petite ville, pas beaucoup plus loin de la place de la Concorde que Trenton ne l'est de Manhattan. Comme Paris n'est pas New York, c'est séparé de la ville même par beaucoup de campagne. J'y suis passé. C'est charmant et vieillot ; c'est là qu'est né La Fontaine en un temps où la vie française était sûre et sans histoires.

Je tape en toute hâte. Le jour vient de se lever et je vais devoir donner ma lettre à l'ami qui s'en charge (je vous en ai parlé : c'est un peintre qui s'appelle Neighbors). Que vous dire de plus ? Les défenses françaises ont craqué de toute part. Ou plutôt, elles avaient craqué avant Rethel. Depuis, l'avance des Russes n'est freinée que par notre repli. Quelques officiers français, désavoués par leur gouvernement, se sont efforcés d'organiser ensuite un semblant de résistance qui n'aurait pas trompé les spectateurs du Châtelet (ce théâtre où nous sommes allés) et qui n'a pas davantage trompé l'armée russe. Je suis encore abasourdi des jours que je viens de vivre. Il me faudra dix ans pour admettre et pour réaliser une catastrophe de cette ampleur. Waterloo n'était rien à côté de ça. La France changeait de régime mais subsistait. Cette fois-ci, tout s'est écroulé d'un seul coup sous l'œil presque indifférent des Français. Ils ne sont pas la proie de l'angoisse, mais de l'ironie.

Pas un instant il ne leur est venu à l'idée que ce pourrait être à eux de se défendre ; ils ne sont sensibles qu'à la réalité d'un abandon qu'ils n'avaient pas envisagé, vivant depuis vingt ans dans la conviction que c'était aux Américains de se débrouiller avec les Russes. Ils ne comprennent pas ; ils sont furieux. Si les Russes se donnent la peine de faire une propagande, il leur sera facile de persuader les Français que ce qui leur arrive est de notre faute. C'est une opinion dont on ne saurait leur tenir rigueur : la lâcheté leur est aussi naturelle que l'eau aux poissons ; c'est le seul élément où ils évoluent à l'aise.

Je n'en suis pas moins stupéfait de leur passivité. Ils croient tous que « ces événements », comme ils disent, s'arrangeront comme la dernière fois : que les autres vont se battre pendant qu'ils s'occuperont de marché noir !

Vous n'imaginez pas le spectacle qu'offrait Paris ces derniers jours. J'ai continué à sortir quand tous les Américains étaient déjà à l'abri. Vous savez que je puis passer pour Français. J'ai constaté que tout le monde était en train de se découvrir des convictions communistes. Et, j'y reviens : quel spectacle ! La chute de l'Empire romain devait être moins impressionnante, pour la raison d'abord que l'Empire romain a mis cinq siècles à s'écrouler quand la France aura mis cinq jours. Un seul sentiment me domine : l'envie de remercier Dieu qu'il y ait encore une Amérique pour garder l'honneur, l'existence et les intérêts de la civilisation chrétienne. Priez donc, ma chère, comme je le fais sans cesse, pour que Dieu sauve, avec le monde dont nous avons vécu, le rempart de la liberté, la dernière forteresse des Blancs, l'Amérique.

XCIII

FERNAND S'EN VA-T-EN GUERRE

Depuis le meurtre du colonel, Fernand vivait dans l'épouvante. Certain que ses complices allaient le dénoncer, il s'était caché pendant quelques jours, travaillant déjà son système de défense (non, il n'avait rien fait. Il était victime de bandits qui voulaient le compromettre parce qu'il avait refusé de les aider...). Mais rien n'était arrivé. L'instruction de l'affaire se poursuivait sans doute au ralenti et les journaux n'en parlaient plus. Ils avaient d'autres soucis !

Fernand, rentré chez lui, commençait à respirer quand les événements s'étaient précipités : la peur de la guerre lui flanquait la colique. Il n'aimait pas les journaux mais il demandait des nouvelles à tout le monde. C'est par le charcutier qu'il avait appris la mobilisation et, bien qu'il n'eût jamais rien fait de sa liberté, il devinait combien il souffrirait de l'avoir perdue et se désolait d'avance des contraintes auxquelles il serait soumis. Jusqu'au dernier moment il avait espéré une réforme. Devant le médecin qui l'examinait, il s'était découvert des maladies surabondantes, mais c'était cela qui l'avait perdu. Il déclarait souffrir d'ici, puis de là, puis encore d'ici et quand il avait ajouté qu'il était tuberculeux depuis longtemps le médecin avait levé les épaules :

— On verra ça à la radio...

Que s'était-il passé ? L'image était-elle mauvaise ? L'appareil cassé ? Ou bien, plus probablement, le petit jeune homme qui s'en occupait n'y connaissait-il rien du tout ? Cette mobilisation s'effectuait dans des conditions désastreuses et il n'était pas un service qui ne manquât de temps, de personnel, de tout... En travers de la feuille que Fernand tenait à la main, le jeune homme avait écrit quatre lettres : « I.T.S.N. »

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Que je suis bon ?

— Comme la romaine, cher monsieur !

— Mais je vous dis que je suis tu-tu !

— Allez retrouver le médecin-chef !

Or, le médecin-chef, fort en gueule et guilleret, avait continué à se foutre de lui :

— Je vous dis que je suis tubar...

— Encore une maladie ? Quelle constitution ! C'est fou de résister à tout ça ! Avec le dixième de ces maladies-là, moi, je serais sous terre depuis longtemps !

Fernand avait bien essayé de défendre son point de vue mais le médecin ne l'écoutait plus : il peinait à remplir une feuille compliquée dont la rédaction avait demandé longtemps. Ensuite, on l'avait fait pisser dans un verre, on lui avait cherché des hernies dans les poils du pubis et tout cela s'était terminé par cinq semaines d'une vie extraordinaire dont Fernand s'était accommodé beaucoup mieux qu'il ne l'eût supposé et dont il se fût accommodé mieux encore, n'eût été le caractère malsain des activités guerrières. Il avait peur.

Mais il avait toujours eu peur. Du moins, maintenant, échappait-il à la monotonie d'une existence banale.

Comme presque toute la France, il courait. Dans un sens d'abord, puis dans l'autre. Il avait commencé par Rennes où on avait joué au petit soldat jusqu'au début d'août. Pourquoi Rennes ? Mystère. Et pourquoi, ensuite, Châlons-sur-Marne ? Mystère aussi. À Châlons, on était tombé dans les griffes du capitaine Loupiot. Démesurément occupé des femmes, et du vin, le capitaine Loupiot jouissait d'une nature héroïque :

— J'entends tenir ma compagnie ! disait-il. Vous savez ce que ça veut dire ?

Ils savaient. Ils eussent même très bien su sans que le capitaine leur donnât des détails :

— Vous pensez que je vous connais, mes lascars ! Je sais très bien qu'il y a, parmi vous, une bonne moitié de foireux... Eh bien, je les sacquerai, moi, les foireux, je les sacquerai, nom de Dieu !

Les hommes, rangés en pions d'échecs, protestaient à mi-voix, comme il convient de faire en pareille circonstance. Ils n'étaient pas foireux du tout. Courageux comme des lions et fidèles comme des caniches, voilà ce qu'ils étaient. Excessivement préoccupés de l'avenir de la patrie...

Ils affirmaient tout cela hautement, bien que la plupart pensassent :

« Il nous emmerde, cet enculé. »

— Et puis, poursuivait le capitaine, je vous annonce que, le premier qui bronche, je le fais fusiller. C'est la guerre, vous comprenez ? bandes de lavettes !

Agitant au-dessus de sa tête un revolver considérable, il répétait avec une insistance de mauvais aloi :

— C'est la guerre, bande de moules ! vous comprenez ça ?

Ces propos-là, d'autres encore, provoquaient chez le tueur un frisson d'épouvante. L'idée de sa propre mort lui était effroyable. Il n'aimait vraiment que celle des autres. Persuadé qu'il était environné d'ennemis, il en venait à souhaiter de devenir courageux : c'était l'effet de la peur.

En attendant, il n'osait plus parler. Les premiers jours de la grande course, alors qu'on circulait encore en trains ou en camions, il s'était laissé

aller à des propos vengeurs contre l'armée et le régime. En fait, il avait été imprudent et ses camarades le lui avaient fait voir. Leur peur, à eux, s'étendait aux idées.

Pour la première fois de sa vie, il lisait le journal, bien que la lecture lui fût une chose difficile, même s'il s'agissait d'un texte imprimé. Celui qu'il achetait maintenant tous les jours était un journal communiste. Stigmatisant inlassablement la « sale guerre » (ce qui laissait entendre qu'il y en avait de propres), il en voulait tout spécialement aux États-Unis. On ne se battait que pour les Américains, bien peinards dans leur espèce d'île. Fernand, pour sa part, approuvait ce point de vue : on ne savait pas au juste pourquoi ces Américains faisaient tuer le monde, mais une chose était certaine, on se battait pour eux. Pas plus communiste qu'un autre, Fernand cherchait partout et désespérément une justification à l'envie qu'il avait de ne pas faire la guerre.

Le journal avait publié une manchette que le tueur avait découpée, tant elle lui semblait lumineuse. Elle exprimait une idée qui devait être la sienne depuis toujours sans qu'il s'en fût aperçu. La phrase courte, composée en gros caractères, lui faisait une impression profonde : « On croit mourir pour la patrie ; on meurt pour des industriels. » Ce devait être d'un député ou, à tout le moins, de quelqu'un du parti.

Fernand, montrant discrètement le bout de papier à un camarade, avait été approuvé sans chaleur. Comme il insistait pour convaincre, l'autre avait même été jusqu'à exprimer des doutes sur l'existence de tels industriels :

— Parce que, n'est-ce pas, Fernand, si ceux-là il y en aurait vraiment, ils seraient nationalisés...

Les contradictions rendaient Fernand d'autant plus buté qu'il était plus malhabile à exprimer son opinion. Un autre soldat qui assistait à l'entretien avait dit que les industriels ne voulaient tuer personne, sauf leur percepteur et qu'ils avaient assez de travail à se débattre contre la faillite sans machiner

des conflagrations planétaires. Ainsi le tueur avait-il abordé, sans trop s'en rendre compte, le domaine des idées, mais il n'y avait fait qu'une incursion fugace : il était né plutôt pour les sensations vives.

De Châlons, on avait eu le temps d'aller jusqu'à Reims. Fernand ne s'intéressait jamais aux pays traversés. Il vivait dans un monde où les sentiments digestifs, les plaisirs génito-urinaires, d'autres encore plus secrets, tenaient les grands premiers rôles, presque les seuls. On buvait bien. On mangeait beaucoup. Les soldats parlaient incessamment de tomber des gonzesses ; bien qu'il eût l'âme moins simple, ces propos lui plaisaient.

On avait su, par des indiscrétions, qu'on allait dans un pays qui s'appelait Mouzon, mais on avait tout juste atteint Rethel et les nouvelles s'étaient précipitées. Il semblait que les Russes ne tinssent aucun compte de l'existence d'une armée française. Ils avançaient à une vitesse de record comme de bons touristes que personne ne menace. Était-ce vrai ? On n'avait commencé à y croire que lors de l'arrivée des premiers ordres de repli.

D'autres ordres étaient venus ensuite, contradictoires ou farfelus. Le capitaine n'avait qu'à choisir celui auquel il préférait obéir. Une seule chose avait été tout de suite certaine : il fallait évacuer Rethel et gagner Mouzon par une autre route. Sur cette autre route, la compagnie avait avancé dans un ordre relatif. On avait encore des camions. Que s'était-il passé ? On avait foncé à toute allure sur Vouziers et l'on avait passé le pont de l'Aisne une heure avant qu'il ne sautât : les Russes arrivaient.

La pagaille durait maintenant depuis plus de deux semaines. Après le passage de la rivière, on avait eu deux ou trois jours de calme :

— J'ai sauvé la compagnie, disait le capitaine. Je n'ai pas l'intention que ce soit pour des prunes...

Il avait fallu recommencer à fuir. À travers la Champagne d'abord. On y cherchait des « points d'appui » illusoires ; le malheur voulait que les

Russes y arrivassent généralement un quart d'heure avant la compagnie.

— J'exécute les ordres ! disait le capitaine.

Vint le temps où il n'en reçut plus du tout. La belle armée, savamment organisée dans les bureaux parisiens, se disloquait comme un château de cartes dont elle avait toujours eu, d'ailleurs, la résistance et l'agressivité. Le capitaine cherchait ses sections et ne les trouvait plus. Des malins s'envolaient chaque nuit et personne n'avait le temps de commenter un si mince événement. Fernand ne songeait pas à fuir tant qu'on ne s'était pas tiré de ce fâcheux guêpier des provinces de l'Est. Il ne voyait aucune raison pour que, la défaite assurée, quelque chose l'empêchât de reprendre à Paris sa vie oisive et criminelle : c'était un poète.

Il se souviendrait longtemps de la première bombe. Elle dégringola un dimanche au milieu d'un champ, faisant, dans le calme d'une journée chaude, un gros bruit sans danger, et tout le monde, ensuite, avait regardé, montant vers le ciel, un modeste champignon de fumée, bien rassurant par les temps atomiques. L'avion s'éloignait en ronronnant comme un vieux chat ; ça n'avait fait de mal à personne ; ça n'avait pas causé de panique : c'était un simple avertissement et même Fernand n'avait pas eu très peur. Ce fut néanmoins ce jour-là qu'il découvrit la guerre. Son imagination, pas toujours des plus vives, avait besoin d'excitants ; c'est ce qui faisait la valeur de cette bombe de 14 juillet. Il en voulait un peu aux Russes, bien qu'il pensât :

— Ça nous arriverait pas si on leur ferait pas la guerre...

Ce qui restait de la compagnie se repliait en zigzags à travers des campagnes vidées. Le capitaine faisait encore beaucoup d'efforts mais, de jour en jour, ses effectifs s'amenuisaient. Il n'était plus question qu'on combattît jamais et nul n'aurait pu dire où on allait, ni pourquoi on restait ensemble, ni les espoirs qu'on conservait. Les pays qu'on traversait étaient vides. On n'avait plus aucune nouvelle. Les chauffeurs craignaient de

manquer bientôt d'essence. Un vendredi, on vit au loin les tours de Troyes, mais on n'en approcha pas. De vagues racontars laissaient entendre que la ville n'était pas sûre. Certains assuraient même que les Russes y entraient déjà. On ne voyait jamais de paysans. C'est qu'ils s'y connaissaient en guerres, ils en avaient l'habitude.

La catastrophe de la patrie ne fut sensible aux hommes du capitaine Loupiot que le jeudi 16 août. Ce jour-là, ils éprouvèrent une perte cruelle en la personne de leur cuisine roulante. Elle leur était fort chère et ils n'imaginaient guère l'armée française sous d'autres apparences. On y avait mangé fort bien, puis un peu moins bien et voilà que, maintenant, on était menacé de ne plus manger du tout.

— Encore un effort, disait le capitaine. On va arriver sur la Loire. Maintenant, nous y allons tout droit...

Après la cuisine, on perdit les camions qui refusèrent obstinément de marcher sans essence. Il y eut des récriminations et des cris : les soldats de la République n'entendaient pas marcher à pied. Ceux de l'an II étaient morts. Depuis longtemps.

Ils marchèrent quand même à ceci près qu'on continua de semer un peu partout des hommes qui se couchaient au bord de la route en affirmant qu'ils préféraient les Russes. Un vent de révolte soufflait sur les restes de la compagnie. On y entendait des chansons communistes, mais le temps était passé où le capitaine promettait de fusiller les insoumis ; c'eût été un carnage.

On finissait par l'aimer bien. Il faisait tout ce qu'il pouvait, alternant les menaces et les laïus du cœur ; ses derniers soldats se plaignaient qu'il parût ne rien comprendre, comme s'il ne voyait pas que tout était foutu.

Fernand marchait toujours derrière le capitaine ; un sûr instinct l'avertissait de s'accrocher à plus malin que lui. Il était de ces soldats

imbattables à la course qui ne prirent pas Berlin en 1914, mais Perpignan en 1940.

À l'aube du 20 août, on aperçut la Loire. On la longea tout le jour. Le soir, près d'Orléans, Fernand choisit la liberté.

— Tu vois, mon enfant, dit la vieille, je te l'avais bien dit : nous sommes parties trop tard... Si nous avions quitté Paris trois jours plus tôt...

Au volant, la femme éreintée soupira :

— Tu sais bien que j'attendais des nouvelles de Robert...

— Comme s'il était possible d'en avoir maintenant !

— Maman, je t'en supplie, je suis fatiguée, je suis inquiète pour Robert. Tu ne pourrais pas cesser de geindre ? D'ailleurs, nous avons passé la Loire... maintenant nous sommes tranquilles.

— Oh ! mais je ne crois pas...

— Si. Les guerres sont finies quand l'envahisseur arrive au sud de la Loire.

— Qu'est-ce que c'est que la ville qu'on voit là-bas ?

La jeune femme ne répondit pas. Elle regardait son tableau de bord, puis freina brusquement.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne sais pas...

Déjà, elle soulevait le capot :

— Ce n'est rien. Le radiateur fuit un peu et il y a longtemps que je n'ai pas mis d'eau.

— Prends-en dans la Loire.

— Avec le creux de ma main ? Non, je vais aller dans la maison que nous venons de dépasser. La porte est ouverte. Je trouverai bien une casserole...

Au-dessous de l'étroite levée, la Loire bleue comme un lac ; une campagne abandonnée ; un silence fantastique ; midi-roi-des-étés...

Fernand sursauta en entendant du bruit. Il avait bien remarqué le passage de la voiture (la première depuis le matin), mais ne savait pas qu'elle s'était arrêtée. Plongeant la main dans la poche de son treillis, il en tira un revolver qu'il dirigea sur la jeune femme.

— Vous ne vous attendiez pas à celle-là ! hein ?

Elle ne répondit pas. Ses épaules tremblèrent un peu. Elle vacilla légèrement et il se demanda si elle n'allait pas tomber. Ça n'aurait rien changé.

Ses lèvres aussi tremblaient. Elle eut de la peine à articuler :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Il se contenta de rigoler. Elle ajouta :

— L'argent est resté dans la voiture.

Elle était très brune. C'était un spécimen de femme auquel, huit jours plus tôt, il n'aurait pas osé rêver. La guerre avait du bon. Il fit signe qu'il ne

voulait pas d'argent. Il se doutait bien qu'elle n'en avait pas sur elle. Lui, par contre, en avait beaucoup.

Les yeux (noirs aussi, comme les cheveux) exprimèrent à peine une interrogation surprise. Elle ne criait pas. Elle ne suppliait pas. Il ne pouvait pas savoir ce qu'elle pensait.

Ces femmes-là étaient toujours bien coiffées, ne froissaient jamais leur jupe, n'avaient jamais l'air de perdre le nord. Il rit de nouveau et, comme il ne savait quoi dire, il répéta :

— Vous ne vous attendiez pas à celle-là ! hein ?

Par la fenêtre, on voyait au loin une ville. Ça devait être Tours.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez. Vous avez peur que je vous dénonce ?

Elle avait trouvé, en entrant dans la maison ouverte, le tueur en train de cambrioler.

— Moi, vous savez, je ne suis pas chargée de réprimer le pillage !

Depuis qu'il avait faussé compagnie à sa compagnie, Fernand effectuait dans les maisons abandonnées un méthodique travail de récupération. Il faisait très vite : sa technique parfaite donnait des résultats brillants. Avec un tournevis, il forçait les portes d'armoires, renversait les tiroirs et triait. D'abord, il n'avait cherché que les billets. Malheureusement, c'était ce que les fuyards emportaient le plus facilement. Il en trouvait quand même, et aussi des bijoux dont il n'était pas capable d'évaluer le prix. Deux jours de ce travail-là l'avaient rendu riche. Si bien que la question de cette femme faisait l'effet d'une naïveté.

— Vous voulez de l'argent ?

— Je vous ai dit « non ». Où est votre voiture ?

— À cent mètres d'ici. Ma mère y est restée.

— Qu'est-ce que vous veniez chercher ?

— De l'eau. Mon radiateur est à sec.

Il se rapprocha d'elle :

— Marchez à reculons. Essayez pas de calter. Sans ça, je tire...

Sans cesser de lui coller son revolver dans l'estomac, il ouvrit une porte de la main gauche, la fit entrer et s'immobilisa :

— Reculez encore.

Elle le fit si bien qu'elle toucha du pied la boiserie d'un lit, C'était une chambre. Il continua de s'approcher d'elle. Avait-elle peur ? ça ne se voyait pas.

La main qui ne tenait pas l'arme la prit par l'épaule, la fit tomber à la renverse. Il s'allongea tout près d'elle, le canon toujours enfoncé dans sa peau.

Elle ne disait rien. Il chiffonnait rageusement ses vêtements, heureux de froisser, de déchirer des choses qu'il n'avait jamais pu toucher. C'était beaucoup plus doux que la laine de ses moutons :

— Merde, dit-il, ...de la chagatte de grand luxe !...

Il riait rageusement, mais son regard était féroce. La femme ne réagissait absolument pas. Elle avait compris qu'il n'y avait pas de défense possible.

Il dégrafa sa ceinture, se hissa sur elle, fit quelques efforts :

— Serrez pas les jambes, ou je tire !

Or, elle ne serrait pas les jambes ; elle le regardait fixement sans aucune expression et un chagrin nerveux le secoua quand il s'aperçut que, cette fois encore, il n'arriverait à rien. Il le savait ; il n'y croyait pas ; il s'acharnait à tenter ce qui, de seconde en seconde, devenait moins possible.

— Si vous vous défendez, je tire !

Elle sentait, dans ses côtes maintenant, le canon lourd du revolver. Elle aussi était sûre qu'il n'arriverait à rien. Et cependant, cinq minutes plus tôt, il avait cru y réussir. Tant qu'elle était restée debout, il avait été certain de lui faire tout ce qu'il voudrait. Ses forces l'abandonnaient juste au moment final. C'était chaque fois la même chose.

Il en voulait terriblement à cette femme, à son regard fixe, à son calme apparent :

— Bougez pas, dit-il.

De sa main libre, il lui écarta davantage les jambes. Sa tête descendit le long du corps, se colla au bas du ventre ; il fut déçu de n'y retrouver qu'un lointain rappel des parfums organiques qui l'enchantaient chez Mme Pichegru.

— Pourquoi que vous m'aidez pas ? demanda-t-il furieux.

— Comment pourrais-je le faire ?

Il n'osa pas répondre. Il avait peur qu'elle ne le mordît. Son revolver tremblait dans sa main. Au moment où il allait tirer, il pensa qu'il lui faudrait bientôt se retrouver des balles, qu'il risquait d'en manquer. Il essaya de nouveau mais c'était sans espoir. Elle pensa qu'il allait la tuer parce qu'une haine féroce faisait briller son regard :

— Foutez le camp..., dit-il. Foutez le camp !

Elle gardait la même indifférence apparente. Elle rajusta tant bien que mal sa jupe. Elle ne donna pas un coup d'œil au revolver dans la main tremblante. Quand elle passa la porte :

— Au revoir, dit-elle.

Plus tard Fernand replaça son arme dans sa poche. Il se remit à piller mais il n'en avait plus envie. Il continuait de sentir présente la femme qu'il avait tenue dans ses bras. Il n'aurait jamais de femmes semblables autrement que par la force. Avait-il remarqué, tout à l'heure, qu'elle avait un peu de poil sur les jambes ? Peut-être, mais alors, il ne les avait vus, ces poils, qu'avec indifférence et voilà que leur souvenir revêtait une précision que la réalité n'avait pas su avoir et qu'il en ressentait non pas l'émotion paralysante qu'il ne connaissait que trop bien mais une chaleur intérieure puissante et délicieuse.

La porte de la maison restait ouverte. Elle donnait sur la levée pleine de soleil qui surplombait le fleuve entre des îles de sable. Pas un bruit. Il pensa de nouveau à ces poils.

Puis il imagina que la femme était encore ici, qu'il tirait, qu'il entendait le coup partir et que la tête aux cheveux bruns retombait dans une grande flaque de sang. Il avait été stupide en voulant ménager ses balles de revolver. Il était sûr — absolument — que s'il avait tué la femme, il aurait fait tout ce qu'il voulait.

Il s'assit sur une chaise, les jambes écartées à son tour, admirant sous son pantalon une bosse réconfortante. C'était l'idée du sang qui l'avait tonifié. Il ne songeait plus à piller ; il fermait les yeux, il imagina qu'il tirait, qu'il tirait encore sur une femme, sur des tas de femmes de plus en plus poilues. Alors il glissa les mains dans sa braguette :

« Faut que je tue une femme..., songea-t-il. Faut que je tue une femme... »

XCIV

LE CAMION DE LA DERNIÈRE CHANCE

L'infirme, en s'éveillant, regarda le ciel et, d'abord, ne vit rien. Un cul tourné en façon double-poire, à ras du sol et compensant très mal un ventre en montgolfière, obturait la fenêtre. C'était Josiane qui regardait la rue.

— Josiane ! Eh, fais gaffe ! Tu vas tomber...

— Dis donc, Eugène ! Je t'ai pas sonné.

Il était tôt. Six heures ? À peine sans doute. Elle se pencha de nouveau par la fenêtre, puis se retournant dit à Eugène :

— Je m'en vas.

— Où ça ?

— T'occupe pas.

Déjà il s'affolait :

— Pour longtemps ?

Elle ne prit pas la peine de lui mentir :

— Je sais même pas quand que je reviendrai !

L'avant-veille, Léontine et Pichegru étaient partis tous deux, laissant les enfants à Josiane. Voilà qu'elle s'en allait aussi. Eugène, debout, clopina jusqu'à sa béquille ; il avait dormi tout habillé et n'était pas certain d'être bien éveillé. Il se colla le dos à la porte :

— Josiane, tu vas pas nous laisser ? Hein ? Tu vas pas nous laisser ? Qu'est-ce qu'on deviendrait, alors ?

— Y a Léontine qu'elle va rentrer...

— Tu parles ! On sera tous morts de faim. Et puis d'abord, je te laisserai pas partir.

— Ça serait à voir !

Elle aussi faisait des provisions. Sur un couffin prêt à éclater, elle posait encore des chiffons qui pendaient de chaque côté des anses.

— Josiane, t'as pris tout ce qu'y avait encore à manger...

Elle n'en était plus là. Elle leva les épaules :

— Débrouillez-vous. Des jours comme aujourd'hui, c'est chacun pour soi...

Il prit le parti de la supplier. Autour d'eux, les autres enfants, éveillés, l'écoutaient sans comprendre :

— Josiane, si tu nous laisses, où que je vais trouver à bouffer pour nous ? Tu sais bien qu'y a plus de boutiques ! Et qui c'est qui donnera à boire à Augustine ? Je sais seulement pas faire le biberon ! Oh ! puis, comme y a plus de lait, même que je saurais le faire...

— Laisse-moi passer. Je m'en vas.

— Josiane !

— Tire-toi, que je te dis !

Quand il se rendit compte qu'elle ne changerait pas d'avis, il se mit à l'injurier :

— T'es qu'une traînée... T'es qu'une salope... Tu penses qu'à toi... J'ai peut-être que douze ans, mais, quand t'auras fait ton veau, essaye pas de revenir ici, c'est moi qui te le dis...

Elle était ravie d'avoir un prétexte pour se mettre en colère. Dans la maison, Eugène ne se servait que d'une de ses béquilles. Elle se saisit de l'autre et le fit tomber. Avant de claquer la porte elle éclata d'un rire sonore :

— Vous pouvez tous crever ! Qu'est-ce que je m'en bats l'œil !...

Dehors, elle se sentit soudain heureuse et libérée. Toutes ouvertures aveuglées, passants absents, la rue était sinistre mais elle n'y prit pas garde, ne pensant pas que les difficultés et les anomalies qu'elle remarquait pussent se prolonger bien au-delà du périmètre de la grande banlieue.

Sur les routes du Sud et de l'Ouest, Paris coulait en interminables serpents, on attendait à tout instant les premiers Russes mais, chose extraordinaire, le métro, depuis la veille fonctionnait de nouveau ; le gouvernement provisoire avait menacé de faire fusiller tous ceux qui ne reprendraient pas le travail immédiatement. Il avait également interdit les départs mais, cet ordre-là, il n'était pas en mesure de le faire respecter. Josiane longea tout au long la rue du Rendez-vous. Le soleil, l'air léger et la satisfaction d'avoir quitté sa famille l'emplissaient d'une joie qu'elle découvrait : celle du départ en vacances.

Il n'était pas jusqu'à son ventre qui ne parût aller bien mieux. La veille, elle s'était réveillée plus légère et comme dégagée ; en l'absence de Léontine dont l'expérience, pour une fois, aurait servi à quelque chose, elle avait consulté une voisine qui travaillait aussi pour les Allocations et accouchait une fois par an :

— Ça serait-il pas qu'il serait mort ?

La femme de ventre avait été formelle :

— C'est qu'il est tombé dans les reins.

— Qui que ça veut dire ?

— Que c'est pour bientôt.

Mais elle l'avait traitée de folle et s'était sauvée en riant. Elle savait bien que « ça n'était pas ça », et la preuve, c'est que ça allait mieux. D'ailleurs elle avait autre chose à faire qu'à s'occuper d'histoires de gosses.

Le métro fonctionnait : quelques rames seulement à de longs intervalles. Qu'y avait-il donc de changé ? Les wagons n'avaient pas leur allure habituelle. C'était d'abord les paquets ; presque tous les voyageurs en étaient surchargés. On y voyait jusqu'à d'énormes valises dont jamais, en temps normal, on n'eût supporté la présence ici. Et tous les visages étaient graves ; sans les bruits de ferraille, les grincements et les sifflets, cette foule eût évolué dans le silence ; on se parlait comme à l'église.

Puis, au changement de Denfert-Rochereau, ce fut brusquement la cohue. Il venait de partout des candidats à la prochaine rame ; on avait l'impression que le quai n'en résorbait, même bondé, qu'une quantité infime. Un certain affolement se sentait dans la foule tendue vers un seul désir : arriver, arriver, arriver à tout prix ?

Arriver où ? À la porte d'Orléans ? À la Loire ? À la Garonne ? On ne voyait pas si loin ; une poussée de marée chassait Paris vers le Sud-Ouest.

Josiane fut sauvée par son ventre. Son visage maigre, ses lèvres minces n'attiraient guère la sympathie mais, en dépit de son âge, elle était forte en gueule et comprit vite ce qu'il fallait faire :

— S'il vous plaît...

Elle ordonnait d'une voix rude et trouvait toujours que l'intimé ne se hâtait pas assez :

— Je suis femme enceinte, que je vous dis...

C'est à la porte d'Orléans qu'éclata, pour elle, l'évidence de la catastrophe. Toute l'avenue était noire d'une populace anxieuse et menaçante. Chaque voiture qui s'engageait dans la direction du sud était arrêtée, minutieusement examinée. Elles étaient peu nombreuses : depuis huit jours l'essence manquait. Autour de chacune d'elles un groupe plus dense s'agglomérait :

— Allez, faites de la place...

— Mais...

— Ça va !

On n'attendait pas la réponse et les voitures repartaient couvertes d'une grappe humaine accrochée partout : sur les ailes, sur la malle, sur le toit quand c'était possible.

Josiane fendait cette masse, de plus en plus dense, commandant d'un ton qui n'admettait aucune réplique :

— S'il vous plaît... S'il vous plaît ...

Boulevard Jourdan on avait poussé sur le trottoir puis couché sur le côté une voiture légère dont le conducteur avait refusé de s'arrêter et des jeunes gens (réformés ? déserteurs ?) s'affairaient à mettre le feu aux bagages, au matelas plié en deux et à la voiture d'enfant qu'on avait ficelée à l'arrière. Les occupants tentaient de s'échapper par une porte qui ouvrait sur le ciel et des femmes, goût tricoteuses, excitaient les incendiaires :

— Les laissez pas sortir ! Faut qu'ils y passent aussi !

Les voitures arrivaient en bien trop petit nombre et déjà follement remplies. La foule s'énervait. Tout d'un coup, une femme hurla :

— Les voilà ?

— Quoi ?

Son doigt sale désignait dans le ciel une suite de petits points noirs. Il y eut un moment de panique mais on était trop serrés pour bouger. Un avis courut de proche en proche :

— Les avions russes !

— Pochetés ! C'est des avions amerlos ! Y viennent sur nous pour se venger !...

Depuis la veille tous les civils américains étaient groupés autour d'Orly.

— Faut se tirer...

On ne le fit pas. Les avions n'étaient rien d'autre que, très haut dans le ciel, un vol triangulaire de grands oiseaux sombres qui avançaient vite et disparurent vers l'ouest mais cette constatation ne calmait pas une foule que rien ne pouvait plus rassurer. Il fallait fuir, et vite et, pour cela, tout était bon.

C'était bien là l'idée de Mlle Pichegru. Elle commençait à se demander ce qu'elle allait devoir faire quand un gros camion fut arrêté juste devant elle et envahi, d'ailleurs, avant d'être arrêté. Un troupeau agrippait les roues, montait de partout à la fois à l'assaut de la plate-forme ; une vieille dame qui s'appuyait sur une canne suppliait d'une voix cassée :

— Aidez-moi, s'il vous plaît... Aidez-moi...

Elle voyait que personne ne s'occupait d'elle et ajoutait encore :

— Pour l'amour de Dieu !

Alors, du haut du camion, un homme qui la regardait faire lui tendit la main :

— Allez, grand-mère ! un peu de sport ?...

Elle allait réussir à monter quand Josiane s'interposa :

— Moi d'abord. Je suis femme enceinte !

En dépit de son ventre montgolfier, elle était déjà sur le sommet, trônant au-dessus d'un chargement hétéroclite comme la reine des reines sur le grand char du carnaval. La vieille pourtant se lamentait :

— Monsieur ! Monsieur ! Vous n'allez pas me laisser là !

Elle tendait sa canne pour qu'on l'aidât à monter et elle la tendait encore après que le camion eut démarré si bien que des gens qui couraient la firent tomber dans le caniveau.

Et puis, tout à coup, il y eut un grand jet de lumière dans le fracas d'une explosion : le réservoir de la voiture renversée qui venait d'éclater, arrosant de flammes et de débris de ferraille les curieux criards qui la serraient de près. Josiane emporta cette image-là de Paris.

On n'était pas à Étampes qu'une union sacrée unissait déjà les passagers du camion. Sur les bas-côtés de la route, on avait longé pendant des kilomètres une haie de fuyards suppliants ou hargneux qui tentaient de se faire emmener et un plaisantin leur avait crié :

— Bonjour, les touristes !

Le mot avait déchaîné des cascades de rires. On se le répétait inlassablement, on en riait et, de le répéter de nouveau, on en riait encore

plus. Le joyeux drille agitait la main :

— Bonjour, touristes ! Au revoir, touristes !

Ou, encore :

— Envoyez des cartes !

Après quoi, on rigolait beaucoup.

Certains des touristes détournaient la tête ; d'autres criaient des injures ; c'était une joie précieuse que de voir se peindre sur les figures contractées tous les signes de l'impuissance et de la rage. On était bien tranquilles : les touristes pouvaient bien arrêter, voire retourner et incendier une voiture légère mais ils ne se frottaient pas au camion quinze tonnes qui avançait sur eux comme un char de combat.

Cependant, Mlle Pichegru commençait d'être inquiète. Deux ou trois fois déjà dans la matinée, elle avait éprouvé dans le ventre des petits pincements légers qui lui faisaient penser :

« C'est des rhumatismes... »

Elle s'en était ouverte à l'énorme matrone qui siégeait, royale, sur le sac voisin et la matrone avait tranché :

— C'est votre petit qui vient.

Elle ne l'avait pas crue mais elle était troublée.

Passé Artenay, les délicatesses avaient fait leur apparition : il était près de midi. Les provisions entassées étaient à base de bifteck froid, de vin rouge et de camembert. On n'avait pas de raison de ménager les vivres ; c'étaient des choses qui, dans la fastueuse France, ne manqueraient jamais.

On se faisait des politesses de vin et beaucoup de conversations tentaient d'éclaircir de grands problèmes alimentaires :

— Vous vous servez chez Vini-Prix ?

— Pensez-vous ! Je prends que du Primior...

Dès le départ, Josiane avait demandé :

— Où qu'on va ?

Personne ne savait. On fuyait. C'était déjà beaucoup. Plus tard, quelqu'un se pencha par-dessus bord pour atteindre la cabine et parlementer avec le chauffeur. Quand il se retourna :

— Paraît qu'on va à Périgueux.

— C'est loin ?

Il s'en était suivi une discussion. C'était dans la direction de Bordeaux mais on ne savait pas au juste où. Puis on n'y pensa plus. Josiane ne s'en occupa pas d'abord. Elle ne savait pas où était Bordeaux. Après une légère accalmie, les douleurs avaient repris si bien qu'elle en venait à envisager une possibilité terrible :

« Ça serait « ça » ? »

Elle insista pour que l'acrobate se penchât de nouveau et demandât au chauffeur à combien était cette mystérieuse ville de Périgueux. L'acrobate, deux minutes plus tard, fournit la réponse :

— Environ trois cent soixante-dix d'où qu'on est...

— Ça fait combien de temps ?

— Peut-être dix heures, rapport aux encombrements...

Mlle Pichegru respira. Ce cochon d'enfant attendrait bien dix heures. Et, du reste, rien ne prouvait que ce fût réellement ça...

Orléans : vingt kilomètres. Le camion s'arrêta. Des têtes se penchèrent :

— Qu'est-ce qui se passe ?

On le voyait bien ! Les voitures, par files de quatre, encombraient une route où l'on n'avançait plus que par vingt centimètres. On en vint à des imaginations pessimistes :

— Ils auraient pas fait sauter le pont d'Orléans ?

— Mais non ! Y a simplement trop de voitures.

— Dame, on sait jamais avec les Français !

XCV

TRAVAUX RUSTIQUES

Le pont d'Orléans n'avait pas sauté mais, quand on le passa, il y avait longtemps que Mlle Pichegru ne se faisait plus la moindre illusion. C'était « ça » ! Et, dès lors, une idée lancinante la tarabustait : « Cette ordure d'enfant, c'était pour quand ? »

Le camion s'était arrêté une demi-heure à Olivet où l'on avait cherché en vain des boutiques ouvertes. Les provisions s'épuisaient ; une lourde torpeur succédait à l'allégresse du matin. Il n'y avait plus de touristes, mais seulement la suite interminable et monotone des voitures. Où donc trouvaient-elles de l'essence ? On mangea, car c'était l'heure, mais, à dire le vrai, on n'avait guère cessé. Les délicatesses avaient toutes fait ventre. C'était déjà, de la merde.

Cependant, la guerre paraissait aller mieux, comme si cette Loire qu'on venait de traverser avait constitué une frontière. La guerre allait mieux, mais pas les entrailles de Mlle Pichegru : elles n'étaient pas sans lui causer les plus vives inquiétudes.

On repartit sur la route de Vierzon, un peu plus tard, dans la nuit fraîche.

— Pourquoi que le chauffeur, il allume pas ses phares ?

— C'est défendu.

— Même ici ? Défendu par qui ?

Mlle Pichegru ne pensait pas que le gouvernement provisoire désirât qu'on se cachât des Russes, mais peut-être était-on, ici, dans le territoire contrôlé par le gouvernement des pourris. La circulation était toujours la même. Sans phares, les voitures avançaient très lentement, pauvrement aidées par un mince croissant de lune et les malaises de la jeune fille augmentaient. Jamais, à cette vitesse-là, on n'atteindrait Périgueux. Quand elle s'inquiétait de la longueur du chemin, on lui faisait de si diverses réponses qu'elle ne pouvait avoir aucune idée précise. Une seule chose certaine : c'était loin.

Vers trois heures du matin, le camion stoppa et, sur la plate-forme, des voix endormies demandèrent :

— Qu'est-ce que c'est ?

Le conducteur ne répondit pas tout de suite. Il descendit. Comme on renouvelait la question :

— Plus d'essence, dit-il.

— Mais, alors, on va rester là ?

Il expliqua que ce n'était pas si grave. Il y avait dans le camion un fût de trois cents litres. On ferait encore avec ça pas mal de kilomètres.

Il fallut bousculer des passagers endormis, remuer des paquets lourds. Quatre hommes solides renversèrent le fût qu'on déboucha avec précaution. On ne mit que vingt litres dans le réservoir.

— Comme ça, dit le chauffeur, si je trouve un marchand, je lui ferai faire le plein... Une réserve, il serait foutu de pas vouloir !

On replaça le tonneau. Tout le camion sentait l'essence et cette odeur-là donnait la nausée à Josiane. Comme on repartait, elle se pencha pour vomir. Elle n'avait jamais eu de souci que de l'avenir immédiat, mais le sien

l'affolait. Ses douleurs devenaient fréquentes. Elles étaient de plus en plus pénibles.

« Ah ! la vache de môme ! songeait-elle, la tante ! Il me paiera ça ! »

Surtout, elle enrageait contre ces sales gens qui dormaient, tout heureux d'avoir échappé à la guerre, contre ces bonnes femmes mariées qui n'avaient pas d'enfants dans le ventre ou, en tout cas, fort peu.

Un embouteillage à l'entrée d'un petit pays. On perdit une demi-heure avant d'en comprendre la cause ; en dépit de l'heure avancée, dans la nuit qui allait finir, on distinguait sur la droite une immense station-service qui était ouverte et qui, fort peu soucieuse du couvre-feu, laissait fuser de toutes ses ouvertures des lumières assez vives. Le camion s'arrêta de nouveau ; et on perdit encore une heure. C'était le patron lui-même qui versait l'essence ; il avait l'air en pleine forme. Comme on lui demanda s'il avait travaillé toute la nuit, il expliqua goguenard :

— Encore quatre ou cinq heures ! Je liquide le stock et on met les bouts, nous deux, la bourgeoise !

— Où que vous allez ?

Il hocha la tête et se tut. C'était un secret. Le conducteur lui demanda :

— Z'avez des nouvelles de Paris ?

Il rendait la monnaie :

— Non. On sait rien. Depuis hier cinq heures, la radio est arrêtée. Paraîtrait que les Russes font le tour des deux côtés. Vivement que ça soye fini !

Il était assez vieux pour se souvenir du temps heureux du marché noir, des fortunes clandestinement construites qui apparaissaient insolentes au

lendemain de la guerre de 40. Et, comme si personne ne pouvait s'en douter, il ajouta, sans pudeur :

— Parlez que je m'en fous, de la guerre et de leur politique !

On repartit. Mlle Pichegru dégueulait avec obstination et sa voisine commençait à lui dire :

— Vous devriez pas rester ici... Ce qu'il vous faudrait, c'est un grand repos...

— Hein ?

— C'est comme je vous le dis.

— Non, mais, des fois ! croyez que je vais le faire dans les champs ?

La dame jeta du lest :

— Je ne dis pas, ma petite, je ne dis pas... N'empêche que, dans votre état, ça n'est pas sérieux...

Elle savait mieux qu'une autre ce qui était sérieux et ce qui ne l'était pas. Elle ne supportait point qu'on prétendît le savoir mieux qu'elle et elle avait commencé d'agonir la bonne femme quand elle s'arrêta brusquement. Un tiède jet de liquide lui dégoulinait sur les cuisses et inondait sa jupe. Alors, dans l'aube, tout le camion s'en mêla. Ce fut d'abord l'homme qui avait inventé les touristes qui plaisanta grassement :

— Ça cocote, dans ce coin-là !

Il y eut des chuchotements, des voix étouffées. Des dormeurs réveillés s'interrogeaient et toujours la même femme qui revenait à la charge :

— Faudrait pas que vous restiez ici...

Faussement compatissante, elle prenait les autres à témoins :

— Pauvre petite dame... Faudrait l'arrêter. C'est pas sain qu'elle reste là...

Mlle Pichegru renonçait à cacher l'événement dont son bas-ventre était le théâtre. Elle criait de rage en voyant que les autres ne voulaient plus d'elle.

Cependant, une aube terne succédait à la nuit. Pris dans un convoi serré, le camion n'avançait presque plus. On devait approcher de Vierzon. Un coup de frein tout à coup ; de la cabine on vit jaillir la tête effarée du conducteur :

— Vite ! Dans le fossé !

Enfermé dans sa cabine, il avait vu, lui, ce que n'avaient pas soupçonné les voyageurs en plein air : trois avions qui se suivaient à courte distance et qui piquaient sur le convoi.

Les voitures s'étaient arrêtées ; leurs occupants couraient dans toutes les directions. Du camion déjà vide, Mlle Pichegru pouvait voir le fossé encombré de gens couchés qui se cachaient la tête. Certains criaient. La peur lui coupa nausées et douleurs, mais elle était maladroite. Elle enjamba tant bien que mal le bat-flanc de bois, mit un pied sur une roue, sauta à terre et disparut à son tour dans le fossé.

Il était temps ; dans le vrombissement de leurs moteurs et le crépitement des mitrailleuses, les trois avions nettoyaient la route.

Cela n'avait pas duré cinq secondes et paraissait un siècle. Ensuite, quelques minutes passèrent. On n'entendait plus rien. Les gens qui se relevaient du fossé n'étaient plus tels qu'ils avaient été jusque-là. Tout d'abord, ils ne parlèrent pas.

On ne pouvait pas faire un bilan de l'événement. On n'entendait plus de moteurs, mais des cris confus. Très vite, on remarqua que, de l'autre côté de la route, certains restaient couchés. Il avait giclé du sang sur des vêtements clairs. À moins de cinquante mètres, une voiture flambait au milieu de la route. Un nuage très rouge annonçait le soleil.

Une formidable panique secouait les survivants. On ne se connaissait plus. Il semblait qu'il ne manquât personne et que le camion fût intact. On n'avait plus qu'une idée : fuir, fuir, descendre vers le Sud, retrouver une campagne normale et des routes libres. Josiane voulut monter à son tour ; elle geignait.

— Ah ! non ! pas celle-là !

Le chauffeur lui-même (c'était celui qui avait le moins perdu la tête) lui conseilla doucement :

— Vaut mieux que vous restiez, ma petite dame...

Elle le traita d'enculé, mais il s'en souciait peu. Du doigt, il lui désigna au loin le clocher d'un village :

— Ça sera mieux pour vous... C'est pas bien loin...

C'était bien à deux kilomètres. Elle tenta encore de monter, mais le plaisantin aux touristes lui tapa sur les doigts d'un geste sec qui lui tira un cri. Alors, elle eut le mot qu'avait eu la vieille à la porte d'Orléans :

— Vous allez pas me laisser là ?

Le camion, une fois de plus, repartait. Quelqu'un résuma :

— Dame, aujourd'hui, chacun pour soi...

Elle resta seule sur le bord de la route où recommençaient à circuler les voitures. Elle craignait de voir revenir les avions et ses douleurs la reprenaient. Elle tenta, sans insister, de faire signe à des conducteurs, mais c'était inutile ; les yeux dilatés par la peur, ils ne la voyaient même pas. Plus personne ne s'arrêterait.

Elle crut entendre un bruit d'avion. Elle claquait des dents et s'élança à travers champs.

Non, ce n'étaient pas des avions. Elle s'était trompée, mais elle continua à marcher en direction du clocher. Il n'y avait rien d'autre à faire.

Pas de chemin. Elle avançait dans l'herbe haute en direction d'un petit bois. À l'horizon, le soleil montait comme une grosse lanterne rouge ternie par la brume à ras de l'horizon. Le bois lui faisait faire un détour, mais elle avait peur de rester en terrain découvert. Le bruit, sur la route, s'estompait peu à peu. Il faisait, dans une seule direction, un roulement sourd qui ne se propageait pas.

Le bois était assez grand ; pas très perméable, en majeure partie encombré de taillis. Les douleurs devenaient de plus en plus violentes. Elles ne cessaient presque plus. Josiane faisait chaque fois une affreuse grimace et elle devenait très pâle. Maintenant, elle geignait sans arrêt et se faisait une promesse solennelle :

« Le salaud ! Il me paiera ça ! »

Le moment vint où elle se demanda si elle aurait la force d'atteindre le village. Il était bien plus loin qu'elle ne l'avait cru. Après tout, elle pouvait s'accorder un petit moment de repos. On était loin de la route. Ici, on n'avait plus à craindre les mitrailleuses d'avion.

Dix minutes plus tard, elle voulut s'en aller. Elle s'assit, se leva à demi, puis, tout de suite, s'allongea de nouveau. Elle se sentait vraiment très mal.

L'idée lui vint brusquement qu'elle allait accoucher là. Elle en eut une peur atroce. Elle avait eu l'intention d'aller jusqu'au village et d'y jouer la grande comédie du malheur. Elle s'était imaginée plainte par une commerçante aisée, par exemple, ou par la femme d'un notable du pays, puis recueillie dans une maison confortable. On aurait appelé des voisines ; elle aurait été le centre de l'attention, expliquant qu'elle n'avait pas de nouvelles de son mari mobilisé. On l'aurait soignée, dorlotée, bien nourrie... Mais tout cela était raté et elle allait accoucher là.

— Salaud de moutard !

Alors, elle s'installa bien à l'aise dans son rôle de parturiente rustique et elle commença de crier. Il n'y avait personne pour l'entendre et, à vrai dire, les douleurs n'étaient pas intolérables, mais il y a des traditions que l'on respecte naturellement, en quelque sorte, sans y penser. Tout le monde sait bien qu'on crie dans les accouchements, qu'on pleure dans les funérailles et qu'on se pince les fesses après les repas de mariage. Quelqu'un qui ferait le contraire et, par exemple, qui crierait dans un repas de mariage ou qui pincerait les fesses de ses voisines pendant un enterrement serait un malappris. Ça n'aurait pas le sens commun. Ça ne se fait pas. Donc, elle se mit à gueuler comme un putois.

Elle était couchée sur le dos. Entre ses cuisses ne coulait plus aucun liquide et sa robe commençait à sécher ; malgré cela, l'odeur persistait : une odeur qu'elle connaissait bien. Presque toujours, Mme Pichegru, sa mère, perdait les eaux à domicile et ne se décidait que plus tard à prendre l'autobus, mais l'odeur était si tenace que, d'une grossesse à l'autre, elle demeurait dans la maison. Un nuage vint qui, un instant, cacha le soleil et elle pensa :

« Faudrait pas qu'il pleut ! »

Le nuage s'en alla. Il ferait décidément beau.

De la route venait toujours le même roulement régulier. Mlle Pichegru se passa la main entre les cuisses, ainsi qu'elle en avait pris récemment l'habitude. De surprise, elle la retira prestement : le trou était bouché !

Elle songea : « Merde, alors ! » et replaça la main. Une boule ronde, irrégulière, occupait la place du trou à pipi. Quant au trou à caca, il s'étalait, démesurément aplati sur trois centimètres de hauteur. Elle se remémorait la réflexion qu'elle avait faite à Pitard :

« Ce que c'est que de nous, tout de même ! »

Les mystères de la nature la laissaient stupéfaite et remplie d'une admiration religieuse, mais une sensation plus aiguë retenait son attention. Cela lui rappelait une période du début de sa grossesse où elle avait été constipée plus de six jours. Quand, délivrée par l'eau-de-vie allemande et le sirop de nerprun, elle s'était enfin, inquiète et ravie à la fois, accroupie sur les chiottes à la turque qui embaumaient tout l'escalier, il avait fallu qu'elle pondît un considérable étron qui lui avait, plus qu'à demi, éclaté la lentille. C'était la même sensation qu'elle retrouvait aujourd'hui. Elle songea :

« J'ai le cœur qui bat... »

D'autres souvenirs encore l'envahissaient, par exemple, celui du jour où elle avait dû interrompre l'épluchage des pommes de terre parce que Pichegru était rentré soûl.

Et tout ce qu'elle pensait était coloré d'une lourde anxiété à l'idée qu'il allait falloir pondre et que c'était imminent. Elle pensa : « Vache de vache ! », ne sachant plus du tout de qui il était question.

Elle se le redisait machinalement quand il vint du fond de l'horizon un petit bruit très doux qui ressemblait à une longue aspiration, comme un baiser qui n'en finirait plus, mais qui, d'instant en instant, augmentait.

Le bruit envahit tout le paysage à la fois, couvrit le roulement des autos sur la route.

Ça recommençait ! C'était de nouveau les avions ! Pas de doute ! Elle se couvrit la tête de son coude et hurla de frayeur.

Elle hurlait surtout de ne pas pouvoir bouger, d'être ici comme prisonnière, comme clouée sur place par sa triste histoire de ventre. Elle n'eût pas eu si peur si...

Un fracas de fin du monde s'écroula sur la route. C'était à croire que la terre se disloquait, s'ouvrait en deux, se désintégrait ! Elle eut le temps de penser :

« Des bombes ! »

Puis, tout se brouilla. Elle crut s'évanouir, se demanda ce qui arrivait, reprit conscience juste à temps pour entendre sur la route, dans le silence revenu, les hurlements des blessés et, seulement alors, elle se rendit compte qu'elle avait pondu.

Elle pencha la tête, constata :

« C'est un garçon,... »

...remarqua, en même temps, qu'il avait un œil crevé. La sonde de Pitard, sans doute, qui lui avait fait ça.

Mlle Pichegru, poussa encore un grand soupir ; elle péta longuement, puis elle s'endormit.

XCVI

LES PLAISIRS ET LA MORT

Fernand pensait bien marcher plus vite que la guerre mais la guerre le rattrapa entre Tours et Châtellerault. Maître en terre conquise depuis qu'il avait plaqué son capitaine il évoluait à l'aise dans des provinces vidées d'où il semblait que la population se fût évaporée. Sur les images de ce pays de cocagne, accueillant et livré, dans la lumière du plein été, d'autres sans doute eussent superposé tous les clichés classiques goût « horreurs de la guerre ». Le tueur n'y voyait que des facilités.

Il n'était plus du tout soldat sauf le costume qui, inspiré du militaire dans une manière très fantaisiste, en combinait les charmes sans en supporter les ennuis ; il n'avait pas la tête épique. Dans la maison abandonnée où il avait, la veille, rencontré cette femme étonnante, dans d'autres encore et tout le long de sa route, il avait déniché du linge, des vêtements à sa taille, un vélo tout neuf et un sac de camping bourré d'objets volés. Il possédait également un portefeuille aux rondeurs agréables. C'était la vie rêvée. À la bagatelle près, tout de même, et la bagatelle l'asticotait un peu.

Il fut surpris, dans Tours, de trouver de nouveau quelques habitants. C'étaient des vieux pour la plupart, des gens qui se souvenaient de l'exode de 40, d'autres qui restaient là parce qu'ils craignaient moins les vainqueurs que les déplacements, parce qu'ils avaient à sauver le bronze de Barbedienne de leur tante Aglaé, ou des photos d'enfants morts dans diverses guerres. Ces empaillés-là n'étaient pas expansifs. Ils ne s'inquiétaient que des nouvelles et, quand ils voyaient qu'il n'en avait pas, ils cessaient tout à fait de s'intéresser à lui.

Malgré cela, tard le jeudi soir 23, il avait tout de même trouvé une vieille taupe qui l'avait logé avec enthousiasme en lui disant :

— Tout le temps que vous voudrez ! Avec vous, je me sentirai tranquille ! On voit bien qui vous êtes... Et puis, n'est-ce pas, entre Français...

La vieille taupe était peinte comme une pensionnaire de bordel. Du moins, le croyait-il car il n'avait pas connu le temps des bordels.

— Vous étiez soldat ? Ah, pauvre cher monsieur ! Quel malheur...

Elle le disait mais n'en était peut-être pas très persuadée. Elle s'était fait la grande beauté et souriait sans ouvrir les lèvres pour tenter de cacher des dents rares et pourries :

— Ces Russes, ils me font une peur... Est-ce que c'est vrai qu'ils violent toutes les femmes ? Est-ce qu'ils sont loin ?

Elle n'avait pas plus de nouvelles que lui mais elle le regrettait davantage :

— Est-ce que c'est vrai que Paris est tombé ?

Il n'y avait plus de journaux, plus de radio, plus d'électricité et plus de lettres. Des vaches aux pis traînants encombraient les bords du fleuve et se promenaient jusque dans la ville. La bonne femme l'avait installé dans une chambre près de la sienne :

— Et surtout, si vous avez besoin de quelque chose, n'hésitez pas à frapper dans le mur ! J'entendrai.

L'approche du vainqueur magnifiait sa vie benoîte. Elle vivait ses grands jours et son exaltation écartait toute pudeur :

— N'hésitez pas à m'appeler, surtout. D'ailleurs j'ai le sommeil d'une légèreté..., d'une légèreté..., vous verrez bien...

Elle lui faisait le regard filtrant mais il s'était endormi comme une masse. À l'aube elle vint le réveiller dans son lit :

— Vous entendez ?

— Quoi ?

— Le canon !

Soulevée d'émotions surhumaines, sa vieille poitrine en retrouvait tous les soupirs de la jeunesse :

— Le canon ! Le canon !

Elle se trompait : c'étaient des bombes d'avion.

— C'est la guerre, n'est-ce pas ! Il fallait bien que ça arrive... Puisque c'est la guerre !

Fernand, qui éprouvait des sentiments tout autres, se leva précipitamment, s'habilla tandis que la vieille disparaissait, trépignant, ne tenant plus en place ; il la retrouva dans sa cuisine :

— Mon Dieu ! Je suis faite comme une sorcière ! Qu'est-ce que ces messieurs vont penser des Françaises !

Décatie à faire peur, elle suçait à tout instant un bâton de rouge, se souciant des bombes comme d'une guigne et le tueur qui, lui, se sentait défaillir, ne savait plus que murmurer :

— Nom de Dieu... Nom de Dieu...

Pieuse au point d'avoir accroché des bondieux partout chez elle, la taupe ne s'offusquait pas de ces jurons. Il lui semblait qu'on devait comprendre beaucoup de choses, « depuis les circonstances ». D'ailleurs, nos chers petits soldats n'avaient-ils pas tous les droits ? Et les autres, donc !

— Mais, pourquoi tirent-ils ? demanda-t-elle. Tous les Français sont passés. Ils ne vont tout de même pas s'attaquer aux civils !

Il ne fut nullement ravi d'apprendre que, depuis deux jours, aucun soldat n'avait plus traversé la ville. Il s'informa de leur direction :

— Je ne sais pas. Ceux qu'on a vus allaient, les uns à Biarritz et les autres à Perpignan. Du moins, ils le disaient.

— Qu'est-ce qu'ils vont y faire ?

— La voisine dit qu'on va organiser un réduit breton autour de Biarritz. Vous permettez ?...

Il bourra rapidement son sac. De loin, il la voyait par la fenêtre qui saccageait le jardin, fabriquait en vitesse de fantastiques bouquets qu'elle rapportait dans la maison :

— Vous pensez bien que, si je suis réquisitionnée... Mais, comment ? Vous repartez ?

— Non, mais vous croyez pas que je vais rester là !

— Et vous me laissez seule ! Oh ! le grand lâcheur !

Elle lui donna, mutine, une petite tape sur la joue et il se retourna pour bien montrer que ses sentiments le laissaient froid. Elle sautait comme un cabri :

— Ils arrivent... Je le sens !...

Comme il regonflait son vélo, elle se jeta sur lui :

— Vous qui connaissez la vie, dites-moi, les Russes...

— Quoi ?

— Je sais qu'ils prennent du thé dans des samovars. Mais qu'est-ce qu'ils préfèrent ? Le thé de Chine ou le thé de Ceylan ?

Il pensa qu'elle était tout à fait folle mais elle était trop exaltée pour attendre une réponse. Elle la fit elle-même :

— En tout cas, j'ai les deux !

Avant qu'il partit, elle lui donna son adresse : « Mme veuve Jaunasse 15, rue Guynemer. » Si vous revenez...

Son sac ficelé sur le porte-bagages, il fila en vitesse. On n'entendait plus de bombes. Il ne connaissait pas les routes et n'avait aucun sens de la géographie ni de l'orientation. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il fallait s'éloigner de la Loire puisque le bruit venait de là. À la sortie de la ville, il vit un écriteau : « Poitiers, 102 km. » Il monta une côte assez dure, n'y fit presque pas attention. Il guettait les éclatements et le ronflement des avions.

Ce bruit-là, seulement soupçonné, réveillait en lui la terreur des premiers temps de la guerre. En moins de trois jours, il s'était fait à son métier de pillard solitaire, voyageant comme par plaisir à travers les campagnes désertes et riantes au soleil tranquille de la Loire. La guerre, c'était quelque chose qui se passait au loin et qui ne le regardait pas. Il n'était pas jusqu'à la fuite éperdue des derniers soldats français qui n'eût contribué à le rassurer : n'y avait plus d'armée, il était logique qu'il n'y eût plus de guerre.

Comme il y réfléchissait, un avion passa, assez haut et Fernand se jeta dans un taillis. L'avion s'éloigna vers le sud, tira quelques rafales de

mitrailleuses, puis disparut à l'horizon et ne revint plus. Le tueur, tremblant, remonta sur son vélo. Il avait mal au ventre.

Surtout, il était indigné de constater que ces Russes continuaient à tirer. Était-ce bien là le peuple ami dont l'avait entretenu, ces derniers temps, son journal ? Les journalistes, c'est tous des vendus, tous des pourris ; ils disent rien que des blagues.

« Châtellerault 30 km. » Il avait bien marché, il était un peu fatigué.

« Faut que je me trouve à croûter... »

Vers la quarantième borne après Tours, il dépassa un groupe de cyclistes, les seuls humains de toute la route. Il eut le temps de parler. C'étaient des paysans qui avaient voulu rester dans leur ferme, mais mal leur en avait pris. Un avion les avait mitraillés, tuant la grand-mère et le petit dernier. Quand on avait commencé à entendre les bombes, ils étaient partis comme les autres ; bien trop tard. Les paysans pensaient que les bombes tombaient sur Tours et Fernand se demanda ce qu'allait devenir Mme veuve Jaunasse. Partirait-elle en courant sur les routes ? Serait-elle déchiquetée à domicile ? Il s'en foutait éperdument.

Il atteignit un village qui s'appelait Les Ormes et là, de nouveau, il y avait quelques fuyards sur les routes. C'est peu après que l'avion revint et qu'il entendit encore la mitrailleuse. Ce maudit zinc avait pris à cœur de surveiller la route. Ça tournait à la sale affaire.

Couper à travers champs ? Ce n'était guère facile. Fernand avait peur comme avaient dû avoir peur tous les animaux qu'il s'était donné le plaisir de tuer. Derrière cet avion, il sentait si bien venir la masse énorme des soldats étrangers qu'il en arrivait à se souvenir des propagandes bourgeoises dont il s'était, autrefois, irrité :

— De vrais sauvages ! Des fous qui en sont à tirer sur les réveils parce qu'ils ne savent pas ce que c'est et qu'ils n'en ont jamais vus... Ils tuent n'importe qui sans raison.

« Châtellerault 12 km. »

Il pédalait toujours, attentif aux bruits du moteur. Quand il l'entendit, il se jeta dans un bois. L'avion passa sans mitrailler.

Mais l'affolement le gagnait comme il devait, depuis des jours et des jours, gagner toute cette France en balade sur les routes. Il demeura quelques minutes caché. Alors qu'il allait repartir, son regard tomba sur un paquet noir tassé dans un fourré à dix mètres de lui. Il alla voir : c'était une femme morte.

Par acquit de conscience, il la retourna du pied, mais le diagnostic ne faisait aucun doute : elle était on ne peut plus morte. Elle était même assez raide.

Il s'agenouilla près d'elle et fut tout de suite saisi par l'odeur qui s'en dégageait. C'était une odeur complexe où il retrouva, avec une ivresse que décuplait sa fatigue, le souvenir des décès provoqués, ceux-là même qui, pour lui, faisaient de l'abattoir un ciel de délices. Ça sentait de plus — et sérieusement — le pourri.

Plus du tout pressé, il en oubliait sa peur. Mais d'autres images l'obsédaient : la femme de la veille, par exemple, celle qu'il avait eue à sa portée et qu'il avait si stupidement laissée partir alors qu'il tenait un revolver à la main.

La morte était d'une autre espèce : une paysanne vêtue comme le sont toutes les vieilles femmes de la campagne. Un petit chignon miteux tordait sur le sommet de la tête des poils noirs mêlés de gris. Il lui plut que la

bouche se relevât comme pour un rictus en découvrant de longues dents jaunes.

Elle avait été tuée par une balle dans la poitrine venue à coup sûr d'un avion inconscient, peut-être d'un de ceux qui passaient encore aujourd'hui. Elle avait cru se tirer d'affaire en se cachant dans le bois. Ça lui avait fait tort. On devinait qu'elle avait eu peur, qu'elle s'était couchée à plat ventre, la tête cachée dans le bras, puis qu'elle s'était retournée, alors que l'avion indifférent l'atteignait presque par erreur. On pouvait broder, en ajouter, décrire. Le trou dans le thorax était bien visible, quant à la balle, elle devait s'être perdue dans la terre molle. Il restait un peu de sang sur les feuilles de l'autre saison.

Avec la chaleur, le corps avait commencé à couler. Un liquide rosé poissait son linge blanc. Fernand constata que le ventre commençait à redevenir mou.

Il ne tremblait plus du tout ; au contraire, il se sentait bouillir des pieds à la tête. Il se releva, fit, d'un coup d'œil, le tour du fourré : personne ne passait sur la route et, du reste, on n'aurait rien pu voir à l'intérieur du bois. Alors, il entreprit de déshabiller la morte. Sa raideur la défendit un instant mais, en quelques minutes, les vêtements déchirés s'entassèrent sous les branches et la vieille paysanne apparut nue, comme gênée de son manque de tenue. C'est ce que Fernand désirait. Sur les endroits qui avaient touché la terre, les lividités cadavériques viraient au vert et au violet. Le tueur respirait passionnément une odeur dont il découvrait qu'elle lui était inestimable.

Ensuite, il s'offrit le luxe d'une mise en scène d'intellectuel. Il se dévêtit entièrement, prenant grand soin de plier son linge et son pantalon. Il n'était plus inquiet : le moindre coup d'œil eût affirmé son énergie retrouvée et il était bien sûr, cette fois-là, qu'elle ne lui ferait plus défaut. Il se coucha sur la femme ; il léchait le liquide qui suintait du ventre ; il avait complètement perdu la tête et il murmurait au cadavre :

— T'es rien belle... T'es belle comme le jour...

Il ferma les yeux pour mieux sentir son plaisir et ne s'aperçut que longtemps après que les éclatements avaient repris.

Au temps de l'abattoir, il avait quelquefois fait ça à des vaches mortes. Il avait alors cru que c'était la vache qui l'excitait ; il se trompait : c'était la mort.

XCVII

LA COLLATION IMPROVISÉE

L'enfant borgne avait l'air d'un vieux petit crapaud rouge. Il criait faiblement, la bouche ouverte ; mais ce qui réveilla Mlle Pichegru, ce furent de nouveaux spasmes qui recommençaient à lui tordre le ventre. Elle n'en fut pas surprise, connaissant par le menu les prévisibles circonstances de son aventure utérine. Le plus dur était passé ; elle vit venir avec joie les arrière-douleurs. Ainsi allait-elle être débarrassée de cette corde torsadée et gluante qui l'attachait au moutard. Mais elle trouva que c'était trop long : elle avait terriblement faim. Quand elle poussa du cul et des reins, elle n'obtint pas tout d'abord d'autre résultat que d'évacuer son intestin, ce que les médecins appelaient : « Se présenter à la garde-robe. » Finalement, elle s'appuya sur le ventre. Alors, une masse pâteuse apparut à la connasse, la dilata comme sans effort et sortit en bavant dans un frais clapotis de sang noir plein d'odeur.

« Pourvu que je vas pas me mettre à pisser du sang ! » songea-t-elle.

Elle se sentait très faible, mais plutôt de bonne humeur. Maintenant que toutes ces saletés allaient être finies, on allait pouvoir s'occuper de choses sérieuses et se livrer pleinement aux plaisirs de la vie, de l'amour et de la jeunesse.

Puis le souvenir la reprit du bombardement pendant lequel elle avait pondu. Il n'était pas prudent de rester là. Les avions étaient venus. Ils reviendraient encore. Cette frayeur-là lui donna des ailes. Elle se leva.

Ça tournait un peu. Un instant, elle dut s'appuyer à un arbre et, très vite, elle sentit qu'elle pouvait tout de même marcher, qu'elle allait mieux. Elle se relevait optimiste : elle allait se retrouver moins lourde ; le ventre ne

demanderait qu'à se boucher et qu'à s'aplatir. Restait le gosse ; elle lui en voulait d'être borgne, sans qu'elle se dissimulât que c'était la sonde de Pitard qui l'avait endommagé. La blessure, du reste, ne se limitait pas à l'œil : tout un côté du visage était bosselé bizarrement. Elle en rit toute seule :

— Il en a une touche ! Qu'est-ce qu'il marque mal !

Il avait aussi un gros abdomen en ballon au milieu duquel s'attachait le cordage grotesque. À l'autre bout, le placenta gisait à terre, étalé au milieu de ses membranes. Il ressemblait à un gros gâteau, un gâteau taillé dans un bifteck de cheval. Josiane n'ignorait pas que, dans certaines provinces, on en fait, après la naissance, un repas de famille et, comme elle avait terriblement faim, l'idée lui sourit un instant de tenter d'y goûter. Depuis sa plus petite enfance, elle avait, de la viande crue, une passion incoercible et, puisqu'en divers pays on dévorait des placentas, elle ne voyait pas par quel préjugé on se croirait forcé de le faire cuire.

Elle pensa d'abord à couper le cordon, mais elle n'avait rien qui pût lui servir de ciseaux. L'attacher avec un lacet de chaussure ? Oui, mais alors, elle ne pourrait plus marcher. On verrait tout ça au village.

Elle ramassa le crapaud, l'entoura, à hauteur du ventre, de plusieurs tours de cordon. Le placenta lui faisait un oreiller collant dont elle se reprit à avoir envie. Or ce n'était pas possible parce que les villageois, sans doute, n'eussent pas admis qu'une dame arrivât porteuse d'un placenta à moitié mangé. Mieux valait l'envelopper comme tous les petits anges tendrement chéris qu'on voit un peu partout, beuglant comme des veaux dans les bras de mesdames leurs mères. Elle se demanda si le nouveau-né valait qu'elle lui sacrifiât son manteau ; le manteau était vieux, usé, étroit et sale ; elle ne le regretterait pas beaucoup. Quant au sac à provisions où elle avait entassé toutes les réserves de la famille, il était resté dans le camion lors du bombardement. Elle enveloppa enfant, cordon et délivre, et prit le paquet sous le bras. La tête qui dépassait criait ferme. Il fallait gagner le village.

Quand elle s'était réveillée, l'idée lui était venue de se débarrasser du lardon. On pouvait penser que c'était le plus sage, que ce n'était pas le moment de s'encombrer d'un paquet pareil.

Mais les Parisiens par dizaines, par centaines de milliers erraient à travers la France et personne n'y faisait attention ; on ne pouvait pas plaindre des gens si nombreux : on n'aurait jamais eu assez de pitié pour ça.

Or, on allait la plaindre puisqu'elle aurait, pour coloniser les bonnes âmes, un argument de poids : le nouveau-né. Et Mlle Pichegru imaginait la suite : elle arrivait au village, racontait l'aventure de son accouchement champêtre. Émues jusqu'aux larmes, les dames de l'endroit poussaient des cris épouvantés ; pour sa part, elle se contentait de lancer vers le ciel de grands soupirs crucifiés, comme il convient à une pauvre personne qui a des malheurs mais les supporte avec courage. De temps en temps, elle embrasserait passionnément son fils.

— Ma pauvre petite, diraient les bonnes femmes, quand votre mari saura ça !...

Alors, elle essuierait un pleur, discrètement, expliquerait que le mari (si vous saviez comme le petit lui ressemble !) était mobilisé dans l'Est et lui donnait bien du souci.

— Je sais quasiment même pas où qu'il est !

Ainsi, Mlle Pichegru rêvait-elle son avenir, évoluant à l'aise, malgré son jeune âge, dans le jeu si simple des sentiments humains, et cet avenir-là semblait lui sourire. Elle parlerait de la guerre, insisterait sur l'horreur de la fuite du peuple de Paris :

— C'est pas que je serais pas restée, mais, pour le petit, n'est-ce pas, j'avais pas le droit... avec ces sauvages...

Des idées aimables à caresser, mais, en attendant, il fallait aller au village. Son paquet infantile et placentaire sur la hanche, elle reprit la traversée du bois.

C'était, au début, assez difficile ; les ronces des fourrés s'accrochaient à ses jambes, mais elle avait bien plus de courage que tout à l'heure. La fin de ses ennuis approchait ; il lui parut de bon augure qu'elle découvrit un vague sentier. Une intenable envie de nourriture la tenaillait cruellement. Il était temps qu'elle arrivât, qu'elle attendrit la mairesse et la bonne du vieux curé.

Le bois finit brusquement. De là, on revoyait la route, un spectacle incroyable. Il ne s'agissait plus d'une route, à vrai dire, mais d'un entassement de ferrailles et de débris informes au-dessus duquel tournoyaient de grandes volutes de fumée noire.

On n'y circulait plus. Les voitures qui venaient du Nord s'étaient frayé un passage, bien au-delà, à travers champs. On les voyait encore ; on ne les entendait plus.

Cette vue, pourtant, ne la frappa guère. Elle n'était pas sensible aux catastrophes d'autrui. Dans l'autre direction, le village apparaissait tranquille, serré autour de son clocher pointu, amusant au milieu de cette campagne toute neuve et brillante de toutes ses couleurs vives. Elle chercha de l'œil des paysans occupés à des travaux des champs, fut un peu surprise de n'en pas apercevoir et continua son chemin. Elle marchait maintenant d'un pas plus allègre, elle ne pensait qu'à sa faim. Elle était pressée d'arriver. Bouffer d'abord, bouffer avant tout !

Comme elle approchait, une nouvelle angoisse la saisit, on ne voyait toujours personne.

« Ils sont donc tous crevés, là-dedans ! »

Figé dans l'hostilité des choses mortes, le village bâillait sur la campagne par une grande rue toute droite. Pas un chat. Elle pensa de nouveau :

« Ils sont donc tous crevés, là-dedans ! »

Ils n'étaient pas crevés mais partis, et quand, dix minutes plus tard, elle pénétra dans la rue bordée de maisons aux volets clos, elle dut se rendre à l'évidence : c'était un village abandonné.

Elle ne voulait pas le croire : les paysans avaient peur ; ils se cachaient, ils la voyaient à travers leurs volets, mais elle ne se laisserait pas faire ! Elle n'était pas si bête !

Elle tapait dans les portes en criant très fort :

— Quelqu'un ?

Et elle répétait, du ton autoritaire qui lui avait, jusque-là, réussi :

— S'il vous plaît ! S'il vous plaît !...

Or, personne ne répondait. Il pouvait être midi ; elle avait frappé à la plupart des portes du village ; ces salauds de ploucks avaient foutu le camp, les lâches ! et, de plus, ils avaient bouclé leurs sales turnes !

Tout cela n'aurait rien été sans la faim. Dans ces maisons, il devait y avoir des provisions à gogo, des jambons suspendus aux poutres, des conserves dans les armoires. Mais toutes les portes étaient fermées.

— S'il vous plaît !...

Elle n'y croyait plus. Devant le clocher qui de loin l'avait guidée, elle s'assit, découragée et surprise. Il allait falloir retourner à la route, ce qui n'était pas sans danger, marcher, jusqu'où ? Aucune dame compatissante ne

viendrait la recueillir. La vie, par ce jour d'aujourd'hui, était, autant dire, une merde. En tout cas, plus de raison de se priver de manger. Où y a de la gêne, y a pas de plaisir. Elle attaqua le placenta par les bords et fut surprise qu'il n'eût guère le goût de viande. Elle s'en fit une réflexion imagée :

« Comme qui dirait du boudin cru... »

Mais ça n'en était pas plus mauvais pour ça, bien au contraire. Le goût sucré du sang lui avait toujours plu. Justement, celui-là était très sucré, hors la membrane qu'elle trouvait amère. Elle pensa qu'un couteau aurait été bien utile pour éplucher tout ça et l'élever à la hauteur d'un vif plaisir gastronomique.

La totalité du gâteau placentaire disparut en un clin d'œil et sa faim, chose bizarre, n'en fut pas apaisée. Il lui sembla, au contraire que ce confortable hors-d'œuvre l'avait mise en appétit. Des pertes, pas trop graves, lui suintaient sur les cuisses, mais elle n'y prit pas garde. Silence et solitude lui paraissaient insupportables.

« Faudrait que je mange encore ! »

À l'autre bout de la ficelle, le môme grimaçait en geignant. Il était blanc comme du poulet et lui faisait envie.

Ça devait être très doux, un peu fade et sucré, fondant comme du veau ou de la cervelle. Le souvenir lui vint d'un repas qu'elle avait fait le jour où on l'avait photographiée pour la couverture du journal de Mme Bèze. La ligue avait offert un repas à la belle famille française vaincue par le malheur. C'était la seule vraie cuisine qu'elle eût mangée de toute sa vie : il y avait du poulet en sauce.

Maintenant, elle découvrait, guidée par son appétit, des précisions sur le plus accessible des arts. L'enfant aussi eût été bon ; mitonné dans une sauce à la crème. Il eût fallu, d'abord, faire revenir des oignons, des petits oignons

nouveaux, qu'on n'aurait pas trop à couper. Encore n'attendrait-on pas qu'ils fussent trop dorés. La suite venait d'elle-même : un peu de farine, un peu de lait, une liaison à l'œuf et, tout au plus pour finir, quelques champignons en lamelles, juste comme dans le poulet de Mme Bèze. L'enfant, proprement découpé, débarrassé de sa peau et vidé avec soin, y eût baigné à l'aise. On aurait fait réduire la sauce, la relevant au dernier moment d'un soupçon de poivre et d'un jus de citron.

Cette hallucination-là disparut soudain ; ce fut pour faire place à un autre spectacle : un bœuf. Un bœuf entier et saignant. On l'avait complètement écorché, mais il était toujours vivant et considérait Mlle Pichegru avec beaucoup d'attention. Elle savait qu'elle allait mordre dans la viande vivante, ce qui était la forme la plus exquise de la viande crue, mais, auparavant, elle s'offrait un délicieux petit répit et suçait longuement le sang rouge qui coulait de partout.

Il ne restait plus qu'à manger l'enfant, ce salaud d'enfant qui lui avait défoncé l'affaire et qui ne servirait plus à rien. « Qu'est-ce que j'ai faim ! pensa-t-elle. Qu'est-ce que je la saute ! »

De tout temps, elle avait aimé à dévorer des animaux, les plus saignants, les plus tendres et (ajoutait une voix qu'elle ne pouvait entendre) les plus faibles. Elle hésita pour savoir par où entamer cette petite bête hurlante. Personne ne pouvait la voir ; personne ne le saurait jamais.

Au dernier moment, elle le jeta par terre. Le patriotisme de l'espèce venait de jouer pour elle, de lui représenter avec de hideuses couleurs le crime de manger son semblable.

C'était un sentiment qui n'était pas encore solidement établi. Il avait commencé des milliers et des milliers d'années plus tôt par le culte de la tribu barbare. Le geste religieux de supprimer la vie et celui, magique, de se l'assimiler, contrebalancé par la solidarité de l'espèce faisait du bifteck un plaisir sublime et de l'anthropophagie un vice abominable. Mlle Pichegru,

morale en diable, venait de se rendre compte qu'on ne doit manger que les autres.

« Faut que je m'en vais », pensa-t-elle.

Malgré cela, elle demeura longtemps sur l'étroit banc de pierre où, juste devant l'église, les villageois du dimanche devaient s'asseoir pour regarder les notables faire leur partie de boules en sortant de la messe. Il se faisait dans sa tête un grand mélange de projets. Où aller ? Réfléchir la fatiguait.

Une grande cour de ferme s'ouvrait derrière elle. Elle y pénétra, avisa dans un coin un grand tas de fumier sur lequel tournoyaient des mouches.

Pas de pelle. Comme elle n'en trouva nulle part, elle se contenta d'une vieille planche qui traînait par terre et commença à creuser le fumier. Le ventre lui faisait mal et les mouvements n'étaient pas faciles.

Le nouveau-né criait de plus en plus. Il faisait avec sa bouche des petits mouvements de succion que rien ne justifiait. Elle pensa que celui qui lui tirerait du lait n'était pas encore né et se remit au travail. S'il lui en venait, elle saurait bien le boire elle-même.

Elle n'eut pas un grand trou à faire. Elle y déposa tout le paquet. Ce cochon criait toujours comme s'il se rendait compte de ce qui lui arrivait et elle l'entendit encore crier quand elle l'eut recouvert et qu'elle fut montée sur le fumier pour le tasser de son talon plat.

Elle s'éloigna dans la campagne où des bombes très lointaines faisaient parfois un petit « plouf » rigolo. Elle se sentait libérée. Elle était redevenue une jeune fille.

XCVIII

MALHEURS DU SOLDAT CHEVAL
IL FAUT SAUVER MARLY

Elle n'en finira jamais, la plaine, jamais. Elle doit s'étendre ainsi jusqu'au bout du monde, sans autre limite que ce brouillard pâle où se noie l'horizon. Où donc irait-on, d'ailleurs ? On n'a pas la moindre chance d'arriver jamais quelque part.

Il y a des jours et des jours que Cheval a dépassé toutes les limites de la fatigue ; pourtant il marche encore. On tire d'un homme bien plus qu'on aurait pu le croire et les Russes sont passés maîtres dans cette activité-là.

Autrefois (y a-t-il quinze jours ? trois semaines ? C'était six jours après Rethel), le train s'est arrêté, un train presque confortable qui rappelait encore les vacances de la paix. C'était l'aube ; Cheval revoit la gare astiquée qui porte en grosses lettres le nom du pays : Bingen, il entend les cinq ou six voix près de lui qui crient presque ensemble :

— Le Rhin !

Entre les montagnes, le fleuve s'éveillait avec le matin mauve, immense, admirable et, dans le compartiment, dix représentants de l'armée en déroute bondissaient ensemble à la portière.

On n'avait pas le droit d'ouvrir les fenêtres. Même le soldat Punaize qui broyait du noir manifesta son contentement :

— Qu'est-ce que c'est bath !

Et Cheval lui faisait écho :

— Quelle splendeur ? Il y a dix ans que j'ai envie de voir le Rhin !

Aoustin rigolait :

— Hein, Cheval ! tu t'attendais pas à te faire payer la balade par les Soviets !

Aoustin plaisantait sans cesse :

— Vous vous rendez compte, les gars : vous êtes prisonniers, déportés, et qu'est-ce que vous faites ? Vous vous fendez la bouille comme des baleines !

C'est que l'ambiance n'était pas aux catastrophes. D'abord, il faisait beau. Ensuite on était dix représentants de l'armée française qui avaient réussi — au milieu de quels périls ! — à se faire prendre par les Russes, autant dire à sauver leur peau. Ç'avait été dur, à la vérité. Les Russes voulaient faire la guerre. Ils ne comprenaient rien à la tactique du haut-les-mains stratégique. Enfin, c'était fait et, n'est-ce pas, il vaut tout de même mieux être prisonnier que mort. Aoustin était d'avis qu'on allait les libérer bientôt :

— Quoi qu'ils pourraient faire de tant de prisonniers ?

Tous avaient été barbotés aux environs de Toul. Jusque-là, le train avait suivi un chemin fantaisiste que justifiaient quelques destructions et le souci de ne pas encombrer les voies. Punaize pérorait :

— Si qu'on leur aurait pas fait la guerre, à ces gars-là, on serait tous chez nous bien tranquilles.

Cheval approuvait ; il avait toujours fait profession de pacifisme. Un certain Mahé qui se disait « témoin de Jéhovah » approuvait aussi ; Punaize accordait en échange que les vainqueurs avaient eu tort de fusiller son

lieutenant, un certain Pigeon, et que c'était pas bien de faire des choses comme ça :

— Même que Pigeon, ça y faut le dire : c'était un con. L'aurait pas fallu qu'on leur fasse la guerre, voilà tout !

Une voix, dans le fond du compartiment :

— T'oublies de dire qu'on leur a déclaré la guerre qu'ils étaient déjà à Rethel !

Or, c'était à Bingen que les choses avaient commencé d'aller mal. Aoustin, la figure toujours fendue d'un sourire, s'était levé :

— Je vas aux chiottes, les gars...

— Va pas dans la gare !

— Quoi que ça me fait ! Je les emmerde.

On avait ri. L'arrêt en gare se prolongeait. De chaque côté du train de prisonniers, des sentinelles circulaient, leur fusil sur l'épaule. Le soleil, apparu derrière les montagnes, commençait tout de suite à chauffer ; et c'est alors qu'on avait entendu un coup de feu.

De nouveau on avait bondi aux fenêtres, ces fenêtres qu'on ne pouvait pas ouvrir. De dessous les roues, des Russes extrayaient quelque chose : c'était le corps d'Aoustin qui remuait encore un peu mais dont la tête en bouillie inonda le quai quand on l'y déposa. Dans le compartiment, personne ne parlait, jusqu'à ce que Punaize expliquât :

— Il a voulu se tirer. Il avait dit qu'il le ferait. Ah ! les vaches !...

Était-ce la mort d'Aoustin ? Le train était resté toute la journée à quai. Non, ça ne devait pas être ça car il ne semblait pas que les Russes y fissent

très attention. Dans les wagons bondés, tous, à travers les vitres, regardaient le quai trop long parcouru de sentinelles indifférentes. Le cadavre était toujours à la même place quand, à la nuit tombante, le train repartit.

Alors, commença pour le soldat Cheval une agonie morale qui ne devait pas finir. Très vite on croisa, dans la campagne rhénane, des villages normaux, habités, et dans lesquels des têtes se levaient pour voir passer les Français. Le doute commença ce même soir pour Cheval à ne plus résider dans les ténèbres de l'inconscience et cela vint de la façon la plus bizarre quand, à une fenêtre de Mayence, un gamin blond éleva en l'air un petit drapeau de papier. C'était un drapeau français et Cheval eut le temps d'apercevoir, derrière le gosse, une femme affolée qui se saisissait du drapeau. Il entendait encore le coup de feu, celui qui avait transformé le joyeux Aoustin en cette chose longue et inerte qui continuait peut-être, dans le soir interminable, à refroidir sur le quai. Personne ne parlait. Quand quelqu'un s'adressa à Punaize, ce fut justement pour ironiser :

— T'aurais dû lui parler, à la sentinelle, de l'objection de conscience !

Tout cela était arrivé à Bingen un jour d'entre les jours. Puis, plus tard, — combien de temps plus tard ? — le train s'est de nouveau arrêté, définitivement cette fois-là, dans une campagne éperdument plate où les prisonniers sont restés deux jours dans un hangar à marchandises. Brûlant pendant les heures de soleil, le hangar était glacial la nuit, mais on s'y entassait les uns contre les autres. Ce n'était embêtant que pour le pipi et le caca qu'il fallait faire dans un coin puisqu'on était enfermés. Dès les premières heures ça cocotait dur et ceux qui étaient près de l'endroit réservé à cette affaire ont dormi dans la pisse. Ils trouvaient ça malpropre ; l'heureux temps ! On n'en est plus là. Comme dans le train, on portait une fois par jour aux Français une soupe faite de betteraves à vache cuites dans énormément d'eau. Des heures et des heures ont encore passé, puis un officier est venu qui, sous sa casquette plate et ses épaulettes raides, jouissait de formes plus généreuses qu'un boucher de La Villette. Cheval, en

regardant les petits yeux de cochon, inquisiteurs et cruels, s'est spontanément senti une hostilité sans bornes contre cet homme qu'il allait avoir bien d'autres occasions de connaître et que les camarades ont baptisé Popoff : c'était encore le temps des blagues.

Elle ne finira jamais, la plaine, jamais. On y marchera jusqu'à la fin des âges.

Popoff a fait ranger les prisonniers, leur a pris montres et stylos. C'est la seule fois qu'on l'ait vu sourire.

— Je suis, a-t-il dit, un commandant de l'armée populaire et j'ai tout ce qu'il faut pour me faire obéir...

Il parlait un français assez compréhensible. On a très bien vu qu'il ne plaisantait pas. On est parti le soir même. C'est depuis ce jour-là qu'on marche. En dépit des nuits fraîches, les types trouvent moyen d'avoir une espèce de dysenterie. On avance dans une plaine sans bornes, inconsistante, où le vent est seul à rappeler des paysages connus. Le plus souvent, c'est un féroce vent d'est. D'où vient-il ? De Mongolie ? Du Pacifique ? Puis, pendant deux jours on a eu le vent d'ouest qui est humide, presque tiède. « Il vient de France », a dit quelqu'un. Ce vent-là a dû passer sur les vertes collines d'Angleterre, sous le soleil humide de la Bretagne, sur les blés pressés de la Beauce ; il a descendu les Champs-Élysées.

Dès la deuxième nuit tout a mal tourné. Il faisait, après la chaleur du jour, un froid effrayant. On s'est arrêté en plein champ pour dormir. Le lendemain deux camarades étaient morts. La dysenterie ? Est-ce qu'on en meurt ? Il avait gelé pendant la nuit. Les copains avaient de jolis petits glaçons tout autour des cheveux et des poils de leur barbe. On est reparti.

Tous les jours à midi, la même soupe de betterave cuisinée dans une sorte de roulante. Elle est de plus en plus claire et Cheval, en l'avalant, rêve de festins sardanapalesques, d'orgies gastronomiques. Il respire avec une

merveilleuse précision des fumets de plats compliqués, à moins qu'une cuisine plus rustique ne passe du souvenir à l'hallucination. C'est, par exemple, un certain loup au fenouil qu'on mange sur le quai de Villefranche, juste au bord de l'eau. Ou encore, ce sont des réminiscences du *Guide Michelin* :

« Spécialités : gratin de queues d'écrevisses, foie de canard aux raisins, poulet grillé aux morilles... »

Aux temps joyeux de sa liberté passée, Cheval expliquait à ses amis que le *Guide Michelin* était le chef-d'œuvre de la littérature française par sa précision merveilleuse, son élégance et sa sobriété. Il souhaitait qu'on l'apprît aux enfants des écoles, qu'on l'exigeât au baccalauréat et que les bons écrivains tentassent de l'imiter. (« Vins : Pouilly-Fuissé, Fleurie, Châteauneuf-du-Pape. »)

On n'a pas enterré les morts. Ils sont restés dans le champ, là où ils étaient ; les copains se sont éloignés d'eux comme d'un danger pressant sauf deux malins qui ont essayé de faire les poches : il n'y restait plus rien.

Si l'on se fiche des morts, on se met, par contre, quelquefois en quatre pour les vivants. Toute la journée d'hier deux soldats qui ont l'air de cadavres ont soutenu un troisième cadavre : celui du sergent Floche qui gardait encore un peu de vie. Ça lui a bien passé, du reste. Il faut dire que Floche, quand il était en France, faisait profession de communisme avoué. C'est peut-être la raison du dévouement qu'il inspirait bien que son communisme ne lui ait guère servi...

Popoff suit le convoi en voiture. Il en descend parfois pour bourrer à grands coups de chaussures cloutées les côtes de ceux qui tombent. Presque tous se relèvent et continuent.

Continuent jusqu'où ? C'est ce que savent Dieu, sans doute, et peut-être Popoff. L'officier, parfois, remonte la file des marcheurs. Il vomit des

injures et des menaces :

— Je suis un commandant de l'armée du peuple ! J'ai tout ce qu'il faut...

Il se peut qu'il ne sache dire en bon français que cela.

Il a, depuis deux jours, inauguré une sorte de Mauser ou de pétoire de mousquetaire dont il agrémente ses propos. Pourtant, ce n'est pas Popoff qui a déchaîné la terreur. C'est une rencontre. L'avant-veille.

Ce jour-là, on avait tout de même fini par atteindre un village. Longtemps, on l'avait vu se dessiner sur la plaine ; au milieu de maisons misérables et basses, une grande construction de ciment surmontée d'un drapeau rouge. Les malins bien informés disaient :

— C'est là qu'on va...

Une telle annonce insufflait du courage. Or, quelques kilomètres avant le village, on a dépassé une petite construction. Elle émergeait à peine du sol. C'était un hangar de proportions inusitées, à moitié enfoui, lui aussi, et dont le toit de tôle ondulée s'ornait d'un camouflage. Quatre ou cinq gros camions attendaient devant l'entrée.

À cent mètres alentour, le sol blanc, comme brûlé, se fendait d'une galerie : un long couloir qui s'enfonçait sous terre, et quelqu'un dit :

— Une mine de sel !

On a longé les installations de la mine, on a continué et c'est ensuite que la terreur a commencé. De loin, on voyait venir une troupe d'hommes. Des soldats ? Hum... des soldats pas bien disciplinés, en tout cas, et qui marchaient en traînant la patte. On n'a compris qu'en les distinguant plus nettement, d'abord parce qu'ils étaient enchaînés les uns aux autres par groupe de trois.

Qu'ils vivent cent ans, et ni Cheval ni les autres n'oublieront l'horreur de ce qu'ils ont vu. Ça avait dû être des hommes. Pour l'instant, il n'en restait, à travers les barbes et les cheveux hirsutes, que des yeux sanguinolents dans des visages qui n'étaient plus que des plaies.

Le lourd silence des deux troupes en marche était devenu plus compact. Cheval ne regardait que les mains. Il semblait qu'on en eût retiré la peau. Elles suintaient du sang et du pus. Toute la file exhalait une odeur infernale. Ces épaves, en croisant les prisonniers français, ne montrèrent ni attention, ni intérêt particulier.

On n'entra pas dans le village. On le contourna après une station d'une heure pendant laquelle Popoff et quelques autres s'en allèrent au pays. Quand l'officier revint, il était si ivre que ses soldats durent le porter pour le sortir de sa voiture. La marche sans fin reprit. À la nuit, le village avait disparu dans les brumes de l'ouest, et le vent se leva de nouveau, le vent qui venait de France, qui avait passé sous l'arc de l'Étoile.

On était loin de l'Arc de triomphe ; moins loin cependant que de la philosophie chattirienne dont s'enthousiasmait, voici peu, le critique Jacques d'Artenet. Roger La Chattière qui avait jusqu'ici marché en queue du convoi avait de vagues réminiscences de sa vie antérieure, celle qu'il avait menée à Paris, dans un monde où des personnes délicates et le plus souvent titrées se penchaient sur l'angoissant problème du cœur des jeunes filles ou sur l'opportunité d'un loulou dans un décor Louis XV. Roger La Chattière fondait en diarrhée interminable et il avait si bien installé sa vie dans un univers inventé et peuplé d'artifices que la réalité lui en semblait un rêve. Mais il s'en fallait de beaucoup que ce fût pour cela un rêve supportable. Jamais son imagination — elle était vive — ne lui avait offert de cruautés semblables.

Il s'était fait chiper à Vaucouleurs et si, les premiers jours, il n'avait pas réconforté ses camarades, du moins les avait-il éblouis de toute la hauteur de son intellectualité. « La liberté est esprit. On n'est soi-même et libre que par une décision... » Les paysans l'écoutaient et Punaize confiait à qui voulait l'entendre :

— Celui-là, c'est quelqu'un...

Même, à ce qu'il paraît, qu'il écrivait des livres. Mais la morgue de l'homme de plume et la sujétion acceptée des copains avaient cédé vers le temps de la vingt-deuxième selle. Il en était à soixante-dix ou quatre-vingts par jour et sa superbe fondait dans la plaine comme s'il ne lui eût plus été laissé d'autre lien avec la terre qu'une possibilité, mais infinie, de souffrance.

Dans ses rares instants de lucidité, il lui revenait des phrases : « Un détail pittoresque, un accessoire inattendu mais charmant, ajouteront à son talent de sportswoman un je-ne-sais-quoi de pimpant et de jeune. À la gracieuse, la grâce, aux puissants la puissance ! »

À la halte de la veille, l'homme de plume a fendu sa culotte ; elle était si tachée d'un jus dysentérique qu'on ne la regrettera guère. Le progrès est immense car il peut désormais se vider en marchant. Alors, de temps à autre, un jet puissant et jaune jaillit avec violence de l'auteur de *Charmereine* et de *Noblesse d'amour*. Ceux qui marchent derrière lui ont d'abord protesté, de la voix brisée qui leur reste :

— Fais gaffe, eh con !

— Y coule comme vache qui pisse, ce gars-là !

Puis ils n'ont plus rien dit. Le temps s'écoule. La vie aussi. À quoi bon ?

Un matin, Cheval s'éveilla dans un champ gelé. Il se sentait tout drôle... La formidable fatigue n'avait pas disparu, mais elle avait tout l'air d'être reléguée au second plan. Allait-il chier ses intestins comme cet écrivain à la gomme qui faisait sous lui toute la journée ? Il se sentait léger, mais léger comme on l'est dans les débuts de l'ivresse. La faim, elle aussi, avait presque disparu, mais ni la faim ni la fatigue ne semblaient l'avoir abruti. Pour un peu, il eût cru le contraire : il pénétrait dans l'irréel.

Tout d'abord, ce furent des images. Elles ne défilaient pas à la façon du cinéma. Elles apparaissaient brusquement hautes en couleurs, relevées d'un éclat brutal, comme des espèces de vitrines. Toutes évoquaient des choses douces, à jamais disparues, mais des choses auxquelles il ne pensait jamais. Par exemple, une noble courbe de la Seine en bordure de la forêt de Fontainebleau. Une clairière ensoleillée où il allait souvent camper quelques années plus tôt. Le camp s'appelle « le Petit Barbeau ». Les gueules sourient comme si toutes témoignaient de réserves colossales de bonheur... À trois cents mètres, c'est Samois : de grosses bagnoles américaines devant les bistrots faussement rustiques. Il allait là avec Edwige, du temps qu'il couchait avec elle. Les gens rient aux terrasses en buvant de la bière et des apéritifs.

Edwige est morte. Quatre Français sont morts cette nuit. (De quoi ?) Ça devient une sorte de rite. C'étaient des soldats que Cheval ne connaissait pas. Ça lui est égal. Il paraît qu'Edwige se serait suicidée.

Changement du kaléidoscope : Cheval est aux Champs-Élysées, un dimanche d'hiver tout humide de pluie. Il sort du cinéma. Qu'est-ce que c'était le grand film, au fait ? Il ne s'en souvient plus. Ce qu'il revoit, c'est, aux actualités, un ministre derrière son bureau. Le ministre (chauve, important, le regard infaillible) demande aux Français de contribuer par leurs dons à sauver les jardins de Marly. Sur l'avenue, un gamin le poursuivait à la sortie :

— Un franc le billet, monsieur ! Pour sauver Marly !

Il s'est débarrassé du gosse avec un geste excédé et ce geste n'est pas loin de lui sembler maintenant la plus mauvaise action de sa vie.

Devant lui, des copains sont restés à la traîne. Il les croise. Est-ce toujours l'image ? Non, ça c'est la réalité : c'est terne. Popoff en menace un de son énorme revolver. Cheval est tout près. Il assiste à toute la scène. Tiens ! le type, c'est Punaize ! Il résiste à Popoff. Popoff s'énerve :

— Je suis un commandant de l'armée populaire. j'ai tous les moyens de me faire obéir...

Punaize ne peut plus marcher. Ou bien il ne veut plus ; il répond calmement :

— Je t'emmerde.

Alors, Popoff vise Punaize et l'abat sans autre forme de procès. Ça n'intéresse pas beaucoup Cheval. Ses camarades aussi doivent avoir gagné, ces jours-ci, quelque insensibilité, car le seul commentaire qu'il entende, c'est à sa droite quelqu'un qui commente flegmatiquement :

— V'là qu'ça commence...

Les autres se contentent de faire un petit détour pour éviter le cadavre. Ce qui préoccupe bien davantage le soldat Cheval, c'est cette soirée des Champs-Élysées où il sortait du cinéma. Et voilà qu'au débris d'humanité qu'il est devenu apparaît soudain une vérité essentielle, capitale, un impératif au-dessus de toute discussion :

« Il faut sauver Marly. »

Pour l'instant, il donnerait sa vie entière (mais vivra-t-il longtemps ?) pour le moindre caillou de l'abreuvoir, pour le moindre degré des marches du palais. Mais il ne peut rien faire et il se contente de pleurer tout doucement.

Le revoilà au « Petit Barbeau ». Il ne voudrait pas se souvenir de cette chanson (pacifiste !) qu'on hurlait le soir au feu de camp. Il ne voudrait pas s'en souvenir. Elle lui a fait trop de mal. Mais il s'en souvient quand même :

Que ta fille soit jolie,

Giroflé-Girofla,

La guerre la prendra,

Soldat la violera.

Impossible de mesurer ce qu'il a perdu. Il lui faudrait (quelle dérision !) du calme, de l'éloignement. Il regrette de ne pas s'être battu comme les vieilles gens estiment que les soldats doivent toujours se battre. Tout serait changé maintenant, s'il était encore un soldat français, si la guerre n'était pas perdue (mais se venge-t-on à l'avance ?), si l'on se battait encore, si...

Ça fait bien des « si ». Il lui en vient un autre à l'esprit :

« Si tous les hommes libres tuaient chacun un Russe. »

L'idée n'a rien d'un raisonnement. C'est la suite de ses hallucinations. Seulement, celle-là n'est plus visuelle :

« À chaque brave type, son Russe !... »

L'idée ne se précise pas, mais, par bribes, le soldat Gaston Cheval, objecteur de conscience, naturiste et froussard, entrevoit ce que pourrait être la vie dans un monde d'où tout esclavage aurait disparu.

Pour cette vie-ci, c'est foutu. Et, même, il est à craindre que ce soit foutu pour longtemps. Une autre chanson de camping remplace pour lui *Giroflé-Girofla*. Il trouvait les paroles un peu naïves. Elles sont faites pour l'hymne à la joie de la Neuvième :

Peuples des cités lointaines

Qui scintillent dans le soir,

Sentez-vous vos âmes pleines

D'un ardent et noble espoir ?

Luttez-vous pour la justice,

Êtes-vous déjà vainqueurs ?

La douleur le rappelle au sens des réalités ; c'est un coup de pied magistral dans les tibias que vient de lui assener Popoff.

— Je suis un commandant de l'armée populaire...

La barbe ! On connaît la chanson ! Cheval a dû s'arrêter sans trop s'en rendre compte. La douleur, il la sent bien mais, c'est bizarre, pas comme d'habitude.

« Si tous les braves types du monde... »

Cheval ne voit ce qui suit qu'à travers un nuage. Il y a derrière lui un type arrêté. C'est l'écrivain à la gomme. Popoff l'a inutilement bourré de coups de pied. Le type est tombé de tout son long sur le bord de la route. Il est tout pâle, avec un drôle de regard fiévreux. Il sent la merde. Alors

Popoff le pousse du pied dans le fossé et quand La Chattière, allongé, n'encombre plus la route, l'officier lève son pétard et vise la nuque.

Un jour, le monde se libérera de tous les esclavages. Un jour, aucun homme n'en conduira un autre quelque part par la force. Un jour...

Le bruit fait un peu sursauter Cheval, bien que tout cela le touche fort peu. Il est pour l'instant aux Champs-Élysées. C'est le même gosse et qui veut à tout prix lui vendre son billet de loterie :

— Pour sauver Marly...

Est-il donc tombé ? Il reçoit de grands coups de pied dans les côtes. Oui, il est couché par terre. Où ? Mais on n'est donc plus aux Champs-Élysées ? L'hymne à la joie se mélange avec un autre bruit bien plus lointain, qui n'a pas l'air très vrai :

— Je suis un commandant de l'armée populaire...

Il est malheureux d'être couché de tout son long. Il saigne sûrement de quelque part, parce que sa bouche est pleine d'un liquide fade et collant. Alors apparaît sur l'écran le ministre chauve derrière son bureau d'acajou. Il explique les raisons pour lesquelles chaque Français doit souscrire une petite somme :

— Marly, dit-il, fut le plus beau jardin du monde. Nous manquerions au respect des biens légués par nos aïeux...

C'est exquis de ne plus marcher. Cheval sent que l'aventure est finie et que c'est très bien ainsi. Si la marche continue, ce sera pour d'autres. Pour d'autres aussi, les mines de sel, les soupes de betterave, les Ravensbrück sibériens. Enfin, il est couché ! couché par terre ! Popoff le pousse vers le fossé :

« À chaque brave type, son Russe ! »

Il est bien question de ça. Il est trop tard et il y a trop de Russes. Non, ce qu'il aurait fallu, c'est prendre un billet de la loterie. Si jamais Gaston Cheval rencontre de nouveau le vendeur...

L'énorme pétard de l'officier danse effroyablement comme tout, comme la terre, comme le ciel qui se retournent à chaque instant. Le soldat ferme les yeux pour échapper au vertige et quand le coup part, il repense au seul problème de cette journée :

« Il faut sauver Marly ! »

Elle ne finira jamais, la plaine, elle doit s'étendre ainsi jusqu'au bout du monde et le soldat Cheval y pourrira longtemps, calme, heureux, détendu, insensible, enfin en paix avec lui-même, éternellement errant dans les plus beaux jardins du monde. « Luttez-vous pour la Justice ? Êtes-vous déjà vainqueurs ? »

Elle ne finira jamais, la plaine ?

Certainement si. Mais quand ?

XCIX

LES DERNIÈRES VINGT-QUATRE HEURES DE LA VIE D'UNE VIEILLE DAME

26 juillet 1973.

Minuit. Cette inlassable boule continue à tourner. Sur l'hexagone français et sur bien d'autres terres, la nuit du destin, régulièrement, avance. À cette heure-là, comme maintenant à toute autre, il y a, dans l'Europe écrasée, des millions et des millions d'hommes que tient éveillés l'angoisse de ne pas savoir de quoi sera fait, demain, l'avenir de notre espèce.

Pas de saison, cet été, à Nice. Elle a été remplacée par une sorte de kermesse démesurée qu'alimente l'afflux permanent des réfugiés du nord. On ne trouve, depuis longtemps, plus un lit dans la ville et les derniers venus quittent leur voiture de luxe pour s'en aller coucher sous les ponts du Paillon. On ne sait jamais si un objet vaut un franc ou mille et, dans les nuits du black-out, l'humanité retrouve ses plus anciens instincts, comme si la guerre ne lui était jamais autre chose qu'un prétexte dont elle use pour reconquérir (parfois et pour peu de temps) la liberté des mœurs.

Le gouvernement de Bordeaux arrive demain soir ; la couverture américaine qui défendait la ville se rétrécit peu à peu. Elle se rétrécira jusqu'aux bateaux qui croisent au large de Royan. C'est officiel depuis ce soir : Mandrusse-Duquert et ses ministres se réfugient à Nice, voiturant avec eux le peu qui reste des députés. C'est que, depuis un mois, beaucoup de parlementaires ont filé en Afrique noire pour y porter aux vaillantes populations locales le salut de la France combattante et bientôt victorieuse. Il y a aussi ceux — les vernis, les petits copains — qui se sont fait charger

de mission dans des pays d'outre-Atlantique et d'autres, très nombreux, qui ont « disparu sans laisser d'adresse »... Enfin, Radio-Tanger a parlé ce soir (mais c'est invérifiable) de la constitution imminente d'un gouvernement dissident. Ça doit être une blague. Ce serait le troisième gouvernement français après celui de Nice et celui de Paris !

Quand on sera à cent...

À part ça, la vie continue. Dans un cinéma de l'avenue de la Victoire, un grand meeting vient de se tenir contre la guerre et le fascisme. Médina, l'étoile du parti, y a rugi deux heures durant. Quelques contradicteurs ont envoyé des boules puantes ; la police a rétabli l'ordre.

Minuit. Les théâtres se vident. Au Palais de la Méditerranée, Régina Marey a débuté ce soir dans le rôle de Célimène. Le public lui a fait une ovation. On la dit mille fois supérieure à cette vieille traînée de Valentine Riviera qui cesse d'être belle à dix heures du matin.

Les Russes seraient à Tours. Paraît-il. Et l'armistice, alors, c'est pour quand ? Le peuple a droit à l'armistice. Au Casino municipal (spectacle replié des Folies-Bergère de Paris), le tableau des « Fesses lumineuses » a déchaîné, comme tous les soirs, un enthousiasme indescriptible.

Une heure. Quelque part en France, mais où ? Fernand ne sait pas la géographie. Il a passé Poitiers, Ruffec, mais pas Angoulême. Le village est au bord d'une rivière sinueuse que domine la terrasse d'un hôtel fermé. Il y dort quand même, dans une sorte de resserre où s'entassent des matelas.

Du moins il y dormait, car il vient de se sentir assez mal. Ce n'est cependant pas le moment de flancher ! Les Russes, sûrement, ne sont pas loin. Où cela, au fait ?

Est-ce qu'il aurait la fièvre ? Pour un manque de pot, ça, on peut vraiment le dire ça serait un manque de pot. Est-ce que cette vieille, avant-hier, lui aurait foutu du mal ? Si qu'elle aurait été malade ? Au fond, ce qu'il a fait, c'est pas tellement sain. Faudra qu'il se surveille.

Le calme formidable d'un petit pays endormi. Une heure du matin. Fernand tousse.

Deux heures. C'est extrêmement emmerdant cette affaire Cazenavet. Superlativement emmerdant. Ah ! le cochon ! À son âge ! Le salaud ! Alors qu'il a fait un je-ne-sais-quoi du myocarde et que, pendant huit jours, on l'estimait perdu !

Si Mandrusse était sérieux, il serait en train de corder ses bagages au lieu d'édifier des combinaisons nouvelles. Jamais ce Trampel ne tiendra ses promesses. Il n'a pas donné signe de vie. Qu'est-ce qu'il attend ? C'est tout de même formidable qu'on ne puisse compter sur personne ! Est-ce que Mandrusse, oui ou non, doit être gauleiter de la France envahie ? Si c'est non, mieux vaudrait le dire. Il s'en irait en Argentine comme tant de malins l'ont déjà fait !

Pas question de dormir, en tout cas. D'autant que Mandrusse n'a pas sommeil. Il marche de long en large, tapant du talon comme toujours et, comme toujours, soulevant la poussière du tapis. Avec tous les grands hôtels de Bordeaux, ce palace est réquisitionné. Les ministres reçoivent devant des lits, les secrétaires tapent dans des salles de bains. Les Russes, hier soir, avaient passé Chaunay. Ils sont à Niort, à Saint-Maixent, à Fontenay-le-Comte. Aucune importance puisque le gouvernement part demain pour Nice.

Mandrusse avait pris cette décision avant de savoir le coup infâme de Cazenavet. Heureusement ! Il croyait avoir pensé à tout, mais il n'avait pas

imaginé ça : que Cazenavet s'en irait avec douze bonshommes fonder en Afrique un gouvernement de sécession. Le porc !

Mandrusse s'immobilise devant la photo de l'horloger qui l'a suivi jusqu'ici comme elle le suivra partout toute sa vie, regarde le vieillard avantageusement appuyé sur sa console de bois blanc au milieu d'un parc et se demande : « Fallait-il ? »

Question très sacrilège, surtout proférée devant le portrait même du mort ; chaque fois qu'elle s'est présentée à lui, il l'a repoussée. Jamais il n'aurait accepté de discuter sa haine ; jamais il n'a remis en cause la nécessité de la vengeance ; jamais... Mais est-ce encore tout à fait pareil quand le but est atteint ?

Le danger (il est colossal !) tient tout entier dans les sympathies que Cazenavet n'a pas cessé d'exprimer, depuis des années, pour la Russie. Cazenavet, socialiste et patriote, s'entendait mal avec les communistes français mais répète depuis quarante ans qu'il faut faciliter les rapports avec l'U.R.S.S. et que l'amitié américaine est un leurre : « Vous n'aimez pas les Russes, mais vous les avez tout près de vous. Qu'ils vous plaisent ou non, ils sont là. Par conséquent, il faut les supporter le mieux possible. » Ce qui fait (oui, il faut s'avouer franchement les choses !) qu'il y a maintenant deux chances sur trois pour que l'envahisseur reconnaisse non pas le gouvernement Mandrusse mais le gouvernement Cazenavet !

Il est très tard. Le silence du grand bâtiment, des rues qui l'entourent, de la nuit inquiète, rôde comme un fantôme autour du fils de l'horloger, comme le fantôme de tant de devoirs bafoués au nom d'une vengeance misérable et vaine. C'est l'heure des sincérités, l'heure des émouvantes rencontres avec soi, l'heure où chaque homme découvre, au fond de lui-même, un autre personnage plus vrai que celui du jour.

Tout, jusqu'ici, a marché mieux que très bien. Mandrusse s'est senti comme guidé, comme poussé en avant, par le souffle d'un dieu : « Je suis le

Dieu de vengeance et de haine. » Ce Mandrusse-là, c'était lui. L'est-ce encore ? Maintenant, la vengeance est acquise, l'impossible est accompli, mais, de savoir que l'orgueil des Français se dissout dans un déluge de larmes, Mandrusse-Duquert sent se creuser sous ses pieds l'effrayant précipice des rêves réalisés et il lui semble alors que sa vie est finie. Il a fait ce qu'il avait décidé de faire. Il s'est accompli ; pleinement, car il ne s'attachait à rien.

Vraiment ? Et lui, alors, que devient-il ? Lui qui commence à compter, lui qui, se levant triomphant des ruines, vient réclamer le prix de la première allumette, du premier bidon d'essence ! Mandrusse, maître du destin, est-il à la veille de subir son premier échec d'importance ? Demain, pour un oui ou pour un non, l'Assemblée qui siège au grand théâtre va le mettre en minorité parce qu'une moitié de ce qui reste de parlementaires risque de se rallier à Cazenavet. On part pour Nice ce soir, mais l'Assemblée se réunit ce matin. Elle doit lui déléguer des pouvoirs étendus. Le fera-t-elle ? Serait-ce déjà le temps des autres ? Il va à la fenêtre ; elle ouvre sur la place déserte des Quinconces, noire dans la nuit hostile, désespérément béante sur son fleuve inutile, sur l'anxiété de Mandrusse-Duquert. Il est né avec elle, avec cette plaie issue du fond des âges qui n'a jamais quitté ses ancêtres orgueilleux et pleurnichards, qu'ils fussent persécutés ou qu'ils fussent triomphants. C'est à peine une ennemie.

Or, l'air salé le ressuscite. Où avait-il la tête ? Cazenavet s'agite ? S'il est inévitable de lui laisser l'Afrique, on la lui laissera. Pour ce matin, ce qu'il faut tenir, mais à tout prix, c'est Bordeaux. Et, pour tenir les députés : d'abord tenir les groupes. Qui donc le mettrait en minorité ? Les socialistes ? Les socialistes voteront contre lui puisque Cazenavet est des leurs et qu'ils vont entreprendre, demain matin, d'en être fiers ; mais ils votaient déjà, bien avant, contre lui. Donc, rien de changé de ce côté-là.

Tout de suite s'ébauche la parade : mettre Daviet aux Finances, ce qui libérera le Quai d'Orsay du Royal-Gascogne. On refilera le paquet à un

couillon du groupe Bavoux. Des Anciens Combattants, ce qui est un peu effacé, Plouck passerait aux Forces armées et Poulet deviendrait ministre d'État. Poulet criera un peu mais il a bien trop envie d'un portefeuille pour ne pas finir par céder. Ainsi le Rassemblement soutiendra le ministère et vingt (non, combien en reste-t-il ?) quatorze voix douteuses deviendront quatorze voix sûres, un pilier ! Pour le parti Panais, ce n'est pas plus difficile ; il faut...

La nuit s'avance. Qui donc comptait trouver demain un Mandrusse fatigué, résigné, à bout de nerfs ? On trouvera un lutteur en pleine forme. Avant que le premier député ait ouvert la bouche, il demandera la parole et annoncera le remaniement du ministère. À l'aube, il aura téléphoné aux intéressés. Il mettra les députés devant le fait accompli !

Mandrusse arrange tout, aidé par le silence, par l'ombre où se dresse, immense, le monument des Girondins. Et tout s'ordonne, tout devient facile. Mandrusse combine, répare, recoud. D'un coup d'œil infaillible il voit les ministères comme un couturier voit une robe. Il y travaille, mais dans la joie, étoffant un peu d'un côté, aplatissant ici, relevant là, ajoutant à droite un détail pittoresque ou nouveau, corrigeant un défaut à gauche, ramenant toute l'ampleur là où il faut, dissimulant, taillant. Au fond, c'est un artiste. Demain les premiers Russes entreront sans doute dans Paris.

Peu de colons sur le port ; presque uniquement des fonctionnaires. Trois heures. En France, du moins, car, aux Comores, il en est six. Malgré l'hiver austral, il fait chaud. Sur le quai de Dzaoudzi, on attend, comme tous les jours, un bateau. Quand viendra-t-il ? Mystère...

Et puis, un bateau pourquoi ? Pour rentrer en France ? Et s'il n'y a plus de France ? Ceux qui sont là sont tous des réfugiés de Madagascar, échappés à la guerre, aux massacres, aux vengeances et, dans ce pays musulman, ils se sentent déjà un peu plus chez eux.

— Honteux ! dit un médecin. Honteux ! On nous a fait venir ici sous un certain régime et à cause d'un certain régime. On change le régime sans nous consulter ! C'est un cas à porter devant le Conseil d'État !

— Le Conseil de quel État ? dit un autre.

Cet autre-là (il enseignait l'histoire à Tananarive : « Nos ancêtres les Gaulois ») pense au jour où les colons romains de Gaule ou de Berbérie qui dormaient bien tranquilles en dépit des revers et des difficultés ont appris cette chose incroyable : « Il n'y a plus de légions romaines. »

Mais certains, avant lui, ont déjà pensé ça.

Valentine Riviera n'a pas quitté Paris. Elle n'aurait pas trouvé cela convenable. Quatre heures. En dépit de plusieurs comprimés de Sonéryl, la comédienne n'arrive pas à dormir. Elle ne dort presque plus jamais, du reste, sauf quelquefois le matin. Pour cette nuit-ci, c'est probablement fichu. L'imminence de la catastrophe prend le pas sur tous ses soucis personnels, sur tous ses espoirs, en admettant qu'elle en ait encore. En dépit des chansonniers qui voudraient la faire remonter, pour le moins à Philippe le Bel, elle n'a vu qu'une guerre, celle de 40, mais elle est trop lucide, trop réaliste pour ne pas se rendre compte que rien n'empêchera les Russes d'arriver dans quelques jours à Nice où s'enfuit le gouvernement. Les hommes émasculés de 1973 et surtout les politiciens croient qu'on arrange tout par des tractations. Quelle folie ! Les défaites sont issues d'un manque de courage. Voilà tout ! Valentine Riviera connaît très bien les hommes ; beaucoup mieux, certainement, que ne peut le faire un écrivain par exemple ou une femme du monde. Elle les sait ignobles, lâches, avides, sans pudeur d'aucune sorte, ni dans leurs amours, ni dans leurs terreurs. Ils ont un instant joué les bravaches, et puis ils ont foutu le camp en jurant qu'ils étaient trahis et que ça n'était pas de leur faute. Les Russes tournent autour de Paris.

Qu'ils y entrent demain ou dans une heure, de toute façon, les jeux sont faits.

Tous les mauvais anges de l'angoisse et de la vieillesse volètent autour du lit capitonné dont elle assure aux plus crédules de ses amants qu'il fut celui de la Pompadour. La terre tourne, et ce qui va s'ajouter à tous les jours qu'elle a déjà vécus, ce n'est pas un autre jour, c'est la venue d'une ère nouvelle, autant dire sa propre mort.

Elle a été divinement belle, puis extrêmement belle, puis encore très belle, et elle n'est plus maintenant qu'une jolie femme très élégante. Mais a-t-elle jamais fait autre chose que de se survivre, que de perpétuer des temps révolus ?

Contre ces démons ravageurs de la décrépitude, elle a lutté de toutes ses forces et, si elle savait bien qu'elle n'aurait pas la victoire, elle espérait, du moins, jouir un jour, comme une autre, des douceurs de l'acceptation. Une vieillesse apaisée serait venue très lentement, en son temps, dans longtemps. Alors, depuis bien des années, elle a parfois pris plaisir à s'imaginer vieille. Ce n'est pas la délectation morose des théologiens d'autrefois ; c'est une image heureuse et qui ne la rebutait pas. D'ailleurs, elle la situait dans un avenir imprévisible.

Elle se voyait dans une campagne honnête où l'on pouvait suivre d'un peu loin une vie élégante : la Normandie peut-être, ou encore la Provence. Une jolie vieille dame, souriante et coquette, minutieuse, très légèrement maniaque, au besoin un peu avare mais par jeu et pas trop, pour rester tout de même de bonne compagnie. Or, elle n'avait pas prévu la guerre, cette guerre que ces idiots ont perdue simplement parce qu'ils sont lâches et qu'aucun d'eux ne veut rien risquer.

Hélas ! elle sait, de divination sûre, ce qui restera, après cet orage, du monde qu'elle a connu : rien. Une civilisation sèche, pratique et inhumaine

où plus aucune place ne sera faite au bonheur de vivre, une ruche utilitaire et triste. Primaire ? Ce mot-là ne lui est pas familier.

Valentine Riviera a eu, toute sa vie, très conscience de son rôle, ce rôle qu'un de ses amants concrétisait en lui donnant un nom : « Maîtresse de plaisirs ! » C'est une fonction sociale.

Puisqu'elle prétend avoir hérité du lit qui a vu les fureurs du roi Bien-Aimé, elle connaît dans les détails la vie de la Pompadour. Eh bien, elle se dit qu'en mourant, à demi abandonnée, dans son grand fauteuil, la favorite a dû garder la consolation de savoir qu'elle avait été et qu'elle resterait pour les siècles à venir la maîtresse des plaisirs d'un milieu qui s'y connaissait. Où sont les butors qui s'imaginent que les courtisanes ne sont bonnes qu'à faire l'amour ?

Or, tout cela est passé. Un lendemain asiatique et balourd va remplacer le règne des jeux et des grâces faciles. Il n'y aura plus jamais de femmes élégantes ni de foules heureuses. Il n'y aura plus jamais de restaurants de luxe, de revues d'art ni de cocktails mondains où se côtoient toutes les classes décentes d'une société superficielle, mais, de bas en haut, acharnée à construire de l'homme une idée supportable. Il n'y aura plus jamais, sur la Croisette, de gens pour se retourner sur une jolie robe puisqu'il n'y aura plus de jolies robes. Il n'y aura plus jamais de cavaliers joyeux, dans les matins du Bois, pour la saluer et lui sourire. On ne saura plus sourire. On ne saura plus saluer. Elle a vécu d'un univers qui s'écroule, qui, en ce moment même, étire ses dernières heures et que chaque minute, chaque seconde, entraîne vers le chagrin des obligations dures, des certitudes imposées, des vérités apprises.

La terre tourne... Le temps passe... Valentine Riviera se répète intensément qu'elle a cessé d'être jeune et qu'elle s'appelle Marie Taupin. Elle est seule, affreusement, cette nuit (sans doute le sera-t-elle ainsi jusqu'à la solitude dernière : celle du tombeau) ; elle ressent plus que personne le monstrueux malheur de la patrie et, comme à cette heure-ci, elle ne craint

plus de cochonner son maquillage, elle se cache dans son oreiller, enserre de ses bras son front qui se ride, elle imagine les jours qui viennent, et pleure, pleure, pleure, éperdument.

Cinq heures. C'est presque encore la nuit. Trente-cinq kilomètres à la seconde à Paris, quand il s'agit de courir vers le soleil, ça ne va tout de même pas très vite.

Il y a, dans un faubourg de la capitale déchue, un homme debout qui regarde émerger de l'horizon une mince traînée rouge qui grandit à vive allure. Quand à l'ouest elle disparaîtra, que se sera-t-il passé ? Est-ce aujourd'hui que les potentats inaccessibles qui règnent et s'entre-dévorent au fond du Kremlin vont dire à leurs soldats : « Allez-y ! »

De quoi s'affoler ? Non. Il n'est même pas inquiet. L'inquiétude, c'était le fait des gens d'autrefois qui s'interrogeaient à chaque instant sur chaque sujet et qui passaient leur vie à ne pas savoir ce qu'il fallait faire. Est-ce qu'un Français n'avait pas écrit : « Il faut toujours tout remettre en question ? »

Mais, de son âme slave, cruelle et tendre, enfantine et retorse, monte un flot de sentiments inhabituels dont le plus vif, sans doute, est la curiosité. Que peut-il bien y avoir, de l'autre côté de cette barrière qui, depuis cinquante-six ans, protège son peuple des tentations occidentales ? Un certain halo de luxe et de facilité enveloppe ces inconnus.

Sur les conséquences et les suites de cette guerre, le général ne s'interroge en aucune façon, lui qui a la responsabilité de l'invasion de Paris. Ça ne le regarde pas et il lui suffira bien de faire avec précision ce qu'on lui dira de faire. Tant d'années d'éducation et de propagande l'ont transformé en un rouage efficace et consentant de la machine collectiviste. Mais le dédain

des questions ne l'empêche pas de voir un danger qui ne vient pas de la force de l'ennemi mais de sa nature même.

La France est en complète décomposition. Oui, mais tandis que son pays s'armait, ces Occidentaux ont vécu. Fort bien, paraît-il... Jetés sur une si faible proie, que vont faire les soldats russes ? Est-ce que propagande et éducation ne vont pas s'évanouir d'un seul coup devant le pernicieux exemple de la vie heureuse ? Il va falloir veiller à ce que, des facilités d'ici, ils prennent conscience le moins possible. Sur ce point-là aussi, on attendra les ordres...

— Au quatrième top, il sera exactement 6 heures.

Six heures. Il est 6 heures à notre montre « Suratomic Sampeyre ». Avez-vous une montre « Sampeyre » ? Non ? Alors, achetez, dès aujourd'hui la montre qu'il vous faut. « Sampeyre Suratomic », c'est la technique suisse au service de l'industrie française. Et n'oubliez pas que :

« Sampeyre est sans reproche. »

Bonjour, mes chers auditeurs, bonjour.

Voici notre première émission de la journée.

Aujourd'hui, dimanche 26 juillet 1973. Le soleil s'est levé à 4 h 59. Il se couchera à 18 h 45. Durée du jour : 14 heures et 46 minutes. On fête les Zéphyrin. Saint Zéphyrin, pape, tint les clés de Saint-Pierre de 199 à 217.

Doués pour l'agriculture, la céramique, la médecine et la natation, les Zéphyrin cachent sous un abord souvent rude toutes les qualités du cœur et de l'intelligence. Couleur astrale : bleu de nuit. Pierre bénéfique : le péridot.

Au programme de notre premier bulletin d'informations, d'abord un tour d'horizon de l'activité militaire, la pression exercée sur Paris n'ayant pas permis jusqu'ici aux troupes d'invasion d'entrer dans la capitale. Cette pression s'exerce également en direction du sud-ouest. On n'a pas confirmation des bruits selon lesquels des éléments avancés auraient atteint Poitiers. On souligne, dans les milieux bien informés, le calme et la résolution dont font preuve les populations menacées.

À Bordeaux, M. Mandrusse-Duquert, président du Conseil, flétrit la création d'un prétendu gouvernement Cazenavet en même temps qu'il annonce l'intention de replier son ministère aujourd'hui même sur Nice. C'est également à Nice, ville où mourait il y a un an Patricia Startex, le chantre de l'amour et de la vie spirituelle, que sera célébrée ce matin, à la cathédrale, une messe anniversaire à la mémoire du grand écrivain disparu.

Voici maintenant le détail de ces informations. Au micro :

— Stéphane Pussier.

— Ferdinand Croche.

Une sonnette aigre, lugubre, au fond d'un corridor, et Mme Pontruchet apprend qu'il est sept heures. À vrai dire, Mme Pontruchet n'est plus tout à fait Mme Pontruchet. Elle s'appelle maintenant 876 et on l'a vêtue de gris des pieds à la tête. Sept heures. La vie de prison est monotone.

Peu de nouvelles parviennent au fond de cet étouffoir. On y parle un peu de la guerre, mais des événements plus minimes y revêtent une bien autre importance. On a récemment dû emmener une folle qui criait toute la nuit. Une jeune détenue est allée trouver le directeur en disant que, si la Sœur Sainte-Reine-des-Anges continuait à la traiter de roulure et de pompeuse de nœuds, elle lui bouzillerait la physionomie. 876 pense que Sœur Sainte-

Reine-des-Anges n'est nullement une mauvaise femme, mais c'est vrai qu'elle a le langage d'un grenadier de la Garde. Quand, voici trois semaines, il a fallu annoncer à la sage-femme la mort du petit Michel, c'est elle et non le directeur qui s'en est chargée. Depuis, elle vient le plus souvent possible faire un bout de causette avec 876. Les deux femmes parlent très librement et Mme Pontruchet n'a pas pu ne pas s'apercevoir que la bonne religieuse s'intéressait beaucoup aux activités passées de sa pensionnaire. Un goût particulier ramène à tout instant son esprit vers ces choses-là. C'est un petit travers.

Sept heures. La Sœur qui ne vient jamais si tôt pénètre dans la cellule. Elle a l'air d'avoir reçu un coup sur la tête.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Elle regarde la prisonnière, bafouille, cligne des yeux et dit :

— Les Russes... Ils arrivent !...

Puis elle s'assied sur la couchette que recouvre une couverture brune et elle explique tout ce qu'elle sait : on en parlait depuis quelques jours, mais on n'y pensait pas. Ils sont là ! Que vont-ils faire ? Est-ce qu'ils fusillent tout le monde ? Est-ce qu'ils libèrent les prisonniers ? Est-ce qu'ils violent les religieuses ? Heureusement que nous avons Mandrusse-Duquert ! C'est un homme énergique et d'une honnêteté scrupuleuse. D'ailleurs, il ne boit que de l'eau.

Sœur Sainte-Reine-des-Anges parle, parle et brusquement se tait, complètement hébétée.

— Alors, dit 876, c'est la défaite ?

— Oui...

Sœur Sainte-Reine-des-Anges avait l'air endormie. Or, elle se réveille pour assister à un spectacle inattendu et d'une impiété peu commune : Mme Pontruchet, que la détention a rendue dévote, affiche un sourire extatique et ravi, elle joint les mains, elle lève les yeux au ciel et dit bien haut :

— Mon Dieu, vous qui voyez toute la méchanceté des cœurs, vous qui êtes toujours juste, mon Dieu, faites que la France soit vaincue et que les Français soient punis pour tout le mal qu'ils ont fait !

— Mon cher, j'ai soixante-dix ans et j'ai vu deux grandes guerres, pour ne parler que des grandes. Eh bien, je n'avais jamais supposé que Paris pût devenir ce qu'il est aujourd'hui ! Une ville morte, mon cher, une ville morte ! Il n'y a plus personne. Où donc les Parisiens ont-ils la tête ? Ont-ils donc oublié l'exode de 40 ? On jurerait, ma parole, que nous en sommes à notre première occupation ! Je crains bien que, mes collègues et moi, nous ne reprenions pas de sitôt nos jeudis du dictionnaire ! De quoi parlions-nous donc, mon bon ami ?

— Vous en étiez, maître, au sens éventuel de l'imparfait du subjonctif...

— C'est vrai. Sens que je ne me console pas de voir abandonné par la langue de chaque jour. On ne remplacera pas par une forme moderne une phrase comme celle de Panurge : « Si je montasse comme je avale, je fusse déjà dedans la lune. » Qu'est-ce donc que ce bruit-là ? Les chars russes ? Non, pas encore. Quelle heure est-il ?

— Environ huit heures, je crois.

— Je vous ai fait lever bien tôt, mon cher. Mais revenons-en à Panurge. « Si je montasse comme je avale... » Donc, il est huit heures...

Il en est neuf quand, près du village de May-en-Multien, un paysan et une paysanne montent une petite côte. Pas très rassurés ! C'est qu'ils émergent de huit jours passés dans une cave de Château-Thierry. Ils sont rentrés chez eux à pied, se cachant, se méfiant de leur ombre, et ils viennent de retrouver les bâtiments de leur ferme pillés. Mal pillés, du reste, et par des amateurs. Ils ont tout visité, se lamentant par habitude et par besoin inné, mais, à tout prendre, ça pourrait être pis : ils se tirent bien de la guerre. Maintenant, ils gravissent la côte qui commence au-delà du petit bois et où il semble qu'il y ait eu du grabuge. À mesure qu'ils avancent, ils devinent ce qui s'est passé : une bombe est tombée sur un convoi. Bordée d'arbres massacrés, la route s'ouvre en un énorme cratère autour duquel s'enchevêtrent des carcasses de camions et d'autobus brûlés qui se dressent, se mêlent, se montent l'un sur l'autre comme des chiens obscènes. Quant aux morts, il y en a jusqu'à cent mètres de là, bien abîmés déjà et prodigues d'odeurs fortes. Ces camions devaient être bondés de réfugiés qui se sont égaillés dans les champs en entendant venir l'avion. Tiens ! pourquoi transportaient-ils des drapeaux rouges ?

Il ne reste des véhicules qu'une ferraille noirâtre mais, quand on s'éloigne du point de chute de la bombe, le décor s'humanise. Le paysan et la paysanne pillent les cadavres avec application. N'est-ce pas normal ? N'ont-ils pas été pillés, eux aussi ? Montres, porte-feuilles, alliances, colifichets, dont certains ont peut-être de la valeur, s'entassent dans un couffin trouvé sur place. Mais que représentent donc ces drapeaux rouges qui traînent partout ?

Beaucoup d'argent dans les portefeuilles. Avant d'envoyer le tout dans le couffin, le paysan regarde les noms. Ce sont des Parisiens. Ils auraient aussi bien fait de rester chez eux.

— Le Dantec Paul ; profession menuisier... Jollin Eugène... Bubon Germinal... En voilà un drôle de prénom !

Le spectacle des corps étrangement contractés touche beaucoup moins le paysan qu'il ne serait convenable, parce que cette récupération de portefeuilles s'avère la plus fructueuse des récoltes qu'il ait faites. Sa femme et lui se promènent parmi les morts, frétillants et guillerets ; l'énumération continue :

— Patouille Prudent... Ça fait P.P.. comme initiales ! Couillard Félicie... Elle est bien bonne, celle-là ! Pétardeau Désiré... Pichegru... Léontine Pichegru... Comment ! Encore ? Ça devait être mari et femme. Ducom... Eh ! c'est marrant, il y en a un qui s'appelle Ducom !

— Dame ! s'il le serait pas, il serait pas venu là !

— Pour sûr !

Berlin. Une pièce sans fenêtre. Il est dix heures et celui dont MacLellan écrivait qu'il avait l'air d'un gosse vieilli ressemble plutôt, maintenant, à l'idiot du village. À chaque instant, sa tête retomberait sur son épaule si un secrétaire, debout derrière son fauteuil, ne la lui replaçait sur la têtière.

On ne le maltraite pas. Ce bureau ne comporte même pas le classique projecteur des aveux spontanés. D'ailleurs, Wheeler en souffrirait peu puisqu'il garde les yeux fermés et puisque c'est comme dans un rêve qu'il répète la leçon bien apprise, mais dont il se pourrait que le sens lui échappe :

— Mon aide de camp et moi, nous nous sommes enfuis en zone orientale de notre plein gré et pour la seule raison que nous ne voulions plus collaborer à l'œuvre néfaste de notre gouvernement. J'affirme...

La voix est saccadée. La bande magnétique tourne. L'ex-général parle, parle... Quand, de temps à autre, il va pour s'endormir, l'homme lui touche

doucement l'épaule. Tiendra-t-il le coup jusqu'au bout de la bande ? Sinon, tant pis, on recommencera !

Une dix-huitième fois...

C'est dans deux heures (il en est onze) que Mme Bèze et des flopées de parlementaires s'en iront prier pour la France dans une chapelle près d'Arcachon. Une pieuse pensée ; mais Mauret-Demors, lui, n'ira pas ; ce ne sont pas là ses idées.

Cependant, il se livre à une occupation qui, en quelque manière, pourrait passer pour édifiante. Dans sa chambre d'hôtel, pour quelques heures encore bureau d'un ministère, il lit Bossuet. Il le relit plutôt, et non pas avec plaisir mais avec enthousiasme. Nom de Dieu ! quelle éloquence ! Formidable !

« Il ira, cet ignorant en l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira dans cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs et, malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. »

Comment pourrait-on démarquer ce truc-là pour l'adapter aux circonstances actuelles ? Le rythme, n'est-ce pas, le rythme, il n'y a que ça...

Paris encerclé par les troupes ennemies, la constitution du gouvernement Cazenavet dont on ne sait encore s'il veut proclamer la neutralité française ou continuer la lutte, le déménagement de Mandrusse-Duquert pour Nice, n'auront pas raison de certaines nécessités vitales : le besoin de manger, par exemple.

— Alors, ce déjeuner ?

Car on peut être académicien et garder de l'appétit.

— Tout à l'heure, tout à l'heure ! Il est à peine midi !

Depuis quelques jours, on vit de conserves. Les boutiques sont fermées, l'immeuble déserté, les rues vides. Il n'y a plus de bonne et la digne compagne du maître triomphe dans la sardine à l'huile et le cassoulet toulousain dont regorgent les armoires. L'académicien s'assied. « Si je montasse comme je avale... » Le français qui s'enrichit tous les jours de niaiseries inutiles abandonne quelques-unes des manières de dire les plus pittoresques et les plus utiles, celles qui faisaient de cette langue un merveilleux, un parfait instrument d'expression. « Si je montasse comme je avale... » « Qu'est-ce que c'est que ce bruit ? » Il va à la fenêtre.

Ce sont les chars russes ? Non, pas encore.

Le maître s'assied, prend sur la table le dernier numéro paru d'une revue à laquelle personne ne conteste le titre de première revue française. Il est probable que les Russes ne se comporteront pas autrement en entrant dans Paris que les Allemands en 1940. La France qui connaît deux ou trois invasions par siècle ferait tout aussi bien d'en prendre son parti. Pour sa part, il est bien décidé à ne pas céder à l'hystérie générale. Il préfère lire sa belle revue. Il l'ouvre au hasard.

Et il lit :

« Au centre du ring, le speaker en smoking fait l'annonce en s'adressant au challenger. Les businessmen hollywoodiens, arrivés au deuxième round, sont venus applaudir le premier team pugilistique de France. Les matchmakers de New York, encore endormis par le ronflement caoutchouté des punching-balls, ignorent le champion qui pratique son footing en compagnie de ses sparring-partners. »

Le maître n'est pas loin de penser que la Russie a du bon.

« Nous voulons Dieu, c'est notre père ; nous voulons Dieu, c'est notre roi !... »

Voilà ce que hurlent à tue-tête, derrière Mme Bèze, organisatrice du pèlerinage, une centaine de parlementaires, ministres et hauts fonctionnaires, la plus grande partie de l'état-major de la Septième. Tous ces gens ont déjeuné d'un sandwich ou pas du tout. Une heure de l'après-midi. À cinq, la République déménage et, par train, par la route, par avion, se rétrécit vers Nice.

Jamais la région d'Arcachon n'a connu si brillante affluence. Mme Bèze qui marche bien en vue, juste derrière Monseigneur, à côté de Duval-Bénézec (du Mouvement général des Fonds), y va de quelques roucoulades aux plus beaux endroits des cantiques. Cantiques français, cantiques latins ; ces derniers sont moins familiers au député de l'Aisne ; elle fait quelques fautes, mais ça ne fait rien : le cœur y est. D'ailleurs, les paroles ne sont-elles pas l'illustration de toute l'œuvre de la présidente ?

Vitam praesta puram,

Via para tutam.

M. le directeur du Mouvement général des Fonds lui fait, de temps en temps, un sourire bien senti et tous deux continuent :

Atque semper Virgo,

Felix coeli porta !

Et puis Mme Bèze ne pense plus à ce qu'elle chante. Elle est toute à la joie du succès. C'est elle et elle seule qui a eu l'idée d'aller prier pour la France avec les autorités du régime dans les environs de cette ville de Bordeaux qu'on va quitter tout à l'heure. Le temps est bien passé des Républiques voltairiennes et bouffeuses de curés. Quel spectacle aujourd'hui !

Et antiquum documentum,

Novo cedat ritui !

C'est elle encore qui a choisi entre toutes, pour ces dévotions officielles, la poétique église de Notre-Dame-des-Passes. Avec Mgr de La Motte-Brûlé, elle a soigneusement fait le tour de toutes les possibilités offertes par l'Aquitaine miraculeuse. Il y avait, quelque part, une Vierge noire peu courtisée, la statue de sainte Épurasie-des-Connettes et une église de village où un bloc de pierre, rapporté de Terre sainte par Godefroy de Château-Trompette, gardait à travers les siècles, conservée par permission divine, l'empreinte du Saint Séant. Mais rien n'a résisté à Notre-Dame-des-Passes, bien plus efficace contre les naufrages et desservie par une belle route.

Sauvez, sauvez la France !

Au nom du Sacré-Cœur !

Monseigneur bénit la foule, les dunes, les sapins, Notre-Dame, les passes, un peu tout. Mme Bèze pense que Duval-Bénézec est un parfait homme du monde et qu'il a bien du charme. Elle répond à son sourire. C'est qu'on peut être député d'une République discrètement socialisante (pas trop tout de même, car la misère est encore ce qu'on a trouvé de mieux pour apprendre au peuple à bien penser) et rester, dans la vie mondaine, la châtelaine de son village, dame de Belpétard, de Torchouse et de la Mornifle.

Ragaillardie par la défaite, Mme Bèze exulte, sollicitée par tous les espoirs d'un changement de système et par les possibilités infinies du nouveau. Le directeur du Mouvement général des Fonds est vraiment séduisant. La distinction travaille Mme Bèze ; elle lui remonte, au milieu des cantiques latins, l'enjolive de mines sucrées, de battements de cils, de bouche en chemin d'œuf. Après tout, pour sauver la France, que le Sacré-Cœur se démerde.

Gibraltar. *Main street.*

— C'est la même heure qu'en France, ici ?

Delatre plane, mais Breuil, en dépit de cent millions de soucis divers, a potassé la question et connaît beaucoup de choses de ce pays dans lequel, il y a deux mois, il ne savait pas s'il mettrait jamais les pieds.

— La même. Nous ne changerons d'heure qu'en passant le détroit. Il est quatorze heures comme en France. Vous n'êtes pas inquiet de Jarteaud ? Il

est bizarre.

C'est l'amitié seule qui le fait parler. Breuil, dans quelques heures, va quitter les deux autres et s'étonne de l'assurance persistante de Delatre.

Or, Delatre a définitivement rompu avec les inquiétudes. Il s'est débarrassé de ses craintes de l'avertir en même temps que du bonheur-du-jour de madame de Lamballe qui, décidément, n'aura porté bonheur à personne, pas même à Filhao qui s'est laissé glisser quinze jours après son mariage, laissant à sa femme (une certaine Monique) une énorme fortune. L'ère des ennuis est passée. C'est si facile d'être riche ! C'est si facile d'être heureux ! Seules, des idées délirantes compliquent la vie du plus modeste bourgeois. Qu'il est loin, pour Delatre, le stérile dessèchement des passions politiques ! Stupide, d'avoir prétendu vivre en parasitisme sur l'histoire de France !

Gibraltar ! Parfois, par des intervalles entre les maisons, la mer du détroit miroite au soleil. Est-ce beau, mon Dieu ! Est-ce beau ! Si beau qu'on ne réussit plus à croire tout ça vrai ! Mais devant ce paysage de prodige, Breuil insiste :

— Oui, vraiment, il est bizarre, Jarteaud... Tenez, par exemple, pourquoi n'est-il pas venu avec nous maintenant ? Il a voulu rester à bord sous prétexte de papiers à classer. Comme si, dans une aventure comme la nôtre, on s'occupait de papiers !

Son ami et son ancien patron, Breuil les quitte demain matin à Tanger. Il prend, avant l'aurore, un bateau grec qui doit le conduire à Haïfa. C'en est fini pour lui des hésitations ; voici bientôt le port.

Légère, irréelle dans la lumière incomparable, une montagne bleutée, la première montagne d'Afrique, émerge de l'eau pâle où se confondent et se séparent, deux mers, deux continents, deux mondes.

— Monsieur, dit Breuil, presque timidement, vous ne regrettez rien ?

Delatre se rapproche de lui :

— Que vous êtes naïf ! Je regrette votre âge, ma jeunesse, le temps des colères et des illusions !

— Ce n'est pas ce que je voulais dire...

— Je le sais bien ! Mais que croyez-vous qui ait pu m'attacher ? Mon petit bureau sur cour ? L'atelier coupé de demi-cloisons vitrées ? L'argent des lessives populaires ?

— Pardonnez-moi. L'argent...

— Je crois que l'argent est astuce ! Ça vous étonne ? Mettons tournure d'esprit... Mais, pour l'instant, rassurez-vous : celui du feu Superlavor durera bien un certain temps !

— Et après le certain temps ?

— J'ajoute que le succès procède d'une libération. Les incommensurables souffrances de la plupart des Européens actuels ne sont dues qu'aux fils qu'ils se sont volontairement attachés à la patte. Admirez cette baie, mon cher Breuil. On peut être ici ou dans un village bombardé de France ou d'ailleurs. Au choix de chacun : dans ce paysage, l'un des plus beaux du monde, ou dans les cachots à torture. L'incompréhensible (et, du reste, le très heureux), c'est que la plupart des hommes aient choisi les cachots. Non pas même par passion, mais par une simple paresse intellectuelle ou physique, par un dérèglement de l'instinct de stabilité. Il y aura d'autres lessives ou je ne sais quoi, en tout cas d'autres beaux jours pour moi et il y en aurait eu d'autres pour vous si vous aviez consenti à m'accompagner. Allez en Israël puisque vous croyez cela de votre devoir. Pour moi je convoite la puissance d'ici-bas.

— Je ne crois pas que je puisse être heureux sans la présence de ceux dont la cause me paraît juste.

— J'ai longtemps pensé cela. Toutefois, méfiez-vous : il n'y a pas de cause juste hors de celui qui les juge. Le grand défaut de l'intelligence, c'est que tout le monde ait toujours raison. Ce soir à Tanger, j'aurai soin de vous laisser seul avec votre ami Jarteaud qui, sur ce point, je crois, ne se fait plus d'illusions et me semble avoir dépassé l'admiration de l'intelligence. Par malheur, Jarteaud est possédé par un instinct prophétique qui le fait, à chaque seconde, se substituer à tout le reste du monde. Les hommes comme Jarteaud sont toujours hors de leur époque et c'est pour cela qu'ils arrivent parfois à la transformer. On en fait des ratés, des réformateurs ou des chefs d'État. C'est dommage. Nous préserve le Ciel des chefs d'État intelligents ! Qu'est-ce que c'est que cette montagne, là-bas qui est si belle ? On dirait un fantôme de montagne.

— Sur la côte d'Afrique ? Ça doit être le Jbel Moussa. Vous savez qui était Moussa ?

— Non. Je repense à Jarteaud que vous allez quitter ce soir.

— Vous le trouvez un peu fou, mais c'est la seule forme de folie supportable. Il est ravagé, un peu comme vous somme toute, par l'appétit de puissance. Ce n'est pas la même puissance, voilà tout.

— Oh ! moi, je crois que tout le monde est fou. Il va nous falloir redescendre au port si nous voulons traverser à une heure acceptable. Tenez : voici le bateau anglais qui arrive de Tanger. Redescendons. Je suis peiné, Breuil, de vous quitter si vite.

— Je suis peiné de vous quitter et de quitter l'univers que je croyais le seul possible. Cette fin géographique d'un monde me fait mieux sentir sa fin historique. Nous sommes, pour l'instant, en plein dans les deux.

— Oh ! ici ou ailleurs... De toute façon, cette boule qui tourne sans raison, suspendue dans l'espace, ne m'inspire aucune confiance. Dites-moi donc qui était ce Moussa !

— Oui, ma chérie, répète Miarka. C'est moi. Si je m'attendais à te trouver ici... Ah ! on peut bien dire que le monde est petit ! Alors, toi aussi, tu es sur la côte ? Comme tout le monde ! Au fait, ça n'a rien de rare...

« Mais si tu savais, ma pauvre chérie, par où j'ai passé, eh bien, je te jure, tu en pleurerais ! Oui, parfaitement, tu en pleurerais ! Attends, que je te raconte... Mais d'abord, quelle heure est-il ? Trois heures ? Mais trois heures à Monte-Carlo, c'est comme neuf heures du matin à Paris... Il paraît qu'ici, il y a cet été une saison comme jamais. Est-ce que c'est vrai ? Enfin, on verra ça... Donc, imagine que j'ai quitté Paris trop tard et ça, remarque-le, parce que j'ai encore été trop naïve ! Une fois de plus, comme par hasard... D'abord, tu sais que j'ai dû me séparer du type à la lessive ? Non, ça n'est pas affaire d'argent : il était généreux ; mais enfin, tu sais, les convenances personnelles, ça ne se discute pas. Ce qui fait que je me suis remise avec le baron Fleurange. S'il a toujours des exigences ? Eh bien oui, mon Dieu ! mais enfin, c'est le métier d'une femme de se débrouiller de ça. La dernière fois, j'ai cédé pour un collier. Et il a marché !

« Seulement, c'est un mufle. Depuis des jours et des jours que j'attendais pour qu'il me descende sur la côte ! Je le pressais. Je lui disais : « Les Russes avancent ! » et il répondait un jour oui, un jour non... Et puis finalement, il a filé avec sa femme ! Entre parenthèses, celle-là, si je la rencontre, tu peux compter qu'elle entendra parler de moi ! Voilà que je ne sais même plus ce que je te racontais... Ah ! oui... J'y suis. Donc, je suis partie dans un camion. Je te jure ! Et heureuse de le trouver, encore ! Mais, bien entendu, quand j'ai eu traversé la rivière, — comment que c'est donc, celle qui passe à Orléans ?... — j'ai dit aux hommes du camion : « Vous pouvez partir. Je me débrouillerai ! » Pas fâchée de me débarrasser d'eux,

que, vraiment, c'était pas des fréquentations pour moi ! Mais, alors là, ça a commencé à plus marcher. J'ai refait tout mon maquillage et puis j'ai attendu quelqu'un sur le bord de la route. Ma pauvre chérie, il n'y avait seulement personne ! Et mon maquillage qui fondait ! Et puis, tout d'un coup, est arrivé une espèce de paysan... c'était dans un petit village dont toutes les portes étaient ouvertes. Il criait : « Les Russes ! C'est les Russes qu'arrivent ! » Ma petite, je me suis engouffrée dans une porte... un zèbre ! J'avais juste eu le temps de dire au paysan qu'il se cache dans le grenier que voilà un officier russe qui rapplique avec un grand revolver ! Tu penses que j'étais toute pâle ! Mais ça ne fait rien. Je me suis dit : « C'est pas le moment de faire des blagues ! » Bien sûr, en me voyant, il a été surpris, cet homme ! Eh bien, sans me vanter, j'ai été parfaite. Tu sais que, moi, c'est pas l'intelligence ni le sentiment qui me manquent. Encore heureux ! Alors je lui ai dit : « Oh ! vous m avez fait peur ! » Et j'ai ri... Il a baragouiné je ne sais pas quoi mais je comprenais qu'il courait toujours après le paysan... Ce que j'ai fait ? Devine ! Je me suis mise à pleurer. Pas trop, bien sûr, parce que, cette cochonnerie de rimmel, ça devient tout de suite dégoûtant. Il regardait partout, après son paysan, mais il hésitait ; et moi j'hésitais plus du tout parce que j'avais vu qu'il était seul à être venu dans une espèce de jeep. Alors, j'ai soupiré pour qu'il me console. Une brute, tu sais ! Il passait la main sous ma jupe comme un porc qu'il était ! Je me suis dit : « Miarka, ma fille, ça c'est une veine comme jamais... » Je l'ai entraîné, mine de rien, vers la table où il avait posé son pétard et puis voilà : j'ai tiré.

« Oh ! il est mort tout de suite ! Mais ce bruit, ma petite, ça m'a fait une peur... mais une peur !... Quand j'y pense, j'en tremble encore ! Ensuite ? Ensuite j'ai appelé le paysan et on a filé dans la jeep. Et me voilà ! Ce que c'est drôle, la vie, n'est-ce pas ! N'empêche que, ce paysan, il était vert... Je me demande ce que feraient les hommes s'il n'y avait pas les femmes derrière eux ! Ça a toujours peur, les hommes. Il suffit de les voir à la guerre. À mon avis, si c'était nous qui la faisions, la guerre, ça irait un peu mieux ! Enfin, ça, c'est une autre affaire.

« Donne-moi les nouvelles d'ici. Tu ne me racontes rien ! Il paraît que Regina Marcy a repris le rôle de Valentine Riviera ? Remarque, j'aime pas Régina Marcy, mais, vrai, elle aura pas de peine à être mieux que cette vieille peau !

« À propos, il faut que je t'en raconte une bien bonne ! Tu sais que la Riviera, elle était au mieux avec Poulet ? Tu penses bien que, tous ces ministres, ça n'en est pas à des mille francs près puisque l'argent, c'est pas eux qui la gagnent. Alors, il est allé dire au revoir à Riviera quand le ministère est parti pour Bordeaux. Pour moi, d'ailleurs, c'était un truc pour la plaquer. Tu penses que, Poulet, il est pas en peine de se trouver des femmes... Ce qui fait (parce que, n'est-ce pas, Poulet, c'est quelqu'un de bien) qu'il lui a donné une bague, mais alors là, une bague !... Tiens, j'exagère pas : comme ça ! Une hémorroïde entourée de zéphyrs. Je l'ai vue. Non, mais te fiche pas de moi ! Je te dis que je l'ai vue ! »

Seize heures. Le tapissier Pelot, un filet à la main, erre depuis longtemps, espérant découvrir quelque part dans Paris quelque chose à vendre, quelque chose à manger, une boutique ouverte. L'Irlandaise était furieuse :

« Mais trouve au moins un paquet de nouilles ! »

Comme si c'était facile ! Toutes les devantures sont fermées. On attend les Russes. On a peur. De loin en loin un passant, généralement porteur, lui aussi, d'un filet. Une dame se lamente devant la charcuterie : « Si c'est pas malheureux !

— Vous croyez qu'ils ouvriront ?

— Je ne sais pas, dit-elle. Avec les circonstances... »

Pelot est furieux. Ces difficultés l'indignent. Il s'en explique à la dame :

— Vous trouvez ça normal, vous, qu'on ait foutu le camp comme des lapins ? Autant dire que, du patriotisme, y en a plus...

La dame, haute en couleurs, exprime sans fard son avis :

— Cette armée, c'est de la peau de toutou...

— Vous l'avez dit, madame. On n'est pas défendus.

Passe une gamine. Pelot ne songe plus à continuer. Il s'en va sur un bref salut, dépasse la petite fille, se jette dans une vespasienne et la dame pense que ça pressait et que ce monsieur là, eh bien, il est faible de la vessie. Voilà.

Dix-sept heures. Tourbillonnant aux remous d'une terreur indicible, un troupeau affolé se bouscule vers Ruffec.

— On est trahi, les gars !

Certains pleurent, d'autres ricanent. Ce sont des soldats oubliés dans Rochefort et qui s'enfuient sans ordres, fous d'impuissance et d'envie de vivre.

Depuis deux jours, les communistes, sur les routes, changent les poteaux indicateurs. Les fugitifs se sont jetés dans les Russes et refluent vers le sud, poursuivis par la mort.

S'il y a des habitants dans Ruffec ? Peut-être, mais on ne les voit pas. Sans doute se terrent-ils dans les caves et c'est justement cette absence de vie qui rend plus insolite encore la présence d'un prêtre tout seul et tout noir en plein milieu de la ville.

C'est l'abbé Girard qui, depuis midi, stationne sur un trottoir. On lui crie « Les Russes arrivent ! » mais il lève les épaules. Il le sait bien ! Il prend tout de même quelques renseignements :

— Où en sont-ils ?

— À Vivonne !

— Non ! À Saint-Maixent.

— Pas vrai ! Ils ont passé Couhé...

— Et Chaunay !

Plusieurs fois par heure, Girard voit déferler le flot d'un groupe de fuyards. Il recoupe tant bien que mal les renseignements qu'on lui donne mais il fait surtout un travail plus utile :

— Passez par Aigre ! Le pont de Mansle est coupé par des parachutistes ! Faites vite, ils remontent vers nous !

Jusqu'ici tout le monde l'a cru mais les rescapés de Rochefort passent sans l'écouter :

— C'est un espion, je vous dis !

— Faudrait le fusiller !

Mais ils n'y songent pas sérieusement : ils sont trop pressés. L'abbé Girard, lui, sait bien que ça finira ainsi ; il attend les parachutistes. Le reste, c'est l'affaire du Seigneur ; ça ne le regarde pas. Quant aux soldats de Rochefort...

Un quart d'heure après leur passage, l'abbé entend les mitraillettes.

Il n'y a pas que les villes françaises à être libérées les unes après les autres ; il y a aussi les prisonniers. Un peu partout, dans les régions conquises, les portes des prisons se sont ouvertes toutes seules ou presque, devant des détenus qui, tous, se prétendaient politiques. On les a crus sur parole.

Et voilà pourquoi, ce dimanche 26 juillet, vers six heures du soir, dans Périgueux inquiet mais pas tellement changé, un joli jeune homme au regard de fille s'assied sur un banc de la place Francheville près d'une gamine qui, en haillons, couverte de poussière, parait d'abord malade, ensuite vicieuse et malfaisante. Elle demande :

— Où que vous allez ?

Il lève les épaules ; il ne sait pas ; personne ne sait, la fille (museau pointu, figure terreuse, peut-être quatorze ans...) se lamente. Elle est venue de Paris.

— Moi aussi.

Évidemment ! Elle est crevée. Elle dit avoir eu un accident sur la route mais n'en précise pas la nature. Il lui a fallu quitter des parents très aimés et, en en parlant, elle renifle : « Que je suis sans nouvelles aussi de mes frères et sœurs... »

Elle les énumère : Eugène qui a onze ans, Roger qui en a neuf, et puis Nicole. Ici elle pleure ; à cause de la petite Raymonde qui était si gentille et qui est morte au mois de mai. Elle avait aussi un ami ; il était bien gentil ; il s'appelait Fernand.

Le jeune homme lui répond n'importe quoi ; que, lui aussi, il avait un ami qui s'appelait Fernand.

— Il était de Paris ? Ça se pourrait peut-être que ça soit le même !

À travers ses cils trop longs, il la regarde sans indulgence. Un sourire supérieur :

— Il y a beaucoup de gens qui s'appellent Fernand !...

Cette fille l'embête ; elle est stupide et il s'en va.

Dix-neuf heures. L'heure du soldat Chekov qui, de toute une vie plus unie que sa plaine natale, n'aurait jamais osé imaginer aventure semblable à celle dont il est le héros depuis qu'il a quitté sa caserne à Omsk. Un des héros, du moins.

Ça a commencé par des pays étranges ; des pays où il y a des collines, de vraies montagnes même et d'autres arbres que des sapins et des bouleaux. Chekov a regardé sans aménité ce cadre de la société capitaliste où tout est pourri et qu'on va changer de fond en comble. Dans les campagnes s'étalaient les fermes insolentes des koulaks français. Les villes y suaient l'or largement répandu par les affameurs du peuple. On ne sait pas, du reste, où se trouve pour l'instant ce peuple des damnés de la terre ; il faudra poser la question au commissaire politique. Dans ces villes, les gens qui accueillaient l'armée d'invasion (rectification : libératrice) avec de petits drapeaux rouges ne lui inspiraient pas beaucoup de confiance non plus. Mille fois mieux vêtus que les acteurs qu'on voyait sur la scène du théâtre à Omsk, ceux-là devaient être aussi des ennemis du peuple. Après une promenade militaire joyeuse et facile, Chekov vivait maintenant dans une douce et permanente ivresse où le goût du chablis et toutes les odeurs de la guerre composaient un mélange exquis.

Il y avait beaucoup de chablis en France. Faute de magasins coopératifs, on en trouvait dans des bistrots de campagne et le patron qui crevait de peur n'en refusait jamais bien qu'on ne le payât pas.

Sauf une fois. C'était dans une ville très grande et très riche que dominait une grande église avec deux tours sculptées, un monument de la superstition. Là, Chekov avait tué de sa main le vieillard timide qui jurait n'avoir pas de chablis. C'était justice : l'homme mort, on avait trouvé dans sa cave une pleine barrique et des bouteilles en quantité : du chablis. Celui des bouteilles moussait comme le champagne, un produit de Crimée. En en buvant suffisamment, on obtenait un effet comparable à celui de la vodka ; ça aidait à chanter en chœur. Chekov, pour sa part, avait une belle voix grave et un sens puissant du rythme. Maintenant, on chanterait toujours puisqu'il y aurait toujours du chablis en France. C'était fait avec du raisin. Dans les fermes pillées on découvrait encore des barriques d'un liquide semblable mais rouge. Bien qu'on lui eût assuré que c'était bon, Chekov refusait de tenter l'expérience. Il n'avait pas le goût des expériences. Un de ses camarades qui en avait avalé trente ou quarante bouteilles était mort en vomissant. C'était du poison et, comme le fermier était encore là, on l'avait fusillé avec toute sa famille mais il s'était vengé par-delà la mort : le lendemain, plusieurs soldats s'étaient trouvés hors d'état de repartir et il avait fallu les fusiller aussi.

L'armée avançait vite. La veille, Chekov avait gravi une très grande côte et, brusquement, au sommet, on avait aperçu Paris. Une grande ville. Pas si grande, toutefois, qu'Omsk et bien moins encore que Moscou, la plus grande ville du monde avec un métro tout en marbre et des monuments éclairés la nuit. Le campement installé dans un cimetière américain (Chekov ne savait pas pourquoi des Américains étaient enterrés là), on buvait ferme dans les guitounes et partout alentour. Un peu plus haut, brûlait une sorte de château : les soldats y avaient mis le feu. Demain, sans doute, on entrerait dans Paris ; des camarades y entreraient aussi, des quantités de camarades, par tous les côtés à la fois... Dernière soirée des Parisiens...

Chekov est de garde mais sans rien à garder du tout puisque personne ne se défend plus. Il se promène de long en large sur un espace de cinquante

mètres avec une arme qui ne servira pas, enviant ceux qui, bien tranquilles dans le cimetière, chantent et boivent en célébrant par avance les plaisirs qui s'approchent. La journée d'août a été brûlante et Chekov a seulement pensé :

« Il fait chaud. »

Puis il a repensé qu'il faisait chaud et encore qu'il faisait chaud et, comme il n'a pas bu beaucoup de chablis, ses idées se sont arrêtées là. Maintenant il est seul ; il est debout ; il regarde.

On a beau n'avoir pas l'esprit très observateur et ne demander aux spectacles de chaque jour qu'une émotion minime, on peut cependant s'étonner de diverses choses. Pour l'instant, la plus curieuse est, à coup sûr, cette espèce de cierge planté au milieu de la ville. Chekov souhaiterait ne pas trop s'étonner mais le soleil couchant fait flamber la tour ; on ne voit qu'elle. Sans raison bien certaine, une sourde hostilité semble opposer le soldat Chekov et la tour Eiffel. Au-dessus, le fort est coiffé de flammes et la légère brise rabat parfois sur le camp une écharpe de fumée noire. Et, de nouveau, le soldat Chekov regarde la tour.

Ça paraît ne servir à rien.

Comme les copains, il s'abandonne à une joie débordante. Le lendemain va être une de ces fêtes qui contentent non seulement tous les sens mais jusqu'à des désirs si profondément dissimulés qu'on ne les soupçonne même pas. Comme il n'a le plus souvent, de l'avenir, qu'une conscience informe, il n'en ressentirait pas une joie à ce point démesurée s'il n'existait, pour répondre de cet avenir, un passé vaguement honteux et clandestin mais dont on se chuchote les merveilles quand on a beaucoup bu : l'entrée des Russes, en 45, à Vienne...

Le regard des lourds yeux ternes va du mont Valérien qui flambe à la tour Eiffel et voilà qu'il vient une idée à l'ingénu d'Omsk. C'est rare et

l'ingénu se méfie des idées. Les idées finissent trop souvent par vous faire fusiller ou par vous envoyer en camp de concentration. Quand on n'a pas la chance d'être instruit ou membre du parti, il vaut beaucoup mieux laisser les autres penser pour vous.

L'effroi du péché terrorise le jeune Russe mais il ne peut faire autrement que de se demander :

« Cette tour, ça ne sert à rien et c'est un travail formidable. Alors quoi ? Est-ce qu'on fait ici des choses inutiles, comme ça, pour son plaisir ?... »

Le soleil, peu à peu, pâlit sur les ferrailles. Chekov repousse avec terreur sa pensée compromettante. Pas le moment de réfléchir ni de risquer la déviation quand on est à la veille d'une nouvelle orgie de Vienne !

L'ombre envahit le paysage de pierres. Chekov marche de long en large. Il en a pour toute sa nuit, cette nuit unique, la nuit devant Paris.

Vingt heures. Les fous sont fous, c'est leur métier. Mais ce qui est moins courant c'est que le personnel de l'asile départemental soit en train de devenir fou aussi. Malheureusement, il faut reconnaître qu'il y a bien de quoi !

À quatre kilomètres au sud d'Angoulême, l'asile de Breuty-la-Couronne est déjà beaucoup trop petit pour le département. Après le désastre de Rethel, Sainte-Anne et Ville-Évrard ont commencé à expédier, par petits paquets, leurs pensionnaires dans les départements. Breuty en a touché une centaine qu'il n'a pas été facile de caser. Des remuants, des gueulards, des éteints ; toutes les espèces de farfelus. Et maintenant, que va-t-on en faire ? Les Russes arrivent. Et pas moyen de foutre le camp quand on a la garde de ces intéressants personnages !

Des cris. Dans le crépuscule, le docteur Mariani se penche à la fenêtre. Qu'est-ce que c'est encore ? Tout de même pas déjà...

Une fille, morte de peur, tape dans la porte, tape, tape à l'enfoncer.

— Docteur ! Docteur !...

Elle s'évanouit presque :

— C'est eux !

Il le savait ! Il a vu le camion dans la cour d'entrée. Il se dit que ça va peut-être aller mal avec ces sauvages qui fusillent sans trop savoir et un peu au petit bonheur... Mais il n'est pas question qu'on puisse voir qu'il a peur ! Le docteur enfile sa blouse et dit, le plus calmement possible :

— J'y vais.

Et puis de nouveau des cris, des hurlements, deux coups de feu. Quoi ? Il retourne à la fenêtre et alors, il n'a plus du tout envie d'y aller : il a compris !

Un fou s'est échappé, profitant du désordre et du désarroi des gardiens. Devant la porte, un Russe est tombé sur le ventre, un grand couteau de cuisine dans le dos. Le fou est mort. Les soldats l'ont tué tout de suite ; Mariani le reconnaît. C'était un des clients de Ville-Évrard, un petit vieux qui, depuis huit jours, voulait tuer Herriot et Aristide Briand, un certain Bonaventure.

Mme Mariani arrive éperdue, un moutard dans les bras :

— N'y va pas ! Charles, n'y va pas !

Il l'embrasse et embrasse le gosse. Qu'est-ce que ça fait ? Qu'il y aille, qu'il n'y aille pas... ce sera bien la même chose ! Ils vont tous y passer...

Alors ?

Cochon de petit vieux ! Et il s'appelait Bonaventure, par-dessus le marché ! Délicieux, cet humour noir !

Vingt et une heures. Orly.

— Alors, nous sommes assiégés ?

— Oui. Oh ! pas très grave pour nous !

MacLellan n'est pas inquiet. Ici comme ailleurs, l'envahisseur n'attaquera pas les Américains. Depuis le 15 août, ils se replient en bon ordre vers les ports d'embarquement. Deux ou trois cents civils et quelques militaires (une centaine peut-être ?) stationnent au voisinage des pistes attendant les derniers avions circulant dans la nuit. On embarquera tout le monde avant l'aube et certainement sans incident. Puis à Nouaceur, près de Casablanca, on apprendra bientôt comment on retourne en Amérique. La guerre finit ici.

MacLellan, qui n'aime que le whisky, boit du champagne depuis midi dans ce restaurant de l'aéroport, abandonné, comme tout le reste, par les Français en fuite et dont on liquide les dernières réserves. Il est seul à une table, dans la trop grande salle presque vide, où des compatriotes parlent comme à l'église. Parfois quelqu'un qui passe lui adresse la parole. Il répond succinctement ; il a besoin de silence. Il partira un des derniers.

Ici finit la guerre ; ici finit la guerre... MacLellan, pour la première fois depuis des jours et des jours, peut réfléchir, dans un calme relatif, à tant d'événements grandioses, « l'éternel entretien des siècles à venir »... Peut-on déjà s'en faire une idée juste ? Est-il trop tôt ? C'est l'énormité même de la catastrophe qui empêche de la bien situer. Il y faudra dix ou vingt ans... Car, dans Byzance envahie, les rares survivants des massacres ont dû mettre

quelques années à réaliser l'exacte ampleur du drame. Pas de danger que ceux-là se soient dit : « Nous venons de vivre un des principaux tournants de l'histoire. Voici la vraie fin de l'ère antique. La civilisation de toute une partie du monde est aujourd'hui terminée. Dans quatre ou cinq siècles, qui donc s'intéressera à elle ? Quelques curieux ? » MacLellan corrige son jugement de tout à l'heure : cet écroulement de la France, dans cinq cents ans, plus personne n'y pensera...

Il essaie quand même de faire un inventaire, prématuré, des causes. Que manquait-il donc aux Français ? À son avis, pas de doute : avant tout une vue claire et simple des choses, plus le don de l'organisation. Ensuite, qu'ils soient ceci ou cela n'est pas très important. Ils ne sont pas les seuls à être paresseux, ils ne sont pas les seuls à être lâches. Il ne met pas en doute qu'ils aient ces défauts-là mais il n'en voit qu'un autre : ils manquent du sens du vrai. MacLellan les croit tout à fait incapables de distinguer ce qui est capital de ce qui n'a aucune importance. Entre paille et poutre, ils choisissent indifféremment. « Une goutte de sang français dans les veines et, aussitôt, n'importe qui raisonne comme un tambour ! » Cette inaptitude qui leur est propre à établir des échelles de valeur a pris quelquefois un aspect chevaleresque qui est aussi la France. On ne peut pas songer sans sympathie qu'un beau jour (il n'y a pas tellement longtemps) ils ont hasardé leur pays pour essayer de sauver Dantzig. On peut même dire qu'ils ont fait pis que hasarder ! La France était bel et bien perdue si les Anglo-Saxons ne s'en étaient pas mêlés ! Par malheur, ce trouble de la notion du vrai ne revêt, la plupart du temps, que l'aspect d'un vice horripilant. L'Américain se souvient d'une réflexion : « La Russie, lui disait un jour un monsieur qui fait profession d'objectivité, a des camps de concentration, mais l'Amérique a des foules de chômeurs... » On n'expliquera jamais aux Français la différence des valeurs. Leurs vues du monde sont toujours dans le style : « Quel ennui ! Mes douze enfants viennent de mourir et j'ai perdu mon stylo à bille ! »

Ce dont souffre la race, c'est d'abord du vieux fonds latin, une ineptie à base de rhétorique. MacLellan se souvient d'un texte en latin dont il n'a pu lire que la traduction mais qu'il connaît bien : « Si tu dis que tu mens et si tu dis vrai, tu mens... Mais si tu dis vrai, tu ne mens donc pas... » On finit par conclure que le mensonge est impossible ; de même qu'Achille ne rattrapera jamais la tortue... C'est un grand malheur que de porter en soi des traces de cette hérédité latine qui, répandue partout comme une mauvaise herbe, a tout particulièrement poussé sur le monde slave comme champignon sur fumier. C'est d'elle que procèdent toutes les propagandes diversement asiatiques qui plongent le monde dans cette grande nuit de l'intelligence dont l'événement actuel n'est que le dernier accomplissement : « Le noir est blanc, Le blanc est noir. Il fait jour la nuit... » On trouvera désormais des raisons pour justifier tout cela.

MacLellan se lève, fouille dans le coin où sont rangées des centaines de bouteilles de champagne. Il changerait volontiers le tout pour un verre d'honnête whisky. Revenu à sa table, il fait sauter le bouchon. Une partie du liquide se répand sur le sol.

« Un fait est cependant certain : la France a vécu dix ou quinze siècles avec les mêmes défauts et ne s'en est pas plus mal portée. Pourquoi ? »

La réponse vient d'elle-même : « Parce que la France n'a jamais été pareillement menacée ! » Ses ennemis d'autrefois étaient à sa taille. Les luttes qu'elle a soutenues n'engageaient que très rarement son existence. Or, il arrive maintenant que la formidable pression extérieure se double à l'intérieur d'une crise de l'autorité et d'un vertige de discutailleries jamais atteint. Fâcheuse coïncidence ! Tant que les Français se crêpaient le chignon pour la carte du Tendre ou pour le quiétisme, la nation ne craignait rien. Mais, chaque fois que MacLellan a entendu des Français parler de politique, il a pensé aux discussions sur le sexe des anges. De loin, les causes et les détails de la chute de Byzance ne paraissent pas croyables, mais les sectes religieuses de l'Empire oriental étaient l'exact pendant des partis politiques

de la France actuelle. Tandis que les Turcs assiégeaient la ville, on se battait pour des niaiseries.

Sur les pistes d'envol, un roulement incessant d'avions ; dans l'ancien restaurant, les lampes voilées qui éclairent quelques tables ; des Américains (tous des hommes, les femmes sont parties) qui discutent au bout de la salle. Serait-ce le champagne ? le risque ? la pesante atmosphère de cette nuit d'abandon ? Voilà que, pour MacLellan, la chute de Byzance sort des manuels d'histoire, offre l'image décevante et tragique d'hommes et de femmes qui avaient avec nous tant de sentiments, tant de soucis communs... vivants, si proches de nous !

Y aura-t-il de la lune, ce soir ? Oui. Ça ne fait rien. Les Russes se tiendront tranquilles...

Depuis des années, les Turcs préparaient méthodiquement l'attaque. Mahomet II est le chef d'une fédération fortement cimentée par l'Islam, l'empereur, celui de mille clans disputailleurs et mesquins. Certes, dans la ville menacée, une foule de gens savent ce qui est en cause, mais ne cèdent-ils pas aussi, ceux-là, à l'envie d'imposer leur point de vue sur un ou deux détails ? Autant de sectes que d'hommes...

MacLellan ne connaît guère de latin que les pages roses du dictionnaire ; or, il lui revient de nouveau (décidément, c'est le jour !) un souvenir en latin : « Quos vult perdere Jupiter dementat... » Byzance... On a bien le droit de se demander si ce n'était pas une intervention divine qui privait ainsi tout un peuple de la raison. Et Jupiter, aujourd'hui comme hier, rendrait-il fous ceux qu'il veut perdre ? Comment, diable, ces pauvres gens réagissaient-ils quand, pendant leurs discussions folles, ils voyaient se bâtir si près d'eux la forteresse des Turcs ? Incroyable ! Incroyable ! Tout à fait incroyable !

Oui, incroyable, mais, somme toute, pas plus que l'aveuglement de tant de nos contemporains de 1973 ! Jupiter, à coup sûr, leur refait le coup de

Byzance. « Quos vult perdere... »

La similitude saute aux yeux ! Les Byzantins qui voyaient s'élever sur la rive de Galata le donjon des Turcs se disaient que, depuis onze siècles, l'Empire d'Orient se tirait toujours d'affaire. À chaque instant écroulé, vaincu, fini, il opérait, sans aucune raison valable, un redressement miraculeux. Ils avaient pris l'habitude de ne plus s'inquiéter !

MacLellan somnolerait volontiers un peu. Les avions décollent, se posent... Il regarde le numéro qu'il tient à la main comme s'il attendait l'autobus : 1240. On en est à 930 ; c'est pour bientôt. Encore du champagne ? Pourquoi pas ? Ils en avaient une déveine les chrétiens de Byzance de ne pas avoir d'avions pour sauter doucement par-dessus les Turcs !

Vingt-deux heures. Polonais, peut-être, mais plus Slave que de raison, l'officier est, de plus, affligé d'un nom très compliqué qui ressemble à un chiffre en caractères romains. Un chiffre de milliards ! Quand il aborde son supérieur, son enveloppe à la main :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un ordre... Urgent...

L'autre décachette, siffle en lisant : « En voilà une idée ! »

Les militaires ne discutent jamais et dans cette armée moins que dans toute autre. Il renvoie l'officier de liaison au nom richissime. Ça ne l'empêche pas de songer :

« En voilà une idée ! À quoi leur servira-t-il de bombarder Paris ? On pouvait y entrer demain ! Et pourquoi détruire une ville où nous allions être chez nous ? Il est vrai qu'il y a le précédent de Varsovie... »

Ce qu'il comprend moins encore, c'est la fin. Le bombardement ne commencera qu'à l'aube, après le départ du dernier Américain d'Orly ! Sans doute, le commandement ne veut-il pas d'histoires...

Vingt-trois heures.

— Ça y est, dit Jarteaud. Nous y voici ! « L'instant déchirant des adieux... »

Piquetée de lumières, la côte espagnole tremblait en face d'eux, dansait de toutes ses étoiles clignotantes.

— Tu prends ça bien légèrement, Jarteaud ! Je suis loin, hélas ! d'un tel détachement.

— Breuil, tu voudrais te tenir bien ?

— Quoi ?

— C'est vraiment trop facile de se laisser aller au premier sentiment venu sous prétexte qu'il vous plaît pour quelques instants !

— Peut-être n'y a-t-il pas d'autre recette de vie heureuse...

— Ça, mon vieux Breuil, je m'en fous.

Tanger. Le long de la plage, la promenade de la mer. De loin, en se retournant, on pouvait voir dans le port, court, haut sur l'eau, mal éclairé, le cargo grec que Breuil allait prendre avant l'aube.

— Breuil, tu ne veux vraiment pas que je t'accompagne, tout à l'heure, jusqu'au quai ?

— Merci. Moi aussi, quelquefois, j'ai peur des sentiments...

— D'autant que ceux-ci constituent — (oh ! pas pour moi !) — un idéal assez commun : « Elle est bonne et sensible », disait-on au XVIIIe... Crois-tu que je sois moins touché que toi par notre séparation ? Mais tu sais déjà ce que je pense des cœurs camemberts qui coulent et se répandent dans toutes les directions...

— Tu n'es pas humain, Jarteaud.

— Je ne suis pas féminin et me défends de l'être. Pas du tout impressionnable, impressionniste, sentimental, « bonne et sensible », ce que tu voudras. Pas camembert.

Au-dessus d'eux, les palmiers ; à droite, le phare ; à gauche, le port.

— On s'assied sur ce banc ?

— Si tu veux.

— C'est beau, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais ce le serait plus encore si je n'étais pas intoxiqué par des régurgitations scolaires : Les Colonnes d'Hercule ; Atlas soutenant le monde ; les Pléiades ; l'Atlantide... La fin de la mer vivable au-delà de laquelle sont tous les gouffres. Quel carcan ! Si je vais un jour en Grèce, je sais que les îles les plus dorées auront le vieux goût de ma grammaire grecque dont la couverture était noire et dont la colle sentait le poisson. « Ta tzoa trekeï ; gnôti seauton... » Je penserai ça devant le Parthénon !

Ils restèrent un long temps silencieux. « Voilà, songeait Breuil, je vais le quitter. Bien entendu, c'est maintenant que je découvre à quel point il m'est cher. Et moi, que suis-je, pour lui ? »

Un vent léger, mais tiède, fit craquer les feuilles dures. Breuil ne l'entendait pas :

« Mais quel homme est-il donc ? Je suis son ami et je ne sais rien de toute une part de lui. Que je le connais donc mal ! »

Il réfléchissait à cette chose étonnante : l'affection que lui portait Jarteaud, paradoxale et résistant à ses principes crispés, transparaissant toujours. Pas question d'en soupçonner la sincérité (« La sincérité de Jarteaud, ça ne se met pas en doute ! »), mais plus simplement d'en fixer les limites.

« Et ses autres amis, alors ? Il doit en avoir ! Oui, sûrement. Or, il ne m'en a jamais parlé. Qui sont-ils ? »

Si ! Il connaissait tout de même l'existence de l'un d'eux : le médecin terroriste ?... « Que peut-il donc lui demander, à celui-là ! »

« Il a fallu que j'attende cette soirée pour penser sérieusement qu'il devait avoir d'autres activités que de définir le coquandouille ! Qu'a-t-il pu faire, jusqu'ici, pour se mettre en règle avec lui-même ? Que fera-t-il dans l'avenir ? Ne m'aurait-il donc donné que sa plus mauvaise part, que sa plus indifférente ? »

Une lune énorme se levait, illuminant Tanger tout blanc sur sa colline ; Jarteaud se taisait toujours. Les chuchotements de la nuit se pressaient autour d'eux, chargés d'odeurs marines, et de toutes les menaces, et de tous les regrets, de cette Europe croulante, auréolée déjà des mirages du martyre, perdue par-delà l'eau noire et les maigres lumières de la côte espagnole dans un lointain de froid, de vieillesse et d'ennui, vouée à tous les malheurs comme un poisson à l'eau.

« Non. Il m'a juste compté la part dont j'étais digne. Je n'ai jamais su comprendre à quel point est implantée en lui la profonde conscience de ce qu'il appelle sa race. Peut-être Jarteaud, mon ami Jarteaud, n'est-il au fond que cela... »

Cette idée-là en fit jaillir une autre :

« Et ses amours ? Des passages ? Des rencontres de minuit dans des endroits infâmes ? Non, voyons ! Sûrement pas ! Alors ? Alors, un grand amour ? Voici ce que je peux lui souhaiter de mieux ; une passion qui le ramènerait à des normes humaines... »

Encore une rêverie qui ne tenait pas debout ! Il n'imaginait pas son ami dans un lit. « Ça doit pourtant lui arriver ! » Ça lui arrivait certainement... « Quel rôle peut-il y jouer ? Un poète grec moderne voit dans une débauche lucide et contrôlée la sauvegarde d'une manière d'ascèse. »

Il se posait toujours la même question :

« Qu'avait-il fait, Jarteaud, pour se justifier ? se rendre digne de lui ? assouvir ce qui n'était pas un simple besoin de violence ou de haine ? (Aussi peu sadique que possible ; si peu qu'il en est anormal...) »

Jarteaud avait-il deviné sa pensée ? Quand il parla, il semblait lui répondre :

— Comme si nous avions place dans une vie simple et droite ! L'obligation de tout juger, de repartir à zéro ! et, plus ou moins, de faire semblant... Mais oui, dans certains domaines... faire semblant, alors que nous ne sommes même pas capables de dissimuler notre inacceptation des différences sociales !

— Jarteaud, dit Breuil, quelquefois, est-ce que tu n'as pas envie d'être heureux ? Ces derniers jours, sur le bateau, ont été merveilleux... tu ne penses pas ?

— Oui, oui...

Mais Breuil savait que, de ce voyage, il avait été seul à jouir intensément. Il l'avait bien vu dès le départ de Cannes, un soir comme celui-

ci, ivre de parfums frais exhalés par l'eau tiède. On était partis de nuit ; on avait piqué droit sur la côte catalane, sur une petite baie de la Costa Brava, plus hérissée de tours qu'un décor de carton. Breuil s'était étonné que Delatre ne manifestât aucune envie de disputer au marin le soin de naviguer. Lui, il s'intéressait à tout :

— Qu'est-ce qui crisse devant ?

— La sous-barbe. Au grand largue, c'est toujours comme ça...

— Qu'est-ce que c'est que le grand largue ?

Il était resté sur le pont jusqu'au jour, à voir s'avancer les îles, à compter sans répit les éclats du grand phare qui les signalait de loin :

— Comment s'appelle-t-il, ce phare ?

— Le Cap-d'Armes. Deux éclats, dix secondes...

Et depuis, c'était pareil : indifférents au respect méprisant du marin et du mousse, les deux autres affichaient sur le yacht une mentalité de passager de paquebot. Il reprit sa question, mais sous une autre forme :

— Tu n'as jamais envie des plaisirs ordinaires ?

— Si.

— Alors, quoi ? Tu te défends ?

— Breuil, tu es en train de te laisser prendre aux pièges de la vie facile : ce bateau, ce pays, cet hôtel invraisemblable où nous attend Delatre... mais tu t'en vas en Israël et tant d'illusions qui m'ont toujours été interdites deviennent dangereuses pour toi. Méfie-toi ! Ces plaisirs, c'est affaire de pays : la France d'hier, l'Amérique et, pour quelque temps encore, ce bout d'Afrique qui m'a tout l'air d'un paradis terrestre... Ne va pas croire aux

paradis. Ça ne dure jamais. Dieu, un beau jour, vous fout dehors : « Je me suis trompé ! On m'y reprendra à être une poire ! » Comme les filles perdues auxquelles on refuse des sous.

La nuit voluptueuse écrasée d'une grosse lune, le bruit de quelques vagues et, plus loin dans le port, un grincement de chaîne sur un bateau, le bateau de Breuil, peut-être.

— Qu'est-ce que c'est que ce lampion, en face ?

— Là-bas ? Tarifa. L'extrême Sud de l'Europe.

— Et Trafalgar, où est-ce ?

Il tendit le bras :

— Dans cette direction, mais plus loin déjà.

— Ah !

— Jarteaud !

— Oui.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? Pour moi, ma vie est toute simple : je vais en Israël ; j'y resterai, sauf imprévu. C'est une entreprise assez exaltante, sans plus.

— Je voudrais être un de ces hommes pour qui les constructions ne sont pas toujours entachées d'un aspect de fourmilière qui les rend ridicules. Presque toutes les entreprises sont valables tant qu'on n'a pas rencontré l'indignité ; mais ensuite, quelle entreprise nous défendra contre elle ?

— Jarteaud, tu es mon ami, mais je me disais tout à l'heure que je ne savais rien d'une grande partie de toi. Est-ce que les projets... terroristes,

dont tu m'as parlé, et dont je crains qu'ils n'aient reçu un petit début d'exécution, font partie à tes yeux de cette conception de l'indignité ?

— Oui.

Des bruits lointains de moteur. Des bateaux espagnols ? On ne les voyait pas. Jarteaud reprit, très doucement, presque à voix basse :

— Il ne s'agit pas de repenser le monde. Nous n'avons fait que ça depuis l'école maternelle. Il s'agit de le combattre, de le rendre inhabitable...

— Alors, je renouvelle ma question : « Que vas-tu faire ? » Je veux dire, tout de suite : en Amérique latine ou ailleurs. Quelque chose d'utile pour...

— Surtout pas !

— Laisse-moi finir ; d'utile pour « ton peuple » ?

— Autrefois, je me serais contenté de faire quelque chose de nuisible à ceux qui l'ont persécuté, ce peuple. Je n'en suis plus là. Momentanément, persécutés et persécuteurs me paraissent unis comme des frères siamois. Oh ! je crois que je reviendrai bien vite à mon ancien programme, la devise d'une ville bretonne : « S'ils te mordent, mords-les ! »

Breuil sourit :

— Curieux, cette devise, en plein fief de l'Église !

— C'est que ce jeu de mots, pour moi, n'est pas seulement une plaisanterie !

— Rien n'est pour toi une plaisanterie.

— Oui. J'ai l'esprit très gravement sérieux. Entre parenthèses, ma ville bretonne illustre par sa devise l'imposture de la morale chrétienne et l'échec de son idéal. Une morale d'avenir destinée à le rester, décidément...

Toujours la question de la résistance au mal. Tu sais ce que je pense des trois vertus dont on n'a jamais que deux : la sincérité, la religion et l'intelligence...

— Je voudrais bien connaître ta morale de l'avenir, à toi qui méprises les constructions ! Ne commences-tu pas à perdre courage ?

— Pour la durée de notre vie seulement. À part ça, je tiens toujours pour un bel esprit de salon l'intellectuel avachi qui fait profession de ne pas croire au progrès...

Jarteaud se tut. Dans le clair de lune filtré par le grillage des palmes, son visage aux yeux creux parut tout à coup enfantin. Breuil voulut à nouveau l'imaginer dans un lit, mais l'image résistait. Ce n'était pas obscène ; c'était invraisemblable.

— Tu vois, Breuil, je suis empoisonné par la lassante justesse de toutes mes prévisions. Je crois que la surprise m'est interdite ! Empoisonné par ça ? Tu es si pourri d'orgueil que tu ferais volontiers sauter la planète pour te donner raison !

Une grimace maladroite :

— Merci, c'est fait. Je continue à prophétiser si tu le permets : contre les apparences, la morale juive se meurt ; les civilisations féminisées ont fini leur temps. C'est qu'elles ont beaucoup abusé. Abusé au point de casser leurs ficelles et surtout de les montrer. Sois actuellement, quoi qu'il puisse arriver, certain de quelque chose : dans toutes les luttes, c'est le groupement le plus féminisé qui aura le dessous. Je puis même t'annoncer que la vaginocratie américaine (vampirisée, pinupisée, bobbysoxerisée) ne tiendra pas longtemps contre la Russie, ni la Russie contre l'Islam.

— Jarteaud...

— Je t'écoute.

— Que la société soit ou non vaginocratique, on n'a jamais rien fait contre les femmes...

— Dis-moi, Breuil, est-ce que cette lune d'Afrique t'a tapé sur le crâne ? Est-ce que tu es devenu tout à fait imbécile ? Est-ce que tu crois que j'en veux aux femmes ? J'en veux à l'émasculation organisée de notre belle et chrétienne société. J'ajoute qu'à mon avis, si les hommes de chez nous avaient fait aux femmes la place qui leur est due, jamais les hommes ne seraient devenus des femmes, ni les femmes des poupées.

— Dont acte. Admettons que tu sois un homme de l'avenir.

— J'ai bien peur de n'être qu'un homme du passé. Il ne m'aura été permis que la colère et le sursaut individuel. Ça sera dépassé dans cent ans. L'idéal héroïque qu'on conteste à ma race m'aurait manqué moins qu'à un autre, mais ce n'est pas moi qui ai choisi. On n'a pas toujours une Légion sacrée à sa disposition. Restent les conspirations d'Hermodias, puisque tous les moyens sont bons pour abattre les tyrans !

— Tu es extraordinaire !

— Je suis très ordinaire parce que j'ai, avant tout, des réactions de défense. Mais il est vrai que je pousse mes réactions un peu plus loin qu'il n'est courant. J'ai une conception... comment dire ? « pragmatique » — de la virilité. Je ne veux pas être un coquandouille.

— Jarteaud, il va être minuit. Veux-tu que nous remontions vers l'hôtel ? Ça me permettra tout de même de dormir quelques heures.

Comme ils attaquaient la rue en pente raide, Breuil s'arrêta :

— Je voudrais retrouver nos conversations d'autrefois, leur caractère de liberté, leur détachement... Te souviens-tu du jour où nous avons institué le coquandouille ?

Jarteaud lui passa son bras maigre autour de l'épaule :

— Encore une fois, ne te laisse pas aller. Ce paradis du détroit, cette nuit tiède, cette ville de rêve... Que de pièges ! Tentation du souvenir, tentation du luxe, tentation de la tendresse... Où te crois-tu ? Sur la lune ? Nous sommes dans un monde en feu. Nous sommes des sauvages, à la toute petite aurore de la civilisation. Je te répète ma formule : « J'en appelle aux hommes qui vivront dans mille ans ! »

— J'avais peur que, d'avance, tu ne désespérasses d'eux !

Ils s'arrêtèrent sur un boulevard en terrasse qui surplombait le port, regardèrent ensemble cette Europe qui venait mourir ici dans le mesquin pinceau du phare de Tarifa. Jarteaud dit :

— Je crois que la certitude d'un progrès possible n'a de sens et de valeur que doublée de celle d'une création ratée. Je te parlais de l'indignité. Elle est partout pour moi. Je n'ai jamais rien vu d'autre. Ridicule ou cruelle, l'indignité me poursuit jusqu'au milieu de mes rêves (je rêve de choses sales ou de choses atroces) et je me moque qu'on prenne, de cette indignité, le parti de rire ou le parti de pleurer. Le monde n'est pour moi qu'un entassement d'horreurs, de vices et de cochonneries. Je suis semblable à une imbécile à laquelle j'avais prêté je ne sais quel bouquin et qui me l'a rendu dégoûtée, en me disant : « Que voulez-vous, mon cher, je n'ai pas trouvé là-dedans un seul sentiment noble ! »

— Ton imbécile avait raison : les sentiments nobles sont surtout dans les livres...

— Si l'on veut. Pour en revenir à ce que nous disions, je crois qu'on n'obtiendra jamais qu'une « organisation », jamais une... — je ne trouve pas mes mots, aujourd'hui — jamais une « promotion ». Il n'y a pas de système qui pourra rendre digne une espèce où chacun transporte en permanence trois à cinq kilos de merde.

— Ça compte tellement pour toi ?

— Oui. Encore une tentation à éviter, un appât des complaisances : « Qu'est-ce que ça fait ? Je suis supérieur à ça !... » ce qui n'est pas seulement idiot mais d'un orgueil insupportable. Et encore ! S'il n'y avait que les horreurs des ventres ! Nous sommes damnés, Breuil, mais ce n'est pas une raison pour accepter cette damnation ni surtout pour la fignoler !

Silencieux, tendus, ils demeurèrent un temps sur ce belvédère d'où l'on voyait la lune badigeonner en jaune une falaise espagnole. Ils se serrèrent la main :

— L'hôtel est à deux pas. Nous arrivons. Au revoir, Breuil.

— Au revoir, Jarteaud. Dis-moi, tu... (Il hésitait.) Tu continueras ?

— Je continuerai. Ici, ailleurs, je ne sais où... Les hommes comme moi n'ont à choisir qu'entre le martyre et la violence. Je dis « les hommes comme moi » et je me persuade de plus en plus que je pourrais dire tout simplement « les hommes ». Au revoir, Breuil. Ne nous attendrissons pas. Ce serait laid. Ah ! mon vieux, tout de même... si nous avions vécu quelques siècles plus tard !... Quand on abordera la civilisation, par exemple...

— Ç'aurait peut-être été pareil. Nous aurions peut-être, un soir comme celui-ci, séparé nos destins. Au moins, Jarteaud, es-tu bien sûr du tien ? Tes justifications ne sont-elles pas trop faciles ?

— Un peu tard pour en débattre ? Pour moi, maintenant, je suis trop engagé ; trop engagé envers moi-même. Ce destin dont tu parles, il se peut, après tout, que ce ne soit pas le mien mais celui de notre époque et ce n'est pas la faute de l'époque ni du terrorisme si Dieu ne récompense que les criminels. Je crois que c'est mieux ainsi. Personne ne se moquera plus

désormais de la morale. Personne ne la colonisera plus. Ni le plus lâche, ni le plus puissant, ni le plus sot. Personne...

Les portes du vieux monde. Très loin, sous ce boulevard, le bruit soyeux de la mer. Deux jeunes gens graves qui s'éloignent en silence. Quelque part une horloge qui sonne lentement minuit. Cette inlassable terre qui continue sa ronde... C'est fini.

C

... OU DORMENT LES DIEUX MORTS

« Non pas vengeance : reflet ! Et qui donc pourrait croire, Seigneur, que Dieu se venge ? La merveille du christianisme, c'est d'avoir fait comprendre aux hommes qu'ils pouvaient faire mourir les dieux. Se pourrait-il qu'un tel message restât toujours incompris ? »

Métaphysique en diable, inspiré par révélation supérieure et, du reste, ivre comme on ne l'est pas, MacLellan vole dans une aube incertaine et brumeuse où Paris, la France, et l'effort de tant de générations d'hommes, s'engloutissent huit mille mètres sous lui dans un sol encore noyé de toutes les ombres de la nuit mais secoué de mille passés, souvent agonisants, toujours ressuscités, affreux. Qui donc parlait de drame, de catastrophe, de guerre ? Et quelle possibilité y aurait-il que tout cela fût, sous ce beau ciel nouveau et qui paraît flamber de confiance ?

« Que Votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. » Oui, mais les choses, évidemment, n'y sont pas tout à fait semblables.

Dans un sifflement doux, l'avion pique au sud-ouest et MacLellan, quand il se penche, ne distingue qu'avec peine le petit damier terne que coupent des bois noirs, des routes, un grand fleuve, tout cela dans l'ombre. Il n'a pas envie de parler. Il ferme bien ostensiblement les yeux pour que son voisin comprenne qu'il ne faut pas l'embêter. Quand il les ouvre, c'est à demi ; vite il les referme parce qu'il est ivre et veut faire croire qu'il dort.

« Non pas vengeance : reflet... Cette impitoyable hostilité des choses, que pourrait-elle donc être, Seigneur, si ce n'est le visage de nos insuffisances ? Impitoyable, peut-être, inlassable, peut-être, mais non pas éternelle ! Guerres, révolutions, accidents, le plus affreux cancer et la tartine

de confiture qui tombe toujours la tête en bas (le résistentialisme, disent les impies), c'est notre fait tout comme le Vôtre. Non pas vengeance : reflet, et la tartine de confiture tombera du bon côté quand nous cesserons de nous vautrer dans les crimes. Cette tartine devient morale ; c'est la rébellion de l'homme contre lui-même : le péché. Quand nos estomacs ne seront plus bourrés de cadavres, y aura-t-il encore des guerres ? Très douteux. Et le plaisir des abattoirs s'imaginait-on qu'il serait gratuit ? Sans blague !

« Où est le mystère du mal ? Et comment peut-on faire de Vous, Seigneur, le Dieu ridicule des furoncles et des crocodiles ? En guerre contre leur nature et contre leur sens (si clair, si évident...) du bien, les hommes ne Vous ont décrit comme un horrible démon que pour ne pas s'avouer qu'ils étaient responsables de Vous, qu'ils étaient Vous.

« La divinité n'est pas dans un barbu assis sur son nuage. Elle est dans — par exemple ! — la décision que nous avons prise un jour de ne plus nous manger les uns les autres. On sait, Seigneur, par la lecture de Vos deux Testaments, combien Vous demeurez mobile et perfectible et, si l'on vient Vous dire que c'est là une faiblesse, répondez hardiment que le risque, pour Vous, n'est pas d'être grugé ou moqué, ou haï, mais de Vous trouver, d'ici peu, Dieu de la plupart, comblé d'honneurs et d'indifférence, grandiose, embaumé, plié dans ce linceul de pourpre où dorment Vos ancêtres ; si bien pliés qu'on ne les voit plus. Que Votre règne arrive ! Mais on a les dieux qu'on mérite.

Une toute petite tache blanche paraît à l'horizon, lumineuse, en forme de triangle, suspendue dans le néant et quelqu'un dit :

— Mountains !

Peut-être. À droite, des plaines informes se perdent dans une vapeur bleue, dans l'infini des grands espaces sans rien. Puis ce rien fut cerné par une frange plus nette, dorée par le soleil levant : la mer. Au-delà

l'Amérique, puis des îles, d'autres mers, d'autres continents ; tournons encore et on en revient à cet avion. Donc restons-y.

À Paris autrefois. Quand ? MacLellan s'occupait d'une affaire d'espionnage et croyait cela très important. Il n'était guère en France que depuis quelques semaines et s'était fait accrocher, dans une salle déserte du Louvre par une manière de demi-fou. Voilà que cette conversation lui revient aujourd'hui, intacte, à la mémoire. Le fou :

— Dieu ; monsieur, c'est le nom que nous avons donné à nos imperfections. La belle invention ! En vérité, qu'elle est commode ! J'en ris, monsieur ! J'en ris ! À nos imperfections mais, prenez-y garde : à nos vertus aussi ! Et alors, ce n'est pas assez de dire que, Dieu, nous le mettons en croix tous les jours comme le pensent les bigotes : nous le diminuons ! Nous le rendons infâme...

Le fou se frappait la poitrine :

— Dieu aussi, monsieur, avait des aspirations à la justice, à la charité, à l'amour. Ce qu'il est devenu, c'est ce que nous devenons et c'est effroyable... On disait devant Voltaire : « Dieu a fait l'homme à son image. » Et Voltaire de répondre que l'homme le lui avait bien rendu. Mais, monsieur, le plaisantin qui se gausse de ce mot d'esprit prétend-il en tirer argument contre l'existence de Dieu ? Il n a parlé que contre lui. Il a des yeux et ne voit point !

Plus amusé que scandalisé, MacLellan regardait ce Français qui gesticulait, levait au-dessus de la tête des bras qui semblaient fabriqués pour un autre :

— Et le rachat, monsieur ? Qu'en faites-vous, du rachat ? Il faut prier les hommes, inlassablement, monsieur, pour que Dieu devienne pur !

Ravagé par une notion superlative du mal, ce fou devait affreusement souffrir de quantité d'atteintes à une loi morale qu'il eût désirée intangible. MacLellan ne savait ni lui en vouloir, ni ce qu'il pouvait lui opposer : il s'était toujours senti tout proche de ceux pour qui le bien et le mal demeuraient des réalités vivantes et non pas des dieux morts, inutilement drapés d'une pourpre dérisoire.

— L'Amérique crève, monsieur, d'un Dieu insuffisant, d'un Dieu rassurant et borné qui rend de petits services aux pouvoirs établis, fait respecter les filles et payer les impôts. L'Amérique sera vaincue : pour avoir voulu fonder son monde sur une création qui n'existe pas. Acharnée à ne pas voir ce qu'elle veut ignorer, elle a préféré l'invraisemblance au mépris. Mais n'avez-vous jamais pensé que ses promesses pourraient n'être qu'un attrape-nigaud ? que, derrière ces théologiens hygiéniques, ces vedettes sophistiquées et ces constructeurs de malices, on risquera longtemps de voir resurgir le grimaçant visage de l'homme de Cro-Magnon ? Il n'y a qu'une réalité : c'est l'homme. Apprenez cela, monsieur ! Il n'y a qu'une réalité : c'est l'homme. Il n'y a qu'une réponse : c'est l'homme. Il n'y a qu'un Dieu : c'est l'homme !...

Cet ardent monologue dans un musée désert, ce devait être vers septembre. Maintenant, il se dit :

« Non pas vengeance, mais reflet ! Et d'où vient, Seigneur, que tant de gens qui font profession de sentiments religieux n'arrivent à se faire de Vous qu'une idée si médiocre ? Leur christianisme tiède ne réussit à fournir aux pécheurs (excuse ou justification ?) qu'un mauvais dieu trop responsable, un dieu-poubelle, un répurgateur à tout faire où ils entassent leurs abominations. »

Le radio vient dire que des bombes d'avion tombent actuellement sur Paris. On n'a encore aucun détail.

Les Pyrénées ont grandi. Elles avancent maintenant au-devant ; des derniers civils américains, hérissées d'immenses dents de scie que le matin colore d'un violet noirâtre. Dans un quart d'heure on passera la dernière limite de ce pays et cette frontière déchiquetée cause à MacLellan des impressions diverses dont la plus vive sans doute ressemble à une découverte.

Le fou disait :

— On ne peut rien fonder sur une opinion optimiste du monde. Il faut aux créateurs un regard cruel qui est à mille lieues de ces religions de sacristain dont on nous a comblés.

Ce christianisme de convenance, celui de tant de « croyants » indifférents ou endormis, ne se soutiendrait-il que grâce à la vitesse acquise ? comme cet avion qui domine l'agitation d'un pays torturé et puis qui, tout à l'heure, redescendra sur terre ?

Les Pyrénées : grosses taches blanches et vertes, maintenant, sur un fond gris, toujours dans l'ombre.

« On ne peut rien fonder sur une opinion optimiste du monde... » Pourtant il semblait à MacLellan, comme de nouveau il s'enfonçait dans son fauteuil et de nouveau fermait les yeux, qu'un mouvement de reconnaissance l'entraînait déjà vers tant et tant de camarades connus ou inconnus, vivants ou à naître, étrangers peut-être à tout ce qu'il respectait, qui reprendraient courage et se serreraient les coudes jusqu'à ce que déraillât une ignoble machine inconsciemment montée par tant d'affreux héros.

« La Création, Seigneur, n'a pas été ratée. Ce ne serait pas possible et ça ne doit pas être. Nous la faisons tous les jours et le résultat final ne dépend que de nous ; mais, sans Vous, l'âge de la terre ne nous conduirait qu'à des ignorances entassées.

« Or, on peut tout craindre, tout espérer de Vous tant qu'il y aura des hommes. Vous n'êtes pas vengeance, mais reflet et rien n'est perdu, Seigneur, ni pour Vous ni pour nous. Votre indignité, c'est nous comme c'est encore nous toutes les qualités d'un Dieu qui ne peut naître à l'existence et à la conscience que par notre désir. »

On enjambe les montagnes. À mesure que le sol se creuse et se hérisse, se soulève et s'agite, la terre lointaine et bousculée se manifeste par des trous d'air où s'enfonce l'appareil.

« Et notre indignité, Seigneur, c'est Votre traduction de nos crimes contre la vie. Elle cesserait avec eux. Alors, il n'y aura plus besoin ni de Dieu ni de nous et peu importe au fond que le jour de justice vienne demain ou plus tard puisque l'acharnement des hommes à Vous construire date du début des âges et qu'il doit continuer dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »